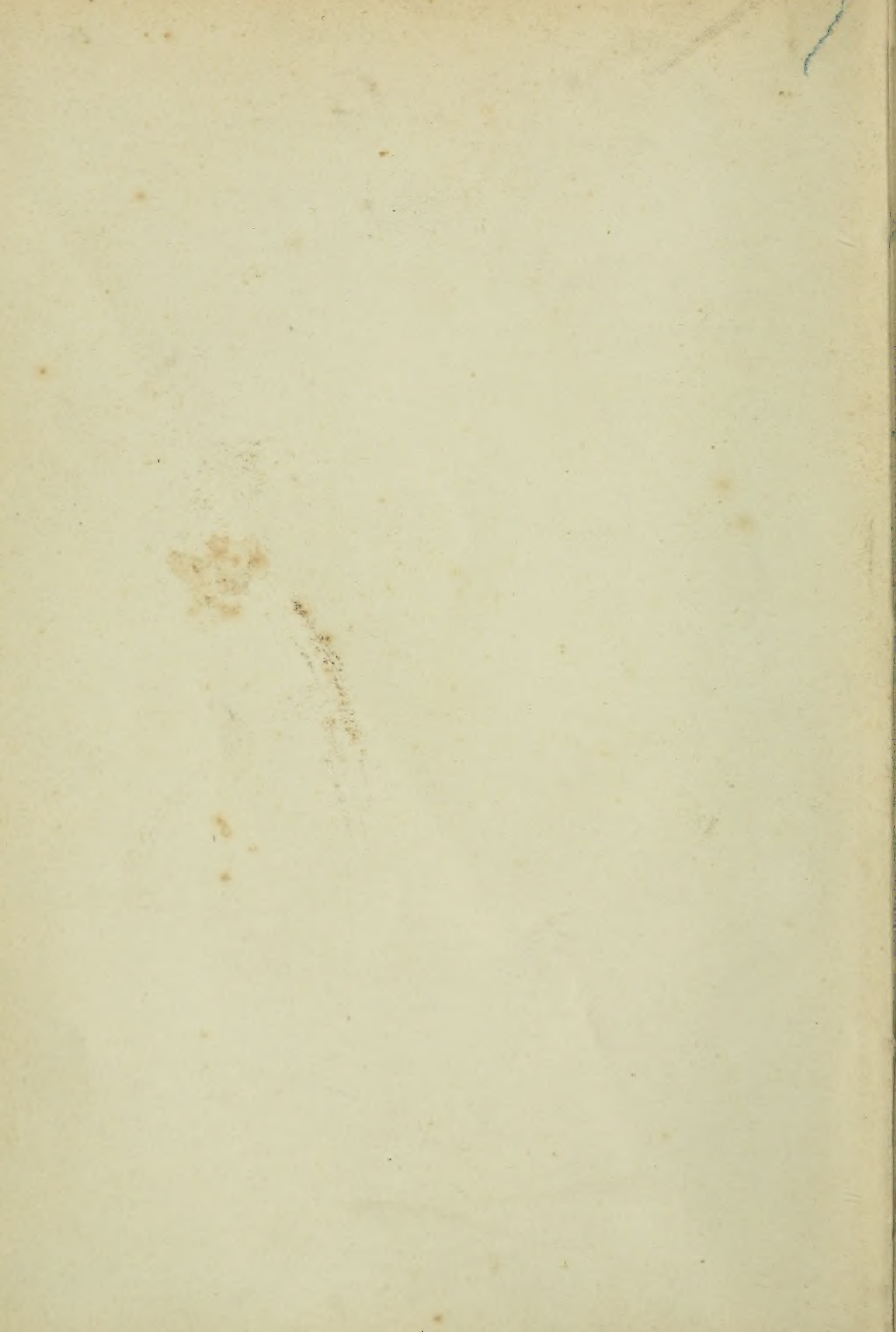
LA RUSSIE



LIBRAIRIE LAROUSSE . PARIS





LA RUSSIE



Le Tsar ALEXANDRE III.

(Gravure de M. Charles Baude, d'après la photographie Levitzky.)

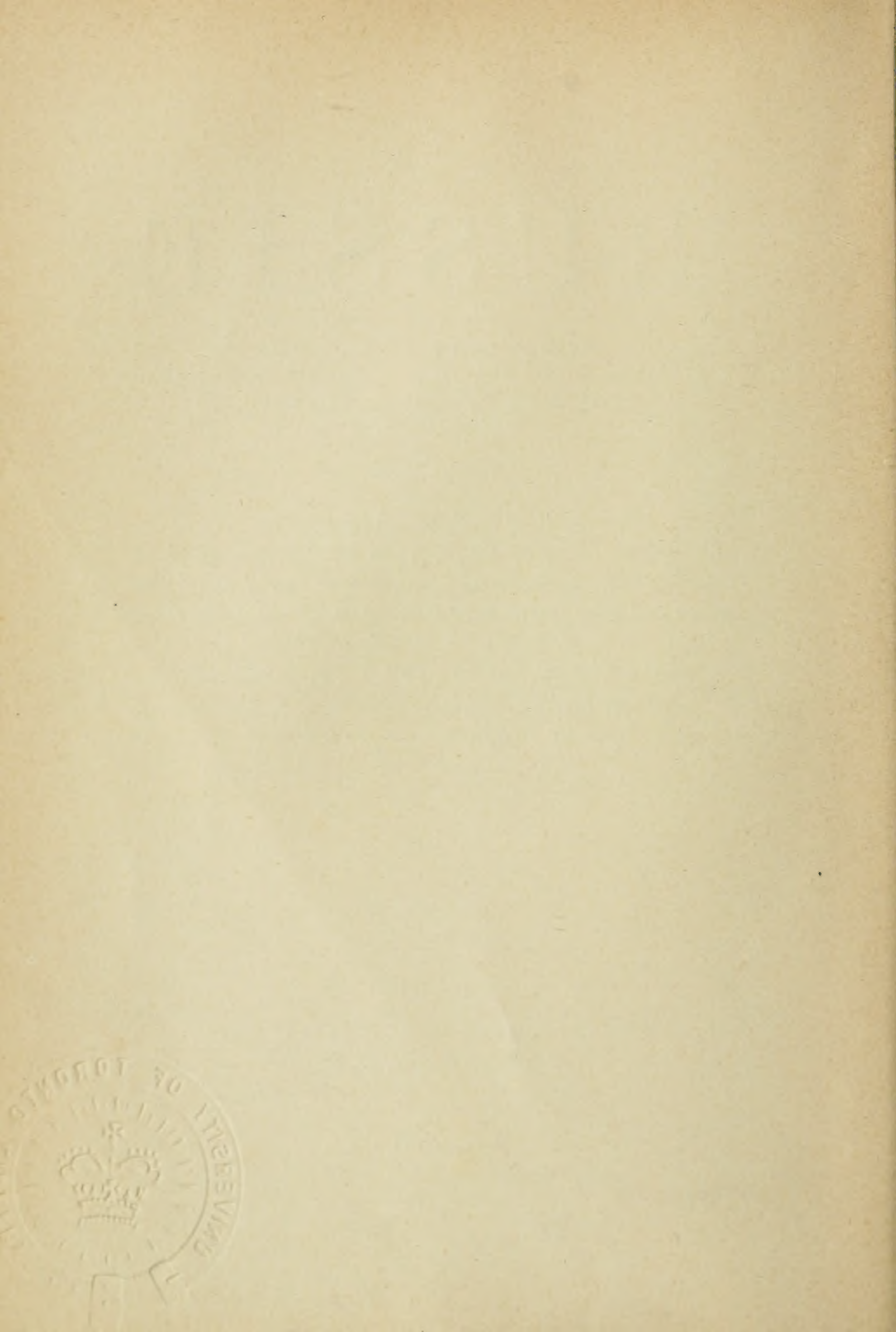
LA
RUSSIE

GÉOGRAPHIQUE, ETHNOLOGIQUE
HISTORIQUE, ADMINISTRATIVE, ÉCONOMIQUE, RELIGIEUSE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE
PITTORESQUE, ETC.

PAR MM.

*L. DELAVAUD, Girard de RIALLE,
Ch. RABOT, Alfred RAMBAUD, Albert VANDAL, Maxime PETIT,
G. REGELSPERGER, Ernest LEHR, Anatole LEROY-BEAULIEU,
Désiré LACROIX, Arthur RAFFALOVICH, G. LEJEAL, Louis LEGER,
E. M. de VOGÜÉ, Maurice TOURNEUX,
Marius VACHON, Arthur POUGIN, J. GRAND-CARTERET,
Michel DELINES, Mme Lydie PASCHKOF, A. ANDRÉ,
Baron de MONTALBO, Camille COUDERC.....*

PARIS
LIBRAIRIE LAROUSSE
Rue Montparnasse, 15, 17, 19
SUCCURSALE : Rue des Écoles, 58 (Sorbonne)



AVERTISSEMENT

Il existe en France de nombreux travaux destinés à faire connaitre la Russie. Quelques-unes de ces publications sont intéressantes et remarquables; mais, parmi celles qui s'adressent au grand public, aucune ne nous parait réunir à un égal degré les garanties de compétence et d'exactitude qui distinguent les études dont se compose le présent volume.

Il suffira de parcourir ces études, de lire les noms des spécialistes qui les ont écrites, de jeter un coup d'œil sur les illustrations disséminées à profusion dans le texte, pour saisir immédiatement l'importance de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui. On est assuré d'y trouver un tableau scrupuleusement fidèle du monde russe considéré sous tous les rapports. Le simple curieux y fera rapidement et sans peine la connaissance du grand État slave; le travailleur y puisera des renseignements de toute sorte auxquels il pourra se fier en toute sécurité. La géographie, l'histoire, les lettres, les arts, le gouvernement y sont l'objet de monographies étudiées, substantielles, dont la succession forme une petite encyclopédie de l'Empire des tsars.

Dans un grand nombre de mots russes tels que *Kiev*, *Orlov*, la lettre finale est un в, que les traducteurs rendent en français les uns par *v* et les autres par *f*; nous respectons à cet égard la préférence de chacun des collaborateurs de cet ouvrage, et nous écrirons *Kie*v ou *Kie*f, *Orlo*v ou *Orlo*f. Comme initiale et dans le corps des mots, nous emploierons toujours le *v* : V*ladimir*, *Ostro*v*sky*. Nous rejetons le *w*, par la raison que cette lettre ayant dans l'alphabet français une valeur différente suivant qu'elle nous vient de l'anglais ou de l'allemand, il est plus rationnel d'employer notre *v* ou notre *f*, dont la valeur est fixe et bien déterminée. Quant au redoublement de l'*f* à la fin des mots (*Kieff*, *Orloff*), il nous paraît inutile, puisqu'il n'ajoute rien à la prononciation de cette lettre.

Les variantes que le lecteur remarquera dans l'orthographe de certains mots russes transcrits en français tiennent au souci que nous avons eu de respecter l'usage de chaque auteur.

(*Note des Éditeurs*)

LA RUSSIE

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

I

Les géographes font de la *Russie* une partie de l'ancien continent : suivant eux, il y aurait une Russie d'Europe et une Russie d'Asie. A vrai dire, l'Empire des tsars pourrait en quelque sorte constituer, par son immensité, une sixième partie du monde, et par son unité il forme une région à part qui n'est ni asiatique ni européenne, et dont le caractère propre a pour corollaire une absolue homogénéité politique.

Pour donner une idée de l'étendue de cet empire, on a pu recourir à des comparaisons extraterrestres : la surface, dit Humboldt, en est plus vaste que la partie de la lune exposée à nos regards ; cette surface dépasse en effet 20 millions de kilomètres carrés. Le territoire situé au delà de l'Oural est à lui seul plus grand que tout le reste de l'Europe ; il comprend 5 500 000 kilomètres carrés ; c'est donc onze fois la France, quinze ou seize fois l'Italie ou les Iles Britanniques.

Toutes les dimensions sont ici grandioses et proportionnées ; la Russie possède des fleuves et des lacs gigantesques. Les sommets du Caucase dépassent celui du mont Blanc. Les gisements et les sources minérales de la Russie offrent à l'exploitation du pétrole, de la houille, du fer, du platine, du cuivre et des sels de cuivre, etc., des richesses d'une prodigieuse abondance et d'une extraordinaire rareté.

Cet immense pays n'est pas partagé en divisions très marquées, morcelé en plusieurs États. Et dans la mesure où l'histoire obéit à la nature du sol et du climat, on peut, par la topographie, en expliquer les destinées. Des deux côtés de la frontière artificielle de l'Europe et de l'Asie, les plaines russes s'étendent

sans limites. L'Oural est l'axe central de la Russie et non la barrière qui sépare deux parties du monde. C'est moins une chaîne qu'un plateau couronné d'une ligne de faîtes peu élevés. Ces croupes basses, couvertes de forêts, n'ont rien qui évoque le souvenir des glaciers et des neiges éternelles des Alpes ou des Pyrénées; cette suite de collines, séparées par de larges dépressions, rappellent plutôt les Vosges ou le Jura. Seuls, le mont Telpos Is, dont la superbe cime dentelée se dresse à 1 600 mètres à pic, et quelques sommets inférieurs dominent, dans le nord, les ondulations environnantes. Si la traversée de l'Oural septentrional est entravée, c'est par l'état marécageux du sol, couvert sur d'énormes distances par d'impraticables bourbiers. En été, toute communication terrestre y est rompue, la voie des fleuves seule reste ouverte; en hiver, les glaces assurent aux voyageurs un itinéraire plus direct.

A travers l'Oural central, pour construire un chemin de fer, il n'a fallu ni tunnels ni grands travaux d'art. On arrive par des pentes douces au point culminant atteint par la ligne à 600 mètres, en traversant des terrains ondulés parsemés de petits lacs et coupés de nombreux cours d'eau. L'Oural méridional est une contrée pastorale dont l'altitude ne dépasse pas 1 000 mètres. De part et d'autre de la ligne des montagnes, même climat, même flore, même faune; des deux côtés souffle le vent du pôle que n'arrêtent pas les sommets.

Encore l'Oural donne-t-il sur les cartes l'idée d'une division possible entre l'Europe et l'Asie; mais, dans la large ouverture comprise entre ses dernières ramifications méridionales et les bords de la mer Caspienne, il n'existe pas de frontières. On a pu arbitrairement donner comme limites à l'Europe le Don, le Volga, le fleuve Oural : en fait c'est jusqu'au Don que s'étend la morne désolation des steppes désertes de l'Asie. Ni la géographie physique, ni la tradition administrative ne justifient la division ordinaire en Russie d'Europe et en Russie d'Asie. Si toutefois on n'attache pas une importance excessive à cette distinction, il n'y a pas d'inconvénient à se conformer pour la commodité de la description à l'usage généralement adopté par les auteurs.

L'Europe proprement dite, des rivages de l'Atlantique au Bosphore, des côtes septentrionales de Norvège à la pointe de Gibraltar, se distingue par une admirable articulation qui l'a fait comparer à un corps vivant. Elle se trouve dentelée, découpée, presque déchiquetée par la mer, qui pénètre largement dans les terres et multiplie les baies, les golfes, les caps, les presqu'îles, offrant à l'homme une route ouverte et de naturels débouchés.



Croquis physique de l'Empire russe.

La *Russie*, au contraire, est comme un massif compact. Tandis que les autres États d'Europe ont 2 500 kilomètres, de littoral, ses côtes ne comptent que 8 880 kilomètres, dont 4 407 sur l'océan Glacial. Ses contours sont lourds et sans échappée. Elle n'a de vue que sur des mers fermées ou gelées pendant une grande partie de l'année : au nord, les eaux de l'océan Glacial ne sont libres que pendant quelques mois à peine; à l'ouest, l'accès de la Baltique demeure chaque année longtemps obstrué par les glaces, et l'issue est exiguë et difficile entre le Danemark et la péninsule scandinave. Et encore la Russie n'a-t-elle atteint qu'en 1721 les rives du golfe de Finlande, en 1809 celles de la mer de Bothnie. Au sud même, la mer Caspienne n'est qu'un lac démesuré; la mer d'Azov n'est qu'un golfe de la mer Noire, et celle-ci, dont l'Empire russe a annexé les côtes sur une vaste étendue, ne peut conduire à la Méditerranée qu'à travers le Bosphore, la mer de Marmara et les Dardanelles. Et comme si la nature n'avait pas déjà opposé assez d'obstacles au développement de la marine russe, la diplomatie a établi une clôture qui protège les abords de Constantinople.

Au point de vue des communications maritimes, la situation de la Russie est donc infiniment moins favorable non seulement que celle de l'Angleterre, dont le privilège est tout exceptionnel, mais aussi que celle de la France assise entre deux mers, à portée de l'Afrique et de l'Asie antérieure et directement en face de l'Amérique.

Les mers n'exercent pas sur la Russie comme sur l'Europe occidentale leur influence salutaire et fécondante. Les hivers sont extrêmement durs, les étés sont brûlants; le climat est excessif. Les lignes isothermes se dressent en été vers le pôle, s'inclinent en hiver au sud; sous la latitude de Paris et de Vienne, on a en janvier la température de Stockholm, en juillet celle de Madère. Les deux saisons extrêmes se succèdent l'une à l'autre presque sans transition. « Le manque de mers et le manque de montagnes, écrit M. Anatole Leroy-Beaulieu, privent la Russie de cette humidité que l'Atlantique nous apporte et que les Alpes nous conservent. Elle est ainsi frustrée d'une des grandes sources de la richesse de l'Europe. Plus le continent s'élargit, plus il devient pauvre en pluie. A Kazan il pleut déjà deux fois moins qu'à Paris. De là, dans une vaste région du sud, la séparation des deux principaux éléments de fécondité : l'humidité et la chaleur; de là en partie ces steppes déboisées et arides, ces steppes à l'aspect anti-européen du sud-est de l'Empire. »

Les vents ne sont arrêtés, d'Arkhangelsk à Taganrog, de Samar-

kand à Kiev, par aucun massif montagneux. Les autres pays de l'Europe ont une chaîne centrale qui forme une sorte de squelette. On ne peut sur la carte de la Russie dessiner de prétendue « ligne de partage ». La théorie des bassins, qui inspire des idées fausses, nous cache le relief du sol, déguise l'existence des régions naturelles et que la géologie ne condamne pas moins que la géographie physique, n'a nulle part été plus contraire qu'en Russie à la nature des choses. Le relief général, si faiblement dessiné, de la Russie d'Europe, n'a pas eu d'influence sur les grandes directions hydrographiques. Au point de vue de la topographie, c'est un détail presque insignifiant que la pente qui rejette le Volga vers la Caspienne au lieu de le diriger sur la mer Blanche. Les hasards d'un soulèvement, un simple accident de terrain, auraient pu changer le cours de ce fleuve sans que le caractère des régions naturelles de la Russie eût été modifié. Il y a d'ailleurs une rivière, la Seichka, dont les eaux se partagent et vont les unes grossir le cours du Volga, les autres rejoindre celui de l'Onéga et se perdre dans la mer Blanche.

Entre le plateau de Valdaï, d'où s'écoulent la plupart des fleuves russes, et les montagnes des Carpathes qui forment la limite des plaines slaves, existe une dépression assez profonde : de l'est à l'ouest, cette dépression est la séparation naturelle de la Russie proprement dite et de la région polonaise.

La Pologne est arrosée par des fleuves, le Niémen, la Vistule, l'Oder, dont l'embouchure se trouve en Prusse. C'est dire qu'au point de vue du relief on ne saurait distinguer de frontières entre l'Allemagne et l'Empire russe. Les provinces de Grodno, de Minsk, de Volhynie, dont les forêts ont été en partie détruites, sont maintenant couvertes de marécages. Les eaux s'y écoulent lentement, formant de petits lacs parsemés d'îles souvent flottantes, de tourbières, et de végétation stérile. Le climat de ces provinces est froid et humide ; les lourdes chaleurs d'été y sont fréquemment troublées par de violents orages.

La Finlande est un pays très différent du reste de la Russie ; si le sol y apparaît sur la carte percé de lacs sans nombre, on n'y voit pas de marécages : les vasques de granit qui y contiennent les eaux, les cascades des fleuves, les sommets montagneux de la région septentrionale, les innombrables îles qui bordent les découpures des côtes, donnent à cette contrée, éminemment pittoresque, une apparence purement scandinave.

Si l'on néglige l'extrémité septentrionale, les îles de la Nouvelle-Zemble, de Vaïgach et de Kolgouev, et les *toundras* de la province d'Arkhangelsk, où la rigueur de la température ne tolère

qu'une végétation précaire et rabougrie, deux grandes zones se partagent la Russie : au nord, les forêts entre le 65e et le 53e degré de latitude ; au sud, les steppes.

La végétation des forêts s'étage en quelque sorte, du nord au sud ; d'abord le mélèze et le sapin, puis le pin silvestre et le bouleau argenté ; enfin, l'aune, le tremble, le tilleul, l'érable, l'orme, le chêne. L'horizontalité du sol et l'abondance des pluies contribuent à former de fréquents marais ; la province d'Arkhangelsk ne compte pas moins de onze cents lacs, de dimensions médiocres : au sud-ouest de ceux-ci, les lacs Onéga et Ladoga sont les plus grands de l'Europe ; les lacs Peïpous et Ilmen ne laissent pas que d'être notables ; mais les bords plats des uns et des autres ne peuvent avoir la majesté des vallées qu'emplissent les lacs de Suisse.

Une telle nature provoque dans le régime des fleuves de brusques variations, qui ne permettent pas d'utiliser le magnifique réseau formé par les affluents de l'océan Glacial, la Petchora, la Duna, l'Onéga, par ceux de la mer Noire, le Dniéper, le Don, et par le gigantesque tributaire de la Caspienne, le Volga et ses affluents ou sous-affluents, la Sura, l'Oka, la Kama, l'Oufa, la Viatka. Au moment de la débâcle, la fonte des neiges détermine des inondations subites et redoutables. A cette époque, les cités paraissent comme des îles au milieu d'un lac ; on croirait parfois naviguer sur une mer sans limites, si des bouleaux à demi-submergés par les eaux brunes ou jaunâtres ne jalonnaient les rives invisibles.

Le dégel n'a lieu qu'au mois de mai, au plus tôt à la fin d'avril. Pendant plus de cinq mois, parfois pendant deux cents jours, la terre reste enveloppée de neiges, et les dentelures de givre qui recouvrent les arbres donnent aux forêts, sous l'éclat reverbéré de la lune, des aspects vraiment féeriques.

On sait quelle est, par contre, dans ces régions la longueur des jours d'été, prolongés, même à Saint-Pétersbourg, par un crépuscule qui rejoint l'aurore. « De la Russie septentrionale, dit M. Charles Rabot, qui l'a vue en été, j'ai conservé un souvenir de paysages étincelants de lumière, un éblouissement dans les yeux. C'est la forêt, toujours la forêt, tantôt étalée en plaines bleues immenses, tantôt hérissée de rochers blancs entre lesquels glissent la Chougor ou la Petchora. » De ces ondulantes végétations, de ces lointains horizons bleuis par la masse des pins et des mélèzes, le voyageur a gardé comme une vague impression d'océan. Partout, sous les grands arbres, des myosotis, des framboisiers, des groseilliers et des cassis sauvages.

Il existe dans la région des forêts une partie défrichée, civilisée, agricole, industrielle. Ce sont les environs de Novgorod-la-Grande, de Nijni, de Moscou, de Kazan. Les champs et les forêts alternent, et les plantations de céréales ne se bornent pas, comme dans les provinces de Viatka et de Vologda, à la culture de l'orge et du seigle.

La zone des steppes est sans montagne, sans colline, sans mouvement de terrain. A peine de loin en loin peut-on apercevoir, comme une proéminence, l'un de ces antiques monticules funéraires, de ces *tumuli* que dans le pays on nomme *kourganes*. L'Oural, le Volga, le Don, le Dniéper, sont des fleuves immenses mais sans pittoresque. Leur lit ne forme pas le fond d'une vallée; ils coulent au pied de falaises terminées par un plateau horizontal. C'est un de ces escarpements qui dirige le Volga vers la Caspienne.

Ces régions ne sont que parcimonieusement arrosées par les pluies qui pénètrent un sol crayeux sans former de sources. La monotonie des steppes n'est même pas rompue par de rares bouquets d'arbres. Cependant, là où les conditions atmosphériques ne sont pas trop hostiles, la culture des céréales est abondante. Du nord-est au sud-ouest, de Kazan à la Podolie et aux bords du Dniester, s'étend la large bande dite « des terres noires » (*tchernozom*), région éminemment agricole de 6 à 700 000 kilomètres carrés, qui constitue le grenier de l'Europe, comme la Beauce forme le grenier de la France. On attribue à la lente décomposition des herbes de la steppe la formation d'une couche d'humus d'une épaisseur moyenne de 50 centimètres à $1^{m},50$, qui sous l'action de la pluie prend l'aspect d'une pâte noire comme la houille.

Les bassins inférieurs des fleuves sont formés des steppes proprement dites. Ce sont de vastes étendues, où pousse au hasard, comme dans les savanes d'Amérique, une végétation désordonnée et sauvage : foin, arbustes, fleurs aux couleurs éclatantes. Partout où s'avancent encore les dernières ramifications de la couche d'humus le laboureur s'est peu à peu annexé le terrain jadis inculte. Mais des steppes éternelles, que l'on trouve déjà à 100 lieues à l'ouest du Volga, semblent à jamais rebelles à l'agriculture : c'est un désert de sable et de sel dont une partie est située au dessous du niveau de la mer.

La Crimée septentrionale peut être attribuée encore à la zone des steppes; mais la Crimée méridionale est une presqu'île rocheuse, dont les côtes échancrées offrent à la navigation la sécurité de ports multiples et dont les terrasses ensoleillées portent

la vigne et les arbres fruitiers. Au nord-est la mer d'Azov, pénétrant profondément dans les terres, reçoit les eaux du Don.

Le Caucase, dont les ports s'ouvrent les uns sur la mer Noire, les autres sur la mer Caspienne, présente, avec ses montagnes gigantesques, ses précipices béants, ses lacs, ses forêts épaisses et vigoureuses, un caractère absolument distinct. Sur le versant qui s'incline vers l'Asie Mineure et la Perse, la végétation est toute méridionale : on cultive non seulement les arbres fruitiers, la vigne, le mûrier, le grenadier, mais le coton, la canne à sucre même. Les sources de naphte qui alimentent la navigation de la mer Caspienne assurent à ce pays, et notamment au port de Bakou, un avenir prospère. « Là, tout est noir, — dit M. Gulbenkian en décrivant le plateau désolé de la péninsule d'Apchéron, — la terre, l'atmosphère, le ciel; des odeurs âcres vous saisissent à la gorge; des plaques de boue huileuse détrempent le sol. Le pétrole s'élance en jets bruyants; la chimie a discipliné les colonnes de lumière qui épouvantaient jusqu'aux confins de l'horizon les voyageurs attardés et que les Guèbres adoraient. »

Jetons maintenant un coup d'œil sur la *Russie d'Asie*. Au nord, les *toundras*, c'est-à-dire des plaines désertes, sans culture : nul pâturage, sinon le lichen; nul bétail, sinon le renne. Plus au sud, la zone boisée, une immense mer de verdure; et enfin la terre noire : voilà la Sibérie. Cette immense contrée offre naturellement des paysages variés, qu'ont dépeint le comte Russell, M. Meignan, M. Lansdell, M. Cotteau : là des forêts vierges, où des arbres blanchis, découronnés par la vieillesse, s'écroulent les uns sur les autres, pourrissant au milieu des broussailles enchevêtrées; ailleurs, les larges fleuves aux rives boisées, encombrés d'îles où la végétation grise des saules ajoute à la mélancolie du spectacle; les herbages alternant avec les grands bois où les arbres atteignent 60 mètres de haut, et avec des champs où l'on cultive le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le lin, le chanvre. Au printemps, quand un jeune feuillage couvre les arbres, quand la prairie est parsemée de fleurs éblouissantes, la nature a un air de fête; mais à égalité de latitude, la Sibérie est plus froide que l'Europe : à Krasnoyarsk, le thermomètre descend à 45° au dessous de zéro, tandis qu'en été, sous ce climat extrême, la chaleur est excessive; les variations sont à Nertchinsk de 80° (de + 34° à — 46°).

Comme la Russie, la Sibérie, indépendamment de ses mines d'or, de fer, de houille, d'argent, de cuivre, exploitées dans

l'Oural et dans le haut bassin de tous les fleuves, a des régions d'une admirable fécondité; ses grands fleuves pourraient servir d'excellentes routes s'ils ne se perdaient dans une mer quasi inaccessible : la Léna a 20 kilomètres de large, mais elle n'est navigable que quatre mois par an; l'Iénisséi et son affluent l'Angara sont navigables jusqu'au lac Baïkal, nappe d'eau soixante fois plus considérable que le lac de Genève, d'une profondeur moyenne de 250 mètres qui atteint parfois 1 300, et d'une longueur de 60 kilomètres sur 80 de large, qui a deux cents tributaires et s'écoule dans l'Angara par un large rapide semé d'écueils; un affluent du Baïkal, la Selenga, longue de 1 000 kilomètres, conduit jusqu'aux marchés chinois, mais les glaces y interdisent la navigation de novembre à mai. L'Obi enfin réunit les eaux d'un bassin de 3 millions de kilomètres carrés : l'Irtych, son tributaire, est navigable jusqu'à Semipalatinsk; par le Tobol, on peut gagner Tioumen au pied de l'Oural.

Longtemps on a cherché la voie qui servirait de débouché aux produits sibériens, ce passage de nord-est qui relierait l'Europe septentrionale à l'Extrême-Orient. Nordenskjöld, en 1878-79, a réalisé ce problème dont les voyageurs poursuivaient la solution depuis près de trois siècles; mais la question n'est tranchée qu'au point de vue scientifique, la voie découverte ne peut être utilisée par le commerce : s'il est avéré que chaque année, pendant une courte saison, les navires peuvent se rendre de la mer Blanche aux embouchures de l'Obi et de l'Iénisséi, il faudrait, pour pouvoir effectuer le retour la même année, rencontrer des circonstances exceptionnellement favorables. Il est donc nécessaire d'avoir recours aux voies de terre, telles que celles que M. Sibiriakov a récemment tracées du bassin de l'Obi à celui de la Chougor, ou au chemin de fer de Perm à Ekaterinebourg.

On découvre à l'est du lac Baïkal une flore et une faune nouvelles. La vallée de l'Amour a le climat et la végétation des pays de l'Extrême-Orient : on a appelé jardin de la Sibérie cette région où croissent naturellement les lis jaunes ou rouges, les véroniques bleues, les sedums roses; où les insectes éblouissants voltigent sur les fleurs vermeilles. La Chilka et l'Argoun, qui coulent entre des rochers granitiques couronnés de sapins, unissent leurs eaux pour former l'Amour, qui reçoit d'un pays renommé pour ses richesses agricoles et minières la Zea, longue de 1 200 kilomètres, large de 2 000 mètres et roulant en bouillonnant un énorme volume d'eau. Plus bas, des herbes hautes d'un mètre forment de magnifiques prairies naturelles; « des îles boisées, reposant sur un piédestal de sable blanc comme la

neige, semblent autant de corbeilles de verdure flottant à la surface du fleuve; la nature revêt un charme inexprimable au coucher du soleil ». Les vallées du Soungari et de l'Oussouri, affluents de gauche de l'Amour, ne sont pas moins belles.

Large de plusieurs kilomètres, l'Amour se jette dans l'océan Pacifique au-dessous de Nikolaïevsk. Ce port est remplacé aujourd'hui par celui de Vladivostock sur la baie de la Corne d'Or, ramification du golfe de Pierre-le-Grand, dont on a admiré les bords capricieusement découpés et dont les rivages seuls sont glacés pendant trois mois à peine.

Si la Russie ne possède plus à l'est de la Sibérie que la grande île de Sakhalien, depuis qu'elle a renoncé au territoire d'Alaska cédé en 1867 aux Etats-Unis, les frontières de l'Empire ont été peu à peu reculées au sud jusqu'à la Perse, à l'Afghanistan et au plateau du Pamir.

La dépression ouralo-altaïque est un prolongement des steppes du bas Volga. Des eaux qui jadis recouvraient cette contrée il ne subsiste que deux mers intérieures, la Caspienne et la mer d'Aral. Le niveau de la Caspienne est inférieur de 26 mètres à celui de la mer Noire. Ces steppes sont exposées à la fois au vent glacé du nord et aux brises desséchantes de l'est. Les variations climatériques sont donc extrêmes. A la latitude d'Avignon la température varie de —30° à +40°.

La mer Caspienne reçoit l'immense Volga, dont le delta a plusieurs kilomètres de large, et l'Oural; la mer d'Aral, le Syr-Daria et l'Amou-Daria. Celui-ci, connu des anciens sous le nom d'Oxus, était autrefois un affluent de la Caspienne; son delta forme une région d'une grande fertilité. Le Mourghab et le Zerafchan, épuisés par les irrigations, se perdent dans les sables avant d'atteindre l'Oxus; tel est aussi l'Héri-Roud ou Tejend. Les vallées de ces fleuves ont servi de routes aux voyageurs et aux armées.

Le plateau de Pamir est le centre des montagnes et des fleuves de l'Asie. De là partent les chaînes principales qui constituent l'ossature du continent. L'Afghanistan, à l'ouest, est le bastion naturel devant lequel s'arrêtent les Russes. L'épais massif de l'Hindou-Kouch sépare le bassin de la Caspienne de celui de l'océan Indien. Au nord-est du Pamir, les monts Célestes ou Thian-Chan séparent le bassin du Tarim, grossi des rivières de Khotan, d'Yarkand et de Kachgar, du bassin sans écoulement du lac Issyk-Koul, et de celui du lac Balkach et de son tributaire le fleuve Ili. Les Thian-Chan se prolongent par l'Altaï jusqu'aux monts du Baïkal et jusqu'aux monts Jablonoï et Stanovoï, qui limitent au nord le bassin de l'Amour. Des passages nombreux,

sinon faciles, conduisent de la région russe aux plateaux et aux vallées de la Chine. Mais ces montagnes forment la barrière jusqu'où s'étendent le pouvoir des Russes et la civilisation russe. Comme une inondation qui emplit un cirque de montagnes, le flot des émigrants et des armées russes a occupé toute la plaine de l'océan Glacial au Caucase, des bords de la Baltique jusqu'au Pamir; rien ne s'opposait à leur marche dans ce territoire immense et plat, que la nature semblait prédestiner à subir une seule domination, et dont des fleuves gigantesques unissent les unes aux autres les régions les plus éloignées.

Depuis l'avénement de Pierre le Grand en 1682, l'étendue de l'Empire russe a augmenté dans la proportion de deux à trois; et ces immensités se peuplent, bien que l'accroissement annuel du nombre d'habitants soit seulement de 2 1/2 pour 100. En 1880 la population était estimée à 90 millions; en 1885, à 109 millions; actuellement à plus de 120. Si la même progression continue, le tsar aura d'ici un quart de siècle 200 millions de sujets; ses possessions d'Europe et d'Asie pourraient en contenir bien davantage.

II

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des conquêtes russes en Asie. Il nous suffira de rappeler quelques dates.

La conquête de la Sibérie, commencée en 1580, était achevée un siècle plus tard jusqu'au Pacifique. En 1860, par le traité de Pékin, la Chine a cédé à la Russie le pays situé au sud de l'Amour jusqu'à l'Oussouri. En 1871, les troupes moscovites occupèrent provisoirement le pays de Kouldja, mais elles en restituèrent la plus grande partie au Céleste-Empire en 1879. Vers l'Asie centrale, la marche des armées russes, lente d'abord, a procédé depuis une trentaine d'années à pas de géant. Les Kirghiz furent soumis en 1844. Des forts s'élevèrent de 1846 à 1853 sur la mer d'Aral et le Syr-Daria. En 1865 Tachkent fut conquise, et la province de Turkestan, formée aux dépens du Khanat de Kokan, fut agrandie en 1868 par l'annexion de Samarkand, en 1876 par celle de Kokan. La province transcaspienne, qui en 1874 ne comprenait qu'une zone littorale peu considérable, s'est étendue successivement par la conquête du territoire des Turcomans Tekkés (1881), par l'annexion de Merv (1884) et par suite de la délimitation russo-afghane (1887).

C'est à 1873 que remonte le plan d'un chemin de fer transasiatique : un officier russe fut chargé de préparer un rapport sur

la possibilité de la construction d'un chemin de fer d'Orenbourg à Tachkent ; MM. de Lesseps et Cotard soumirent au général Ignatiev le projet d'une ligne d'Orenbourg à Pechawer, sur la frontière indo-afghane, par Samarkand. Le général déclara que cette entreprise grandiose lui paraissait destinée à être exécutée un jour ou l'autre, et qu'elle montrerait au monde le caractère essentiellement civilisateur et pacifique de l'action de la Russie en Asie.

Au mois de mars 1880, le général Skobelev, le jeune héros dont les troupes admiraient l'ardeur et suivaient avec enthousiasme l'uniforme blanc, fut nommé commandant en chef de la province transcaspienne et chargé de vaincre les Tekkés, dont la forteresse Gœok-Tépé avait repoussé déjà trois expéditions ; on lui donna carte blanche. Il adopta le projet, suggéré par le général Tergukasov, d'un chemin de fer qui suppléerait à la difficulté de trouver en quantité suffisante des animaux de transport : en 1879, sur 12 273 chameaux 8 377 avaient péri. Le général Annenkof, contrôleur du département des transports de l'armée, qui pendant la guerre de 1877 avait acquis l'expérience de ce genre de service, fut chargé de la construction d'un chemin de fer militaire. Skobelev comprenait toute l'importance qu'aurait cette ligne plus tard au point de vue militaire et économique, mais il voulait aller vite, et il se promettait de se passer d'elle pour le transport de ses troupes, voulant soumettre les Tekkés avant que la voie ne fût terminée. Les maisons Decauville et Maltsen fournirent le matériel, qu'un bataillon de 1 500 hommes dut employer. Le point de départ adopté fut Mikhaïlovsk. En décembre 1881, la première locomotive parvenait à Kyzyl-Arvat.

Ce n'était là qu'une ligne stratégique de médiocre importance, mais c'était le prélude d'une œuvre plus grande.

La Russie a aujourd'hui à sa disposition un chemin de fer qui mènerait rapidement ses troupes à proximité des frontières afghanes et qui lui assure déjà dans l'Asie centrale la prépondérance commerciale. Le général Annenkof en a été le promoteur et l'a exécutée ; dans une brochure publiée à Saint-Pétersbourg en 1881, il recommanda, en s'appuyant principalement sur des motifs de nature commerciale, la prolongation de la ligne de la Transcaspienne jusqu'à Hérat, en faisant entrevoir la jonction ultérieure de cette voie au réseau indien. Les avantages militaires d'une jonction de la Caspienne à Kounia Ourgenj sur l'Amou-Daria avaient surtout frappé Skobelev : « Il n'y a pas, disait-il, de meilleur moyen d'unir le Turkestan au reste de l'Empire et de garantir à la fois sa sécurité et le développement de son com-

merce ». Le général Tchernaïev, jaloux des intérêts du Turkestan, proposait une ligne de Kyzyl-Arvat à Khiva, ou la jonction directe du réseau russe à l'Amou-Daria, de Saratov à Koungrad. La préférence fut donnée aux plans d'Annenkof, qui présentaient d'incontestables avantages tant commerciaux que militaires. Les événements de 1885 ne devaient pas tarder d'ailleurs, après l'annexion de Merv, à prouver l'intérêt politique du chemin de fer projeté.

Le 2 juin 1885, un oukase confiait à Annenkof le soin de continuer la ligne transcaspienne dans la direction de la frontière afghane : les travaux commencèrent le 13 juillet ; le 11 décembre, le premier train entrait à Askhabad ; le 14 juillet, Merv était atteint : en un an on avait fait 564 kilomètres, soit plus d'un et demi par jour ; presque aussitôt, seulement après six semaines de repos, on reprenait la construction de la ligne dans la direction de l'Amou-Daria ; on parvenait en trois mois au cours de ce fleuve, à Tchardjoui ; il est large de plus de 1 500 mètres ; la construction d'un pont fut menée à bien, mais demanda plusieurs mois. Le 7 février 1887, un oukase ordonnait de continuer la ligne jusqu'à Samarkand : elle fut solennellement inaugurée le 27 mai 1888. Le trajet total est de 1 625 kilomètres ; on a transféré la tête de ligne de Mikhaïlovsk à Ouzoun-Ada, considéré comme un meilleur point de débarquement. Jamais voie ferrée ne fut construite plus rapidement dans un pays difficile.

Nous ne pouvons donner ici sur la construction de la ligne des détails que l'on trouvera dans l'article d'un caractère technique publié par M. E. Boulangier dans la *Revue du Génie militaire* en 1887, ou dans la brochure pleine de faits due au Dr Heyfelder (*Transkaspien und seine Eisenbahn*, janvier 1888). Tout a été dit sur l'admirable organisation créée par le général Annenkof : M. de Vogüé a fait un tableau très vivant de cette entreprise sans précédents. « L'œuvre, dit M. Curzon, a été entièrement exécutée par l'armée : non seulement les travaux techniques, mais, dans une large mesure, le labeur manuel. On forma deux bataillons de chemin de fer, chacun de 1 000 à 1 500 hommes, le premier en 1881, le second en 1885, et on n'a employé les indigènes, Turcomans, Persans, Bokhariotes, qu'aux travaux de terrassements : les indigènes furent parfois au nombre de 20 000, payés de 0 fr. 40 à 0 fr. 80 par jour; les soldats avaient de 12 fr. 50 à 25 francs par mois, les ingénieurs de 100 à 250 francs. Nul doute que l'emploi des indigènes, assurés d'une paye régulière et importante à leurs yeux, n'ait beaucoup contribué à la rapide pacification du pays. La pose des rails incombait aux soldats. L'habitation des Russes était le train des travaux, qui avançait

avec la ligne elle-même, et qui contenait un bureau télégraphique, une ambulance, des ateliers, des dortoirs, cuisines et salles à manger pour 1 500 hommes. Ceux-ci étaient divisés en deux brigades travaillant chacune six heures par jour. Deux fois par jour un second train amenait du point de départ la nourriture des hommes, l'eau et le matériel de construction. Pour le transport de celui-ci dans la section entreprise, on usait ensuite d'une petite voie étroite, longue de 5 kilomètres, parallèle à la voie principale et qu'on transportait en avant à mesure que l'autre progressait. La largeur de la voie est de 1^{m}, 65, comme dans toute la Russie d'Europe. Les rails d'acier ont été fabriqués en Russie ; on a trouvé le bois dans la région du Volga ou dans le Caucase, la pierre en Perse ; on a utilisé parfois les briques des villes en ruines. S'il a été difficile de se procurer des matériaux, en revanche on n'a pas eu à faire de tunnels, peu de tranchées et de ponts ; mais le pont de l'Amou-Daria est une œuvre admirable.

« Les grandes difficultés de la construction des chemins de fer ont été les variations du climat, qui passe d'une chaleur de fournaise à un froid arctique, la rareté de l'eau et l'abondance des sables. On a dû distiller l'eau de mer ; on a préféré ensuite amener aux stations l'eau des montagnes par des tuyaux. D'autre part, un tiers du trajet entre la Caspienne et l'Amou-Daria est occupé par des sables, dont les collines présentent l'aspect des vagues de la mer : pour empêcher l'envahissement de la voie par les sables, on a employé divers moyens : tantôt on a couvert la voie d'une sorte d'armure, tantôt on l'a inondée d'eau de mer pour en solidifier la surface, tantôt on a fixé les dunes en les plantant de tamaris ou de l'arbuste appelé *saxaoul*. On ne peut pas dire cependant que la ligne soit affranchie complètement du danger d'être couverte par le sable. Pour le chauffage des machines, on emploie le pétrole de Bakou, qui coûte moins cher que le charbon et produit deux fois plus d'action. Il y a soixante et une stations, dont cinq, de première classe, sont bien construites. Il y a un train par jour entre la Caspienne et l'Amou-Daria ; deux par semaine de l'Amou-Daria à Samarkand ; le trajet dure soixante-douze heures et coûte 38 roubles. Les civils ne sont guère employés que comme surveillants, architectes et ingénieurs ; beaucoup de machines sont conduites par des soldats ; les chefs de gare sont des officiers ou des vétérans qui ont été blessés à la guerre ; les gardiens, conducteurs, contrôleurs, employés des postes sont des soldats. Ce caractère militaire de la ligne a contribué à en rendre la construction et l'exploitation économiques et régulières.

Sur la route de Saint-Pétersbourg à Samarkand, de la capitale de Pierre le Grand à celle de Tamerlan, il n'y a plus que deux lacunes : la traversée de la Caspienne, qui dure de quinze à dix-huit heures, et le trajet de Vladicaucase à Tiflis, centre de la ligne Poti-Bakou. On a formé le projet d'une voie ferrée de Vladicaucase à Gori; mais les travaux du tunnel traversant le Caucase exigeraient des dépenses considérables, et on se contentera sans doute, d'ici longtemps, d'exécuter un plan plus modeste : une ligne de Vladicaucase à Pétrovsk, qui serait reliée facilement à Derbent et à Bakou. On peut déjà en dix jours se rendre de Pétersbourg à Samarkand. Des lignes régulières de bateaux à vapeur unissent Odessa et Sébastopol à Batoum, tête de ligne transcaucasienne. Les progrès de la province transcaspienne ont coïncidé avec ceux du gouvernement général du Caucase, avec le développement merveilleux de l'industrie du pétrole dans la péninsule d'Apchéron depuis 1878, avec l'accroissement d'importance des ports de Bakou, Poti, Batoum, et avec la construction des chemins de fer et des routes terrestres qui sillonnent la région montagneuse et favorisent le mouvement commercial de la Perse avec la Russie méridionale.

Le chemin de fer transcaspien ouvre au commerce russe les débouchés de la Perse orientale, et, bien que l'Angleterre ait obtenu l'ouverture du fleuve Karoun à la navigation, les marchandises russes pénètrent déjà largement en Perse. D'Askhabad une route militaire conduit à la frontière persane ; le gouvernement de Téhéran avait promis de faire exécuter sur son territoire, sous la direction de Gasteiger-pacha, une route prolongeant celle-ci jusqu'à Mechhed; il ne s'est pas encore mis en devoir de le faire ; mais on dit qu'au mois d'octobre 1890 des Russes auraient obtenu du chah de Perse la concession d'un chemin de fer d'Askhabad à Mechhed. Les pèlerins et les marchands usent déjà fréquemment de la ligne transcaspienne.

De Serakhs et de Mechhed, on peut, en traversant la passe de Zulfikar, gagner Hérat par la vallée de l'Héri-Roud, cours supérieur du Tejend; c'est la direction que suivra sans doute la ligne indo-russe, si jamais elle est construite. Déjà le commerce russe a pris pied dans l'Afghanistan ; des comptoirs ont été fondés par des négociants moscovites à proximité de la frontière, à Pendjdeh; les caravanes russes vont dans le Turkestan Afghan. En 1889, l'Afghanistan a importé pour 3 173 228 roubles de marchandises russes, et exporté dans les possessions russes ou dans le Bokhara pour 4 884 272 roubles de marchandises afghanes ou anglo-indiennes.

Au point de vue commercial, Bokhara et Khiva sont absolument dans la dépendance de la Russie. Une ligne de bateaux à vapeur est installée sur l'Amou-Daria. Bokhara est une station de la ligne d'Ouzoun-Ada à Samarkand. Il est probable que Samarkand ne sera pas le terminus de cette voie ; on peut prévoir le moment où elle sera poussée au moins jusqu'à Tachkent. On a proposé la construction d'une ligne d'Orenbourg à Tachkent ; mais ce serait un travail considérable et dont l'utilité ne justifierait pas encore les frais énormes.

Le chemin de fer transcaspien, complément des annexions russes, est, parmi les œuvres de ce temps, une de celles qui a le plus contribué à la propagation de la civilisation. Le voyageur anglais M. Curzon n'obéit pas sans doute à une partialité envers les Russes lorsqu'il exprime son admiration pour les résultats qu'a obtenus le général Annenkof. Il ne se dissimule pas le profit économique et politique que la Russie en tire pour le développement de son commerce et l'affermissement de sa domination et de son influence, mais il reconnaît les heureux effets des conquêtes russes dans l'Asie centrale. Il nous paraît que son témoignage ne doit pas être suspect lorsqu'il juge les services rendus par la Russie à la cause de l'humanité et apprécie en ces termes la politique du gouvernement impérial : « La comparaison des relations de Vambéry, Mac Gregor, Valentine Baker, avec mes récits, permet de constater l'immensité du progrès. Encore, en 1882, des pillards turcomans poussaient jusqu'à Mechhed et jusqu'à Farrah, à 150 milles au sud de Hérat ; ils dévastaient le pays de Serakhs ; actuellement le maraudage n'est plus pratiqué que par les Turcomans persans de l'Atrek. Je ne puis contenir un sentiment de gratitude pour ceux qui ont substitué l'ordre et la paix à la barbarie ; si la civilisation de la Transcaspienne est encore dans l'enfance, c'est qu'il y a dix ans il n'y avait là ni villes ni population sédentaire. Les races conquises ont d'ailleurs loyalement accepté la domination russe. La bonhomie et la tolérance des conquérants ont eu raison des préjugés des vaincus. Un trait remarquable de la russification de l'Asie centrale est le traitement accordé aux chefs indigènes ; on les envoie visiter Saint-Pétersbourg où on cherche à la fois à les étonner et à flatter leur vanité. A leur retour, on leur rend leur ancienne autorité ; on augmente progressivement leurs prérogatives. Jamais l'Angleterre n'a su si bien transformer en auxiliaires ses anciens ennemis.

« D'autre part, la Russie ne fait aucune propagande religieuse ; elle respecte et paye les mollahs. Elle gagne aussi les

paysans en améliorant les conditions de la culture, les marchands en favorisant le développement de leur commerce. Tous les habitants sont sensibles aux avantages qu'ils retirent de la sécurité croissante et des progrès des échanges. D'ailleurs, l'assimilation est facilitée par les défauts mêmes du caractère russe : la conquête russe, c'est la victoire d'orientaux sur des orientaux. Je dois noter aussi les traits moins favorables de l'œuvre russe : les intrigues et les jalousies des officiers et des fonctionnaires, la corruption de l'administration, la paresse apportée à l'exécution des routes ; on a pacifié le pays ; les Russes auront-ils le génie de construire un nouvel édifice avec de vieux matériaux ? Les projets de plantation, d'irrigation, de colonisation méritent l'attention, mais ce ne sont guère que des projets. » M. Curzon cite cependant des faits qui démontrent l'importance des premiers résultats acquis à cet égard, et de nouveaux progrès ont été accomplis depuis lors.



Le général Michel ANNENKOF, né en 1835.
Phot. Nadar.

La province transcaspienne est, depuis 1890, indépendante du

Caucase; elle comprend les trois districts de Manguichlak (fort Alexandrovsk), de Krasnovodsk, d'Akhal Tekké Askhabad (où réside le gouverneur), les deux sous-districts de Tejend et Merv, et les deux territoires de Yuletan et de Serakhs. On évalue la population à plus de 300 000 habitants, soit 110 000 habitants dans l'oasis de Merv. 83 pour 100 sont Turcomans, 14 pour 100 Kirghizes, 3 pour 100 (ou 9000) Russes, Arméniens, Persans, Juifs, Bokhariotes. Askhabad est une ville purement russe. Les pillards de cette région sont devenus de paisibles agriculteurs. Des travaux d'irrigation ont été entrepris dans la vallée du Mourghab.

La russification de Bokhara et de Khiva marche à grands pas. Les deux souverains de ces États ont été à Tachkent, en 1890, saluer le nouveau gouverneur général du Turkestan, et le ministre des Finances de Russie a visité leurs territoires pour en étudier les ressources économiques. L'émir de Bokhara a demandé au tsar des instructeurs pour son armée ; une banque russe a été créée dans sa capitale.

Une autre banque a été établie en 1890 à Samarkand. Douze villages russes ont été créés dans la province de Syr-Daria. Les expositions de Tachkent, en 1886 et en 1890, ont montré les progrès de la production du coton et de la soie. Il y a place dans le Turkestan russe, dit-on, pour des millions de colons.

Le mouvement d'expansion de la Russie, arrêté par la délimitation de 1887 du côté de l'Afghanistan, se poursuit du côté du Pamir. Ce plateau est peuplé par des tribus plus ou moins importantes, dont la plupart dépendaient autrefois, paraît-il, du khanat de Kokan, en conservant d'ailleurs une grande indépendance d'allures. Depuis que la Russie a annexé Kokan, elles n'ont reconnu aucune autorité ; et, tandis que le gouverneur du Turkestan chinois cherchait à établir chez elles son influence, l'Angleterre, soit directement, soit par l'entremise de l'émir de l'Afghanistan, y exerce aussi une action assez vive. Dès 1883 Abd-ar-Rahmân-khan a occupé le Chougnan et le Rochan ; les Afghans ravagent le Kafiristan, et les Anglais s'avancent vers le haut Amou-Daria, du côté du Pamir occidental, au delà de l'Hindou-Kouch. Ils ont, depuis quelques années, un résident chez le mekhtar de Tchitral, et ont établi dans son royaume en 1889 un fort à Mastoudj au pied de l'Hindou-Kouch, sur un affluent de l'Indus; le khan de Kandjout est sous leur suzeraineté depuis 1890. De l'autre côté du Pamir, ils ont cherché aussi à s'avancer sur la route de Ladak à Tachkent par Yarkand et Kachgar ; dépassant l'Himalaya et le Karakoroum, ils ont pénétré sur le versant chi-

nois des montagnes et établi un poste à Schahidoulla, au sud d'Yarkand. Tandis que de nombreux voyageurs russes explorent le Turkestan oriental et pénètrent d'une part dans le Tibet, de l'autre dans le Pamir, des officiers anglais étudient les passes du Karakoroum et de l'Hindou-Kouch. On sait que l'un d'eux, M. Younghusband, a été récemment écarté par la Russie de la région du Pamir où il voulait pénétrer.

L'attention des explorateurs russes s'est portée ces dernières années sur les voies de communication entre les possessions russes et la Chine, à travers le Pamir et le Thian-Chan. Le gouvernement général des Steppes, distinct du Turkestan et de la Sibérie, est à la fois le point de départ des routes commerciales, et un centre de colonisation ; la province des Sept-Rivières a reçu des millions de colons russes dans ces dernières années.

Dans les gouvernements sibériens, la Russie poursuit aussi une œuvre de civilisation déjà heureusement commencée. La Sibérie n'est pas le vaste bagne que nous imaginons ; mais la transportation a contribué à ses progrès. Les essais de colonisation pénale faits à Sakhalien ont parfaitement réussi. Les provinces occidentales ont réalisé des progrès considérables : Tomsk a depuis 1888 une université. La Sibérie renferme des régions agricoles et industrielles d'une grande richesse, et les crises agricoles de la Russie d'Europe ont activé un mouvement très notable de l'émigration libre : si la plupart des colons vont s'établir sur le versant de l'Altaï, il en est beaucoup qui défrichent les plaines de l'Oussouri. Au point de vue de l'industrie du fer l'Oural a des ressources presque inépuisables ; en 1874, on a découvert le bassin houiller d'Ekaterinebourg ; chaque année l'exploitation des mines de charbon, d'or, d'argent, de cuivre, prend une nouvelle extension dans le haut bassin de l'Obi, de l'Iénisséi, de la Léna, de l'Angara, et dans tout le gouvernement de l'Amour. L'Exposition d'Ekaterinebourg en 1887 a permis de constater les progrès de l'agriculture et de l'industrie sibériennes.

Ce qui manque au pays, ce sont les voies de communication faciles et rapides. Les fleuves se jettent dans une mer dont la plus grande partie est pratiquement inaccessible, et ils sont tous bloqués par les glaces pendant plus de cinq mois par an. Pendant la belle saison, la navigation est particulièrement active sur l'Obi et ses affluents, desservis par treize compagnies ; on pourrait étendre encore les limites de la navigation, pour faciliter le transport des produits des régions méridionales. La route établie par M. Sibiriakov à travers l'Oural septentrional n'est pas d'un usage très facile, bien qu'elle ait déjà rendu de grands ser-

vices en permettant d'apporter aux riverains de la Petchora, menacés de la famine, les produits agricoles de la Sibérie occidentale qui manquait de débouchés.

Un chemin de fer unit Perm à travers l'Oural central à Ekaterinebourg et à Tioumen, ville de 20 000 habitants, tête de ligne de navigation du bassin de l'Obi ; le trajet de Perm à Tioumen dure 36 heures : de Tioumen à Tomsk, 9 jours par eau. Une voie ferrée conduit de Samara, sur le Volga, par Oufa, à Zlatvoust, relié par une route à Omsk et à Tomsk. Une route réunit aussi Omsk à Orenbourg, point terminus des chemins de fer du sud-est de la Russie.

Le succès du chemin de fer transcaspien a inspiré aux Russes un projet plus grandiose encore : il s'agirait de traverser toute la Sibérie. Une voie ferrée ininterrompue unirait les rives de la Baltique à celle du Pacifique. La construction de cette voie serait facilitée par la richesse des mines sibériennes et assurerait aux produits sibériens des débouchés en même temps qu'elle mettrait la Russie à même de transporter rapidement ses troupes dans l'Extrême-Orient. Le temps de l'exécution de ce plan gigantesque ne paraît pas venu encore, mais il sera réalisé certainement d'ici quelques années. En attendant qu'il puisse être accompli dans son ensemble, la Russie a décidé de combiner les routes fluviales avec des lignes de chemin de fer comprenant un développement total de 3 180 kilomètres. Trois sections vont être entreprises : de Tomsk à Irkoutsk ; du lac Baïkal à Stretensk ; de l'Oussouri à Vladivostock. On évalue à 122 millions de roubles les dépenses des travaux qui seront terminés dans trois ou quatre ans. Le chemin de fer transsibérien, lorsque toutes les sections auront été achevées, sera l'œuvre la plus considérable de notre temps ; elle mettra les marchés chinois à quelques jours de l'Europe, et elle exercera sur la situation économique et politique de l'ancien continent une influence incalculable.

Louis DELAVAUD.



ETHNOLOGIE

Esquisse générale.

Les populations qui, au nombre de 113 millions — chiffre rond — sont répandues dans l'Empire russe appartiennent pour la majeure partie à deux des grandes familles ethniques de l'humanité : la famille indo-européenne ou aryenne et la famille ouralo-altaïque. Les Aryens, particulièrement du rameau slave, sont établis plutôt en Russie d'Europe, tandis que la Russie d'Asie est habitée surtout par des peuples ouralo-altaïques, soit des Turks, des Mongols, des Mandchoux, et dans le Nord, des Ougro-Finnois. Ce n'est pas, cependant, qu'il ne se trouve de ces derniers en très grande quantité dans le nord de la Russie d'Europe et qu'il n'y ait dans le Turkestan des Éraniens, de famille indo-européenne, et en Sibérie des colons slaves. Quant au Caucase et aux contrées adjacentes, il y a là une singulière mosaïque ethnique dont les éléments sont des plus complexes et encore malaisés à déterminer. La famille sémitique est représentée par de nombreux Israélites en Pologne et dans les provinces du sud-ouest de la Russie d'Europe, par quelques Karaïtes en Crimée, et peut-être encore par de rares et petites tribus du Turkestan, qui se croient les descendants directs des conquérants arabes du VIIIe siècle de notre ère.

Mais avant de tracer les grandes lignes du tableau sommaire des peuples ou des races de l'Empire russe à notre époque, avant même de passer rapidement en revue les vicissitudes diverses que ces populations ont subies depuis les temps historiques, ne convient-il pas de rechercher, dans le lointain et obscur passé de ces vastes régions, les traces qui subsistent encore de la primitive humanité ? Antérieurement aux Russes d'aujourd'hui, aux Slaves et aux Turco-Finnois du IXe siècle, et même aux Scythes d'Hérodote, il y a eu des hommes, il y en a eu dès que la terre a été habitable, dès que les immenses gla-

ciers de la période quaternaire ont commencé leur mouvement de retraite.

Il y eut en effet un moment dans le temps, d'après les géologues, où la Russie d'Europe consistait en un continent relativement étroit, se prolongeant des Karpathes à l'Oural, et dont la limite septentrionale aurait été une ligne S.-O.-N.-E. allant de Cracovie aux sources de la Petchora; alors l'Océan glacial s'étendait beaucoup plus au sud, projetant dans cette direction un golfe formé à l'ouest et à l'est par deux énormes massifs de glace : le premier s'appuyant aux monts Scandinaves et recouvrant le nord de la Baltique, la Finlande et les Provinces Baltiques, ainsi que les gouvernements de Pétersbourg et d'Olonets; le second ayant pour base la chaîne de l'Oural. Au midi, cette Russie quaternaire était baignée par les flots d'un bassin maritime englobant la Caspienne, la mer d'Azof et la mer Noire, et s'étendant au nord jusque vers Samara, tandis qu'un grand glacier recouvrait les pentes du Caucase; toutefois, la Crimée semble dès cette époque avoir existé. Alors que, le climat se modifiant, comme dans tout le reste de l'Europe, les glaciers commencèrent à diminuer, ces contrées se trouvèrent couvertes d'une intense végétation herbacée, qui alimentait de grands animaux disparus, tels que le mammouth, le rhinocéros dit *tichorinus* et certains grands cerfs. Ce sont les débris abondants de cette puissante végétation qui ont constitué l'épaisse couche de terre végétale noire — *tchernozièm* — de la Russie centrale actuelle.

Bien que dans les dépôts d'ossements de ces grands herbivores on n'ait point encore rencontré de débris de squelettes humains, il n'est pas douteux que l'homme n'ait vécu sur le sol de cette Russie quaternaire : des restes de son industrie, mêlés à des charbons, ont été trouvés dans des gisements où abondaient des os de mammouth, de rhinocéros, d'aurochs et de cerf, os dont quelques-uns avaient été intentionnellement fendus et travaillés : dans le gisement de Karatcharovo, par exemple, sur les bords de l'Oka (gouvernement de Vladimir), des éclats et même une lame de silex, enfoncés encore dans la matière osseuse, ont été recueillis il y a une douzaine d'années par le comte Ouvarof, en compagnie de racloirs, de casse-têtes et d'autres objets appartenant à ce qu'on appelle l'industrie paléolithique. D'autres stations de cette même antiquité ont été découvertes plus au sud, dans les gouvernements de Voronèje et de Poltava; en Pologne, non loin de la frontière russe-autrichienne, le comte Zavisza a également exploré une caverne où des débris d'industrie humaine

(paléolithique : époques dites du Moustier et de la Madeleine) étaient associés à de nombreux ossements de mammouth ; mêmes trouvailles en Podolie. Enfin, en Crimée, M. Merejkovski a eu l'heureuse fortune de fouiller des grottes où, avec des débris d'une faune quaternaire, gisaient des instruments en silex, dans un endroit avec les formes caractéristiques de l'époque du Moustier, dans les autres avec celles de l'époque de la Madeleine, si remarquable aussi par l'existence en grand nombre d'objets en os.

Ainsi donc, pendant la période quaternaire l'homme vivait en Russie depuis la Crimée jusqu'aux bords de l'Oka, qui paraît jusqu'ici le point le plus septentrional où il se soit avancé, point qui n'est pas très éloigné du rivage de la grande baie dans laquelle la mer Glaciale avait poussé ses flots au début de cet âge géologique. Malheureusement, aucun élément ostéologique n'est venu, à notre connaissance, apporter la moindre indication sur ce que pouvait être cet homme au point de vue anthropologique, c'est-à-dire au point de vue de sa constitution physique ; si l'Europe occidentale et centrale nous a révélé l'existence de plusieurs races humaines à un âge aussi lointain, la Russie quaternaire est encore muette sur la question de savoir comment était conformé celui qui chassait le mammouth velu à travers les puissants herbages du *tchernozièm*.

D'après les archéologues russes, et particulièrement le comte Ouvarof, il n'y aurait pas eu de lacune dans leur pays entre l'industrie paléolithique et l'industrie néolithique, comme on a cru longtemps qu'il en avait existé une dans l'Europe occidentale, opinion qui, en ce qui concerne cette dernière région, semble de plus en plus controversée. L'industrie néolithique est généralement caractérisée par l'existence de la poterie, par le polissage des outils et armes de pierre et par la présence de restes d'animaux domestiques ; or, certains gisements, comme celui de Volossovo (gouvernement de Vladimir), fouillé par le comte Ouvarof et proche de celui de Karatcharovo, et celui de Kisil-Koba en Crimée, découvert par M. Merejkovski, paraissent être des témoins de la phase de transition entre les deux industries : on y a recueilli des fragments nombreux de vases fort grossiers; mais les pointes de flèches, les grattoirs, sont d'un travail très primitif, et dans le premier de ces gisements, à côté d'objets en os, harpons, hameçons, aiguilles et poinçons, des haches, des gouges, des pendeloques et des fusaïoles de pierre sont à peine polies; enfin, la faune ne s'y compose que d'animaux sauvages.

Les stations purement néolithiques sont nombreuses en Russie, bien que vu l'étendue du territoire on puisse dire qu'on est loin de posséder un ensemble suffisamment complet de cette partie de la paléoethnologie dans ce pays. Ce n'est qu'au Caucase et en Crimée qu'on aurait rencontré des dolmens, ce qui tient sans doute à la rareté des roches dans la Russie centrale et méridionale ; toutefois, on n'en a point signalé en Finlande, ni dans les provinces septentrionales ; en revanche, des gisements néolithiques sur les bords de la mer Blanche et sur ceux des lacs Onéga et Ladoga constatent qu'à cette époque l'homme s'était élevé beaucoup plus au nord que dans la précédente.

Parmi ces gisements, celui du lac Ladoga, exploré et décrit par le professeur Inostranzef, présente un intérêt très grand, dû à l'abondance des matériaux qu'il a fournis et à la découverte de dix crânes humains qui permettent ainsi de connaître assez bien quels étaient les habitants de cette région à une époque aussi reculée. En effet, dans la même couche de tourbe, assurément postérieure à la période glaciaire, où ont été faites ces découvertes, à côté des spécimens d'une flore peu différente de celle d'aujourd'hui, M. Inostranzef a remarqué un nombre considérable de troncs de chênes, toute une forêt : or, cet arbre ne croît plus dans ces parages que très difficilement et on ne le rencontre qu'à l'état de rares individus au sud du gouvernement de Pétersbourg ; en conséquence, le climat devait alors être plus doux sur les bords du Ladoga, ce qui nous fait remonter à une antiquité qui dépasse les plus vieilles traditions. Aussi le porc sauvage — *sus scrofa ferus* — grand mangeur de glands, actuellement disparu et refoulé par la nature en deçà du 55° de lat. N., est-il assez abondamment représenté par ses ossements dans les débris de cuisine des hommes qui hantaient alors ces forêts de chênes.

Ceux-ci étaient de grands chasseurs et de grands pêcheurs, établis à demeure au bord du lac, si l'on en juge par les restes de gibier et de poisson qu'on a retrouvés dans ce gisement ; mais s'ils poursuivaient les animaux sauvages à l'aide de chiens domestiques de deux races différentes — on en a jusqu'à quatorze spécimens ; — s'ils harponnaient le phoque et les gros poissons, sans connaître l'usage des filets pour prendre les petits, comme le démontre l'absence et des débris de ceux-ci et des pesons en pierre pourtant bien utilisés par les populations lacustres et néolithiques du centre de l'Europe ; s'ils mangeaient les fruits de la ronce, les framboises et les noisettes de leurs bois, ils ne semaient ni ne plantaient, selon toute vraisemblance, et ne menaient point paître au loin les troupeaux même de

rennes, qu'ils n'avaient point encore apprivoisés. Ils étaient cependant sédentaires, car le lac leur fournissait une nourriture abondante qu'ils prenaient en voguant sur ses eaux dans des canots de chêne pareils à celui qu'on a retrouvé très bien conservé dans la tourbe. Ils savaient pratiquer une poterie assez grossière, sans anses, mais avec des trous de suspension, et des essais marqués d'ornementation; ils se façonnaient des bijoux ou des amulettes en os auxquels ils tâchaient de donner des formes d'animaux; du reste l'os leur servait de matière première pour une foule d'objets, tels que couteaux, aiguilles, pointes de lance, de flèche et de harpon. Quant aux instruments de pierre, ils en avaient peu en silex, celui-ci étant très rare dans le pays; mais leurs haches, gouges et herminettes pour travailler le bois et creuser les canots étaient en schiste argileux soigneusement poli.

Les dix crânes recueillis par M. Inostranzef ont permis à l'éminent anthropologiste de Moscou, M. Anatole Bogdanof, de donner un aperçu de ce que pouvait être au point de vue physique cette tribu de chasseurs du Ladoga. Bien que tous eussent le crâne allongé — dolichocéphale, — ils présentent cependant rien que sous cet aspect des différences assez marquées, et encore plus par les traits du visage, l'un d'eux ayant une face mongoloïde. On est donc en face d'une population déjà assez mélangée, et si l'on se reporte à d'autres crânes de l'époque néolithique en Russie, l'un de ceux découverts dans le gisement de Volossovo, par exemple, qui présente les caractères du type à crâne court — brachycéphale — de Furfooz (Belgique), celui-ci de la fin de l'époque quaternaire ou plutôt du commencement de l'époque suivante et rangé parmi les « laponoïdes » par MM. de Quatrefages et Hamy, on arrive à cette conclusion que dès les débuts de l'âge de la pierre polie la Russie était habitée par plusieurs éléments ethniques assez variés, mais où prédominait la dolichocéphalie.

Ceci nous amène à parler de la théorie du professeur Bogdanof sur l'anthropologie de la Russie : comparant certains crânes néolithiques de sa patrie, caractérisés par l'ovale parfait qu'ils présentent à l'observateur qui les voit d'en haut, avec des crânes d'origine scythique de la Tauride et des provinces du Sud, puis avec des crânes recueillis dans les nombreux « tumuli » ou *kourgans* répandus dans les gouvernements du Centre, du Midi et de l'Ouest, et recélant un mobilier de l'âge du bronze et surtout de l'âge du fer, il s'est formé la conviction qu'une population remontant à une très haute antiquité a constitué le fond du peuple russe : cette population dolichocéphale, d'assez haute taille (1m,71) et

probablement de carnation claire, serait, pour le savant anthropologiste, le véritable type slave aryen : en conséquence, les Scythes d'Hérodote n'auraient point été des Turko-Mongols, ni des Kimris, mais bien des Aryens, et seraient les propres ancêtres des Russes, qui du IXe au XIIe siècle ensevelissaient leurs morts dans les kourgans. Il est difficile de contester l'exactitude des faits relevés par M. Bogdanof ; en effet, il semble démontré que le type dit « des kourgans » fait son apparition dès l'époque de la pierre polie sur les bords du Ladoga, qu'il s'est singulièrement développé à travers les siècles et qu'il est prédominant dans le centre et le sud-ouest de la Russie jusqu'au moyen âge ; ce type n'est assurément point ouralo-altaïque, et s'il a contribué à former pour une part importante le peuple russe actuel, on ne peut pas dire que celui-ci soit de ce côté un Finnois ou un Mongol slavisé. Mais, est-il bien sûr aussi que les grands dolichocéphales des tombes scythiques et des kourgans fussent des Slaves ? Malgré la haute autorité du professeur Bogdanof, nous nous permettrons d'en être un peu moins certains.

Un autre anthropologiste russe, l'illustre de Baer, voyait dans la race des kourgans un type à part, probablement autochtone et bien distinct des Finnois. La découverte de ce type parmi les crânes du lac Ladoga, qui remontent presque au début de l'âge de la pierre polie, vient à l'appui de cette hypothèse, puisqu'il y a lieu de penser qu'il apparaît ainsi à une époque bien antérieure à l'arrivée des Aryas en Europe. Que les tribus scythes qui habitaient la Russie dans l'antiquité, que les populations qui sur ce sol succédèrent à celles-ci dans les premiers siècles de notre ère aient été composées en majeure partie d'hommes appartenant à cette race de grands dolichocéphales, cela paraît établi ; que ce même élément ethnique se retrouve dans des proportions importantes chez les Russes d'hier et d'aujourd'hui, le fait n'est pas contestable, et l'on peut affirmer hardiment que le type des kourgans est bien russe si par Russe on entend « originaire du pays qui est aujourd'hui la Russie » ; mais, nous avons peine à admettre que nous ayons là le véritable type aryo-slave dans sa variété russe, celui qui correspond à la langue russe, aux vieilles institutions et traditions russes. Or, si l'on se reporte aux études, malheureusement interrompues, du regretté Dr Imme, à la thèse de M. Diebold sur l'anthropologie des Petits-Russiens, ainsi qu'aux travaux de M. Kopernicki, on trouve que plus on se rapproche des Karpathes, dans le sud-ouest de la Russie, plus le type brachycéphale à face large, mais non mongoloïde, abonde aussi bien dans les sépultures anciennes que dans la population contemporaine. On

remarque également que les proportions de ce même type brachycéphale dans les collections de crânes de la Grande-Russie et de Moscou de diverses époques depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, d'après les travaux de Malief, Ikof et Bogdanof, sont considérables et vont en augmentant, de 40 à 62 pour 100 ; ce qui semblerait indiquer que le type dolichocéphale dit « des kourgans » tend à diminuer devant l'élément vraiment slavo-russe, représenté, à nos yeux, par le type brun et brachycéphale venu des Karpathes. Il est, du reste, bien établi pour les anthropologistes russes que ce dernier type n'a rien de mongolique ; aussi, comme sa provenance paraît être le Sud-Ouest, c'est-à-dire la région d'où au début de la période historique les tribus slavo-russes se seraient avancées dans ce qui est la Russie actuelle, ce n'est point une hypothèse absolument gratuite que d'y voir le type originel des membres de ces tribus; celles-ci se sont d'ailleurs assimilées les populations indigènes où prédominait le type dolichocéphale que M. Bogdanof fait remonter jusqu'aux chasseurs néolithiques du Ladoga et qui se trouve encore en nombre considérable parmi les Russes contemporains, après avoir constitué, suivant le savant anthropologiste, l'élément ethnique principal de la Scythie européenne; aussi bien, du reste, semble-t-il être très abondant parmi les débris humains des tertres funéraires dits « kourgans » et



Grand-Russe.
(D'après une photographie de la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris.)

dont le mobilier appartient tantôt à l'âge du bronze et tantôt à l'âge du fer.

Les populations qui ont élevé ces kourgans, particulièrement nombreux dans les provinces méridionales, correspondraient donc aux Scythes dont parlent les auteurs grecs. Mais, sans nous étendre sur cette question qui prête fort à la controverse, nous pouvons dire, avec quelque chance de ne pas nous tromper, qu'il y avait là des races et des nations anthropologiquement différentes. En effet, si la description qu'en donne *de visu* Hippocrate, qui présente le Scythe comme un homme trapu, porté à l'obésité, et au système pileux assez rare, convient assez au type mongoloïde, les dessins des vases grecs nous offrent, au contraire, des types d'un caractère tout européen. Il paraît donc que dès le moment où l'histoire commence à nous faire connaître les peuples de ce qui sera plus tard la Russie, cette région était déjà le théâtre d'un grand mélange de races, que dans l'état actuel de nos connaissances il est bien difficile de déterminer.

Les grandes migrations de barbares dans les premiers siècles de notre ère augmentèrent encore cette confusion ethnologique. C'est ainsi, par exemple, qu'au IIIe siècle nous voyons les Goths quitter les rives de la Baltique pour venir camper au sud des Karpathes, aux bouches du Danube, du Boug, du Dniéper et du Dniester, et plus tard, ceux de l'ouest ou Visigoths traversant toute l'Europe, pousser jusqu'en Espagne, et ceux de l'est ou Ostrogoths, ne s'ébranler qu'à la suite d'Attila et de ses Huns ouralo-altaïques et fonder, après le sac de Rome, un État en Italie, non sans laisser de leurs frères sur les bords du Pont-Euxin, où, en Crimée, survécut un petit groupe gothique, jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles.

De même, les Magyars ou Ougriens, pauvres chasseurs de l'Oural, comme leurs frères les Ostiaks d'aujourd'hui, descendent vers le sud par le bassin de la Volga, d'où d'autres Finno-Ougriens, les Bulgares, avaient déjà émigré vers le Danube et les Balkans, se répandent dans les steppes du sud, et à la fin du IXe siècle, entraînant avec eux les Alains du Caucase et quelques Coumans de race turque, quittent la future terre russe pour envahir la Pannonie et créer le royaume de Hongrie.

C'est alors que commence la grande lutte des Slaves, essaimant des Karpathes vers l'Orient et le Nord, et des nombreux peuples turcs ou gouses auxquels les Huns avaient tracé la voie depuis l'Altaï, Khazares, bientôt convertis au judaïsme, Kiptchaks, Petchénègues, Polovtsis, etc. Pendant ce temps, comme on

peut le lire dans l'étude de M. Alfred Rambaud, les Russes-Slaves s'établissaient dans la Russie centrale et septentrionale, repoussant ou absorbant les divers groupes finnois répandus dans ces contrées. Pour nous, la race brune et brachycéphale des Karpathes faisait ainsi peu à peu la tache d'huile, bien que modifiée un peu par l'assimilation d'éléments ethniques allogènes, comprenant en même temps les anciens types préhistoriques indigènes, et le type finnois de l'Oural et le type turc venu d'Asie. Et si la conquête mongole du XIIIe siècle amena une profonde perturbation politique, elle ne modifia guère les éléments en concurrence au point de vue anthropologique ; la fusion des Turco-Finnois dans la population russe en fut sans doute retardée, mais l'expansion progressive de celle-ci ne fut pas arrêtée : bientôt elle reprit sa marche victorieuse, faisant doucement disparaître maintes petites peuplades d'autre origine que la race slavo-russe. Ce travail n'est d'ailleurs point encore terminé, comme nous allons le voir dans le tableau des populations actuelles de la Russie.

En considérant la carte ethnographique de Rittich, qui dans ses grandes lignes peut être regardée comme exacte, on remarquera l'étendue considérable de l'élément slave-russe sur le vaste territoire européen de l'Empire. Cet élément ethnique se subdivise en trois portions d'inégale importance : les Grands-Russes, les Russes-blancs et les Petits-Russes ou Ruthènes. Ce sont les premiers qui l'emportent de beaucoup par le nombre et par l'espace qu'ils occupent ; à parler franc, ils constituent le véritable peuple russe, et les deux capitales Saint-Pétersbourg et Moscou se trouvent dans leur domaine. Malgré de nombreux mélanges avec d'autres populations, soit hongro-finnoises, soit surtout autochtones comme la race des kourgans, les *Grands-Russes* sont bien des Slaves, et la théorie soutenue par quelques auteurs à tendances, suivant laquelle les Russes ne seraient que des Finno-Tatars parlant un dialecte slave, est tout à fait inadmissible. On ne possède malheureusement point une statistique anthropologique portant sur les masses profondes des Grands-Russes et qui permette d'établir un type moyen ; toutefois, on peut les décrire approximativement comme des hommes au cou court, à la face large, aux puissantes épaules ; bien que certains écrivains les représentent comme blonds, à la carnation claire, aux yeux gris, la majorité d'entre eux semble être au contraire d'un brun châtain : le système pileux est très développé. Quant au crâne, suivant les uns, il serait mésaticéphale, suivant d'autres nettement brachycéphale. Nous avons dit plus haut d'ail-

leurs que la tendance de la brachycéphalie à dominer semble être accentuée et marquer que le type vraiment slave l'emporte et l'emportera définitivement par assimilation sur les types allogènes de la région.



Petit-Russe.
D'après une photographie de la collection du Muséum.)

Le *Russe-blanc* ne diffère du Grand-Russe que par des caractères sans grande importance ; dans cette population les proportions d'un élément blond, au crâne allongé, seraient peut-être un peu plus fortes que chez ses voisins de l'Est et du Nord.

En revanche, le *Petit-Russe* ou *Ruthène* ou *Russniak* se rapproche beaucoup plus du type vraisemblable de l'ancien Slave des Karpathes ; la taille est un peu moins élevée, la chevelure, les yeux et le teint sont plus foncés, le crâne est plus arrondi ; le langage se distingue du russe proprement dit par des particularités dialectales assez caractérisées, sans cependant qu'on doive en faire un idiome à part. Les Cosaques, notamment ceux du Dniester, du Dniéper et du Don, furent presque tous constitués par des Petits-Russes, tandis que ceux de l'Oural ont une origine grand-russe.

Les *Polonais*, qui par la langue constituent une nationalité bien déterminée, sont pour la plupart brachycéphales comme les Slavo-Russes leurs voisins, mais les cheveux, les yeux et le teint seraient peut-être en moyenne un peu plus clairs ; comme en Russie, les Slaves de Pologne sont venus se superposer à une

population préhistorique de taille plus élevée et dolichocéphale, qui pourrait bien avoir été apparentée à la race des kourgans.

On s'est demandé, du reste, si celle-ci ne correspondait pas aux anciens *Lithuaniens* et *Lettons*, aujourd'hui fort diminués en nombre et cantonnés sur un territoire relativement restreint. Ce qu'il y a de positif, c'est que le groupe letton, qui au point de vue linguistique forme une division à part de la famille des langues aryennes ou indo-européennes, paraît être au point de vue anthropologique sensiblement différent de ses voisins slaves : taille élevée et élancée, carnation claire, yeux bleus, cheveux blonds, crâne assez allongé (mésaticéphale), figure ovale, nez fin et droit, lèvres minces, tels sont les caractères qu'on attribue généralement aux Letto-Lithuaniens, et qui ne s'éloignent pas beaucoup de ceux des restes humains du type dit « des kourgans ». Dans cette hypothèse les hommes ensevelis dans ces tertres funéraires et qui auraient été aussi en majeure partie les Scythes d'Hérodote et des œuvres d'art grecques, pourraient bien avoir été des Letto-Lithuaniens répandus autrefois dans les grandes plaines russes, alors que les tribus slaves étaient encore concentrées dans le massif des Karpathes et ses alentours.

L'autre élément ethnologique de l'ensemble de la population européenne de l'Empire appartient à la famille ouralo-altaïque, au moins au point de vue linguistique. Cette famille peut se subdiviser en deux branches principales : la branche altaïque plus particulièrement asiatique, et la branche ouralienne dont les représentants habitent principalement l'Europe septentrionale ; c'est au détriment de ceux-ci que se sont opérées l'extension et la colonisation des Grands-Russes. Toutefois, ces derniers ne les ont pas tous absorbés ou fait disparaître, et grâce à la civilisation occidentale qu'ils ont adoptée, les Ouraliens de l'Ouest ou Finnois se maintiennent encore en masses assez denses au nord-ouest de l'Empire : ce sont les *Finlandais* ou *Tavastes* et les *Karéliens* au nord du golfe de Finlande, et au sud les *Estes* et les *Lives*, qui sont peu à peu réduits et repoussés par les paysans lettons. Au point de vue anthropologique, bien que très différents de leurs voisins Slaves et Lettons, ils n'en appartiennent pas moins à une race blanche : les cheveux sont clairs, tantôt roux, tantôt très blonds ; les yeux varient du gris-vert au bleu ; le système pileux n'est pas très développé ; le crâne, parfois un peu court, n'est jamais franchement brachycéphale et souvent manifeste une tendance marquée vers la dolichocéphalie ; le visage est large, le nez n'est jamais camus, comme chez les Altaïques

ou Tatars; la taille est moyenne, assez grande cependant chez les Karéliens et les Lives. Au point de vue des mœurs, ce sont de véritables Européens.

Les *Lapons*, qui habitent les terres presque polaires du Nord, sont des nomades pasteurs de rennes, doux et paisibles, mais peu civilisés; ils parlent une langue étroitement apparentée au *suomi* des Finlandais, mais s'en distinguent par leurs traits : taille très petite, crâne volumineux et globuleux, chevelure noire, visage plat aux pommettes accentuées, nez très court. Le type lapon est assurément celui d'une race toute autre que celle des Finnois, qui a précédé ceux-ci au nord de l'Europe, mais qui a adopté leur langue et leurs croyances religieuses avant la conversion de tous ces peuples au christianisme.

A l'est de la mer Blanche et au nord-ouest de la Sibérie vivent d'autres pasteurs de rennes, les *Samoïèdes*, petits hommes assez semblables aux Lapons, mais au crâne un peu moins brachycéphale, à la physionomie beaucoup plus mongolique et à la peau jaunâtre. Ceux-là sont de vrais sauvages, dont les mœurs, en dépit de leur apparente conversion et des rares acquisitions industrielles qu'ils ont faites des Russes, nous représentent encore assez bien ce que pouvaient être certaines de nos populations préhistoriques les plus anciennes.

Parmi les Finnois ou Ouraliens orientaux, les derniers représentants du rameau ougrien d'où sont sortis les Magyars ou Hongrois, c'est-à-dire les *Ostiaks* et les *Vogouls*, sont demeurés dans un état de civilisation guère plus avancé ; pêcheurs et chasseurs de fourrures, ils mènent sur les pentes de l'Oural et dans le nord-est de la Russie une vie misérable et disparaîtraient bien vite si leurs territoires stériles se prêtaient mieux à la colonisation russe. Ils sont petits de taille, ont les cheveux et les yeux plus foncés que les Finnois occidentaux, le crâne arrondi et globuleux, avec une physionomie qui rappelle leur habitat presque asiatique par son caractère sensiblement mongoloïde. On assure que déjà les Vogouls commencent à subir au point de vue anthropologique l'influence par métissage des Russes.

Les *Permiens*, *Zyriènes* et *Votiaks* se rapprochent du type finnois occidental par leur taille un peu plus élevée, leur crâne un peu plus allongé et la couleur claire de leurs yeux et de leurs cheveux. Ils se livrent davantage à l'agriculture bien qu'encore chasseurs et pêcheurs, notamment les Zyriènes, tandis que les Votiaks surtout et les Permiens adoptent de plus en plus les mœurs des paysans russes qui les entourent et finiront sous peu par les absorber.

Autrefois, les provinces centrales de la Russie actuelle et le bassin de la Volga étaient le séjour de nombreuses tribus finnoises, parmi lesquelles nous citerons les Bulgares qui, comme



Kirghise.
(D'après une photographie de la collection du Muséum.)

on sait, émigrèrent dans la péninsule des Balkans, et les Mériens sur lesquels les Grands-Russes conquirent le sol où se trouve Moscou. Les *Mordvins*, descendants de ces derniers, sont aujourd'hui éparpillés en une foule de petits groupes entre l'Oka et la

Volga ; déjà relativement civilisés lors de la conquête russe, ils sont agriculteurs, et ont conservé leur ancien type : crâne arrondi, face large aux pommettes saillantes, chevelure et yeux foncés, taille moyenne. Au nord de Kazan, les *Tchérémisses* sont restés plus sauvages de mœurs et ont gardé au fond leurs anciennes coutumes et croyances païennes; leur type est peu différent de celui des Mordvins. Les *Tchouvaches*, leurs voisins du Sud, sont meilleurs agriculteurs, plus sédentaires, mais ont perdu leur dialecte finnois pour en adopter un autre d'origine turque qui leur a été fourni par les Tatars de Kazan. Tous ces peuples diminuent peu à peu et finiront par disparaître sous la marée montante de la population slavo-russe.



Baskir.
(D'après une photographie de la collection du Muséum.)

On sait combien de hordes, pour la plupart d'origine turque, depuis les temps les plus anciens jusqu'au XIIIe siècle, se ruèrent vers l'Europe en traversant les grandes plaines russes de l'Oural aux Karpathes. Bien que quelques-unes, comme les Khazares, y eussent fondé des États d'une certaine stabilité et d'une durée relativement prolongée, il ne semble pas cependant que ces Turcs aient laissé des traces bien profondes dans la population. Par contre, la grande conquête mongole a produit des résultats assez différents : non pas que les Mongols proprement dits, d'origine altaïque et proches congénères des Turcs, aient encore des représentants remontant au XIIIe siècle sur la carte ethnographique de la Russie ; mais, par un phénomène historique remarquable, Djinghiz-Khan, ses fils et ses lieutenants, Mongols purs, recrutèrent la plupart de leurs escadrons dans les nations et tribus turques de l'Asie centrale, adoptèrent le turc comme langue officielle et administrative, enfin implantèrent partout de véritables colonies turques et particu-

lièrement dans la Russie orientale. De ces éléments proviennent les divers groupes de race et de langue turques qui existent encore dans la Russie orientale, témoins des anciens khanats tatars de Kazan, d'Astrakhan et de Crimée. Ces Turcs, et notamment ceux qui mènent une vie sédentaire comme à Kazan, ne sont pas très purs au point de vue anthropologique, et ne présentent point complètement les caractères distinctifs du type mongoloïde des vrais Turcs de l'Altaï et de la Sibérie, tel qu'on le rencontre encore chez les *Yakoutes* et les *Kara-Kirghises;* déjà sensiblement modifiés par leurs mélanges avec les Eraniens de l'Asie centrale avant que d'entrer en Europe à la suite des étendards mongols, ils ont dû en outre subir l'influence ethnogénique des populations conquises et des femmes esclaves du Caucase avec lesquelles ils contractèrent mariage, surtout dans les hautes classes. Le type a été probablement moins atteint chez ceux qui restèrent pauvres et nomades, comme les *Kirghises-Kaïsaks* qui paissent leurs troupeaux dans les steppes au nord de la Caspienne. Les *Baskirs*, devenus à peu près sédentaires dans les vallées méridionales de la chaîne de l'Oural, sont bien Turcs par le langage ; mais on prétend les rattacher à l'origine aux Ougriens.



Kalmouk. (Prêtre.)
(D'après une photographie de la collection du Muséum.)

Enfin, un groupe assez important de Mongols purs est établi sur le cours inférieur de la Volga; ce sont des *Kalmouks* ou

Œlœts, émigrés au XVIIe siècle du territoire chinois et venus s'établir paisiblement en Russie ; au bout d'un certain nombre d'années, la plus grande partie retourna vers son pays d'origine; toutefois il en est demeuré là où les autorités russes les installèrent. Ils sont restés pasteurs, nomades et bouddhistes, d'ailleurs fort paisibles et, comme ils ne se sont pas mêlés aux populations environnantes, présentent le type mongolique dans toute sa pureté : taille assez courte, forte musculature, tendance à l'obésité, cou fort et enfoncé dans des épaules trapues, tête volumineuse et très brachycéphale, face large aux pommettes saillantes, yeux petits, bridés et noirs, nez écrasé, bouche large bien endentée, cheveux noirs et rudes, barbe rare, en un mot le véritable type de l'Altaï, ce massif asiatique d'où essaimèrent tant de hordes conquérantes vers les quatre points cardinaux. Mais, il semble que la destinée de ces grands chevaucheurs, de ces irrésistibles conquérants tatars, est accomplie ; les conquêtes ne se font plus à leur mode, mais bien plutôt à celle du Slavo-Russe qui, peu à peu descendu des Karpathes, s'est étendu bien loin, bien loin, qui envoie ses enfants coloniser non seulement les profondes forêts du Nord, mais les dirige au delà de l'Oural, au cœur même des régions d'où sortirent tant d'envahisseurs, et en a même établi jusque sur les bords du grand océan Pacifique.

GIRARD DE RIALLE,
Directeur des Archives au ministère des Affaires étrangères

Les Populations finnoises du Volga et de la Sibérie.

Le voyage que j'ai exécuté en 1890 a été entrepris pour continuer les études d'ethnographie et d'histoire naturelle que je poursuis depuis dix ans dans l'extrême Nord. Étant parvenu en 1885 sur les bords de la mer Blanche, après avoir exploré la Laponie, le Spitzberg et le Grönland, j'ai étendu, l'été dernier, mes recherches aux régions situées plus à l'est, à l'Oural septentrional et à ses deux versants, le bassin de la Petchora en Europe et celui de l'Obi en Asie.

Là se trouvent d'immenses territoires à peine connus, où les recherches d'histoire naturelle ne peuvent être particulièrement fécondes; là également habitent de curieuses populations primitives, dont l'étude peut expliquer bien des mystères de la vie des races préhistoriques. Au milieu de ces déserts, les indigènes vivent de chasse et de pêche comme vivaient les hommes de l'âge de la pierre, et, sans grandes relations avec des populations plus élevées en civilisation, ils fabriquent avec l'os, le bois et l'écorce des arbres tous les objets dont ils ont besoin. Examinez, par exemple, un instrument en corne de renne travaillé par un Ostiak, vous ne trouverez guère de différence avec un autre objet du même genre découvert dans les fouilles et façonné à l'époque quaternaire. C'est qu'à travers les âges l'homme change peu!

La population des régions que j'ai parcourues est constituée en grande partie par des races finnoises ou finno-ougriennes. Dans le bassin du Volga se trouvent les Tchérémisses, les Mordva ou Mordvines, les Tchouvaches et les Votiaks; plus au nord, dans la haute vallée de la Kama, les Permiaks; sur la Petchora, les Zyrianes; enfin, dans la Sibérie occidentale, les Ostiaks. Si vous ajoutez à cette liste les Finnois de Finlande, les Caréliens et les Lapons du gouvernement d'Arkhangelsk, vous reconnaîtrez que la race finnoise a été l'élément constitutif de la population de la Russie septentrionale. Dans cette immense région, grande comme plusieurs fois la France, elle est le *substratum* ethnique sur lequel sont venus s'établir postérieurement les colons slaves. L'élément finnois a été également dominant dans la Russie centrale, même dans la région voisine de Moscou, aujourd'hui le centre du monde slave. D'après M. Sommier, la forme actuelle du crâne russe serait une preuve du croisement survenu entre les Finnois et les Slaves. Les Scythes, les ancêtres des Slaves, avaient le crâne allongé, tandis qu'aujourd'hui les Russes ont la tête courte des Finnois; sur les squelettes datant des époques intermédiaires on peut suivre les différentes phases de cette modification. Pour connaître l'ethnologie de la Russie actuelle, l'étude des Finnois est donc de première importance.

Pour atteindre le bassin de la Petchora, qui devait être le point de départ de mon exploration dans le nord de l'Oural, trois routes s'offrent au choix du voyageur. L'une, partant d'Arkhangelsk, suit un long réseau de rivières, accessibles seulement à des canots à rames, et atteint la Petchora dans son cours inférieur, à Oust-Zylma. Cette route, longue, difficile, présente l'inconvénient d'obliger à remonter la Petchora à contre-courant

pour arriver à l'Oural. Dans cette région, peu ou point de populations intéressantes.

Le deuxième itinéraire a pour point de départ Vologda, passe par la Souchona et la Vytchegda et aboutit à la Petchora, au village Troïskoïé ou Mylva. La dernière partie se faisant par terre, ce chemin ne peut guère être recommandé à un explorateur obligé de traîner avec lui une quantité considérable de bagages.

La troisième route suit le Volga, puis la Kama et ses tributaires, et, après avoir passé un portage de peu d'étendue, conduit dans la haute Petchora. Elle a le double avantage d'être facile et très intéressante ; en la suivant, le voyageur peut visiter les populations finnoises de la Russie orientale.

Pour ces raisons je fis choix de cet itinéraire, et le 26 juin j'arrivai à Kazan, où m'attendait mon compagnon de route M. Boyanus, étudiant à l'importante université de cette ville.

Dans la vallée moyenne du Volga, à partir de Nijni-Novgorod, on rencontre quatre groupes de populations finnoises dont l'effectif serait d'environ 1 700 000 individus, si les statistiques sont exactes, ce dont il est permis de douter : ce sont les Tchérémisses, les Tchouvaches, les Mordvines et les Votiaks.

Les Tchérémisses sont cantonnés principalement dans la partie nord-ouest du gouvernement de Kazan. L'Oural et le gouvernement d'Oufa en renferment également des clans sporadiques. Les Tchouvaches se rencontrent sur la rive droite du Volga, à une certaine distance du fleuve. Les Mordvines sont disséminés plus au sud par petits groupes dans les gouvernements de Nijni-Novgorod, Penza, Simbirsk et Saratov. Les Votiaks sont établis au nord, dans l'angle formé par la Kama et la Viatka

Même aux environs de Kazan les *Tchérémisses* ont été jusqu'ici peu modifiés par l'influence slave. Un grand nombre d'hommes ne parlent pas russe, et la plupart des femmes ignorent cette langue. Tous portent un costume très caractéristique, comme on peut le voir sur les gravures exécutées d'après les photographies que j'ai prises. Le vêtement des femmes est particulièrement curieux avec ses broderies et ses ornements en pièces d'argent russe et en coquillages (*cyprœa moneta*). Beaucoup de Tchérémisses sont restés païens. La plupart ont bien été baptisés, mais ce sont des conversions purement nominales, et ces prétendus chrétiens vont en cachette sacrifier aux faux dieux. Ainsi, à une dizaine de kilomètres d'une église grecque, nous avons visité un bois sacré où les Tchérémisses des environs venaient faire leurs dévotions. Ces Finnois n'ont, croyons-nous, aucune représentation de leurs divinités. Aux arbres de certains

bois ils suspendent, en guise d'offrandes, des têtes ou des parties d'animaux domestiques, du gibier, puis à certaines époques vien-

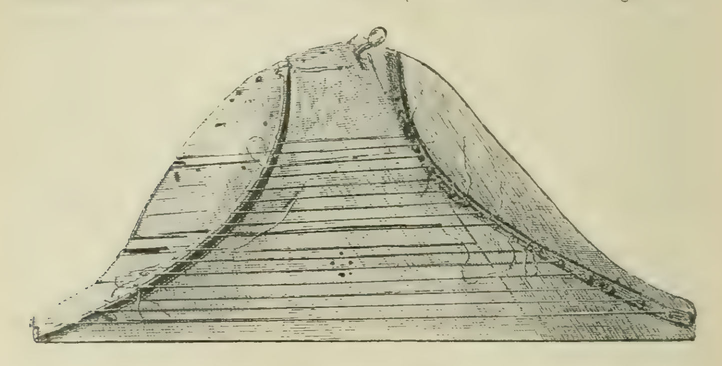


Femme Tchérémisse. Photographie communiquée par M. Rabot.

nent faire des repas sacrés dans les futaies consacrées. Il est toujours difficile de gagner suffisamment la confiance des indigènes pour qu'ils vous initient aux secrets de leur religion, et les renseignements que j'ai pu à grand'peine obtenir sur ce sujet inté-

ressant sont assez vagues. Des conversations avec les habitants il semble résulter que, comme beaucoup d'autres peuples, ils croient à la rémission des péchés par un sacrifice matériel et qu'ils peuvent obtenir la réalisation de leurs désirs par des offrandes. Ils supposent à leurs dieux un caractère humain, conception religieuse très répandue, du reste, même chez des populations beaucoup plus élevées en civilisation.

Après cette excursion chez les Tchérémisses, j'ai visité les *Tchouvaches*. Cette population est également peu russifiée. D'après certains auteurs elle serait profondément modifiée par une influence tartare. Autour de Tzévilsk (arrondissement du gouver-



Cithare tchérémisse.

nement de Kazan situé au sud du Volga) un grand nombre d'indigènes ont pourtant un type finnois très accusé.

Les Tchouvaches ont de nombreux traits de ressemblance avec les Tchérémisses. Leur costume, par exemple, ne diffère que par des détails de celui de leurs voisins et un instrument de musique, une cithare, est commun aux deux populations. Un grand nombre de ces Finnois sont également païens.

Quand j'eus terminé ces études ethnographiques, la première semaine de juillet était déjà écoulée, et pour être certain de pouvoir accomplir mon programme de voyage avant l'arrivée de l'hiver, il était temps de m'acheminer vers le nord. Dans ces conditions, force me fut de renoncer à visiter les *Mordvines* et les *Votiaks*, et de me rendre promptement à Perm par la Kama. Poursuivant ensuite la route vers le nord toujours en remontant la Kama, j'ai atteint Tcherdine, après avoir fait une courte

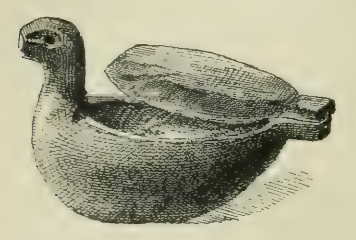
excursion chez les *Permiaks* de la vallée de l'Inva (affluent de droite de la Kama).



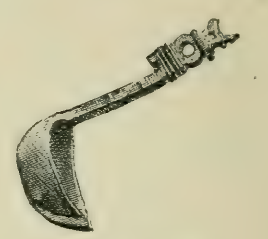
Femmes Tchouvaches. (Photographie communiquée par M. Rabot.)

Les Permiaks sont très russifiés, du moins dans la région que j'ai parcourue; un grand nombre d'entre eux ne parlent cependant pas le russe. Le bleu est la couleur favorite de ces Finnois;

les femmes ont toutes des vêtements bleus, et les ustensiles de ménage sont presque toujours peints en bleu. Les Finnois semblent avoir d'ailleurs une certaine prédilection pour cette couleur; d'après les observations du professeur Friis (1), les Finnois de Finlande établis dans la Norvège septentrionale peignent également leur mobilier en bleu. A signaler également chez les Permiaks leurs maisons, très différentes des *isbas* russes. Sur une de ces constructions nous avons remarqué un corbeau sculpté présentant







Salière termiake. Cuiller tchérémise.

une grande analogie avec ceux qui décorent les habitations norvégiennes. Ce n'est pas, du reste, la seule trace d'influence scandinave que l'on observe dans cette région. A quelques jours de là j'ai acheté chez un paysan se disant Russe une salière en bois, en forme d'oiseau, présentant une grande analogie avec celles encore en usage chez les paysans de la Norvège. Autour de Kazan, on trouve également des preuves évidentes qu'aux temps anciens l'influence scandinave a pénétré dans ces pays.

Les Tchérémisses ont, par exemple, des chaises rondes, des cuillers en bois, dont le manche est orné de figures d'animaux, semblables aux objets de même nature norvégiens. Au moyen âge étaient établis sur les bords du Volga les Bulgares, dont les Tchérémisses seraient, d'après quelques savants, les descendants, population très commerçante qui servait d'intermédiaire dans les échanges entre l'Orient et l'Europe. Leur capitale, Bolgar, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, était située sur la rive droite du Volga, à une centaine de kilomètres en aval de Kazan. De là, par les vallées de la Petchora et de la

(1) Friis, *En Sommer i Finmarken*, p. 72.

Dvina du nord, les produits de l'Orient étaient transportés par les Permiaks et les Zyrianes jusqu'à l'océan Glacial, où les Normands venaient les chercher. Suivant toute vraisemblance, c'est par ces routes et à cette époque que l'influence scandinave a pénétré dans le bassin du Volga. Le long de ces voies commerciales on a trouvé des monnaies arabes et des objets provenant des Indes et de la Chine; leurs lieux de gisement jalonnent les itinéraires suivis jadis par les exportations de l'Orient. A côté de ces vestiges des pays du Midi se rencontrent partout des traces des Normands qui, eux, suivaient une direction inverse.

De la vallée de l'Inva je me dirigeai sur Tcherdine, point de départ choisi pour l'exploration dans la vallée de la Petchora, et de cette ville je fis route vers le nord. Le chemin était tracé par un long réseau fluvial tributaire de la Kama, dont les sources sont très rapprochées de la Petchora, de telle sorte qu'il est aisé de passer d'un bassin dans l'autre. Ce réseau fluvial ne comprend pas moins de six rivières : la Wichéra, la Kolva, la Witchégda, la Bérésovka, la Iélovka et la Vogoulka. Plusieurs de ces cours d'eau, notamment les derniers, qui sont de petites dimensions, sont encombrés d'énormes amoncellements de bois mort. D'après les renseignements que m'a donnés un membre de la mission russe envoyé par le ministère des Voies et Communications pour procéder au curage de ces rivières, on aurait retiré sur deux points de la Bérésovka environ 27 000 mètres cubes de troncs d'arbres. Les berges de ces cours d'eau étant constituées par des sables, des glissements s'y produisent lors de la crue printanière et entraînent dans l'eau les arbres riverains ; comme le courant est peu rapide, ces arbres restent entassés sur place. Un explorateur finlandais, le Dr Almqvist, raconte avoir employé vingt-quatre heures pour parcourir 11 kilomètres sur une rivière du versant oriental de l'Oural, encombrée d'arbres morts. Ce phénomène est général sur tous les cours d'eau de Sibérie ; il se produit également dans la région forestière du Canada, où une rivière porte le nom caractéristique de Rivière des Barricades. Peut-être certaines couches de lignite se sont-elles formées dans les mêmes conditions aux âges passés.

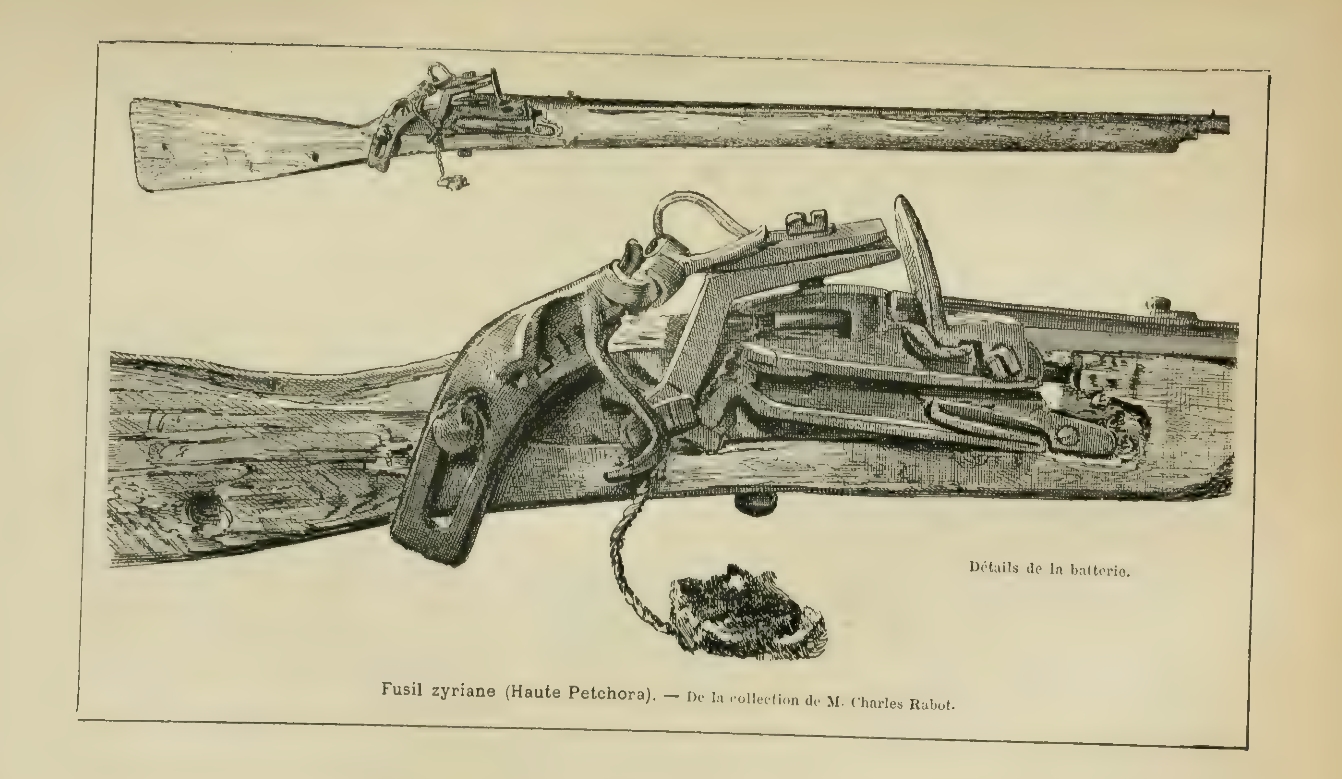
Après une navigation de deux jours en pirogues, nous débarquons pour traverser l'étroite bande de terrain qui nous sépare de la Petchora. Entre la Volosnitza, affluent de ce dernier fleuve, et la Vogoulka, tributaire de la Kama, la distance est seulement de 6 kilomètres. Partout des terrains bas et marécageux, à peine un renflement de quelques mètres marquant la ligne de partage

des eaux entre le bassin de la Caspienne et celui de l'océan Glacial. Dans la soirée du 21 juillet nous arrivons sur la Petchora, à Iakcha, un gros village qui, dans cette solitude, semble de loin une capitale. De près, l'impression change. Iakcha n'est habité, pour le moment, que par une famille. C'est simplement le lieu où se tient en décembre une foire très importante et un port pour les marchandises que l'on transporte de Tcherdine à la Petchora, ou *vice versa*. En hiver, au printemps et en septembre, le mouvement est grand à Iakcha ; le reste du temps le village est désert.

De Iakcha nous avons descendu la Petchora jusqu'à Oust-Chtchougor, une navigation de 500 kilomètres. Sur toute cette distance le paysage ne varie guère. Des deux côtés du fleuve, des berges sablonneuses hautes d'une dizaine de mètres, rebords d'une immense plaine boisée. Pas une colline ; lorsque la terrasse riveraine s'élève, comme à Mylva (Troïtzkoïé-Petchorski), à une quarantaine de mètres au-dessus du fleuve, elle prend de loin l'aspect d'une montagne, comparée à la platitude immense qui vous entoure. Ici, comme dans le bassin de la Kama, la forêt est magnifique et dans d'excellentes conditions d'exploitation. Les essences qui la composent sont : le pin, le sapin, le mélèze, le cimbro de Sibérie et le bouleau.

Beaucoup plus intéressants que le paysage sont les indigènes, les *Zyrianes*, qui ont été jusqu'ici peu étudiés. Les Zyrianes appartiennent à la grande famille finnoise, mais, ainsi que les Permiaks, ont été profondément modifiés par l'influence russe qui s'est exercée dans cette région dès le XIe siècle. En 1086 le pays de la Petchora était déjà tributaire de Novgorod.

Le bassin de la Petchora a un climat très rigoureux. Si le thermomètre s'élève parfois à + 35° en juillet, comme nous l'avons observé, il s'abaisse souvent à —40° et même au-dessous en hiver, et l'hiver dure ici neuf mois. Avec des froids aussi longs et aussi rigoureux l'agriculture ne peut guère être pratiquée ; la culture de l'orge et de l'avoine n'est même possible que dans la partie méridionale du bassin. Dans ces conditions, les habitants doivent tirer presque toutes leurs ressources de la chasse et de la pêche. Les Zyrianes sont de très habiles tireurs ; leur adresse est d'autant plus digne d'admiration que leurs fusils ne sont pas précisément du dernier modèle. Celui figuré ci-contre donne une idée de l'état de l'armurerie sur les bords de la Petchora. Le mousquet est à pierre et la pièce de la batterie servant de ressort un morceau d'os ! Les trois autres pièces du mobilier zyriane représentées donnent au lecteur une excellente idée de

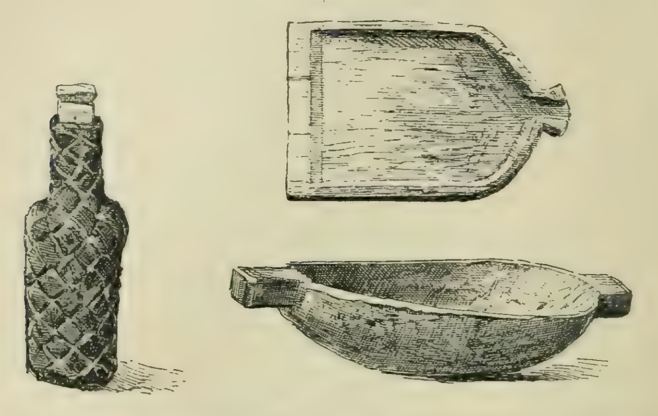


Détails de la batterie.

Fusil zyriane (Haute Petchora). — De la collection de M. Charles Rabot.

l'industrie sur les bords de la Petchora. Voici, par exemple, des assiettes pour manger le poisson et déposer le pain, de simples morceaux de bois à peine dégrossis, et une bouteille en écorce de bouleau servant de salière. Comme toutes les populations de race finnoise, les Zyrianes savent utiliser très ingénieusement l'écorce de bouleau pour fabriquer une partie de leurs ustensiles de ménage : des sacs, des cordes, des boîtes, des écopes, des seaux, etc.

Une fois parvenus à Oust-Chtchougor, nous abandonnons la



Salière zyriane, en écorce de bouleau. Assiettes zyrianes (pour le poisson).

Petchora pour remonter la Chtchougor et atteindre l'Oural. Sur cette rivière, la navigation présente de grosses difficultés. Le courant y est de foudre, et, de distance en distance, vous rencontrez des rapides redoutables formés par des amoncellements de blocs au milieu du cours d'eau. Pas moins de neuf jours furent nécessaires pour parcourir environ 220 à 240 kilomètres et arriver au confluent de la Chtchougor et de la Volokovka. Là nous attendait une caravane envoyée au-devant de nous de Sibérie pour nous faire traverser l'Oural.

Sous le 64e degré, dans la vallée de la Chtchougor, l'Oural septentrional atteint son relief le plus accusé. Comme dans presque toutes les chaînes de montagnes, les points culminants sont situés, non point sur la ligne de partage des eaux, mais sur des contreforts. Le Sabli-Is (1 566m) et le Telpos-Is (1 656m) se

trouvent ainsi sur des chaînons détachés du côté européen en avant de l'arête maîtresse. Ces sommets dominateurs ont des formes alpines; le Telpos-Is surtout présente une arête magnifique, pleine de hardiesse et de grâce; partout ailleurs les montagnes ont des contours arrondis. Avec leur parure de forêts, les vallées rappellent le Jura. Par le travers de la Chtchougor, l'Oural est très étroit : sa largeur est d'environ 60 kilomètres et son relief peu accentué. La traversée de la chaîne serait par suite facile sans les immenses marais qui l'entourent. Toute cette région est couverte d'une bouillie terreuse dans laquelle on enfonce comme dans du beurre. Vingt-deux *verstes* (1) seulement séparent l'embouchure de la Volokovka dans la Chtchougor de la crête de l'Oural; pas moins de huit heures nous ont été nécessaires pour parcourir cette distance. A chaque pas nos malheureux chevaux enfonçaient dans des tourbières ou dans des fondrières gluantes. Sur un pareil terrain, impossible de faire passer des voitures; les traîneaux sont les seuls véhicules qui puissent circuler sur ces terrains spongieux, quoique le sol soit dépouillé de neige. Le col de l'Oural, par lequel nous avons pénétré en Sibérie, est situé à une altitude de 494 mètres.

A 26 kilomètres environ de ce seuil commence déjà la plaine de Sibérie et par un plan doucement incliné nous arrivons deux jours après à Liapine, sur les bords de la Sygva, sous-affluent de l'Obi.

Le chemin que nous avons suivi à travers l'Oural est ce que l'on appelle dans le pays « la route de Sibiriakov » ; mais ce n'est point du tout une chaussée. C'est un large abatis pratiqué au milieu de la forêt, qui ne devient une route qu'en hiver, lorsque la gelée et la neige ont rendu le sol résistant. M. Sibiriakov a fait exécuter ce travail pour ouvrir un nouveau débouché aux produits de la Sibérie. La Sygva étant accessible aux vapeurs jusqu'à Liapine, il a relié par une route ce point à Oust-Chtchougor. Par cette voie, une certaine quantité de céréales provenant du bassin de l'Obi a été importée ces derniers hivers dans la vallée de la Petchora; de là les marchandises peuvent être transportées facilement et sans grands frais par eau jusqu'à l'Océan. Dans un avenir prochain, cette région aujourd'hui déserte sera une des routes d'exportation de la Sibérie.

De Liapine nous avons descendu la Sygva et la Sosva jusqu'à Bériosov; puis, remontant l'Obi, atteint Samarovo, village situé au

(1) La verste vaut 1 077 mètres.

confluent de ce fleuve et de l'Irtisch. Là se terminait mon exploration. A Samarovo, je retrouvai des moyens de communications réguliers, et une semaine plus tard je rentrai en Europe par le chemin de fer transouralien de Tioumen à Perm. De ma longue navigation à la rame sur la Sygva, la Sosva et l'Obi je n'ai que peu de chose à dire. Sur ce trajet d'environ 1 200 kilomètres,

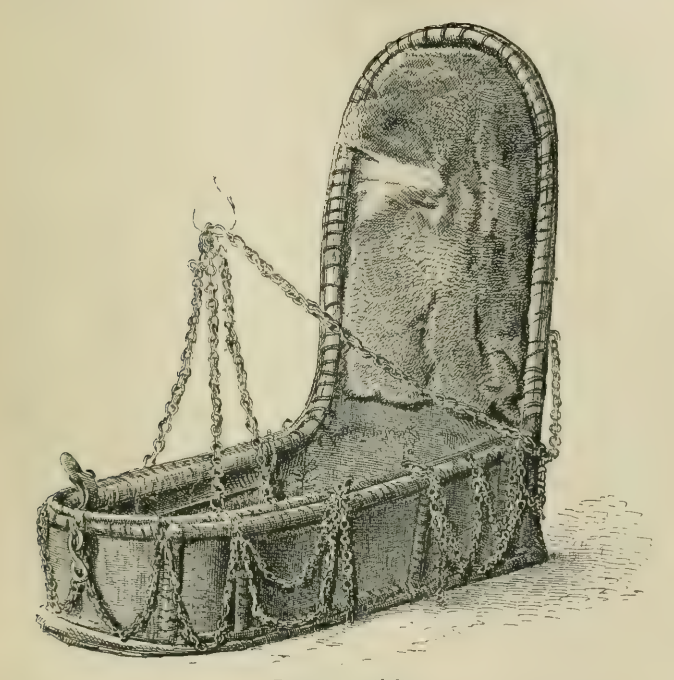


Ostiaks. Fac-similé d'une photographie communiquée par M. Rabot.

toujours le même paysage, d'immenses fleuves parsemés d'îles couvertes d'arbres et tout à l'entour une plaine boisée, une mer de verdure au milieu de laquelle circule une mer d'eau. Par contre, très intéressants sont les habitants.

D'après les ethnographes il existerait entre l'Oural et l'Obi deux populations distinctes : les Vogoules et les Ostiaks, les premiers établis le long des montagnes, les seconds sur les bords du fleuve. A mon avis cette distinction doit être rejetée tout au

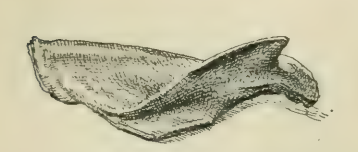
moins dans la région que j'ai parcourue; je ne suis même pas loin de penser que le peuple vogoule n'existe que dans l'imagination des géographes. Les quelques Russes établis sur les bords de la Sygva et de la Sosva, comme les indigènes, ignorent, ce nom de *Vogoules*. Les naturels, lorsqu'ils parlent russe, se donnent le nom d'*Ostiaks*, et les pêcheurs russes ne



Berceau ostiak.

les connaissent que sous ce nom. Enfin, tous les produits de l'industrie primitive de ces prétendus Vogoules sont absolument semblables à ceux des Ostiaks de l'Obi. De l'Oural à Samorovo, on ne rencontre qu'une seule et même race, les Ostiaks, purs dans les hautes vallées, mélangés sur les bords de l'Obi. Le nom de «Vogoules» est connu seulement dans l'Oural central, autour d'Iekaterinebourg, et est donné à des Ostiaks très *russifiés*. C'est, croyons-nous, un terme local, auquel on a eu tort

de donner une valeur scientifique. L'anthropologiste russe Malief a, du reste, signalé depuis longtemps la ressemblance des crânes ostiaks et vogoules. Enfin, M. Sommier, le savant voyageur italien, qui connaît si bien ces régions, après avoir examiné des collections ethnographiques vogoule et ostiak, affirme



Omoplate de renne, servant aux Ostiaks à préparer le poisson.



Poids de filet ostiak.



Jouet ostiak.

n'avoir observé entre ces objets aucune différence permettant de distinguer les deux peuples (1).

On a appuyé cette division des indigènes en Vogoules et Ostiaks sur des différences linguistiques. A ce propos je ferai observer que les peuples qui, comme les Ostiaks, vivent dispersés par petits clans sur d'immenses territoires ne maintiennent jamais l'unité de leur langue. Chez les Lapons, par exemple, on compte plusieurs dialectes tellement différents

(1) S. Sommier, *Note di maggio*.

qu'un Lapon de la presqu'île de Kola ne comprend pas un de ses congénères du Finmark norvégien, et pourtant on ne les divise pas en plusieurs races.

Les Ostiaks sont les uns pasteurs de rennes, les autres pêcheurs. Tous ceux que j'ai rencontrés vivaient des produits de la pêche, auxquels ils ajoutaient ceux de la chasse. Un certain nombre de ces indigènes se servent encore d'arcs, de flèches et d'instruments en os, et, pour les filets, presque tous, en guise de plombs, emploient des pierres percées de trous. Les Ostiaks comme les Zyrianes travaillent très adroitement l'écorce de bouleau; c'est la matière première de presque tous leurs ustensiles de ménage. Exemple, le berceau reproduit dans la gravure ci-contre. Ces objets en écorce sont généralement ornés de curieux dessins géométriques qui dénotent un certain sentiment artistique. Les Ostiaks ne sont pas, du reste, d'affreux sauvages, comme on pourrait le croire. Ces braves gens, qui mènent si durement le combat pour la vie, ont su inventer des instruments de musique, et on ne saurait refuser une certaine ingéniosité au pêcheur qui a imaginé le jouet reproduit dans la gravure ci-contre : un oiseau dont la tête et la queue sont mis en mouvement par le déplacement d'un contrepoids; les camelots en offrent de pareils sur le boulevard!

Les Ostiaks ont la douceur des habitants du Nord; au milieu d'eux le voyageur circule en toute sécurité, reçoit partout un bon accueil et ne rencontre que d'honnêtes gens. Chez ces indigènes l'usage des serrures est inconnu, tout est ouvert à tout venant et jamais rien n'est pris. Dans ces régions, comme au Grönland et en Laponie, le vol n'est pratiqué que par les habitants frottés de civilisation.

Charles RABOT.

HISTOIRE

Formation de la Russie : Nationalité et Etat.

Il importe de distinguer entre la formation de la nationalité russe et la formation de l'État russe.

Les deux phénomènes sont de date récente, relativement à ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe.

Il existait depuis longtemps en Europe des nationalités française, italienne, allemande, suédoise, norvégienne, danoise, espagnole, quand le nom de la *Russie*, en 862, apparaît pour la première fois, et pour désigner une Russie qui n'a presque rien de commun avec celle d'aujourd'hui. Il existait une Angleterre, quoique l'invasion normande ne lui eût pas encore apporté le plus vivace de ses éléments intégrants. Même dans l'Europe orientale et slave, l'apparition d'une Russie a été précédée par celle d'une Serbie, d'une Bulgarie, d'une Moravie, d'une Bohême et d'une Pologne.

La Russie a été plus longtemps encore avant de devenir une puissance européenne. Elle n'en est pas une quand la France de Louis XIV atteint à l'apogée de la puissance, quand l'Angleterre a commencé la conquête du monde, quand l'Espagne est déjà épuisée par des siècles de gloire et de revers, quand l'Autriche, à force de guerroyer et d'épouser, est devenue un empire. Dans la liste des sept grandes puissances de l'Europe chrétienne au XVII[e] siècle, une liste où la Hollande, la Suède et la Pologne tiennent leur rang à côté de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et de l'Autriche, il n'y a point de place pour la Russie pas plus que pour la Prusse : celle-ci n'est encore que l'électorat de Brandebourg et celle-là que le grand-duché de Moscovie. Ces deux retardataires firent leur entrée dans la grande histoire presque

en même temps, inquiétant les dernières années de Louis XIV, brouillant le jeu de cartes auquel était accoutumée notre diplomatie et préparant une révolution totale dans les destinées du monde. Ce n'est guère qu'en 1709, au bruit du canon de Poltava, que la Russie de Pierre le Grand se révèle à l'Europe.

I. — LA NATIONALITÉ RUSSE.

A la date de 862, cette branche de la famille slave qui allait prendre le nom de Russes occupait à peine la sixième partie de la Russie actuelle. Elle comprenait alors une douzaine de tribus.

C'étaient : 1° les *Slaves* proprement dits, autour du lac Ilmen et sur la rive occidentale du lac Péipous : ils habitaient déjà les villes de Novgorod, Pskof, Isborsk; 2° les *Krivitches*, établis aux sources de la Düna et du Dniéper autour de leur ville de Smolensk; 3° les *Polotchanes*, avec Polotsk, sur la haute Düna; 4° les *Drégovitches*, à l'ouest de la Düna et du haut Dniéper, avec Tourof; 5° les *Radimitches*, sur la Soja, affluent du Dniéper; 6° les *Viatitches*, sur le cours supérieur de l'Oka, affluent du Volga; 7° les *Drévlianes*, dans le bassin de la Pripet; 8° les *Sévérianes*, sur la rive gauche du Dniéper, avec Tchernigof et Péréiaslavl; 9° les *Polianes*, en face des Sévérianes, sur la rive droite du Dniéper; 10° les *Croates blancs*, entre le Dniester et les Carpathes; 11° les *Doulèbes* et les *Boujanes*, sur le Boug, affluent de la Vistule; 12° les *Tivertses* et les *Loutitches*, sur le bas Dniester et le Pruth.

Du côté de l'ouest et du sud, ces tribus avoisinaient : 1° les Slaves polonais, dont rien d'essentiel ne les distinguait alors; 2° les Slaves de la grande Moravie, qui avant l'invasion hongroise s'étendaient de la Silésie au Danube; 3° les Slaves de Bulgarie, qui occupaient les deux rives du Danube inférieur et qui étaient en contact avec les Slaves de Serbie et en alliance avec les groupes de tribus slaves, répandues alors dans toute la péninsule des Balkans et occupant même les montagnes de l'Attique et du Péloponèse.

Du côté du nord-ouest, une large échancrure se creusait dans la masse du monde slave. Elle était occupée par les tribus *lettes* ou *lithuaniennes*, dont un grand nombre a disparu depuis : les *Prouss*, entre le Niémen et la Vistule; les *Jmoudes*, sur la rive droite du Niémen; les *Korses* ou *Kur*, dans la Courlande actuelle; les *Letgoles*, sur la rive droite, et les *Sémigales* sur la rive gauche

de la Düna; les *Lithuaniens* proprement dits, autour de la colline de Vilna, sur la Vilia et le haut Niémen; les *Iatvagues*, sur la Narew.

Toute la région septentrionale de la Russie actuelle était occupée par les masses des peuples *finnois : Lapons, Kvènes, Souomes, Iames*, dans la Finlande; *Karéliens*, au nord des lacs Ladoga et Onéga; *Tchoudes* et *Lives*, dans l'Esthonie et la Livonie; *Vesses*, sur la Cheksna et le lac Blanc; *Mériens*, sur le Volga supérieur; *Mouromiens*, sur l'Oka, la Moskova et la Kliazma; *Tchoudes Zavolotchiens*, sur la Dvina et la mer Blanche; *Samoyèdes, Erzes* ou *Zyrianes, Permiens, Votiaks*, à l'ouest. Sur le versant oriental de l'Oural la même race se continuait en Sibérie, avec les *Ougriens*, ces frères des Hongrois-Magyars, les *Ostiaks* et les *Vogouls*.

Cette même race finnoise, mais plus ou moins mélangée d'éléments *turcs*, occupait toute la région orientale et méridionale de la Russie actuelle, avec les *Bachkyrs, Tchérémisses, Tchouvaches, Mordves, Bulgares* du Volga, *Mechtchéraks*, et enfin avec les *Khazars*, le plus puissant et le plus civilisé de ces peuples, maître de toutes les steppes du sud entre le Boug, le Volga et la mer Noire.

Pour le Slave les Khazars étaient des ennemis, des barbares: mais ils le protégeaient contre des barbares plus frustes et des ennemis plus redoutables. Si en Crimée les Khazars avaient pour voisins les Grecs des vieilles colonies helléniques ou byzantines, du côté du Caucase ils avaient à se maintenir contre les belliqueuses tribus de ce massif montagneux, dont l'ethnographie est si spéciale et si compliquée; du côté du Volga, ils avaient à résister à la poussée de hordes *turques : Petchnègues, Polovtsi, Ouzes* ou *Torks, Khvaliss*, derrière lesquelles apparaîtront un jour les *Tatars-Mongols*, les *Kirghiz*, les *Kalmouks*, etc.

Si l'on compare à ce tableau ethnographique de l'Europe orientale au IXe siècle une carte ethnographique contemporaine, on est frappé du changement qui s'est opéré. Les tribus slaves, qui formaient alors une masse presque uniforme, se sont organisées en nationalités distinctes. Aujourd'hui, les Slaves de Pologne, par l'alphabet, par la langue, par la religion, par l'esprit national, se distinguent nettement des Slaves russes, aussi bien que des Slaves de Bohême et Moravie. A l'ouest de la Pologne, toutes les tribus slaves qui s'étendaient jusqu'à l'Elbe et même le dépassaient, Poméraniens, Silésiens, Misniens, Wilzes, Obotrites, Slaves de la Sprée et Slaves de l'Elbe, ont disparu totalement, absorbés par la conquête et la colonisation allemandes. De ce côté, les seuls fronts de défense que la race

slave décimée oppose encore à l'expansion germanique, ce sont les Polonais de la Posnanie et les Tchèques de la Bohème. On a peine à s'imaginer aujourd'hui que Vienne et Berlin, ces deux métropoles de l'Allemagne, ont été des bourgades slaves situées en plein pays slave.

Revenant à l'est de la Pologne, nous constatons que les tribus des Slaves russes ont été contraintes par l'histoire à suivre des destinées divergentes. Les Doulèbes et les Boujanes ont dû être à moitié absorbés par la nationalité polonaise, les Tivertses et Loutitches par la colonisation roumaine. Les anciens Croates blancs sont devenus les Ruthènes de la Galicie, c'est-à-dire des Russes englobés dans un royaume polonais. Les Polotchanes, Krivitches, Radimitches, Drégovitches ont formé la Russie-Blanche; les Dréylianes, Sévérianes, Polianes, les restes des Tivertses et Loutitches sont devenus la Petite-Russie; mais celle-ci s'est considérablement étendue vers l'est; elle a presque doublé d'étendue par la colonisation de territoires autrefois khazars. Enfin, les deux tribus les plus orientales des anciens Slaves russes, celle des Slaves de l'Ilmen et celle des Viatitches de l'Oka, sont devenues l'amorce d'une Grande-Russie, qui, par la colonisation ou la conquête, a démembré, dissous, absorbé la plupart des tribus finnoises, turques et turco-finnoises. Des tribus finnoises encore intactes au IXe siècle il ne subsiste aujourd'hui, outre quelques îlots dispersés perpétuant le nom des Tchoudes, Karéliens, Permiens, Votiaks, que deux grandes masses : l'une en Finlande, Esthonie et Livonie; l'autre sur les deux versants de l'Oural septentrional. Des anciennes tribus turques ou turco-finnoises, à peine quelques débris : quelques cantons seulement sont peuplés de Tchérémisses, Tchouvaches, Mordves, Méchtchéraks, Bachkyrs; sans les nouveaux venus, Tatars, Kirghiz, Kalmouks, ces races auraient déjà totalement disparu du sol russe. Le terrain occupé par les tribus lithuaniennes s'est également réduit : les unes, comme les Prouss, ont été germanisées; d'autres, comme les Iatvagues, polonisées; d'autres, enfin, se sont russisées; et bien qu'il se parle encore des dialectes lettons, jmoudes ou lithuaniens, c'est presque toujours en concurrence avec une langue européenne.

Remarquons que si les peuplades de sang non européen ont pu se maintenir sous ce débordement de la race russe, cela tient surtout à la nature du sol qu'elles occupent : il s'est trouvé jusqu'à présent réfractaire à la culture européenne, trop pauvre pour tenter le colon. Le groupe finnois du nord-ouest se maintient dans les granits de Finlande, dans les marais de l'Esthonie et de la Livonie; celui du nord-ouest, dans les *toundras*, c'est-à-dire

des marais qui ne dégèlent presque jamais entièrement. Les Bachkyrs se sont conservés dans des forêts immenses, impénétrables, à peine exploitables ; les Kalmouks, les Kirghiz, les Tatars dans des steppes sablonneuses ou salines, glaciales en hiver, torrides en été, dont la température, suivant les saisons, oscille de 30 degrés au-dessous de zéro à 40 degrés au-dessus, où des nomades seuls peuvent subsister et faire vivre des races de chameaux, de chevaux, de bœufs et de moutons aussi résistantes que leurs propriétaires.

Le Grand-Russe, le Russe de Moscou, parle le russe proprement dit, et sa langue se fait entendre, sans différence dialectale, parlée aussi bien par le paysan que par le seigneur, de la mer Blanche à la mer d'Azof. Les langues de la Russie-Blanche et de la Petite-Russie présentent entre elles, et avec le russe de Moscou, des différences dialectales ; à certains égards, on peut les considérer comme intermédiaires entre le russe de Moscou et le polonais; ces provinces ont, d'ailleurs, subi pendant des siècles les influences politiques et littéraires de Varsovie. Mais ce qui unit tous ces peuples, Grands-Russes ou Petits-Russes, Russes-Blancs ou Ruthènes de Gallicie, ce qui les distingue nettement du Polonais, c'est la religion. Tous ont reçu, presque en même temps, la religion grecque *orthodoxe*, prêchée par les missionnaires venus de Byzance et enseignée dans le vieux slavon russe, qui est resté leur langue d'Église. Le Polonais, au contraire, a reçu le christianisme sous la forme catholique, apostolique et romaine, enseignée par des missionnaires venus de Rome ou de Germanie, prêchée dans la langue du peuple-roi et du prêtre-roi, et le latin est resté sa langue d'Église. Il a suffi de cette différence dans l'origine et le mode de christianisation pour que parmi les peuples slaves, si semblables entre eux à l'origine, deux groupes très distincts, souvent ennemis, se soient formés : le Slave latin et le Slave grec; en d'autres termes, le Slave catholique et le Slave orthodoxe. D'un côté les Polonais, les Tchèques, les Slaves de Hongrie et d'Autriche, les Dalmates, les Croates ; de l'autre, les Russes de toute nationalité, les Bulgares, les Serbes, les Monténégrins.

Des trois branches de la famille russe celle de la Russie-Blanche n'est presque pas sortie de ses limites primitives et n'a pas eu de rôle colonisateur, au moins autonome; celle de la Petite-Russie s'est bornée à faire dans la direction de l'est la pointe dont nous avons parlé; celle de la Grande-Russie, au contraire, s'est étendue jusqu'à la mer Blanche, jusqu'à la mer d'Azof et à la mer Noire, jusqu'à la Caspienne et au Cau-

case, même jusqu'à la mer de Behring et à la mer d'Okhotsk. Pour ne parler que de ses conquêtes en Europe, cherchons à nous expliquer comment elle a pu, en moins de dix siècles, sur de si vastes territoires, se substituer aux races que nous appellerons, pour plus de commodité, *allogènes*. Cette substitution s'est accomplie par un double phénomène : 1° par la colonisation proprement dite, ordinairement précédée de la conquête ; 2° par la russification des races allogènes.

Dès que les tribus des Slaves russes se furent, comme nous le verrons, organisées en *principautés*, tout de suite, de pacifiques et inertes qu'elles étaient, elles devinrent belliqueuses, agissantes, conquérantes. Protégées et stimulées par leurs *princes*, elles commencèrent à chercher des débouchés à leur humeur redevenue aventureuse et nomade. Comme elles étaient contenues par les races plus belliqueuses ou plus résistantes des Slaves occidentaux, des tribus lithuaniennes, des hordes turques ou turco-finnoises du Sud, elles cherchèrent ces débouchés dans la direction de l'est, d'abord aux dépens des tribus finnoises.

Leurs émigrants ne prirent pas à travers les forêts, pour la plupart difficilement pénétrables; mais avec leurs barques légères ils remontèrent ou descendirent les cours des grands fleuves : Dvina, Mezen, Dniester, Dniéper, Don, Volga, Oural, avec leurs affluents. Si l'on considère une carte ethnographique de la Russie actuelle, on remarquera que, même dans les régions où les races allogènes ont pu le mieux se maintenir, les rives des fleuves et des rivières sont occupées par des populations russes, tandis que les allogènes sont refoulées dans l'épaisseur des forêts ou dans l'immensité stérile des steppes.

A mesure que progressait la colonisation, des principautés nouvelles se formaient à l'extrême frontière des anciennes, comme par un bourgeonnement de cellules. Les hardis négociants de Novgorod-la-Grande et de Pskof couvraient de leurs établissements la Russie du Nord jusqu'à l'Oural et même au delà; Viatka, en plein pays votiak, devenait un nouveau centre de rayonnement. Sur les limites des principautés, dès l'origine slaves, de Smolensk, Tchernigof, Novgorod-Séversky, Kief, se formaient, en pays mordve et méchtchérak, celles de Mourom et de Riazan; en pays mérien, mordve, tchérémisse, celles de Sousdal, de Tver, de Rostof, de Moscou, de Vladimir-sur-Kliazma.

A leur tour ces principautés devenaient le point de départ de nouvelles créations. C'est un prince de Sousdal, Georges II, qui

commença les expéditions contre les Bulgares du Volga et contre les Mordves. L'histoire de la fondation de Nijni-Novgorod par Georges II, quoique mêlée de légende, est des plus instructives; elle mérite d'autant mieux d'être recueillie que les récits de ce genre sont plus rares dans les annales russes; et même c'est à une légende indigène des Mordves que nous sommes redevables de ce trait de lumière. Donc, vers 1220, le prince Georges II descendait avec ses guerriers le cours du Volga :

« Sur la montagne, nous dit ce curieux récit, il aperçut la Mordva (c'est-à-dire les Mordves), en souquenille blanche, qui adorait son dieu. Et il dit à ses guerriers : « Quel est donc ce « blanc bouleau qui se secoue et s'agite là-haut et qui, sur la terre « nourricière, s'incline vers l'Orient? » Il envoya des gens regarder de plus près; ils revinrent et lui dirent : « Ce n'est pas un blanc « bouleau qui se secoue et s'agite; c'est la Mordva qui adore son « dieu; dans des seaux ils ont une bière délicieuse; dans des « chaudrons leurs prêtres font cuire de la viande. » Les anciens de la Mordva, apprenant l'arrivée du prince russe, envoyèrent des jeunes gens lui porter de la bière et de la viande. Mais en chemin les jeunes gens mangèrent la viande et burent la bière, et au prince russe ils n'apportèrent que de la terre et de l'eau. Le prince se réjouit de ce présent, qu'il considéra comme une marque de soumission de la Mordva. Il continua à descendre le Volga : lorsqu'il jetait sur la rive une poignée de terre, il y naissait une ville; lorsqu'il jetait une pincée de cette terre, il y naissait un bourg. C'est ainsi que la terre des Mordves fut soumise aux Russes. »

A force de jeter des poignées et des pincées de cette terre, les princes russes couvrirent bientôt de villes, de bourgs et de villages les rives des grands fleuves et de leurs plus petits affluents. Après le temps d'arrêt que leur imposa l'invasion tatare, ils reprirent de plus belle l'expansion vers l'est. Au XVI[e] siècle, Ivan le Terrible détruisit les puissants États tatars de Kazan et d'Astrakhan; dans ces deux villes, il occupa fortement la partie haute, c'est-à-dire le Kremlin, détruisit les mosquées et les palais orientaux pour y fonder des églises et des palais russes, remplaça les anciens habitants par des colons et des garnisons moscovites, rejetant les indigènes dans les parties basses et dans les faubourgs, où nous retrouvons encore aujourd'hui leurs descendants. Entre Kazan et Astrakhan, tout le long du Volga, se jalonnèrent les villes et ports russes de Simbirsk, Saratof, Tsaritsyne, et autour de ces centres nouveaux

la colonisation russe s'étendit, faisant partout la tache d'huile.

Le mouvement ne s'est plus arrêté : en tête des émigrants, artisans ou cultivateurs, toujours à plusieurs journées de marche, se poussent comme une avant-garde, comme une avant-colonie, des bandes d'aventuriers, successeurs des guerriers qui entouraient Georges II à sa descente du Volga. Alors c'étaient les *droujinniki*, les hommes de la *droujina* ou de la truste du prince ; plus tard, ce furent ces « libres Kosaks » qui n'obéissaient qu'à des chefs élus par eux. Sur le Dniéper, s'établissent les Kosaks petits-russiens, cette avant-garde qui avait elle-même une avant-garde, une élite et un noyau dans les Zaporogues, les « hommes d'au delà les cataractes ». Sur le Don, sur le Volga, sur le fleuve Oural ou Iaïk, sont les Kosaks grands-russiens. C'est par le Kosak Irmak qu'au XVI[e] siècle la Sibérie s'est ouverte aux Russes; c'est par les Kosaks du Térek que la région caucasique a été entamée. Presque partout, entre les âges de la domination khazare, tatare, kalmouke, et l'âge de la véritable colonisation russe, il y a eu d'abord une période intermédiaire, tenant à la fois de l'antique barbarie et de l'ordre nouveau : c'est le régime kosak. Presque partout le « tsar blanc » de Moscou, après avoir lâché la bride à ses « enfants » pour la destruction ou l'expulsion des hordes allogènes, a dû venir, à la fin, leur disputer leur conquête. Pour que la vraie colonisation russe devienne possible, il faut qu'Alexis Mikhaïlovitch soumette les Kosaks du Dniéper et sévisse contre ceux du Don; il faut que Pierre le Grand détruise avec Mazeppa la liberté et l'anarchie de l'Ukraine; il faut que Catherine II dompte les Kosaks du Iaïk et anéantisse la *sétche*, ce camp retranché que les Zaporogues avaient établi dans une île du bas Dniéper, comme la citadelle de leur république de brigands.

Certains écrivains, surtout polonais, ont prétendu que la Grande-Russie n'est au fond ni slave ni russe ; que ces « Moscovites » de la Dvina septentrionale, du Don, du Volga, de l'Oural, ne sont que des Finnois, des Tatars, des Mongols baptisés. Il serait aussi vrai de dire que les 50 millions d'habitants des États-Unis n'ont pas de sang anglais dans les veines, mais sont simplement les descendants des anciens Peaux-Rouges, qui auraient appris l'anglais et embrassé le protestantisme. Par ce qui s'est passé en Russie à une époque très rapprochée de nous, on peut cependant s'expliquer ce qui se passa dans les siècles obscurs du moyen âge. Depuis Catherine II n'a-t-on pas vu la Nouvelle-Russie, qui n'était d'abord qu'un désert disputé entre les hordes de cavaliers kosaks et les hordes de cavaliers tatars, se couvrir de

villes et de villages et se peupler de plusieurs millions de Russes? N'a-t-on pas vu dans le Caucase, la Sibérie, le Turkestan, se former, par des procédés que nous pouvons vérifier, une population de 4 ou 5 millions de Slaves orthodoxes? Il est tout aussi probable que ce sont bien des Russes ceux qui, aux temps des grands-princes de Sousdal ou des tsars de Moscou, ont pris la place des tribus primitives. Ces émigrants, sortis des territoires occupés par les anciens Krivitches, Viatitches ou Sévérianes, se sont si bien établis dans les forêts du Nord et du Centre qu'ils y ont transporté les dénominations géographiques de leurs patries d'origine. Le nom de Novgorod-la-Grande se retrouve dans celui de Nijni-Novgorod (ou Novgorod-la-Basse); il y a un Vladimir-sur-Kliazma, en pays mouromien, comme il y a un Vladimir-de-Volynie; un Galitch dans les forêts de Sousdalie comme un Galitch en Galicie; un Iaroslavl sur le Volga comme sur le San; un Zvénigorod sur la Moskova comme sur le Dniester; un Péréiaslavl-Zaliésski (d'outre-forêts), un Péréiaslavl de Riazan, comme un Péréiaslavl de Kief et un Péréiaslavl de Bulgarie. N'est-ce pas ainsi que les Anglais, en Amérique, ont fondé un New-York et les Français une Nouvelle-Orléans; qu'on trouve un Saint-Denis-du-Sig en Algérie comme un Saint-Denis en France; que, dans les diverses parties du monde, on trouve une Nouvelle-Hollande, une Nouvelle-Zélande, une Nouvelle-Calédonie, de Nouvelles-Hébrides?

On ne peut nier assurément que les races primitives, converties à la langue russe et à la religion orthodoxe, n'aient apporté leur contingent dans ces nouvelles formations ethnographiques de la Russie. Les mœurs des anciennes peuplades finnoises différaient peu de celles des anciennes tribus russes. Elles sont presque aussi intelligentes et tout aussi perfectibles. Tant qu'elles restent païennes et fétichistes, elles acceptent le christianisme aussi facilement que l'ont fait avant elles les Slaves, sous la forme même que ceux-ci ont adoptée, c'est-à-dire l'orthodoxie, en conservant tout autant de leurs vieilles superstitions. Elles ne se refusent au baptême que lorsqu'elles ont déjà embrassé une autre religion monothéiste, ce qui pour beaucoup d'entre elles eut lieu pendant la domination des khans musulmans. Un Tchérémisse ou un Tchouvache baptisé devient un Russe; le même Finnois, quand il a dit la *fathïa*, devient un Tatar et croit descendre des conquérants mongols. Sur le Volga russe, comme dans notre Afrique française, il est inutile de faire de la propagande chrétienne parmi les indigènes musulmans; au contraire, le succès est aisé quand on s'adresse, dans l'empire des tsars, aux

Finnois encore païens, dans notre Soudan français, aux Bambarras fétichistes. Les Petits-Russes ont réussi à s'assimiler beaucoup d'indigènes de race turque qui étaient restés païens, tandis que les mêmes indigènes, islamisés et devenus les « Tatars de Crimée », ont dû être refoulés ou expulsés. Les Grands-Russes se sont assimilé, dans les mêmes conditions, la masse des tribus finnoises ou turco-finnoises, tandis que d'autres fractions, qu'elles soient de sang mongol ou simplement de sang finnois, restent obstinément les « Tatars de Kazan », réfractaires à la religion comme aux idées et aux mœurs russes. C'est ainsi qu'ont disparu de la carte ethnographique de la Russie les Vesses, Mouromiens, Mériens; que les Tchouvaches, Mordves, Tchérémisses, Méchtchéraks tendent à disparaître; et cependant, pas plus sous les grands-princes de Moscou que sous les empereurs russes du XIX[e] siècle, on n'a jamais songé à les exterminer. Tout simplement on les a baptisés, et avec le baptême ils ont pris toute la manière de vivre des conquérants. Un voyageur anglais, Mackenzie Wallace, qui a fait un long séjour sur les bords du Volga, observait dernièrement les phases successives par lesquelles passent les allogènes avant de subir une métamorphose complète :

« Pendant mes pérégrinations dans ces provinces, j'ai trouvé des villages à tous les degrés de russification. Dans l'un, tout semblait complètement finnois: les habitants avaient la peau olive, les pommettes très saillantes, les yeux obliques et un costume particulier; aucune femme n'entendait le russe, très peu d'hommes pouvaient le comprendre, et tout Russe qui visitait la localité était regardé comme un étranger. Dans un second, il y avait déjà quelques habitants russes; les autres avaient perdu quelque chose de leur type finnois; beaucoup d'hommes avaient quitté l'ancien costume et parlaient le russe couramment. Dans un troisième, le type finnois s'était encore affaibli davantage; tous les hommes parlaient russe et presque toutes les femmes le comprenaient; l'ancien costume masculin avait entièrement disparu, l'ancien costume féminin suivait de près, et des alliances avec la population russe n'étaient point rares. Dans un quatrième, les alliances avaient fait à peu près complètement leur œuvre, et le primitif élément finnois ne pouvait être découvert que dans certaines particularités de physionomie et d'accent. »

De ces deux éléments de transformation, l'immigration russe et la russification des indigènes, le second, à nos yeux, a moins d'importance que le premier. Nous estimons que dans les tribus

allogènes primitives, étant donnés la faible proportion des surfaces labourées en regard des forêts vierges ou des steppes stériles, l'état rudimentaire de l'agriculture et des autres arts, la médiocrité des moyens de subsistance, la population était rare, disséminée, d'une faible densité. Le contingent d'âmes qu'elle a apporté dans la Russie nouvelle est donc peu considérable.

Si la population de langue russe, dans les seules provinces d'Europe, atteint aujourd'hui 70 millions d'âmes, tandis que l'ensemble des populations allogènes de toutes races se réduit à 11 millions, si du IXe au XIXe siècle la proportion est totalement renversée, la colonisation proprement dite y a certainement plus contribué que la russification des indigènes.

Maintenant que nous savons comment s'est formée la nationalité russe, voyons comment s'est constitué l'État russe.

II. — L'État.

1° Les Principautés russes et le Tsarat de Moscou.

Les tribus des Slaves russes que nous trouvons, au IXe siècle, cantonnées dans la partie occidentale de la Russie actuelle ne donnaient en rien l'idée d'États, encore moins d'un État. Leurs noms particuliers n'indiquaient aucun caractère national : *Polianes* signifiait seulement « gens de la plaine »; *Drévlianes*, « gens des forêts »; etc. Quoiqu'elles parlassent sans doute une langue commune, elles n'avaient pas de nom commun, pas même celui de Slaves, qui paraît avoir désigné seulement les riverains du fleuve et du lac Ilmen. Chacune de ces tribus (*plémia*) se subdivisait en cantons (*volost*), et les volosts en villages ou communautés (*mir*). Le mir était la dernière expression de leur état social, l'élément primordial et irréductible. Chaque village était gouverné par une *vetché* ou conseil communal, composé des anciens ou des chefs de famille. Le volost avait également son conseil et ses anciens. Le volost n'était qu'une collection de *mirs*, et le *mir* qu'une collection de familles ou plutôt la famille agrandie. Quant à la tribu, elle ne paraît pas avoir eu d'institutions communes, rien qui ressemblât à un organisme permanent de gouvernement ou de défense. Ces Slaves, attachés à la terre qu'ils cultivaient dans une sorte de communisme agraire, adonnés à l'agriculture et probablement les vrais descendants de ces « Scythes laboureurs » qu'a décrits Hérodote, de mœurs douces, pacifiques, idylliques, aimant les fêtes, les danses, les chants,

amoureux de la liberté au point de ne rien supporter qui ressemblât à une royauté, amoureux pour tout dire de l'anarchie, comme le furent longtemps les Russes et comme le furent toujours les Polonais, semblent avoir été les plus inoffensifs des hommes. Aussi étaient-ils la proie de barbares plus belliqueux et mieux organisés. Ceux du Sud, pour avoir la paix, préféraient payer tribut aux Khazars. Ceux de l'Ilmen, épuisés par leurs discordes intestines et sans cesse menacés par leurs voisins, cherchèrent au dehors le principe d'ordre et d'autorité qui leur manquait. La légende que nous a conservée le moine-chroniqueur Nestor semble bien près de la vérité : au moins, rien dans le développement ultérieur de ces peuples n'est venu la démentir. Ils firent appel aux Varègues et leur dirent : « Notre pays est grand et tout y est en abondance ; mais l'ordre et la justice y manquent ; venez en prendre possession et nous gouverner. »

Qu'étaient-ce que ces Varègues ? Nous devons avertir le lecteur que rien n'est plus controversé, parmi les savants russes, que leur origine. Il paraît pourtant probable que les Varègues étaient des guerriers scandinaves habitués à chercher aventure, sur terre et sur mer. Les chroniqueurs slaves les appellent *Rouss* (dont nous avons fait *Russes*) ; or, *Rootzi* est précisément le nom que les tribus finnoises donnaient aux Suédois. Le nom futur de la « Sainte-Russie » serait donc originaire non des pays slaves, mais de cette Suède qui fut si longtemps l'ennemie de la Russie. Les Varègues, qui accoururent à l'appel des Slaves de l'Ilmen, seraient identiques aux Varangiens, mercenaires scandinaves à la solde des empereurs de Byzance ; ils seraient identiques à ces Northmans qui ravagèrent si longtemps les côtes de l'Empire carolingien, conquirent notre Normandie et lui imposèrent leur nom, puis, lorsqu'ils se furent confondus avec la population française, conquirent l'Angleterre, les Deux-Siciles, une partie de la Syrie, colonisèrent les Féroé, l'Islande, le Groenland, et découvrirent l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. Au reste, les armures qu'ont révélées les fouilles archéologiques en pays slave sont pareilles à celles que la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, a brodées dans la fameuse *Tapisserie* de Bayeux. On a donc pu représenter exactement avec le même costume, cotte de mailles et casque à pointe, Guillaume le Conquérant sur le monument de Falaise, et Rourik le Varègue sur le monument de Novgorod, élevé en l'année 1862, pour le millième anniversaire de la fondation de la Russie.

A l'appel des Slaves de l'Ilmen, trois chefs varègues, dont la tradition fait trois frères, accoururent chacun avec sa bande.

Cette bande de guerriers, c'est ce que les Slaves ont appelé *droujina* (amitié, fraternité), assez analogue à la *truste*, à la bande de *fidèles* de nos rois mérovingiens. Les noms de ces trois chefs s'expliquent par des étymologies scandinaves : Rourik, c'est le Pacifique ; Sinéous, c'est le Victorieux ; Trouvor, c'est le Fidèle. Ils prirent position sur les frontières des Slaves russes, puisqu'ils se chargeaient de les protéger et de les défendre : Rourik, au sud du lac Ladoga, en face des Finnois de Finlande ; Sinéous, sur le lac Blanc, dans le pays des Vesses ; Trouvor, à Isborsk, en face des peuplades lithuaniennes. Ils grossirent leurs bandes des plus braves parmi leurs nouveaux sujets slaves et même parmi les Finnois du voisinage. Ils ne semblent pas avoir traité en vaincu le peuple qui les avait appelés, car toujours nous retrouvons la *vetché* fonctionnant à côté du pouvoir du nouveau prince. Celui-ci se chargeait de défendre ses sujets et de leur rendre la justice ; en échange, il avait le droit de percevoir sur eux des impôts. Quand Rourik resta seul, après la mort de ses frères, il y eut une « monarchie russe », la première dont il soit question dans l'histoire. Elle présentait le minimum possible d'organisation et d'autorité. Rourik n'en fut pas moins le fondateur d'une dynastie, car il eut des successeurs issus de son sang : d'abord son frère Oleg ; puis son fils Igor ; puis son petit-fils Sviatoslaf, le premier qui porte un nom slave et non plus un nom scandinave ; puis son arrière-petit-fils Vladimir, sous lequel eut lieu la conversion au christianisme ; enfin tous les princes qui régnèrent sur toute la Russie, ou sur une partie seulement, jusqu'à l'avènement des Romanof en 1612, et qui comptent des descendants encore nombreux dans la noblesse russe et la noblesse polonaise d'aujourd'hui.

Oleg, Igor et Sviatoslaf réunirent sous une seule domination la totalité des tribus slaves entre le lac Ilmen et l'embouchure du Dniester. Cette réunion sous un même prince est un des deux faits constitutifs de la nationalité russe ; on donne aujourd'hui le nom de « Russes » à tous les peuples, fussent-ils sujets de l'Autriche, qui présentent ce double trait : avoir obéi aux descendants de Rourik et professer la religion orthodoxe. Oleg, Igor et Sviatoslaf ne s'assujettirent pas seulement tous les Slaves russes, mais encore un grand nombre des tribus finnoises du voisinage, tels que les Mériens, les Tchoudes du lac Péipous et les Vesses. Enfin leur ardeur belliqueuse les entraîna dans de hardies expéditions contre Byzance, grâce auxquelles put se produire l'autre fait constitutif de la nationalité russe, c'est-à-dire la conversion à la religion grecque.

L'espèce d'État qu'avaient fondé Rourik et ses trois premiers successeurs avait un caractère purement matériel et militaire : aucune idée religieuse ou morale n'en faisait le lien. Parmi ceux qui leur obéissaient, Scandinaves, Slaves ou Finnois, chacun avait gardé ses dieux et ses croyances. A l'unité matérielle vint s'ajouter l'unité morale quand Vladimir réussit précisément dans la tâche où avait échoué son aïeule sainte Olga : la conversion de son peuple au christianisme. Longtemps il avait hésité dans le choix d'une religion : il avait à choisir entre l'islamisme professé par les Bulgares du Volga, le judaïsme par les Khazars de la Tauride, le catholicisme par ses voisins de Pologne et de Germanie, et enfin la religion grecque orthodoxe que les guerriers russes avaient vue fonctionner à Byzance. Il se détermina pour celle-ci, parce qu'elle ne défend pas le vin comme l'islamisme, parce qu'elle n'est pas une religion de vaincus et de proscrits comme le judaïsme, parce que le patriarche de Constantinople lui parut moins redoutable pour son autorité que le pontife de Rome, et aussi parce qu'il avait entendu raconter des merveilles sur les splendeurs de ce culte. Il fit précipiter dans le Dniéper l'idole de Péroun, dieu slave du tonnerre, et enjoignit à tous ses sujets, sans distinction de race, d'âge ou de sexe, d'avoir à se plonger nus dans le fleuve afin d'y recevoir le baptême par immersion. Dès lors une splendeur nouvelle vint s'ajouter à sa royauté toute matérielle et barbare; il devint, comme l'empereur grec, un Isapostolos, c'est-à-dire « semblable aux apôtres », étant le convertisseur de son peuple; il devint un oint du Seigneur, c'est-à-dire inviolable et vénérable à tous. Dans de splendides églises que vinrent construire en sa ville de Kief des artistes grecs, des prêtres en chape d'or, parmi les chants harmonieux et les flots d'encens, implorèrent sur lui et sur sa famille auguste la protection du Très-Haut. Par son mariage avec une sœur de l'empereur byzantin, il entra dans la famille sacrée des souverains. Ses évêques, pour la plupart d'origine grecque, prirent soin de lui apprendre tout ce qu'il lui restait à faire pour être autre chose qu'un chef barbare, mais bien un véritable roi comme l'avaient été les souverains de Judée, de Ninive, de Babylone, d'Égypte, les empereurs de la grande Rome, et comme l'était alors son parent l'empereur autocrate de Constantinople.

Le malheur pour cette Russie nouvelle, c'est que l'idée romaine de l'unité indivisible de l'État avait à lutter contre l'idée barbare qui faisait de l'État le patrimoine d'un homme, partageable entre tous ses héritiers. Après la mort de Vladimir, l'Empire se démembra entre ses sept fils et neveux. Une fois encore il se trouva

réuni sous la main d'un de ses fils, Iaroslaf le Grand (1016-1054); mais ce fut pour la dernière fois. A partir de 1054, plus jamais nous ne trouvons la Russie groupée tout entière sous le « grand-prince » (*velikii kniaz*) qui règne à Kief. Il y a toujours au moins dix ou douze principautés. Chacune d'elles obéit à un prince particulier qui, à son tour, pour fournir des apanages à tous ses enfants, morcelle son État. L'anarchie princière de l'Europe orientale donne un digne pendant à l'anarchie féodale de l'Europe occidentale. De 1054 à 1224 il y eut en Russie jusqu'à soixante-quatre principautés, grandes ou petites, États constitués ou simples apanages, sur lesquelles régnèrent près de trois cents souverains. Entre ceux-ci s'allumèrent des centaines de guerres civiles, embrasant quelquefois la Russie tout entière.

Parmi les principautés les plus importantes et les plus durables, viennent d'abord celles de *Novgorod, Pskof* et *Viatka*, qu'on a quelquefois qualifiées de républiques, parce que le pouvoir du prince y fut plus contesté et plus limité qu'ailleurs, parce que l'autorité de l'antique *vetché*, soutenue par l'aristocratie et la plèbe, y fut plus considérable; puis la principauté de *Smolensk*, établie à peu près sur l'ancien territoire des Krivitches; la principauté de *Polotsk*, qui a pour capitale celle des anciens Polotchanes; la principauté de *Tourof*, chez les Drégovitches; celles de *Tchernigof* et *Novgorod-Séverski*, chez les Sévérianes; celle de *Kief*, en grande partie sur le territoire des Polianes, avec les apanages de *Péréiaslavl*, *Tortchek*, *Vychégorod*, *Bielgorod;* celles de *Minsk*, *Volynie*, *Galicie*, sur les frontières du royaume de Pologne; enfin celles de *Sousdal*, *Rostof*, *Iourief-Polski*, *Vladimir-sur-Kliazma*, *Iaroslavl-sur-Volga*, *Péréiaslavl-Zaliésski*, *Moscou*. Ces dernières principautés étaient toutes en pays de colonisation, toutes habitées par des hommes de race mêlée et comprises dans le groupe des « principautés de Sousdalie ».

Dans cette Russie morcelée et émiettée il subsistait, comme dans notre France des premiers Capétiens, quelque chose qui rappelait l'ancienne unité matérielle et qui maintenait une certaine unité morale. En France, c'était le prestige du « seigneur roi », couronné à Reims, et dont l'autorité, souvent bravée, était partout reconnue en principe. En Russie, c'était le fait qu'au-dessus de tous les États particuliers il y en avait un que l'on considérait comme moralement supérieur aux autres et qui seul portait le nom de *grande-principauté*, ayant pour chef-lieu Kief, la glorieuse capitale de Vladimir et de Iaroslaf. C'était aussi le fait que tous ces princes, sans exception, étaient du même sang et tous descendaient de Rourik. Tous, malgré l'acharnement de ri-

valités sanglantes, se considéraient comme des *frères* et reconnaissaient l'un d'entre eux, celui qui régnait à Kief, comme leur *frère aîné*.

C'était précisément pour conquérir ces glorieux titres de grand-prince de Kief et de frère aîné de la famille russe qu'ils se livraient des batailles meurtrières. L'ambition de tout prince russe, c'était d'échanger son trône contre celui de Kief : c'était pour lui comme une promotion, un avancement très envié et le couronnement de sa carrière. Chacun des concurrents armait ses amis et ses alliés, opposait ligue à ligue, appelant au besoin les étrangers, Hongrois ou Polonais, même les barbares de la steppe, Petchenègues, Torks, Polovtsi, ensanglantant le sol sacré et même les rues bénies de la « mère des villes russes ». En 1169 Kief fut prise d'assaut par André Bogolioubski, prince de Sousdal, et pendant trois jours livrée au pillage. En 1203 elle fut encore saccagée par le prince de Tchernigof et ses alliés les Polovtsi.

Dès lors Kief perd toute son importance ; elle cesse d'être la capitale de la Russie ; et bientôt celle-ci se divise en deux groupes d'États étrangers l'un à l'autre : les principautés les plus voisines de la Pologne et celles de la Sousdalie. Ces dernières, fondées en territoire de colonisation et dans une région toute forestière, habitées par une race mêlée et moins mobile que les Slaves purs, soumises à un régime déjà presque autocratique où le prince est tout et la *vetché* rien, deviennent prépondérantes. Cette Russie, mi-slave, mi-finnoise, se désintéresse de la Russie kiévienne, en proie à des guerres civiles chroniques, constamment traversée et ravagée par les hordes barbares qui processionnent d'Asie en Europe. Elle se replie sur elle-même, élaborant des principes nouveaux d'organisation et de gouvernement. C'est là qu'achève de se former la nationalité grande-russienne, d'éléments plus barbares, plus mêlés, plus lourds, plus disciplinables. Déjà elle jalonne son chemin vers l'Orient ; en 1220 se fonde Nijni-Novgorod. L'axe de la vie russe se déplace avec les ambitions des princes sousdaliens; la période héroïque, poétique de l'histoire russe, la période de la Russie de la steppe, de la Russie du Dniéper, de la Russie du Midi, est terminée; la période d'organisation et de conquêtes positives, la période de la Russie des Forêts, de la Russie du Volga, de la Russie du Nord, est commencée.

C'est à ce moment, au XIIIe siècle, que sur les divers pays occupés par les Slaves russes fond une triple invasion : l'une arrive de l'Occident latin; l'autre s'organise dans les forêts de

Lithuanie; la troisième, retrouvant les traces des Huns et des Hongrois, vient du grand atelier où se forgent sans cesse les « fléaux de Dieu ».

La première semble ne menacer d'abord que des populations lithuaniennes et finnoises : c'est celle de la chevalerie allemande. Tandis que l'ordre Teutonique subjugue les Prouss et en fait des Prussiens, l'ordre des Porte-Glaive assujettit les Kours de Courlande, les Tchoudes d'Esthonie, les Lives de Livonie. Il fait d'eux en même temps des chrétiens et des serfs, renverse leurs idoles, rase leurs bois sacrés, divise leur pays en fiefs et le couvre de donjons élevés par un peuple de corvéables. Les exploits des Porte-Glaive ont cependant réduit le patrimoine et la gloire du nom russe; car les princes de Polotsk se sont fait battre par eux; les Novgorodiens ont perdu Iourief, une ville russe, qui est devenue la cité allemande de Dorpat; la république de Pskof elle-même est menacée; et le lac Péipous, l'ancien « lac des Tchoudes », après avoir été un lac presque russe, est désormais un lac presque allemand.

La seconde invasion donne en plein dans les pays russes; elle démembre de la Russie la presque totalité de ce qui fut le patrimoine de Rourik et de saint Vladimir. Des tribus lithuaniennes, dont la majeure partie a été subjuguée par les moines-soldats de l'Allemagne, deux seulement ont réussi, dans l'épaisseur de leurs forêts, à conserver leur indépendance. Ce sont les Jmoudes et les Lithuaniens proprement dits, les seuls dans l'Europe orientale qui adorent encore des idoles et des serpents sacrés. Naguère ils étaient si faibles que les princes russes ont pu les astreindre au tribut, si pauvres qu'ils n'ont pu payer ce tribut qu'en livrant des balais et de l'écorce de tilleul. Au commencement du XIIIe siècle paraît à leur tête un barbare astucieux, Mindvog. Il refait l'unité de son peuple en égorgeant tous les autres princes de la famille royale. Sa mort violente replonge le pays dans l'anarchie et l'impuissance. Au siècle suivant, Guédimine (1315-1340) arrête les incursions des Teutons; puis il se tourne vers le chaos des principautés russes. Il conquiert successivement Polotsk, Tchernigof, toute la Volynie. Kief elle-même tombe entre ses mains et pendant quatre siècles restera séparée de la Russie. Son fils Olgerd s'agrandit à l'est et au sud, conquiert Vitepsk, Mohilef, Novgorod-Séverski, le littoral de la mer Noire entre le Dniéper et le Dniester. Enfin en 1386, son petit-fils Jagellon, par son mariage avec l'héritière de Pologne Edwige, constitue cet État polonais-lithuanien qui, s'étendant de la Baltique à la mer Noire, ayant pour frontière à l'est la Düna et le

Dniéper, faisant de Smolensk et de Kief ses places frontières, ayant pour provinces la Russie-Blanche et la Petite-Russie, armant contre la Russie des Forêts la presque totalité des anciens Slaves russes, la coupe de toute communication avec l'Europe civilisée et la maintient dans sa barbarie native.

L'invasion des Tatars-Mongols commença presque en même temps que l'invasion des Lithuaniens, mais s'arrêta beaucoup plus tôt, laissant à ceux-ci la plupart de leurs conquêtes. La poussée formidable de cette horde surprit les princes russes divisés, et successivement les écrasa dans les batailles de la Kalka (1224), de Riazan et de Kolomna. L'armée tatare s'avança presque jusqu'aux portes de Novgorod-la-Grande ; puis elle reflua et se mit à dévaster la Russie méridionale. Kief, quelques années avant que les Lithuaniens y pénétrassent, fut saccagée par les hordes d'Asie. La Galicie et la Volynie même ne furent pas épargnées. Les escadrons mongols coururent jusqu'en Silésie, menacèrent à la fois Rome et l'Allemagne. L'Europe tout entière trembla, la croisade fut prêchée, et notre saint Louis se prépara au martyre du champ de bataille.

Ainsi pas une province de la Russie ne put échapper à l'invasion : le nord-ouest était en proie aux Allemands ; tout le reste subit le débordement des Mongols, et, ensuite, la moitié occidentale de ce reste plia sous la domination lithuanienne. Vers le milieu du XIVe siècle, voici comment s'était opéré le partage définitif entre Lithuaniens et Tatars : aux premiers, à peu près tout ce qui avait été la Russie primitive ; aux seconds, toute la Russie nouvelle qui s'était formée en territoire de colonisation.

Nous n'avons pas à chercher laquelle de ces deux Russies fut d'abord la plus malheureuse, mais seulement laquelle fut la mieux préparée par son mauvais destin à prendre une revanche complète et à refaire un jour l'unité de la Russie. Il se trouva que le joug despotique des khans mongols fut une plus salutaire école que la liberté anarchique de l'État lithuanien-polonais.

Les Varègues du IXe siècle n'avaient pu apporter à la Russie de l'Ouest qu'un embryon d'organisation politique ; les Tatars du XIIIe siècle, directement ou indirectement, donnèrent à la Russie de l'Est l'organisation la mieux appropriée pour faire d'une des plus médiocres principautés de la Sousdalie sortir le puissant tsarat de Moscou.

Avant le « joug tatar », comme les écrivains russes appellent cette période de leur histoire, l'autorité d'un prince de la Sousdalie ne différait pas essentiellement de celle de tout autre prince russe. Il avait à compter avec les privilèges de sa noblesse,

l'indépendance de son clergé, la liberté de son peuple; il n'avait pas de fonctionnaires dont il pût exiger l'obéissance passive; il n'avait pas d'armée régulière pour briser les résistances; il n'avait pas de revenus assurés ni de trésor. Les Tatars lui donnèrent tout ce qui lui manquait et tout ce qu'il pouvait ambitionner : des fonctionnaires obéissants et même serviles, une armée, des finances, un trésor, les moyens de terroriser sa noblesse, son clergé et son peuple, les moyens de réduire à l'infériorité ceux des princes russes qui étaient ses égaux et à la servitude ceux qui étaient ses inférieurs.

Les khans résidaient fort loin de leurs nouvelles conquêtes. C'était dans la « Grande Horde », à Saraï, sur le Volga, qu'ils tenaient leur cour. Ils ne demandaient aux vaincus que deux choses : le paiement du tribut et, plus rarement, un contingent militaire. Le tribut, ils avaient d'abord essayé de le percevoir au moyen d'agents à eux, appelés *baskaks*. Ils s'avisèrent bientôt que le meilleur percepteur qu'ils pussent souhaiter pour lever l'impôt sur un peuple, c'était précisément le chef naturel de ce peuple.

Pour remplir cet emploi, il fallait qu'un souverain russe eût abjuré tout respect humain, tout scrupule de chrétien et tout préjugé chevaleresque. Les princes de Moscou se montrèrent infiniment plus aptes à ce rôle que les brillants princes de la Russie kiévienne, et même que les autres princes de la Russie des Forêts. Ils acceptèrent d'être les percepteurs des khans, touchèrent leur commission; cela suffit à leur donner ce qu'aucun roi de l'Europe ne possédait alors : un Trésor. Dans leur zèle, ils s'offrirent à percevoir, non seulement sur leurs sujets, mais même sur les autres princes. Pour dompter les résistances de ceux-ci comme de ceux-là, ils firent comprendre au khan qu'ils avaient besoin d'une force respectable. Le khan les autorisa donc à entretenir des troupes et même mit à leur disposition des officiers et des soldats tatars. Quand les princes russes se montrèrent récalcitrants, les souverains de Moscou n'eurent pas de peine à les représenter au khan comme des fauteurs de troubles et des rebelles à son autorité : celui-ci envoyait des agents pour prendre leur tête, ou bien les faisait venir à la Horde, d'où rarement ils revenaient. Quand une principauté devenait vacante, comme le khan s'était réservé d'investir le nouveau titulaire par *iarlikh* ou lettres patentes, qui pouvait-il bien gratifier de ce bien sans maître, sinon son fidèle serviteur, le prince de Moscou? Quand celui-ci était en querelle avec un de ses voisins, sa docilité bien connue du maître, les richesses qu'il avait acquises à son ser-

vice, étaient autant d'arguments pour décider en sa faveur la justice du suzerain. Le prince de Moscou avait donc cent occasions d'arrondir ses États et de diminuer ceux des voisins. C'est alors que commença à se révéler au Kremlin de la Moskova une dynastie de princes avisés, prudents, dépourvus de scrupules, qui surent grouper autour de leur trône les membres dispersés de la Slavie et méritèrent le titre de « rassembleurs de la terre russe ».

Ce qui facilita leur tâche, c'est que précisément les conquêtes lithuaniennes avaient réduit la Russie de près des deux tiers : on n'avait plus à compter avec les puissants princes de Smolensk, de Tchernigof ou de Kief. A part la principauté de Moscou, il ne subsistait plus que : 1° celle de Riazan, avec les apanages de Pronsk et de Péréiaslavl-de-Riazan; 2° celle de Sousdalie, qui donnait à son possesseur le titre de grand-prince, avec les villes de Nijni-Novgorod, Vladimir-sur-Kliazma, Galitch de Sousdalie, Kostroma, Gorodetz; 3° celle de Tver, avec les villes de Rjef, Kachine, Zoubtsof; 4° celles de Rostof et Iaroslavl; 5° dans l'extrême nord-ouest, les principautés-républiques de Novgorod et Pskof; 6° la principauté-colonie de Viatka, dans le voisinage de l'Oural.

C'étaient encore de puissants États, et la petite monarchie de Moscou étouffait, resserrée à l'ouest par Tver, à l'est par la Sousdalie, au nord par Rostof, au sud par Riazan. Elle était encore plus à l'étroit que le petit domaine des premiers Capétiens entre les redoutables États de Normandie-Angleterre, de Flandre, de Champagne et de Bourgogne.

Le fondateur de ce minuscule État, composé uniquement de *Moscou*, alors une petite bourgade, et de quelques villages à l'entour, fut Daniel, un fils d'Alexandre Nevski, prince de Novgorod-la-Grande et vainqueur des Suédois sur la Néva. Et tout de suite il se mit à « rassembler ». Dans l'héritage d'un de ses neveux, il trouva la ville de *Péréiaslavl-Zaliésski;* sur les princes de Riazan, il conquit *Kostroma.*

Son fils Georges Danilovitch (1303-1326) enleva *Mojaïsk* au prince de Smolensk. En 1304 mourait le prince de Sousdalie. Georges, qui était son neveu, disputa sa succession à Michel, prince de Tver, *aîné* de la famille. La lutte durait depuis longtemps, lorsque Georges parvint à gagner les bonnes grâces du khan Ouzbek, qui lui accorda la main de sa sœur et le secours d'une armée tatare. Georges n'en fut pas moins battu, et sa nouvelle épouse resta prisonnière. Elle mourut; Georges accusa son compétiteur de l'avoir empoisonnée, courut le dénoncer à

la Horde, obtint qu'il y fût amené prisonnier et le fit égorger dans sa prison. Les habitants de Tver firent de Michel un martyr et un saint ; mais Georges mettait la main sur l'héritage contesté, c'est-à-dire sur toute la grande-principauté, toutefois avec *Vladimir* seulement comme possession directe.

Georges sévit aussi contre les princes de Riazan ; il fit mourir le père en prison et prit ses mesures pour que le fils fût décapité à la Horde. Lui-même fut assassiné par un fils de Michel de Tver, mais cette vengeance ne fit qu'attirer de nouveaux malheurs sur la maison rivale. Le frère de Georges, Ivan Kalita (1328-1340), obtint le supplice du meurtrier; puis, comme les Tvériens s'étaient révoltés contre le khan, il marcha contre eux avec une armée de Tatars, Moscovites et Sousdaliens, et saccagea toutes leurs villes. Un troisième prince de Tver fut supplicié à la Horde et ses héritiers durent se soumettre à la suprématie de Moscou, envoyant même à Ivan Kalita la grosse cloche de leur capitale. La dynastie de Riazan fut également obligée de se reconnaître vassale du prince de Moscou, devenu *grand-prince*. En même temps, Ivan Kalita (*kalita* signifie *bourse*) acquérait à prix d'argent les villes d'*Ouglitch*, *Galitch*, *Biélozersk* et d'autres territoires. Enfin, pour faire passer à Moscou la suprématie religieuse qui avait d'abord appartenu à Kief, puis à Vladimir-sur-Kliazma, il obtint du métropolite de cette dernière ville qu'il vînt résider au Kremlin de Moscou.

La faveur des khans pour la maison de Moscou se soutint pendant les règnes de Siméon le Superbe et Ivan le Débonnaire (1340-1369).

Seulement le type des princes de Moscou, si redoutable dans sa servilité, sa ténacité, sa froide cruauté, commence à s'altérer. Siméon s'est montré « superbe »; Ivan se révèle « débonnaire »; Dmitri Donskoï (le héros du Don) se mêle de faire le chevalier. Il brave le khan Mamaï, attire sur lui une formidable armée tatare, et, soutenu de la plupart des princes russes, lui inflige la sanglante défaite de Koulikovo (1380) sur le Don. C'était trop tôt, car la meurtrière fécondité de l'Asie n'était point épuisée, et une nouvelle horde vengea la première en brûlant Moscou et presque toutes les villes de Sousdalie. Le joug tatar pesa de nouveau et plus lourdement encore sur la Russie.

Cependant Dmitri Donskoï agrandit son domaine des territoires de *Kalouga* et *Kasimof*, en pays méchtchérak. Son fils, Vassili Ivanovitch (1389-1425), acheta du khan Tokhtamych un iarlikh qui le mettait en possession des trois principautés de *Mourom*, *Sousdal* et *Nijni-Novgorod*. Il s'appropria plusieurs

apanages dépendant de la principauté de Tchernigof, tels que *Toroussa, Kozelsk, Odoïef, Novossil, Pérémysl.* A la suite de démêlés avec Novgorod-la-Grande, il s'empara de toute la région de la Soukhona, avec *Vologda* et *Oustioug*. Vassili l'Aveugle (1425-1462), dont l'existence fut tellement tourmentée qu'un de ses vassaux rebelles put le faire prisonnier et lui crever les yeux, réussit cependant à s'annexer *Eletz*, sur le Don, et *Borovsk* au nord de Kalouga.

Le grand-prince de Moscou était désormais le maître d'un territoire compact, répandu principalement dans les bassins de la haute Dvina, du haut Volga et du haut Don, mais qui était encore un État purement terrien, ne touchant à aucune mer, et au centre duquel il y a une enclave étrangère, celle de Iaroslavl et Rostof. De plus, il est le suzerain incontesté des principautés de Tver et de Riazan, ainsi que des trois principautés-républiques de Novgorod, Pskof et Viatka. En un mot, directement ou indirectement, il est le souverain de tous les pays russes qui ne sont pas effectivement soumis ni aux Porte-Glaive, ni à l'État lithuanien-polonais. Il s'agissait de devenir, dans tous ces pays, le souverain direct et absolu.

Ivan le Grand (1462-1505) fut, par excellence, un « rassembleur de la terre russe ». Il fit une guerre dévastatrice à *Novgorod-la-Grande*, détruisit son aristocratie par les combats et les supplices, supprima sa *vetché*, réduisit sa grosse cloche au silence, transplanta 8 000 de ses citoyens dans les forêts de la Sousdalie. *Viatka*, un moment tombée au pouvoir des Tatars de Kazan, devint également sujette du grand-prince. Les immenses possessions de Novgorod, dans le nord de la Russie, furent conquises ; les guerriers de Moscou s'établirent même sur le Petchora, passèrent les défilés de l'Oural et prirent pied dans la Sibérie. Ivan battit les Lithuaniens et leur reprit les anciens pays russes jusqu'à la Soja, affluent du Dniéper, avec les principautés de *Viazma, Dorogobouge, Vorotinsk, Biélef, Briansk, Starodoub, Rylsk, Tchernigof.* Il s'attaqua aussi aux Porte-Glaive, mais sans pouvoir faire sur eux de conquêtes. Il soumit la principauté de *Tver*, avec un train d'artillerie que lui avait organisé l'Italien Aristote Fioraventi. Il réunit à ses États les principautés de *Rostof* et *Iaroslavl*. Il mit fin au système des apanages, grâce auquel ses prédécesseurs morcelaient leur domaine à mesure qu'ils l'agrandissaient. Il brisa définitivement le joug tatar, non par une grande bataille, par une aventure héroïque comme celle qu'avait tentée Dmitri Donskoï, mais par une rencontre non sanglante sur les bords de l'Oka, à la suite de laquelle les deux armées, saisies

Finlande
St PETERSBOURG
Lithuanie
Pologne
Petite Russie
Caucase
MOSCOU
Oka
Volga
Duna
Dwina
Soukhona
Vytchegda
Petchora
Kama
Oural
Don
Dniepr
Dniestr
Bessarabie
Pruth
Danube
Niemen

Moscovie en 1300
» en 1462
» en 1500
Empire Russe
en 1700
en 1891

A. Lévy



Carte montrant
les Agrandissements de
l'Empire russe, depuis la fondation
du Tsarat de Moscou vers 1300.

à la même heure d'une étrange panique, prirent la fuite en se tournant le dos.

En même temps qu'Ivan le Grand affranchissait sa couronne et devenait un grand-prince indépendant, il renforçait à l'intérieur le pouvoir autocratique, terrifiait de supplices arbitraires les nobles et les princes récalcitrants. Enfin, son mariage avec Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur de Constantinople, transportait à Moscou la métropole de la foi orthodoxe et faisait du grand-prince l'héritier légitime des Césars et du grand Constantin.

Le successeur d'Ivan le Grand, Vassili Ivanovitch (1505-1533), un demi-Grec par sa mère Sophie, compléta l'œuvre de son père. Il réduisit à l'obéissance la république de *Pskof*, enleva la principauté de *Smolensk* aux Lithuaniens, jeta en prison le prince de *Riazan* et s'agrandit de ses États, traita de même le prince de *Novgorod-Séverski*.

Ivan le Terrible (1533-1584) entra en lutte avec l'État polonais-lithuanien, la Suède, les Porte-Glaive, les Tatars de Crimée. Il conquit un moment la Livonie sur les Allemands et la principauté de Polotsk sur les Polonais, mais ne put s'y maintenir. C'est du côté de l'orient et du midi, contre les races finnoises, turques et turco-finnoises, qu'il prit sa revanche. En 1552 il détruisit le royaume musulman de *Kazan;* en 1554, celui d'*Astrakhan*. Non seulement les descendants des conquérants tatars et mongols, mais ceux des anciens Bulgares du Volga, mais les tribus des Tchérémisses, Tchouvaches, Mordves, Bachkyrs, furent soumis au sceptre de Moscou. Le Volga tout entier et le Don jusqu'à son embouchure, occupée alors par la place turque d'Azof, devinrent des fleuves russes. Aux couronnes de Kazan et d'Astrakhan, les exploits du Kosak Irmak, en 1584, ajoutèrent celle de *Sibérie*.

Ivan le Terrible fut le premier qui échangea le titre de grand-prince contre le titre plus auguste de TSAR (1547), qui rappelle celui des césars de Rome et de Constantinople.

2° L'Empire et ses accroissements.

La lignée de princes *rassembleurs* que nous avons vue débuter avec Daniel de Moscou avait terminé son œuvre : elle avait fondé le TSARAT DE MOSCOU. Ce n'était presque qu'un État asiatique ; il ne possédait que deux mers, la mer Blanche et la Caspienne, l'une gelée pendant huit mois de l'année, l'autre qui est un grand

lac fermé. Pour prendre pied sur les rivages de la Baltique ou de



IVAN LE TERRIBLE, statue d'Antokolski.

la mer Noire, pour devenir un État européen et entrer en contact avec la civilisation occidentale, il fallait que la Russie pût vaincre

des États européens, comme la Suède, devenue l'héritière des Porte-Glaive, comme la Pologne-Lithuanie, ou bien vaincre la Turquie, cet État asiatique, musulman, barbare, mais pourvu de tout l'attirail de guerre européen. Avant qu'elle fût à la hauteur d'une pareille tâche, la Russie avait à subir une transformation profonde. Faire une Russie nouvelle, ce devait être l'œuvre d'une



Sceau d'Ivan le Terrible.

nouvelle dynastie. L'ancienne s'était épuisée dans l'effort : aucun des successeurs d'Ivan le Terrible, ni son fils Feodor, ni l'usurpateur Boris Godounof ne purent rien ajouter à la monarchie. Bien plus, à la mort de ce dernier (1598), le Tsarat dut passer par une crise terrible, ce que les historiens nationaux appellent le *Temps des Troubles*. Il subit l'usurpation du faux Dmitri, fut

en proie au brigandage, aux guerres civiles, à l'invasion étrangère, vit les Suédois maîtres de Novgorod-la-Grande, les Polonais maîtres du Kremlin et couronnant tsar de Russie un fils de leur roi.

La dynastie nouvelle, celle des Romanof, naquit d'une élection dans les états généraux de 1612. Sous le tsar Michel, la Russie s'étendit jusqu'au fleuve Oural, par les Kosaks du *Iaïk*. Sous Alexis Mikhaïlovitch (1645-1676), la guerre recommença contre les voisins de l'ouest; les Kosaks de l'Ukraine, jusqu'alors sujets de la Pologne, se donnèrent au tsar de Moscou; mais celui-ci ne put, à la trêve d'Androussovo (1667), garder que la *partie orientale de la Petite-Russie*, c'est-à-dire la rive gauche du Dniéper, avec *Kief* et son territoire sur la rive droite du fleuve.



Le tsar MICHEL-FEODOROVITCH (1613-1645).

En même temps s'accomplissait l'évolution intérieure de la Russie, qui aboutit aux réformes de Pierre le Grand. Celui-ci dota son Empire d'une armée régulière, d'une marine, d'une diplomatie, d'une administration, d'une organisation financière. Du vieux tsarat de Moscou il fit un État européen, et lui-même fut le premier EMPEREUR de Russie. Trois petites guerres contre la Turquie lui donnèrent et lui reprirent Azof. Une guerre contre la Perse lui livra Derbent, que ses successeurs ne purent garder. Vingt et un ans de guerre acharnée contre la Suède ne lui valurent que des conquêtes de peu d'étendue, la *Livonie*, l'*Esthonie*, l'*Ingrie* et la *Carélie*, peuplées de

paysans lettons et finnois et de nobles et bourgeois allemands ou suédois. Mais sur le sol marécageux de l'Ingrie il fonda la capitale européenne de la Russie, cette « fenêtre ouverte sur l'Occident », Saint-Pétersbourg.

Après la période slave-varègue, caractérisée par la prédominance de Kief, après la période asiatique, qui évolue autour de Moscou, commence la période européenne, dont Pétersbourg est le centre. L'axe de la vie russe, après s'être déplacé du Dniéper au Volga, revient du Volga à la Néva, c'est-à-dire à la Baltique. Du IXe au XIIIe siècle la Russie a regardé surtout du côté de la mer Noire et de Constantinople; du XIIIe au XVIIe siècle, surtout du côté de l'Asie et des métropoles de la Horde; maîtresse d'un rivage européen, c'est désormais surtout vers l'Occident qu'elle se tourne.

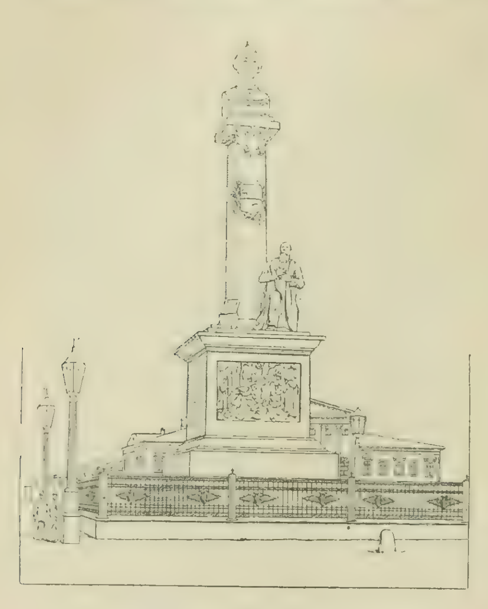


Couronne du tsar Michel-Feodorovitch Romanof.

Pierre le Grand laisse la Russie mieux outillée et mieux armée que ses voisines, Suède, Pologne ou Turquie. Aussi, qu'elle soit gouvernée par des empereurs ou par des impératrices, presque toutes les guerres qu'elle va faire lui vaudront quelque augmentation de territoire.

Sous Anna Ivanovna (1730-1740), elle enlève aux Turcs les territoires situés sur la rive droite du Dniéper, presque jusqu'à son embouchure : ces territoires déserts s'appellent d'abord la *Nouvelle-Serbie*, en attendant qu'ils se développent en une *Nouvelle-Russie*. Au delà du fleuve Oural, les *Kirghiz* se soumettent à

l'autorité impériale. Aux débuts du règne d'Élisabeth (1741-1762), les Suédois cherchent imprudemment une revanche des conquêtes de Pierre le Grand : il leur en coûte la *Finlande méridionale*, jusqu'à la rivière de Kiümen. Les interventions d'Élisabeth dans la politique européenne, la guerre de Sept ans contre Frédéric II, malgré de brillantes victoires russes, n'ajoutent pas un canton à l'Empire : Élisabeth ne peut même garder la Prusse orientale qu'elle avait conquise et qu'elle occupa durant cinq années.



Monument du tsar Michel-Feodorovitch et de Soussanine (sauveur du tsar), à Kostroma.

La grande conquérante du XVIII[e] siècle, c'est une princesse de naissance allemande, l'impératrice Catherine II. Elle étend sa domination jusqu'à l'embouchure du Dniéper, par la destruction de la « sétche » des *Zaporogues* (1775). Elle fait deux guerres à la Turquie et lui impose trois traités : celui de Kaïrnadji (1774), celui de Constantinople (1784), celui d'Iassy (1792). Par le premier elle se fait céder *Azof* sur le Don, *Kinburn* à l'embouchure du Dniéper, les places fortes de Crimée, et fait reconnaître par le sultan l'indépendance des Tatars de Crimée et du Kouban. Par le second, elle fait consacrer l'assujettissement de ces mêmes Tatars, c'est-à-dire l'annexion de la *Crimée* et du *Kouban*. Par le troisième, elle acquiert *Otchakof* et le *littoral entre le Boug et le Dniester*.

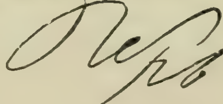
Elle fait subir à la Pologne les trois démembrements de 1772, 1793 et 1795. Par le premier, elle acquit *une partie de la Russie-*

Blanche, avec Polotsk, Vitepsk, Orcha, Mohilef, Mtislav, Gomel. Par le second, elle s'annexe *le reste de la Russie-Blanche* et *une partie de la Petite-Russie* comprenant Borissof, Minsk, Sloutsk, la Volynie, la Podolie. Par le troisième, *le reste de la Petite-Russie* (Vladimir, Loutsk, Krémenets) et la *Lithuanie* (Vilna, Kovno, Novogrodek, Slonim).

Il est à remarquer que, dans ces trois partages, les territoires purement polonais passèrent tous aux mains des deux puissances allemandes : Catherine II n'eut que les territoires lithuaniens et ceux qui avaient fait partie intégrante du patrimoine de saint Vladimir. Et même une notable fraction de ces derniers fut comprise dans le lot de l'Autriche, composé de la Galicie, qui est en partie « ruthène », en partie polonaise. Les historiens de l'Empire, en caractérisant ces acquisitions de Catherine II, les qualifient donc de « recouvrement » des anciens pays russes.



PIERRE LE GRAND.
Fac-similé d'une gravure d'Aug. de Saint-Aubin. 1770.



A l'occasion du troisième partage de la Pologne, Catherine II consomma une annexion dès longtemps préparée : celle de la *Courlande* et de la *Sémigalie*, qui avaient formé longtemps un duché autonome, vassal de la Pologne.

Son fils Paul Ier (1796-1801) s'engagea dans des guerres sanglantes en Europe; il fut d'abord l'ennemi de la France révolu-

tionnaire, puis l'allié de la France consulaire. Il ne fit cependant qu'une seule acquisition, et cela au sud du Caucase : celle de la *Géorgie*.

Le règne d'Alexandre Ier (1801-1825) est marqué d'abord par deux années de guerre contre Napoléon (Austerlitz, Eylau, Friedland); puis par des guerres qu'il soutint contre la Suède, la Turquie, l'Angleterre, l'Autriche, la Perse, avec l'alliance ou l'assentiment du César français; enfin par trois années de guerre contre celui-ci, marquées par la campagne de Russie, la campagne d'Allemagne et la campagne de France. Son alliance avec Napoléon lui valut la conquête de la *Finlande* sur les Suédois et celle de la *Bessarabie* sur les Turcs. Dans le remaniement général de l'Europe qui suivit la chute de l'Empire napoléonien, Alexandre eût souhaité réunir sous son sceptre la totalité de la Pologne prussienne et une partie de la Pologne autrichienne; la jalousie de l'Europe l'obligea de se contenter, sous le nom de *royaume de Pologne*, d'un pays peuplé de quelques millions d'âmes et qui avait appartenu à la Prusse. La plus grande partie des territoires polonais resta donc entre les mains de la Prusse et de l'Autriche.



CATHERINE Ire (1682-1725-1727).
Fac-similé d'une gravure de Giraud le Jeune.

Dans la région du Caucase, Alexandre Ier acquit, à l'ouest de la Géorgie, la *Mingrélie* et l'*Imérétie ;* à l'est de cet ancien royaume, le *Daghestan* et le *Chirvan*.

Sous Nicolas Ier (1825-1855), Alexandre II (1855-1881) et Alexandre III, il n'y eut plus d'acquisitions en Europe. Malgré de fréquentes interventions dans les affaires du continent, malgré le démembrement de la Turquie aux traités de San-Stéfano et de Berlin (1878), la Russie ne put que contribuer à l'émancipation des Grecs, des Roumains, des Bulgares, des Serbes et des Mon-

ténégrins. Les conquêtes russes eurent uniquement pour théâtres la région du Caucase et les vastes régions de l'Asie centrale.

Dans la région du Caucase, à la suite des guerres contre la Perse, la Turquie ou les tribus indépendantes, l'Empire s'annexa : 1° sous Nicolas Ier, l'*Arménie persane* jusqu'à l'Araxe, avec Erivan et Nakhitchévan ; l'*Arménie turque*, avec Anapa, Poti, Akhaltsykh, Akhalkalaki ; 2° sous Alexandre II, la *Circassie* tout entière, après la défaite de l'émir Schamyl ; les *districts arméniens-turcs* de Kars, Ardahan, Bayézid, Batoum, après les traités de 1878.

En Asie, sous Nicolas Ier, le protectorat russe fut imposé au khan de Khiva ; les *Kirghiz* de la Grande-Horde se soumirent ; la Chine perdit la *province de l'Amour*, la *province Maritime* et une partie de l'*île Sakhalien*. Sous Alexandre II s'accomplit la conquête et commença la colonisation du *Turkestan;* les *Turcomans* et les *Ouzbeks* furent soumis, les khanats de *Khiva*, *Kokan*, *Samarkand* furent annexés, celui de *Boukhara* assujetti au protectorat.

Ainsi se continua la grande offensive contre la barbarie asiatique, commencée sous Ivan le Terrible par la conquête de Kazan, d'Astrakhan, de la Sibérie, et qui a fini par amener les Russes jusque sur les frontières de la Chine et jusque sur les frontières de l'Inde anglaise, complétant pour eux la revanche du « joug tatar ».

C'est ainsi qu'autour de la petite bourgade de Moscou et de l'infime principauté ébauchée vers l'an 1300 par Daniel, s'est fondé le plus vaste empire du monde, l'un des plus puissants et des plus peuplés. Il comprend environ la cinquième partie de la terre, s'étend sur 22 430 000 kilomètres carrés (la France n'en a que 529 000) et nourrit tout près de 109 millions d'habitants.

Alfred **RAMBAUD**,
Professeur à la Sorbonne.

Rapports de la Russie et de la France jusqu'à la Restauration (1).

Dix-huitième siècle.

Le premier principe de notre ancienne politique, lorsque la France eut à se défendre contre l'Allemagne, fut de chercher des alliances dans le nord et dans l'orient de l'Europe. Pendant la guerre de Trente ans, au moment où l'ambition de l'Autriche menace l'indépendance de tous les États, Richelieu, avec le coup d'œil perçant du génie, sait découvrir dans le Nord et attirer du fond de la Suède un adversaire digne d'être opposé aux Tilly et aux Wallenstein. Il appelle Gustave-Adolphe en Allemagne, l'y maintient, et envoie nos armées donner la main à travers l'Empire aux Suédois victorieux. Plus tard, Louis XIV recherche l'appui de la Turquie contre le Saint-Empire romain, comme l'avait fait son prédécesseur François I[er]. Les Ottomans aident le Grand Roi à soutenir l'assaut de deux coalitions; dociles à la voix de nos ambassadeurs, ils se portent sur les derrières de l'Autriche, ravagent ses plus belles provinces, et souvent vaincus, jamais lassés, servent notre résistance par leurs défaites. Durant toute cette période, la Suède, la Pologne et la Turquie forment autour des frontières de l'Allemagne une ceinture de puissances secondaires, mais encore redoutables, liées à nous par des sympathies traditionnelles et toujours prêtes à prendre nos ennemis à revers, pour affaiblir leur action en divisant leurs forces.

Louis XIV, avant de descendre dans la tombe, put voir que cette situation, si favorable à nos intérêts, allait se modifier. La Turquie donnait des signes évidents de décadence; la Suède semblait renoncer à tenir en Europe un rang disproportionné à ses forces; la Pologne, minée par un mal incurable, s'acheminait rapidement vers sa perte, tandis qu'une puissance nouvelle, la Russie, se présentait hardiment comme héritière à cette triple succession. Sous l'impulsion d'un grand homme, la

(1) Pour plus de détails, voir les deux ouvrages de M. Albert Vandal : *Louis XV et Élisabeth de Russie* (Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1882), et *Napoléon et Alexandre Ier, l'Alliance russe sous le premier Empire*, t. I, *De Tilsit à Erfurt* (Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1891).

Russie venait pour la première fois de révéler sa force; naguère à peine connue dans les chancelleries de Vienne, de Versailles ou de Londres, elle avait désormais, par une suite de succès inattendus et retentissants, marqué sa place à l'un des premiers rangs dans le concert de l'Europe, et l'équilibre maintenu jusqu'alors dans le Nord et en Orient entre plusieurs États tendait à se rompre à son profit.

La naissance et les progrès de la puissance moscovite méritaient au plus haut point d'attirer l'attention de la France. Si elle devenait notre amie, la Russie était appelée à prendre dans nos combinaisons politiques la place que l'effacement de nos anciens alliés laissait vacante, « à nous tenir lieu de Suède », comme disait Pierre le Grand, et même de Turquie. Si, au contraire, elle s'unissait à nos ennemis de l'Europe centrale, elle pouvait accroître considérablement leur force, en leur permettant, pour nous combattre, de s'adosser à elle.

Pendant toute la durée du XVIIIe siècle la cour de France, dans ses rapports avec celle de Pétersbourg, eut à choisir entre deux politiques : la première et la plus hardie consistait à s'unir franchement avec la Russie, qui rechercha plusieurs fois notre amitié et qui semblait attirée vers nous par une sympathie innée. Dans ce système, il fallait renoncer à nos plus anciennes traditions: il en est des légendes diplomatiques comme des légendes militaires : souvent les unes ne valent pas mieux que les autres, et l'union de la France avec la Turquie, la Suède et la Pologne pouvait être comptée à bon droit au nombre des premières. L'agrandissement de la Russie ne devant s'effectuer qu'aux dépens de ces puissances, c'est seulement en renonçant à les protéger, en les laissant descendre peu à peu au rang de vassales du tsar, que la France pouvait espérer fixer les sympathies de la Russie, enchaîner sa reconnaissance, créer entre elle et nous des traditions d'intimité, et substituer dans nos combinaisons d'alliances une monarchie jeune et vigoureuse à des États vieillis. Un autre système consistait au contraire à resserrer les liens qui nous unissaient aux anciens États du Nord et de l'Orient, à suspendre, s'il était possible, leur décadence, et à les former sous notre direction en confédération défensive pour refouler la Russie dans ses déserts et lui fermer l'accès du monde civilisé.

Nous n'entreprendrons pas de décider entre ces deux politiques; chacune d'elles présentait des difficultés, mais offrait aussi des avantages, à condition d'être adoptée sans arrière-pensée et poursuivie avec résolution. Malheureusement, le caractère de notre politique pendant le XVIIIe siècle, dans ses rapports

avec la Russie, fut l'indécision. Tantôt le cabinet français ébaucha de timides essais d'alliance avec la grande monarchie du Nord, tantôt il s'opposa mollement à ses progrès; à aucune époque il ne sut se résoudre vis-à-vis d'elle à une action assurée et persévérante. Sans doute, certains ministres et le roi lui-même eurent à plusieurs reprises le sentiment exact de nos intérêts, mais presque toujours l'énergie leur fit défaut pour embrasser un parti décidé et s'y tenir; étrange malheur d'un temps où, si nos hommes d'État eurent parfois l'intelligence du bien, ils en eurent trop rarement la volonté!

C'est ainsi que, lorsque Pierre le Grand apparaît à la cour du Régent, « animé », suivant le mot de Saint-Simon, « d'une passion extrême de s'unir à nous », la France, sans repousser ses propositions, les accueille timidement, les discute et refuse de conclure avec lui une alliance effective. Après la mort de Pierre, sa veuve, Catherine Ire, persiste d'abord dans ses projets; mais bientôt, déçue dans les espérances qu'elle avait conçues de notre côté, elle se retourne vers l'Autriche et établit pour la première fois entre la Russie et l'Empire germanique ces relations d'intimité dont les Allemands ont su de tout temps se réserver le profit. Cependant la pensée de Pierre le Grand ne devait pas périr avec lui; elle allait revivre dans l'esprit de sa fille sous la forme d'un sentiment plus vif. Élisabeth Pétrovna s'éprit de Louis XV sans le connaître, et cet amour à distance, né d'un souvenir, allait exercer une influence singulière sur les destinées de la jeune impératrice.

Vers le milieu de son règne Louis XV apparaît comme le type achevé de la beauté royale, faite de grandeur et de grâce, de calme et de majesté. La gloire de ses aïeux environnait son front d'une éclatante auréole, et une fortune propice semblait accompagner ses pas. Il avait goûté le succès sans avoir connu l'effort; une guerre heureuse et promptement terminée, des négociations habilement conduites, avaient marqué ses débuts, et la victoire s'était plu à le couronner de lauriers qui n'avaient pas été trop chèrement achetés. La lassitude du bonheur, en jetant sur ses traits une ombre de dédaigneux ennui, ajoutait encore à la distinction de son noble visage. Pendant quelque temps la France fut amoureuse de son roi, et l'Europe partagea cette passion. Lorsqu'il avait été question de le marier, la Russie avait offert la main de la grande-duchesse Élisabeth. La jeune fille avait le cœur sensible et l'imagination ardente : un portrait la faisait rêver. Durant quelques jours elle put se croire promise au premier prince de la chrétienté; elle lui donna alors son cœur et ne le lui reprit ja-

mais entièrement. Belle, séduisante et spirituelle, elle vivait environnée d'hommages, et ne les dédaignait pas tous; mais la tendre sympathie qu'elle avait vouée au roi de France survivait dans son âme aux intrigues passagères qui occupaient sa vie. Écartée d'abord du trône où sa naissance semblait l'appeler, elle aimait à se représenter Louis XV sous les traits d'un chevalier prêt à s'armer pour la délivrer de ses ennemis et pour assurer le triomphe de ses droits. Il se trouva qu'à cette époque l'envoyé du roi à Saint-Pétersbourg fut un gentilhomme hardi, sans scrupules, ami des aventures. Il démêla les sentiments de la princesse et en fit part à son maître; flatté dans son amour-propre, Louis XV prit en main la cause d'Élisabeth; ses secours et ses conseils la décidèrent à tenter une révolution qui lui donna la couronne.



ÉLISABETH PÉTROVNA (1709-1762).

La nouvelle impératrice était l'amie du roi; il semblait que la Russie allait devenir notre alliée. Mais Louis XV ne comprit pas les conditions indispensables d'un accord entre les deux États. Il découragea la bonne volonté d'Élisabeth, s'obstina à protéger contre elle les Suédois et les Turcs, adversaires naturels de la Russie, et laissa cette puissance retomber dans les liens de l'Autriche, en dépit des préférences personnelles de la tsarine. Pendant onze ans la rupture fut complète. Élisabeth n'entendait pas qu'elle fût définitive. Tandis que ses ministres se liguaient avec nos ennemis, de secrets messagers, bravant tous les dangers, venaient de Pétersbourg à Versailles porter au roi des assu-

rances et des promesses : une intrigue romanesque, qui eut pour acteurs principaux un Écossais exilé, un personnage équivoque dont le sexe a longtemps fait mystère, un grand seigneur russe et un négociant français, aboutit à la réconciliation des deux souverains : de ce rapprochement naquit enfin une alliance politique. Pour la conclure, Élisabeth avait dû vaincre l'opposition presque universelle de sa cour; elle eût pu dire à l'envoyé de Louis XV les paroles par lesquelles son successeur Alexandre abordait notre ambassadeur après Tilsit : « Il n'y a guère que vous et moi ici qui aimions la France. » Les relations entre le roi et la tsarine reprirent un caractère de confiance et d'intimité : entre eux ils ne voulurent plus d'intermédiaire et ouvrirent une correspondance directe. Pour la première fois les armées française et russe combattirent de concert, et ce fut contre la Prusse.



PAUL Ier, Pétrovitch (1754-1801).
Fac-similé d'une gravure de Klauber.

L'accession d'Élisabeth à la ligue formée en 1756 contre Frédéric II eût assuré la ruine de ce prince et réprimé l'ambition déjà menaçante de sa maison, si Louis XV eût persévéré avec loyauté dans le système qu'il venait d'adopter. Une fois de plus, il répudia le concours des Russes après avoir paru le rechercher : s'effrayant de leurs progrès aux dépens de la Prusse, il s'efforça de ralentir leurs opérations, ne se résigna pas à leur sacrifier la Po-

logne sans parvenir à sauver cet infortuné pays, ébranla de ses propres mains l'union qu'il avait contractée avec la cour de Pétersbourg, et la vit se rompre sans regrets.

Après la mort d'Élisabeth, après celle même de Louis XV et jusqu'à la chute de la monarchie, la politique française continue ses oscillations; en 1783, le comte de Vergennes médite une intervention de la France et de l'Angleterre pour soutenir la Turquie contre Catherine II et pour soustraire la Crimée à la domination moscovite; peu de temps après, à la veille de la convocation des états généraux, Louis XVI entamait avec la tsarine d'utiles négociations pour la conclusion d'une alliance franco-russe. La Révolution de 1789 vint interrompre brusquement ces projets, comme quarante ans plus tard celle de 1830 devait prévenir l'entente prête à s'établir entre Charles X et le tsar Nicolas.

Révolution et Empire.

Après 1789, Catherine II se fit l'un des moteurs de la coalition : son but était moins d'étouffer le mouvement révolutionnaire que de détourner l'attention de la Prusse et de l'Autriche; en occupant contre nous les puissances germaniques, elle s'assurait la main libre en Pologne, en Orient, et se donnait le loisir d'y achever son œuvre. Moins politique et plus ardent, son fils Paul jeta la Russie au plus fort de la mêlée; elle en sortit fatiguée de ses alliés et pleine d'admiration pour l'adversaire. Paul Ier se réconcilia avec la République par goût pour Bonaparte, et ce fougueux rapprochement marque de nouveau l'une de ces unions personnelles où les chefs des deux peuples crurent se comprendre et s'aimer, sans que les gouvernements sussent nettement déterminer les rapports respectifs. Après la mort de Paul, Alexandre Ier recommença la guerre au nom des principes; fils d'empereur légitime et élève de La Harpe, il haïssait dans Napoléon à la fois l'usurpateur et le despote, et, combattant la Révolution disciplinée par un homme, pensait servir en même temps la cause des rois et celle de la liberté.

Par un phénomène qui s'est reproduit plusieurs fois dans les rapports de la France et de la Russie, ce fut l'acharnement de la lutte qui prépara la réconciliation. Les deux nations ne se connaissaient plus; se retrouvant sur vingt champs de bataille, elles apprirent à s'estimer en se battant corps à corps. Eylau prépara le rapprochement, Friedland le détermina, et Napoléon, dans cette journée, conquit l'alliance russe à la pointe de l'épée.

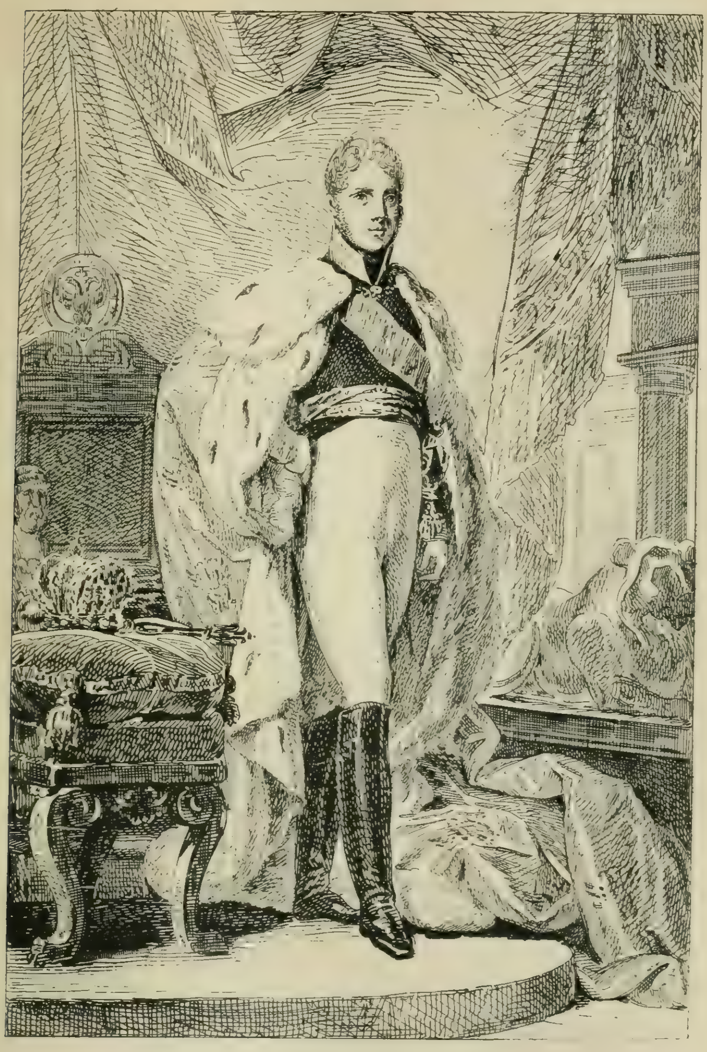
Pour arrêter sa marche triomphante, Alexandre vint à lui,

et les souverains conférèrent à Tilsit. Ces deux hommes que rapprochait le hasard des événements, l'un supérieur, l'autre remarquable, offraient un parfait contraste, et c'est le grand intérêt de leurs rapports que de voir, dans le contact intime qui s'établit entre eux, dans l'action toute personnelle qu'ils cherchent à exercer l'un sur l'autre, les deux caractères se révéler tout entiers, avec leurs particularités extraordinaires et leurs dissemblances profondes. A Tilsit, il semble que le génie de deux races se rencontre et s'oppose. Napoléon personnifie le génie latin dans sa plus forte expression, dans sa rayonnante clarté, dans son alerte vigueur, dans son goût pour les conceptions harmoniques et précises, et chez lui l'imagination, quelque exubérante qu'elle soit, se subordonne toujours aux règles de la logique. Alexandre tient des races du Nord le goût des aspirations hautes, indéterminées et brumeuses, développé en lui par une éducation toute spéculative. Attrayant, mystérieux et décevant, il découvre de généreuses intentions et trop souvent l'impuissance d'agir, s'égare dans l'irréel, passe sa vie à changer d'idéal, combattu entre des sentiments divers qui tiennent ses décisions en suspens, nuisent à la netteté, à la franchise de son caractère, et laissent toujours au travail de sa pensée quelque chose de flottant et d'inachevé. Napoléon, c'est l'action; Alexandre, c'est le rêve.



CATHERINE II, la Grande (1729-1796).
Fac-similé d'une gravure d'Aug. de Saint-Aubin.

A Tilsit, Napoléon se donne immédiatement un but déter-



ALEXANDRE Ier, Pavlovitch (1777-1825).
Fac-similé d'une eau-forte de P. Adam, d'après le tableau de Fr. Gérard.

miné et pratique : comme les hommes sont surtout pour lui des moyens, s'il s'attache à Alexandre, c'est dans l'espoir de le dominer et de l'employer. A ce moment, l'âme désemparée d'Alexandre s'offre sans difficulté à cette prise. Éperdu et consterné, le tsar ne demandait que la paix : il s'étonne de trouver un vainqueur qui le console de sa défaite et lui fait espérer d'une alliance tous les avantages qu'il eût retirés d'une victoire ; il cède alors à la fortune, à l'ascendant de l'empereur, embrasse sa cause avec la sincérité relative et passagère dont il est susceptible, et se flatte un instant que Napoléon, l'entraînant dans une voie semée d'enchantements, va l'associer aux prodiges d'une destinée surhumaine.

Cette alliance venait trop tard pour qu'elle pût porter tous ses fruits et remplir l'attente d'Alexandre. Dans la campagne que Friedland avait terminée, en face de cette valeur russe qui trouvait dans le climat et la nature de précieux auxiliaires, qui se retrempait en touchant le sol de la patrie, Napoléon avait dû faire appel à tous les moyens de guerre et de diversion. Pour vaincre la Russie, il l'avait entourée d'ennemis, avait relevé sur ses frontières ceux qu'elle croyait avoir définitivement abattus : il avait tiré la Pologne du tombeau et réveillé la Turquie d'une longue léthargie. Après avoir évoqué ces forces, il ne crut pouvoir les rejeter au néant : à Tilsit, il conserva une Pologne sous le nom de grand-duché de Varsovie ; s'il tenta les convoitises orientales d'Alexandre, il ne leur sacrifia point tout à fait la Turquie, laissa aux deux peuples qui s'étaient fiés en lui l'espoir de sa protection : c'était se replacer vis-à-vis de la Russie dans la situation où s'étaient mis parfois Louis XV et Louis XVI, amis de cette puissance, soutiens de ses adversaires.

Peu à peu, il est vrai, la force des circonstances l'obligea à livrer au tsar plus que n'avaient conquis Pierre le Grand et Catherine : au Nord, une province qui complétait l'Empire et couvrait sa capitale ; en Orient, des avantages assez considérables pour que la Russie, si elle les eût conservés, eût pu résoudre à son profit le problème qu'elle n'a fait que perpétuellement agiter ; mais Alexandre, promptement revenu de son enthousiasme, ressaisi par des doutes, servi par une ombrageuse finesse, avait percé le jeu dilatoire de l'empereur, et nos concessions, magnifiques, mais tardives, ne suffisaient plus à fixer la confiance et à cimenter l'union.

En même temps, la puissance impériale, débordant sur le monde, redoublait l'inquiétude de tous les États. Chacun d'eux se sentait menacé dans son indépendance, dans sa sécurité, et

ceux mêmes qu'un penchant fugitif ou une association momentanée d'intérêts avait rapprochés de Napoléon revenaient vite à préparer contre lui la résistance et la révolte. Avec la Russie, néanmoins, l'alliance se fût prolongée peut-être, si les craintes vagues de cette puissance, moins directement opprimée que les autres, ne se fussent concentrées sur un objet précis; s'il n'y eût eu, dans le contact qui s'établissait entre les deux Empires à travers l'Allemagne envahie, un point sensible et douloureux. Ce fut le grand-duché de Varsovie. La campagne de 1809 contre l'Autriche eut pour conséquence l'extension du duché, et ce progrès, faisant craindre à la Russie une complète restauration de la Pologne, la souleva contre un péril moins réel qu'imaginaire.

Napoléon continuait pourtant de croire à l'utilité, à la nécessité d'un accord au moins apparent avec la Russie : pour reformer le lien qu'il sentait se dénouer, il essaya de bonne foi un double effort, demanda au tsar la main de l'une de ses sœurs et lui offrit des garanties contre le rétablissement de la Pologne. Les deux négociations qui s'ensuivirent, menées simultanément, marquent la crise suprême de l'alliance. Les hésitations, les exigences d'Alexandre firent manquer l'une et l'autre; il prétendit dicter l'arrêt de mort définitif de la Pologne en termes qui révoltèrent l'orgueil de Napoléon, permit en même temps à sa mère de refuser la main de la grande-duchesse Anne, et laissa le conquérant, déçu, irrité, recevoir des mains de l'Autriche cette fille d'empereur qu'il avait demandée à la Russie. Après avoir provoqué cette évolution, le tsar en aggrava les conséquences en les préjugeant; il interpréta le mariage autrichien comme un revirement total de la politique napoléonienne, comme la contre-partie de Tilsit, y découvrit une arrière-pensée d'offensive envers la Russie, et, renonçant peu à peu aux bénéfices, aux obligations de l'alliance, ne songea plus qu'à se remettre en posture de défense.

A partir des premiers mois de 1810 l'alliance n'est plus qu'un voile trompeur, recouvrant une hostilité latente. Des deux parts on s'observe, on s'épie, on se suspecte; sans vouloir la guerre avec une préméditation consciente, on la rend inévitable à force de la prévoir et de s'y préparer. Les deux souverains s'intitulent encore alliés et amis; ils se flattent parfois du regard, se caressent de la parole, mais ce n'est que pour se donner mutuellement le change, prolonger entre eux une fausse sécurité et rassembler à loisir les moyens de se nuire. Alexandre borde silencieusement sa frontière d'armées menaçantes, met en jeu

contre nous les ressorts de sa diplomatie. De son côté, Napoléon justifie ces mesures en multipliant les actes d'arbitraire, les coups d'État internationaux auxquels il n'a que trop habitué l'Europe : il redouble ainsi les alarmes de la Russie, l'engage à des démarches plus compromettantes et, de son côté, rapproche la rupture. Enfin, cédant à ses terreurs, Alexandre appelle et provoque la crise : par crainte d'une attaque, il veut la prévenir, admet le rôle d'agresseur et croit possible de surprendre Napoléon. Dans l'hiver de 1811, dix-huit mois avant le passage du Niémen par la Grande Armée, il songe à franchir ce fleuve, à envahir et à transformer le duché de Varsovie, à créer une Pologne russe pour l'opposer à cette Pologne française dont il se croit menacé, à soulever la Prusse, à corrompre l'Autriche, à essayer avant 1812 tout ce qu'il devait réaliser après, à reformer contre la France la ligue européenne.

Sur le point de tenter ce coup d'audace, il se trouble et s'arrête. Les Polonais, dont il a espéré changer le cœur et surprendre la fidélité, refusent de le comprendre et de le suivre ; puis, si l'armée française qui garde l'Allemagne est encore inférieure aux forces dont il dispose, si le meilleur de nos troupes combat et meurt en Espagne, le prestige de Napoléon reste intact, et le nom seul du grand capitaine immobilise la Russie prête à déborder de ses frontières. Par une détermination qui devait être le salut de son empire, Alexandre renonce à l'offensive, conçoit l'idée d'une guerre où la Russie combattra chez elle, repliée sur elle-même, réfugiée dans ses déserts, et se décide à attendre une attaque que son attitude rend inévitable. En effet, par cela seul que la Russie s'est levée en armes et tend vers nous la pointe de son épée, elle paralyse Napoléon et l'empêche de finir son œuvre. Le Nord hostile, c'est la soumission de l'Espagne entravée, c'est un débouché rouvert aux produits de la Grande-Bretagne, c'est notre rivale défaillante reprenant courage, c'est la crise où s'épuisent la France et l'Europe indéfiniment prolongée. Napoléon subit l'inexorable loi qui le condamne à briser tout ce qui n'est pas sujet ou allié : n'ayant pu vaincre les Anglais à l'aide de la Russie, il est conduit à les frapper à travers cet empire : entre Napoléon et Alexandre, il n'est plus de milieu entre l'alliance et la guerre.

A partir de l'été de 1811 Napoléon se résout définitivement à la guerre ; il la fixe à l'année suivante et juge qu'elle s'imposera à lui comme une nécessité inéluctable, à moins que l'immensité de ses préparatifs n'amène la Russie à se rendre avant le combat et à recevoir la loi. Alors, c'est ce déploiement de forces devant

lequel l'imagination s'étonne, c'est vingt peuples contribuant à former notre armée, c'est le Midi se conjurant contre le Nord, et le cours des grandes invasions remontant vers sa source. Cependant, le péril grandissant n'émeut plus Alexandre : l'âme du jeune empereur s'est affermie dans les épreuves; le génie de son peuple, fait de résignation et de patience, d'orgueil national et de courageuse ténacité, se retrouve en lui tout entier et l'élève à hauteur du rôle auquel son destin l'entraîne. Loin de s'humilier, il prononce plus fièrement ses exigences; la guerre s'engage alors, et les destins s'accomplissent. Napoléon avait cru que son entreprise devait réussir parce qu'elle résultait logiquement de son système, parce qu'il l'avait fortement conçue et préparée, parce que ses moyens étaient innombrables et son génie sans bornes. Dans son arrangement de l'avenir, il avait tout calculé, tout prévu, sauf ce qui échappe aux appréciations humaines, à savoir la force de résistance que puise en elle-même l'âme croyante d'un grand peuple. Il avait pensé qu'il lui suffirait de vaincre la Russie pour la soumettre; il la vainquit en effet, mais la trouva plus forte après ses revers, inexorable, opiniâtre, sacrifiant ses foyers pour sauver la patrie, attendant sans défaillance que la nature vînt la secourir et la venger; en se flattant de l'atteindre et de la courber comme il avait fait fléchir sous le joug tant de gouvernements et de peuples, le conquérant présuma trop de ses forces, de sa fortune, poursuivit l'inaccessible et rencontra l'abîme.

Albert VANDAL.

Rapports de la Russie et de la France depuis la Restauration.

Restauration.

Alexandre n'aimait pas les Bourbons. Il doutait de la solidité de leur trône, et ce n'est pas sans hésitation — pour ne pas dire sans répugnance — qu'il favorisa leur rétablissement. Louis XVIII, de son côté, gardait le souvenir amer du temps où l'autocrate, tenant pour irrémédiable la ruine de la maison de France, pactisait à Tilsit avec la Révolution couronnée dans la personne d'un général heureux. Considérant d'ailleurs la Restauration

comme la simple affirmation de son droit dynastique, il affectait de ne devoir à la Russie aucune gratitude, et il avait reçu le tsar avec un tel cérémonial, avec les airs d'une majesté si hautaine, qu'Alexandre n'avait pu s'empêcher de dire, en sortant du Louvre : « Louis XIV ne m'aurait pas autrement reçu à Versailles dans le temps de sa plus grande puissance ; on aurait dit que c'était lui qui venait de me replacer sur mon trône ». Et de fait le descendant de Hugues Capet tenait les Romanov pour des gens de petite noblesse. Il subit, durant presque tout son règne, la nécessité d'accepter les bienfaits d'un prince qu'il jugeait sans doute digne de son estime et de sa reconnaissance ; mais il n'y eut jamais entre les deux monarques cette sympathie réciproque, cette mutuelle confiance sans laquelle il n'est pas d'amitié cordiale.

Si le tsar, en dépit de ses sentiments personnels pour Louis XVIII, rechercha patiemment et obstinément l'appui du roi de France, c'est que cet appui pouvait lui être précieux le jour où il reprendrait la politique traditionnelle de la Russie en Orient et où il aurait à triompher de l'hostilité des cours d'Angleterre et d'Autriche. Il était de son intérêt de voir la France dotée d'un gouvernement stable, et il comprit qu'il n'était pas au pouvoir des émigrés de rayer d'un trait de plume les changements survenus dans notre état social depuis vingt-cinq ans. Il estima que la monarchie restaurée devait, pour se maintenir dans un pays avide de paix mais jaloux de liberté, abjurer l'absolutisme, et si Louis XVIII se décida à octroyer une charte constitutionnelle, au grand scandale de Metternich, sa détermination fut dans une large mesure influencée par les pressants conseils du tsar. Il se rendit également compte que les Bourbons seraient dès le premier jour impopulaires si les alliés leur imposaient une paix déshonorante. Il prit donc des sûretés contre tout retour offensif de la politique napoléonienne — car Louis XVIII s'était assis sur le trône de Napoléon bien plutôt que sur celui de ses ancêtres ; — il s'employa, par contre, auprès de ses alliés pour rendre le traité de Paris du 30 mai 1814 moins humiliant et moins brutal. Amoindrie, mutilée, entourée d'un véritable cordon sanitaire, la France pouvait encore faire figure en Europe si elle savait se recueillir, inspirer le respect par sa dignité, attendre l'heure où la politique diviserait les puissances alors unies pour l'accabler.

Le tsar avait choisi pour le représenter auprès de Louis XVIII le comte Pozzo di Borgo, un de ces hommes que Napoléon poursuivit toujours de son animosité la plus tracassière. Causeur brillant et spirituel, très répandu dans les salons, ménagé des



Le comte POZZO DI BORGO (1768-1842).
Fac-similé d'une gravure d'après le tableau de G. Hayter, communiquée par M. le duc Jérôme Pozzo di Borgo.

politiques qui le savaient dans la confiance de son souverain, Pozzo « travailla de cœur et d'âme à sauver les Français », et cela avec d'autant plus de zèle que son dévouement aux Bourbons, ses sympathies très sincères pour leurs sujets, se fortifiaient de toute sa rancune contre Napoléon. Il jugeait l'alliance franco-russe conforme aux intérêts des deux États : il s'efforça de la cimenter en négociant le mariage de la grande-duchesse Anne de Russie avec le duc de Berry. Mais à Pétersbourg on se refusait à la conversion de la grande-duchesse; à Paris on ne voulait pas d'une princesse schismatique. Les négociations duraient encore lorsqu'elles furent rompues par le départ de Pozzo pour le Congrès de Vienne. Talleyrand, qui même en 1810 était resté fidèle à ses idées anglophiles, avait, dans une lettre perfidement insinuante, dissuadé Louis XVIII de conclure une union qu'il jugeait politiquement mal assortie. La diplomatie qu'il suivit au Congrès acheva de le discréditer aux yeux du tsar. Aussi, lorsque Alexandre connut par Napoléon, pendant les Cent Jours, la convention du 3 janvier 1815, qui rompait la quadruple alliance, il engloba dans une même animadversion le roi et son plénipotentiaire; il ne prit plus la peine de se contenir; il exprima son opinion sur Louis XVIII dans des termes d'une extrême vivacité. « Point de paix avec Napoléon, rien de plus », tel fut le mot d'ordre de Nesselrode, et Pozzo dut même suggérer l'idée d'une consultation nationale, d'une sorte de plébiscite. Rien ne pouvait être moins agréable à Louis XVIII, mais l'Angleterre et l'Autriche firent au projet une opposition de principes devant laquelle le tsar n'insista plus; et, comme on ne voulait à aucun prix de la dynastie impériale, Wellington n'eut pas de peine à imposer la seconde Restauration des Bourbons. On vit bien, en lisant l'ultimatum du 20 septembre, que notre avocat au sein de la coalition avait cette fois négligé de plaider notre cause. L'ultimatum prétendait arracher aux Bourbons des territoires qui avaient fait partie intégrante de l'ancienne France : renoncer à ces territoires, c'était aux yeux de Louis XVIII consentir le démembrement du patrimoine traditionnel de la monarchie. Sur les avis de Pozzo, Louis se résigna à adresser au tsar une lettre très digne pour lui demander d'intervenir. « La confiance que m'inspire votre âme grande et généreuse, disait-il, se refuse encore à la triste réalité. Mais s'il en était autrement, si j'avais le malheur de m'abuser, si la France n'avait plus à espérer la révocation de l'arrêt qui a pour but de la dégrader, si Votre Majesté demeurait inflexible et qu'elle ne voulût point employer auprès de ses augustes alliés l'ascendant que lui donnent ses

vertus, l'amitié, et une gloire commune, je n'hésite pas à vous l'avouer, Sire, je refuserais d'être l'instrument de la perte de mon peuple, et je descendrais du trône plutôt que de consentir à ternir son antique splendeur par un abaissement sans exemple. »

Le tsar dut être flatté dans son orgueil en voyant le fier Louis XVIII implorer fièrement sans doute, mais implorer sa générosité. Il conserva précieusement la lettre, comme un témoignage matériel du service rendu, et il s'opposa aux desseins de la Prusse, qui avait juré de nous réduire à rien. L'Angleterre ne voulut pas paraître moins généreuse que la Russie ; l'Autriche se tut, et la Prusse en fut pour ses frais d'imagination destructive. Alexandre aurait désiré que son ambassadeur obtînt un portefeuille dans le ministère français : c'eût été montrer à l'Europe que la Russie prenait sous sa protection la France reconstituée d'après les principes de la Sainte Alliance. Louis XVIII ne se fût pas montré hostile à cette combinaison, qu'il avait lui-même suggérée l'année précédente et qui dans sa pensée devait le rendre plus capable de résister aux exigences de la coalition ; mais Pozzo n'estima pas que son intervention officielle dans l'administration intérieure de la France fût de nature à consolider le gouvernement, alors que surtout il était impossible de savoir avec certitude si les alliés désiraient sincèrement la paix. Du moins, il profita des dispositions du roi pour éloigner Talleyrand du ministère ; il fit valoir que le prince de Bénévent, qui avait servi la Révolution et l'Empire, ne saurait gouverner avec la Chambre introuvable, et ces raisons touchèrent Louis XVIII, qui n'avait ni considération pour Talleyrand, ni confiance dans son dévouement, ni estime pour son caractère. Le roi était résolu du reste à accepter sincèrement l'ingérence de la Russie dans nos affaires, tant qu'il ne serait pas en situation de secouer la pesante tutelle des coalisés. Talleyrand, brusquement congédié, céda la place au duc de Richelieu (26 septembre 1815).

Le nouveau président du Conseil était un ancien émigré au service de la Russie, que le tsar honorait de toute la sympathie qu'il refusait à Talleyrand. Royaliste fervent, mais ardent patriote, il accepta la responsabilité du gouvernement par devoir, sur l'invitation pressante d'Alexandre, espérant que ses relations personnelles avec le souverain lui permettraient d'obtenir pour la France des conditions moins léonines. Il ne se trompait pas : le traité du 20 novembre 1815 nous fut relativement favorable, si l'on ose se servir de ce mot pour apprécier un acte dont

Richelieu disait : « Je viens de signer un traité pour lequel je devrais porter ma tête sur l'échafaud. » Tant que dura le cabinet du 26 septembre Pozzo exerça sur notre politique une action puissante ; il fut véritablement un ministre sans portefeuille, et la question de l'alliance russe fut discutée avec véhémence dans les milieux politiques. Les uns pensaient — c'était l'avis de Talleyrand — que la politique moscovite avait pour objectif principal l'extension de sa domination en Orient, qu'elle ne pouvait réaliser cet objectif sans le concours de la Prusse, que ce concours serait payé par des agrandissements, et que la France ne devait en aucun cas favoriser les Hohenzollern. Les autres, et parmi eux Chateaubriand, estimaient que la Restauration conserverait un caractère précaire aussi longtemps qu'elle n'aurait pas donné à la France ses frontières naturelles, que l'Autriche et l'Angleterre avaient un intérêt évident au maintien rigoureux de l'ordre de choses établi en 1815, et qu'il fallait nettement accepter l'alliance russe, dût-on pour cela subir l'alliance prussienne.

Alexandre, d'accord sur ce point avec Capo d'Istria, avait donné pour instructions à Pozzo di Borgo de soutenir la politique modérée que représentait au pouvoir le duc de Richelieu. Louis XVIII ordonna donc sans se faire prier la dissolution de la Chambre introuvable ; il était fatigué, disait-il plaisamment, de « ces messieurs les ultras qui auraient fini par l'épurer lui-même ». Le résultat des élections produisit dans la camarilla du comte d'Artois une explosion de colère contre Richelieu, qui comprenait la nécessité de la Charte tout en ne l'aimant pas, et Monsieur adressa au tsar une note confidentielle : le jacobinisme, relevant la tête, allait ensanglanter le pays si l'occupation étrangère n'était pas prolongée et si le roi ne formait sans tarder un cabinet plus royaliste. Le tsar éprouva quelque inquiétude, lui qui s'était donné pour mission de sauvegarder en Europe la cause de la légitimité ; aux conférences d'Aix-la-Chapelle, il fit promettre à Richelieu de modifier la loi électorale. Louis XVIII s'y refusa. Maintenant que l'occupation militaire avait pris fin, il ne voulait plus subir les conseils incessants de la Russie, et l'avènement du cabinet Dessoles-Decazes substitua l'influence anglaise à celle de Pozzo.

Ce revirement, très agréable à Metternich, froissa le tsar au plus haut point, surtout lorsque Decazes devint président du Conseil. Alexandre essaya de décider les Puissances à intervenir : l'Angleterre, naturellement, ne pouvait le suivre sur ce terrain ; l'Autriche ne voulut pas mécontenter l'Angleterre, ni la

Prusse mécontenter l'Autriche. Il fallut l'assassinat du duc de Berry pour ramener aux affaires le duc de Richelieu. Peut-être l'alliance franco-russe eût-elle été conclue, sous le coup de cet attentat, sans les machinations de Metternich à Pétersbourg comme à Paris. Le chancelier sut exploiter habilement les affaires d'Espagne. Persuadé que les Bourbons, en exécutant au delà des Pyrénées les décisions de la Sainte-Alliance, donneraient à la monarchie française un certain prestige en Europe, il mit tout en œuvre pour empêcher notre intervention ; en même temps qu'il détournait Richelieu de céder aux injonctions du parti de la guerre, il démontrait au tsar que la crainte d'un mouvement révolutionnaire empêchait le ministre de Louis XVIII de prendre une résolution ferme ; puis, au Congrès de Troppau, il sut manœuvrer avec assez d'habileté pour diviser la France et la Russie sur la question du droit d'intervention. Mais les affaires d'Orient vinrent mettre un terme aux succès de la politique autrichienne.



Le comte Auguste de LA FERRONNAYS
(1777-1842).
D'après une lithographie communiquée par M. le marquis de La Ferronnays.

Tout d'abord, Alexandre avait désavoué l'insurrection d'Ypsilanti, survenant au milieu du Congrès de Laybach et de l'expédition napolitaine ; mais, cédant au mouvement de l'opinion, aux conseils pressants de Capo d'Istria et de Pozzo di Borgo, il prit bientôt parti pour les Grecs, et il aurait ouvert les hostilités contre la Turquie sans l'entente subite de l'Autriche et de l'Angleterre.

Dans ces circonstances, il proposa à la France une alliance formelle, et il eut, le 19 juillet 1821, une entrevue avec notre ambassadeur à Pétersbourg, le comte de La Ferronnays. « Ouvrez le compas, disait-il, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au détroit des Dardanelles, voyez ce qui est à votre convenance et comptez non seulement sur le consentement, mais sur l'assistance sincère et efficace, de la Russie. Il faut que les Turcs soient repoussés bien loin et que tout le monde puisse s'arranger. C'est la Russie, aujourd'hui, que la France doit avoir pour alliée. » Villèle voulait demander la Belgique et les provinces du Rhin. Richelieu, qui aimait beaucoup le tsar mais qui connaissait sa nature versatile, jugea qu'il ne devait pas s'engager sans obtenir des promesses formelles; car il fournirait de suite à l'Angleterre un prétexte d'hostilité ouverte qui se traduirait par la reconnaissance immédiate des États hispano-américains. Or, le tsar se montrait rebelle à toute convention écrite. Sur ces entrefaites, Richelieu fut renversé par la coalition des libéraux et des ultras. Le roi ne cacha pas qu'il était fatigué moins de la politique extérieure de Richelieu que de son intimité avec l'ambassadeur russe, dont le ministre s'était servi plus d'une fois pour faire prévaloir ses idées contre l'opinion de Louis XVIII lui-même.

Cependant le parti russophile n'avait renoncé ni au désir ni à l'espérance de voir la France conquérir ses frontières naturelles. C'est ce parti qui, au Congrès de Vérone, seconda les vues du tsar quant aux affaires d'Espagne et décida de notre intervention. C'est lui qui, durant toute la crise hellénique, détermina le gouvernement à se ranger du côté de la Russie, battant en brèche les efforts de Metternich pour démontrer au tsar que le trône des Bourbons vacillait sous les attaques du libéralisme. Charles X avait succédé à Louis XVIII, Nicolas à Alexandre. La crise orientale gagnait chaque jour en acuité, la Russie devenait de plus en plus pressante. Le comte de La Ferronnays, ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Martignac, voyait de grandes difficultés à la conclusion d'une alliance. Comment prendre les provinces rhénanes alors que les relations des cours de Berlin et de Pétersbourg n'avaient jamais été plus cordiales? Polignac crut tourner la difficulté en élaborant un projet malheureusement impraticable.

La France n'aurait pas acquis les provinces rhénanes, qu'on aurait attribuées au roi de Saxe, mais la Belgique catholique, le Brabant hollandais, le Luxembourg; la Prusse annexerait la Saxe et aussi la Hollande, dont le roi remplacerait

le Sultan à Constantinople ; l'Autriche prendrait la Bosnie, l'Herzégovine, la Serbie, la Croatie ; la Russie s'agrandirait de la Moldavie, de la Valachie et de l'Arménie, et l'on préviendrait les objections de l'Angleterre en lui donnant les colonies hollandaises. Ce plan gigantesque substituait à l'état de possession établi par les traités de 1815 un partage de l'Europe purement fantaisiste, ne pouvant se réclamer d'aucun principe. Il n'était même pas avantageux pour la France, puisqu'il ne faisait que déplacer le voisinage de la Prusse fortifiée, transformée en État maritime et alliée de plus en plus intime de la Russie. Pourtant, Charles X autorisa son président du Conseil à le soumettre au tsar, et le prince de Polignac fit tenir à notre ambassadeur en Russie des instructions conformes. Ces instructions sont datées du 4 septembre : le 15, grâce aux bons offices de la Prusse, sollicités par le tsar en personne, la paix était signée à Andrinople entre les Russes et les Turcs. Le « grand dessein » de M. de Polignac perdait sa raison d'être avant même que Nicolas eût été pressenti. Comme la Prusse était « le nœud de ce plan », on le soumit en partie à Frédéric-Guillaume, qui l'écarta dans les termes les plus nets, ne voulant ni déposséder le roi de Hollande, son beau-frère, ni céder au roi de Saxe les provinces du Rhin.



NICOLAS Ier, Pavlovitch (1796-1855).
Fac-similé d'une taille-douce d'Allais (1828), d'après le tableau de Dawe.

L'alliance franco-russe n'aboutit donc jamais sous la Restauration, et elle ne pouvait aboutir tant que les Romanov ménageraient les Hohenzollern, en d'autres termes tant que l'alliance prussienne serait pour nous la condition de l'alliance russe. Il n'en demeure pas moins que les bonnes dispositions du cabinet de Pétersbourg nous furent sous Louis XVIII et sous Charles X d'un secours souvent précieux ; pendant l'expédition d'Alger, le ministère n'eut pas de meilleur appui contre l'Angleterre que celui de la diplomatie russe.

Monarchie de Juillet. Second Empire.

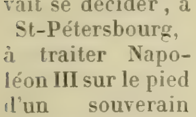
Issue d'une révolution dont le contre-coup se fit sentir en Europe, la monarchie de Juillet inquiéta les cours étrangères, malgré le soin que prit Louis-Philippe de les rassurer dans les termes les plus soumis. Elle froissa plus qu'elle n'inquiéta la Russie, arbitre de l'Europe tant que la Sainte-Alliance avait formé la base du droit public. Cependant, ni la cour de Berlin ni celle de Vienne ne secondèrent les velléités d'intervention armée qui assiégeaient l'esprit du tsar Nicolas. Metternich voyait dans la chute des Bourbons la ruine des projets d'alliance franco-russe qui avaient été son cauchemar sous la Restauration, et Frédéric-Guillaume III, comme tous les vieillards, était surtout enclin à ménager son repos. L'Angleterre, qui avait été l'âme de la coalition, aurait d'ailleurs privé l'alliance des rois de sa force la plus tenace. Comment ne se serait-elle pas félicitée de la chute de Charles X au lendemain de l'expédition d'Alger?

La nomination de Talleyrand à l'ambassade de Londres était le gage des dispositions du nouveau gouvernement et garantissait sa volonté de ne pas porter atteinte aux traités de 1815. L'Europe, il est vrai, n'était pas facile à convaincre, et la tournure prise vers la fin de 1830 par les événements de Bruxelles allait peut-être déchaîner sur nos frontières les armées de la Russie, sans l'insurrection qui obligea le tsar à faire la police dans ses propres États. La cause des Polonais était trop populaire en France pour que le gouvernement ne se crût pas tenu de lui donner son appui moral et diplomatique. Les relations de Paris et de Saint-Pétersbourg revêtirent alors un caractère nettement hostile. Dans la suite elles furent parfois correctes, mais la cordialité leur fit toujours défaut. Chaque fois que l'« entente cordiale » avec l'Angleterre se trouva menacée ou interrompue, c'est vers Metternich que se tourna le gouvernement de Louis-Philippe, dont le rêve aurait été d'unir au duc d'Orléans une archiduchesse d'Autriche.

Le coup d'État du 2 décembre 1851 ne pouvait déplaire aux souverains de la vieille Europe, qui y voyaient une défaite subie par l'esprit révolutionnaire. Mais le passé du prince-président ne leur inspirait aucune confiance et son nom seul les inquiétait. Le tsar Nicolas en particulier redoutait le rétablissement de l'Empire : le maintien de la République lui paraissait devoir entretenir chez nous une agitation profitable à son rôle d'arbitre de l'Europe, tandis qu'il se voyait déjà déchu de cette mission providentielle par la constitution en France d'un gouvernement autoritaire. Si l'Autriche et la Prusse l'eussent voulu, si la

désunion n'eût empêché ces deux puissances de le vouloir, Nicolas se serait mis volontiers à la tête d'une ligue monarchique dont le programme eût été d'empêcher la proclamation de l'Empire français au nom du droit public de 1815. Il n'y eut qu'un actif échange de notes.

Quand le tsar eut connaissance du message de Napoléon III au Sénat, il ne manqua pas de se plaindre auprès de notre ambassadeur, le marquis de Castelbajac, du ton d'un document qui présentait le rétablissement de l'Empire comme une victoire de 1789 sur les traités de Vienne : « Je ne m'attendais pas, dit-il, à une pareille déclaration de principes. Nous sommes les *anciens*, et à ce titre, on nous doit quelques égards ». Ainsi, l'on ne pouvait se décider, à St-Pétersbourg, à traiter Napoléon III sur le pied d'un souverain légitime, et on ne le reconnut que le jour où l'Angleterre rendit impossible une coalition efficace des cours du Nord. Il est vrai qu'on le reconnut de fort mauvaise grâce. « Il nous sera impossible, disait Nesselrode, de lui donner dans nos actes la dénomination de Napoléon III. » Puis, quand l'ambassadeur de Russie remit, aux Tuileries, ses lettres de créance, on s'aperçut que le tsar se servait des mots « bon ami » au lieu de l'expression « mon frère » consacrée entre souverains. L'empereur surprit beaucoup le ministre du tsar en lui décochant cette spirituelle épigramme : « On subit ses frères, on choisit ses amis. »





ALEXANDRE II (1818-1881).

Ces dispositions peu conciliantes devaient avoir les conséquences les plus graves. Napoléon III, froissé, dissimula ; mais il profita de la question des Lieux Saints pour se rapprocher de l'Angleterre, et l'intimité de ce rapprochement fut favorisée par la mission de Menchikov à Constantinople. Ce n'est peut-être pas exagérer beaucoup que de dire que la guerre de Crimée eut pour cause première une simple question d'étiquette. Il n'y avait point de haine profonde entre les deux peuples, qui sur le champ de bataille apprirent à s'estimer. D'autre part, Napoléon méditait déjà de bouleverser la carte de l'Europe au nom du principe des nationalités, et il s'ensuivit entre les cours de Londres et de Paris, bien avant la conclusion de la paix, un refroidissement visible. Au contraire, Alexandre II n'avait point hérité de son père les griefs que Nicolas nourrissait contre l'empereur, et l'échec de la mission de Gortchakov indisposa vivement le tsar contre l'Autriche. Même après la prise de Sébastopol, Alexandre se montra sans doute obstiné dans sa défaite, et hésita à prendre la main que lui tendait Napoléon, mais il ne résista pas à la pressante intervention du roi de Prusse. Ce souverain contribua donc à réconcilier Alexandre II et Napoléon III ; il en fut récompensé par l'admission de ses plénipotentiaires au Congrès de Paris malgré l'opposition de l'Angleterre et de l'Autriche.

Dès le lendemain du congrès, Napoléon envoya comme ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg M. de Morny, partisan décidé de l'alliance russe, à la réalisation de laquelle il s'était activement employé, de concert avec le prince Gortchakov, pendant les conférences de Vienne. M. de Morny, par contre, jugeait avec sévérité la politique envahissante et intolérante de l'Angleterre, qui avait, à la même époque, un défenseur chaleureux dans la personne de M. de Persigny. L'homme que Napoléon avait envoyé sur les bords de la Néva, pour le représenter auprès du tsar, eut la bonne fortune de trouver à la chancellerie, non plus Nesselrode, mais Gortchakov lui-même. L'entente des deux cabinets se manifesta très nettement sur la question de l'union des principautés moldo-valaques, et surtout dans l'entrevue de Stuttgart, où les deux empereurs convinrent de ne rien faire en Europe sans s'être mis préalablement d'accord : Napoléon s'engagea à soutenir la politique du tsar en Moldo-Valachie, le tsar à laisser l'empereur libre au delà des Alpes. Mais Napoléon III n'a pas complètement renoncé à l'alliance anglaise ; hanté par ses rêves de remaniement de la carte d'Europe, il est décidé de plus en plus à faire servir son crédit au triomphe

du principe des nationalités ; il s'imagine qu'il est assez puissant pour devenir l'arbitre de la Russie et de l'Angleterre, pour tenir la balance égale entre les deux États, pour les faire servir l'un et l'autre à la réalisation de ses plans. Ainsi s'explique, au lendemain de l'entrevue de Stuttgart, la visite d'Osborne, visite dont le mariage du prince Frédéric avec la princesse Victoria ne tarda pas à montrer l'inutilité. L'alliance anglaise était déjà entamée depuis le jour où, avant la prise de Sébastopol, Napoléon avait vainement proposé à son alliée de faire du règlement de la question polonaise une condition de la paix ; elle ne survécut pas aux événements d'Italie ; elle se tourna en animosité lors de l'annexion de Nice et de la Savoie.



Alexandre GORTCHAKOV (1798-1883).

Napoléon n'a pas prévu qu'en aidant à la formation de la nationalité italienne il a encouragé les espérances de la Pologne, et l'insurrection de 1863 va non seulement détacher la Russie de la France, mais permettre à la Prusse de s'assurer un allié, sans lequel elle ne serait point aujourd'hui ce qu'elle est en Allemagne. Dès son avènement le roi Guillaume avait distingué M. de Bismarck, et il l'avait envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, se rappelant ces paroles du grand Frédéric : « Avant d'entreprendre une guerre au sud ou à l'est du royaume,

tout prince prussien doit, à tout prix, s'assurer la neutralité de la Russie, s'il ne peut obtenir son appui. » M. de Bismarck fit ses premières armes en circonvenant le prince Gortchakov, qui détestait l'Autriche depuis la guerre de Crimée, en lui offrant le concours dévoué de la Russie en Orient; il parvint à faire oublier l'attitude de la cour de Berlin pendant la dernière crise, dissipant les défiances, tirant parti de l'ascendant que le roi Guillaume exerça toujours sur Alexandre II. Devenu président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, il fut servi à souhait par l'insurrection polonaise, sympathique en France pour des raisons diverses à l'opposition comme au clergé. Drouyn de Lhuys conseilla à l'empereur de s'en prendre à la Prusse, de lui reprocher d'avoir donné à la question polonaise un caractère européen; mais il fut joué par l'Angleterre et l'Autriche, qui se contentèrent des vagues explications de M. de Bismarck, et poussèrent Napoléon à agir diplomatiquement auprès d'Alexandre. Le tsar ne pouvait qu'accueillir avec colère cette intervention dans une affaire d'ordre intérieur. Napoléon, froissé, perfidement poussé par Rechberg et Palmerston, lança la note du 10 avril, qui indigna le tsar au point qu'il proposa au roi de Prusse, aussitôt après la répression de l'insurrection, de faire une guerre commune à l'Autriche et à la France.

On connaît les suites de cette politique imprudente. La Russie laissa la Prusse se substituer à l'Autriche en Allemagne, puis écraser la France : Alexandre II, comme son chancelier, avait subi le charme de la politique bismarckienne. Gortchakov ne voyait pas le danger lorsqu'il déclarait, en 1870, que « la Russie ne saurait éprouver aucune alarme de la puissance de la Prusse ». Celle-ci fut trop heureuse de payer une neutralité aussi efficace en laissant la Russie déchirer la clause du Traité de Paris relative à la mer Noire.

Les destinées de la Prusse se trouvaient accomplies, grâce aux desseins, généreux peut-être, mais à coup sûr chimériques, de Napoléon, grâce en dernier lieu à la bienveillance de la Russie. L'Autriche, comme puissance germanique, n'existait plus; l'Angleterre avait subi une déconvenue sur le terrain du traité de 1856; la France était affaiblie et mutilée. Mais l'arbitre de l'Europe, ce n'était plus le tsar : l'axe du monde diplomatique passait désormais par le cabinet du prince Bismarck. Du moins, la Russie allait avoir en Orient les mains libres; elle le savait, elle en était sûre : le chancelier le lui avait dit en propres termes, et il allait tenir parole dès que le moment en serait venu.

Il serait hors de propos de retracer ici les vicissitudes de la Triple Alliance sous sa première forme, c'est-à-dire lorsque la Russie y tenait la place que l'Italie a cru devoir y occuper depuis. Le prince Gortchakov ne tarda pas à mesurer, au point de vue russe, les résultats de la guerre de 1870, et il se promit bien de ne pas laisser la Prusse, inquiète de notre relèvement, nous écraser une fois de plus. Les incidents de 1875 démontrèrent à M. de Bismarck le revirement qui s'était produit dans la politique de Pétersbourg : le chancelier n'hésita pas à modifier celle de la Prusse, malgré le prix particulièrement élevé qu'il avait attaché jusqu'à cette époque à l'alliance russe. Son attitude pendant la crise orientale obligea la Russie à soumettre aux puissances le traité de San-Stefano, et, au Congrès de Berlin, il prépara l'alliance autrichienne en suggérant l'idée de l'occupation de la Bosnie. Pousser l'Autriche à devenir une puissance slave, déterminer son expansion vers l'est, c'était l'opposer à la Russie en même temps que l'obliger à s'appuyer sur le vainqueur de 1866. Ainsi fut conclue, en 1879, l'alliance austro-allemande, dirigée contre la Russie autant et plus peut-être que contre la France.

L'assassinat d'Alexandre II par les nihilistes rendit quelque cordialité aux rapports des cours de Pétersbourg et de Berlin. Le nouveau tsar, blessé dans ses affections les plus chères, éprouva le besoin de se rapprocher d'un État où le socialisme était sévèrement traqué. Une fois de plus la Russie et l'Autriche firent taire un moment leurs aspirations rivales sous le patronage du vieux roi de Prusse. Le rescrit relevant de ses fonctions le prince Gortchakov fut considéré comme une satisfaction donnée à l'Allemagne, et, dans la mémorable entrevue de Skiernievice, les trois souverains d'Allemagne, d'Autriche et de Russie prirent l'engagement solennel de travailler en commun au maintien de la paix européenne (1884). Ce nouvel accord dura peu : la révolution rouméliote réveilla l'antagonisme latent qui existait entre Pétersbourg et Vienne au sujet des affaires orientales. Le tsar comprit qu'on voulait lui fermer le chemin de terre vers les détroits ; il tint à montrer qu'il pouvait y arriver par une autre route, la mer Noire, et il supprima la franchise du port de Batoum. Depuis ce temps, les affaires bulgares ont mis aux prises la diplomatie russe avec les chancelleries de Vienne et de Londres.

On n'attend pas de nous un exposé des conditions dans lesquelles s'est produit le rapprochement de Cronstadt entre la Russie et la France. Un point paraît hors de doute : c'est le ca-

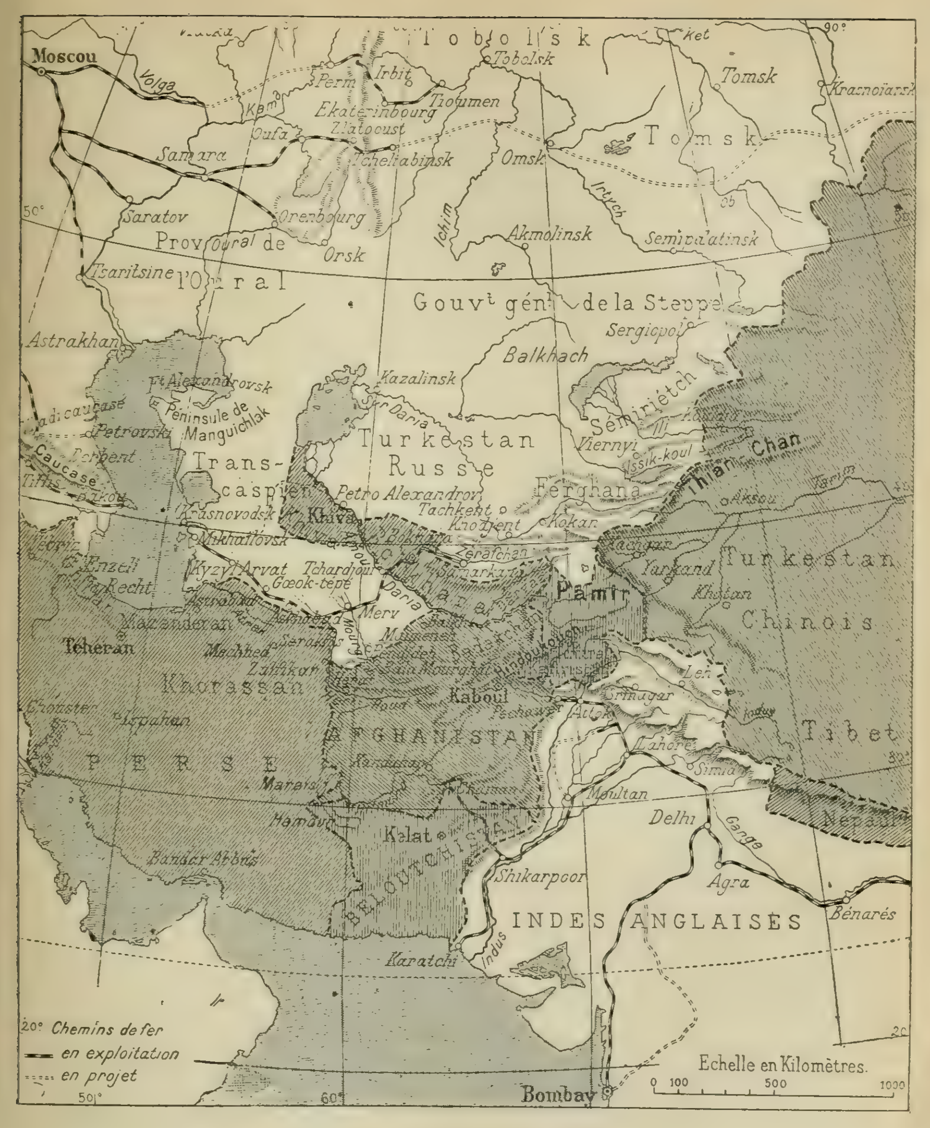
ractère essentiellement pacifique de ce rapprochement. Nous ferons remarquer toutefois que, si le tsar a trouvé contre lui à Sofia l'hostilité de l'Angleterre, la France a rencontré au Caire l'hostilité de la même puissance. Les deux États ont peut-être estimé que leur intérêt bien compris leur conseillait de s'entendre pour une action diplomatique éventuelle contre l'adversaire commun de leur politique respective en Orient, et cette politique, tant à Sofia qu'au Caire, étant favorable aux intérêts du sultan, devait avoir pour conclusion logique la rupture des entraves plus ou moins lâches qui gênaient la neutralité de la Turquie. Ce n'est là qu'une face de la question, mais il n'est pas téméraire de supposer que les bases de l'accord franco-russe sont plus larges et plus générales. Si l'alliance anglaise est condamnée par le cabinet de Paris, si le passé a démontré l'impossibilité d'une coopération digne et fructueuse avec le gouvernement de la Reine, on a certainement prévu au quai d'Orsay les éventualités qui peuvent se produire en Europe et envisagé toutes les conséquences d'une orientation nouvelle, radicale, décisive, de notre politique extérieure.

Maxime PETIT.

Les Russes en Asie.

La Russie offre l'exemple du plus remarquable mouvement d'extension vers l'Orient de la civilisation et de la puissance européennes. Alors qu'au XIIIe siècle les Mongols, se jetant vers l'Occident, avaient envahi la Russie et atteint presque le centre de l'Europe, quelques siècles plus tard les Russes à leur tour occupaient les régions d'où s'étaient élancés leurs anciens vainqueurs, c'est-à-dire presque toute la moitié septentrionale de l'Asie. Les Slaves avaient reconstitué un empire qui laisse loin derrière lui la puissance mongole, et l'on pourrait dire que le tsar, avec son territoire asiatique plus vaste que l'Europe, est en quelque sorte le continuateur des rois mongols dont il a pris la place.

Les conquêtes des Russes dans l'Asie septentrionale et cen-



Carte montrant la pénétration anglo-russe en Asie.

trale ont suivi trois directions. Par les monts Ourals, ils ont envahi la Sibérie ou pays de l'antique Sibir ; par les steppes du pays des Kazaks ou des Kirghizes, ils ont pris la direction de l'Asie centrale, s'étendant ainsi dans les vallées du Syr-Daria et de l'Amou-Daria (ancien Oxus), vers le Turkestan d'un côté, vers Merv et le pays tourkmène de l'autre ; enfin, par le Caucase, ils se sont avancés vers la Turquie et la Perse.

C'est du côté de l'Oural que les progrès des Russes se sont manifestés tout d'abord, à la fin du XVIe siècle. Sur le versant asiatique, des princes tatars, ostiaks, bouriates, avaient fondé des États assez puissants. Le khan le plus important résidait à Sibir, sur l'Irtych. Ce furent les Cosaques, ces populations indisciplinées que l'on ne pouvait réduire à l'obéissance, mais qui servaient aux Moscovites de rempart contre les Tatars, qui conquirent pour le tsar les vastes étendues de territoire de la Sibérie. En 1558, Ivan IV, le Terrible, avait concédé à la famille Strogonov la vallée de la Kama, l'Oural et tous les pays du versant oriental des montagnes qu'ils pourraient conquérir, leur confiant le soin de défendre la frontière de l'Empire. Un ataman des Cosaques du Don, du nom d'Iermak Timoveiev, proposa aux Strogonov de conduire une expédition contre les Tatars. En 1580, à la tête de 850 aventuriers ou brigands, Russes, Cosaques, Allemands, Polonais, Tatars même, il descendit la Toura et s'empara de la ville tatare de Tchinghi-Toura. Au printemps suivant, Iermak descendit le Tobol, s'avança jusqu'à l'Irtych, défit l'armée du khan de Sibir et reçut aussitôt la soumission de la plupart des princes de l'Oural à l'Obi ; il leur imposa un tribut de fourrures. Ivan accepta les conquêtes du Cosaque, qu'il chargea de continuer, en son nom, l'œuvre entreprise. On peut dire qu'à partir de ce moment la Russie se trouvait fatalement entraînée à la conquête d'une moitié de l'Asie.

En 1586, Tioumen remplaça la ville tatare de Tchinghi-Toura ; l'année suivante, Tobolsk, qui fut la capitale des possessions asiatiques jusqu'en 1824, fut fondée près de l'ancienne Sibir. Les Cosaques remontèrent l'Obi, puis la Ket ; transportant leurs barques par terre, ils gagnèrent le cours de la Kas, affluent de l'Iénisséi : ayant ainsi pénétré dans le bassin de ce fleuve, ils le soumirent ; en 1631, ils s'établissaient à Bratskii Ostrog, au confluent de l'Angara et de l'Oka. Évitant les principautés bouriates du lac Baïkal, ils imposèrent le tribut aux riverains de la Léna, Toungouses et Yakoutes, peuples sans cohésion politique. Vers le milieu du XVIIe siècle, ils détruisirent le royaume d'Irkoutsk, conquirent la Transbaïkalie, et enfin

prirent possession du Haut-Amour, où ils fondèrent Albazin : pour la première fois les Russes se heurtaient à la Chine ; la nouvelle ville fut prise et reprise par les Cosaques et par les Mandchoux; le traité de Nertchinsk (1689) rendit à la Chine tout le bassin de l'Amour. De ce côté, la frontière russe était fixée pour plus de cent cinquante ans. A l'est, elle atteignait le Pacifique.

« Un siècle seulement, dit M. Boulangier (*Notes de voyage en Sibérie*), s'était écoulé depuis les débuts de l'invasion ; la Sibérie entière avait été parcourue et soumise par de petites troupes d'aventuriers, agissant d'eux-mêmes, sans mandat officiel, sans aucune instruction du gouvernement qu'ils servaient. Aussitôt arrivés près d'un centre indigène, le premier souci des envahisseurs était la construction de l'*ostrog*, citadelle en bois, avec tours et murailles protégées par un mâchicoulis. Des individus moitié marchands, moitié brigands, déportés, déclassés de toutes sortes, qui suivaient les Cosaques, élevaient quelques *izbas;* puis on faisait venir de Russie des laboureurs qui créaient un village en dehors de l'enceinte fortifiée ; enfin le tsar de Moscou, prenant le village sous sa protection, envoyait un voïvode pour l'administrer. L'officier investi de ce titre était le chef militaire et en même temps le gouverneur civil du nouveau territoire, quelquefois énorme, annexé à l'Empire ; il recevait le tribut des indigènes. Mais sa nomination suivait toujours l'établissement définitif de la domination cosaque ; tant que ces bandes de volontaires entreprenants rôdaient à la recherche d'une piste favorable, c'était à leurs risques et périls. »

Pierre le Grand divisa la Sibérie en cinq provinces relevant d'un gouverneur général et administrées par des vice-gouverneurs. Chaque province était partagée entre les voïvodes. C'est du règne de ce prince que date la découverte des mines de Sibérie : en 1691, deux Toungouses firent connaître les mines d'argent de Nertchinsk au gouvernement russe, qui en fit commencer l'exploitation. En 1705, Demidov fonda la première usine qui traitât les immenses gisements de fer et de cuivre de l'Oural; il découvrit les placers d'argent de l'Altaï, dont il fit don au fisc en 1742.

Le tsar Pierre fit en vain tenter la traversée des monts Tian-Chan par une expédition qui allait à la recherche de mines d'or. Le premier, il jeta les yeux sur l'Asie centrale. Il poursuivit aussi la conquête du Caucase, lança une flotte sur la mer Caspienne et intervint dans les affaires de Perse. Il pensa à ramener au moyen de canaux l'Oxus vers la mer Caspienne, ce qui

lui aurait ouvert une route vers l'Asie, et il dirigea une expédition (1717) contre le khan de Khiva, avec lequel il signa un traité.

Ses successeurs, négligeant l'Asie centrale, s'appliquèrent à la conquête du Caucase, où ils eurent pour adversaires à la fois les princes indigènes et le chah de Perse. Catherine II pensa trouver de ce côté une route pour gagner l'Asie centrale et l'Inde. Elle défendit le Kouban et le Térek par une ligne de postes fortifiés et passa des traités avec les princes montagnards. Le roi de Géorgie, Héraclius, se déclara le vassal de Catherine, et le sultan à son tour dut abandonner les territoires du Caucase qui lui payaient tribut. Enfin, en 1799, après que les Russes eurent repoussé une invasion des Perses en Géorgie, le fils d'Héraclius, Georges XIII, abandonna son pays épuisé au tsar Paul Ier, qui l'érigea en province russe en 1801.

Du côté de la Perse, les intérêts de la Russie étaient en concurrence avec ceux de l'Angleterre, car la Perse se trouvait être, avec l'Afghanistan, la barrière qui séparait en Asie les deux grandes puissances. Aussi la cour d'Ispahan devint-elle, au commencement de ce siècle, le théâtre d'intrigues européennes. Le capitaine Malcolm y remplit, en 1800, une mission à la suite de laquelle l'influence britannique domina en Perse pendant de longues années. Les souverains de Russie ne perdaient pas de vue leurs projets sur l'Inde. Paul Ier, en 1800, avait proposé au Premier Consul d'engager une expédition en commun dans l'Inde par la voie de la Caspienne, d'Astrabad, d'Hérat et de Kandahar : sur le refus de la France, il avait persisté à entreprendre seul de soulever les Hindous contre la domination anglaise. Le général Orlov, ataman des Cosaques, était déjà parti d'Orenbourg, quand la mort du tsar arrêta l'exécution de ce projet. Quelques années plus tard, Napoléon et Alexandre rêvaient d'attaquer l'Angleterre dans l'Inde même avec l'aide de la Perse. L'influence française, à la suite de la mission du général Gardonne, paraissait prépondérante à la cour du chah (1807), mais l'influence britannique reprit le dessus après le départ de Gardonne.

Ce fut seulement au lendemain de la guerre franco-russe de 1812 que la Russie fit la paix avec la Perse, qui, par le traité de Gulistan, lui céda l'Iméritie, la Mingrélie, le Daghestan, le Chirvan, etc. (octobre 1813). La guerre recommença en 1826; au traité de Tourkmantchaï, la Russie gagna Erivan et Nakhitchevan (février 1828), et se réserva le droit exclusif de navigation sur la

Caspienne, peu de mois avant que le traité d'Andrinople accrût encore ses possessions en Asie par la cession de Poti. La Perse, qui avait signé de nouveaux traités avec l'Angleterre en mars 1809 et en novembre 1814, parut subir l'influence russe dans les années qui suivirent le traité de 1828, et servir la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg dans les pays situés à l'est de la Caspienne.

La Russie avait soumis en 1812 les Kirghizes de la petite horde; puis elle était entrée en relations avec les Turcomans qui peuplaient les vastes régions comprises entre la Caspienne, la Perse, l'Afghanistan et la Chine. Mouraviev fut envoyé à Khiva en 1819; une caravane russe arriva à Bokhara en 1824. La situation de l'Asie centrale était alors déplorable, et le demeura longtemps encore : les brigands turcomans dévastaient tout le pays, pillant, massacrant et emmenant en esclavage d'innombrables prisonniers; aucun commerce n'était possible dans de telles conditions d'insécurité.

L'émir de Bokhara, les khans de Khiva et de Kokan étaient les princes les plus puissants de la région; ils ne laissaient pas pénétrer les chrétiens; les turcomans Tekkés, les turcomans Sarik et d'autres tribus occupaient les contrées comprises entre la Caspienne et l'Amou-Daria; l'oasis de Merv, sur le Mourghab, avait été enlevée à la Perse au XVIIIe siècle par les Sarik. Hérat, la vallée du Mourghab, le haut Amou-Daria, le Kafiristan, les vallées du Pamir étaient au pouvoir de chefs ou khans, les uns de race turcomane, d'autres d'origine aryenne, dépendants plus ou moins de l'émir de l'Afghanistan, de celui de Bokhara ou du khan de Kokan. La Chine, maîtresse du Turkestan oriental, entretenait aussi avec les princes du Pamir oriental des relations mal définies; de 1825 à 1831, ils réprimèrent une insurrection dans le pays de Kachgar et d'Yarkand.

L'immense plateau de l'Asie centrale est d'une traversée difficile; les obstacles qu'y rencontre la marche des caravanes ou des troupes donnent une valeur particulière aux routes tracées par la nature entre les steppes du Turkestan et la mer des Indes. Elles traversent de longs défilés entre la vallée de l'Inde à l'Afghanistan : on va de Pechawer à Caboul par le col de Khaïber; de Chikarpour à Kandahar par le col Bolan et Kwatah. Un étroit passage unit Caboul à Kandahar. Hérat commande les routes de Kandahar à Mechhed par l'Hériroud, et à Merv par le Mourghab. Enfin, deux routes difficiles conduisent du haut Amou-Daria à l'Indus à travers l'Hindou-Kouch. Une grande voie commerciale, contournant le Pamir à l'est, va de Kokan à Ladak par Kachgar

et Yarkand. Mais si les routes de l'Hindou-Kouch et de l'Himalaya sont utilisées par les caravanes, leur emploi présente pour les armées des difficultés matérielles et politiques telles qu'on a dû considérer comme les principales voies d'invasion de l'Inde celles de Kandahar et de Caboul : les dominer a été le but poursuivi par l'Angleterre à partir du jour où elle a conquis l'Hindoustan. Voyant les soldats et les commerçants russes s'avancer vers l'Asie centrale, l'Angleterre a pu craindre que la question d'Orient ne se réglât pas dans la Méditerranée seulement, mais que la Russie ne transportât un jour la lutte sur la frontière des Indes et, se dirigeant vers la mer libre, ne s'ouvrît un passage à travers l'Afghanistan. On comprend donc l'importance qu'a attachée l'Angleterre à arrêter les progrès des Russes de ce côté.

Les zones d'influence de la Russie et de l'Angleterre étaient séparées, il y a soixante ans, non seulement par l'Afghanistan et par les khanats turcomans, mais aussi par les principautés de l'Himalaya et de l'Inde septentrionale. Néanmoins, dès 1832 on envisageait la possibilité d'un conflit anglo-russe en Asie. Dans son livre *Russia in Central Asia*, l'ouvrage le plus remarquable qui ait été publié sur cette question, M. Curzon cite la phrase suivante de la *Gazette de Moscou*, datée de 1832 : « Bientôt, c'est à Calcutta seulement que nous aurons à traiter avec cette nation perfide. » L'Angleterre avait cherché à nouer des relations commerciales avec Bokhara, que déjà avaient visitée Anthony Jenkinson en 1558, le colonel Garber en 1732, George Thompson en 1741. En 1825, après avoir parcouru pendant six ans le Cachemire, l'Afghanistan et le Turkestan, W. Moorcroft et G. Trebeck parvinrent à Bokhara, où ils résidèrent cinq mois. En 1832, le lieutenant A. Burnes se rendit aussi de l'Inde à Bokhara et conclut avec l'émir un traité de commerce. De leur côté, les Russes portaient leur attention sur l'Asie centrale : en 1835, Perovski fondait sur la rive orientale de la Caspienne le fort Novo-Alexandrovsk ; Demaison et Vitkievitch, l'un en 1834, l'autre en 1835, furent envoyés à Bokhara ; la Russie encouragea les Persans à s'emparer d'Hérat, qu'ils avaient vainement attaquée en 1833 ; des officiers russes accompagnaient l'expédition, qui échoua devant la ville, défendue par l'officier anglais E. Pottinger (novembre 1837-juin 1838).

La même année, Vitkievitch était envoyé à Caboul, où se trouvait l'agent anglais Burnes. L'Angleterre se mêlait alors fort activement des troubles de l'Afghanistan, agité par les rivalités des prétendants, et prenait pied dans le Béloutchistan. Nous rap-

pellerons seulement l'occupation de Karrack (1838), le traité conclu en juin 1838 entre le gouvernement britannique et Chah-Suja, rival du khan Dost-Mohammed, qui régnait à Caboul depuis 1826; la première campagne anglaise contre l'Afghanistan, qui aboutit à la prise de Kandahar (avril 1839) et de Caboul (août 1839), et à l'intronisation de Chah-Suja; l'expédition à Kelat (novembre 1839) suivie du traité de 1841; le soulèvement et la défaite de Dost-Mohammed (novembre 1839-septembre 1841); puis le massacre des agents anglais, l'insurrection générale de l'Afghanistan (décembre 1841); la retraite désastreuse de l'armée britannique, presque entièrement anéantie (janvier 1842). Une seconde campagne, victorieusement conduite par les généraux anglais, amena la réoccupation de Kandahar et de Caboul (août-septembre 1842); mais l'Angleterre se contenta d'avoir vengé ses soldats, et reconnut Dost-Mohammed comme souverain de l'Afghanistan, que les troupes britanniques évacuèrent au lendemain de la conquête.

L'intervention de l'Angleterre dans les affaires de ce pays l'avait engagée à rechercher plus activement qu'elle ne l'avait fait jusque-là les sympathies des khans de l'Asie centrale; Stoddart fut envoyé à Bokhara en 1838; Wood explora le haut Oxus jusqu'au lac Sari-Kul; Abbot, Shakspear et Canolly vinrent à Khiva en 1840; l'année suivante, Canolly se rendit chez l'émir de Kokan, puis rejoignit Stoddart à Bokhara, au moment même où l'armée anglaise était massacrée par les Afghans. Les deux envoyés furent emprisonnés, soumis à d'abominables tortures et enfin mis à mort (juin 1842). L'Angleterre ne pouvait songer à les venger, et c'est au prix des plus grands périls que le missionnaire Wolf parvint à recueillir des informations sur leur sort.

Bokhara était alors aux mains d'un prince fanatique et barbare, qui se plaisait à pratiquer d'épouvantables supplices, Nasrullah, qui régna de 1826 à 1860. Le temps n'était pas encore venu où la Russie pourrait mettre fin aux horreurs dont le Turkestan était le théâtre; elle n'avait pas encore de base solide d'opérations et était surtout préoccupée de la soumission du Caucase. L'expédition de Perovski contre Khiva (1839) fut un désastre, en raison du froid excessif que les troupes supportèrent; la mission de Boutenev, Khamkov et Lehmann à Bokhara n'eut aucun résultat (1841), mais l'année suivante Danilevski conclut un traité avec Khiva.

De 1841 à 1860, la politique de la Russie se dessine; d'une part, elle achève la conquête du Caucase; d'autre part, elle s'avance prudemment vers le Turkestan. En 1844, elle soumet la

grande horde kirghize ; une ligne de forts est établie d'Orenbourg au lac Baïkal pour assurer la tranquillité en pays kirghiz; puis, pour défendre cette région contre les incursions des gens de Kokan, la frontière est reportée au sud; le fort Novo-Alexandrovsk est remplacé par le fort Novo-Petrosk (qui reçut en 1857 le nom d'Alexandrovsk) ; en 1848, le fort Aralsk est construit sur les bords de la mer d'Aral, et une flottille porte sur ce grand lac le pavillon russe ; en 1849, le fort de Kazala s'élève sur la rive du Syr-Daria ; en 1853, Blaramberg s'empare de la ville d'Ak-Musjid, sur ce même fleuve, et bâtit le fort Perovski. Plus à l'est, la frontière avance aussi vers le sud, bien au delà du Balkhach. En 1854, un autre fort est établi à Vernyi, au nord du lac Issyk-Koul, pour surveiller les débouchés du Thian-Chan.

Pendant la guerre de Crimée, les Russes, comptant sur la neutralité de la Perse et se proposant de gagner l'appui de l'Afghanistan, formèrent le projet d'une invasion de l'Inde : 30 000 Russes auraient marché d'Astrabad à Mechhed, Hérat, Kandahar. L'Angleterre, cependant, traitait avec le khan de Kélat (1854) et avec Dost-Mohammed lui-même (mars 1855). Les Persans, ennemis naturels des Afghans, s'emparèrent de Hérat en octobre 1856, et la guerre éclata presque aussitôt entre eux et les Anglais ; elle se termina, en mars 1857, par le traité de Paris. Le chah garda Hérat, que le Russe Khanikov visita en 1858. En 1861, une expédition malheureuse fut dirigée par la Perse contre Merv, où les Tekkés s'étaient établis quatre ans plus tôt. La situation était nette à cette époque : l'influence de la Russie était prépondérante en Perse ; dans l'Afghanistan qui, en 1863, conquit Hérat, l'Angleterre au contraire dominait. Les Turcomans demeuraient indépendants ; mais du côté des possessions russes leurs incursions étaient arrêtées par les forts nouvellement établis aux approches de leur territoire, qui eussent pu servir de points de départ à des colonnes convergentes. Il y eut comme un temps d'arrêt, très court, dans la marche des Russes vers l'Asie centrale.

A la même époque ils étendaient largement les frontières de la Sibérie. Mouraviev faisait la conquête du fleuve Amour en 1854, et, par le traité de Pékin, la Chine cédait à la Russie le pays situé au sud de ce fleuve jusqu'à l'Oussouri (1860). La possession de ces nouvelles provinces assurait une bonne route fluviale et de magnifiques positions maritimes, sous un climat relativement doux : l'arsenal du Pacifique fut transféré à Vladivostock. La Sibérie avait fait de grands progrès depuis la conquête accomplie par les Cosaques. Le régime de la transportation avait fourni

des bras à l'industrie et à l'agriculture ; des colons libres s'étaient fixés dans la Sibérie occidentale ; des établissements d'instruction avaient été fondés, et on avait même agité le projet d'une université.

La production des mines de l'Oural et de l'Altaï prit, à la fin du XVIIIe siècle, et dans le cours du XIXe siècle, un développement considérable grâce à l'abondance et au bon marché de la main-d'œuvre et aux facilités qu'offrent les voies fluviales. En 1835, on découvrit des mines d'or dans la Sibérie orientale, et l'exploitation des placers, malgré les obstacles qu'elle rencontre, est une source de richesse pour ces contrées lointaines. En 1845, le gouvernement fit construire l'usine de Nikolaïevsk, au confluent de l'Angara et de l'Oka, pour encourager par son exemple l'industrie du fer.

L'organisation administrative de la Sibérie date de 1822. Les voïvodes, dont le gouvernement avait peu à peu restreint l'indépendance et réprimé la tyrannie, furent remplacés par des fonctionnaires réguliers. Deux gouverneurs généraux furent nommés, l'un à Omsk (Sibérie occidentale), l'autre à Irkoutsk (Sibérie orientale). La Sibérie orientale comprenait les gouvernements de l'Iénisséi, d'Irkoutsk et d'Iakoutsk. La Transbaïkalie, la province maritime, la province de l'Amour et le Kamtschatka, ont formé en 1860 le gouvernement général de l'Amour, auquel a été unie l'île de Sakhalien, cédée à la Russie en 1867 par le Japon en échange des îles Kouriles.

Le mouvement d'expansion qui a conduit les Russes de la Caspienne au Pamir, et de la mer d'Aral à l'Hindou-Kouch, ne pouvait s'arrêter à mi-route, comme on l'avait pensé à la suite de la construction de la ligne des forts destinés à arrêter les Turcomans.

Ainsi que le disait le prince Gortchakov en 1864 : « Lorsqu'un État civilisé se trouve en contact avec des peuples dont l'organisation sociale est rudimentaire, il arrive toujours que l'intérêt de la sécurité des frontières et celui des relations de commerce exigent que l'État le plus civilisé exerce un certain ascendant sur des voisins que leurs mœurs nomades et turbulentes rendent fort incommodes. On a d'abord des incursions, des pillages à réprimer ; pour y mettre un terme, on est forcé de réduire à une soumission plus ou moins directe les peuplades limitrophes. Une fois ce résultat atteint, celles-ci prennent des habitudes plus tranquilles ; mais elles se trouvent, à leur tour, exposées aux agressions des tribus plus éloignées. L'État est obligé de les défendre contre ces déprédations : de là, la nécessité

d'expéditions lointaines, coûteuses, périodiques ; si l'on se borne à châtier les pillards et qu'on se retire, la leçon est bientôt perdue : il faut donc poser les bases d'un système sur des conditions géographiques et politiques, fixes et permanentes. »

La marche des Russes devait donc, qu'ils le voulussent plus ou moins, continuer jusqu'au jour où ils seraient en présence soit d'une barrière naturelle infranchissable, soit d'un État organisé ayant des limites certaines et habité par des populations tranquilles. C'est ainsi qu'ils devaient être amenés à s'emparer du Turkestan.

Nous ne pouvons raconter ici dans le détail les campagnes dans lesquelles les généraux russes firent preuve d'autant d'ardeur et d'habileté que les soldats de courage et d'endurance. Contentons-nous de fixer la chronologie de la conquête du Turkestan. En 1861, Tchernaïev et Vorekine étendaient jusqu'aux mont Thian-Chan la frontière russe, au sud du Balkakch, de sorte que le khanat du Kokan fut investi du côté de l'Est. La guerre fut marquée par la prise d'Aoulié-Ata et de Hazret (juillet 1864), de Tchimkent (octobre 1864), de Tachkent (1865). L'émir de Bokhara ayant occupé Khodjent, la guerre éclata entre lui et les Russes. Le manque de fourrages força Tchernaïev à battre en retraite, au grand détriment du prestige russe. Son successeur, Romanovski, défit 35 000 Bokhariotes à Irjur (20 mai 1866) avec 20 000 hommes, prit Khodjent, Oura-Tioubé et Djizak. Le général Kauffmann fut, en septembre 1867, nommé gouverneur général du Turkestan, qui avait pour capitale Tachkent : l'émir de Kokan, réduit à une faible partie de ses États, était vassal de la Russie. Kauffmann se chargea d'agrandir sa province ; en mai 1868, il enleva Samarkand à l'émir de Bokhara, Mozaffer-ed-Din, qui avait succédé à son père en 1860. C'est lui qui régnait à Bokhara quand Vambéry, déguisé en derviche, visita cette ville en 1863. Mozaffer signa, en juillet 1868, un traité par lequel il promettait le payement d'une indemnité de guerre de deux millions, et abandonnait Samarkand et le Zerafchan.

La Russie se trouvait limitrophe du Pamir, comme elle l'était déjà du Thian-Chan. Par-dessus ces montagnes, elle pouvait jeter les yeux sur l'Afghanistan, le Kachgar, la Chine. Un aventurier, Yacoub-bey, avait fondé quelques années auparavant, dans la Tartarie chinoise révoltée, un empire dont Yarkent était la capitale ; il conquit Kachgar en 1865. La Dzoungarie s'était déclarée aussi indépendante. La Russie profita de la démoralisation des

Chinois pour occuper Kouldja, en juillet 1871, promettant de rendre ces pays quand le Céleste-Empire serait en état d'y maintenir l'ordre. En 1872, elle reconnut l'indépendance d'Yacoub-bey. L'Angleterre entretenait depuis longtemps avec lui des relations amicales; elle lui avait envoyé en ambassade sir D. Forsyth. Cette puissance pénétra aussi dans l'Afghanistan, à la suite de la guerre civile qui suivit la mort de Dost-Mohammed (juin 1863); son allié, Chir-Ali, triompha d'Abd-ar-Rahmân-khan, qui trouva un asile près des Russes à Samarkand.

En octobre 1872, le prince Gortchakov et lord Grandville convinrent de considérer l'Afghanistan comme une sorte de tampon entre les possessions respectives des deux grands empires, le Turkestan étant naturellement abandonné à la Russie.

Ne se pressant pas d'en achever la conquête, les Russes commencèrent par tracer autour des khanats turcomans comme une longue ligne de circonvallation. En novembre 1869, ils s'installèrent à Krasnovodsk, sur la rive orientale de la Caspienne; en 1870, ils occupèrent Mikhaïlovsk et Molla-Kari, et dirigèrent une expédition infructueuse contre les Turcomans de Kyzyl-Arvat; en 1871, ils s'avancèrent jusqu'à l'Atrek, frontière de la Perse; en 1872, ils firent une seconde tentative inutile contre Kyzyl-Arvat. Le Turkestan était ainsi menacé par l'ouest comme par l'est. Une expédition contre Khiva fut prudemment combinée et victorieusement conduite par Kauffmann, à la suite de la capture de quelques Cosaques par les soldats du khan : la ville fut prise; Séid-Mohammed-Rahim-khan se reconnut vassal de la Russie (24 août 1873), et lui céda ses possessions de la rive droite de l'Amou-Daria, qui furent réunies au Turkestan russe. L'émir de Bokhara signa, le 10 octobre, un nouveau traité en vertu duquel il reçut une petite partie du territoire khivien; mais il abolit la traite, promit de réprimer le brigandage, ouvrit son pays au commerce russe, et s'interdit d'y laisser pénétrer aucun étranger qui ne fût pas muni d'une autorisation du gouvernement impérial. L'année suivante, Kokan se révolta; la rébellion fut réprimée, et le khanat fut, en février 1876, annexé au Turkestan sous le nom de Ferghana.

En 1874, un gouvernement militaire indépendant du Turkestan avait été formé des côtes de la Caspienne, sous le nom de Province Transcaspienne; sa frontière méridionale était le cours de l'Atrek. Une troisième expédition contre Kyzyl-Arvat échoua encore; il fallait néanmoins prévoir le moment où la Russie, ayant soumis les Turcomans, enserrerait Bokhara entre ses possessions, et où ses frontières qui déjà atteignaient

celles de la Perse, seraient voisines de Mechhed, de Merv et d'Hérat.

On envisagea aussitôt les conséquences économiques de ces progrès de la domination russe et les avantages qu'en retireraient le commerce et la civilisation. L'Angleterre était néanmoins inquiète de la marche des Russes vers Hérat. Son activité se manifesta de divers côtés. Des officiers anglais parcoururent le Khorassan; un nouveau traité fut passé avec le khan de Kélat (décembre 1876). Les passes de l'Inde et l'Afghanistan attiraient aussi l'attention du gouvernement de Calcutta.



Le Général SKOBELEF.
né à Riazan en 1843, mort à Moscou en 1882.

Pendant la guerre russo-turque, on examina l'éventualité d'une invasion de l'Inde par les Russes, auxquels l'émir afghan parut montrer des dispositions favorables. L'Angleterre voulut frapper un grand coup, au lendemain même du traité de Berlin. On sait qu'elle entreprit (novembre 1878) la seconde guerre afghane, à la suite du refus de l'émir de recevoir une mission britannique. Yacoub-khan, qui en février 1879 succéda à Ébir-Ali, signa, au mois de mai suivant, le traité de Gandamak : il céda les défilés, reçut 2 500 000 francs et accepta la présence d'un résident anglais à Caboul ; après l'assassinat de celui-ci (septembre 1879), il fallut deux rudes campagnes pour vaincre Yacoub-khan ; Abd-ar-Rahmân-khan, reconnu comme émir (juillet 1880), s'est déclaré l'ami de l'Angleterre et ne paraît pas l'avoir trahie depuis lors.

A la même époque, des succès éclatants amenèrent les Russes aux frontières septentrionales de l'Afghanistan, sur la route de Hérat. Trois fois les Turcomans-Tekkés les avaient arrêtés. Le général Lomakine, en septembre 1879, fut repoussé de Gœok-Tépé avec des pertes sanglantes. Cet échec était grave et de nature à ébranler le prestige de la Russie en Asie. L'année suivante, on envoya le général Skobelev, qui s'était déjà distingué dans la conquête du Ferghana. Au mois de décembre 1880, ayant

achevé tous ses préparatifs, et favorisé par la clémence exceptionnelle de la température, il dirigeait, de différents points, deux colonnes qui se concentrèrent sur Gœok-Tépé : la place renfermait 35 000 habitants, défendus par 10 000 guerriers ; le siège dura vingt-trois jours ; l'assaut fut donné le 24 janvier et la ville enlevée ; 6 500 personnes y périrent. Les oasis de l'Okhal-Tekké et Askhabad furent annexées, et le district de la Transcaspienne transformé en une province dont le gouverneur, Rohrberg, ne dépendait du gouverneur général du Caucase qu'au point de vue administratif. Au mois de décembre 1881, un chemin de fer était déjà établi du golfe Michel à Kyzyl-Arvat : ce devait être une base d'opérations pour une nouvelle campagne, soit qu'il fallût comprimer une révolte, soit que les Russes voulussent s'avancer à l'est, vers Serakhs, Mechhed, Merv, Hérat. Dès le mois de février 1882, le major Alikhanov, sous un déguisement, visita Merv. Une convention de frontières fut signée par la Perse. En octobre 1883, les Russes occupèrent les oasis de Tejent; puis le général Komarov, gouverneur général de la Transcaspienne, fit sommation au peuple de Merv de se soumettre (février 1884). Une députation vint prêter serment de fidélité au général; le parti de la guerre ayant tenté de résister, il fallut s'emparer de la citadelle par les armes. L'oasis de Merv fut dès lors annexée à la Russie.

La situation de l'Asie centrale s'était profondément améliorée. Les Turcomans soumis ou réduits à l'impuissance par la Russie, Yacoub-khan vaincu par la Chine, qui avait réoccupé le Turkestan oriental (1877), l'Afghanistan placé sous l'influence anglaise, tels étaient les événements qui mettaient en présence les trois grands empires, la Russie, l'Angleterre, la Chine. Le gouvernement de Pékin n'avait qu'une question à régler avec la Russie, c'était l'affaire de Kouldja ; il réclamait la restitution de ce territoire qui lui avait été promis en 1871. Le ministre de Chine conclut en 1879 un traité qui laissait à la Russie la moitié du pays litigieux ; à son retour à Pékin, il fut condamné à mort. La guerre semblait imminente ; la Russie céda et ne garda qu'une petite partie du territoire de l'Ili, mais reçut une indemnité de 9 millions de roubles, et le droit d'avoir des agents consulaires dans les principales villes de la Chine occidentale.

Entre l'Angleterre et la Russie, les difficultés pendantes étaient sérieuses. Il s'agissait de savoir où serait la ligne de défense de l'Inde : fallait-il défendre à tout prix l'accès des deux routes du Turkestan à l'Afghanistan, et combattre pour la

possession de Hérat; ou bien devait-on se contenter de reporter jusqu'à Kandahar et Caboul la ligne de défense de l'Inde, dont ces places formaient les avant-postes, reliés par des voies ferrées au réseau indien? Après l'annexion de Merv, le gouvernement britannique, se résignant à laisser les Russes posséder Merv et dominer à Mechhed, c'est-à-dire commander les routes de Hérat, crut nécessaire néanmoins de régler la question de délimitation des zones d'influence, de crainte que les Russes ne s'emparassent de Hérat. Prenant en main les intérêts de l'émir, elle décida qu'une commission anglo-russe fixerait la frontière septentrionale de l'Afghanistan. Comme il était à prévoir, des incidents eurent lieu au cours des travaux de la commission; les Russes occupèrent successivement, dans une région qui, d'après eux, dépendait des khans turcomans devenus sujets du tsar, Pul-i-Khatoun, Zulfikar, Akrobat, que l'émir réclamait de son côté; on échangea des balles et des coups de sabre sur la frontière.

L'opinion s'émut en Angleterre; on parla de guerre; des conférences eurent lieu à Rawul-Pindi entre Abd-ar-Rahmân-khan et le gouverneur général de l'Inde, lord Dufferin. Heureusement, les dispositions pacifiques des deux gouvernements prévalurent: au mois de novembre 1885, la commission mixte se réunit de nouveau; elle termina ses travaux en septembre 1886, et le résultat en fut consigné dans l'accord de juillet 1887; la démarcation sur le terrain fut faite l'hiver suivant. La question des frontières était terminée au profit de la Russie, qui, gardant Pendjdeh et Zulfikar, pourra aller à Hérat assez facilement.

Depuis lors, l'Angleterre, se réservant de défendre l'Inde sur le versant occidental des montagnes de l'Afghanistan, n'a rien négligé pour fortifier sa nouvelle frontière militaire. Elle a soutenu Abd-ar-Rahmân-khan contre Eyoub-khan, aujourd'hui interné dans l'Inde (1887), et contre Ishak-khan, qui a dû chercher un asile dans le Turkestan russe (septembre 1888). L'émir ménage la Russie; il a obtenu en 1890 qu'Ishak fût transféré de Samarkand à Tachkent, et il a permis aux négociants russes de venir à Hérat et dans les oasis du Turkestan afghan. Mais on le considère comme un protégé de l'Angleterre, qui lui paye, depuis 1883, un subside annuel de 12 lakhs de roupies (2 844 000 fr.).

Gustave **REGELSPERGER.**

DROIT PUBLIC

Organisation politique, administrative et judiciaire.

I. — Organisation politique.

Le principe fondamental du gouvernement de la Russie a toujours été et est encore l'autocratie pure ; « le souverain est autocrate (*samoderjets*) », affirmait l'article 9 de l'Instruction adressée par Catherine II, en 1768, à la Commission de codification ; l'article 1er des lois fondamentales de l'Empire répète le même axiome : « L'empereur de toutes les Russies est un souverain autocrate et absolu. Dieu lui-même commande d'obéir à son pouvoir suprême, non seulement par crainte, mais encore par devoir de conscience. » Souverain autocrate et absolu au temporel, l'empereur est, en outre, le chef suprême de l'Église orthodoxe russe, et, par conséquent, le souverain pontife de la grande majorité de ses sujets : « Il exerce le pouvoir ecclésiastique autocratique, avec l'aide du Très Saint-Synode dirigeant, nommé par lui. » Ces pouvoirs illimités n'ont légalement aucun contrepoids. Il n'y a point de charte constitutionnelle, au sens occidental de ces mots. Le tsar est un père ; ses sujets sont ses enfants, ou, si l'on veut, sont vis-à-vis de lui des enfants, qui, politiquement parlant, n'ont aucun droit ni par eux-mêmes, ni par l'intermédiaire de représentants. Il n'existe, dans cette monarchie patriarcale, rien qui ressemble ni à un parlement, ni à un ministère homogène et responsable. Tout pouvoir, exécutif ou législatif, repose sur la tête du tsar ; tout pouvoir émane de lui. Les corps, les fonctionnaires les plus élevés dans la hiérarchie, ne sont, en réalité, que des organes dont il se sert quand et comme il le juge convenable, sans être jamais lié par leurs actes

ni par leurs avis. Il les institue, les prétérit, les révoque à son gré.

Depuis 1762, la monarchie est héréditaire, par ordre de primogéniture, dans la maison de Holstein-Gottorp. Les héritiers mâles ont toujours le pas sur les héritières du sexe féminin; mais, à défaut de mâles, celles-ci ont également droit au trône, et les lois fondamentales spécifient que, si ce cas se présentait, l'impératrice jouirait du même pouvoir autocra-

L'Empereur et la Famille impériale [1].

(1) **Famille impériale.** — C'est la famille des Romanov qui occupe le trône de Russie depuis le commencement du XVIIe siècle. Cette famille descend de Rurik en ligne féminine et elle doit sa grandeur à Fedor-Nikititch Romanov, qui épousa Axina Fédorovna, fille du tsar Fédor Ier, mort en 1598. Le fils de ce dernier, Michel Romanov, fut choisi comme tsar par les Russes en 1613. Depuis l'avènement de Pierre III, en 1762, c'est la ligne aînée de la maison ducale de Holstein-Gottorp qui règne sur le grand État slave. Voici la liste chronologique des tsars de la dynastie de Holstein-Gottorp :

Pierre III, neveu d'Elisabeth Pétrovna	1762
Catherine II, d'Anhalt-Zerbst, sa veuve	1762
Paul Ier, leur fils	1796
Alexandre Ier	1801
Alexandre II	1855
Alexandre III	1881

Le tsar Alexandre III Alexandrovitch est né à Saint-Pétersbourg le 10 mars/26 février 1845; il est le fils du tsar Alexandre II (1818-1881) et de Marie, princesse de Hesse et du Rhin (1824-1880). Il a épousé, à Saint-Pétersbourg, le 9 novembre/28 octobre 1866, Marie-Sophie-Frédérique-*Dagmar*, fille du roi Christian IX de Danemark, née le 26 novembre 1847 à Copenhague. Elle a pris en se mariant les noms de *Marie*-Féodorovna.

De ce mariage sont nés cinq enfants : 1° le grand-duc *Nicolas*-Alexandrovitch, césarévitch, né à Saint-Pétersbourg le 18/6 mai 1868; — 2° le grand-duc *George*-Alexandrovitch, né à Tsarskoïé-Sélo le 9 mai/27 avril 1871; — 3° la grande-duchesse *Xenie*-Alexandrovna, née à Saint-Pétersbourg le 6 avril/25 mars 1875; — 4° le grand-duc *Michel*-Alexandrovitch, né à Saint-Pétersbourg le 5 décembre/23 novembre 1878; — 5° la grande-duchesse *Olga*-Alexandrovna, née à Peterhof le 13/1er juin 1882.

Le tsar Alexandre III a quatre frères et une sœur : 1° le grand-duc *Vladimir*-Alexandrovitch, général d'infanterie, commandant général de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg, né à Saint-Pétersbourg en 1847; 2° le grand-duc *Alexis*-Alexandrovitch, amiral général, chef suprême de la flotte, né à Saint-Pétersbourg en 1850; 3° le grand-duc *Serge*-Alexandrovitch, gouverneur de Moscou, né à Tsarskoïé-Sélo en 1857 et marié en 1884 à *Elisabeth*-Féodorovna, princesse de Hesse et du Rhin, née en 1864; 4° le grand-duc *Paul*-Alexandrovitch, né à Tsarskoïé-Sélo en 1860; 5° la grande-duchesse *Marie*-Alexandrovna, née à Saint-Pétersbourg en 1853, mariée en 1874 au prince Alfred, duc d'Edimbourg, né en 1844.

La grande-duchesse *Olga*, née à Saint-Pétersbourg en 1822, mariée au roi de Wurtemberg Charles Ier; le grand-duc *Constantin*, amiral général, né à Saint-Pétersbourg en 1827; le grand-duc *Nicolas*, feld-maréchal général, né Tsarskoïé-Sélo en 1831; le grand-duc *Michel*, feld-maréchal général, président du Conseil de l'Empire, né à Saint-Pétersbourg en 1832, sont issus du mariage de l'empereur Nicolas Ier (1796-1855) avec Alexandra-Féodorovna, auparavant Charlotte de Prusse (1798-1860).

tique qu'un empereur, sans pouvoir, d'ailleurs, donner à son conjoint le titre de souverain. La succession au trône appartient, en première ligne, au fils aîné de l'empereur et à sa des-



LA FAMILLE IMPÉRIALE.

Fac-similé d'une photographie de Levitzky.

cendance masculine; en deuxième ligne, au second des fils et à sa descendance masculine, et ainsi de suite. En cas d'extinction de la dernière branche masculine, la succession est dévolue à la fille aînée du dernier prince régnant et à ses descendants mâles,

puis à la seconde fille et à sa descendance, et ainsi de suite. La sœur cadette qui a des enfants n'écarte point sa sœur aînée, même non mariée. Lorsque la branche féminine à qui la succession est dévolue, à défaut de tous descendants mâles, règne déjà sur une autre nation, celui qui est appelé au trône de Russie peut renoncer, pour lui et son héritier présomptif, à ses droits à la couronne étrangère, et embrasser la religion russe; si ce changement de religion n'a pas lieu, c'est le plus proche parent suivant qui est appelé au trône. Les enfants issus du mariage d'une personne de la famille impériale avec une personne n'appartenant pas à une maison souveraine n'ont aucun droit au trône.

La majorité, pour les souverains des deux sexes et pour l'héritier de la couronne, est fixée à l'âge de seize ans. En cas d'avènement au trône avant cet âge, il y a lieu d'organiser une régence et une tutelle, qui peuvent être constituées sur une même tête ou dévolues à des personnes différentes, par l'empereur régnant et à son gré. Si l'empereur meurt sans y avoir pourvu, la régence et la tutelle du souverain mineur appartiennent à son père ou à sa mère, à l'exclusion des beaux-parents, et, à leur défaut, au plus proche héritier du trône, majeur, de l'un ou de l'autre sexe. A côté du régent fonctionne un conseil de régence, sans lequel le régent ne peut rien faire, et qui ne peut rien faire sans lui. Ce conseil se compose de six personnes choisies par le régent parmi les dignitaires des deux premières classes du *tchine*, et, avec l'agrément du régent, des divers membres mâles et majeurs de la famille impériale. Il a dans ses attributions toutes les affaires dont la décision appartient à l'empereur personnellement, ou à l'empereur et à son conseil; le régent a voix décisive.

La situation des divers membres de la famille impériale est réglée par un Statut de famille, modifié en dernier lieu par oukase du 2 juillet 1886. Toutes les personnes de sang impérial nées d'un mariage légal autorisé par l'empereur et contracté avec une personne de maison souveraine sont reconnues comme membres de la famille impériale, chacune d'elles occupant un rang basé sur son degré de parenté avec l'empereur dont elle descend; toutefois cette règle ne s'applique qu'aux parents par les mâles: les descendants par les femmes ne peuvent se prévaloir de la parenté de l'empereur et jouissent exclusivement des droits appartenant à leur père. Le titre de grand-duc et d'altesse impériale est réservé aux fils, filles, frères, sœurs et petits-enfants des empereurs dans la descendance masculine. Les arrière-petits enfants de l'empereur par descendance mâle ont le titre de princes du sang et d'altesse; il en est de même de l'aîné de leurs



L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,
statue en marbre de Jean Gautherin, 1868.

fils : tous leurs autres descendants sont encore princes du sang, mais seulement altesses sérénissimes. Pour assurer à tout jamais la situation des membres de la famille impériale et pour alléger les dépenses de l'État, un ensemble de biens, meubles et immeubles, a été constitué sous le nom d'apanages et sert à fournir à chacun d'eux, avec le concours du Trésor public, une allocation convenable pour son entretien. Nul membre de la famille impériale ne peut se marier valablement sans l'autorisation de l'empereur. L'héritier du trône et l'aîné de ses descendants ne peuvent épouser une princesse d'une confession non orthodoxe qu'après qu'elle a embrassé la religion gréco-russe. Les mariages de membres de la famille impériale ne peuvent être dissous qu'en vertu des lois de l'Église et pour les causes qu'elles prévoient ; la dissolution est prononcée par le Saint-Synode avec l'approbation de l'empereur.



Le tsar ALEXANDRE III Alexandrovitch,
né à Saint-Pétersbourg en 1845. — Phot. Levitzky.

Les grands-ducs et grandes-duchesses autres que le césarévitch, et les princes et princesses ayant le titre d'altesse deviennent majeurs à vingt ans, ou le jour de leur mariage s'ils se marient avant cet âge ; la majorité des autres membres de la famille impériale est fixée, conformément au droit commun, à l'âge de vingt et un ans. Les parents exercent la puissance pater-

nelle sur leurs enfants mineurs et peuvent leur nommer un tuteur testamentaire, sous réserve de l'approbation de l'empereur ; à défaut, le tuteur est désigné directement par le souverain. Tout membre de la famille impériale qui atteint sa majorité prend en main la direction de ses propriétés; mais il lui est adjoint par l'empereur, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans révolus, un curateur sans l'approbation duquel il ne peut faire valablement aucun acte de disposition.



L'Impératrice MARIE, née à Copenhague en 1847.
Phot. Levitzky.

De ce que l'Empire russe est une autocratie pure, il résulte que la machine gouvernementale a, au centre, un moteur unique, le pouvoir impérial, dont l'action est indispensable pour les plus petites affaires comme pour les questions capitales et se fait sentir jusqu'aux extrémités du territoire. Tous les rouages n'ont d'autre fonction que de transmettre l'impulsion donnée par ce moteur central. En dehors de l'empereur, personne n'a d'initiative et personne n'a le droit d'en avoir. La centralisation est absolue, avec tous les avantages et tous les inconvénients qui découlent de ce système.

Au-dessous du souverain se placent, d'une part, les trois grands corps de l'État : le Conseil de l'Empire, le Sénat, le Saint-Synode; d'autre part, les différents ministères.

Le Conseil de l'Empire (*gosoudarstvennyi soviet*) est une sorte de conseil d'État. Fondé sous l'influence de Spéranski par Alexandre Ier, à l'exemple du conseil d'État de Napoléon Ier, il en reproduit à certains égards l'organisation. A défaut d'un parlement, c'est à lui qu'est dévolue la mission sinon de faire les lois, — car c'est l'empereur seul qui est investi du pouvoir législatif, — du moins de les préparer et de discuter les projets, d'examiner le budget et de recevoir les comptes rendus des ministres. Les plus graves questions lui sont soumises; il reçoit dans son sein les grands-ducs, les ministres, les plus hauts dignitaires de l'Empire; mais, en toute chose, il n'a que voix consultative. Il donne des avis, que le souverain est absolument libre de ne pas suivre et qui ne prennent corps qu'après avoir reçu l'approbation souveraine; il est même de règle, pour ne pas gêner l'omnipotence de la volonté impériale, de soumettre simultanément à l'empereur l'avis de la majorité et l'avis de la minorité, ainsi mises officiellement sur le même rang. Le Conseil de l'Empire comprend, outre la chancellerie, dont le chef a le titre de secrétaire de l'Empire, quatre départements ou sections: un département de législation, deux départements pour les affaires civiles et les cultes et pour les finances, et un département spécial pour l'examen des requêtes relatives aux décisions des départements du Sénat. Chacun de ces départements est composé d'un président et de trois à six membres. Il y a en outre, non compris les ministres, membres de droit, une cinquantaine de membres ne siégeant qu'au *plenum*. Mais il faut bien dire qu'en dehors des départements, qui ont des attributions définies et qui se recru-

Les trois grands corps de l'État.



Le Césarévitch
NICOLAS-Alexandrovitch,
né à Saint-Pétersbourg en 1868.
Phot. Bergamasco.

tent généralement parmi des spécialistes, le Conseil de l'Empire joue un rôle moins actif que purement honorifique : il enregistre des décrets impériaux beaucoup plus qu'il n'élabore des lois, et son contrôle sur les ministres est à peu près illusoire. Notamment en matière législative, lorsqu'il s'agit de mesures de quelque importance, une pratique justifiée par l'expérience en a fait confier de préférence l'étude à des commissions spéciales prises en dehors de ce vénérable corps, de sorte que le Conseil n'est plus appelé alors qu'à une délibération de pure forme. Il existe depuis 1882 au Conseil de l'Empire une section de codification chargée de recueillir et de publier les lois nouvelles et de préparer, en tant que besoin, les nouvelles éditions du *Svod* ou Recueil des lois russes.



Le grand-duc VLADIMIR-Alexandrovitch, né à Saint-Pétersbourg en 1847.

Le Sénat dirigeant (*pravitelstvouïoustchii Sénat*), fondé par Pierre le Grand en 1711 et définitivement organisé par lui en 1718, remplaça la Cour des boïars des siècles antérieurs. Il avait à l'origine des attributions fort étendues, car elles embrassaient, en même temps que la justice, toutes les branches de l'administration ; il était notamment enjoint au Sénat « de veiller, dans toute l'étendue de l'Empire, sur les objets somptuaires, sur toutes les dépenses inutiles et surtout sur celles qui étaient de pure profession ». La création du Conseil de l'Empire et des départements ministériels enleva successivement au Sénat plusieurs de ses attributions essentielles ; et, s'il est peut-être plus spirituel que rigoureusement exact de dire qu'aujourd'hui le Sénat dirigeant ne dirige plus rien du tout, il est pourtant certain que du rang de corps politique suprême, dont le

pouvoir, selon l'oukase du 8 septembre 1802, « n'était restreint que par celui de S. M. I. », le Sénat a passé essentiellement à la situation d'une haute cour de justice. Tribunal suprême et cour de cassation, il juge en dernière instance certains crimes d'État et veille à l'exacte application de la loi en matière civile et criminelle: tribunal administratif supérieur, il veille à l'exécution des lois et peut demander compte de leur gestion à tous les fonctionnaires de l'État, même aux ministres; cour des comptes superposée aux autorités financières des provinces, il surveille la perception de l'impôt et l'emploi des deniers publics. En toute matière, ses oukases ont encore force de loi, tant qu'ils n'ont pas été cassés par l'empereur. Le Sénat promulgue et rend exécutoires tous les actes émanés du souverain, manifestes, statuts, oukases. C'est lui qui confère les titres de noblesse ou du moins en prépare la collation.

Rougeron-Vignerot. sc.

Le grand-duc ALEXIS-Alexandrovitch, né à Saint-Pétersbourg en 1850. — Phot. Levitzky.

Le Sénat comprend actuellement : 1° un département de législation, administration et revision des comptes, comptant neuf membres; 2° un département pour les affaires des paysans, qui en compte huit; 3° un département des affaires civiles (six membres); 4° un département des affaires criminelles (sept membres);

5° un département pour les affaires d'arpentage (six membres); 6° un département héraldique (six membres); plus deux départements de cassation sur lesquels nous reviendrons plus bas à propos de l'organisation judiciaire. A chaque département est attaché un procureur supérieur (*ober-prokouror*), qui doit être entendu dans toute affaire, à peine de nullité de la décision prise. Indépendamment des sénateurs régulièrement attachés à un département, il y en a sept qui siègent à l'assemblée plénière des premier, deuxième et sixième départements; puis quatre qui siègent à l'assemblée plénière des troisième, quatrième et cinquième départements; enfin, une quarantaine « sans attributions spéciales », désignés parmi les plus hauts fonctionnaires de l'État : secrétaires d'État, conseillers privés actuels, etc.



Le grand-duc PAUL-Alexandrovitch, né à Tsarskoïé-Sélo en 1860.

Le « Très Saint-Synode dirigeant » *sviatéïchii pravitelstvouïouschtchii Synod*) est celui des trois grands corps de l'Empire qui, sous l'autorité de l'empereur et en vertu de sa délégation, est chargé du gouvernement de l'Église nationale. Institué en 1721, il eut d'abord son siège à Moscou; plus tard, il fut transféré à Saint-Pétersbourg. Le Saint-Synode est la plus haute instance pour toutes les matières religieuses; mais ses actes ne valent que s'ils sont approuvés par l'empereur, chef suprême de l'Église. Il se compose de huit prélats, choisis par le souverain parmi les plus hauts dignitaires de l'Église : métropolitains, archevêques et évêques; l'un d'eux en exerce la présidence. Il siège avec le concours d'un procureur général laïque, qui est le fondé de pouvoirs de l'empereur et l'interprète de sa volonté. Le procureur général, qui est par sa situation même l'un des premiers person-

nages de l'Empire, a sous ses ordres toute une chancellerie. Il y a en outre au Saint-Synode, qui fait l'office de ministère du culte gréco-russe, trois directions pour les affaires administratives de l'Église (académies et séminaires, administration et comptabilité, contrôle).

Les Ministères.

Les ministères sont actuellement au nombre de onze (1) : Maison de l'Empereur, Guerre, Affaires étrangères, Marine, Intérieur, Instruction publique, Finances, Domaines, Contrôle général, Voies et Communications, Justice. L'érection des ministères en Russie est à peu près contemporaine de la fondation du Conseil de l'Empire; c'est encore une création de l'empereur Alexandre I[er], qui était préoccupé de donner à ses peuples des institutions plus en rapport avec celles des grands États européens. Les ministères prirent en 1802 la place des *collèges* institués par Pierre le Grand et qui n'étaient guère eux-mêmes que les anciens *prikazes* moscovites. Ils embrassent maintenant la presque totalité des branches de l'administration : le contrôle, qui sous Alexandre II ne constituait pas un ministère proprement dit, a, depuis, pris rang parmi les autres; et, d'autre part, la chancellerie privée de l'empereur, qui sous le règne précédent attirait à elle un certain nombre d'attributions fort importantes, notamment l'élaboration des lois et la police de l'État, est à peu près réduite aujourd'hui à une mission de bienfaisance (requêtes adressées à l'empereur, établissements de l'impératrice Marie).

(1) Les titulaires des onze *ministères* sont :

Maison de l'Empereur, comte *Vorontzov-Dachkov*.
Guerre, général *Vannovski*.
Affaires étrangères, M. *de Giers*.
Marine, vice-amiral *Tchikhatchev*.
Intérieur, M. *Dournovo*.
Instruction publique, M. *Délianov*.
Finances, M. *Vychnégradski*.
Domaines, M. *Ostrovski*.
Contrôle général, M. *Filippov*.
Voies et Communications, M. *Hübbenet*.
Justice, M. *Manasséine*.

Voici maintenant les noms des *agents diplomatiques* accrédités auprès des chefs d'État européens :

AMBASSADEURS :

France, M. le baron de Mohrenheim.
Allemagne, M. le comte Chouvalov.
Autriche-Hongrie, M. le prince Lobanov.
Grande-Bretagne, M. G. de Staal.
Italie, M. Vlangali.
Turquie, M. de Nélidov.

MINISTRES PLÉNIPOTENTIAIRES :

Belgique, M. le prince Ouroussov.
Danemark, M. le comte de Toll.
Espagne, M. le prince Gortchakov.
Grèce, M. Onou.
Pays-Bas, M. le comte Kapnist.
Portugal, M. de Fonton.
Roumanie, M. Hitrovo.
Serbie, M. Persiani.
Suède-Norvège, M. Chichkine.
Suisse, M. de Hamburger.

La plupart des ministères sont divisés en départements presque indépendants les uns des autres. Chaque ministre est assisté d'un conseil, qui se réunit fort rarement, et d'un adjoint (*tovarichtch*), qui est le collaborateur et souvent l'héritier présomptif de son chef. Il dépend, du reste, lui-même directement et exclusivement du bon plaisir de l'empereur, en qui, comme nous le disions plus haut, résident tous les pouvoirs, et dont les agents, si haut placés qu'ils soient, ne sont en réalité que de simples commis. On croirait volontiers, au premier abord, qu'un gouvernement où l'autorité est concentrée dans la même main, où officiellement il y a un moteur unique, devrait être de ceux dont les rouages administratifs se meuvent de la façon la plus harmonique et donnent lieu à moins de frottements. Il n'en est pas tout à fait ainsi. Les ministères, absolument isolés les uns des autres, forment comme autant de domaines indépendants, ayant chacun son armée d'employés, souvent même ses ressources propres, et fort disposés à entrer en campagne les uns contre les autres. En d'autres termes, la Russie a des départements ministériels ; elle n'a pas un ministère, un cabinet, au sens occidental du mot. Entre les chefs des diverses administrations il n'y a ni solidarité ni cohésion. Les ministres se réunissent bien à certains jours pour se concerter sur les affaires qui excèdent les limites de leur compétence personnelle. Mais cette réunion n'est pas ce que nous appellerions en France un conseil des ministres. Les ministres siègent au « Comité des ministres » avec un certain nombre d'autres dignitaires, et sont présidés par un personnage qui n'est pas l'un des leurs. Au lieu que toutes les affaires de quelque importance soient discutées et arrêtées au sein de ce comité, l'usage habituel est que les ministres pré-



Le grand-duc CONSTANTIN, (1827-1892).

sentent leur rapport (*doklad*) individuellement au souverain ; ils profitent naturellement de cette circonstance pour chercher à faire prévaloir leurs vues personnelles auprès de celui dont dépend en définitive toute solution, et il en résulte que les divers organes du gouvernement risquent de se contrarier et de se paralyser mutuellement. Le même manque de cohésion se remarque fréquemment entre les diverses grandes administrations relevant d'un même ministère. Peut-être, au surplus, serait-il impossible, avec le régime autocratique, qu'il y eût un cabinet solidaire et homogène : un semblable cabinet supposerait un chef effectif et influent, dont on ne comprendrait pas bien la situation aux côtés d'un souverain omnipotent. En fait, les empereurs de Russie ont toujours entendu rester leurs propres premiers ministres.

M. DOURNOVO, ministre de l'Intérieur.

Nous ne voulons pas énumérer ici les diverses administrations spéciales qui relèvent de chacun des onze ministères. Voici cependant, au point de vue de leur répartition, quelques indications qui peuvent être intéressantes : au ministère de la Maison de l'Empereur se rattachent le chapitre des ordres de l'Empire, les théâtres impériaux et l'Académie des Beaux-Arts ; au ministère de la Guerre, le corps de la gendarmerie ; aux Affaires étrangères, le département asiatique, qui est presque un ministère à lui seul ; à l'Intérieur, le département de la police, les

cultes autres que le culte gréco-russe, les affaires d'émancipation, l'administration générale des postes et des télégraphes, et la direction générale de la presse ; au ministère des Domaines, les mines et les haras.

Après avoir sommairement indiqué quels sont les principaux organes du gouvernement central de l'Empire, il convient de dire encore quelques mots de la législation en vigueur et de la procédure usitée en matière de confection des lois. Jusqu'à une époque relativement récente la base de la législation russe avait été le Code général (*Sobornoïé Oulojénie zakonov*), pro-

La Législation de l'Empire.



M. de GIERS,
ministre des Affaires étrangères,
né en 1820.



M. le baron DE MOHRENHEIM,
ambassadeur
de Russie en France.
Phot. Eug. Pirou.

mulgué en 1649 par le tsar Alexis Mikhaïlovitch, mais successivement modifié et adouci par ses successeurs. Le nombre des documents législatifs promulgués dans les deux siècles suivants devint tel, à un moment donné, que l'empereur Nicolas reconnut la nécessité de les faire réunir et coordonner. En 1833 parut, d'après ses ordres, un premier recueil, le *Sobranié zakonov*, qui, en quarante-huit volumes in-4°, renfermait trente-six mille oukases, oustafs, manifestes ou traités s'échelonnant depuis le règne d'Alexis jusqu'à l'époque contemporaine. Le *Sobranié*, très précieux pour l'histoire du droit russe, était, par ses proportions mêmes, impropre à l'usage journalier des tribunaux, des

gens de loi et des particuliers ; il ne contenait pas, d'ailleurs, un système achevé et complet. Aussi l'empereur en fit-il faire, presque simultanément, un résumé méthodique, présentant sur les diverses branches du droit l'ensemble des règles ayant encore force de loi. Ce résumé, ou *Svod zakonov*, est en vigueur, comme code général de l'Empire, depuis le 1er janvier 1835. Il se compose de quinze gros volumes, dont voici le contenu : tome Ier, statuts organiques de l'État ou lois fondamentales de l'Empire ; tome II, lois relatives à l'organisation provinciale ; tome III, règlements sur le service civil ; tome IV, règlements sur les prestations, le recrutement, etc. ; tomes V à VIII, règlements administratifs des différents ministères ou pouvoirs publics, règlements sur les impôts, les douanes, les monnaies, les mines, salines et forêts, la comptabilité publique, etc. ; tome IX, lois sur les conditions : état des personnes, devoirs, droits et privilèges des différentes classes de la population ; tome X, lois civiles et procédure civile ; tomes XI et XII, règlements et lois sur le commerce, l'industrie, le crédit, les voies de communication, etc. ; tomes XIII et XIV, lois de police, règlements sur les subsistances, les passeports, etc. ; tome XV, Code pénal et Code d'instruction criminelle. Les diverses parties de ce vaste recueil font, toutes les quelques années, de la part de la section de codification du Conseil de l'Empire, l'objet d'éditions nouvelles ou de suppléments, où l'on intercale les changements apportés à la législation ; il en résulte que le numérotage des articles varie assez fréquemment.

Le *Svod* est la législation générale de l'Empire ; mais plusieurs territoires plus ou moins considérables ont conservé en tout ou en partie leurs lois propres. Ainsi, et pour ne parler, à titre d'exemple, que des lois civiles, la Pologne est restée régie depuis 1808 par le Code civil français, sauf certaines modifications relatives au mariage et au régime hypothécaire ; dans les Provinces Baltiques, il existe un *Droit privé général*, ne comprenant pas moins de 4 600 articles, et, en outre, de nombreux statuts locaux, non abrogés. La grande-principauté de Finlande, qui n'a été détachée de la Suède qu'en 1809 et qui, on le sait, n'est reliée à l'Empire russe que par les liens de l'union personnelle, a conservé, pour les principales branches du droit, la législation suédoise, et en général son autonomie législative ; elle n'est régie que tout à fait exceptionnellement par des lois russes.

D'après les Lois fondamentales de l'Empire (art. 49 et suiv.), les lois peuvent émaner de l'initiative du souverain ou de celle du Sénat, du Saint-Synode ou de l'un des ministères. Mais une

observation qui s'impose d'emblée, c'est que le mot *loi* n'a point en Russie le sens technique qu'il a dans le reste de l'Europe ; la loi n'est jamais faite et votée par le pouvoir législatif et simplement sanctionnée et promulguée par le pouvoir exécutif suprême. Comme on l'a vu plus haut, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif sont concentrés tous deux entre les mains de l'empereur, sans nulle réserve et sans nul partage. Ce qu'on appelle « lois », en Russie, n'est donc, à vrai dire, que des décrets ou des ordonnances de l'empereur, dont la préparation a suivi une certaine filière avant qu'on les publie, mais qui, en somme, ne reflètent et ne peuvent jamais refléter que la volonté personnelle du souverain. Les projets émanés du Sénat sont d'abord examinés par ce corps en séance plénière, puis soumis au ministre de la Justice et au chef de la section de codification, qui en saisissent le Conseil de l'Empire ; les projets émanés d'un ministère ou de la section de codification sont d'abord examinés par celle de ces deux autorités qui n'en est pas l'auteur, puis présentés au Conseil de l'Empire. Dans un cas comme dans l'autre, ils n'ont une valeur quelconque qu'à partir du moment où le souverain les a approuvés et sanctionnés. Ils sont alors promulgués sous la forme de codes (*oulojenié*), de statuts (*oustav*), d'ordonnances (*outchréjdénié*), de lettres patentes (*gramota*), de règlements (*polojénié*), d'instructions (*nakaz*), de manifestes, d'édits (*oukaz*), d'avis du Conseil de l'Empire ou de rapports revêtus de l'approbation impériale ; en matière d'administration, la volonté impériale se manifeste aussi par le moyen de rescrits et d'ordres (*prikaz*). Les prescriptions purement complémentaires et interprétatives peuvent être promulguées en la forme d'oukases notifiés (*obiavliayemii oukaz*), sur l'ordre verbal de l'empereur, par les autorités et fonctionnaires désignés à cet effet : présidents du Conseil de l'Empire, ministres, procureur général du Saint-Synode, adjudants généraux de service, etc.

La garde générale des lois appartient au Sénat ; en conséquence, toute disposition législative, insérée même dans un simple rescrit, doit être transmise en copie à ce corps, et il veille à sa publication dans le *Bulletin des lois*. Nulle loi nouvelle ne peut être mise à exécution avant que le Sénat, nanti du texte, ait adressé au ministre compétent un oukase aux fins d'exécution ; elle n'est exécutoire que du jour de sa réception par l'autorité chargée de l'appliquer. Si dans les matières relatives aux intérêts généraux de l'État il s'élève à propos d'une loi une difficulté d'exécution, le Sénat a le droit d'en référer à l'empereur. A la réception dans

une province d'une nouvelle législation générale, l'autorité supérieure de la circonscription peut convoquer les chambres locales (*palati*) à l'effet d'examiner la loi, de concert avec l'administration : si la loi paraît défectueuse, eu égard aux circonstances locales, les intéressés, s'ils sont unanimes, peuvent en référer au souverain, par l'entremise du Sénat ; mais si la loi est confirmée, elle devient irrévocablement exécutoire.

Les ministres ne peuvent émettre des arrêtés ou des instructions qu'en conformité d'une loi et pour en assurer ou en faciliter l'exécution. Si les autorités subordonnées au ministre constatent qu'une instruction ministérielle est en contradiction avec un acte législatif émané du souverain, elles doivent surseoir à toute exécution et en référer au ministre ; si celui-ci confirme ses instructions, elles en réfèrent au Sénat, qui tranche le litige.

II. — Organisation administrative.

A part la grande-principauté de Finlande, l'Empire de Russie comprend : 1° 59 gouvernements (*goubernii*) ou territoires (*oblasty*) d'Europe, dans lesquels il faut distinguer les trois provinces baltiques, les neuf provinces occidentales et les dix provinces polonaises, qui, à divers égards, n'ont pas encore reçu l'organisation administrative promulguée en 1864 et 1889 pour le reste de la Russie d'Europe et qui sont restées soumises à leur ancien régime plus ou moins autocratique ou aristocratique ; 2° le territoire des Cosaques du Don ; 3° les gouvernements généraux du Caucase, d'Irkoutsk (Sibérie), de la Steppe, de l'Amour et du Turkestan. Quelques-unes des provinces d'Europe sont aussi groupées en gouvernements généraux, notamment les dix provinces de la Pologne ; le gouverneur général est un administrateur militaire ; la plupart des simples gouverneurs sont, au contraire, des fonctionnaires civils. Les gouvernements ou provinces se subdivisent en un certain nombre de districts (*ouïezd*) ; les districts se composent, au point de vue administratif, de villes et de *volostes* ruraux, formés à leur tour de deux ou plusieurs communes rurales et ayant au-dessus d'eux un chef cantonal.

Le caractère essentiel du gouvernement provincial est son extrême centralisation ; longtemps le gouverneur, représentant de l'empereur, a été un autocrate au petit pied. L'institution de corps électifs et représentatifs est toute contemporaine, n'est pas encore introduite dans tout l'Empire et ne modifie pas d'ailleurs

la situation aussi profondément qu'on serait tenté de le croire au premier abord.

L'administration centrale et provinciale a pour agents toute une armée de fonctionnaires formant une bureaucratie puissante. Tous les fonctionnaires de l'Empire sont divisés en quatorze classes (*tchine*), qui correspondent dans la hiérarchie civile aux divers grades de la hiérarchie militaire depuis celui d'enseigne jusqu'à la dignité de feld-maréchal. Les premiers échelons se conquièrent par des diplômes universitaires ou par un stage dans un emploi public; l'avancement résulte soit de promotions à des fonctions plus élevées, soit du bon plaisir du souverain. Le tchine confère divers avantages fort appréciés, notamment au point de vue de la juridiction; les membres des quatre premières classes sont qualifiés *Excellence*, ceux des huit premières jouissent de la noblesse héréditaire.

Tchine; castes.

En dehors de cette caste de *tchinovniks*, il n'existe plus en Russie de castes, ou du moins de castes séparées par des barrières infranchissables. Nobles, bourgeois et paysans sont réputés égaux devant la loi et ne forment plus guère des catégories distinctes en droit qu'au point de vue électoral; encore est-ce beaucoup moins de la naissance ou de la condition sociale que la loi semble s'être préoccupée que de la fortune ou du revenu : un paysan devient souvent marchand, et il n'est pas impossible qu'un fils de paysan ou de pope devienne noble. Ces distinctions offrent donc surtout un intérêt historique. Il importe toutefois d'en dire deux mots parce que la noblesse, comme telle, forme encore, en un certain sens, une corporation, et que, d'autre part, les paysans, émancipés en 1861, ont une série d'institutions particulières nécessitées par leurs besoins spéciaux et par la complication des questions agraires en Russie.

La *noblesse* se compose des descendants des anciens boïars ou propriétaires terriens, et des hommes qui pénètrent dans ses rangs par la voie des distinctions officielles; elle jouit, depuis Catherine II, du droit de se réunir en assemblées de district et de province, pour régler ses intérêts corporatifs et les questions de tutelle noble, et pour élire un maréchal pour chaque district et un autre pour toute la province; on verra plus loin que ces divers maréchaux de la noblesse ont conservé une place dans les administrations locales.

Le *clergé* se divise en clergé noir ou régulier et en clergé blanc ou séculier; les popes des paroisses appartiennent à ce dernier.

La *bourgeoisie* comprend une classe de notables qui constitue une sorte de noblesse urbaine, et trois guildes entre lesquelles les marchands sont répartis suivant le chiffre de leur patente.

Quant aux *paysans*, ils forment encore aujourd'hui la classe de beaucoup la plus nombreuse, et il n'y a pas lieu de s'étonner de la place considérable que les institutions qui les concernent occupent dans l'ensemble de l'organisme gouvernemental. Mais M. A. Leroy-Beaulieu publie, ici même, sur la commune rurale ou le *mir*, une étude qui nous dispense de nous arrêter longuement sur ce sujet important.

L'administration locale possède actuellement en Russie les organes suivants :

Organes de l'administration locale.

1° *Communes rurales* et *volostes*. Les communes rurales sont réunies en groupes portant le nom de *volostes;* le volost est en quelque sorte l'unité administrative inférieure. Chaque volost a son assemblée composée des chefs et fonctionnaires des communes, son tribunal pour les affaires agraires, sa régence (*pravlénié*) et un ancien (*starchina*). Ces autorités sont contrôlées, sous la haute surveillance du gouverneur et du conseil de district : 1° par un chef cantonal, sorte de sous-préfet dépendant du ministre de l'Intérieur; 2° par une commission spéciale portant le nom de *siézd* de district (actes des 9 février 1861 et 12 juillet 1889).

2° *Villes*. Chaque ville a un conseil municipal (*gorodskaïa douma*), élu par des électeurs censitaires, plus une commission exécutive (*gorodskaïa ouprava*) et un maire (*golova*), élus par le conseil, sauf ratification supérieure quant au maire (loi du 28 juin 1870).

3° *Districts*. Chaque district (*ouïezd*) a un conseil (*zemstvo, ouïedznoé zemskoé sobranié*) élu par trois collèges d'électeurs, une commission exécutive (*zemskaïa ouprava*), élue par le conseil (loi du 13 janvier 1864), et un siézd pour les affaires des paysans (loi du 12 juillet 1889).

4° *Provinces*. Les provinces (*goubernii*) ont un conseil (*zemstvo, goubernskoyé zemskoé sobranié*) élu par les zemstvos de district, une commission exécutive (*goubernskaïa zemskaïa ouprava*) élue par le conseil et un comité provincial pour les affaires de paysans. L'action du pouvoir central et la tutelle administrative s'exercent par le gouverneur de la province, assisté d'une régence (même loi de 1864). Les recours contre les décisions du gouverneur et des commissions sont portés devant le ministre compétent, et, en dernière analyse, devant le premier département du Sénat.

A. *Autorités rurales.* — Il sera parlé, dans l'étude consacrée au mir par M. A. Leroy-Beaulieu, de l'assemblée du volost, du starchina, et du nouveau chef cantonal (*zemskii outchastkovii natchalnik*). Le tribunal de volost se compose de quatre juges pris parmi les paysans propriétaires âgés de trente-cinq ans au moins; ces juges sont nommés par le chef cantonal sur une présentation en nombre double faite par les communes du volost; le président est désigné parmi eux par le siézd du district. Le tribunal connaît de toutes les menues affaires civiles et pénales intéressant les paysans ou leurs terres; ses jugements peuvent être déférés, en appel, suivant l'importance de la cause, au chef cantonal ou au siézd.

Le canton, auquel est préposé le nouveau fonctionnaire appelé *outchastkovii natchalnik*, est une subdivision administrative du district; le nombre des cantons de chaque district est fixé par voie législative; chaque canton peut renfermer plusieurs volostes. Le natchalnik est tout à la fois un sous-préfet et un juge, relevant, en la première qualité, du gouverneur et du comité provincial, en la seconde, du siézd de district.

B. *Autorités des villes.* — Est électeur urbain tout sujet russe, âgé de vingt-cinq ans, possédant dans la ville un immeuble ou un établissement industriel ou commercial, et y ayant deux ans de domicile. Les femmes, les absents et les majeurs de vingt et un ans peuvent voter par mandataire. Tout électeur est éligible.

Le conseil municipal est élu pour quatre ans et tient au moins deux sessions par an. Le nombre de ses membres varie de trente à soixante-douze, suivant la population; les membres de l'*ouprava* qui n'en font pas partie y ont voix consultative. La présidence appartient au maire ou, à son défaut, au conseiller qui a été élu le premier sur la liste. Le conseil a qualité pour délibérer sur toutes les affaires intéressant la ville et pour la représenter; il nomme tous les fonctionnaires et employés municipaux. L'ouprava, qui est l'autorité exécutive, est élue, ainsi que le maire, pour quatre ans et se renouvelle par moitié tous les deux ans; tout électeur, même non membre du conseil, peut être appelé à y siéger.

C. *Autorités des districts.* — Le zemstvo ou conseil de district est élu par trois catégories différentes d'électeurs : 1° par un collège des propriétaires fonciers ruraux ayant une fortune d'un chiffre déterminé; 2° par un collège d'électeurs urbains, comprenant les patentés, les propriétaires de maisons, les industriels, les commerçants, etc.; 3° par un collège d'électeurs représentant

les communes rurales et nommés par les assemblées de volost. Le vote par représentation est admis comme dans les villes. En principe, chaque collège choisit ses conseillers dans son propre sein. Les membres du conseil sont élus pour trois ans et siègent une fois par an. Le zemstvo de district statue sur toutes les affaires administratives ou financières intéressant sa circonscription. L'ouprava nommée par lui pour préparer et exécuter ses décisions se compose d'un président et de deux membres pris dans son sein et rétribués : la nomination du président doit être approuvée par le gouverneur de la province.

Le siézd, qui, d'après la loi de 1889, remplace l'ancienne commission de district chargée des affaires des paysans, est composé d'une section administrative et d'une section judiciaire. La première comprend le maréchal de la noblesse du district, président, tous les chefs cantonaux du district, le commissaire de police (*ispravnik*) et le président de la commission exécutive du district (*ouprava*). La seconde comprend, sous la même présidence, le membre du tribunal d'arrondissement délégué au district, les juges de paix honoraires, les juges des villes et les chefs cantonaux. En matière administrative, le siézd a les attributions des anciennes assemblées des arbitres de paix dans les affaires agraires ; il rédige les instructions adressées aux fonctionnaires des communes et des volostes concernant l'accomplissement de leurs devoirs, etc. En matière judiciaire, il connaît, comme instance d'appel et de cassation, des recours contre les jugements civils ou criminels des tribunaux de volost, des chefs cantonaux et des juges de ville. Un certain nombre de ses propres décisions peuvent être déférées au comité provincial.

D. *Autorités des provinces.* Le zemstvo (ou *goubernskoyé zemskoé sobranié*) de chaque province est élu pour trois ans par les zemstvos de district de la circonscription. Tout électeur à l'un de ces derniers conseils est éligible au conseil provincial. Le nombre des conseillers à élire est fixé pour chaque district proportionnellement à celui des membres du zemstvo de district ; il varie, en moyenne, de 40 à 80 pour l'ensemble du corps.

Le conseil siège une fois par an, pendant vingt jours, sous la présidence du maréchal de la noblesse de la province. Il a de très nombreuses attributions, se référant toutes aux intérêts collectifs de la circonscription, à l'administration de ses biens, à la répartition des impôts, à l'ouverture de nouvelles foires, au vote du budget provincial, etc. Il nomme les fonctionnaires locaux et les membres de la commission exécutive et fixe leur traitement. Mais la plupart de ses décisions ne valent que moyennant

approbation du ministre ou, tout au moins, du gouverneur.

La commission exécutive est élue pour trois ans et se compose d'un président et de six membres pris dans le sein du zemstvo ; l'élection du président doit être approuvée par le ministre de l'Intérieur.

En général, le gouvernement paraît s'être beaucoup préoccupé de ne pas laisser à ces « parlements » provinciaux des velléités de trop grande indépendance ; non seulement leurs décisions ont presque toutes besoin de sa sanction, mais encore les fonctionnaires de l'État y sont éligibles et y siègent en grand nombre. Néanmoins, dans la sphère assez étroite de leur initiative, et spécialement au point de vue des intérêts locaux, les zemstvos ont fait du bien. Ils ont grandement amélioré la condition des établissements de bienfaisance placés sous leur surveillance, travaillé au développement de l'instruction populaire et à une meilleure répartition des charges publiques, encouragé parmi les paysans le système de l'assurance mutuelle, etc. Si l'institution n'a pas encore porté tous les fruits qu'on en attendait, peut-être faut-il en chercher la cause dans la constitution autocratique de l'Empire lui-même : le *self-government* local ne peut guère se consolider en l'absence des libertés politiques.

La loi de 1889 qui, pour les affaires des paysans, a créé les siézd de district, a institué au-dessus d'eux, dans chaque gouvernement, un comité provincial présidé par le gouverneur et composé : 1° du maréchal de la noblesse de la province, du vice-gouverneur, du procureur du tribunal d'arrondissement du chef-lieu, et de deux membres permanents. Le comité surveille la gestion des siézd et des chefs cantonaux, statue en seconde instance sur une série de décisions importantes des assemblées communales en matière administrative, approuve les instructions données par les siézd aux autorités des volostes, fixe le ressort des chefs cantonaux et connaît des infractions qu'ils commettent dans l'exercice de leurs fonctions, etc. En matière judiciaire, le comité est saisi des recours contre les décisions définitives émanées des siézd.

Le pouvoir central est représenté dans la province par le gouverneur, assisté d'un vice-gouverneur et d'une régence provinciale composée de quatre fonctionnaires. Le gouverneur est seul compétent pour ce qui touche aux intérêts généraux qui ne sont pas placés dans les attributions du zemstvo ; mais pour le surplus il n'a qu'une mission de surveillance et de contrôle. L'exécution même appartient à la commission exécutive

(*ouprava*) de ce conseil. Le gouverneur n'a pas droit de séance aux assemblées représentatives, il ne communique avec elles que par écrit. C'est de lui seul que dépend l'administration de la police dans la province.

III. — Organisation judiciaire.

Jusqu'à ces dernières années l'organisation judiciaire de la Russie était réglée par une loi du 20 novembre 1864, promulguée en même temps que deux nouveaux Codes de procédure civile et criminelle. Elle comportait cinq ordres de juridictions : 1° les juges de paix; 2° les assemblées de juges de paix; 3° les tribunaux d'arrondissement; 4° les cours de justice; 5° les départements de cassation du Sénat dirigeant. Un oukase du 15 février 1889 a ajouté au sommet de l'édifice une haute cour criminelle. Mais une modification de beaucoup plus importante a été apportée à la base même de l'institution par une loi du 12 juillet 1889, qui, en réorganisant les autorités provinciales et de districts chargées des affaires des paysans, a supprimé presque complètement les justices de paix des deux degrés dans les parties de l'Empire où elle est d'ores et déjà applicable. Comme certaines provinces possèdent en outre leur système spécial, tant pour les paysans que par rapport aux juridictions, il est assez difficile de présenter aujourd'hui un tableau d'ensemble de l'organisation judiciaire de l'Empire à ses degrés inférieurs. Nous devrons rappeler en peu de mots ce qu'étaient les justices de paix, puisqu'il en existe encore, et, d'autre part, analyser brièvement les institutions qui en ont pris la place dans d'autres parties de l'Empire.

Organisation judiciaire.

En principe, tous les citoyens sont aujourd'hui égaux devant la loi; ils sont justiciables des tribunaux ordinaires sans distinction de rang. Il existe à côté de ces tribunaux des tribunaux ecclésiastiques, des conseils de guerre, des tribunaux de commerce, etc., mais pour des litiges de nature spéciale.

L'instruction des crimes et délits est confiée à des juges d'instruction. Pour la déclaration même de culpabilité ou de non-culpabilité en matière criminelle, on a introduit en Russie le jury, à peu près sur le patron de la loi française; mais il n'a pas tenu tout ce qu'on en espérait, et la tendance actuelle du législateur est plutôt de restreindre son intervention.

Dans les divers tribunaux, l'exercice de la justice est surveillé

par des officiers du ministère public (procureurs de divers degrés) et facilité par une série de fonctionnaires inférieurs (greffiers, candidats à la magistrature, avoués, huissiers, notaires, etc.).

Dans les parties de l'Empire régies par les lois judiciaires de 1864 et où la réforme de 1889 n'a pas encore été introduite, il y a des juges de paix (*mirovyé soudi*) dans les villes et dans les districts; un district, avec les villes qui s'y trouvent, forme un arrondissement de paix (*mirovoï okrough*) se divisant en plusieurs sections (*mirovyé outchastki*) à la tête de chacune desquelles est placé un juge. Les juges de paix, — c'était là le caractère original de l'institution, — sont des magistrats électifs, choisis parmi les notables du ressort, pouvant n'être pas juristes du tout, mais devant posséder une fortune dont la loi précise le chiffre et la consistance. Ceux qui consentent à se passer de traitement reçoivent, avec le titre de juge de paix *honoraire*, certaines prérogatives particulières. Les uns et les autres sont élus pour trois ans, soit par le conseil du district (*ouiedsnoé sobranié*), soit, s'il compte moins de douze membres, par le zemstvo de la province, sur une liste arrêtée trois mois à l'avance par une commission dont la loi règle la composition.

Juges de paix et Assemblées de juges de paix.

Les juges de paix ont un traitement de 1 500 à 2 200 roubles. Ils appartiennent, comme les juges d'arrondissement et d'appel, à la 5e classe du tchine (conseillers d'État, prenant rang entre les colonels et les majors-généraux). Pendant toute la durée de leur mandat, ils sont inamovibles.

La compétence des juges de paix est fort étendue. Au criminel, ils connaissent de tous les délits n'entraînant pas une amende de plus de 300 roubles, des arrêts de plus de trois mois, un emprisonnement de plus d'un an, ou des dommages et intérêts de plus de 500 roubles. Au civil, ils connaissent de toutes les actions personnelles et mobilières, jusqu'à concurrence de 500 roubles. Ils statuent sans appel, en matière pénale, jusqu'à concurrence de 15 roubles d'amende, de trois jours d'arrêts ou de 30 roubles de dommages et intérêts; au civil, sur toute contestation dont l'objet n'a pas une valeur supérieure à 30 roubles. Toute sentence plus importante peut être déférée, par voie d'appel, à l'assemblée des juges de paix du même arrondissement.

L'assemblée statue, définitivement, sur celles de leurs sentences qui sont susceptibles d'appel et, comme tribunal de cassation, sur celles qui ne le sont pas; il va sans dire que le magistrat dont un jugement est attaqué se retire de la séance;

le substitut du procureur du ressort donne ses conclusions sur toutes les affaires.

Nouvelles institutions judiciaires cantonales.

Depuis un certain temps des protestations s'étaient élevées contre l'institution des juges de paix élus. On leur reprochait leur peu d'aptitude professionnelle et leur dépendance excessive vis-à-vis des électeurs influents du ressort. Le gouvernement s'est décidé en 1889 à introduire dans quinze provinces une organisation toute nouvelle. Dans cette organisation, le principe de la séparation des pouvoirs n'est pas observé dans toute sa rigueur; les attributions des juges de paix sont réparties entre trois catégories de fonctionnaires nouvellement créés : 1° les chefs cantonaux, qui connaissent des affaires judiciaires de minime importance et des contraventions agraires ; 2° les juges de ville, qui connaissent des mêmes affaires dans les chefs-lieux de district et de province ; 3° enfin, les membres du tribunal d'arrondissement délégués au district. Cette réforme augmente le nombre des juridictions subordonnées aux tribunaux d'arrondissement; il y en a trois différentes aujourd'hui pour les paysans : le tribunal de volost, le chef cantonal, et le juge délégué au district. Le chef cantonal, qui agit ainsi comme juge, est, ainsi qu'on l'a déjà vu, un fonctionnaire administratif à la nomination et à la dévotion du ministre de l'Intérieur.

Nous nous référons, pour ce qui concerne le tribunal de volost et le chef cantonal, à ce que nous en avons dit à propos de l'organisation administrative. Les juges de ville, créés dans les localités qui ne font pas partie du ressort d'un chef cantonal, sont nommés et révoqués par le ministre de la Justice ; ils siègent seuls; leur compétence est la même que celle des chefs cantonaux ; les recours contre leurs décisions se portent devant le siézd du district. Personnellement ils jouissent des droits et prérogatives des juges d'arrondissement.

Le membre du tribunal d'arrondissement délégué au district juge également seul. Il connaît de toutes les affaires antérieurement attribuées aux juges de paix qui n'ont pas été dévolues aux juges cantonaux et aux juges de ville.

Tribunaux d'arrondissement; jury.

Un tribunal d'arrondissement (*okroujnyi soud*) a pour ressort un certain nombre de districts; il en existe actuellement 71. Chacun d'eux se compose d'un président, d'un ou plusieurs vice-présidents s'il est subdivisé en sections, et d'un certain nombre de juges.

Ces tribunaux connaissent de toutes les affaires civiles ou criminelles qui excèdent la compétence des juges de paix ; mais, au criminel, si le délit comporte la perte totale des droits civiques, ils doivent siéger avec l'assistance du jury.

Les jurés sont choisis, sans distinction de rang, parmi les habitants de la circonscription, sujets russes, âgés de plus de 25 ans et de moins de 70, et domiciliés dans le district depuis deux ans au moins.

Le nombre des jurés présents à l'audience doit être de 24 au moins. Le droit de récusation a été réduit par une loi de 1884 : dans chaque affaire, le ministère public ou la partie civile ne peut plus récuser que trois jurés au plus ; l'accusé ou les accusés peuvent également en récuser trois. Sur les jurés restants, le sort désigne douze titulaires qui forment pour l'affaire le jury de jugement ; on leur adjoint d'ordinaire deux jurés supplémentaires tirés au sort sur une liste spéciale de personnes domiciliées au siège des assises.

Malgré les triages successifs opérés sur la liste générale avant d'en arriver à la liste annuelle qui sert effectivement au tirage au sort des jurés appelés à siéger, on paraît avoir eu jusqu'à présent en Russie une certaine méfiance des lumières du jury. D'une part, on a prévu le cas où, même après la clôture des débats, il ne se rendrait pas un compte exact du verdict à rendre : une loi de 1886 autorise les jurés à proposer des modifications à la rédaction des questions qui leur sont soumises ou à réclamer du président, en présence de l'accusé et avec la permission de la cour, des éclaircissements supplémentaires sur l'affaire ; des explications peuvent même leur être données après qu'ils sont rentrés dans la salle d'audience, rapportant leur verdict écrit, si la cour, après en avoir pris connaissance, estime que les réponses sont obscures ou contradictoires. Le verdict n'est lu à haute voix et réputé définitif qu'après avoir été reconnu par la cour parfaitement correct et conforme à la loi.

D'autre part, une loi du 7 juillet 1889 a enlevé au jury la connaissance d'une série d'affaires qui lui avaient été soumises jusqu'alors. Non seulement on a *correctionnalisé* — pour nous servir du terme technique français — les délits n'entraînant que la perte partielle des droits civiques, et le tribunal statue sans assistance du jury, mais encore on a distrait de la compétence du jury : 1° les affaires qui, dans la pensée du gouvernement, semblent exiger une répression plus énergique que celle qu'on peut attendre de jurés (insurrection, attentats contre les magistrats ou les fonctionnaires, bigamie, etc.) ; ces délits ont été déférés

aux cours de justice ; — 2° les affaires considérées comme trop compliquées ou trop spéciales pour être bien comprises par les jurés (crimes commis par des fonctionnaires ou des employés de chemins de fer dans l'exercice de leurs fonctions) ; ces délits sont jugés soit par le tribunal, soit par la cour, suivant le rang de l'accusé et la gravité de la peine encourue.

Les verdicts du jury sont rendus à la majorité, le partage égal des voix profitant à l'accusé, même au point de vue des circonstances atténuantes.

Cours de justice.

Plusieurs gouvernements ou territoires, groupés d'après un tableau spécial, forment le ressort d'une cour de justice (*soudebnaïa palata*). Il existe actuellement dans l'Empire dix cours, qui ont leur siège à Saint-Pétersbourg, Moscou, Kasan, Kharkov, Kiev, Novgorod, Odessa, Varsovie, Vilna et Saratov. Chaque cour a à sa tête un président, plus, s'il y a lieu, des présidents de chambre ; le nombre des conseillers varie, suivant l'importance du ressort, de 8 ou 9 à 15 ou 20 ; Moscou en a 21.

Les cours ont une compétence directe en matière d'attentats contre la sûreté de l'État et de délits commis par des fonctionnaires gouvernementaux ou électifs appartenant à la cinquième, sixième, septième ou huitième classe du tchine, par les membres des administrations et assemblées de district, et par des jurés. Les personnes qui servent hors du pays et qui commettent un délit professionnel au delà de la frontière relèvent de la cour de Saint-Pétersbourg. En matière d'attentats contre l'empereur, la famille impériale ou la sûreté de l'État, les cours de justice sont compétentes lorsque le délit, bien que commis par plusieurs personnes, est isolé. Lors, au contraire, qu'il existe un complot ayant des ramifications dans diverses parties de l'Empire, le souverain en saisit spécialement la Haute cour criminelle. Dans les cas ordinaires, la cour de justice appelée à connaître d'une affaire est celle du lieu où le crime a été commis. Elle siège sans l'assistance de jurés. Mais la chambre criminelle s'adjoint : 1° le maréchal de la noblesse du gouvernement où elle siège ; 2° l'un des maréchaux de district de l'arrondissement ; 3° le maire de l'une des villes de l'arrondissement ; 4° le chef ou l'un des anciens d'une des communes du district. Ces divers fonctionnaires ont voix délibérative à l'égal des membres mêmes de la cour, tant pour la déclaration de culpabilité que pour la fixation éventuelle de la peine.

D'un autre côté, les cours de justice forment une seconde instance au-dessus des tribunaux d'arrondissement : tout juge-

ment de ces tribunaux, hormis ceux qui ont été rendus avec l'assistance du jury et qui ne sont susceptibles que de cassation, peut leur être déféré, et elles soumettent l'affaire à un nouvel examen complet et définitif. Le délai pour interjeter appel est de quinze jours en matière pénale, d'un mois en matière civile sommaire, de quatre mois pour les procès civils ordinaires.

Départements de cassation du Sénat.

Les pourvois en cassation sont examinés par les deux départements de cassation du Sénat dirigeant. L'un connaît des affaires civiles et compte, outre un président et un procureur supérieur, vingt-cinq sénateurs, ayant tous le rang de conseiller privé. L'autre, qui connaît des affaires criminelles, se compose d'un président, de vingt-deux sénateurs et d'un procureur supérieur. Il y a en outre un président et un procureur distincts pour les séances plénières des deux départements et pour les affaires disciplinaires.

Le Sénat ne prononce point en fait : il se borne à casser les arrêts qui sont contraires à la loi, sainement interprétée. Lorsqu'il casse un arrêt, il renvoie l'affaire, en matière criminelle, soit devant le tribunal qui l'avait rendu, auquel cas la cause reparaît simplement devant d'autres de ses membres, soit devant un autre tribunal de même rang; en matière civile, devant la cour la plus voisine de celle dont émanait l'arrêt réformé. Dans les deux cas, le tribunal ainsi saisi statue à nouveau, mais en se conformant, au point de vue de l'application de la loi, à l'interprétation donnée par le Sénat dans l'arrêt de renvoi; son jugement n'est plus susceptible d'être attaqué de ce chef.

Les arrêts rendus par un département du Sénat sont absolument définitifs, et ils sont publiés en vue de fixer la jurisprudence dans l'Empire.

Indépendamment de leurs attributions comme cours régulatrices, les départements de cassation connaissent directement d'un certain nombre d'affaires, notamment des délits commis dans l'exercice de leurs fonctions par divers magistrats ou fonctionnaires appartenant aux quatre classes supérieures du tchine.

Les conflits de juridiction entre les autorités judiciaires et administratives sont tranchés par les deux départements de cassation réunis en assemblée générale avec le premier département du Sénat.

Les complots contre la sûreté de l'État et les délits commis dans l'exercice de leurs fonctions par des membres du Conseil de l'Empire, des ministres ou des chefs d'administrations spéciales,

sont justiciables de la Haute cour criminelle. Cette cour est composée, sous la présidence du président du Conseil de l'Empire, des présidents des départements de ce conseil et des départements de cassation du Sénat, et du président du *plenum* de ce dernier corps. Les fonctions du ministère public sont remplies par le ministre de la Justice (loi du 15 février 1889).

Haute cour criminelle.

Nous ne pouvons entrer ici dans aucun détail sur la situation des magistrats en Russie; l'espace dont nous disposons ne nous le permet pas. Nous dirons seulement qu'ils jouissent d'une inamovibilité presque absolue, que la loi leur assure dans le tchine un rang élevé, et qu'à presque tous les degrés de la hiérarchie, notamment dans les tribunaux d'arrondissement et les cours de justice, la compagnie où une vacance se produit jouit du droit de présenter au ministre et à l'empereur une liste de candidats.

Règles communes aux membres des divers tribunaux.

Ernest LEHR,
Professeur honoraire de droit à l'Université de Lausanne

Le Mir et la Commune russe (1).

Si l'on me demande ce qu'il y a de plus original dans les institutions russes, je répondrai : c'est le *mir*, la commune rurale de la Grande-Russie, l'ancienne Moscovie.

En le dotant de terres, l'acte d'émancipation a laissé le moujik dans des conditions économiques analogues à celles où il vivait du temps du servage. Le sol, dont son seigneur lui concédait jadis la jouissance, le paysan en est aujourd'hui propriétaire, mais le mode de propriété est demeuré le même que l'ancien mode de jouissance. Après comme avant l'émancipation, les terres des paysans sont par eux possédées en commun, et non à titre personnel, individuel, héréditaire. Au lieu d'être répartis

(1) Pour l'émancipation et pour l'opération du rachat, ainsi que pour les détails de l'organisation du *mir* et de la commune, voyez mon grand ouvrage : *L'Empire des tsars et les Russes*, tome Ier, livres VII et VIII (3e édition, Paris, Hachette).

entre les divers habitants d'un village, les champs concédés au moujik restent, le plus souvent, la propriété collective, indivise de tous les membres de la commune. Le paysan, décoré par la loi du nom de « propriétaire », ne possède d'ordinaire, d'une manière fixe et permanente, que sa cabane, son izba, et le petit enclos y attenant (*ousadba*) ; pour le reste, il n'est en réalité que l'usufruitier du lot par lui racheté.

Le respect de l'antique mode de tenure du sol a singulièrement aplani, pour le paysan, le passage de la servitude à la liberté. En devenant indépendant du propriétaire noble, le moujik est tombé dans la dépendance de sa commune. Par là, le lien qui enchaînait le paysan à la terre, à la glèbe, n'a pas été entièrement rompu, ou a été en partie renoué. La propriété indivise et l'impôt solidaire sont comme une double chaîne qui, en retenant les paysans dans la commune natale, les fixe encore au sol : s'ils ne sont plus légalement attachés à un maître, ils sont toujours légalement attachés les uns aux autres. Leur liberté, comme leur propriété, est, dans une certaine mesure, collective ; dégagés des lisières du servage, ils peuvent difficilement se mouvoir en dehors de la communauté. S'ils n'avaient le droit de se donner mutuellement congé, l'on pourrait comparer les serfs émancipés à un troupeau dont les animaux enchaînés les uns aux autres seraient contraints de brouter là où le berger les aurait laissés.

La commune russe, la commune rurale, nous offre deux côtés principaux, deux faces à considérer : le mode de propriété ou de tenure de la terre, le mode d'administration ou de gouvernement. Liées intimement l'une à l'autre et tenues dans une mutuelle dépendance, la commune économique et la commune administrative sont cependant assez distinctes pour mériter d'être étudiées isolément. Nous nous occuperons d'abord de la première, c'est-à-dire de la commune en qualité de propriétaire collectif du sol.

Pour l'Europe, cette sorte de communisme agraire est peut-être le trait le plus digne de remarque, comme le plus étrange, de la Russie contemporaine. Dans un siècle de théories et de systèmes comme le nôtre, une telle étude offre aux peuples, inquiets de leur état social et tourmentés d'un vague malaise, d'inappréciables leçons.

I

Quel qu'ait été le procédé d'évolution de la propriété collective chez le paysan russe, le lien de la famille et de la com-

mune, de la vie domestique et de la vie du mir est, chez lui, trop étroit pour que l'on puisse bien comprendre la seconde sans connaître la première. Le père de famille, selon les vieilles mœurs russes, est souverain dans sa maison, comme le tsar dans la nation ou, suivant un ancien proverbe, comme le Khan en Crimée. Pour retrouver en Occident quelque chose d'analogue, il faut remonter au delà du moyen âge, jusqu'à l'antiquité classique et à la puissance paternelle des Romains. Chez le paysan russe, l'âge n'affranchissait point l'enfant de l'autorité du père ; le fils adulte et marié y restait soumis jusqu'à ce qu'il eût lui-même des enfants en âge d'homme, ou qu'il fût devenu à son tour chef de maison. La souveraineté domestique était demeurée intacte à travers toutes les transformations, toutes les révolutions de la Russie. Dans la noblesse, cette puissance paternelle s'est usée et émoussée au long frottement de l'Occident et de l'individualisme moderne ; il n'en reste guère que quelques rites extérieurs, comme ce touchant usage slave qui, après chaque repas, fait baiser aux enfants la main de leurs parents. Dans le peuple, chez le paysan, et aussi chez le marchand, les vieilles traditions avaient jusqu'ici survécu. Chez ces deux classes, les plus nationales de la Russie, la famille était restée, jusqu'au dernier quart du XIXe siècle, plus fortement constituée qu'en aucun pays de l'Europe. Le malheur est que, toute vertu poussant ceux qui en profitent à en abuser, l'autorité paternelle, vénérée jusqu'à la piété, dégénérait parfois en tyrannie. Le père inculte et grossier se conduisait dans sa cabane en seigneur et en autocrate, et le fils, formé par les mœurs et la servitude même à l'obéissance, ne savait pas toujours faire respecter sa dignité d'homme ou la dignité de sa femme. La puissance paternelle s'était trop souvent, chez le moujik, endurcie au dur contact du servage ; il n'est pas étonnant que l'émancipation l'ait affaiblie et que, affranchis du joug du seigneur, les jeunes ménages aient voulu secouer un joug parfois non moins pesant.

A l'autorité paternelle se joignait, dans la famille encore patriarcale du moujik, la propriété indivise, le régime de la communauté. La famille peut ainsi être considérée comme une association économique dont les membres sont liés par le sang et ont pour chef, pour gérant, le père ou *l'ancien*, portant le titre de « chef de maison » ou de « doyen ».

Au temps du servage, la famille rurale aimait à rester agglomérée. Les partages étaient redoutés, ils n'avaient lieu que lorsque la maison, ou mieux, lorsque la cour ou l'enclos (*dvor*) devenait trop étroit pour le nombre des habitants. Cette néces-

sité était regardée comme un mal, et la division du petit capital patrimonial appelée le *partage noir*. L'intérêt du seigneur, obligé de fournir le bois et les matériaux pour la construction des nouvelles izbas, était d'accord avec la tradition pour s'opposer au morcellement des familles. Grâce à ces mœurs, le sol, racheté par les anciens serfs, eût été, lors de l'émancipation, définitivement attribué aux différentes maisons, qu'aux grandes communautés de village eussent pu succéder de petites communautés de famille, fort semblables à la *zadrouga* serbe. Aujourd'hui que, avec la liberté, l'individualisme et l'esprit d'indépendance ont envahi la demeure du moujik, si la tenure collective du sol vient à être abrogée, ce sera au profit de l'individu; le paysan russe ne passera point par l'étape intermédiaire où se sont arrêtés d'autres peuples slaves. Les partages ont déjà cessé d'être rares ; peu d'izbas abritent sous le même toit plusieurs couples mariés.

L'individualisme et l'esprit d'indépendance, en train de miner aujourd'hui la famille patriarcale, n'atteindront-ils pas, à la longue, la propriété collective? La commune russe est-elle d'une trempe assez solide pour n'être point entamée par cet actif dissolvant qui, avec les vieilles mœurs et l'autorité paternelle, ronge et décompose le communisme autoritaire de l'ancienne famille russe? La famille et la commune, la vie domestique et la vie du mir avaient même base, même principe, même esprit; l'une ne peut point ne pas se ressentir des modifications de l'autre. Tout affaiblissement des traditions et des coutumes populaires est un affaiblissement pour les communautés de village, où tout repose sur la tradition et la coutume. L'homme qui s'émancipe du joug paternel aura bientôt besoin de s'affranchir du joug collectif de la commune.

Le domaine communal est généralement formé de terres de labour et de pâturages. Ces derniers, que l'émancipation a trop souvent restreints, sont presque toujours exploités en commun, chaque famille y envoyant ses animaux, d'ordinaire marqués de sa marque et conduits par un pâtre communal. Les champs sont partagés à intervalles plus ou moins réguliers, entre les membres de la commune, pour être cultivés par chacun, séparément, à ses risques et périls. La jouissance individuelle est ainsi universellement associée à la propriété collective. Dans ce mir, en apparence tout communiste, le premier ressort de l'activité reste l'intérêt personnel.

Le régime du mir est fondé sur une répartition périodique du sol. Il y a trois points à considérer dans ces partages : d'abord,

les titres qui donnent droit à un lot; — ensuite les époques de division du territoire communal; — enfin, le mode même de parcellement ou d'allotissement. Sur ces trois points, sur les deux premiers surtout, se rencontrent de grandes différences, de nombreuses variantes selon les régions et les coutumes.

Pour ce qui regarde les ayants droit, ou l'unité de partage, les communautés russes offrent deux types principaux : tantôt le partage se fait par *âme* (*doucha*), c'est-à-dire par tête d'habitant mâle ; tantôt il se fait par famille ou mieux par ménage, par *tiaglo*, et cela, le plus souvent, en tenant compte de la capacité de travail des divers ménages et de la part de contribution que chacun peut supporter. (1)

Le lot de chaque famille est, ainsi, en raison du nombre de ses membres mâles, ou du nombre de ses membres adultes et mariés. On voit tout de suite quel encouragement donne à la population, dans un cas comme dans l'autre, ce système de partage. Chaque fils venant au monde, ou chaque fils arrivé à l'âge d'homme, apporte à sa famille un nouveau lot de terre. Au lieu de diminuer, en le divisant, le champ paternel, une nombreuse progéniture l'agrandit. En droit, les femmes n'ont d'ordinaire rien à prétendre à la terre; dans la pratique, elles y ont à peu près autant de part que les hommes; car, avec le système de tiaglo, un lot étant donné à chaque couple, c'est la femme qui ouvre au mari l'accès de la propriété. Aussi la Russie est-elle le pays de l'Europe où il y a le plus de mariages, et, en même temps, le pays où les mariages sont le plus féconds. L'augmentation même de la population contraint à renouveler périodiquement les partages. Pour fournir un lot aux nouveaux venus, sans recourir à une nouvelle répartition du sol, certaines communes, surtout chez les paysans de la couronne, ont des réserves de terre. Ce fonds de réserve est tantôt loué au profit du mir, tantôt utilisé comme vaine pâture. La densité croissante de la population, l'exiguïté des lots, souvent accordés aux paysans lors de l'émancipation, privent la plupart des villages de cette ressource. Les nouveaux venus ne peuvent ainsi faire valoir leur droit au sol que moyennant un partage nouveau. Le principe de la communauté suffirait seul à exiger des partages périodiques; car, sans de fréquentes répartitions, les familles croissant inégalement, la propriété commune se trouverait bientôt inégalement répartie. On est là en face d'une des difficultés de tout commu-

(1) Pour plus de détails, voyez *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. Ier, liv. VIII, chap. III.

nisme, qui tend à se détruire lui-même en face d'une des impossibilités de l'égalité absolue qui, pour ne pas s'évanouir sans cesse, a continuellement besoin d'être rétablie à nouveau. De là des partages fréquents; plus ils sont répétés, plus ils sont conformes au principe de la communauté et de l'égalité, mais plus aussi ils entravent l'agriculture et font obstacle à la prospérité générale. Le paysan, détenteur d'un lot de terre qu'il sait ne devoir pas conserver, ne s'y attache point et ne cherche qu'à en tirer un produit immédiat, sans s'inquiéter du lendemain. Il réserve ses soins et sa prévoyance pour le petit enclos attenant à son izba, qui n'est point sujet aux partages périodiques.

Le principe du mir veut que, chaque lot de terre supportant une part égale de l'impôt, tous les lots soient rigoureusement égaux. La commune russe s'y conforme d'habitude servilement; elle cherche à faire des lots égaux, à la fois en superficie et en valeur ; le plus souvent, on les tire ensuite au sort. L'on ne peut d'ordinaire arriver à cette double égalité en donnant à chacun un champ d'un seul tenant. Chaque paysan reçoit une parcelle d'autant de sortes de terrain qu'il y a de qualités de terre dans la commune. Quand les terres seraient toutes de même qualité, ce qui, avec l'homogénéité du sol russe, est heureusement moins rare qu'en Occident, l'inégale distance du village leur donne encore, pour le paysan, une valeur inégale. Une des conséquences de la communauté des terres est, en effet, l'agglomération des demeures. Des maisons isolées, des fermes dispersées supposent l'appropriation permanente du sol. Pour être à portée du lot qui lui peut échoir, chaque membre de la communauté doit être établi, près de ses frères, au centre de la propriété commune.

Les inconvénients du parcellement communal sont nombreux. C'est, d'abord, que les morceaux de terre épars qui forment un lot ne constituent point un ensemble se prêtant à une culture rationnelle. C'est, ensuite, que le paysan, obligé de faire valoir à la fois de minces lopins de terre, situés parfois à plusieurs lieues de distance, dépense une bonne part de son temps et de ses forces en voyages inutiles, à tel point qu'il n'est pas rare de voir des parcelles éloignées, entièrement abandonnées de leurs détenteurs. C'est, encore, que beaucoup de terrain est perdu en limites, et beaucoup de grain en semence. C'est, enfin, que ces parcelles emmêlées manquent de libre issue et sont fréquemment si étroites qu'elles deviennent difficiles à labourer ou à herser.

On ne saurait corriger de tels défauts sans renoncer à la déce-

vante chimère de lots absolument identiques et aux pratiques enfantines d'une égalité toute grossière et matérielle. Cette rigueur dans la composition des lots n'empêche pas, d'ailleurs, toute inégalité dans le mode de distribution. Le plus souvent les procédés de répartition des communes n'ont rien de fixe ou de régulier, rien, du moins, de mathématique : le mir n'est pas un compteur mécanique, notant uniquement le nombre et la quantité. Il n'en est pas de ces allocations de terre comme de nos affouages de bois communaux, qui se font, strictement, par feux ou demi-feux. Le mir russe en use avec ses membres d'une manière beaucoup plus paternelle, par suite, beaucoup plus arbitraire; il ne prend pas seulement en considération le nombre des habitants d'une maison, mais bien leur âge, leur état de santé, leurs ressources. Dans la répartition du fonds commun, le mir, d'ordinaire, tient compte des inégalités naturelles ou accidentelles, il pèse les forces et la capacité de tous, traitant chacun suivant ses besoins ou suivant ses facultés.

La communauté des terres est en corrélation intime avec la solidarité devant le fisc. Depuis des siècles les deux choses sont si intimement liées qu'une certaine école a pu regarder la propriété collective comme une simple conséquence de cette solidarité des charges. Or, dans un pays où les taxes de toute sorte ont toujours été fort lourdes, où longtemps la possession du sol aurait pu être considérée moins comme un droit que comme une obligation, où, même aujourd'hui, le montant des impôts et redevances dépasse souvent le revenu normal de la terre, il est naturel que, dans la répartition du domaine communal, les paysans aient en vue avant tout le payement des taxes. Depuis l'émancipation, comme au temps du servage, cette question domine toute la vie du mir; en distribuant les champs communaux, il se préoccupe moins du droit de l'individu à la terre que de ses facultés contributives. Chaque lot correspond, le plus souvent, à une part proportionnelle de l'impôt solidaire, et la quantité de terre affectée à chaque ménage est en raison des charges qu'il peut acquitter. La répartition du domaine commun n'est qu'une suite de la répartition des taxes communes.

La dotation des familles varie avec l'âge et la force, aussi bien qu'avec le nombre de leurs membres; elle varie avec leurs ressources agricoles. Les plus robustes et les plus aisés reçoivent une plus grande portion de terre, de même qu'ils supportent une plus lourde portion des taxes. On considère, dans la répartition, moins les besoins de la consommation que les moyens de production. Ivan Fédotof, par exemple, reçoit cette année un lot

ou un demi-lot de plus que l'année précédente, parce que ses enfants grandissent et que sa famille est capable d'un surcroît de travail. En revanche, la maison de son cousin, Vassili Fédotof, reçoit un lot ou un demi-lot de moins, parce que le chef de l'exploitation vieillit et que ses forces déclinent. Les communes où le revenu du sol dépasse régulièrement les impôts annuels sont les seules qui n'aient pas besoin de se préoccuper de telles considérations, les seules qui puissent diviser simplement leurs champs par tête ou par ménage.

La possession même du sol est peu de chose sans les moyens de le mettre en valeur; or, la commune, qui distribue les champs, ne donne à ses membres ni fonds de roulement, ni bétail, ni instruments de culture. Aussi voit-on souvent des paysans qui, ayant vendu à d'autres leur droit à la terre, leur ayant, selon l'expression russe, « vendu leur âme », vivent en journaliers, en mercenaires, sur le champ qui leur est attribué par le mir. La garantie contre le prolétariat est moins, en effet, dans une égale répartition des terres que dans la diffusion du capital. Aujourd'hui même il n'est pas rigoureusement exact que chaque homme, dans les campagnes russes, ait sa part du sol. Le droit théorique de tous à la terre ne peut toujours s'exercer. Non content de s'étendre dans les villes, dont rien ne lui défend l'entrée, le prolétariat pénètre peu à peu dans les campagnes, qui semblaient gardées par le solide rempart de la communauté. Des milliers de paysans se trouvent aujourd'hui sans un coin de terre ; quelques-uns, parce qu'ils ont renoncé à leur part pour se livrer au commerce ou à une vie vagabonde; beaucoup, parce que les communes, n'ayant pas toujours de réserves et retardant de plus en plus les partages, ne les ont point encore admis à une répartition ; plusieurs, enfin, parce qu'ils ont perdu leur père avant d'être majeurs, et que la commune, qui est leur tutrice légale, leur a enlevé le lot paternel, craignant que des orphelins mineurs ne laissassent retomber sur la communauté les impôts dont chaque lot est grevé.

Les communautés de village. telles que les a laissées l'émancipation, traversent une crise; elles y doivent périr, ou en sortir adaptées aux mœurs modernes. On ne saurait juger de ce que peut devenir la commune russe par ce qu'elle est aujourd'hui. Pour s'en former une opinion équitable, il faudrait d'abord la délivrer de ses entraves fiscales, l'alléger du lourd et immoral fardeau de la solidarité. On peut dire qu'elle ne donnera toute sa mesure que le jour où l'horizon intellectuel du moujik se

sera quelque peu élargi, et le jour où, pour jouir de son lot, le paysan n'aura plus de lourdes annuités à verser au Trésor. Or, cette rançon du servage, échelonnée sur quarante-neuf années, ne sera soldée que dans le premier quart du vingtième siècle. Il est peu probable que l'état des finances impériales permette de libérer les paysans avant l'échéance marquée lors de l'émancipation. C'est déjà beaucoup que l'empereur Alexandre III ait pu, sans en allonger la durée, diminuer quelque peu le poids des annuités de rachat (1).

Attendra-t-on, pour décider sur le sort des communautés de village que, devenues pleinement propriétaires, elles soient affranchies des charges qui les accablent ; ou bien, entraîné par les inconvénients actuels, se décidera-t-on à couper par la racine l'arbre séculaire du mir, sans avoir essayé de l'émonder et de le débarrasser des plantes parasites qui l'étouffent ?

Peu de personnes réclament l'abrogation immédiate de la tenure commune ; beaucoup demandent des mesures qui en préparent et assurent la disparition. Aujourd'hui même, les communautés de village ne sont point indissolubles ; la loi, qui les a maintenues, laisse aux intéressés le droit de les anéantir, en faisant entre eux un partage définitif du domaine communal. Il suffit pour cela d'une décision de l'assemblée des paysans, prise à la majorité des deux tiers des voix. Le sort du régime collectif est donc entre les mains des intéressés ; le jour où le mir aura contre lui une sérieuse majorité, il tombera devant un simple vote. Un large mouvement d'opinion parmi les moujiks, et c'en est assez pour que la Russie, si riche en terres communes, en soit plus dépourvue que la France.

Ce moment n'est pas encore arrivé. Outre la coutume et la tradition qui, sur les moujiks, gardent un grand empire, plusieurs raisons et plusieurs préjugés militent contre un partage définitif. C'est, d'abord, l'agglomération des demeures, chacun appréhendant d'avoir à perpétuité un lot trop éloigné du village où tous habitent. C'est, aussi, la crainte de tomber sur un mauvais lot sans avoir, comme aujourd'hui, la chance d'être dédommagé par le sort à un prochain tirage. Un autre motif de répulsion pour la propriété personnelle est tiré des mœurs communistes du mir : dans le partage définitif, les paysans redoutent l'inégale multiplication des familles, qui en une ou deux générations rendrait naturellement les lots inégaux. Enfin, là où les taxes sont supé-

(1) Voyez *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. Ier, liv. VII, chap. III (3e édition).

rieures au revenu, les paysans craignent, en renonçant à la communauté, de rester chargés d'un lot trop grand et d'impôts trop lourds; là, ce qu'ils redoutent, ce n'est pas l'inégalité dans la propriété, résultant de l'inégal accroissement des familles, c'est, au contraire, un excédent de terre et d'impôts, à la suite de morts ou de maladies dans la maison. En somme, la plupart des moujiks sont encore attachés à l'ancien mode de jouissance, tout en reconnaissant les inconvénients des partages périodiques.

Tant que l'antique mode de tenure garde les sympathies des paysans le gouvernement impérial ne saurait porter la main sur le mir sans violenter les mœurs et la conscience juridique du peuple des campagnes, par suite, sans s'exposer lui-même à des revendications périlleuses. Déjà cette sorte de communisme agraire a fomenté chez le moujik de vagues instincts socialistes. Il jette parfois, de côté, un regard de convoitise sur les terres de son ancien seigneur, le propriétaire noble, dont les biens demeurent en dehors du mir. Il rêve, tout bas, et parfois tout haut, de nouvelles distributions de terres, cette fois gratuites, aux dépens de ses voisins, les *barines*, les seigneurs. Le fait est si connu que, lors de son couronnement, à Moscou, l'empereur Alexandre III a dû, solennellement, déclarer aux représentants de ses fidèles paysans que la question de propriété était définitivement réglée et que, désormais, il n'y aurait plus de distribution de terres par oukases. Le moujik n'en continue pas moins à attendre de la bonté de « son père le tsar » l'élargissement des domaines du mir. Si ses espérances ne se sont pas encore réalisées, c'est, dit-il, la faute des nobles et des fonctionnaires, des *tchinovniks*, qui circonviennent le tsar. En plus d'une province, sur la foi de trompeuses rumeurs et de faux oukases de l'empereur, il y a eu, durant ces dernières années, des émeutes agraires qu'il a fallu faire réprimer par la troupe. S'il y a en Russie un péril social, ce n'est point du côté des « nihilistes » et des révolutionnaires à l'occidentale, confinés dans la mince couche civilisée de la nation; ce n'est point du côté des ouvriers des villes encore trop peu nombreux et recrutés, généralement, parmi les paysans, — c'est, à l'inverse de l'Europe ou de l'Amérique, du côté du moujik et des masses rurales. Par bonheur pour la Russie, les instincts socialistes du paysan grand-russien sont bridés par un double frein : le respect de la loi divine et la confiance dans le tsar.

Certains Russes se plaisent à nous représenter la propriété collective comme un remède souverain, un spécifique infaillible contre le socialisme et le communisme; si le mir a cette vertu,

c'est conformément à la méthode qui, pour préserver d'une maladie, l'inocule. On pourrait dire que, avec la commune russe, le socialisme agraire a été inoculé à la Russie; que, grâce au mir, il circule inconsciemment dans ses veines et dans son sang. Le virus, à cette dose, restera-t-il toujours inoffensif? Sera-ce un préservatif contre la contagion du dehors, ou, au contraire, déterminera-t-il un jour, dans l'organisme social, des désordres inattendus et des troubles graves? L'avenir nous l'apprendra. En attendant, c'est là, pour les sociétés, un mode de traitement dont les gens prudents n'oseraient leur conseiller l'essai, de peur de leur faire prendre le mal dont on prétend ainsi les défendre.

II

Grâce au régime de la communauté, les villages de la Russie ont conservé, dans leur mir, l'habitude de s'administrer eux-mêmes. Le paysan moscovite a gardé cette première liberté qui fait parfois défaut à des peuples plus libres.

L'antiquité du mir en fait l'originalité. Chose rare, en Russie, le régime communal est tout russe, tout national. Ce n'est pas, comme tant d'autres institutions de l'Empire, une copie ou une imitation de l'étranger, quoique à l'étranger on retrouve, dans le moyen âge, bien des coutumes analogues. La commune est née et a grandi sur place; à proprement parler, c'est, en dehors de l'autocratie, la seule institution indigène, la seule tradition vivante du peuple russe. Loin d'être un simple rouage de la machine administrative, elle est antérieure à toute l'administration, laborieusement montée, à coups d'oukases, par les successeurs de Pierre le Grand.

La commune russe dérive tout entière de la communauté des terres encore en vigueur chez le paysan; le mode d'administration n'y est, en grande partie, qu'une conséquence du mode de propriété. La communauté des champs et la solidarité des impôts nouent entre les habitants d'un même village, entre les copropriétaires du sol, des liens beaucoup plus étroits qu'il n'en peut exister au sein de nos campagnes. Sous un pareil régime, la commune est une famille, ou un clan, une association, autant qu'une circonscription administrative. Antérieure au servage, elle lui a résisté et lui a survécu, persistant, à travers les trois siècles d'asservissement du paysan. Le servage s'est superposé au mir sans le détruire. La commune rurale ne pouvait pas, cependant, ne point se ressentir de la condition vile de ses membres. La

servitude de la glèbe l'avait déprimée, l'émancipation l'a relevée et affranchie, avec les paysans.

Au temps du servage, l'administration, comme la justice locale, était aux mains du seigneur ou de son intendant. Le seigneur, étant le tuteur-né de ses paysans, exerçait sur les communes de ses domaines une véritable tutelle. Le mir, sous ce régime paternel, était plutôt une institution économique qu'une institution administrative. L'émancipation, en rompant les liens du paysan et du propriétaire, posait à nouveau la question de l'administration rurale. En rendant aux serfs la liberté personnelle, beaucoup des anciens maîtres eussent voulu conserver une part de l'administration, un droit de surveillance ou de contrôle sur leurs affranchis. Le gouvernement de l'empereur Alexandre II n'a point admis ces prétentions. Le moujik a reçu à la fois l'émancipation civile et l'émancipation administrative.

Le statut de 1861, qui est resté la charte des paysans, affranchit les communes rurales de toute dépendance, de toute autorité seigneuriale. L'administration communale a été abandonnée à l'élection, le mir choisit ses fonctionnaires dans son sein, c'est-à-dire parmi les villageois ; car les hommes des autres classes, n'ayant point droit à la propriété commune, ne sont pas membres du mir et demeurent ainsi légalement en dehors de la commune où ils habitent. Le principal trait de l'institution, c'est un régime communal à deux degrés ou à deux étages. Les petites agglomérations sont réunies en grandes communes administratives, au sein desquelles chaque communauté conserve son individualité.

La propriété collective du sol est une des causes de ce mode de groupement des villages. Les terres, possédées en commun par les paysans, sont de dimensions fort inégales. Si ces associations économiques avaient toujours été adoptées comme unité administrative, on eût eu des circonscriptions étrangement disproportionnées; on eût abouti à un morcellement communal excessif, aussi peu avantageux pour l'action du pouvoir central que pour le *self-government* local. D'un autre côté, on ne pouvait toujours annexer les uns aux autres et fondre ensemble des hameaux ayant chacun des propriétés d'inégale étendue et d'inégale valeur. Le système adopté a paré ingénieusement à l'un et à l'autre inconvénient. Les paysans, unis par la double chaîne de la propriété collective et de l'impôt solidaire, forment une communauté de village, ou commune du premier degré (*obchtchestvo*). D'après l'acte d'émancipation, cette commune primaire se compose d'ordinaire des paysans qui jadis avaient le même seigneur, et qui aujourd'hui possèdent les mêmes terres. Plusieurs

de ces communautés voisines sont réunies en circonscriptions appelées volost. Ce mot est souvent traduit par canton ou encore par bailliage ; en réalité, la volost russe, comme le *township* américain, tient le milieu entre le canton et la commune de France ; par son rôle administratif, elle se rapproche même davantage de la commune.

La volost et l'obchtchestvo ont un rôle différent. La petite commune a surtout des attributions économiques ; la grande, des attributions administratives. A la première appartient tout ce qui concerne la jouissance de la terre et la répartition de l'impôt solidaire ; à la seconde, tout ce qui regarde les intérêts généraux de la volost, tout ce qui touche aux rapports avec les autorités supérieures, et, enfin, tout ce qui concerne la justice, car les paysans ont, dans une certaine mesure, hérité du droit de justice et du droit de police de leurs anciens seigneurs. Ils ont leurs juges et leurs tribunaux rustiques, comme ils ont leurs coutumes traditionnelles, fort différentes du droit civil, du droit écrit, appliqué aux autres classes.

Les principes qui régissent la volost et l'obchtchestvo sont identiques. La loi, en groupant en faisceau les communautés de paysans, a introduit dans ces nouvelles créations les usages, les règles, l'esprit qui régnaient traditionnellement dans le mir. Toutes les fonctions y sont à l'élection, tous les membres de la double commune peuvent être également appelés à tous les emplois. Communautés de villages ou volostes sont ainsi de véritables démocraties, où les affaires des paysans sont traitées par eux, en famille, sans immixtion des autres classes sociales.

Tel est, dans ses traits généraux, le régime communal de l'empire autocratique. Ce *self-government* traditionnel, cette autonomie villageoise, le moujik, longtemps asservi, en est, manifestement, redevable au maintien de la propriété collective. Tous les droits, toutes les coutumes et les mœurs du mir découlent de cette même source. En Russie, plus qu'ailleurs, on peut dire que la commune, ainsi conservée dans ses formes anciennes, est la cellule primitive, la monade initiale de la nation, sinon de l'État.

Les fonctionnaires de la commune sont nombreux, et, par suite, l'administration rurale est relativement compliquée et dispendieuse. A la tête de chaque communauté de village est une sorte de maire ou de bailli, portant le titre d'*ancien* ou de *vieux* (*starosta*). A la tête du bailliage, ou volost, est un fonctionnaire analogue, dont le rang supérieur dans la hiérarchie villageoise est indiqué par une sorte de superlatif ou d'augmentatif de ce

titre patriarcal : on l'appelle *starchina*. La propriété collective impose naturellement aux chefs de la commune, au *starost* surtout, des occupations d'un genre particulier et tout économique. L'ancien est, dans une certaine mesure, l'homme d'affaires, l'intendant, parfois même le chef de culture de la communauté. Quelles que soient leurs attributions, ces maires ou baillis de village ne devraient être que les exécuteurs des ordres du mir; ils doivent, en toute occasion, lui demander des instructions et lui rendre des comptes. Ces fonctionnaires communaux, les starostes de village, du moins, sont parfois sans influence sur leur commune; l'ascendant qu'ils possèdent, ils le doivent moins à leur titre qu'à leur expérience ou à leur considération personnelle.

Le starchine, ou chef du bailliage (volost), a une autorité plus grande et d'ordinaire en use plus largement. Bien que la loi semble avoir mis à son pouvoir des bornes étroites, les paysans ont souvent à se plaindre de son arbitraire. Une des raisons de cette propension des starchines à abuser de l'autorité qui leur est attribuée, c'est d'abord que, contrairement à l'esprit de l'acte d'émancipation, les *ispravniks* (chefs de la police du district), ont peu à peu subordonné à leur influence directe ces chefs attitrés de la classe rurale, jusqu'à les réduire, trop fréquemment, à l'état de simples agents de la police. Un autre motif des vices signalés dans l'administration intérieure des paysans, c'est la trop grande étendue de la volost, qui est en réalité l'unité administrative rurale. Avec des circonscriptions aussi vastes, l'ancien ne peut guère être connu personnellement de ses électeurs, il se dérobe plus aisément à leur surveillance; parfois même il n'est nommé que grâce à l'appui ou aux injonctions de l'ispravnik.

Outre leurs fonctionnaires et leurs juges, les communes russes ont des employés qui, selon la décision du mir, sont élus par les assemblées, ou pris à gages par les autorités. Tels sont les surveillants ou inspecteurs des magasins de la commune, les gardiens des bois ou des prairies, les bergers communaux, et surtout l'écrivain ou greffier. Cet écrivain (*pisar*), qui n'est qu'un commis à gages, sans pouvoir légal, est souvent, en fait, la première autorité du village, le véritable arbitre de la commune. Au milieu d'un peuple illettré, il est souvent seul à posséder la science de la lecture, l'art de l'écriture. Il est seul l'interprète de la loi, et il la fait parler à son gré. Le paysan et les anciens abdiquent entre ses mains. Le scribe est d'ordinaire étranger à la commune, étranger même à la classe des paysans, par l'éducation et les habitudes, si ce n'est par la naissance. S'il se rencontre

au village un homme vêtu « à l'allemande », à l'européenne, c'est le scribe. C'est tantôt un séminariste qui n'a pas achevé son cours, tantôt un soldat retiré du service, d'autres fois, un employé chassé d'une chancellerie de l'État et réfugié dans les campagnes, où il fait descendre, avec lui, les abus de la bureaucratie russe. Indifférents aux intérêts des paysans et mal rétribués, ces greffiers n'ont d'autre souci que d'amasser quelques roubles. Souvent déclassés, ils sont parfois enclins aux idées révolutionnaires; si jamais la propagande anarchique parvient à pénétrer dans le peuple des campagnes, ce sera par leur entremise, ou par celle des instituteurs.

Dans la commune russe (*obchtchestvo*), comme dans le *township* américain, il n'y a pas de conseil municipal. Les fonctionnaires, élus directement par les habitants, recueillent directement les instructions et les volontés de leurs électeurs. Cette absolue démocratie, ce contrôle immédiat et perpétuel des élus par les électeurs, des mandataires par les mandants, n'est naturellement possible que dans un champ restreint. En Russie, où la population dépasse rarement trente habitants par kilomètre carré, les limites au delà desquelles un tel mode de gouvernement devient impraticable sont bientôt atteintes. Aussi les antiques formes du mir russe, religieusement conservées dans les communes primaires, pour l'assemblée de village (*selskii skhod*), n'ont-elles pu être appliquées, dans des circonscriptions plus étendues, aux assemblées de volost. En créant cette nouvelle unité administrative, la loi y a introduit le système représentatif.

L'assemblée de la volost se compose de tous les fonctionnaires élus du bailliage, joints aux délégués choisis par les assemblées de village à raison d'un membre par dix feux, ou, comme disent les Russes, par dix cours (*dvor*). Ce conseil doit, en tout cas, compter au moins un représentant de chaque hameau, et il possède une sorte de commission permanente, formée des chefs des diverses communautés. L'assemblée de la volost a pour principale mission d'élire les fonctionnaires et les juges du bailliage; c'est elle aussi qui désigne les représentants des paysans aux assemblées de district, aux zemstvos, sortes de conseils généraux communs à toutes les classes. Les assemblées de volost peuvent entreprendre les travaux ou les fondations au-dessus des forces de chaque commune isolée, construire des chemins, élever des écoles ou des hospices; à cet effet, elles ont le droit de voter des taxes locales.

Grâce à la propriété collective et au maintien des usages

traditionnels du mir, l'assemblée de village reste à la fois la plus importante pour les habitants, la plus intéressante pour l'étranger. Elle se compose non point de tous les paysans de la communauté, mais seulement des chefs de ménage. A ce titre, les femmes veuves ou temporairement privées de leur mari y peuvent prendre place. Dans les villages des ingrates régions du Nord, où les hommes vont chercher du travail au loin, les assemblées communales comptent ainsi un grand nombre de femmes. Ce n'est pas l'individu, à titre personnel, qui intervient dans la délibération des intérêts communs, c'est la famille représentée par son chef. Telle est du moins la tradition du mir. A ce point de vue, on peut dire que cette assemblée, dont les membres ne sont point élus, est en réalité une chambre représentative, chacun de ses membres étant le délégué de droit, ou le mandataire-né d'une maison, d'une famille. Ce mode de composition, par feu ou par ménage, découle encore du principe initial de la commune russe, de la propriété collective. Comme, le plus souvent, c'est par ménage que se fait la répartition des terres, c'est la famille, en tant que membre de la communauté, qui délibère sur les affaires communes; c'est la famille, et non l'individu, qui est l'unité sociale et qui, à ce titre, possède une voix dans les conseils de la société.

Autre trait original du mir grand-russien. Quoique la loi y ait introduit le vote à la simple majorité, le mir a souvent conservé l'antique coutume slave de tout décider à l'unanimité. On retrouve au fond des campagnes russes des vestiges du fameux et funeste *liberum veto* polonais. Il en était de même dans le *vètché*, l'assemblée de la grande Novgorod. C'était là encore une coutume essentiellement patriarcale. Tout dans le mir devait se faire d'accord. Au lieu de passer aux voix, le parti qui se sentait le plus faible dans une discussion s'inclinait spontanément devant l'autre. A Novgorod, quand la minorité ne se taisait point, on jetait les récalcitrants dans les eaux du Volkof.

Jusqu'en 1874, c'étaient des hommes choisis par la noblesse locale et pris dans son sein auxquels, d'après le statut d'émancipation, était confié le soin de contrôler la nouvelle administration des paysans. Ces magistrats, appelés *arbitres* ou mieux *médiateurs de paix*, avaient en même temps pour mission de présider à la grande liquidation du servage, de régler les différends des anciens serfs avec les anciens seigneurs. Les arbitres de paix n'ont pas également réussi dans cette double tâche; à tort ou à raison, on les rendit responsables des abus qui envahissaient les

communes soumises à leur surveillance. Ils ont été licenciés par une loi de 1874 dans les provinces centrales, du moins, dans les gouvernements foncièrement russes. Une des choses les plus reprochées à ces médiateurs de paix, c'était leur arbitraire vis-à-vis des communes. Or, ces magistrats supprimés par l'empereur Alexandre II, une loi de l'empereur Alexandre III vient de les rétablir, sous un autre nom, avec des pouvoirs plus étendus. Ils s'appellent aujourd'hui *chefs de cantons ruraux;* ils ne sont entrés en fonctions qu'en 1890 et n'ont encore été installés que dans un certain nombre de provinces. En réalité, ils ont été institués pour transformer, de fond en comble, toute l'administration et la justice locales du vaste Empire.

La création de ces *natchalniki* (tel est leur nom russe) a été la grande réforme intérieure du règne actuel. A vrai dire, c'est moins là une réforme qu'une contre-réforme. Elle s'inspire de principes opposés aux maximes en honneur sous le dernier règne. Les conseillers du tsar libérateur, les hommes d'origine et parfois de tendances fort diverses qui avaient présidé à l'émancipation, à la réforme administrative, à la réforme judiciaire, avaient presque tous pour idéal le *self-government* local, ou, comme on dit en russe, le *samooupravlénié*. Leur but, plus ou moins avoué ou plus ou moins conscient, était d'habituer les communes, les villes, les provinces à s'administrer elles-mêmes. Ils semblaient presque avoir pris pour mot d'ordre la fameuse devise des *slavophiles :* le peuple libre sous un tsar omnipotent, — autonomie en bas, autocratie en haut.

A l'observateur impartial il n'a pas fallu une expérience d'un quart de siècle pour découvrir ce qu'il y avait d'illusoire dans ce présomptueux programme. A parler franc, il n'a guère été réalisé que dans le mir, dans les petites démocraties rurales des communes villageoises, car, par une apparente anomalie qu'expliquent les mœurs et l'histoire, l'autonomie était d'autant plus grande qu'on descendait plus bas.

Avec leurs *anciens* ou maires élus, avec leurs assemblées de bailliage où siègent leurs pareils choisis par eux-mêmes, ces paysans, émancipés depuis à peine trente ans, formaient des milliers de lilliputiennes républiques ultra-démocratiques. Le Russe, toujours jaloux de devancer l'Occident, s'enorgueillissait de ses libres communes rurales. Ni les *townships* de la jeune Amérique, ni les *Landsgemeinden* des vieux cantons suisses ne possédaient de constitution plus populaire. Le moujik était roi dans son mir; il est vrai que sous son nom y régnaient trop souvent l'ignorance et la souveraine des campagnes russes, l'eau-de-vie, la blanche *vodka*.

Comme chez toutes les démocraties extrêmes, il arrivait parfois que la commune se montrait en même temps tyrannique et anarchique. On se plaignait d'abus de pouvoir, et on se plaignait du manque d'autorité. Pour remédier à ces défauts, l'empereur Alexandre III, par un oukase de 1889, a placé les communes sous le contrôle, on pourrait dire sous la tutelle, des nouveaux *chefs de canton*, que la loi investit de fonctions à la fois administratives et judiciaires.

Les chefs de canton ruraux doivent appartenir à la noblesse locale. C'est là un des traits caractéristiques de la nouvelle loi et un des signes du nouvel esprit qui souffle dans les conseils du tsar. Sous Alexandre II, à l'époque des grandes réformes, le législateur tendait à abaisser toutes les barrières de classe : par là l'œuvre du tsar libérateur n'a pas été sans analogie avec celle de la Révolution française. L'émancipation des serfs, la réforme administrative et judiciaire avaient frustré la noblesse, le *dvorianstvo*, de la plupart de ses privilèges effectifs; le nouveau règne tend à lui rendre ses anciennes prérogatives. Le statut d'émancipation s'était attaché à enlever au *pomechtchik*, au seigneur de la veille, tout pouvoir sur les paysans et toute influence sur les communes rurales. La réforme de 1889 prétend rendre à la noblesse une part de son ancienne autorité sur ses anciens serfs ; elle lui restitue la première place dans l'administration des campagnes. Cela, dit-on, est conforme à la tradition historique de la Russie, et l'on sait que, aujourd'hui, sous Alexandre III, rien n'est plus en honneur que la tradition nationale : l'imitation de l'Occident est démodée, à Pétersbourg aussi bien qu'à Moscou. Après avoir mis son amour-propre à se rapprocher de l'Europe, la Russie met son orgueil à s'en distinguer.

D'après la loi de 1889, si le chef rural doit appartenir à la noblesse, il doit, en même temps, être fonctionnaire de l'État, et fonctionnaire rétribué. A l'inverse de la *nobility* ou de la *gentry* anglaise, le dvorianstvo russe n'a aucun goût pour les fonctions gratuites. Quant à la nomination du zemskii natchalnik, le gouvernement impérial a adopté un système mixte. Les chefs de canton sont nommés par le représentant du pouvoir central, le gouverneur de la province ; mais, avant de faire son choix, le gouverneur devra s'entendre avec le maréchal de la noblesse, chef élu du dvorianstvo de la province ou du district. La nomination est soumise au ministre de l'Intérieur. Si le maréchal de la noblesse a des objections contre le choix du gouverneur, il a le droit de les faire valoir auprès du ministre. La noblesse, représentée par ses mandataires, a ainsi obtenu voix consultative

pour la désignation des chefs de l'administration locale.

Ces nouveaux fonctionnaires ne doivent pas seulement faire partie de la noblesse héréditaire, ils doivent aussi être propriétaires dans la province où ils exercent leurs fonctions. C'est encore là un des traits essentiels de la réforme. Ce que le gouvernement de l'empereur Alexandre III tient à relever, ce n'est pas seulement l'ascendant moral de la noblesse, en tant que premier ordre de l'État, c'est l'autorité de la noblesse locale territoriale, en tant que classe rurale. Or, cette noblesse, composée des anciens propriétaires de serfs, la crise de l'émancipation en a singulièrement réduit le nombre et diminué la fortune.

Contrairement au principe proclamé sous le tsar Alexandre II, les chefs de canton sont à la fois juges et administrateurs. Les maximes du dernier règne sur la séparation des pouvoirs sont abandonnées, quant aux campagnes. Elles ne demeureront en vigueur que dans les villes, où la population est assez dense et assez nombreuse pour qu'on lui permette le luxe dispendieux des spécialités juridiques.

Des attributions judiciaires des nouvelles autorités locales nous dirons peu de chose. Ces attributions sont importantes : le chef de canton rural juge la plupart des affaires attribuées par les grandes réformes du tsar libérateur à des juges de paix élus. C'était là une des innovations, d'aucuns diraient une des témérités, des réformes de 1860 : la nouvelle réforme fait disparaître au moins dans la plus grande partie de l'Empire cette magistrature élective.

Les attributions judiciaires des chefs de canton n'ont pas, pour nous, le même intérêt que leurs attributions administratives. Tout ce qui regarde l'administration, la police, les finances même des communes villageoises, relève des nouveaux chefs de canton. Toute la classe rurale va être ainsi, désormais, subordonnée à ces représentants de la noblesse. Les paysans conserveront leur commune à double étage (*obchtchestvo* et *volost*), ils continueront à élire leurs anciens de village ou de bailliage (*starost* et *starchine*) ; mais, pour entrer en fonctions, ces élus des communes devront être confirmés par le chef de canton, et ils pourront être révoqués par lui. Bien plus, ces anciens, ces maires des communes, le nouveau *zemskii natchalnik* a le droit de les punir sans jugement. D'après l'article 62 de la loi de 1889, il peut, de sa propre autorité, leur infliger une des punitions suivantes : observation, réprimande, amende de 5 roubles, mise aux arrêts durant sept jours. Ailleurs que dans les campagnes russes, dans des pays émancipés depuis plus d'une génération,

pareil article de loi serait d'une application malaisée. Chez nous, par exemple, il serait sans doute difficile de trouver des maires, si le maire était exposé à se voir mis à l'amende ou aux arrêts par un fonctionnaire cantonal ou un sous-préfet. Mais ce serait être injuste envers la Russie que de la comparer aux États de l'Occident.

Les pouvoirs disciplinaires que la réforme accorde au chef de canton sur les anciens des villages, elle les lui confère également sur tous les fonctionnaires communaux, notamment sur les juges de bailliage. Les paysans sont, aujourd'hui, en possession d'humbles tribunaux qui tranchent la plupart des contestations des moujiks entre eux, pour le partage des terres de la commune, par exemple, ou encore pour les partages des familles. Ces tribunaux villageois, qui jugent en équité, d'après la coutume locale, le réformateur a la sagesse de les maintenir, mais en les subordonnant au chef de canton. Jusqu'ici les juges de bailliage étaient librement élus par les paysans; dorénavant ils sont choisis par le zemskii natchalnik parmi les candidats proposés par les communes.

Quant aux assemblées communales, de village ou de volost, elles ne pourront plus prendre aucune décision sans l'aveu du chef de canton. La loi lui reconnaît un droit de *veto* sur toutes leurs délibérations. Il n'a pas le droit de les réformer, mais il a le droit d'en suspendre l'exécution. L'affaire, dans ce cas, sera soumise à « l'assemblée cantonale », c'est-à-dire à la réunion des chefs de canton du district, qui jugent tantôt comme tribunal administratif, tantôt comme tribunal civil.

En somme, les libres communes russes, dont slavophiles et démocrates menaient tant de bruit, la loi nouvelle les met en tutelle. Les voilà mineures. Les résultats de la réforme dépendront, avant tout, de l'application de la loi, et la Russie est de tous les pays du monde celui où il est le plus malaisé de prévoir de quelle façon sera appliquée la loi.

Quelque zèle que mette la noblesse à répondre aux vues du souverain, une chose est certaine : la Russie ne saurait avoir les avantages de la tutelle administrative sans en ressentir les inconvénients. L'autonomie de la commune russe a vécu; à tout le moins, elle est suspendue. En d'autres pays, on pourrait la dire morte à jamais; mais une commune qui a survécu au servage a la vie dure. Elle est fondée sur des mœurs séculaires et sur des coutumes résistantes. « Aujourd'hui, comme il y a deux cents ans, écrivait quelques mois après l'émancipation des paysans le célèbre G. Samarine, il n'y a sur toute la terre russe que deux

forces vivantes : en haut, l'autocratie ; en bas, la commune rurale. » Samarine avait raison. Cette humble commune de paysans est l'unique institution indigène de l'Empire, la seule spontanée, la seule qui ait ses racines dans le sol national et qui ne soit pas une création artificielle du pouvoir. C'est, comme aiment à dire les Russes, la seule institution organique de la Russie. Or, rien n'est précieux comme la vie ; et, une fois détruite, il est presque aussi malaisé de la rendre aux institutions qu'aux individus. Si les communes russes venaient à la perdre, tout le pouvoir des empereurs autocrates ne suffirait point à les ressusciter.

Les idées d'où est sortie la loi de 1889 ne sont pas nouvelles. Il y a une quinzaine d'années, déjà, l'Assemblée de la noblesse de Saint-Pétersbourg avait encouragé des projets de réforme analogues. « Ne craignez rien, me disait à ce propos le prince Tcherkassky, l'œuvre de 1861 est solide ; elle a pour elle les mœurs nationales ; elle a l'avantage d'être bien russe. Notre commune est robuste ; elle résistera à toutes les réformes. » Puisse l'ami de Milutine et de Samarine n'avoir pas été mauvais prophète !

Entre le *self-government* tel que le pratiquent les nations occidentales et son synonyme russe, le *samooupravlénié*, dont jouissaient hier encore les villages de la Grande-Russie, il y a toujours eu, du reste, une différence capitale.

Tandis que le *self-government*, tel que l'entendent les peuples modernes, est fondé sur le respect des droits de l'individu, le *samooupravlénié*, tel que le pratique la commune russe, a pour base l'autorité de la communauté. Ainsi s'explique comment les franchises de ces petites républiques villageoises n'ont jamais conduit à la liberté politique ; ainsi s'explique comment le *mir* s'est accommodé de l'autocratie, aussi bien que du servage. En enchaînant la liberté individuelle, il a entravé le développement de la personnalité et émoussé le sentiment même du droit. C'est là, contre la commune russe, contre la propriété collective qui en est le principe, un grief sérieux ; mais ce grief a plus de valeur contre le passé que contre le présent ou l'avenir. Depuis l'émancipation, l'individualisme, avec ses qualités et ses défauts, a franchi la porte de l'izba du moujik ; il est en train de dissoudre l'ancienne famille patriarcale et menace déjà la propriété commune. Les inconvénients du mir n'en doivent pas, du reste, faire oublier les services. Dans le passé, s'il a énervé l'initiative personnelle du moujik, le mir a donné à la classe des paysans une consistance singulière ; il lui a permis

de supporter, sans en être écrasée, trois siècles de servage. Pour le présent ou pour l'avenir, au point de vue économique, et au point de vue même des libertés modernes, la commune a donné aux paysans deux habitudes sans lesquelles toute liberté est stérile : l'habitude de traiter ses propres affaires, l'habitude de s'associer à ses pareils. A ce double titre, le mir n'est pas, pour le peuple russe un vain apprentissage : s'il ne porte pas en lui-même le germe de la liberté politique, il peut, de loin — de bien loin sans doute — préparer à en goûter un jour les fruits.

Anatole **LEROY-BEAULIEU**,
de l'Institut.

ARMÉE ET MARINE

I

Armée de terre.

Aux termes de la loi du 13/1 janvier 1874, qui a introduit le service obligatoire, tout sujet russe en état de porter les armes doit le service militaire personnel de vingt ans à quarante-trois ans. Jusqu'à concurrence du chiffre fixé par le contingent, les premiers numéros sont classés dans l'armée active, pendant cinq ans pour les hommes affectés à l'infanterie, à l'artillerie montée, à l'artillerie de forteresse; pendant six ans pour ceux affectés à la cavalerie, à l'artillerie à cheval pour le génie, les services techniques, administratifs et de santé. Ils passent ensuite dans la réserve, les premiers pendant treize ans, les seconds pendant douze ans; puis dans l'*opoltchénié* pendant cinq ans. — L'*opoltchénié*, ou milice nationale, est une sorte de réserve de l'armée territoriale ou de landwehr du second ban. Les miliciens sont partagés en deux bans; mais l'affectation à l'un et à l'autre de ces bans dépend de l'origine et non point de l'âge. Ainsi tous les soldats libérés de la réserve comptent dans le premier ban jusqu'à l'expiration de leur temps; il en est de même des conscrits tout à fait propres au service qui ont été classés au début dans le contingent annuel de l'armée permanente, et qui, se trouvant en surnombre, n'ont pas été appelés sous les drapeaux. Au contraire, le second ban comprend, depuis leur vingtième année, les jeunes gens que leur défaut d'aptitude a fait écarter du service actif et ceux qui en ont été exemptés en raison de leur situation de famille. En un mot, on a cherché à ne faire figurer dans le premier ban que des éléments susceptibles de faire un bon service, et on les y maintient jusqu'à la limite extrême de leurs obligations. Des dispenses, des sursis

d'appel et des avantages à l'instruction sont prévus par la loi, et la substitution et le remplacement sont autorisés entre parents jusqu'aux cousins germains; les remplacés sont versés dans la milice. D'un autre côté, les jeunes gens des classes qui ont acquis une instruction déterminée ne font que deux ans de service actif; ils peuvent être nommés sous-officiers et officiers s'ils satisfont aux épreuves de l'examen complet d'officier. Il y a aussi des volontaires conditionnels, qui forment deux catégories, suivant le degré de leur instruction; ceux de la première catégorie ne font qu'un an de service actif, ceux de la deuxième font deux ans. De plus, un certain nombre de jeunes gens ayant une instruction secondaire sont admis à l'engagement volontaire dans le service des combattants, à raison de deux par compagnie, escadron ou batterie.



Le général Pierre VANNOVSKI, ministre de la Guerre, né en 1822.

A chaque régiment d'infanterie de ligne est assignée une zone spéciale pour son recrutement; les contingents de la Pologne et des provinces de la Baltique sont répartis dans l'armée entière; les armes spéciales ont des zones particulières, et la Garde impériale se recrute parmi les meilleurs sujets et les plus beaux hommes de la Russie d'Europe. En Finlande, le service militaire commence à vingt et un ans, et les jeunes gens désignés par le tirage au sort sont versés dans l'armée active pendant trois ans, deux ans dans la réserve et quinze ans dans la milice. Tous les autres sont versés directement dans la réserve et sont convoqués tous les ans pendant les quatre premières années pour des réunions d'instruction de quatre-vingt-dix jours.

Les listes de recrutement de l'Empire pour 1890 constatent que le nombre des jeunes gens atteints par le sort a été de 878 011, dont 47 738 juifs. Le nombre des dispensés de service pour situation de famille a été de 420 757. Il est resté alors comme soumis à la loi militaire 457 254 hommes. 65 076 jeunes gens ont été exemptés pour inaptitude physique; 84 422 ont été ajournés pour les mêmes causes; 12 969 ont été mis en observation dans les hôpitaux; 22 460, dont 4 972 juifs, n'ont pas répondu à l'appel; 259 268, dont 73 809 mariés, ont été appelés à faire partie de l'armée permanente. Enfin, 28 446 indigènes du Caucase, du Téreck et du Kouban ont été soumis a la loi militaire en 1890; 2 399 ont été appelés.



Le général OBROUTCHEF, chef d'état-major de l'armée russe. — Phot. H. Denier.

Quant aux *Cosaques*, leurs *voïskos* ou territoires sont soumis à un recrutement spécial. L'ensemble des catégories actives et de réserve, comprenant 17 contingents de 18 000 hommes, tous complètement instruits, forme un total de 254 000 soldats. L'*ataman*, ou chef suprême de tous les Cosaques, est le grand-duc héritier.

Ajoutons, à titre de renseignements, que la population de la Russie, moins la Finlande, était de 112 342 758 habitants en 1888. En cette même année il est né 5 116 996 enfants; la mortalité,

n'a été que de 3 335 518. La plus-value de l'accroissement de la population a donc été, en 1888, de 1 781 478 personnes.

Le recrutement des cadres de l'armée active est assuré par de nombreuses *écoles militaires* de différents degrés ; ce sont : les écoles primaires de la Garde et les écoles primaires de Revel et d'Oka, qui reçoivent les fils de soldats que l'on forme pour les emplois de non-combattants, tels que : commis aux écritures, secrétaires, musiciens, etc.; les écoles techniques et de pyrotechnie, préparant des maîtres-ouvriers, des chefs dessinateurs et des chefs artificiers; les écoles d'armuriers, formant des armuriers pour les corps de troupes et les établissements militaires; les écoles de *Feldschers* destinées à former des aides-médecins et pharmaciens pour la troupe et les établissements sanitaires; les écoles d'artillerie pour les Cosaques du Don et du Kouban ; le bataillon-école de sous-officiers d'infanterie à Riga, destiné à préparer des sous-officiers pour les corps de troupes. Les écoles militaires préparatoires comprennent vingt gymnases militaires recevant les fils des officiers de l'armée chevaliers de Saint-Georges, de certains fonctionnaires et de familles nobles se destinant aux écoles militaires et huit progymnases recevant les fils de militaires, que l'on prépare pour les écoles de *Younkers*.



Le général Joseph GOURKO, commandant en chef des troupes à Varsovie, né en 1828.
Phot. Vezenberg et Cie.

Les écoles spéciales sont au nombre de cinq, dont deux pour l'infanterie : l'École Paul-et-Constantin à Saint-Pétersbourg et l'École Alexandre à Moscou; une pour la cavalerie, l'École

Nicolas; une pour l'artillerie, l'École Michel, et une pour le génie, l'École Nicolas. Chaque école compte de 100 à 200 élèves. La durée des cours est de deux ans pour l'infanterie et la cavalerie, de trois ans pour les autres armes. L'admission a lieu, soit après concours, soit sur la présentation de diplômes pour certains élèves des corps de cadets et quelques autres écoles. A ces écoles il convient d'ajouter le corps des pages de l'Empereur, dont font partie les fils de hauts fonctionnaires et des jeunes gens des familles nobles que le souverain appelle auprès de lui et qui reçoivent une instruction spéciale.



Le général DRAGOMIROF,
commandant en chef des troupes à Kiev.
Phot. H. Denier.

Les élèves du corps des pages ont le privilège envié de pouvoir sortir sous-lieutenant dans la Garde (infanterie ou cavalerie), même s'il n'existe pas de vacances, pourvu qu'ils aient un bon numéro au classement de sortie. Les élèves des écoles spéciales qui satisfont aux examens de sortie sont également nommés sous-lieutenants, soit dans la Garde, s'il existe des vacances, soit dans l'armée. Toutes ces diverses écoles fournissent la presque totalité des officiers de la Garde et des armes spéciales et un cinquième environ des officiers de la ligne.

L'énorme supplément d'officiers nécessaire aux besoins de l'armée est fourni presque exclusivement par le volontariat, et

exceptionnellement, en temps de guerre, par l'avancement direct des sous-officiers au grade d'officier.

Les écoles militaires supérieures comprennent les académies d'état-major de l'artillerie, du génie, de législation militaire, de médecine militaire, préparant les officiers pour les différentes spécialités d'armes et de services. Une école de tir est installée à Saint-Pétersbourg. Il faut mentionner aussi l'*École technique galvanique* dont le service important est confié à un directeur qui a les pouvoirs d'un lieutenant général et qui a la haute main sur les cours professés aux officiers, sur la compagnie galvanique attachée à l'école, sur les détachements d'électriciens placés auprès des bataillons de sapeurs et de pontonniers, sur les compagnies de mineurs-torpilleurs et sur les parcs de la télégraphie militaire. L'*École d'application aérostatique*, dont les premiers cours ont été suivis en 1889, donne d'excellents résultats.

Les forces militaires de l'Empire, à part la marine, forment deux grandes divisions : 1° l'armée permanente, comprenant les troupes actives, de réserve, de dépôt, les troupes locales, cosaques et irrégulières; 2° l'opoltchénié ou milice nationale. L'ensemble de ces forces est constitué en corps de troupes et services, brigades, divisions, corps d'armée, répartis en temps de paix dans les circonscriptions militaires. En temps de guerre, les corps d'armée sont groupés en armées.

Les corps d'armée sont formés par la réunion de deux ou trois divisions d'infanterie et d'une quantité correspondante de troupes de cavalerie et d'artillerie. Au moment de la mobilisation, le corps d'armée se complète avec des troupes du génie et les services accessoires.

Il y a 20 corps d'armée, dont 1 de la Garde, 1 de grenadiers, 17 de la ligne, 1 du Caucase (1). Groupés de 2 à 4, les corps d'armée forment des armées dont le commandant en chef, pour l'exécution de ses ordres, dispose d'un nombreux état-major personnel et de plusieurs états-majors spéciaux correspondant à chacune des branches de services, tels que ceux de l'état-major de campagne, du service en campagne de l'intendance, de l'artillerie, du génie, des communications militaires.

L'état-major général forme trois divisions : 1° les officiers géné-

(1) On annonce (octobre 1891) la formation de deux nouveaux corps d'armée qui tiendraient garnison à la frontière de l'Ouest. Les 6 divisions qui les composeront seront formées à l'aide d'autres, prises dans des corps déjà existants, et partie en transformant en divisions des brigades d'infanterie de réserve organisées au commencement de l'été 1891 (42e, 43e et 44e brigade).

raux faisant partie de la Maison militaire de l'Empereur, commandant les circonscriptions militaires, exerçant le commandement des troupes, placés à la tête des différents services spéciaux de l'artillerie, du génie, des écoles militaires, des inspecteurs d'armes; 2° les officiers d'état-major, provenant des officiers des différentes armes, ayant suivi les cours de l'Académie d'état-major Nicolas et qui ont obtenu à leur sortie le brevet de capacité; 3° les officiers du corps des topographes, qui se recrutent à l'École de topographie militaire et forment un corps spécial. Dans les états-majors, les officiers d'ordonnance (*fligels-adjutants*) sont choisis parmi les officiers des corps de troupes. Les services généraux de l'armée sont complétés par les fonctionnaires de la justice militaire, de l'intendance militaire, les médecins, les pharmaciens, vétérinaires et secrétaires.

La formation en brigades s'applique comme organisation générale aux troupes de toutes armes, de la façon suivante :

Pour l'*infanterie*, 156 brigades entrent dans la composition des divisions, dont 6 de la Garde, 8 de grenadiers, 82 de l'armée et 40 de réserve ; toutes à deux régiments. Les bataillons de chasseurs forment 12 brigades, dont 1 de la Garde, 5 de l'armée, 1 du Caucase, 1 du Turkestan et 2 de la Sibérie orientale, toutes à quatre bataillons; les bataillons forestiers ne sont pas tous embrigadés, mais cependant jusqu'à présent ils ont formé 5 brigades. Les bataillons de chasseurs de Finlande ne sont pas embrigadés.

Pour la *cavalerie*, il y a 45 brigades, dont 6 de la Garde, 28 de l'armée, 2 du Caucase et 9 de Cosaques dont 2 du Don, 4 du Caucase, 1 de la Transcaspienne, 1 du Kouban et 1 du Téreck. Toutes ces brigades sont à deux régiments, sauf celle du Téreck qui en a trois. Les brigades de cavalerie de dépôt sont au nombre de 8, dont 1 de la Garde.

Pour l'*artillerie*, 48 brigades montées sont attachées aux 48 divisions d'infanterie; puis il y a 3 brigades montées du Turkestan et des deux Sibéries; 1 brigade à cheval de la Garde; 2 brigades cosaques du Kouban et d'Orenbourg; 5 brigades de réserve se transformant en 10 brigades au moment de la mobilisation; 5 brigades de dépôt sur le pied de guerre et 48 brigades volantes de parc au moment de la mobilisation.

Le *génie* forme 7 brigades, dont 1 de la Garde, 4 de l'armée et 1 du Caucase, 1 de chemins de fer. Ces brigades comprennent des bataillons de sapeurs, des bataillons de pontonniers, des parcs télégraphiques et des parcs de génie.

Pour les divisions, le groupement n'est employé que dans les

troupes d'infanterie et de cavalerie. Il y a pour l'infanterie 48 divisions dont 3 de la Garde, 4 de grenadiers et 41 de l'armée. La division d'infanterie comprend 4 régiments d'infanterie et une brigade d'artillerie montée à huit pièces par batterie, qui porte le même numéro qu'elle. Au moment de la mobilisation, les bataillons de réserve forment des régiments destinés à constituer 24 divisions de réserve, et qui ont la même composition que les divisions de l'armée active. La cavalerie comprend 20 divisions, dont 2 de la Garde, 14 de l'armée, 1 division du Caucase, 1 division cosaque du Don, 2 divisions cosaques du Caucase.

La division de cavalerie comprend normalement 3 régiments réguliers et 1 régiment de cosaques, 2 batteries d'artillerie à cheval à 6 pièces par batterie.

Composition et effectifs. — Infanterie. — L'infanterie russe comprend 12 régiments de la Garde (à 4 bataillons); 16 régiments de grenadiers, 165 d'armée, 87 de réserve ; 56 bataillons de chasseurs dont 4 de la Garde; 87 bataillons de réserve indépendants ; 488 bataillons d'opoltchénié. Tout bataillon, qu'il fasse partie d'un régiment ou qu'il soit indépendant, a quatre compagnies. Les régiments et les bataillons de la Garde sont désignés par des noms particuliers, comme par exemple le régiment *Préobrajensky* et le bataillon de la *Famille Impériale* (1). Les

(1) Un oukase impérial du 26 mars 1891 a donné de nouvelles dénominations à certains corps de l'armée active et à toutes les unités de réserve. Ainsi 19 régiments ont reçu les noms des plus illustres généraux depuis Pierre le Grand. Parmi ces noms figurent ceux du général comte Golovine, le premier organisateur de l'infanterie, donné au 45e régiment; du général comte Cheremetjef, le vainqueur des Suédois (97e); du général prince Michel Galitzine (régiment n° 9); général comte Lascy (régiment n° 13); général prince Repnine (régiment n° 15); général comte Saltykof (régiment n° 23); général prince Apraxine (régiment n° 63); général prince Bagration (régiment n° 104); général Jermolof (régiment n° 152); général prince Tchitschanof (régiment n° 156); général Kotiarevski (régiment de grenadiers n° 14).

Le 2e régiment de dragons a reçu le nom du prince Mentchikof, un des héros de Poltava; le 37e de même arme, comte de Munich et le régiment n° 12, général prince Wittgenstein. Le nom du comte Bruce est donné au 1er d'artillerie.

L'empereur a également décidé de supprimer les numéros des bataillons de réserve, et il a conféré aux nouveaux régiments 166 à 177, formés de douze anciens bataillons des 8e et 9e brigades locales (4 à Kief et 8 à Varsovie), des noms de généraux, de victoires célèbres, soit par ceux des villes où ils ont été formés. « En décernant à ces régiments, choisis parmi les plus illustres, les noms des vaillants officiers qui jadis ont conduit ses soldats à la victoire, l'empereur a eu pour but de populariser parmi les soldats et le peuple ces noms illustres, et, en réveillant de grands souvenirs, d'exciter la génération à se montrer digne de ses devancières. »

régiments de la Garde sont commandés par des généraux majors ; les autres régiments sont commandés par des colonels; les bataillons, par des lieutenants-colonels; les compagnies, par des capitaines montés. Un régiment comprend 16 compagnies, de campagne, soit 64 officiers et 3 840 hommes, plus une compagnie de non-combattants (secrétaires, ouvriers, infirmiers et hommes de train; soit 1 officier et 152 hommes). Chaque régiment a un train régimentaire qui comprend 43 voitures à un cheval (pour les cartouches, la pharmacie, les bagages d'officiers), 39 voitures à deux chevaux (pour les compagnies et le matériel sanitaire) et 4 voitures à quatre chevaux pour les blessés. Chaque bataillon a un train de 25 voitures. Dans chaque corps de troupe d'infanterie (et de cavalerie aussi), il existe dès le temps de paix un groupe de chasseurs francs ou chasseurs-éclaireurs, commandé par un officier et dont les hommes (4 par compagnie ou escadron) sont, par des exercices spéciaux de chasse à courre, avec chiens, aux bêtes fauves, etc., dressés aux entreprises les plus périlleuses du temps de guerre.


Officier général : Tenue de campagne.

L'arme de l'infanterie est le fusil Berdan n° 2 modèle 1872 avec baïonnette fixée au canon. Les sous-enseignes (aspirants-officiers), les sergents-majors, les musiciens, tambours et clairons ont le revolver (système Smith et Wesson). Les sous-enseignes et les sergents-majors ont, en outre, le sabre, et les tam-

bours et musiciens, le couteau de fascinage à double tranchant. Les soldats du train sont armés d'une hache, qu'ils portent à la hanche gauche. Les officiers ont le sabre et le revolver. Mais l'usage du fusil Berdan paraît devoir disparaître de l'armée russe dans un avenir prochain, car, au moment où nous écri-



Grenadier du Palais.
(Compagnie dorée.)



Régiment Pavlosky.

vions ces lignes, on annonçait que des expériences de tir avec un nouveau fusil avaient eu lieu en présence du tsar.

Ce nouveau fusil serait du calibre de $7^{mm},62$ (au lieu de $10^{mm},16$) avec canon en acier durci ; il tirerait une cartouche dont la balle aurait une enveloppe métallique. Il pèse 1 kilogr. 130 de moins que le berdan ; le soldat pourra, par suite, porter une fois et demie de plus de munitions ; puis, la justesse de l'arme est doublée, la

force de pénétration est triplée, la portée est augmentée de 50 pour 100 et la rapidité du feu de 20 pour 100.

Cavalerie. — La cavalerie russe comprend comme troupes actives 56 régiments, savoir : 10 de la Garde, dont 4 cuirassés à quatre escadrons (chevaliers-gardes de l'Impératrice, les gardes à cheval de l'Empereur, les cuirassiers de l'Empereur, les cuirassiers de l'Impératrice) ; 6 régiments à six escadrons (2 de uhlans, 1 de grenadiers à cheval, 1 de dragons, 2 de hussards) ; 46 régiments de dragons d'armée à six escadrons. Cette magnifique cavalerie régulière présente à elle seule 328 escadrons avec un effectif de 1 992 officiers, 336 fonctionnaires, 50 400 combattants, 1 600 non-combattants et 53 560 chevaux.


Infanterie.

Il faut ajouter les troupes irrégulières d'Irkoustk, de Kars, de l'Oussouri, du Kouban, du Daghestan, les 6 sotnias de Tatars de Crimée, etc., qui fournissent 100 officiers, 10 fonctionnaires, 4 107 combattants, 82 non-combattants, 3 207 chevaux.

Puis, l'opoltchénié, dont chacun des trois appels du premier ban donne lieu à la formation de 24 sotnias, soit 72 sotnias ayant un effectif total de 216 officiers, 10 656 hommes et 10 080 chevaux.

Enfin, les troupes de dépôt, qui peuvent fournir 500 à 600 officiers, 30 000 combattants, 3 952 non-combattants, 23 500 che-

vaux, et les troupes cosaques, dont l'effectif est si formidable que nous en donnons le détail aussi exact que possible.

COSAQUES	NOMBRE de RÉGIMENTS	OFFICIERS	FONC-TIONNAIRES	COMBATTANTS	NON-COMBATTANTS	CHEVAUX
Du Don............	47	1 367	247	47 655	5 505	52 024
Du Kouban.........	31	689	168	26 956	4 148	31 076
Du Terck....	12	210	61	7 316	1 186	8 080
D'Astrakan.........	3	45	9	1 749	249	2 000
D'Orenbourg.......	18	378	55	16 050	2 000	18 000
De l'Oural..........	18	175	25	7 000	200	8 000
De Sibérie.........	9	200	30	8 000	1 200	9 000
De Sémirietchensk..	3	50	20	1 780	250	2 000
Du Transbaïkal.....	3	65	15	3 000	290	3 000
De l'Amour.........	1	25	12	900	120	1 000
TOTAUX.....	145	3 204	642	120 406	15 148	134 180

On peut juger quel effet surprenant (sans compter les ressources de la milice) produirait cette masse de près de 200 000 chevaux si, en cas de guerre, elle venait à se mouvoir pour tout de bon! Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette nombreuse cavalerie est la mieux montée de toutes celles de l'Europe, en raison des modes d'élevage et en raison des ressources chevalines, qui atteignent 15 millions d'animaux utilisables pour le service de guerre. La cavalerie russe fait 8 à 10 kilomètres à l'heure, en alternant le pas et le trot; elle parcourt 32 à 37 kilomètres en cinq ou six heures, 40 à 42 kilomètres en sept à huit heures. Du reste, elle est systématiquement entraînée aux courses de distance; elle a obtenu des résultats remarquables, « témoin les officiers de l'École de cavalerie qui firent 600 kilomètres en sept jours et un régiment de dragons de la Garde qui en fit 150 en trente-huit heures ».

Toute la cavalerie est armée du sabre à simple branche et de la carabine Berdan, de même calibre que le fusil; toutefois les cosaques ont un sabre sans coquille ni branche et qui est attaché à la selle; ils portent leur carabine dans un étui de cuir

fauve. La cavalerie régulière d'armée a, de plus, une courte baïonnette avec fourreau. Les régiments cuirassés sont armés de revolvers; dans les cuirassiers, chez les uhlans et chez presque tous les cosaques le premier rang a la lance. La cavalerie russe et,



Colonel du Régiment des Grenadiers à cheval de la Garde.

Régiment cuirassé de la Garde.

en particulier, la subdivision d'arme des dragons est réputée comme plus exercée que toute autre en Europe à l'exécution du combat à pied.

Artillerie. — Dans l'ensemble des éléments qui composent l'armée, l'artillerie compte des unités organisées appartenant à chacun d'eux. Ainsi, les troupes de campagne ont des batteries montées, des batteries à cheval et des batteries de montagne;

les troupes de réserve et de dépôt ont des batteries montées; les troupes locales ont les éléments de l'artillerie de forteresse; les troupes cosaques et irrégulières possèdent un assez grand nombre de batteries à cheval. Ces dernières entrent dans la



Cosaque du Don.
Dessin de Chelmonski.

Cosaque de la Garde.

composition des troupes de campagne. A chacune de ces subdivisions sont attachées un certain nombre de batteries de montagne montées ou à cheval, des parcs de campagne. Dans l'artillerie montée, les batteries sont groupées en brigades par 6 batteries, affectées à raison d'une brigade par division aux 48 divisions d'infanterie. Dans 42 de ces brigades, les deux pre-

mières batteries sont lourdes, c'est-à-dire armées de canons de 42 lignes, et les quatre dernières sont des batteries légères, c'est-à-dire armées de canons de 34 lignes. Dans les six autres brigades, 2 batteries sont lourdes, 2 légères et 2 sont des batteries de montagne.

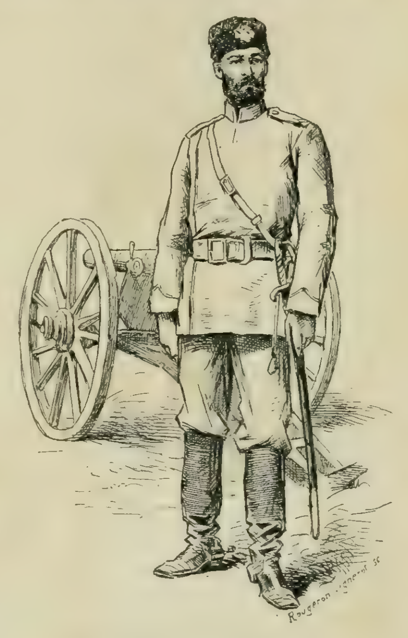
Tableau de l'Ensemble de l'Effectif de l'Artillerie sur le pied de guerre.

DÉSIGNATION	TROUPES				TOTAUX
	ACTIVES	de RÉSERVE	de DEPOT	LOCALES	
Officiers	3 143	480	513	1 211	5 317
Fonctionnaires	45	»	2	3	50
Combattants	143 065	17 040	30 316	70 683	278 190
Non-combattants	14 253	1 760	669	404	
Chevaux	143 751	14 920	2 675	1 601	162 947
Pièces	2 882	640	404	142	4 068
Caissons	14 476	1 040	107	56	15 679
Voitures	5 059	720	»	21	5 800

Génie. — Les troupes du génie comprennent des troupes embrigadées et d'autres non embrigadées. Celles embrigadées (6 brigades) sont formées de : 17 bataillons de sapeurs, dont 1 de la Garde ; 8 bataillons de pontonniers ; 4 bataillons de chemins de fer ; 17 parcs télégraphiques ; 6 parcs du génie. Parmi les troupes du génie non embrigadées figurent 2 bataillons de chemin de fer transcaspien à quatre compagnies, dont trois d'exploitation et une de construction ; des demi-bataillons de sapeurs du Turkestan, de la Sibérie, qui comprennent des détachements d'héliographistes et de télégraphistes ; 4 compagnies de mineurs-torpilleurs ; 1 compagnie galvanique d'instruction ; 2 parcs de siège. Ces diverses catégories de troupes du génie, embrigadées ou non embrigadées, présentent un effectif de 1 075 officiers, 127 fonctionnaires, 47 000 combattants ; 5 000 environ non-com-

battants, 2141 voitures techniques, 1384 voitures de trains, 8 matériels de siège et 12000 chevaux. Ce sont les bataillons de chemins de fer qui ont construit et qui construisent encore le chemin de fer transcaspien.

Troupes de frontières. — Elles se composent de 18 brigades et de 2 détachements indépendants. Elles doivent surveiller les frontières de terre et de mer de l'Empire russe en Europe et au Caucase. Leur organisation est absolument militaire. C'est un effectif d'environ 3000 hommes montés et non montés dont certainement on tirerait parti en cas de guerre.


Soldat d'artillerie à cheval.

Gendarmerie. — La gendarmerie de campagne comprend 6 escadrons, dont 1 de la Garde. (En tout : 200 hommes et 163 chevaux de selle, avec un train de 7 voitures et 15 chevaux.)

Troupes de forteresse. — 21 régiments d'infanterie à 5 bataillons de 4 compagnies; chaque régiment a un effectif de 85 officiers et fonctionnaires, 4 827 hommes, 21 chevaux.

L'artillerie de forteresse comprend : 16 batteries de sortie de forteresse à 8 pièces de campagne; 50 bataillons d'artillerie de forteresse (de 3 à 5 compagnies); 2 compagnies d'artillerie de forteresse indépendantes. L'effectif d'une batterie de sortie est de 6 officiers, 130 hommes, 73 chevaux; le train ne comprend que 8 pièces, 2 caissons, 2 fourgons. Un bataillon d'artillerie de forteresse à 4 compagnies comprend 21 officiers et 1312 hommes.

Régiments de mortiers.— Ces régiments, tout spéciaux à l'armée russe, sont au nombre de 3; ils comprennent chacun 4 batteries

ayant en temps de paix 6 pièces et 6 voitures à munitions, auxquelles s'ajoutent, en temps de guerre, 18 caissons et 1 affût de réserve. Les pièces ou *mortiers*, d'une espèce particulière, sont disposées pour pouvoir être facilement traînées sur les routes; elles sont attelées à 6 chevaux, les caissons et l'affût de réserve à 4, les charrettes de munitions à 1 seul cheval. Le personnel d'un régiment comporte, sur le pied de paix : 25 officiers, 689 hommes et 261 chevaux; sur le pied de guerre, le nombre des hommes est porté à 862 et celui des chevaux à 756. Les régiments de mortiers sont placés sous l'autorité directe des trois commandants des circonscriptions de Varsovie, Vilna et Kief. Les troupes de ces trois circonscriptions militaires fourniraient en temps de guerre un égal nombre d'armées dont chacune serait pourvue d'un de ces régiments de mortiers qui sont destinés au bombardement des forts d'arrêts et à l'attaque des petites places qu'on croirait pouvoir enlever sans siège régulier.

Service de santé. — Ce service comprend les médecins et les troupes sanitaires. Ces derniers forment trois catégories : 1° les *feldschers*, qui sont les aides et même parfois les suppléants médecins ou pharmaciens; 2° les *servants* ou infirmiers d'exploitation; 3° les *brancardiers*.

Vélocipédistes. — L'importance des services que les vélocipédistes peuvent rendre pour la transmission des ordres et des renseignements était reconnue depuis longtemps, mais c'est récemment qu'une réglementation a été établie pour les troupes en campagne. Chaque régiment d'infanterie et les bataillons de chasseurs sont pourvus de deux vélocipèdes; ce chiffre doit être porté à quatre. Les vélocipédistes sont affectés à la compagnie franche du régiment.

En résumé, on arrive, pour l'effectif de guerre de tous les corps organisés de l'armée russe, au nombre considérable de 55 600 officiers et fonctionnaires, 2 758 000 hommes, 435 000 chevaux, 26 000 voitures et environ 5 000 bouches à feu. Quant à l'effectif de la milice, il se dérobe au calcul; mais il est formidable, puisque, d'après les renseignements publiés par le ministre de l'Intérieur russe, le nombre moyen des jeunes gens classés annuellement dans l'opoltchénié est de 365 465, non compris, bien entendu, ceux qui sont réputés impropres à tout service; il en résulte que lorsque la loi de 1874 aura atteint tout son effet, en 1894, la Russie disposera de 8 à 9 millions de combattants.

On voit qu'au point de vue des effectifs, l'armée est largement partagée; mais, par cela même que la population est con-

sidérable (112 millions) et le territoire immense (l'Empire russe en Asie et en Europe couvre 22800 kilomètres carrés, c'est-à-dire le double de la superficie de l'Europe), ses forces sont difficiles à grouper. C'est en effet la grande difficulté pour l'armée russe d'obtenir une mobilisation rapide de ses troupes; cependant, déjà en 1881 les garnisons du sud-ouest étaient rapprochées de la Galicie, le mouvement a continué de ce côté et s'est étendu en outre sur la frontière, où, notamment, de grandes masses de cavalerie sont toujours réunies. Enfin, la mobilisation tend à se déplacer peu à peu vers le centre d'un croissant dont les extrémités sont comprises entre Saint-Pétersbourg et Odessa, et on prépare activement l'encadrement des troupes qui constituent comme la réserve des forces russes au centre de l'Empire, vers Moscou ou Kazan. « Comme, d'autre part, l'activité des chefs de l'armée russe au point de vue de la construction des voies ferrées est loin de se ralentir, il y a lieu d'espérer que le temps est proche où la lenteur de la mobilisation russe sera très notablement atténuée, puisque cette armée se mobilisera en quelque sorte sur sa base de concentration ou dans son voisinage. »

II

Marine.

Les effectifs de la marine sont fournis par le recrutement et l'engagement volontaire. Une loi fixe chaque année le contingent à appeler dans la flotte, 5 à 6000 hommes en moyenne, et ce contingent est pris, par voie de tirage au sort, parmi les inscrits maritimes reconnus propres au service, âgés de vingt ans et domiciliés sur les territoires maritimes.

La durée normale du service est de quinze années, sept dans les équipages de la flotte et huit dans la réserve. Le gouvernement a la faculté toutefois de faire passer un an plus tôt dans la réserve les matelots qui ont fait certaines études primaires. Les inscrits qui ont servi pendant deux ans au moins, comme matelots ou mécaniciens, sur des bâtiments au long cours, et ceux qui ont servi pendant un an au petit cabotage, passent dans la réserve, les premiers au bout de cinq ans de service actif, les seconds au bout de six ans. Quant aux engagés volontaires, ils servent pendant deux ans dans la flotte et cinq ans dans la réserve; au moment où ils signent leur engagement, ils peuvent demander

à subir un examen spécial, et s'ils sont reçus, ils sont inscrits au rôle avec le grade de sous-officier. Après deux ans de service actif, ils sont soumis à un deuxième examen qui les fait passer dans la réserve avec le grade de cadet.

La marine russe est divisée en quatre flottes, ayant chacune « matériel et personnel » indépendants : flotte de la mer Baltique, flotte de la mer Noire, flotte de la mer Caspienne, flotte de la Sibérie. Chaque groupe d'équipages comprend une ou plusieurs divisions, commandées par un capitaine de vaisseau, et chaque division comprend autant de compagnies navales qu'il y a de bâtiments armés. Outre ces quatre groupes d'équipages, il y en a encore deux spéciaux appelés « équipages de la Garde », qui fournissent le personnel des yachts impériaux et le service des phares.

Actuellement la flotte comprend :

1° Navires cuirassés : 21 *cuirassés d'escadre*, portant 290 canons et 52 mitrailleuses; 16 *monitors*, 81 canons ; 2 *navires circulaires*, 12 canons; 2 *canonnières*.

2° Bâtiments non cuirassés ; 5 *croiseurs* avec 61 canons; 3 *croiseurs-torpilleurs* avec 42 canons-revolvers; 13 *frégates* (Baltique) armées de 12 canons de différents calibres; 8 *corvettes* (Baltique); 6 *croiseurs-canonnières* avec 18 canons; 10 *clippers;* 31 *canonnières* avec 91 canons; 32 *transports;* 29 *yachts;* 38 bâtiments de servitude; 9 bateaux-phares; 50 vapeurs divers; 6 croiseurs auxiliaires et 133 torpilleurs.

3° Une grande quantité de vapeurs de commerce que l'on peut réquisitionner en temps de guerre comme croiseurs auxiliaires.

Il y a quatre compagnies de *mineurs-torpilleurs*, composées chacune sur le pied de guerre de 11 officiers et de 242 hommes de troupe; mais, en cas de guerre, il est détaché de la flotte 500 marins des différents grades qui viennent renforcer la division de la mer Noire afin d'assurer complètement la défense du littoral.

En 1902, alors que le grand programme des constructions nouvelles arrêté en 1882 aura reçu sa pleine exécution, le matériel naval cuirassé comprendra deux catégories : les bâtiments d'escadre et les croiseurs cuirassés. Les premiers, à part le *Pierre-le-Grand*, qui date déjà de 1872, ont leur artillerie installée à barbette sur le pont supérieur, dans des tourelles ou des redoutes cuirassées. Quant aux croiseurs cuirassés, ce sont des navires à grande vitesse, portant toute leur artillerie à découvert sur le pont supérieur.

Le tsar a le commandement suprême des forces de terre et

de mer ; mais il en délègue le commandement effectif à un *grand amiral* (*general-admiral*), choisi parmi les membres de la famille impériale. C'est actuellement le grand-duc Alexis. Ce commandant supérieur est alors à la fois, de droit, président du conseil d'amirauté et du conseil supérieur de guerre, membre du Conseil d'État et du Sénat. Il a sous ses ordres un sous-secrétaire d'État ayant rang de vice-ministre, et appelé *directeur du ministère*. Le conseil d'amirauté, nommé par le tsar, se compose de 10 officiers généraux de la marine, d'un officier général et d'un conseiller privé faisant les fonctions de secrétaire. Il décide de toutes les questions intéressant la marine et fait sentir son action sur les points de l'Empire par l'intermédiaire des commandants supérieurs et des commandants de ports.

Personnel. — Les officiers de la marine, au nombre de 2757, se divisent en deux grandes classes : 1° les officiers combattants ou *officiers de vaisseau ;* 2° les corps auxiliaires ou *auxiliaires*.

Le cadre des officiers de vaisseau comprend : 1 général-amiral, 5 amiraux, 20 vice-amiraux, 35 contre-amiraux, 89 capitaines de 1er rang (capitaines de vaisseau), 223 capitaines de 2e rang (capitaines de frégate), 317 lieutenants de vaisseau de 1re classe, 324 lieutenants de vaisseau de 2e classe, 310 enseignes (*michmans*), 200 gardes-marine (aspirants de marine).

Les corps auxiliaires comprennent : 1° pour le génie maritime : 1 général, 3 lieutenants généraux, 4 majors généraux, 7 colonels, 4 sous-colonels, 17 capitaines, 22 capitaines d'état-major, 31 lieutenants, 33 sous-lieutenants, 17 enseignes, 6 conducteurs ; — 2° pour les ingénieurs mécaniciens : 2 majors généraux, 8 colonels, 4 sous-colonels, 49 capitaines, 62 capitaines d'état-major, 99 lieutenants, 164 sous-lieutenants, 140 enseignes, 13 conducteurs ; — 3° ingénieurs hydrauliques : 2 lieutenants généraux, 18 majors généraux, 18 colonels, 32 sous-colonels, 9 majors, 43 capitaines, 53 capitaines d'état-major, 61 lieutenants, 61 sous-lieutenants, 24 enseignes ; — 4° corps de santé : 209 médecins de différentes classes.

Il n'y a pas de commissaire dans la marine russe ; c'est toujours un officier de vaisseau qui en remplit les fonctions à bord des bâtiments.

Comme effectif de guerre, la marine russe peut avoir immédiatement 38 à 40 000 hommes.

Les écoles pour les officiers de marine sont : 1° l'*Académie navale*, établie à Saint-Pétersbourg ; c'est la principale école des officiers de vaisseau, où généralement 240 pupilles du gouvernement, choisis parmi les membres de l'aristocratie, les fils d'offi-

ciers et de fonctionnaires, y reçoivent l'instruction. A leur sortie, après quatre années d'études, les jeunes gens reçoivent le titre de *garde-marine*, qui correspond à celui d'aspirant de 2e classe de notre marine.

A l'Académie navale se trouve également une sorte d'école supérieure de guerre pour les enseignes et les lieutenants de vaisseau, et qui les initie à la tactique navale et au droit international. C'est un vice-amiral qui a le titre de *chef d'académie* du cours supérieur : il y a comme professeurs : 2 généraux de division, 3 généraux de brigade, 3 conseillers privés, 4 conseillers adjoints et 1 lieutenant-colonel.

2° L'*École de navigation et d'artillerie*, établie à Cronstadt, reçoit environ 140 élèves, qui y suivent quatre années d'études et deviennent officiers d'artillerie.

3° L'*École du génie maritime*, réunie à Cronstadt avec l'École de navigation et d'artillerie, est destinée à former des cadets pour le corps des constructions navales.

Il y a aussi une *École des torpilles* pour les officiers, située à Cronstadt, tout proche de l'atelier de construction des torpilles Whitehead et de la station de réglage. Les officiers élèves, désignés par l'inspecteur général du génie, à raison de trois par brigade, suivent un cours qui dure deux années.

Troupes de la marine. — Elles forment deux catégories, les troupes de l'artillerie et les troupes d'infanterie.

L'*artillerie* comprend 206 officiers (depuis le grade de général jusqu'à celui de simple conducteur) et 4 000 sous-officiers et soldats.

L'*infanterie* comprend 521 officiers (dont 3 lieutenants généraux) et 10 à 12 000 sous-officiers et soldats.

Comme défenses maritimes de son littoral, la Russie possède 32 400 kilomètres de côtes, se répartissant sur sept mers différentes; les ports de première classe sont : Cronstadt, Saint-Pétersbourg, Nicolaïef, Sébastopol et Vladivostock; les ports de deuxième classe : Sveaborg, Revel, Arkhangelsk, Bakou, Batoum, Nicolaïef (en Sibérie, à l'embouchure du fleuve Amour) et Kagala (Oxus).

En cas de guerre, le port de Cronstadt, outre son rôle dans la défense des côtes, dont ses travaux couvrent 29 kilomètres, a une importance suprême en tant que clef de la capitale et protection des arsenaux et manufactures d'armes qui environnent ou précèdent Saint-Pétersbourg. L'île de Kotline, le chenal du Sud et le chenal du Nord sont fortifiés. Le chenal du Sud est défendu par plusieurs lignes de forts, dont la première

est armée de 92 canons de 11 et de 14 pouces. 100 autres canons de l'île de Kotline peuvent aussi contribuer à la défense de ce chenal. Il y a 200 canons à la disposition du chenal du Nord. L'île de Kotline aussi est protégée du côté de l'ouest par quatre lignes de forts. En résumé, plus de 500 canons gardent les divers chenaux, sans compter les nombreuses torpilles et mines sous-marines immergées dans les passes et le long des côtes ; c'est-à-dire que tout est organisé pour l'action combinée des forts et de la flotte.

Sur la côte de Finlande, semée de rochers et d'îlots, s'ouvrent des *fjords* profonds, offrant d'excellents abris aux escadres. En avant du sommet de l'angle que forment les golfes de Finlande et de Bothnie, émerge l'île fortifiée de Gustavsvarn. A l'est de ce point se trouve Helsingsfors, dont la magnifique rade est couverte par Sveaborg, belle forteresse avec remparts taillés dans le roc vif ou construits en granit. Au fond d'une baie profonde, au débouché d'un canal qui vient du lac Saïma, l'importante place de Viborg coupe le chemin de fer et la route d'Abo à Pétersbourg.

Sur le golfe de Livonie est la ville de Riga, dont l'avant-port, le Dunamunde, est défendu par plusieurs batteries.

Odessa, qui renferme nombre d'établissements militaires, est placée sous la protection de quatre môles armés de batteries de gros calibre. A l'entrée du liman du Dniéper, les forts de Kinburn et d'Otchakof battent les approches du port de Kerson et du grand arsenal maritime de Nicolaïef, point d'appui principal et refuge des flottes russes.

L'entrée même de la mer d'Azof est défendue par de puissants ouvrages cuirassés, tels que le fort Mithridate et le fort Todtleben. Sur l'estuaire du Don, la place de Taganrog commande le débouché du bassin de ce fleuve. Du détroit d'Iénikaleh à Batoum, le littoral est défendu par nombre de redoutes. Quant au port militaire de Libau, dont la création a été décidée au mois de janvier 1888, les travaux d'achèvement se poursuivent avec rapidité, et sous peu ce nouveau port pourra contenir une flotte trois fois plus puissante que l'escadre actuelle de la mer Baltique.

A tous ces engins terribles, à tous ces moyens de défense considérables, il convient d'ajouter combien sont remarquables les qualités militaires de l'armée russe. Très reconnaissant de la moindre bonté que l'on a pour lui, n'ayant aucune exigence personnelle, le soldat russe supporte sans murmurer les fatigues et les privations, et fait preuve, dans le combat, d'un courage et

d'une témérité exemplaires. Aussi les relations entre les officiers et la troupe ont-elles un caractère de bonté d'une part, de sincère et respectueuse affection de l'autre. L'empereur et les officiers généraux sont les premiers à donner l'exemple de ces relations cordiales. On sait qu'en Russie le titre de *père* est donné à l'empereur par tous ses sujets, et fréquemment le titre de *petit père* (*Batiouchka*) est donné par les soldats à leurs chefs. En arrivant devant une troupe, l'empereur la salue toujours d'un *Zdorovo, rebiata!* « Bonjour, mes enfants », auquel les soldats répondent : *Zdravié jelaïem!* « Nous vous souhaitons de même. » Et tous les officiers imitent cet exemple salutaire. L'expression *Boje, Tsaria krani!* « Dieu protège le tsar ! » revient souvent dans la conversation des soldats.

« Que de puissance et de promesses de victoire dans cette conception du soldat russe assimilant son pays à une grande famille et l'autorité du tsar à celle d'un père, autorité qui descend sur lui par différents échelons de la hiérarchie militaire ! Comment la discipline, envisagée sous ce nouvel aspect, ne serait-elle pas plus forte, plus spontanée, plus ardente au dévouement ! »

A ces dons il faut ajouter encore une force de résistance physique et morale dont les preuves ne sont plus à faire, et qui classent le soldat russe avant tous parmi ceux qu'aucun obstacle, qu'aucun climat, qu'aucune souffrance ne peut rebuter. Aussi les généraux et les officiers russes, qui sont de « magnifiques entraîneurs d'hommes », ne manquent jamais d'exalter les qualités de leurs admirables soldats. Lorsqu'ils en parlent, il y a de la bravade dans leurs paroles, « tant déborde leur fierté légitime de commander à de tels hommes ».

Désiré LACROIX.

ÉCONOMIE POLITIQUE

Industrie et Commerce.

Les progrès accomplis depuis un siècle par la Russie peuvent être résumés en quelques chiffres. En 1800, les recettes ordinaires de l'État n'étaient que de 67 millions de roubles, alors qu'en 1890 elles ont dépassé 980 millions ; le revenu des douanes était en 1788 de 5 millions de roubles, il a été de 138 millions en 1889 ; en cinquante ans, depuis 1839, le revenu des postes et télégraphes est monté de 3 millions à 29 millions. En 1788, l'exportation de la Russie a été de 28 millions, l'importation de 19 millions, ensemble de 47 millions. Cent ans après, ces chiffres étaient déjà de 793 et 390 millions, ensemble 1 184 millions ; en 1889, de 766 et 437 millions, ensemble 1 203 millions.

En 1790, la Russie a exporté pour 1 153 000 roubles de céréales, en 1888 pour 442 millions.

En 1790, on n'a fait venir en Russie que pour 14 000 roubles de coton, pour une industrie alors naissante et qui a pris depuis lors les plus grands développements ; en 1890, il a été importé 11 556 000 pouds, dont 3 453 000 pouds par la frontière d'Asie.

En 1809, les écoles moyennes ne donnaient l'instruction qu'à 5 569 enfants, tandis qu'en 1886 le nombre des élèves était de 234 158.

Le développement industriel de la Russie a fait d'énormes progrès, comme les voyageurs étrangers ne cessent de le constater, comme on a pu le voir à l'Exposition nationale de Moscou en 1882, aux expositions étrangères auxquelles la Russie a participé depuis une quinzaine d'années, et comme s'en sont rendu compte les Français qui ont fait cette année le voyage de Moscou. L'importation de produits manufacturés a diminué non pas seulement sous le coup de droits de douane très élevés, mais aussi parce que la production indigène est de plus en plus en mesure

de satisfaire les besoins des consommateurs les plus riches comme les plus pauvres. Dans certaines branches, notamment dans les cotonnades, la Russie est arrivée à un singulier degré de perfection sous le rapport de la qualité, de la netteté, de l'originalité du dessin et du bon marché; les manufactures russes le disputent en excellence à celles de Mulhouse et de Rouen. De l'aveu d'un consul général d'Angleterre en Perse, les fabricants d'indienne russe sont en train de conquérir le marché de la Perse et d'en expulser leurs concurrents anglais, qui ont commis la faute de n'y envoyer que des marchandises tout à fait inférieures. Lors de la dernière guerre d'Afghanistan, les officiers anglais ont trouvé avec stupeur les marchandises russes faisant la plus grande concurrence aux marchandises anglaises dans les bazars de Caboul.

On ne peut donc plus considérer la Russie comme un pays exclusivement adonné à l'agriculture, bien que celle-ci y ait une importance spéciale et qu'elle ait éprouvé le coup de la concurrence américaine et australienne; les leçons de celle-ci ne sont pas d'ailleurs perdues : elles forcent à tirer davantage profit d'autres sources de la richesse naturelle; la viticulture, par exemple, ne cesse de faire de grands progrès.

La Russie est donc entrée dans la voie de la grande industrie. Il fut un temps où elle se distinguait dans les comices internationaux par un amoncellement de malachites, de cuirs, de fourrures, d'objets en argent niellé et doré : nous en sommes bien loin aujourd'hui.

La Russie peut, dans presque toutes les branches, se suffire à elle-même. Les richesses naturelles de son sol sont immenses en matières minérales, en huiles, en céréales, en lin, en chanvre, et l'avenir réserve encore des surprises à mesure que l'exploitation devient plus scientifique, que les voies ferrées facilitent les communications, et que les capitaux affluent davantage.

De 1860 à 1889, il a été construit plus de 24 500 kilomètres de chemins de fer. En 1891, la longueur totale du réseau exploité était de 32 595 kilomètres, dont 13 961 kilomètres appartenaient à l'État.

En 1885, le nombre des voyageurs transportés a été de 34 millions, de près de 40 millions en 1890; le total des marchandises expédiées en petite vitesse, de 2 606 888 894 pouds (16 kilogr.) en 1885 et de 3 243 540 291 pouds en 1890. Les recettes brutes se sont élevées à 230 millions de roubles en 1885, à 275 millions en 1890. Le revenu net par kilomètre a progressé de 2 612 roubles en 1881 à 4 283 roubles en 1889.

Si on laisse de côté les raffineries de sucre, les manufactures de tabac, les brasseries, les distilleries d'alcool et les usines métallurgiques, on voit qu'il y avait dans la Russie d'Europe 19 343 fabriques et usines en 1885, 18 749 en 1886, 18 963 en 1887. La production de ces entreprises industrielles s'est graduellement élevée de 999 529 000 roubles en 1885, à 1 004 574 880 roubles en 1886 et 1 074 967 000 roubles en 1887. En ajoutant à ces établissements les fabriques et usines du Caucase, de la Sibérie et du Turkestan, on obtient un total de 20 847 établissements avec une production de 1 043 millions pour 1886. et de 22 006 établissements avec 1 240 millions de production pour 1889.

Dans ces chiffres ne sont compris que les établissements dont la production annuelle dépasse 1 000 roubles. Quant aux établissements ayant une production inférieure, ils étaient au nombre de 58 569 avec 91 728 ouvriers en 1889.

Le département du Commerce et des Manufactures, auquel nous empruntons ces données, subdivise les établissements industriels en huit catégories principales. D'après cette répartition, il y avait en Russie :

	Nombre des établissements.	Nombre des ouvriers.	Production en millions de roubles.
Industries textiles..........	3 096	419 448	485.0
Industries métallurgiques....	1 373	113 300	112.6
Articles alimentaires........	7 869	79 559	335.7
Verrerie, briqueterie........	2 380	67 346	28.9
Produits animaux...........	4 425	43 876	79.5
Industrie du bois..........	1 093	30 703	25.7
Produits chimiques.........	588	21 134	21.5
Autres industries	419	13 956	31.3
	21 243	789 322	1 120.2

La production industrielle pour les différentes provinces se répartit ainsi :

	Millions de roubles. 1886	Millions de roubles. 1889
Moscou..................	209 737	234 588
Saint-Pétersbourg.........	138 008	145 052
Vladimir..................	86 010	115 176

L'une des branches les plus intéressantes de l'industrie russe est l'industrie textile, et notamment celle du *coton*. Comme consommatrice de coton, la Russie occupe la quatrième place; elle vient immédiatement après l'Angleterre, la France et

l'Allemagne, se rapprochant de ces dernières (1). Aucune autre branche de la grande industrie russe n'offre rien de semblable à cette force de production, qui en 1888 employait 235 000 ouvriers, et livrait pour 290 millions de roubles au lieu de 72 millions de roubles en 1867.

On avait exposé en 1889, à Paris, du coton que la Russie tire de l'Asie centrale. Depuis longtemps déjà, Moscou recevait par an 2 millions et demi de pouds de coton de l'Asie centrale, mais la majeure partie consistait en qualité inférieure et mal conditionnée, telle que pouvaient la livrer les planteurs asiatiques, à demi civilisés, sans argent ni connaissances spéciales. Les plaines fertiles de l'Asie centrale sont susceptibles de produire des denrées exotiques, dont quelques-unes ne sauraient venir dans les autres parties de l'Empire : le coton, le ricin, le riz. Le gouvernement a un grand intérêt à améliorer la culture du coton indigène, ne fût-ce que pour affranchir la Russie du tribut annuel de 125 à 150 millions de francs qu'elle paye à l'Amérique, à l'Égypte, à l'Inde. C'est pour cela que le ministre des Domaines a pris en main de grandes étendues de terre pour les irriguer artificiellement, y créer lui-même des plantations de coton ou les affermer moyennant une redevance nominale à des gens suffisamment munis de capitaux et de connaissances, capables de se livrer à une exploitation rationnelle. C'est ainsi que la Société commerciale de l'Asie centrale a obtenu des terres après avoir fourni la preuve qu'on pouvait acclimater le coton américain et lui faire produire une qualité comparable au meilleur *upland*. Cette Société a déjà expédié à Moscou des lots de coton qui ont été payés aussi cher que le plus beau coton américain, et qui laissent un très gros bénéfice.

En 1891, l'importation du coton d'Asie centrale a encore fait un grand progrès.

L'industrie du coton a marché à pas de géant en Russie. A l'Exposition universelle de 1851, les articles de coton russes, de l'avis unanime, occupaient presque la dernière place ; en 1882, les délégués autrichiens, à l'Exposition de Moscou, déclaraient qu'ils étaient de qualité excellente et qu'ils défiaient la concurrence des meilleures marchandises étrangères. D'après leur avis,

(1) En 1884, il y avait en Russie 67 filatures avec 3 200 000 broches, 216 494 ouvriers; la valeur de la production atteignait alors près de 300 millions de francs. Il existait 488 tissages avec 58 865 métiers et 80 500 ouvriers. L'industrie de la soie, dans 148 manufactures avec 8'874 métiers, employait 10 845 ouvriers produisant pour 20 millions de francs. L'orfèvrerie était pratiquée dans 47 établissements avec 1 364 ouvriers.

il n'y avait pas de produits de coton qui pussent avoir de chances sérieuses d'importation en Russie, même sans les droits de douane, à l'exception toutefois des filés au-dessus du nº 60.

Le filage a augmenté plus rapidement que le tissage, ce qui a permis de diminuer de plus en plus les achats de fils à l'étranger. En 1888, l'importation des cotonnades n'atteint pas 1 million 1/2 de roubles, celle des filés de coton 10 millions.

De 1870 à 1882, la production a doublé ; de 1867 à 1888, la production des filatures de coton a passé de 42 millions de roubles à 133 millions. Malgré ce prodigieux essor, le nombre des fabriques n'a pas augmenté, celui des manufactures d'impression a constamment baissé depuis 1870. L'industrie du coton en Russie subit la même évolution que dans les autres pays : elle se concentre. Les grands établissements absorbent les petits ; la force productive des premiers croît d'une manière excessivement rapide, en raison même des perfectionnements techniques : l'outillage des filatures russes est de premier ordre. Il est intéressant de noter que les métiers à main n'ont pas encore disparu en Russie. Dans les dix ou quinze dernières années, le prix des cotonnades a baissé, grâce aux progrès de la fabrication, en même temps que la qualité devenait meilleure. Il faut surtout noter le perfectionnement apporté à la teinture. La couleur rouge étant la nuance favorite du peuple, les fabricants sont parvenus à donner cette teinte à leurs étoffes de manière à n'avoir pas de rivaux. On a pu s'en convaincre à l'Exposition de Paris, en 1889, en admirant la vitrine d'Asaph Baranof. Nulle part l'industrie de la teinture et de l'impression n'est aussi développée qu'en Russie, où l'on rencontre par exemple à Moscou la manufacture d'A. Hubner et Cie qui produit 900 000 pièces par an, celle de Zundell, etc. Les Morozof fils font du coton tout ce qu'il est possible de faire : filature, tissage, teinture, impression, fantaisie et velours. Leur manufacture de Bogorodsko-Gloukhoffsk, fondée en 1842, possède 90 000 broches, 1 701 métiers mécaniques, et occupe 3 100 tisserands à la main. Le nombre total de ses ouvriers est de 13 000. Elle produit annuellement des cotonnades pour une valeur de 25 millions de francs. Une grande partie de ses produits se vend en Asie centrale, le velours de coton principalement en Chine.

L'origine des manufactures de *soie* remonte en Russie au XVIIe siècle. Elle a grandi surtout depuis 1855, par suite de l'accroissement de la demande et de l'extension des possessions russes en Asie centrale, qui est le principal fournisseur de soie

grège pour la Russie. En 1888, la Russie a importé pour 11 millions de roubles de soie et 1 million 1/2 de soieries. Le trait distinctif de cette industrie consiste en ce qu'elle se pratique en grande partie par le travail à la main et qu'elle se développe surtout parmi les petits patrons, artisans et paysans des gouvernements de Moscou et de Vladimir qui travaillent sur commande pour les gros fabricants.

On se souvient de l'Exposition de Sapojnikof en 1889 : c'était un entassement de merveilles et de splendeurs en brocarts d'or et d'argent, en brocatelles, en velours, en damas, en soieries ; il y avait notamment une admirable tenture tissée en ors de différentes couleurs. Les draps d'or et d'argent russes sont célèbres : ils portent le cachet du goût national. MM. Sapojnikof ont été les premiers à créer et à développer l'industrie de la soie en Russie. A côté d'eux se distinguent des fabricants qui portent des noms français : Giraud, Goujon et Noury.

L'industrie de la *laine*, celle du *cuir*, ont fait d'importants progrès, ainsi que celle de la toile.

La production des filatures de laine était évaluée à 2 605 000 roubles en 1867, à 19 989 000 en 1888 ; celle des tissages à 12 567 000 roubles en 1867, à 37 179 000 en 1888; à cette date, le nombre des ouvriers était de 41 000.

L'industrie des *machines* produisait pour 14 041 000 roubles avec 16 000 ouvriers en 1867, pour 48 315 000 roubles avec 48 315 ouvriers en 1888.

Si nous passons à l'industrie des *mines* en Russie, nous voyons tout d'abord que la production de l'*or* a été de 36 770 kilogr. 722 valant 126 286 838 francs, en 1881 ; de 37 250 kilogr. 250 valant 127 933 748 francs, en 1889.

Le centre principal est dans la Sibérie orientale, où la mise en exploitation dans le bassin de l'Amour des riches sables aurifères de la rivière Djalon est venue accroître la production. En 1888, la Sibérie orientale a livré 1 252 pouds, la Sibérie occidentale 142 pouds, l'Oural 666 pouds. En 1888, la production de la Russie représentait 21,65 pour 100 de celle du monde entier, dans laquelle les États-Unis d'Amérique figurent pour 30,69 p. 100, l'Australie pour 25,27 pour 100. La Russie a produit en 1888, 165 pouds de *platine*, en décroissance sur les années antérieures. L'exploitation se concentre exclusivement dans l'Oural, gouvernement de Perm (Mines de Nijnitaguil, de Goroblagodat). Deux usines établies à Saint-Pétersbourg sont employées à l'épuration du métal. La plus grande partie en est exportée.

La Russie a produit 450 pouds d'*argent* en 1883, 810 en 1886,

924 en 1888. Il est extrait surtout des mines de l'Altaï et des mines de la steppe kirghize.

Le *plomb* n'est exploité en Russie que comme produit secondaire du traitement des minerais argentifères (48 810 pouds en 1888). La production du plomb est de beaucoup inférieure aux besoins du pays, qui en a importé 1 215 652 pouds en 1889.

Il existe 21 fonderies de *cuivre*, qui ont mis en œuvre 6 916 170 pouds de minerai et ont produit 281 015 pouds de cuivre en lingot en 1888. Les principaux centres producteurs sont l'Oural et le Caucase. La production s'est développée depuis cinq ans, elle fournit 9/10 des besoins indigènes. Il y a 116 mines de cuivre en exploitation.

La métallurgie du *zinc* se concentre presque exclusivement en Russie dans le royaume de Pologne; le nombre des mines de zinc est de 12, dont il a été extrait 2 800 000 pouds de minerai. La production du pays n'a fourni que 74 pour 100 de la demande, le reste a dû être importé.

La presque totalité de l'*étain* vient de l'étranger.

Le *mercure* est exploité sur un seul point du territoire, près de la station de Nikitooke; on y a produit 10 062 pouds de mercure pur en 1888, 17 836 pouds en 1890. La Russie commence à exporter du mercure.

L'industrie du *fer* est fort importante : 522 mines dans l'Oural ont fourni 49 millions de pouds en 1888, 20 mines dans le Sud 14 millions, 63 mines du royaume de Pologne 12 millions. La production totale est de 87 millions 1/2.

Le nombre des usines produisant la fonte était de 132 avec 200 hauts fourneaux, qui ont mis en fusion 82 millions 1/2 de pouds de minerais ; la production de la fonte a été de 40 millions 3/4 de pouds, dont plus des trois quarts sont obtenus au charbon de bois, un cinquième au coke. L'Oural tient la première place dans la fabrication de la fonte. Les établissements qui ont atteint les plus forts chiffres en 1888 sont celui de la Compagnie de la Nouvelle-Russie, celui de la Compagnie Huta-Bankowa et celui de la Compagnie de Briansk.

Dans les régions où les hauts fourneaux travaillent au charbon de bois, l'industrie métallurgique ne peut augmenter sa production que dans des proportions limitées par la difficulté d'accroître ses ressources en combustible; dans celles où elle emploie la houille (Russie méridionale et royaume de Pologne), le développement est beaucoup plus rapide. En dix ans, la production totale a progressé de 54 pour 100 ; dans les provinces du Sud et du Sud-Ouest, elle a quintuplé; en Pologne, elle a triplé.

En 1888, 173 usines fabriquaient le fer (22 millions 1/4 de pouds); la production progresse lentement, de même celle de l'*acier* (13 millions 1/2 de pouds).

Le rapport de la production russe aux besoins de la consommation nationale s'établissait en 1888 à 90 pour 100 pour la fonte, 85 pour 100 pour le fer et 96 pour 100 pour l'acier.

En 1888, les mines de *charbon* en exploitation étaient au nombre de 330; elles ont produit pendant l'année 316 millions de pouds, dont 282 millions 1/2 de houille, 31 d'anthracite et 2 1/2 de lignite.

Le royaume de Pologne a fourni 145 918 368 pouds de houille, le Donets 105 230 278 pouds de houille et 31 millions 1/2 de pouds d'anthracite, le bassin de Moscou 16 865 031 pouds de houille, l'Oural 12 757 123 pouds de houille.

Les principales mines dans le royaume de Pologne appartiennent à M. de Kramtsa (48 millions de pouds), Société franco-italienne (25 millions); dans le bassin du Donets, à la Société de la Nouvelle-Russie (16 millions), Société minière du Midi (13 millions 1/2) ; dans la région du centre, à la Société de Tschoulkovo (10 millions).

En 1879, la production de charbon minéral était en Russie de 178 millions de pouds, en 1888 de 316 millions. En Pologne, ce sont les grands charbonnages à forte production qui prédominent; dans le Donets, les petites exploitations.

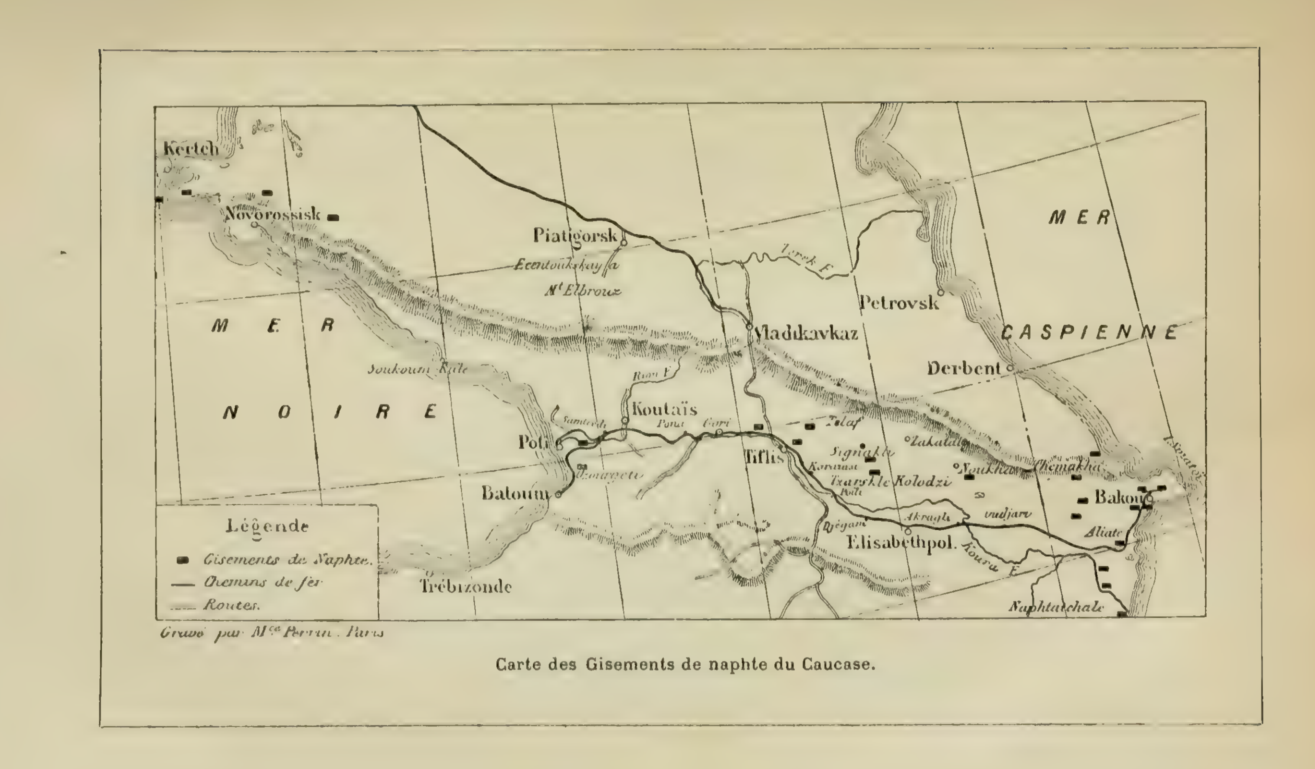
C'est en première ligne l'Angleterre, et ensuite l'Allemagne qui fournissent à la Russie la majeure partie du combustible qu'elle a besoin d'importer. L'Angleterre a fourni 102 millions 1/2 de pouds, l'Allemagne 10 millions, l'Autriche 500 000 pouds en 1889.

L'emploi du charbon minéral russe sur les chemins de fer a augmenté de 50 pour 100 depuis dix ans et la consommation du charbon étranger a diminué dans la même proportion.

En 1889, les chemins de fer ont consommé 595 382 sagènes cubes de bois, 406 716 pouds de charbon de bois, 75 563 000 pouds de houille russe, 9 484 000 pouds de houille étrangère, 3 millions 107 162 pouds de tourbe, 12 994 000 pouds de pétrole pour leur chauffage.

Le charbon du Donets arrive à Sébastopol au prix de 18 à 25 francs la tonne, tandis que le charbon anglais y coûte 36 à 48 fr. Le gouvernement a pris plusieurs mesures pour favoriser la consommation intérieure et l'exportation en Turquie, en Égypte.

L'extraction du *naphte* (pétrole) se concentre presque exclu-



Carte des Gisements de naphte du Caucase.

sivement au Caucase dans la presqu'île d'Apchéron et principalement aux environs de Bakou, cette terre du feu éternel. On exploite aussi le pétrole en Crimée et dans les pays transcaspiens. Après l'annexion de Bakou à la Russie, cette industrie fut d'abord l'objet d'un monopole, qui, exploité tantôt par l'État, tantôt par des concessionnaires, fournit au Trésor de 1821 à 1872, un revenu annuel de 89 000 roubles en moyenne. A la sup-



Sources de pétrole des monts Barbazanane, à 110 kilom. de Bakou.

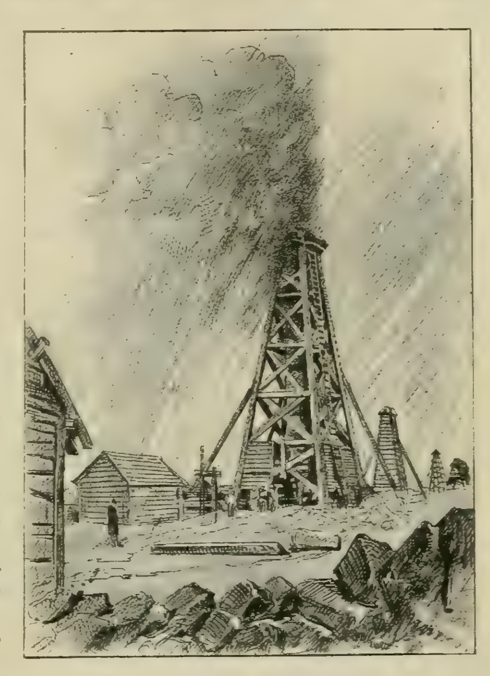
pression de ce monopole, en 1872, une partie des terrains pétrolifères fut aliénée et le pétrole frappé d'un droit d'accise de 25 kopeks par poud. Cet impôt exista jusqu'en 1877 et donna une recette totale de 1 218 739 roubles. Aboli alors, il fut rétabli en 1888 sous forme d'un droit d'accise qui a produit 6 millions 1/2 en 1888, 9 millions 1/3 en 1889.

La production du naphte au Caucase a été de 255 000 pouds à 358 000 pouds de 1832 à 1863, de 1 685 000 pouds en 1869, de 206 897 000 pouds en 1889. Les environs de Bakou fournissent au delà de 99 pour 100 de la production du Caucase.

Les exploitations sont situées à une certaine distance de la

ville. Les gîtes de pétrole se rencontrent dans les terrains tertiaires, et la profondeur des forages ne dépasse pas 700 à 900 pieds. En 1888 on comptait 239 puits en exploitation.

Les principales exploitations sont celles des Compagnies *Nobel Caspienne*, *Bakou*, *Caspienne et mer Noire*, *Dembo et Cohan*, *Schibaïef*, etc. L'exploitation de Nobel a 84 puits en activité. Les distilleries sont établies pour la plupart à Bakou même, où elles forment le quartier connu comme Ville-Noire. En 1889, il existait 147 distilleries, produisant 181 millions de pouds, dont 62 millions d'huiles légères, 1 million de pouds d'huiles lourdes et 113 millions de pouds de résidus.



Un Puits d'extraction à Balakhany.
Production, 160 000 kilogrammes par 24 heures.

L'usine de la Compagnie Nobel est la plus considérable; elle contient une raffinerie de pétrole et de benzine, une usine pour les huiles de graissage, des usines d'acide sulfurique et de carbonate de soude. Elle a traité en 1889 44 millions de pouds de naphte, dont elle a tiré 16 millions de pouds de pétrole raffiné. C'est elle qui possède le matériel le plus considérable pour le transport du pétrole; ses navires représentent une valeur de 6 millions de roubles, ses wagons-citernes 3 millions. La Compagnie *Naphte*, qui fait le commerce et le transport, a 2310 wagons-citernes. La Compagnie Nobel a 228 réservoirs établis dans 42 villes.

En 1889, il a été expédié de Bakou 164 millions de pouds de

pétrole brut et raffiné, dont 41 millions pour l'étranger (32 millions de pouds de raffiné). 74 pour 100 de la production vont à l'intérieur, 26 pour 100 à l'étranger, notamment en Angleterre, Turquie, Autriche, Allemagne, Belgique, Italie. La France ne vient qu'au quatorzième rang. Le monopole des raffineurs français, qui profitent d'un droit de douane fort élevé pour vendre le pétrole beaucoup trop cher aux consommateurs, ne permet pas l'importation russe dans ce pays.

D'après le professeur Mendéléef, la première autorité scientifique en cette matière, il n'existe aucun indice d'un prochain épuisement du bassin de Bakou, sans parler des autres contrées pétrolifères de la Russie qui attendent encore l'exploitation de leurs richesses.

Malgré la concurrence de l'Amérique et de l'Inde, l'accroissement du commerce russe des *céréales* s'accentue depuis près de vingt-cinq ans. Voici les moyennes de l'exportation par période quinquennales :

1867-1871............	149.5	millions de pouds.
1872-1876............	199.6	—
1877-1881............	282.6	—
1882-1886............	312.3	—
1887-1889............	447.2	—

Cette plus-value s'est produite en dépit de la concurrence des pays d'outre-mer et malgré l'introduction des droits de douane dans la majeure partie des États européens. La demande des pays où domine la production industrielle, et dans lesquels la production agricole indigène ne suffit plus aux besoins, s'accroît d'une manière constante.

La culture des blés a augmenté et augmente toujours dans les régions des steppes et surtout dans le Sud-Est. Les procédés de culture s'améliorent, comme le prouve l'emploi plus considérable d'instruments et d'appareils de culture perfectionnés. Le rendement des champs est devenu plus grand et plus régulier.

La moyenne de la récolte nette de la Russie d'Europe (sans les provinces polonaises et déduction faite des semences) a été évaluée, de 1870 à 1879, à 1 614 millions de pouds, tandis que de 1883 à 1889 la moyenne a été de 1 749 millions, soit un accroissement de 8 pour 100. De 1870 à 1879, la Russie a exporté en moyenne 236 millions de pouds par an, soit 14,7 pour 100 de la production ; de 1883 à 1889, 364 millions de pouds, soit 20 pour 100. La moyenne du grain disponible pour la consommation indigène s'est élevée de 13,18 pouds à 13,53 pouds par tête d'habitant.

Voici la production moyenne comparée des deux concurrents la Russie et les États-Unis :

	Millions de tchetverts.	
	Russie.	États-Unis.
Froment........ ...	37	79
Seigle	112	4.3
Avoine........... ..	89	112
Orge..............	22.5	10.4

L'exportation moyenne a été :

	Millions de pouds.	
	Russie.	États-Unis.
Froment.....	130.8	213.9
Seigle.............	75.1	3.6
Avoine............	51.3	2.7
Orge...............	43.4	0.9
Maïs...............	21.9	81.2

La production du seigle (1) prédomine en Russie, tandis qu'elle est insignifiante aux États-Unis; cela tient à des conditions climatériques : tout le nord de la Russie et une grande partie de la zone centrale sont peu propices à la culture du froment. Toutefois un autre facteur encore, c'est la persistance de l'assolement triennal, qui se maintient comme base du régime agricole russe et le manque d'engrais, dû à l'état arriéré de l'élevage du bétail.

Il serait fort intéressant de connaître exactement les consommateurs des céréales qu'on exporte. C'est plus difficile qu'on ne le croit. Il ne résulte pas d'un achat opéré par une maison de Londres ou de Marseille que le blé ou l'avoine russes seront consommés en France ou en Angleterre.

Durant la période 1883-1887 l'Allemagne a pris 25,36 pour 100, la Grande-Bretagne 23,75, la Hollande 12,33, la France 9,50, l'Italie 7,37 la Belgique 6,34 pour 100 des exportations de céréales russes. Mais une partie des grains importés en Hollande et en Belgique ne font que traverser le pays; la Suisse est cliente de la Russie par l'intermédiaire de la France, de l'Italie, de l'Allemagne.

L'Allemagne prend la moitié du seigle exporté par la Russie,

(1) La récolte de 1891 a été malheureusement très défectueuse, notamment dans les provinces de Nijni-Novgorod, Simbirsk, Saratof, Oufa, Penza, Toula, Kasan, Samara, Orenbourg, Tambof, Riazan, Voronège et Viatka. Pour assurer l'approvisionnement extérieur au point de vue des ensemencements et de l'alimentation, le gouvernement a dû se décider à interdire l'exportation du seigle à partir du 15/27 août 1891. La récolte annuelle moyenne du seigle de 1883 à 1890 a été de 794 millions de pouds, dont 78 millions destinés à l'exportation. La quantité nécessaire à la consommation intérieure est de 776 millions de pouds, plus 218 millions pour l'ensemencement.

qui n'a pas de concurrent sérieux pour cet article, tandis que pour l'avoine et l'orge l'Angleterre demande la plus grande quantité.

Pendant la période quinquennale 1883-1887 l'ensemble des exportations des pays ayant un excès de céréales s'éleva à près de 1 milliard de pouds. Sur ce chiffre, la Russie a fourni 35 pour 100, les États-Unis 33 pour 100, la Roumanie 8 pour 100, l'Inde 7 1/2 pour 100, l'Autriche 4.3 pour 100, la République Argentine 3,6 pour 100, le Canada 2,8 pour 100, l'Australie 2,3 pour 100. Pour le seigle, la Russie fournit 88 pour 100 de la quantité totale, 67 pour 100 de l'avoine, 32 pour 100 de l'orge.

Durant la période de 1875-1883, l'importation étrangère était en moyenne chaque année pour la France de 11 574 000 quintaux, composée presque tout entière de blés des États-Unis (5 200 000 quintaux) et de la Russie (5 080 000). Pendant la période 1884-1888, le courant russe amène chaque année 2 442 008 quintaux sur le marché français, tandis que les États-Unis fournissent 2 576 000. En 1889, c'est la Russie qui prime ses concurrents.

Nous avons déjà indiqué plus haut que le commerce extérieur de la Russie ne cessait de se développer, comme on le voit :

Années.	Exportation.	Importation.	Total.
1886	488	426	914
1887	622	399	1 021
1888	793	390	1 183
1889	766	437	1 203

Si l'on prend le relevé par pays de destination, on trouve en millions de roubles que les exportations ont été pour :

	1884.	1889.
L'Allemagne...........	182	190
Le Royaume-Uni......	152	257
La Hollande..........	47	45
La France.............	39	35
L'Italie................	18	27
L'Autriche	30	27
La Belgique...........	22	24

Les importations ont été de :

	1884.	1889.
L'Allemagne	175	124
Le Royaume-Uni......	123	95
La Hollande..........	6	4
La France.............	18	18 (1)
L'Italie................	11	7
L'Autriche	20	18
La Belgique...........	9	7

(1) 13 millions en 1887 et en 1888.

La Russie a procédé à la revision de ses droits de douane. Le nouveau tarif est entré en vigueur le 1/13 juillet 1891 ; il contient des abaissements sur un certain nombre d'articles et supprime la surtaxe de 20 pour 100 introduite en 1890 au moment de la hausse folle du change.

Nous serions entraînés trop loin si nous voulions exposer l'organisation du crédit, le fonctionnement de la Banque de Russie qui a un encaisse or de plus d'un milliard de francs, celui des grandes banques privées, de la Banque foncière de la noblesse, de celle des paysans, des dix banques hypothécaires privées. Les caisses d'épargne, qui commencent à peine à se développer, ont déjà plus de 161 millions de roubles de dépôts.

La Russie recueille aujourd'hui les fruits de sa bonne politique étrangère et de la sagesse avec laquelle ses finances sont administrées. Le crédit dont elle jouit n'a cessé de progresser depuis quelques années : le 4 °/₀ a atteint les environs du pair et s'y maintient, c'est-à-dire qu'il est de 10 à 12 points plus élevés que n'était le 5 °/₀ il y a quatre ou cinq ans ; le 3°/₀ a dépassé le cours de 85 ; le rouble, qui valait 2 fr. 10 en 1887, est remonté au-dessus de 3 francs. La mauvaise récolte de 1891 et les spéculations à la baisse du marché berlinois, dont l'hostilité contre les fonds russes a augmenté depuis la visite de l'escadre française à Cronstadt, ont fait rebaisser le rouble à 2 fr. 70.

Forte de l'appui du marché français, la Russie a pu procéder victorieusement à toute une série de conversions, devenir indépendante de la Bourse de Berlin et émettre avec succès à Paris un emprunt de 500 millions de francs en 3 °/₀ à 79 3/4, type nouveau en quelque sorte pour elle. Cet emprunt a été émis par le Crédit Foncier et les grandes institutions de crédit.

L'histoire financière de la Russie depuis une douzaine d'années est des plus instructives. Elle montre comment un pays se relève budgétairement, comment il sort d'une crise, comment il entre dans une ère d'amélioration, à l'heure même où les détracteurs de son crédit annoncent sa ruine. On se rappelle la campagne insensée que le prince de Bismarck a entamée en juillet 1887, avec le concours de ses aboyeurs à gages, et qui a coûté si cher aux rentiers allemands, qui étaient à la fois les instruments et les victimes de sa rancune. Comme ces feuilles officieuses écrivaient par ordre, elles ne s'apercevaient pas des signes évidents d'une amélioration budgétaire, d'une reprise des affaires, qui commençaient à s'accumuler en Russie et qui n'échappaient pas aux hommes compétents en matière de finances. Au plus fort de la tourmente, le professeur Von Schanz

ne craignit pas d'analyser la condition financière de la Russie et d'arriver à une conclusion rassurante. En France, on fit également preuve d'une plus grande clairvoyance, aidé par les articles que nous-même n'avons cessé de publier depuis 1883 dans le *Journal des Débats*, l'*Économiste français*, le *Journal des Économistes*, et appuyé par l'autorité incontestée de M. Paul Leroy-Beaulieu (1).

En 1876, la Russie était parvenue à posséder des finances prospères, qui se distinguaient par des excédents de recettes; la guerre d'Orient vint détruire l'œuvre péniblement achevée par M. de Reutern et imposer de lourds sacrifices aux contribuables et à l'État ; une liquidation des frais de la guerre ne put se faire qu'en augmentant la dette, en exigeant de nouveaux impôts, en même temps qu'on en sacrifiait d'anciens. C'est là en effet l'originalité de la politique financière de la Russie, que de n'avoir pas craint d'entamer une réforme de la taxation dans des heures difficiles.

Les budgets de 1878 et de 1879 se balancent encore par des excédents de 28 et de 20 millions; il faut traverser ensuite une période de déficits, aggravée par de mauvaises récoltes (1879 et 1880). De 1883 à 1886, on procède au remaniement de l'assiette fiscale, afin de dégrever les populations rurales sujettes à la capitation, qu'on abolit définitivement en 1886. Cette réforme fiscale aboutit en définitive à un dégrèvement de 47 milllions (30 pour 100) sur le montant de ce que la population rurale payait avant 1882.

Le déficit fut de 23 millions en 1883, de 21 millions en 1884, de 42 millions en 1885, de 51 millions en 1886. Pour 1887, on en prévoit un de 36 millions, mais déjà M. de Bunge signalait certains symptômes d'amélioration permettant d'admettre que la crise tendait à sortir de sa période aiguë : le déficit ne fut que de 6 millions en 1887.

Une année plus tard, M. de Wischnegradsky, qui avait succédé à M. de Bunge, pouvait porter un jugement beaucoup plus rassurant. Le budget de 1888 a laissé un excédent de 60 millions de roubles qui a permis de solder les dépenses extraordinaires avec les ressources ordinaires de l'exercice, et après cela, il restait un excédent net de 34 millions. Les recettes ordinaires ont dépassé les prévisions de 44 millions.

(1) Voir notre article sur les *Budgets russes depuis* 1878 dans le nº du 24 janvier 1891 du « Monde économique »; — notre volume sur les *Finances de la Russie*, etc. Consulter également : *Les Ministres des finances de la Russie*, par C. Skalkovsky (Guillaumin, 1 vol.), une série de biographies pleines de détails piquants et de faits intéressants.

Les recouvrements du budget ordinaire ont donné une plus-value de 61 millions sur les prévisions, en 1889 (37 millions 3/4 de plus qu'en 1888). L'excédent des recettes ordinaires et extraordinaires a été en 1889 de 56 millions. L'excédent du budget ordinaire, en y ajoutant le reliquat d'exercice clos, s'est élevé à 89 millions de roubles.

En 1889, la Russie a amorti 18 millions de la dette flottante, elle a payé la dernière échéance de la dette de 400 millions contractée vis-à-vis de la Banque de Russie pendant la guerre d'Orient, en dehors d'un amortissement automatique de 38 millions de roubles. Elle a converti pour près de 2 milliards de francs d'emprunt 5 % or.

L'exercice de 1890 a été aussi favorable. Les impôts indirects, sur les prévisions de 491 259 000 roubles ont donné une plus-value de 44 804 000 roubles ; les impôts directs, sur les prévisions de 87 156 000 roubles, une plus-value de 2 millions 027 000 roubles. L'excédent des recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires a été de 65 960 000 roubles, alors que le budget prévoyait modestement 1 440 000 roubles. Les dépenses ordinaires ont été de 877 783 398 roubles, au lieu de 890 millions prévus, les recettes de 943 millions au lieu de 891 millions. Cet excédent a suffi pour couvrir les dépenses extraordinaires prévues dans le budget de 1890 : 57 819 000, en laissant un solde de 8 041 000 roubles. Les recettes du budget extraordinaire se sont élevées à 46 186 000. Le ministre des Finances a pu procéder à un amortissement de la dette publique de 51 761 000 roubles, en dehors de l'amortissement budgétaire ordinaire.

Pour 1891, les recettes ordinaires sont évaluées à 897 millions, les dépenses ordinaires à 895 millions : l'excédent est de 1 868 000 roubles. Les impôts indirects donnent 491 millions, les impôts directs 88 millions, les droits régaliens 34 millions, l'annuité de rachat des paysans 95 millions.

Les dépenses du ministère de la Guerre sont de 226 millions de roubles, égales à peu de chose près aux dépenses de 1889 ; la Marine obtient 44 millions, chiffre de 1886. On remarquera la stabilité dans le budget de la guerre russe. Cette année, les dépenses extraordinaires pour les nouveaux fusils sont de 20 millions de roubles.

Sur le chapitre de la dette publique une diminution de dépenses de 9 millions 1/2 de roubles a été prévue, provenant en partie des conversions et de l'amélioration du change, calculé sur la base de 1 r. 60, au lieu de 1 r. 70 crédit pour 1 rouble or. Le service de la dette (intérêts et amortissement) en 1891 exige 256 millions

de roubles au lieu de 266 millions en 1890, 270 millions en 1889, 279 millions en 1888, 280 millions en 1887, c'est-à-dire une réduction de *24 millions de roubles* (au cours de 3 francs, 72 millions de francs de moins en 1891 qu'en 1887). En outre, le chiffre de la dette flottante a été ramené au total de 1884.

Pour se rendre compte de l'économie résultant pour la Russie de conversions ayant porté sur 1740 millions de roubles, les chiffres suivants sont instructifs :

Charges annuelles.	1887.	1891.
De la dette or	73 264 000 r. or.	65 524 000
— papier..	155 219 000 r. crédit.	151 800 000

En 1892, les charges sont inférieures à 1891 de 6 millions de roubles.

Le budget extraordinaire de 1891 destine 43 millions aux chemins de fer et aux ports, 20 millions à la transformation de l'armement.

Lorsqu'on examine de près l'exposé de la situation budgétaire de la Russie, il s'en dégage une impression favorable que ne peut qu'augmenter la note pacifique qui termine le rapport de M. de Wischnegradsky et par laquelle le ministre rend hommage à la politique loyale du souverain qui garantit l'honneur et les intérêts de l'Empire en même temps qu'elle en fortifie le crédit.



M. DE WISCHNEGRADSKY,
ministre des Finances.

En Russie, on veut éviter les dépenses inutiles ou exagérées, étendre avec précaution le réseau des voies ferrées, maintenir fermée la porte des crédits supplémentaires. En dehors d'un amortissement automatique de près de 100 millions de francs, le ministre des Finances a mené à bien de grandes opérations de conversion qui ont allégé le fardeau de la dette fondée, il a

diminué la dette flottante et il a réussi à doter la Trésorerie de disponibilités énormes en or ou chez les banquiers étrangers.

Si depuis 1888 la Russie a fait appel au crédit, cela a été, non pas pour des besoins budgétaires, mais uniquement en vue de la conversion de ses emprunts 5 pour 100 et 4 1/2 pour 100, ou pour la construction de chemins de fer dans des conditions spéciales qui garantissent le Trésor contre des pertes : la construction et l'exploitation des lignes sont confiées aux plus prospères compagnies privées. La Russie a converti et remboursé plus qu'elle n'a emprunté.

Souvent à la suite de quelques budgets heureux qui ont laissé de gros excédents un ministre des Finances se laisse entraîner à une politique d'aventures ou d'entreprises grandioses; il néglige les facteurs adverses qui peuvent surgir et il n'établit plus ses prévisions avec la même rigueur. C'est un reproche qu'on ne saurait adresser à M. de Wischnegradsky; la hardiesse et la grandeur des entreprises ne l'effrayent pas, il l'a montré dans les conversions et dans sa politique des chemins de fer; mais en même temps il possède à un rare degré la pondération, la circonspection : il ne se laisse pas griser par le succès. Son budget de 1891 a été établi avec plus de modération que les précédents, sur la base d'une méthode plus rigoureuse, qu'il serait trop long d'expliquer ici.

La mauvaise récolte de 1891 a eu son contre-coup sur les évaluations du budget de 1892, qui prévoient un déficit de 25 millions de roubles. Il y est fait face à l'aide de l'encaisse disponible du Trésor qui s'élève à 219 millions roubles. Le budget extraordinaire (travaux publics) est réduit de 10 millions, sans que les travaux en train viennent à en souffrir, le ministre ayant eu la précaution de ne pas laisser fractionner les crédits nécessaires et de doter chaque entreprise de ressources indépendantes.

Ajoutons en terminant que le contrôle de l'Empire fonctionne avec autant de sévérité et de sincérité en Russie que la Cour des comptes en France, et que la publication du règlement des exercices clos se fait avec une promptitude méritoire.

Le tableau rapide que nous venons d'esquisser donne une idée des ressources de toute sorte dont la nature et le travail persévérant ont doté la Russie et qui lui promettent encore de longues années de progrès financier et économique.

Arthur RAFFALOVICH,
Correspondant de l'Institut de France,
Conseiller d'État actuel de Russie.

LA RELIGION ET LES SECTES

C'est vers la fin du xe siècle que le christianisme fut introduit en Russie. Suivant les chroniques, quelque peu légendaires, Vladimir Ier reçut le baptême et donna l'ordre à ses sujets de le recevoir sous peine de mort. Aucun n'y manqua, paraît-il; mais il y a lieu de croire qu'au fond de plus d'une âme les croyances antérieures persistèrent, qui devaient plus tard reparaître dans l'une des nombreuses sectes de la Russie. Une version slavonne des Écritures dont s'étaient servis les apôtres des Bulgares et des Serbes, Cyrille et Méthode, aida puissamment à l'adoption de la foi nouvelle.

La Russie reçut le christianisme tel qu'il était alors conçu et pratiqué par l'Église grecque, dont elle suivit pendant longtemps la destinée. Or, l'Église grecque se séparait, et se sépare encore aujourd'hui, sur plusieurs points de l'Église romaine. Elle refuse d'admettre le *Credo* du concile de Nicée; selon elle, le Saint-Esprit procède uniquement du Père, et non du Père et du Fils. Elle enseigne qu'on ne doit pas consacrer l'Eucharistie avec du pain azyme, mais avec du pain levé. Elle conçoit le purgatoire tout autrement que Rome, rejette les indulgences, refuse aux âmes sorties de cette vie la faculté d'expier leurs fautes par des tourments, même spirituels, et n'admet pour elles d'autre expiation que les prières des vivants et la célébration des saints mystères. A ces différences dogmatiques et rituelles l'Église grecque en ajoutait une plus réelle : elle repoussait la primauté du pape et ses prétentions à la juridiction sur toute la chrétienté. Au xixe siècle, le pape Pie IX, en proclamant deux dogmes également niés par les théologiens grecs et russes, l'Immaculée Conception de la Vierge et l'Infaillibilité du pape, a consommé irrévocablement la séparation des deux confessions.

Jusqu'à la chute de l'empire de Byzance le clergé russe, recevant ses inspirations et même ses investitures du patriarche de Constantinople, jouissait vis-à-vis du pouvoir temporel d'une

assez grande indépendance. Après la ruine de cet empire, les patriarches de Kiev et de Moscou héritèrent en partie de cette autorité étrangère, ce qui leur permit de jouer un rôle important dans l'État. A mesure que les patriarches grandissaient, ils s'efforçaient de se dégager de la suprématie grecque et de constituer une Église nationale; les théologiens russes cherchèrent donc ce qui pouvait diviser, et au commencement du XVIIe siècle ils avaient trouvé les neuf points suivants sur lesquels leur foi différait de celle des Grecs :

La confession grecque réclamait en l'honneur de la Trinité un triple *Alleluia*: d'après la doctrine russe, *Alleluia* ne devait être dit que deux fois, en l'honneur de la double nature du Christ.

Les Grecs, toujours en l'honneur de la Trinité, faisaient le signe de la croix avec les trois premiers doigts de la main ; les Russes n'élevaient que l'index et le médius, en couchant le pouce et les autres doigts sur la paume de la main, car ils considéraient le pouce, l'annulaire et l'auriculaire comme un symbole de la Trinité, tandis que l'index et le médius figuraient les deux natures du Christ.

Les Grecs menaient leurs processions autour des églises, en sens contraire de la direction du soleil; les Russes suivaient la direction du soleil.

Il était interdit aux Russes de se raser, car ils avaient été créés à l'image de Dieu le Père, et l'on sait qu'il avait toute sa barbe.

Dans la confession de la foi grecque, il est dit : « dont le règne est éternel » ; dans le missel russe, on disait : « dont le règne sera éternel ».

Les Grecs n'exposaient qu'un pain sur l'autel; les Russes exposaient jusqu'à sept pains.

Les Grecs dans leurs prières disaient : « Jésus-Christ, notre Dieu » ; les Russes, conformément à leur missel : « Jésus-Christ, fils de Dieu ».

Les Grecs écrivaient le nom de Jésus : *Jissos*; les Russes l'écrivaient : *Jssos*.

Les Russes n'admettaient que la croix à huit pointes et considéraient la croix à quatre ou à six pointes comme latine, et partant hérétique.

Ces diverses propositions conservent encore actuellement leur importance, car le dogmatisme russe, comme le dogmatisme grec, a conservé son immobilité. Mais il s'en fallait bien qu'au XVIIe siècle, elles fussent formulées avec la netteté qu'elles ont

ci-dessus. A cette époque, la confusion et le désordre régnaient dans les choses religieuses. Par suite de circonstances diverses, notamment de l'ignorance des copistes, de graves erreurs, des interpolations bizarres, des contresens, s'étaient, depuis longtemps déjà, introduits dans les livres saints; la liturgie avait été corrompue par l'ignorance et l'hérésie. L'isolement des églises, la difficulté des communications ajoutaient encore à l'anarchie. L'unité était compromise aussi bien au point de vue dogmatique qu'au point de vue liturgique. Un patriarche de Moscou, Nikone, résolut de la rétablir dans toute son intégrité. D'anciens manuscrits grecs et slavons furent rassemblés, des moines de Byzance et de l'Athos furent mandés, et ils comparèrent les versions slaves aux originaux grecs. Les livres liturgiques furent également examinés, les interpolations de l'ignorance et de la fantaisie effacées, un nouveau texte des missels fut imprimé, et le patriarche les fit adopter par un concile qui en imposa l'usage à tous les États moscovites. Le haut clergé et la noblesse soutinrent le patriarche; le bas clergé et le bas peuple opposèrent une résistance invincible aux décisions du concile. D'après ceux-ci, le patriarche inaugurait le règne de l'Antéchrist. Tel est le point de départ du *Raskol* ou du schisme, qui, depuis, a divisé l'Église russe et dont nous donnerons plus loin l'historique. Le pouvoir civil se crut obligé de sévir, dans l'intérêt de l'ordre. Nikone, lui-même, fut déposé et emprisonné.

Cette première atteinte au prestige du patriarcat fut suivie, à bref délai, de sa suppression. Le tsar Pierre le Grand remplaça le patriarche de Moscou par une assemblée d'évêques et de dignitaires, qui porta d'abord le titre de *Collège spirituel*, pour prendre bientôt celui de *Saint-Synode* (*Sviatiéïchy pravitelstvouïouschy*), qu'elle garde encore aujourd'hui. Il confia à cette assemblée l'administration de l'Église, et comme il en nommait les membres, il eut en mains cette administration. La suprématie du pouvoir civil fut donc établie dans les choses religieuses. Le patriarcat fut scindé en trois; il y eut des métropolites à Moscou, à Kiev et à Saint-Pétersbourg. Mais ils ne furent plus désormais que les premiers des évêques nommés par le gouvernement, c'est-à-dire par le tsar. L'Église russe est aujourd'hui essentiellement nationale. Le tsar est maître de la hiérarchie; c'est lui qui nomme en principe aux dignités ecclésiastiques; il partage dans la pratique cette prérogative avec le Saint-Synode. Dans le cathéchisme orthodoxe, le tsar est appelé « le curateur et le protecteur de l'Église ». Il ne lui est attribué aucun caractère ecclésiastique, mais il est regardé comme l'oint du Seigneur, préposé par la

main divine à la garde et à la direction du peuple chrétien, aussi bien au point de vue religieux qu'à tous les autres.

En matière dogmatique, le tsar n'a pas plus d'influence que le plus obscur de ses sujets. Les conciles œcuméniques ont seuls autorité pour décider; l'immobilité du dogme rend d'ailleurs inutile leur intervention. On a donc tort en France de voir dans le tsar le *pape des Russes*.

Les membres du Saint-Synode sont, nous l'avons dit, à la nomination du tsar; trois sont inamovibles : les métropolites de Kiev, Moscou et Saint-Pétersbourg. Ce dernier préside l'assemblée. Mais les lois et règlements qui servent de charte au Synode ont soin de constater que cette assemblée n'agit qu'en vertu d'une délégation de l'empereur. Et afin que ces dispositions ne soient pas lettre morte, près du Synode existe un représentant laïque de l'empereur, portant le titre de *procureur général* ou *haut-procureur* (*ober-procouror*), qui, selon le mot de Pierre le Grand, doit être « l'œil du tsar ». Ce procureur est au fond le véritable ministre du culte orthodoxe.



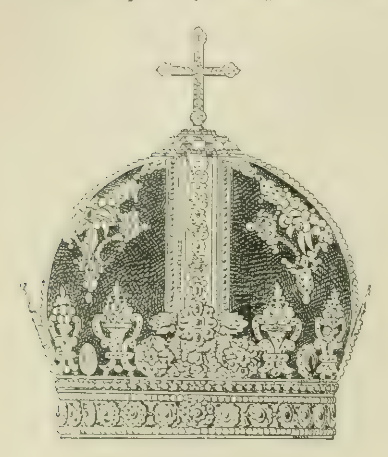
Mgr ISIDORE,
métropolite de Saint-Pétersbourg,
président du Saint-Synode.

Le haut-procureur est l'intermédiaire légal et obligé entre l'empereur et le Synode. Il a droit de veto sur les décisions de l'assemblée, au cas où elles lui sembleraient contraires aux lois, sauf, bien entendu, recours des deux parties à l'empereur. Ce qui est particulièrement remarquable, c'est que ce procureur est pour ainsi dire le ministre du prosélytisme et de la propagande, chargé dans les pays nouveaux de la russification au point de vue religieux. Ce poste est aujourd'hui occupé par M. Pobiédonostzev, ancien précepteur de l'empereur Alexandre III, dont il est demeuré le confident.

Les affaires qui dépendent du Synode sont nombreuses. Celles qui touchent au spirituel, à la discipline, à la censure, aux ma-

riages et aux divorces sont réservées à ses délibérations; les autres, qui regardent les écoles et les finances, sont plus spécialement du ressort des bureaux du haut-procureur.

Le clergé russe se répartit en deux classes : le *clergé noir* (*tchernoë Doukhovenstvo*) et le *clergé blanc* (*biéloë Doukhovenstvo*). La première classe comprend les moines, parmi lesquels il est d'usage de choisir les hauts dignitaires ecclésiastiques (igoumènes, archimandrites, évêques, archevêques et métropolites). Il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas parmi tous les moines qu'ils sont choisis, mais parmi une minorité qui appartient à des familles d'un certain rang ou qui s'est fait remarquer à l'Université ou au séminaire par des talents exceptionnels. Cette minorité ne fait que traverser le cloître pour monter à l'épiscopat et aux dignités de l'Église. En Russie, on vient au couvent pour faire carrière. Une fois ses vœux prononcés, rien de plus rapide que la carrière du séminariste. De vingt-cinq à trente ans il prononce ses vœux; il est nommé inspecteur ou professeur de séminaire, puis recteur ou supérieur; avant cinquante ans il est ordinairement évêque. Ces hauts dignitaires du clergé noir sont voués au célibat. Il en est autrement du clergé blanc ou clergé séculier, qui comprend les desservants des paroisses (popes), les diacres, prêtres et archiprêtres, lesquels non seulement peuvent, mais même doivent obligatoirement se marier. L'Empire compte soixante évêques, nommés par le tsar sur la présentation du Synode. Les diocèses ou *éparchies* suivent en général les limites des gouvernements, et sont par suite quinze ou vingt fois plus vastes que ceux de France. Le titre de métropolite ou d'archevêque ne correspond plus à une distinction réelle: ce n'est pas une fonction, mais un titre, non complètement honorifique toutefois, que le tsar confère en récompense de services rendus. Comme le titre, le traitement des évêques dépend beaucoup du pouvoir



Couronne de métropolite.

central : l'allocation du Trésor n'a rien de fixe ; elle ne forme du reste qu'une portion de traitement, que complètent, suivant les cas, l'indemnité du Synode, les rentes ecclésiastiques, le casuel et les dons volontaires. Le tout forme un revenu assez élevé, qui permet aux évêques de tenir convenablement leur rang dans la haute société. Il est juste de dire que leur choix fait en général honneur au gouvernement, aussi bien au point de vue de l'instruction que de la pureté de leurs mœurs. Leur régime alimentaire est celui du cloître : du poisson et des légumes.

Les évêques sont subordonnés à l'autorité du Saint-Synode, avec lequel leurs rapports sont étroitement réglementés. Chacun d'eux est assisté d'un consistoire éparchial (*éparkhialnaïa consistoria*), conseil ecclésiastique, qui joue dans le diocèse le rôle du Saint-Synode dans l'Empire. Les membres en sont nommés par le Synode sur la présentation de l'évêque, et leurs décisions doivent être validées par la confirmation de l'évêque, qui lui-même, dans de nombreux cas, doit en référer au Saint-Synode. Les consistoires jugent en première instance les affaires disciplinaires du clergé et les affaires de mariage et de divorce encore déférées à la juridiction ecclésiastique. Le Saint-Synode leur sert de Cour d'appel et de cassation.

Des conciles provinciaux se sont à différentes reprises occupés de réformes intérieures, des intérêts du clergé et surtout de propagande ; mais leurs effets ont été jusqu'ici peu sensibles.

La population des grands couvents russes (*laures*), tels que Petchersh à Kiev, Troïtsa, Simonov, Donskoï, Novospaki près de Moscou, Saint-Georges de Novgorod, l'Assomption de Tver, Solovetsk, sur la mer Blanche, etc., ne diminue pas sensiblement. Comme ces établissements ont joué un rôle important dans l'histoire et qu'ils rappellent de glorieux souvenirs, ils reçoivent encore une foule de pèlerins, attirés autant par le patriotisme que par la dévotion, deux choses qui se confondent presque toujours chez le Russe. Pour les monastères de moindre importance, le peuple y afflue bien encore en pèlerinage, mais les moines s'y font plus rares. Chaque évêché possède au moins un monastère, dont le supérieur est membre de droit du consistoire. On peut évaluer approximativement le nombre des couvents russes à cinq cent cinquante, à onze mille le nombre des moines et à dix-huit mille celui des religieuses. On peut constater, avec des sentiments fort différents selon l'opinion que l'on adopte, que pour une population de fidèles presque double la Russie compte cinq ou six fois moins de religieux, de frères ou de sœurs que la France catholique.

Le clergé régulier russe n'offre pas en général la même ini-

tiative et la même aptitude au travail que le clergé régulier de l'Occident. « La mission des moines, a dit l'un des leurs, n'est ni l'étude ni le travail ; leur mission est de chanter les offices, de vivre pour le bien de leurs âmes et de faire pénitence pour tout le monde. » C'est l'idée grecque pure : l'ascète est une victime expiatoire destinée à détourner la colère du Tout-Puissant. Il est certain toutefois que ces tendances se sont modifiées dans ces derniers temps et que dans plus d'un couvent se trouve actuellement un centre d'études sérieuses, en même temps que de leur argent ces établissements fondent des hôpitaux, des orphelinats et d'autres institutions charitables. Ils n'ont pu résister au courant humanitaire qui souffle sur l'Europe.



Religieux, en costume de ville.

La Russie compte également un certain nombre de *Tchernitsys* (femmes vêtues de noir), sorte de béguines ou de chanoinesses plébéiennes qui, sans faire de vœux, vivent en commun dans le célibat, le jeûne et la prière, mais en gardant chacune sa liberté et son pécule, et de plus quelques congrégations de *sœurs de charité*, spécialement vouées au soin des malades, des infirmes et des pauvres. Mais ces institutions ne sont pas regardées comme religieuses ; celles qui en font partie ne prononcent pas de

vœux ; elles ne sont qu'associées. Les sœurs de charité ont été instituées pendant la guerre turco-russe de 1877-1878, sous le patronage de l'impératrice Marie-Alexandrovna ; elles se consacrèrent d'abord aux blessés militaires ; la guerre finie, elles ne se dispersèrent pas toutes, et celles qui restèrent veillèrent les malades des hôpitaux.

Le clergé blanc, le clergé séculier et marié, ne mérite pas moins l'attention. Longtemps il a formé une caste, une sorte de tribu de Lévi, chargée de fournir les prêtres. Il est facile de comprendre comment s'est constituée cette organisation. Le serf ne pouvait entrer dans les ordres sans frustrer son seigneur, auquel il échappait comme prêtre ; le noble, de son côté, ne pouvait y entrer sans renoncer à ses droits seigneuriaux et aux privilèges de sa classe. Dans de telles circonstances, le clergé se recrutait dans le clergé et ses enfants, et il en résulta une classe attachée aux autels, comme il y en avait une attachée à la glèbe. Les fils de popes furent de droit destinés au séminaire. Une veritable caste se constitua ainsi, qui prit rang parmi les classes privilégiées ; elle était exempte de service militaire, d'impôt personnel, de châtiments corporels, et soumise à une juridiction spéciale. Cet état de choses s'accentua encore par suite de l'obligation pour les prêtres de se marier ; les filles des popes étaient leurs épouses désignées. Il en résulta que la prêtrise devint héréditaire ; et on en vint à ce point qu'un séminariste ne pouvait obtenir la collation d'une cure qu'en s'alliant à la famille de son prédécesseur ou en lui payant une pension. L'hérédité ne s'arrêtait pas aux fonctions de curé et de prêtre, elle était descendue jusqu'aux derniers emplois de l'Église et s'étendait aux psalmistes ou chantres, aux sacristains, bedeaux et sonneurs.

On comprend à combien d'abus pouvait donner lieu une pareille organisation. Elle dura cependant jusqu'en 1864. A cette époque le tsar Alexandre II, en affranchissant les serfs, ouvrit à tous l'accès du sacerdoce et rendit accessibles toutes les carrières aux enfants du clergé. Mais il se passera encore long temps avant que le noble, le marchand et le paysan usent de l'autorisation ; jusqu'à aujourd'hui les fils de popes sont encore à peu près les seuls à solliciter leur admission au séminaire.

Le clergé paroissial ne compte pas moins de cinq cent mille membres ; la plupart appartiennent au clergé inférieur ; les prêtres ou « popes » sont en petit nombre. On désigne ordinairement les prêtres sous le nom de *sviachtchennik* ; le mot *pope* se prend presque toujours en mauvaise part, car, pour religieux qu'il soit, le Russe ne laisse pas que de remarquer les défauts qui

peuvent compromettre le caractère sacré du prêtre, comme l'avidité et l'ivrognerie. Ces défauts, qui tiennent surtout à la constitution du clergé, se modifient du reste avec celle-ci et tendent à disparaître. Parmi les prêtres séculiers, une sélection s'opère lentement, mais sûrement : beaucoup de prêtres urbains se distinguent aujourd'hui par une solide instruction et une grande correction de mœurs. L'élite en est formée des *protopopes* ou archiprêtres d'une paroisse qui en a plusieurs. Ces protopopes sont souvent chargés des fonctions de *blagotchinnye*, sorte de doyens ou inspecteurs du clergé paroissial. Ils peuvent arriver, au surplus, comme les évêques, à avoir un siège dans le Saint-Synode ; mais leur mariage leur interdit l'épiscopat.

Le pope de village est loin d'offrir les mêmes garanties. Son ignorance, surtout sa pauvreté et son isolement, lui font une triste situation. Le clergé paroissial ou ne reçoit pas de traitement de l'État, ou n'en reçoit qu'un tout à fait désisoire. Un tiers seulement des popes sont appointés. Dans les provinces où le culte orthodoxe se trouve en concurrence avec les cultes étrangers, ils sont un peu mieux traités, afin de leur permettre de faire meilleure figure. Encore ne reçoivent-ils que 300 roubles. Le clergé doit donc en grande partie demander sa subsistance à ses paroissiens sous forme de casuel, aumônes, gratifications à l'occasion des sacrements, voire même sous forme de taxe imposée par la *curatelle paroissiale*, sorte de conseil de fabrique institué en 1864.

Cette manière de chercher des ressources aléatoires donne trop souvent au ministère du prêtre un caractère vénal qui nuit à sa dignité. Mais de ce côté également la situation tend à s'améliorer. Le Saint-Synode, qui en 1833 n'était porté au budget que pour un million de roubles, y figurait en 1890 pour plus de onze millions. Il est vrai que la moitié seulement de ces millions est allée au clergé urbain ou rural, et que sur trente-cinq mille paroisses pas plus de dix-huit mille n'ont pris part aux libéralités de l'État. Il y a donc cependant là encore un progrès certain, et le temps n'est pas éloigné où le clergé russe, débarrassé des soucis matériels, prendra complètement dans la société le rang auquel il a droit par les services rendus, notamment pour le concours qu'il donne à l'instruction populaire, qui lui est en partie confiée (écoles paroissiales).

On peut constater dès maintenant que le nombre des adhérents à l'Église orthodoxe n'a cessé d'augmenter dans une proportion qui atteste sa puissance. En 1870 dans tout l'Empire on comptait 48 millions d'orthodoxes; un rapport du haut-procu-

reur près du Saint-Synode évalue leur nombre en 1891 à 70 millions, environ les deux tiers de la population totale. Ce progrès tient à l'accroissement des naissances et à la conversion des dissidents. En 1888 la statistique attestait sur mille habitants orthodoxes cinquante-six naissances. Raskolnikys, sectaires, grecs-unis, catholiques, passent insensiblement à l'Église nationale. Ce qu'il y a certainement de plus remarquable dans ce mouvement, c'est la conversion des musulmans, réfractaires partout ailleurs à l'apostolat chrétien. C'est ainsi que 41 000 Tartares de Kasan sur 662 000 sont Grecs orthodoxes : 453 000 Tchouvaches sur 459 000 ; 107 000 Tchérémisses sur 111 000. La même proportion se retrouve chez les Mordvines et chez les Tartares d'Oufa et de Viatka.

Nous avons indiqué plus haut dans quelles circonstances a pris naissance le *Raskol* ou schisme qui divise l'Église russe. Sous ce nom générique on englobe des hérésies souvent fort différentes et n'ayant qu'un point de départ commun, l'antagonisme avec l'Église orthodoxe officielle. Le principe fondamental du Raskol, sa source, est tout entière dans le culte minutieux de la lettre et du formalisme qui distingue le Russe au point de vue religieux. Chez les Occidentaux, la plupart des sectes modernes sont nées du goût de la spéculation et de la critique, de la recherche de l'esprit sous la lettre ; en Russie elles sont nées, au contraire, de l'attachement à la lettre, à l'antiquité, et de l'aversion pour les nouveautés.

Les *vieux croyants*, les *Raskolnikys*, sont ceux qui ont conservé la foi aux livres et aux cérémonies des ancêtres. Ce caractère, qui s'est manifesté depuis la réforme de Nikone, s'était déjà affirmé antérieurement pendant le moyen âge. Dès le début les Raskolnikys se divisèrent en deux parties : les *Popovtzys*, qui conservent des prêtres, et les *Bezpopovtzys* ou sans prêtres, qui repoussent tout sacerdoce. Les premiers considéraient que, pour avoir suivi l'hérésie de Nikone, l'Église russe n'avait pas perdu les pouvoirs apostoliques, la *chirotonie*, c'est-à-dire le droit de consacrer les évêques et les prêtres par l'imposition des mains. Ils acceptaient donc les prêtres consacrés par les orthodoxes, et restaient dans la dépendance de l'Église officielle, lorsque en 1846 ils parvinrent à constituer un clergé spécial. Un ancien évêque de Bosnie, du nom d'Ambroise, déposé par le patriarche de Constantinople, adopta les doctrines des Popovtzys et consentit à donner la consécration à leurs prêtres et à leurs évêques. Ce métropolite improvisé fixa sa résidence au couvent de Belokrinitsa, en Bukovine, sur la frontière russe, et établit dans tout

l'Empire une hiérarchie religieuse, que consacra un concile prétendu œcuménique. Mais ce fut l'occasion d'une nouvelle scission. Une fraction se refusa à accepter le nouveau patriarche et forma une nouvelle secte sous le nom de *Yedinovertzys* (identité de croyance), qui continue à faire consacrer ses prêtres par les évêques orthodoxes. La différence n'existe que dans certains détails du culte et dans les missels établis d'après les modèles anténiconiens.

Les Bezpopovtzys (sans prêtres) en abolissant le ministère du prêtre et le service divin ont renoncé à tous les sacrements, excepté au baptême, qui peut être donné par n'importe quelle personne; ils ont ainsi ouvert la porte à toutes les fantaisies de l'esprit de secte pour remédier à l'absence de sacrements : les uns communient avec des raisins secs distribués par une jeune fille; d'autres, les *bâilleurs*, soutenant que le Christ ne peut priver les fidèles du corps et du sang immolés pour les hommes, demeurent la bouche ouverte pendant l'office, attendant que les anges, seuls ministres demeurés fidèles à Dieu, viennent les abreuver d'un calice invisible. D'autres, et ce sont les plus raisonnables, se bornent à se confesser mentalement devant l'image du Sauveur ou de la Vierge tenant l'enfant Jésus; c'est la secte du Sauveur (*Spassvotzys*).

Mais le règne de l'Antéchrist étant inauguré sur la terre et tout étant soumis à sa puissance, à quoi bon propager l'espèce, à quoi bon surtout le mariage et ses devoirs? Donner des sujets à Satan, est-ce utile? De ces idées sont nées ces sectes sans morale qui trouvent un aliment dans les passions humaines. Les *Fedosseevetzys* vivent en concubinage absolu : les Errants (*Stranniki*) ne comptent pas moins de trois Antéchrists : le pape, le patriarche Nikone et le tsar Pierre le Grand. Ils fuient la vie civilisée, cherchant le Christ qui doit reparaître pour sauver définitivement le monde de la perdition, et vivent au fond des bois dans une promiscuité complète. Les Tueurs d'enfants (*Dieboubutsys*) se font un devoir d'envoyer au ciel au moins un de leurs enfants avant qu'il se soit souillé des péchés de la terre; les Étouffeurs ou Assommeurs (*Douchilstchikys*) croient rendre service à leurs parents et à leurs amis en hâtant leur mort lorsqu'ils sont malades. Chez d'autres sectaires, peu répandus à la vérité, l'enfant doit être nourri et baptisé avec le sang de sa mère.

Malgré leurs aberrations, ces sectes se rattachent entre elles par leur croyance à la venue de Jésus-Christ et à l'Évangile, qu'elles interprètent d'une manière plus ou moins fantaisiste.

Mais il en est d'autres qui s'éloignent complètement de ce point de vue religieux, et prétendent qu'il y a eu des incarnations postérieures à celle de Bethléem. Le prophétisme est toujours en activité chez elles. On les comprend sous le nom général de *Klystys* ou *Christys*. L'une des plus remarquables apparut sous le règne d'Alexis Michaëlovich, le père de Pierre le Grand (1645-1676). La vraie foi, selon ces sectaires, aurait été révélée en Russie par le Père éternel lui-même, qui serait descendu sur le mont Gorodine dans le gouvernement Vladimir, et y aurait pris la forme humaine. Danilo Philippovitch était le nom que l'incarnation divine portait parmi les hommes. Danilo engendra ensuite, d'une femme âgée de cent ans, Ivan Timoféévitch Souslof, qui crucifié à Moscou ressuscita le troisième jour et monta au ciel, comme le véritable fils de Dieu. L'esprit saint, disent les *hommes de Dieu*, les *adorateurs du Dieu vivant*, comme ils s'intitulent, souffle où il veut ; il peut donc descendre sur tous et en faire des Christs. Aussi est-il des communautés où les sectaires s'adorent les uns les autres et se rendent à tout hasard une sorte de culte mutuel ; ce sont les *communautés des Christs*.

Après l'invocation à leurs saints, certains Klystys donnent le spectacle des derviches tourneurs. Hommes et femmes tournent, sautent jusqu'à la *radénié* (exaltation), sorte d'accès épileptique pendant lequel ils prophétisent. D'autres se flagellent ou s'hypnotisent par différents moyens. Chaque communauté forme un groupe ou *korabl* (navire ou nef) organisé à la façon des loges maçonniques et ayant comme elles des signes de ralliement. Au fond de plusieurs de ces sectes on retrouve comme un culte de la force génératrice ; ils admettent, en effet, que l'amour est un principe surnaturel et que, par conséquent, c'est un acte de religion de lui obéir. De l'exemple des filles de Loth et de celui de Salomon, ces Klystys s'autorisent pour se livrer à tous les désordres.

Mais ces rites licencieux ou cruels ne peuvent rassasier ces imaginations déséquilibrées. Il en est qui cherchent dans la mutilation du corps la paix de l'esprit et trouvent dans l'émasculation la seule macération radicale ; ce sont les Skoptsys. Aux femmes, ils coupent les mamelles ou mutilent des organes plus intimes. Les *blanches colombes* (c'est le nom qu'ils se donnent) se marient assez souvent ; mais on comprend que c'est à la propagande qu'ils doivent le recrutement de leurs adhérents. Selon eux, c'est l'union charnelle de nos premiers parents qui a été le premier péché, c'est la castration seule qui peut le racheter.

L'origine de cette secte ne remonte pas loin : son organisateur,

sinon son fondateur, André Selivanof, vivait à Pétersbourg au temps de Napoléon Ier. Arrêté en 1820, il fut enfermé dans le monastère de Souzdal, où il mourut en 1832. Les Skoptsys accordent à Jésus le titre de fils de Dieu, mais ils le considèrent comme un des prédécesseurs de Selivanof. La mutilation était selon eux la doctrine secrète de Jésus-Christ; cette doctrine s'étant corrompue, il a fallu pour achever la rédemption du genre humain la venue d'un nouveau Christ, Selivanof, qui pratiqua le principe dans toute son étendue.

Les efforts du gouvernement n'ont pu débarrasser l'Empire de cette secte, comme il appert de procès en date de 1869, 1871 et 1887. Au demeurant, les Skoptsys sont les plus doux et les plus honnêtes des hommes. Ils se distinguent par leur frugalité, leur probité et la simplicité de leurs mœurs. Leur esprit d'économie leur permet d'arriver à la richesse, ce qui rend la propagande plus dangereuse. Depuis quelque temps on a signalé un esprit nouveau dans la secte; certains se contentent d'une castration spirituelle.

Les tendances réformistes ou protestantes sont représentées parmi les sectes russes par les Lutteurs de l'Esprit (*Doukhobortskys*) et les Buveurs de lait (*Molokanys*). Ces derniers personnifient la réaction de la raison et de la conscience contre le formalisme orthodoxe et l'excès du ritualisme. Repoussant tout clergé, iconoclastes, ils voient des allégories dans les sacrements, et admettent que la vraie communion en Christ consiste dans la lecture et la méditation de sa parole. Les Molokanys mangent le pain en commun en souvenir du Sauveur, mais sans y voir aucun mystère. Ils furent persécutés; vers 1800 on leur assigna des terres sur les bords de Molotchna, au nord de la mer d'Azof, où se trouvent presque toutes leurs communautés, qui ne comptent pas moins de cent mille adhérents.

Les Lutteurs de l'Esprit sont plus mystiques encore peut-être que les Buveurs de lait; aussi n'en compte-t-on que quelques milliers. Ils croient à l'inspiration, à la parole intérieure qui parle en chaque homme; le Christ a, tout le premier, préféré la tradition orale à l'Écriture. Ils nient le péché originel, chacun ne répondant que de ses fautes; peut-être même admettent-ils la préexistence de l'âme et des fautes antérieures.

Les Molokanys mettent leur idéal dans une sorte de théocratie démocratique : l'Église, disent-ils, et la société civile ne font qu'un; comme telle, la société doit être basée sur les principes évangéliques, sur l'amour, la liberté et l'égalité. Primitivement, ils refusaient d'être soldats, depuis ils ont transigé. Mais, malgré

leur spiritualisme, ils rêvent une rénovation terrestre de l'homme ; sous le nom d'Empire de l'Ararat, ils attendent le règne universel de la justice et de l'égalité. On raconte qu'en 1811 des cosaques arrêtèrent une députation de ces sectaires, chargée d'aller demander à Napoléon s'il n'était pas le libérateur annoncé par les prophètes.

Des Molokanys est sorti un groupe, les *Obchtchiie*, qui, vers 1825, sous la direction d'un certain Popof, prêchait la communauté des biens. Depuis, la doctrine s'est modifiée ; ils n'ont guère conservé qu'un magasin commun où chaque ménage doit verser au profit des indigents la dixième partie de ses récoltes. Le reste de cette secte s'éteint dans un petit village de la Transcaucasie.

Mais, en dehors de ces communistes, beaucoup de monastères ou *skytes* des Raskolnikys ont été et sont encore de véritables phalanstères où les frères vivent en égaux et partagent le produit du travail en commun.

Une des confessions les plus récentes et les plus vigoureuses de l'Empire est celle des Stundistes (*Chtoundistes*), directement issue du protestantisme occidental. Elle est surtout répandue dans la Russie méridionale aux environs d'Odessa, où sont établies des colonies allemandes. Leur enseignement est à peu près celui des Anabaptistes ou des Mennonites. Leur dogme est vague ; c'est un christianisme dépouillé de tout rituel ; leur office se borne au chant des psaumes ou des cantiques et à la lecture de la Bible. Chacun dans l'assemblée est libre de prendre la parole et de commenter d'inspiration le texte de la Bible. Dans la vie civile ils montrent des tendances égalitaires à demi communistes. Les *babas* (les femmes) prétendent être les égales et non pas les servantes de leurs maris. Aussi comptent-elles parmi les prosélytes les plus ardents des Stundistes.

Pour montrer que la Russie est toujours en gestation continue de sectes, nous citerons encore : les *Tchislennikys* ou *Compteurs*, qui bouleversent les jours de fêtes légales d'après un livre tombé du ciel, et qui datent seulement de 1866 ; les *Trouchaverys*, qui se regardent comme les seuls purs et reconnurent en 1868 un petit bourgeois pour leur Christ ; les *Pliasounys* ou *Danseurs*, qui apparurent vers 1870, et tout en dansant restent attachés à l'Église ; les partisans de Tikhanof, les *Soupireurs*, qui trouvent la prière trop matérielle et se contentent de soupirer aux pieds des autels (1871) ; les *partisans de Tombof*, découverts en 1872, et dont les idées se rapprochent des Skoptsys ; enfin en 1880, dans la province du Don, l'apparition des *Samaboys* (autodieux, self-gods), ainsi appelés parce que, comme « les

adorateurs du Dieu vivant », ils aboutissent à la déification de l'homme et surtout de la femme.

A la même époque un moujik du gouvernement de Tver, Soutaïef, créait une nouvelle secte. Le système de Soutaïef est d'une simplicité remarquable. Il le puise tout entier dans l'Évangile. Pour lui le christianisme est l'amour du prochain, non pas l'amour théorique, mais l'amour agissant, dominant la vie et se traduisant dans la vie pratique par la communauté des biens. Pour lui, « il faut que le royaume de Dieu arrive ici-bas ». Ce qui le préoccupe, c'est le bien de ses frères et le salut de la société ; son salut arrivera par surcroît. Toute la religion se réduit à la pratique de la justice, il n'y a d'utile et de sacré que ce qui apprend à l'homme à mieux vivre et le rend meilleur. Aussi tient-il pour superflus les rites et les sacrements et le ministère du prêtre.

Une semblable doctrine, on le comprend facilement, a pu avoir pour adhérents quelques enthousiastes de la première heure, mais n'a pas pénétré dans le peuple; sa véritable importance, c'est d'avoir inspiré Tolstoï, qui a cependant conservé une véritable originalité. « Pour prendre à la lettre le Sermon sur la montagne, dit M. Leroy-Beaulieu, Tolstoï comme Soutaïef, comme les Molokanys, n'en est pas moins rationaliste à sa manière. De même que Soutaïef, il s'inquiète peu du dogme. Sa religion n'a en vue que la vie. Soutaïef ignore ce qu'il y a là-bas, derrière le ciel ; Tolstoï nie catégoriquement la vie future. En devenant chrétien, il est resté nihiliste. Il n'admet pour l'homme d'autre immortalité que celle de l'humanité. A l'en croire le vrai christianisme n'en connaît pas d'autre : « Jésus, dit-il, a toujours enseigné le renoncement à la vie personnelle ; or, la doctrine de l'immortalité individuelle, qui affirme la permanence de la personnalité, est en opposition avec cet enseignement. La survivance de l'âme à la mort n'est, comme la résurrection des corps, qu'une superstition contraire à l'esprit de l'Évangile. »

« D'accord avec Soutaïef, Tolstoï place le salut en cette vie. C'est ici-bas qu'il prétend construire la Jérusalem divine. Il n'attend pas pour cela que le Christ descende sur les nuées ; il ne croit ni aux prophéties ni aux miracles. Il est millénaire, mais à la façon de Comte ou de Fourier. La différence, c'est que la clef de son paradis, il ne la demande ni à la science, ni à la richesse, ni à la politique, les sachant impuissantes pour le bonheur. La transformation de l'humanité, il ne l'espère que dans la transformation intérieure de l'homme. Comme Rousseau, Tolstoï croit

que, pour être heureux, les hommes n'ont qu'à s'émanciper des besoins factices de la civilisation. Ne lui objectez pas le progrès, l'industrie, la science, l'art : autant de grands mots vides... Tout homme doit vivre du travail de ses mains, à la sueur de son front. » Conséquent avec ses idées, Tolstoï a mis ses doctrines en pratique, il habite la campagne, travaille de ses mains, a un métier pour l'hiver comme les moujiks et s'efforce surtout de répandre autour de lui les vérités qu'il a découvertes. Une nouvelle secte se serait même entée sur un des derniers ouvrages du grand écrivain, *La Sonate à Kreutzer*. Les adhérents, personnes riches et instruites, auraient abandonné une brillante position pour se livrer au travail manuel. Cédant à l'obsession de l'Antéchrist, que nous avons déjà signalée chez d'autres, ils enseigneraient que la corruption de la race humaine est si profonde que l'on doit abandonner tout espoir de l'améliorer; ce que l'on peut espérer de mieux, c'est l'anéantissement complet de l'humanité; aussi l'union conjugale, sous quelque forme que ce soit, est interdite dans le nouveau culte et le suicide semble être un acte religieux.

Le mouvement religieux, dont nous avons si longuement parlé, ne s'étend pas, en général, au delà des rangs de la petite bourgeoisie. Les hautes classes sont préservées de la contagion par leur scepticisme et surtout par la crainte d'une défaveur officielle. Cependant, vers 1878, un lord Radstock inaugura dans les salons de Saint-Pétersbourg la prédication d'une sorte de protestantisme vague, qui reposait sur la justification par la foi, contrairement aux idées généralement adoptées par les réformateurs russes, qui font consister toute la religion dans les œuvres. La justification par la foi étant plus facile à pratiquer que les œuvres, la prédication de lord Radstock eut quelque succès. A lui se joignirent plusieurs gentilshommes, comme M. Pachkof, le comte Korf, le comte Alexis Bobrynsky. Tout alla bien tant que la prédication resta confinée dans les salons; mais M. Pachkof entreprit des réunions populaires, une propagande iconoclaste et antisacramentelle répandit la doctrine jusque dans les izbas des moujiks. L'autorité intervint, la société de propagande fut dissoute en 1884 : son organe, la *Feuille évangélique du Dimanche*, fut supprimé et quelques prédicateurs envoyés en prison. La diffusion du pachkovisme fut enrayée; mais il compte encore un certain nombre d'adeptes dans quelques provinces.

La situation légale des sectes a varié à plusieurs reprises en Russie, elle n'a été fixée, et pour quelques-unes encore, que par des lois de 1883 et 1884. Bien entendu, il ne s'agit pas des sectes

étranges ou immorales dont nous avons parlé et peu répandues au demeurant, mais seulement des vieux-croyants, des Raskolnikys purs. Pour la première fois, le législateur a reconnu aux vieux-ritualistes le droit de se réunir pour la prière et la célébration de l'office divin, selon leurs rites. Les lois qui restreignaient leurs droits civils ont été abrogées; aujourd'hui, ils se marient légalement; leurs enfants sont légitimes. Ils sont libres de résider dans toute l'étendue de l'Empire et de voyager à l'étranger, autorisés à s'inscrire dans les guildes de marchands, à remplir des fonctions publiques et à recevoir des distinctions honorifiques. Bien que les cérémonies publiques leur soient encore interdites, et que d'autres restrictions existent pour eux, ils ont accepté avec reconnaissance cette nouvelle législation et ont augmenté le nombre des sujets dévoués au tsar. Quant aux autres dissidents, aussi bien pour les paisibles Stundistes, Molokanys, Pachkovistes, que pour les Klystys, Skoptsys, Errants et autres, ils restent également exposés aux sévérités administratives et judiciaires, malgré les différences essentielles qui peuvent exister entre eux au point de vue de la moralité.

Il est à remarquer toutefois que les poursuites pour faits religieux sont devenues plus rares, et que l'Église orthodoxe cherche à ramener les dissidents par la persuasion. A cet effet, elle encourage la prédication, et va même jusqu'à permettre des conférences contradictoires, ce qui est en opposition avec les habitudes du clergé russe, voué tout entier jusqu'ici aux rites et au formalisme.

Les cultes autres que le culte orthodoxe national sont simplement tolérés en Russie. Pour qu'ils ne puissent conserver aucun doute sur leur situation, ils relèvent du ministère de l'Intérieur.

Gustave LEJEAL.

INSTRUCTION PUBLIQUE

Universités et Écoles.

Quelque opinion politique que l'on professe, on ne peut contester que l'Empire russe n'ait tiré et ne tire encore de sa constitution autocratique la plus grande partie de sa grandeur et la possibilité d'amener à l'unité les peuples si divers qui le composent. On s'explique ainsi que les slavophiles aient quelque méfiance des idées occidentales, peu conformes au génie national, et que le tsar, rallié à leur manière de voir, ait organisé un enseignement d'une nature particulière, qui, tout en donnant à la nation assez de connaissances pour lui assurer un rang élevé en Europe, conserve cependant intacts les sentiments indispensables au bon fonctionnement d'un État ainsi constitué.

C'est à réaliser ce difficile accord entre les exigences de la civilisation et la paix intérieure que les ministres russes de l'Instruction publique ont employé depuis le commencement du siècle leurs talents et leur énergie.

L'organisation du ministère de l'Instruction publique en Russie se rapproche de ce qu'elle était chez nous sous le second Empire.

Organisation et Historique.

Le ministre a un adjoint qui le seconde et le remplace en cas d'absence. Il a près de lui un *Conseil scientifique*, qui donne son avis sur les livres d'enseignement qu'on lui soumet et publie chaque année la liste de ceux qui sont autorisés.

Les établissements d'enseignement sont répartis en douze arrondissements scolaires : Pétersbourg, Moscou, Dorpat, Kiev, Varsovie, Kazan, Kharkov, Vilna, Odessa, Caucase, Orenbourg, Sibérie occidentale. A la tête de chaque arrondissement est placé un *curateur* à la nomination du ministre ; il a sous lui des inspecteurs d'arrondissement et de district désignés par lui. La juridiction de ces fonctionnaires s'étend sur tout l'enseignement jusqu'aux universités.

L'enseignement supérieur est en Russie de date relativement récente. A la vérité, plusieurs des universités qui le donnent remontent au XVIIIe siècle et même au XVIIe, mais elles n'ont manifesté de réelle vitalité qu'au XIXe.

Le tsar Alexandre Ier (1801-1825) favorisa l'essor des hautes études, fonda les universités de Kharkov, Kazan et Pétersbourg, et restaura celles de Dorpat en Livonie et de Helsingfors en Finlande. Ce mouvement libéral dura peu. Sous l'inspiration du ministre général Buturline, Nicolas Ier (1825-1855) conçut le projet de fermer les universités, qu'il considérait comme un foyer d'émancipation dangereuse, et de les remplacer par des écoles supérieures soumises au régime militaire. Ce projet ne fut pourtant pas mis à exécution; mais une surveillance sévère fut imposée aux professeurs, à qui on retira le droit d'élire le recteur; la discipline fut remise aux mains du curateur de l'arrondissement, l'enseignement de la philosophie confié à des prêtres orthodoxes et le nombre des étudiants restreint à 300 par université. Orthodoxie, autocratie, nationalité, tel était le triple but que visait l'enseignement tout entier. Dorpat seulement conserva quelques-uns de ses antiques privilèges.



M. le comte DELIANOV,
ministre de l'Instruction publique.
Phot. Levitsky.

L'émancipation des serfs n'est pas le seul titre d'Alexandre II (1855-1881) à la reconnaissance de ses sujets. Il reprit, à l'égard de l'enseignement, les principes dont s'était inspiré Alexandre Ier. Un statut impérial de 1863, auquel le nom du ministre Golovine reste attaché, introduisit d'importantes réformes dans les universités. Les privilèges des recteurs et des étudiants furent augmentés, les honoraires des professeurs doublés, et plus de liberté fut laissé à leur enseignement. On trouva que les curateurs conservaient encore trop d'autorité : les étudiants réclamaient le droit d'association et de réunion, la publicité des cours, l'admission des femmes. Tout en reconnaissant ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces réclamations, le comte Tolstoï, successeur de Golovine au ministère, et de plus procureur-général du Saint-Synode, se montra d'un formalisme qui provoqua, en partie au moins, les grands troubles universitaires de 1874. Une nouvelle réforme donnant une nouvelle force au gouvernement fut décidée. Une commission fut chargée de reviser les statuts des universités ; mais les délibérations furent laborieuses, et ce ne fut qu'en 1880 que le projet fut soumis au Conseil de l'Empire. Une des difficultés que rencontra le Conseil gisait surtout dans le recrutement même de la population scolaire des universités. Ce recrutement s'était fait jusque-là pour la majeure partie dans les classes de la nation dépourvues de fortune, fils du *dvornik*, du petit marchand, de l'artisan, du pope, de l'ex-serf, etc. Si on en croit certains documents, la plupart des étudiants russes étaient pauvres, d'une pauvreté extrême. Ainsi, à Moscou, bon nombre d'entre eux ne pouvaient suivre les cours d'hiver faute de vêtements chauds, et à Odessa plus d'un vivait et vit encore aujourd'hui avec 2 à 5 kopeks (4 centimes environ), et demeure sans feu ni livres à 3 ou 4 kilomètres de la ville et des cours. Dans un semblable milieu, les doctrines d'émancipation et de revendication sociale rencontraient un terrain tout préparé. Cet élément révolutionnaire, il fallait le contenir et l'empêcher de pulluler ; tel fut l'objet de la loi du 23 août 1884, qui rendit la surveillance des universités plus sévères et les études plus dispendieuses.

Universités.

Aux termes de cette loi, le recteur est nommé par l'empereur ; les doyens par le ministre. Quand une chaire devient vacante, le ministre la remplit soit en choisissant d'après son propre avis, soit en autorisant l'Université à désigner le candidat et à proposer sa confirmation. Comme en Allemagne, les étudiants doivent payer une rétribution aux professeurs dont ils

suivent les cours. Outre ces émoluments aléaoires, les professeurs ordinaires reçoivent un traitement fixe de 3 000 roubles et les professeurs extraordinaires de 2 000 roubles. L'Allemagne a encore servi de modèle pour l'institution des *privat-docenten* (professeurs libres), qui peuvent passer professeurs après trois ans d'enseignement particulier. Il y a en outre des lecteurs qui enseignent les langues vivantes et font l'histoire des littératures étrangères.

L'idée russe se fait jour surtout à l'endroit de la discipline. Un inspecteur est délégué par le curateur près de l'Université et entouré d'une véritable garde d'auxiliaires; 94 000 roubles sont affectés aux frais de ce service. L'obligation d'assister aux cours n'est pas imposée aux étudiants; ils sont tenus de les *suivre* seulement, c'est-à-dire de se tenir au courant par un moyen quelconque. La liberté de réunion leur est interdite ; chaque Faculté a son *séminaire*, qui se réunit dans un local spécial, avec bibliothèque pour conférences et entretiens. Mais le tout se passe sous l'œil vigilant d'un directeur.

Des rétributions à payer aux professeurs et aux privat-docenten, ainsi que des frais de diplôme, ont été établis. Ces mesures avaient pour but, dans la pensée du Conseil de l'Empire, d'écarter des universités la partie des étudiants la moins fortunée et partant la plus turbulente. Mais comme il était nécessaire cependant de peupler les universités, le gouvernement a cherché à attirer les étudiants par des dotations et des secours fort libéralement accordés; de cette manière il a fixé dans les universités une population intelligente, mais souple et dévouée, ne fût-ce que par intérêt, aux institutions existantes. Sous forme de bourses, de secours en argent et de remises d'études, les universités ne reçoivent annuellement pas moins de 500 000 roubles, dont la moitié provient de l'État. En 1888, sur 5 705 étudiants 4 678 recevaient une subvention, de manière ou d'autre.

La loi de 1884 a été, à certains points de vue, un véritable progrès; les études ont été rendues plus sérieuses; les examens, passés devant une commission nommée par le ministre, donnent une véritable valeur au diplôme délivré. Selon la force de l'examen, ce diplôme est du premier ou du deuxième degré; pour la médecine, il y a un premier diplôme, celui de médecin, qui donne le droit d'exercer et de se présenter aux examens du doctorat.

L'Université de plein exercice se compose de plusieurs Facultés : histoire et philologie, sciences physiques et mathématiques, droit, médecine ; toutes les universités ne les possèdent pas toutes.

C'est à peu près dans ces conditions que fonctionnent les

universités de Pétersbourg, Moscou, Kiev, Kharkov, Odessa et Kazan, auxquelles il faut ajouter : Dorpat, de langue allemande, aujourd'hui à peu près russifiée; Helsingfors, qui jouit d'une constitution spéciale; Varsovie, centre catholique, et Tomsk, ouverte en Sibérie en 1889.

Les plus importantes, Pétersbourg et Moscou, comptaient au 1er janvier 1890: la première, 49 professeurs émérites, 16 professeurs, 59 privat-docenten, 1 759 étudiants et 36 auditeurs libres; la seconde, 49 professeurs émérites, 32 professeurs extraordinaires, 3 473 étudiants, 19 auditeurs libres et 290 élèves en pharmacie.

A la même époque, Dorpat était en décadence à cause de l'introduction du droit russe dans les Provinces Baltiques et des réformes qui interdisent à la jeunesse luthérienne et de langue allemande l'accès de la magistrature. Varsovie comptait 1 241 étudiants; 242 appartenaient à la religion grecque orthodoxe, 826 au catholicisme et 124 au judaïsme. On sait qu'à partir de 1890 il n'a plus été admis d'étudiants israélites dans les universités que dans la proportion de 3 pour 100 des nouvelles entrées.

La dernière venue, l'université de Tomsk, dont le siège est au nord de la Sibérie occidentale, est installée dans un véritable palais. Jusqu'ici la Faculté de médecine fonctionne seule. La première année de son existence, 1889, elle comptait 70 élèves. La vie est si pénible à Tomsk, que pour trouver des professeurs il a fallu leur assigner un traitement de 4 500 roubles (18 000 fr. environ), beaucoup plus élevé que dans n'importe quelle autre université russe, et pour trouver des étudiants il a fallu adoucir notablement les règlements du code universitaire de 1884. Pour ces Sibériens on a même aménagé une sorte de pension, où au nombre de 100 et moyennant 20 à 30 francs par mois, ils peuvent vivre dans un confortable relatif.

On peut rattacher à l'enseignement supérieur un assez grand nombre d'écoles spéciales telles que l'Institut technologique, les Instituts des Mines, des Ponts et Chaussées, des Ingénieurs civils, d'Histoire et de Philologie, de Droit (lycée Demidov à Jaroslavl) et l'École forestière de Pétersbourg, le Polytechnicum de Riga, les Écoles vétérinaires de Dorpat et de Kharkov, et autres, qui forment le cycle complet des études.

Comme les titres universitaires ne sont pas exigés pour arriver aux fonctions d'État, les familles nobles préfèrent envoyer leurs fils aux écoles privilégiées qui dépendent de certains ministères, notamment de celui de la Guerre.

Sous le rapport de l'enseignement ce ministère forme comme

un monde à part; ses écoles présentent un système complet par elles-mêmes. L'enseignement supérieur y est représenté par des académies militaires (d'état-major, de médecine et de chirurgie, de droit militaire). Puis viennent les Écoles du génie et de l'artillerie, qui offrent cette particularité qu'elles comprennent un enseignement secondaire; des corps de cadets et des gymnases militaires, où sont admis les fils d'officiers, répondent à peu près à notre Prytanée de La Flèche; des Écoles de porte-enseignes pour les sous-officiers et les engagés volontaires qui aspirent au rang d'officiers, puis des Écoles professionnelles de topographie et de pyrotechnie. Ces diverses écoles ne sont accessibles qu'aux fils d'officiers et aux jeunes nobles. Au dernier degré existent des écoles pour les fils des sous-officiers et soldats.

Écoles des ministères.

Du ministère de la Guerre dépendent encore: le Corps des pages, dans lequel ne sont admis, sur l'approbation de l'empereur, que les fils et petits-fils de généraux; l'École de droit, dont le cours est de sept ans, sans les classes préparatoires; les lycées impériaux de Pétersbourg et de Moscou. Dans le premier de ces établissements on forme des officiers supérieurs, dans le second des magistrats, dans les autres des administrateurs. Ces écoles, il est à peine besoin de le dire, sont réservées aux fils d'administrateurs et de familles nobles.

Le ministère de la Marine, le ministère des Voies et Communications présentent également une série d'écoles techniques, secondaires, voire même élémentaires, toujours divisées par catégories de nobles et de non-nobles.

Outre ces établissements spéciaux, la Russie possède des *gymnases* dont le plan d'études répond à peu près à celui de nos lycées. Le cours y est de sept ans. On y enseigne « la loi de Dieu », c'est-à-dire le catéchisme, l'histoire sainte, les prières, les chants d'église, l'histoire, la géographie, les mathématiques élémentaires, le russe, l'allemand, le français, et surtout le latin et le grec. Antérieurement au ministère Tolstoï les sciences physiques et naturelles tenaient une grande place dans les programmes; mais par la raison que cette étude favorisait le positivisme et partant le nihilisme, le comte Tolstoï, à l'instigation de Katkov, le grand journaliste autocrate, les remplaça en grande partie par l'étude des langues anciennes, grec et latin. C'était un moyen d'écarter des gymnases, et par suite des universités, beaucoup de ceux qui doivent trouver dans

Enseignement secondaire.

leurs études un instrument immédiatement utilisable pour gagner leur vie. Mais le moyen ne semblait pas encore suffisant. puisque dans ces derniers temps il a été prescrit aux directeurs de gymnases de restreindre considérablement les admissions d'élèves. Il a été décidé aussi en principe qu'un certain nombre de ces établissements seraient transformés en écoles professionnelles.

Dans les *progymnases* les programmes sont sensiblement les mêmes que dans les gymnases; cependant ils sont plus élémentaires et ne comprennent pas l'étude des langues anciennes.

A la fin du cours les élèves qui en sont jugés dignes reçoivent un *certificat de maturité*.

Les *realschulen* ont pour but un enseignement pratique qui se rapproche de celui de nos écoles primaires supérieures. Elles sont très nombreuses et reçoivent de sérieux encouragements du gouvernement; celui-ci favorise le progrès matériel sous toutes ses formes.

L'enseignement des filles est très développé en Russie. Un grand nombre sont élevées dans les Instituts aux frais de l'État.

Enseignement secondaire des filles.

Il y a à Pétersbourg huit de ces établissements, six à Moscou et une vingtaine dans différentes villes de province.

L'admission dans chacun d'eux est graduée suivant le rang et la fonction du père : aux uns la haute aristocratie, aux autres les filles de prêtres et de bourgeois honorables. Dans tous la durée des études est de six ans.

D'autres établissements dépendent du ministère de l'Instruction publique et sont ouverts à toutes les jeunes filles; ils sont, sauf quelques modifications au point de vue de l'enseignement, complètement parallèles aux établissements destinés aux garçons. En Russie, paraît-il, la femme est supérieure à l'homme en intelligence; elle a droit au moins à la même instruction. Cependant elle n'est pas admise dans les universités, et elle doit aller prendre ses grades à l'étranger si elle veut aborder les hautes études, la médecine notamment.

Cependant le gouvernement songe à faire cesser en partie cet état de choses en créant à l'hôpital Alexandre, à Pétersbourg, des cours spéciaux de médecine et de pharmacie pour les femmes. Il y a également dans quelques universités des cours où se forment des accoucheuses. Saint-Pétersbourg possède un Institut d'obstétrique, dont les cours durent deux ans et où les élèves payent 35 roubles en entrant et autant en sortant.

Le développement de l'enseignement primaire est très lent. Non seulement la fondation des écoles n'est pas obligatoire, mais l'État ne participe à leur construction et à leur entretien que dans une limite excessivement restreinte; pour le reste, il s'en rapporte volontiers aux zemstvos (sorte de conseils généraux), aux municipalités et aux associations particulières.

Enseignement primaire.

Les écoles rurales sont en général mixtes, c'est-à-dire qu'elles acceptent les deux sexes jusqu'à quatorze ans environ. Une sorte de demi-internat reçoit les enfants dont la demeure est trop éloignée: ils vivent des provisions qu'ils apportent, trop souvent de pain sec.

Les écoles paroissiales, organisées par la loi du 13 juillet 1884, et dépendant du clergé, jouissent de la faveur spéciale du gouvernement et sont sous la direction directe du Saint-Synode. C'est lui qui a rédigé les programmes, mettant en première ligne « la loi de Dieu ». La lecture, l'écriture, l'arithmétique ne viennent qu'au second rang. Dans les écoles à deux classes, ce qui est l'exception, on ajoute des notions élémentaires sur l'histoire nationale et l'histoire ecclésiastique. A la charge des paroisses ou des particuliers, ces écoles ont pris un rapide développement. Des confréries mi-religieuses, mi-patriotiques, telles que la Confrérie de la Vierge, à Saint-Pétersbourg, ou celle de Saint-Cyrille-et-Saint-Méthode, à Moscou, se sont donné pour mission d'en doter les campagnes. Quelques bourgs possèdent une école dite primaire supérieure, mais ce n'est en général que l'école ordinaire augmentée d'un cours complémentaire de deux années.

Les écoles de districts, sortes d'écoles modèles entretenues par le ministère, tendent à disparaître; elles sont remplacées par les écoles urbaines. Celles-ci ont un programme qui se rapproche sensiblement de celui que suivaient nos écoles dans les premières années de l'Empire. L'instruction religieuse y occupe une place très importante; l'arithmétique est bornée aux quatre opérations et à des notions sur les fractions. Quant à l'enseignement de l'histoire, de la géographie et de l'histoire naturelle, il ne dépasse pas les notions très élémentaires que l'on trouve dans le livre de lecture officiel, et qui a, dans les écoles russes, comme dans celles d'Allemagne, une importance capitale. C'est par le livre de lecture que le gouvernement fait pénétrer ses théories dans les jeunes esprits.

A la fin de la troisième année d'études, les élèves subissent,

devant l'inspecteur ou son délégué, un examen pour l'obtention du certificat d'études primaires.

Il est difficile de donner au juste la population scolaire de la Russie, car depuis 1882 le ministère n'a publié aucune statistique. Cependant, d'après des sources autorisées, on peut fixer approximativement comme suit l'état des maîtres et des élèves :

18 000 écoles ecclésiastiques et paroissiales, avec 34 000 instituteurs et institutrices, et 600 000 élèves.

31 000 écoles primaires rurales, avec 52 000 maîtres et 1 million 880 000 élèves.

540 écoles de districts, urbaines ou supérieures, avec 2 500 maîtres et 51 000 élèves.

Si à ces chiffres on ajoute les 70 000 élèves qui fréquentent les 1 950 écoles privées, les classes préparatoires des gymnases, les écoles musulmanes, etc., on arrive à un chiffre global de 3 000 000 d'élèves, qui forment à peine 20 ou 30 pour 100 de la population en âge de fréquenter l'école.

La position de l'instituteur est loin d'être aussi précaire qu'on pourrait le craindre. Dans les écoles primaires rurales, le traitement varie de 480 à 1 440 francs; mais pour plus de la moitié il est au-dessous de 1 200 francs. Dans les écoles urbaines et de district, les instituteurs sont logés et touchent environ 2 000 francs à 2 500 francs. Ils jouissent d'une retraite de 1 200 fr. à 1 400 francs, après vingt-cinq ans de service. Les autres fonctionnaires des campagnes ne sont pas considérés comme employés de l'État, et, par suite, n'ont pas de retraite.

Les institutrices ont les mêmes droits que les instituteurs, et sont traitées sur le même pied. Dans beaucoup de localités elles sont en majorité, même pour les écoles de garçons. C'est le cas à Saint-Pétersbourg, où sur 250 écoles entretenues par la Ville 220 sont dirigées par des femmes.

Le personnel enseignant se forme, en général, dans des écoles normales ou des séminaires pédagogiques. Ces derniers n'ont rien de religieux; on leur reproche, au contraire, de négliger ce côté de l'instruction, et le ministre se propose, dit-on, de réformer leur programme. Dans la pratique, l'inspecteur est à peu près le maître de donner la préférence à un candidat venant d'une autre école; toutefois, pour les écoles urbaines le diplôme normal est obligatoire.

Parallèlement à l'enseignement secondaire et primaire se développe l'enseignement technique et professionnel. Pour ce dernier il a été créé, en 1883, au ministère de l'Instruction publique, une direction spéciale.

Les écoles techniques intermédiaires correspondent aux « realschulen »; les cours durent de six à huit ans, et donnent aux élèves des connaissances techniques et commerciales nécessaires aux agents auxiliaires des ingénieurs et aux directeurs des entreprises industrielles de moyenne importance.

Enseignement professionnel.

Les écoles d'enseignement professionnel proprement dit comprennent des élèves sortant des écoles primaires, et ont pour objet de former d'habiles ouvriers de manufactures, mécaniciens et dessinateurs. Dans ce groupe rentrent les écoles des chemins de fer, qui dépendent du ministère des Communications.

Enfin, les écoles techniques inférieures comprennent un plan d'études d'instruction générale ne dépassant pas la force des écoles primaires. Leur but est de former des artisans habiles pour l'industrie domestique et les métiers de village. Les élèves admis sont tenus de justifier qu'ils ont suivi les cours d'une école publique, dont ils retrouvent l'enseignement complété par un apprentissage.

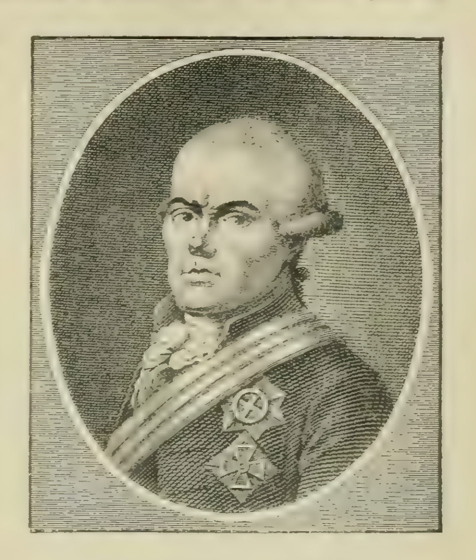
A ces écoles régulièrement organisées, mais encore en petit nombre, il faut joindre quelques écoles spéciales pour adultes, contremaîtres, constructeurs, mécaniciens, imprimeurs; les classes du soir et du dimanche, de la Société technique de Saint-Pétersbourg et de l'École industrielle de Riga, etc. Enfin, la majorité des écoles de district ou urbaines sont dotées de sections professionnelles. Une somme de 1 250 000 francs a été portée au budget de 1891 pour l'installation de cette branche de l'enseignement; mais une portion considérable de cette somme a été réservée à l'installation d'écoles professionnelles de district, là où prédominent les industries de village.

Nous serions incomplet si nous ne signalions deux institutions spéciales à la Russie, le Musée pédagogique de Saint-Pétersbourg et les conférences d'enseignement par l'aspect.

Institutions diverses.

Le *Musée pédagogique*, de création toute récente, est à la fois un musée artistique et scolaire, une bibliothèque, et un établissement d'enseignement à tous les degrés. Des cours normaux d'une durée de quatre années y sont professés à quarante étudiants pourvus de tout l'outillage nécessaire aux études et même de tous les éléments d'une existence très confortable, tels que fumoir, salle de thé, etc. L'entretien des collections est assuré par une subvention annuelle de 1 000 roubles. En hiver, les plus

hautes personnalités scientifiques de la Russie professent au Musée des cours très suivis, comparables aux cours des Facultés françaises. Au Musée pédagogique se rattache la *Société pour l'encouragement de l'éducation de famille*, placée sous le patronage de la princesse Ekatherina Mikhaïlovna, et la *Société pour la propagation de l'hygiène*. En un mot, cet établissement donne des cours et conférences à l'usage des diverses classes de la société, des soldats notamment; il constitue comme un trait d'union efficace entre le monde savant et le public.



Alexandre, comte de SOUVOROV, prince ITALIISKI (d'Italie), né à Moscou en 1729, mort à Saint-Pétersbourg en 1800.

Une institution non moins originale est la *Commission permanente des conférences populaires*, fondée depuis quelques années par le gouvernement russe et qui a pris pour tâche d'instruire le peuple en l'amusant. A cet effet, des réunions ont lieu dans les villes les plus importantes de l'Empire, jusque dans les casernes. Elles sont toujours accompagnées de projections lumineuses donnant la reproduction des chefs-d'œuvre qui existent dans les musées impériaux et les musées publics. Ces projections se font au moyen de véritables tableaux peints sur verre comme ceux dont on se sert dans les lanternes magiques. Le coloris produit un effet autrement saisissant que les figures noires que donnent les projections d'après de simples photographies. Il y a à Saint-Pétersbourg une fabrique de matériel d'enseignement à l'aide de projections qui est spécialement affectée à répondre à tous les besoins de la Commission des conférences populaires.

Les sujets sont choisis selon l'auditoire. Aux soldats, le conférencier, qui est toujours un militaire, parle de Pierre le Grand, de Souvorov, le père des soldats, celui qui a compris le premier le parti qu'on peut tirer de l'« âme russe ». Et les projections leur montrent Souvorov jouant avec ses soldats, Souvorov ordonnant à ses soldats de lui creuser sa tombe parce qu'ils refusent de monter à l'assaut, etc. Toutes les gloires militaires de la Russie font battre ainsi tour à tour le cœur de ses soldats, et ces entretiens resserrent les liens de bienveillance et de dévouement qui unissent les officiers et les soldats.

Les conférences pour le peuple traitent d'autres sujets. On lui parle des serfs avant leur libération, du tsar libérateur Alexandre II, etc., et les projections font passer sous ses yeux des scènes relatives au servage et à la vie du libérateur. Parfois la conférence consiste dans la lecture d'un conteur populaire dont les passages difficiles à saisir sont éclaircis par les explications des lecteurs et les principaux épisodes reproduits par les projections.

Ces conférences ont, on le voit, une physionomie bien différente de nos cours populaires. Ceux-ci affectent le plus souvent la forme d'un enseignement didactique, et par cela même, il faut bien l'avouer, éloignent bon nombre d'auditeurs. Il nous semble qu'au moins dans nos campagnes des conférences à la manière russe auraient chance de succès et feraient une utile diversion au cabaret, cette distraction presque unique de nos populations rurales. C'est peut-être un sujet à méditer pour les amis de l'instruction populaire en France.

Il convient aussi de signaler les *Écoles du dimanche*, fondées vers 1861 à Kharkov par Mme Christine Altchevsky, qui sont aujourd'hui au nombre de vingt-cinq ou trente répandues dans toute la Russie et offrent cette particularité qu'elles sont tenues par des institutrices volontaires dont quelques-unes appartiennent au meilleur monde ; les publications populaires du *Comité de l'instruction primaire*, de la *Société de la propagation des bons livres*, l'*Intermédiaire*, société fondée par le célèbre Tolstoï, destinée à resserrer le lien entre les classes élevées et la classe inférieure de la société, et, dans ces derniers temps, le journal *La Pensée russe*. La rédaction de *La Pensée* croit qu'il n'est pas nécessaire de traiter les paysans en enfants, qu'il est utile au contraire d'introduire parmi eux à petites doses la culture intellectuelle qui domine dans le reste de l'Europe.

Donnons encore un souvenir à l'École de l'Yasnaïa Poliana, fondée et entretenue par le comte Léon Tolstoï, et le journal du même nom, où le célèbre écrivain développait ses théories. C'est

moins par les résultats obtenus que ces essais méritent l'attention que parce qu'ils apportent la preuve de l'intérêt que les hautes classes de la société russe portent à l'instruction populaire.

Grand-duché de Finlande.

Au point de vue de l'instruction, le grand-duché de Finlande mérite une mention spéciale. Tandis qu'il compte deux conscrits illettrés pour cent, le reste de l'Empire n'en compte pas moins de soixante-dix. Cet écart énorme s'explique facilement par la différence des doctrines religieuses. Sur 2 millions 306 000 habitants de la Finlande 41 000 seulement appartiennent à l'orthodoxie grecque et 2 000 au catholicisme ; tout le reste est protestant. Or, on sait que dans les pays protestants aucun enfant n'est admis à la première communion (de quatorze à dix-huit ans) que s'il sait lire le catéchisme, le livre des Cantiques et la Bible. Tout le monde apprend donc à lire et à écrire en Finlande, par zèle religieux. De tout temps le clergé protestant a vigoureusement soutenu ce mouvement. L'un de ses membres les plus distingués, le pasteur Uno Cygnaeus, a été, vers 1863, le véritable organisateur de l'enseignement primaire.

Le centre de direction dont relèvent les écoles de tous les degrés, le Conseil supérieur établi en 1866 et dont les membres sont nommés par l'empereur grand-duc, a son siège à Helsingfors (58 417 hab.) qui possède également, depuis 1828, l'Université fondée en 1640 à Abo.

L'Université comprend les Facultés de théologie, de droit et de philosophie ; sa direction est aux mains de l'empereur grand-duc, qui sanctionne la nomination aux chaires proposées par le consistoire académique. Elle compte 35 professeurs permanents, 10 professeurs extraordinaires et 36 privat-docenten. En 1890, les étudiants, au nombre de 1 703, dont 12 femmes, étaient répartis comme suit : théologie, 191 ; droit, 596 ; médecine, 129 ; lettres, 393 ; sciences, 394. Les cours se font pour la plupart en suédois. Les étudiants forment une association qui possède un hôtel avec bibliothèques et salles de lecture ; ils se groupent, d'après leur nationalité, en six sections, placées généralement sous la surveillance des professeurs.

Le budget de l'Université en 1890 se soldait en recettes par 1 041 700 francs, dont 670 000 fournis par l'État et 311 700 francs de rentes appartenant à l'institution. Les dépenses s'élevaient à 987 000 francs, dont 524 000 consacrés aux traitements des professeurs, et 115 500 francs à des bourses et subventions de voyages accordées aux professeurs ou étudiants.

A l'Université se rattachent des écoles spéciales dont la plus importante est l'Institut polytechnique, qui prépare des architectes, des ingénieurs-constructeurs, mécaniciens et chimistes. En 1890 elle comptait 29 professeurs et 122 élèves, dont 3 femmes. On peut encore citer 2 écoles d'agriculture, 7 écoles de navigation, 2 écoles forestières, et enfin l'École militaire de Fredrikshamm, où se forment les officiers des troupes finlandaises; elle comprend des cours annexes pour les sous-officiers aspirant au grade d'officier. Les professeurs sont au nombre de 26; les élèves, au nombre de 100 environ.

Pour ces écoles spéciales, l'État dépense une somme de 1 062 000 francs, dont 300 000 environ pour l'École militaire.

L'instruction secondaire est donnée par 112 lycées et écoles, publics ou particuliers, qui possèdent ensemble 1 205 maîtres et 9 803 élèves (1889). Dans ce nombre figurent 6 lycées particuliers où se pratique la coéducation des deux sexes. Le plus ancien, fondé à Helsingfors en 1883, avait à la fin de 1890 206 élèves, dont 87 garçons et 119 jeunes filles. Dans la même ville, 2 lycées dits normaux, et 2 écoles complémentaires de jeunes filles, sont en réalité des instituts pédagogiques secondaires où se forment des professeurs.

Une partie de ces établissements sont de langue finnoise; l'autre, et c'est la plus grande, sont de langue suédoise, qui est celle de la classe lettrée.

L'État consacre à ces écoles une somme annuelle de 2 024 593 francs et accorde aux écoles particulières une subvention de 254 100 francs.

L'instruction primaire en Finlande est placée sous la direction d'un inspecteur général, membre du Conseil supérieur. Chaque *län* ou province a un inspecteur cantonal chargé des examens, des programmes et de la surveillance des écoles. L'âge scolaire a été fixé de huit à quatorze ans.

Le nombre des écoles primaires est aujourd'hui de 971 : 201 pour les garçons, 194 pour les filles et 576 mixtes. De ces écoles, 745 sont finnoises, 197 suédoises, 26 des deux langues et 3 russes.

44 917 enfants reçoivent l'instruction dans ces écoles régulières. Mais, en raison de la dissémination de la population, un grand nombre d'élèves doivent demander leur instruction à d'autres établissements; c'est ainsi que 17 940 la reçoivent dans des écoles paroissiales; 15 000 dans des écoles ambulantes, et 20 000 dans les écoles du Dimanche ou dans leurs familles.

Les écoles ne sont pas gratuites; mais la rétribution scolaire

ne s'élève pas au-dessus de 1 franc par semestre, et encore les indigents en sont-ils exempts.

La situation de l'instituteur finlandais pourrait faire envie à plus d'un de ses collègues français ; dans les villes, il débute à 1 300 francs avec augmentations successives jusqu'à 1 800 francs. Le traitement des institutrices va de 900 à 1 200 francs. Souvent les villes ajoutent à ces chiffres. Elles payent du reste les trois quarts des traitements, l'État n'en prenant qu'un quart à sa charge.

Pour les instituteurs de village, la situation est quelque peu différente. Le traitement va de 800 à 1 200 francs pour l'instituteur et de 600 à 900 pour l'institutrice; mais il faut ajouter, outre le logement : le chauffage, 1 hectare et demi de terre labourable, le pâturage ou le fourrage pour une vache, ce qui rend, au fond, la position parfaitement convenable.

Tous les instituteurs ont droit à une retraite.

4 écoles normales préparent les instituteurs à l'enseignement; 2 sont mixtes, c'est-à-dire que les élèves-maîtres et les élèves-maîtresses suivent les mêmes cours. Trois de ces écoles sont finnoises, la quatrième est suédoise.

La plus grande liberté est laissée à l'instituteur au point de vue des méthodes d'enseignement. Il dresse seulement son plan d'études et le soumet à l'approbation de son inspecteur et du Conseil supérieur. Il lui est loisible de cette manière de faire preuve d'initiative et de tenir compte des progrès de la pédagogie.

Sur un budget total de 54 millions, plus d'un dixième, 5 797 691 francs, sont affectés à l'instruction publique, dont 1 345 328 francs à l'enseignement primaire. Ces chiffres sont éloquents, et lorsqu'on considère le résultat obtenu, on peut conclure que c'est de l'argent bien employé.

De ce tableau d'ensemble il résulte, si nous ne nous trompons, que pour la comprendre dans un autre sens que les nations occidentales et en faire un des soutiens de l'idée exclusivement nationale, le tsar cherche moins à entraver la diffusion de l'instruction qu'à la discipliner, et qu'on peut dire encore aujourd'hui avec Tolstoï : « Le peuple a soif de l'instruction et chacun y court d'instinct. La classe la plus instruite, société et gouvernement, a soif de transmettre la science, de former la classe la moins instruite du peuple. »

Gustave LEJEAL.

LA PRESSE ET LA CENSURE

Le premier journal russe date du règne du tsar Alexis (1645-1676) ; il portait le titre de *Kouranty* (Nouvelles courantes) et n'était guère destiné qu'à l'entourage de l'Empereur. Le vrai créateur de la Presse russe fut le tsar Pierre le Grand, qui inaugura la feuille volante à l'usage du public en fondant la *Gazette russe de Saint-Pétersbourg*, appartenant à l'Académie des sciences, et dont on possède la collection depuis 1714.

L'élan une fois donné, naquirent successivement un certain nombre de périodiques, parmi lesquels on peut citer : les *Écrits mensuels*, du docteur académicien Muller (1755) ; *L'Abeille laborieuse*, de Soumarokof (1760) ; *L'Aurore* (1778) ; *Le Crépuscule* (1782), de Novikof. Karamzine publia d'abord le *Journal de Moscou* (1791-1792) et fonda ensuite (1802) à Saint-Pétersbourg *Le Messager d'Europe* (Viestnik Evropy), qui devint le principal représentant de l'esprit occidental introduit par Pierre le Grand, tandis que quelques années après (1809) paraissait à Moscou *Le Messager russe* (Rousskii Viestnik), organe des théories autocratiques et slavophiles. Mais il ne faut pas s'y tromper : malgré des nuances différentes, c'était surtout la littérature et les communications gouvernementales qui alimentaient ces publications; c'est à peine si elles touchaient à la politique, et lorsqu'elles le faisaient, c'était par ordre.

La presse politique, dans le sens réel du mot, n'a jamais existé en Russie. Par tradition, le gouvernement ne permet de publier que ce qu'il juge utile ou tout au moins sans inconvénient. Dans les circonstances graves, lorsqu'il faut exciter ou calmer les esprits, il lâche quelque peu la bride. C'est ainsi qu'en 1812, pendant les guerres contre Napoléon Ier, on vit apparaître deux journaux qui devinrent des organes très influents du mouvement patriotique qui s'est alors manifesté en Russie, *L'Invalide russe*, organe du ministère de la Guerre, et le *Syn Otetchestva* (Le Fils de la patrie).

Quelques années après, à la fin du règne d'Alexandre Ier, commença la publication d'un journal politique et littéraire, *L'Abeille*

du Nord (Sievernaïa Ptchèla), de Gretch et Boulgarine, qui, dans ses premières années, a rendu de grands services à la littérature russe. C'est là que se firent connaître tous les écrivains qui illustrèrent la fin du règne d'Alexandre Ier et le commencement de celui de Nicolas Ier (1825-1855), Pouchkine, Lermontof et autres.

De tout temps la censure, sous toutes ses formes, avait existé en Russie, mais elle ne fut jamais plus puissamment organisée que sous le tsar Nicolas Ier. Tout journal, toute brochure, tout livre national ou étranger, ancien ou moderne, était soumis à la censure préventive; un comité supérieur était même chargé de censurer les censeurs. Bien plus, on finit par instituer des censures spéciales. Non seulement il y avait une censure ecclésiastique, une censure militaire, mais chaque administration était investie du droit de contrôler tout écrit la concernant. Les travaux scientifiques eux-mêmes n'obtenaient l'*imprimatur* qu'après examen par un comité d'académiciens et de professeurs. Ces précautions réduisirent notablement le cercle où purent se mouvoir les journalistes russes; mais leurs plumes s'affinèrent et s'aiguisèrent, et la perspicacité du lecteur, décuplée par l'obstacle, lui permettait de comprendre à demi mot. Dès lors, on vit fleurir en Russie au plus haut point cet art de tout faire entendre sans donner prise à la censure, qui distingua une partie de la presse française sous le second Empire.

Des difficultés de toutes sortes avaient amené les hommes de lettres russes à se réunir pour publier collectivement leurs œuvres en éditions périodiques, sous le titre modeste d'*Almanachs*. Ce fut dans ces almanachs qu'on lut pour la première fois les œuvres du grand historien national Karamzine, de Pouchkine, de Lermontof, de Polejaïef, de Ryléef, de Pogodine et d'autres. Ces publications eurent un succès tel qu'elles inspirèrent à quelques écrivains l'idée de faire paraître des revues mensuelles. C'est alors que s'impriment *Le Moscovite* (Moskvitianine), les *Annales patriotiques*, auxquelles collaborèrent Dostoïevski et Herzen, la *Bibliothèque de Lecture*. *Le Moscovite* portait le drapeau du slavophilisme avec Khomiakof et les frères Aksakof; les *Annales* étaient au contraire l'organe des *Zapadnikis*, représentants des idées occidentales. Les lois, la sévérité de la censure, la difficulté des communications et la lenteur de la poste favorisaient la prospérité de ces publications mensuelles aux dépens des feuilles quotidiennes.

Toutes les juridictions spéciales dont nous avons parlé tombèrent au début du règne du tsar Alexandre II. Un oukase impé-

rial les supprima, sauf en matière ecclésiastique, et organisa la censure ordinaire, il affranchit même de la censure préventive une notable partie de la littérature et de la presse ; mais, par suite des agitations intérieures, on revint petit à petit sur ces mesures libérales, et, abolissant la censure préventive pour les publications en volumes, on adopta pour les périodiques le régime appliqué en France par le gouvernement de Napoléon III. Autorisation préalable, cautionnement, communiqués, avertissements, suppression, interdiction de la vente au numéro, censure préventive obligatoire ou facultative, au choix des journalistes, mais seulement à Saint-Pétersbourg et à Moscou, tels furent les moyens que la loi inaugura sous Alexandre II et qui se sont conservés presque complètement jusqu'à aujourd'hui.

C'est à cette époque que Katkof et son ami le professeur Léontief fondèrent à Moscou *Le Messager russe*, grande revue mensuelle, et prirent à fermage l'antique *Gazette de Moscou*, qui acquit bientôt une importance de premier ordre. Katkof défendait les doctrines nationales et autocratiques absolues. Lorsque Napoléon III voulut intervenir en faveur de la Pologne, le gouvernement russe, en plein travail de réorganisation sociale résultant de l'affranchissement des serfs, était hésitant ; peut-être aurait-il cédé si Katkof n'eût, dans des articles enflammés, montré que toute condescendance aux réclamations étrangères était une trahison à la patrie et n'en eût appelé au tsar Alexandre II et au peuple russe. Sa voix fut entendue ; elle était en communion d'idées avec le tsar et le peuple. Dès lors Katkof fut un prophète en son pays ; il put braver jusqu'au ministre, jusqu'à la censure : il était soutenu par le tsar et l'opinion publique. L'importance du journaliste ne fit que s'accroître et on put sans exagération l'appeler le *faiseur de ministres ;* car petit à petit ce furent ses amis et partisans qui obtinrent les portefeuilles les plus importants, le comte de Tolstoï et M. de Wischnegradsky entre autres.

La fin tragique du règne d'Alexandre II (1881) arrêta net le libéralisme relatif qui avait présidé jusque-là à l'application de la loi sur la presse. *Le Golos*, *Le Poriadok* (l'Ordre), *La Molva*, *Le Télégraphe de Moscou*, qui avaient, dans des mesures différentes, préconisé le régime libéral, durent disparaître. Les autres journaux se serrèrent autour du trône du nouveau tsar Alexandre III ; c'est ce qui fait que sous le système de rigueur inauguré dans le commencement du nouveau règne, et qui n'a duré que quelques années, la presse n'eut pas trop à souffrir. Au milieu de ces douloureuses circonstances, le journal de Katkof (*Gazette de Moscou*) continua d'occuper, jusqu'à la mort de son direc-

teur (1888), la place prépondérante. Katkof, nationaliste avant tout, a arboré le premier le drapeau de l'alliance avec la France, bien qu'il fût loin d'en goûter les idées libérales et les institutions démocratiques. C'est la note dominante aujourd'hui dans la presse russe.

Les principaux journaux quotidiens actuels de la Russie sont : *Novoïé Vrémia* (Le Nouveau Temps), sceptique sans opinion, mais très lu cependant à cause de la variété des matières et d'un système de reportage bien organisé; *Novosti* (Les Nouvelles), libéral; *Grajdanine* (Le Citoyen) du prince Mestchersky, plus impérialiste que l'empereur et plus orthodoxe que le métropolite de Moscou; le *Sviet*, du général Komarof, ardent slavophile; le *Journal de Saint-Pétersbourg*, rédigé en français, vénérable organe du ministère des Affaires étrangères, aujourd'hui dans sa soixante-sixième année; *Nédiélia* (La Semaine), démocratique, national et progressiste, fort répandue dans la jeunesse des écoles; *Den* (La Journée), libéral, qui a subi à plusieurs reprises les sévérités de la censure. Quant à la *Gazette de Moscou*, elle vit toujours, mais n'a pas vu continuer le succès qu'elle avait eu sous la direction de Katkof.



Le comte Dmitri TOLSTOÏ (1823-1889).

Le nombre des revues mensuelles est assez considérable en Russie; on peut citer parmi les plus importantes, à Saint-Pétersbourg *Viestnik Evropy* (Le Messager d'Europe), progressiste et s'occupant beaucoup de littérature étrangère, *Rousskii Viestnik*

(Le Messager russe), ancienne revue de Katkof, toutes deux de fondation ancienne; *Rousskoié Obozrenié* (Revue russe), une nouvelle venue, franchement nationaliste et parmi les collaborateurs de laquelle on peut citer : MM. Paul Bourget, Melchior de Vogüé, Paul Leroy-Beaulieu, etc. A Moscou se publie *Rousskaïa Mysl* (La Pensée russe), libérale et démocratique, etc.

Contrairement à ce qui se passe pour la presse à Moscou et à Saint-Pétersbourg, qui peut choisir entre la censure préventive ou la responsabilité, la presse provinciale russe reste obligatoirement soumise à la censure préalable ; encore celle-ci n'a-t-elle pas de représentants dans toutes les villes : il n'y a pour tout l'Empire que huit ou neuf comités de censure, accablés de besogne par conséquent. Dans quelques chefs-lieux de gouvernement il y a des censeurs isolés, employés du gouverneur, qui doivent dans beaucoup de cas en référer aux comités. On comprend quelles difficultés une semblable organisation présente à la Presse de province ; aussi, à part de rares exceptions telles que : *Kievlianine* (le Kiévois) de Kiev, *Novorossiski Telegraph* (le Télégraphe de la Nouvelle Russie) d'Odessa, *Youjni Krai* (le Sud) de Kharkof, le *Varchavski Dnevnk* (Journal de Varsovie), tous ultra-conservateurs, peu de feuilles peuvent vivre en province et faire une concurrence efficace aux *gazettes du gouvernement* (goubernskaïa Viédomosti), rédigées par des fonctionnaires.

Les livres et journaux étrangers, ne pouvant être poursuivis dans la personne des auteurs et des éditeurs, sont soumis à une censure spéciale la *inostrannaïa tsentsoura*. Bien que par suite de l'extension des productions nationales l'importation de la librairie étrangère ait grandement diminué, cette institution fonctionne toujours activement. Large et coulante sous Alexandre II, elle est revenue aujourd'hui quelque peu sur ses pas. L'entrée n'est pas d'ailleurs complètement interdite aux publications suspectes; mais les passages incriminés sont biffés à l'aide d'encre d'imprimerie, *passés au caviar*, comme on dit dans la langue du métier, et parfois des pages entières de la *Revue des Deux Mondes* ou de la *Deutsche Rundschau* subissent ce traitement. Les publications en langues étrangères à la Russie ne sont pas les seules soumises à ce système ; il s'applique également aux publications en certaines langues parlées dans l'intérieur de l'Empire, notamment au polonais et au malo-russe ou petit-russien, sous lesquelles l'administration craint de rencontrer cachées des aspirations fédéralistes.

Gustave LEJEAL.

LITTÉRATURE

Le Développement intellectuel de la Russie, jusqu'au règne de Catherine II.

On se demandait autrefois si la Russie appartenait à l'Europe. Catherine II, dans sa célèbre *Instruction pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois*, éprouvait le besoin de répondre aux publicistes occidentaux, qui voulaient rejeter son empire en Asie : « La Russie, disait-elle, est une puissance européenne. En voici la preuve : les changements que Pierre le Grand entreprit en Russie eurent un succès d'autant plus heureux que les mœurs d'alors ne s'accordaient aucunement avec le climat, et y avaient été apportées par le mélange de différentes nations et par les conquêtes de plusieurs provinces étrangères. Pierre Ier, introduisant des mœurs et des coutumes européennes chez un peuple d'Europe, trouva des facilités qu'il n'attendait pas lui-même. »

Pierre le Grand et Catherine II n'avaient ni le temps, ni les moyens, ni l'éducation scientifique nécessaire pour raisonner sur la constitution ethnique du peuple russe et sur les circonstances historiques qui l'ont tantôt éloigné, tantôt rapproché de l'Europe. Néanmoins, Catherine avait raison dans le fond. Le peuple russe est bien d'origine européenne : considéré dans son essence, dans son élément dominant, il appartient à la race slave, qui pénètre au centre de l'Europe jusqu'aux monts de Bohême, qui touche vers Dantzig aux rivages de la Baltique, vers Salonique au bassin de la mer Egée. Mais les peuples de cette race ont eu des destinées différentes : les uns, comme la Bohême et la Pologne, ont subi l'influence de la civilisation allemande et du catholicisme; les autres, comme la Serbie, la Bulgarie et la Russie elle-même, ont été élevés à l'école de l'Eglise byzantine orthodoxe et ont subi plus ou moins longtemps la domination

des peuples asiatiques, ici des Osmanlis, là des Tatares. Nous avons à nos frontières un peuple latin qui pendant longtemps a été soumis, lui aussi, au joug des infidèles : c'est l'Espagne ; personne de nous ne songe, cependant, à le rejeter en Afrique ou à le ranger parmi les nations musulmanes. Il est vrai que l'Espagne est séparée du continent africain par le détroit de Gibraltar, tandis que la Russie pénètre en Asie et qu'elle n'en est point séparée par une sérieuse frontière géographique.

L'axe primitif du monde russe a été dans le bassin du Dniéper et du haut Volga ; peu à peu il s'est déplacé et s'est reporté vers l'Orient, au fur et à mesure que la Russie assimilait les peuples finnois, dont quelques rares tribus subsistent encore aujourd'hui, mais dont beaucoup ne sont plus qu'un souvenir. Les Slaves primitifs ont reçu leur nom et leur organisation première d'une tribu scandinave ; mais l'élément scandinave, apporté par les Varègues, a laissé peu de traces dans leur vie intellectuelle. Il leur a donné le goût des expéditions lointaines, il a jeté les Slaves de Kiev sur Byzance. Byzance s'est vengée en leur imposant son culte, en façonnant l'alphabet, la littérature et l'art à son image. Cette fois encore, la Grèce conquise a conquis à son tour son farouche vainqueur.

La conversion de la Russie à la religion grecque orthodoxe, voilà le fait capital qui domine tout d'abord le développement moral du peuple russe au moyen âge. Comme héritage intellectuel, les Normands et les Finnois ne lui ont rien apporté. L'alphabet russe, qui nous semble au premier abord si bizarre, n'est qu'une copie de l'alphabet grec, augmenté d'un certain nombre de lettres qui n'existent pas dans la langue hellénique. En adoptant les dogmes byzantins, en prenant aux Bulgares déjà convertis la liturgie slavonne qui subsiste encore aujourd'hui, la Russie du xe siècle créait un abîme entre elle et l'Occident latin : elle restait étrangère à cette civilisation romane qui a été le grand lien des peuples au moyen âge. Avec les Grecs, les Bulgares et les Serbes, elle constituait en Europe un groupe isolé qui représentait une forme particulière de civilisation, une tradition littéraire *sui generis*.

Dès le lendemain de sa conversion elle produisait toutes les œuvres intellectuelles que comportait la culture byzantine. Elle eut des chroniques, des vies des saints, des sermons, des récits de pèlerinages, des textes législatifs, des récits en prose qui tiennent parfois du roman, parfois de l'épopée. Il ne faut point dédaigner cette littérature : l'étude en est parfois difficile ; le slavon russe qui lui sert d'organe est aussi différent du russe moderne

que le français de Joinville de celui d'Augustin Thierry. Mais l'explorateur qui descend dans ces couches profondes en revient largement payé de ses peines. La Chronique de Nestor (XII[e] siècle) vaut bien celle de Grégoire de Tours; la Vie des saints Boris et Glieb, les Vies des Pères de Kiev rivalisent avec n'importe quelles légendes de nos Bollandistes : le Testament de Vladimir Monomaque aurait pu être écrit par Charlemagne; le Voyage de l'hégoumène Daniel aux lieux saints (XII[e] siècle) nous montre les Russes et les Français faisant fort bon ménage en Palestine auprès de ce tombeau du Christ dont la protection devait être plus tard si âprement disputée par l'empereur Nicolas et l'empereur Napoléon III.

« Le vendredi saint, raconte Daniel, à la première heure du jour, je vins, moi infirme, me présenter devant le prince Baudoin et le saluai profondément. Sur cela, le prince me fit approcher de lui très gracieusement et me dit : Que désires-tu, hégoumène russe ? Il me connaissait très bien et m'avait pris en affection, étant très débonnaire (1). »

Cette littérature sévère trouvait dans la Russie primitive plus de lecteurs que nous ne serions tentés de l'imaginer. Les princes étaient en général fort lettrés ; ils établissaient des écoles, ils rassemblaient des bibliothèques, faisaient eux-mêmes des traductions : des princesses passaient leur vie à copier des manuscrits. Parfois un gentilhomme amateur, comme celui qu'on appelle Daniel le Prisonnier, s'exerçait à des compositions profanes qui rappelaient celles des rhéteurs du Bas-Empire. La poésie était sévèrement exclue ; elle semblait un reste du paganisme. Mais le peuple ne pouvait se résoudre à y renoncer; malgré les menaces de l'Église, à travers les maux des guerres civiles ou des invasions étrangères, il gardait le trésor de ces *bylines*, de ces longues épopées où figure tout un monde de héros légendaires, les Dobrinia Nikititch, les Ilia de Mourom et tant d'autres qui gravitent autour de Vladimir, le brillant Soleil. On n'a guère commencé qu'au XIX[e] siècle à recueillir ces curieux produits de l'imagination populaire ; malheureusement la race des rapsodes qui les chantent ne se trouve plus qu'aux extrémités les plus

(1) La *Chronique de Nestor* a été traduite deux fois en français, la première fois par M. Louis Paris (Paris, 1884), la seconde fois par M. Louis Leger (Paris, 1884.) C'est une lecture indispensable pour qui veut se rendre compte de la formation de la Russie primitive.

Le *Voyage de l'hégoumène Daniel* a été traduit dans les publications de la Société de l'Orient latin : « Recueil des Itinéraires russes aux lieux saints ». (Genève, 1889.)

lointaines du monde russe. Peut-être même a-t-elle aujourd'hui complètement disparu.

Vers le milieu du XIIIe siècle, une formidable catastrophe s'abattit sur la Russie : elle fut ravagée par les Tatares, vit ses temples détruits, ses villes incendiées, ses princes réduits à se reconnaître les vassaux d'une horde sauvage, d'un khan à demi barbare, devant lequel ils allaient *battre la terre du front*. La littérature se réfugia dans les monastères : en dépit de la domination des païens, les moines conservèrent la tradition byzantine, la culture de la langue grecque ; la région moscovite remplaça la région kievienne comme centre intellectuel du monde russe ; les moines défrichèrent les forêts du nord et agrandirent le domaine de la patrie au moment où elle semblait prête à succomber pour jamais. Grâce à l'Église, la langue nationale se maintint ; elle n'a pas plus péri dans la lutte contre les Tatares que l'espagnol dans la lutte contre les Arabes ; mais, comme l'espagnol, elle a subi l'influence de l'idiome des envahisseurs. Aujourd'hui encore, les mots russes qui désignent un relai de poste (*iam*), la monnaie (*dengi*), la douane (*tamojnia*), le domaine public (*kazna*), et bien d'autres encore, sont empruntés à la langue tatare. La littérature ne pouvait pas rester indifférente aux misères de la Russie, à ses longues luttes, à ses héroïques efforts. Je laisse de côté le *Récit* ou *Dit de la Bataille*, d'Igor, qui célèbre une guerre contre les Polovtses païens comme les Tatares; mais je ne puis passer sous silence la *Zadonstchina*, ce récit épique qui célèbre la gloire du prince Dmitri Donskoï, vainqueur des Tatares à Koulikovo (1380). C'est un morceau d'un souffle vraiment épique :

« Alouette légère, joie des beaux jours, va-t'en sous les nuages bleus, contemple la forte cité de Moscou. Chante la gloire au grand prince Dmitri Ivanovitch, et à son frère Vladimir Andréevitch. Ils se sont élancés comme des faucons sur le champ des Tatares. Les chevaux hennissent sur la Moskva, les tambours battent dans Kolomna, les trompettes résonnent, les étendards frémissent. Les cloches du beffroi sonnent dans la grande Novgorod... »

Et le poète — c'en est bien un — nous montre la Russie tout entière, frémissant de Novgorod à Kiev, de Moscou à la Lithuanie, et s'élançant vers ce champ de Koulikovo qui sera ensemencé de cadavres, vers ce Don qui sera rougi de sang pendant trois jours entiers. Pendant deux ou trois siècles la Russie a tourné tous ses efforts contre les Tatares ; elle est restée complètement isolée de l'Europe ; elle est devenue à moitié asiatique, comme le sud de



Le chroniqueur dit NESTOR (XIIe siècle).
Statue de M. Antokolsky.

l'Espagne était à moitié arabe. Elle secoue définitivement le joug mongol au moment où ses coreligionnaires et congénères les Grecs, les Serbes, les Bulgares, tombent à leur tour sous le joug osmanli. Elle ne bénéficie pas immédiatement des bienfaits de la Renaissance ; mais elle n'y reste pas complètement étrangère. Des Grecs, des Slaves, échappés de la péninsule balkanique, furent accueillis par les princes moscovites. Ivan III épouse en 1472 la princesse Sophie, la dernière des Paléologue, une émigrée élevée à Rome, qui organise la cour de Moscou sur le modèle de celle de Byzance, qui fait appeler des artistes de Grèce, d'Allemagne et d'Italie. Dans l'orient slave, comme dans l'occident latin, les esprits fermentent. Des hérésies se développent; des controverses s'engagent ; l'archevêque de Novgorod, Gennadius, écrit au métropolitain de Moscou sa célèbre lettre pour demander qu'on établisse des écoles ; Maxime dit le Grec, moine du mont Athos, ancien élève des écoles de Paris, de Florence, de Venise, entreprend de corriger et d'établir définitivement le texte des livres sacrés; Macaire, évêque de Novgorod, rédige les vies des Saints. En 1564, la première imprimerie russe est établie à Moscou : elle publie les *Actes des apôtres* et les *Épîtres de saint Paul.*

Pendant la période de l'invasion tatare, une partie du monde russe s'est détachée du groupe moscovite et s'est unie politiquement à la Pologne, la Lithuanie. Mais la Lithuanie en s'attachant à la Pologne latine n'a oublié ni la langue russe ni l'alphabet orthodoxe ; si elle s'assimile les bienfaits de la civilisation occidentale, c'est pour les transmettre à la Russie moscovite. Elle sert en quelque sorte d'intermédiaire entre la civilisation latine dont la Pologne est le foyer et cette civilisation *sui generis* mi-byzantine mi-asiatique qui s'est développée dans la Russie moscovite. A côté de l'imprimerie de Moscou apparaît en Lithuanie celle d'Ostrog, en Galicie celle de Lvov. Les premiers essais de grammaire slavo-russe sont rédigés dans des livres imprimés à Lvov, à Vilna, qui deviennent classiques dans la Russie orientale jusqu'au jour où un pêcheur d'Arkhangelsk donnera à ses compatriotes la première grammaire nationale. Les anciennes chroniques appellent Kiev « la mère des villes russes ». Ce titre, la capitale de saint Vladimir le justifie plus que jamais au XVIIe siècle. A l'école des Polonais, et notamment des jésuites, elle a étudié, elle s'est assimilé les procédés pédagogiques, les méthodes littéraires de l'Occident latinisé. Elle les transmet à son tour à la Grande Russie ; elle lui donne le goût des vers syllabiques imités du vers polonais, le goût des drames bibliques imités des tragé-



Первое оубо слово сътворихъ о всѣхъ, за а
ѡ Деофиле. о нихже нача Іс, тво а
рити же и оучити. донегоже дне,
заповѣдавъ апломъ дхомъ стымъ,
ихже избра възнесеся. прѣднимн
же и постави себе жива пострада
ніи своемъ. въ мнозѣхъ истинныхъ знаме
ніихъ. дньми четыредесятьми явля
яся имъ и глаголя яже о цртвіи бжіи сни
мияже и ними, повелѣваше имъ ѿ Іерусали
ма не ѿлучатися. но ждати обѣтованіе
ѿчее, еже слышасте ѿ мене. яко Іѡаннъ
оубо крстилъ есть водою. вы же имате кре
ститися дхомъ стымъ, не по мнозѣхъ сихъ
днехъ. они же оубо сшедшеся, въпрашахꙋ

Въ стꙋю и великꙋю нлю пасхи. и на възнесе
ніе гне.

Fac-similé de la première page des *Actes des Apôtres*, le premier livre imprimé à Moscou (en 1564).

dies de collège. Cette influence de l'école kiévienne se fera sentir pendant toute la durée du XVIIe siècle et une partie du XVIIIe. Moscou est tout étonnée de voir apparaître dans ses murs des prêtres qui connaissent l'Europe, qui ont étudié le grec et le latin.

Elle s'en étonne d'autant plus qu'elle est foncièrement conservatrice. Pendant les longs siècles où elle est restée séparée de l'Europe, la Grande Russie s'est accoutumée à vivre confinée, repliée sur elle-même, prompte à s'admirer, toujours dédaigneuse des choses étrangères. Le Moscovite se méfie de l'étranger Il a des formules inexorables pour condamner ce qui vient du dehors : « Ceci n'est point nôtre, ceci ne se fait pas chez nous. » Si l'on veut se rendre compte de cet état social, on n'a qu'à étudier les doctrines des vieux croyants russes, des Raskolniks, attachés aux vieux textes, hostiles aux corrections de la critique moderne même quand elle est représentée par un patriarche ; on n'a qu'à lire cet étrange ménagier russe attribué au pope Sylvestre le *domostroï*. Je ne puis que renvoyer à l'analyse que j'en ai donnée ailleurs (1).

Mais, à dater du XVIe siècle ou de la fin du XVe, la Russie moscovite a beau vouloir s'entourer d'une muraille de Chine, interdire aux allogènes ou aux hétérodoxes l'accès de ses frontières; ils la pénètrent de tous côtés. J'ai déjà cité les Grecs de Byzance, les Petits-Russes de Kiev, les Italiens de Venise ou de Florence; voici maintenant les Anglais qui arrivent par le nord et établissent leurs comptoirs sur la mer Blanche; puis, ce sont les ingénieurs allemands, suédois, hollandais qui viennent à leur tour pour fondre des canons ou creuser des mines. Ce sont les ambassadeurs des États voisins qui apportent aux tsars les compliments et les cadeaux de leurs maîtres : la Russie est bien obligée de répondre à ces actes de courtoisie; menacée à l'ouest par le Suédois, le Polonais, le Turc, elle envoie par la route d'Arkhangelsk des ambassades qui explorent l'Europe, y découvrent bien des choses inconnues, en rapportent de merveilleux récits à leurs compatriotes. Le père de Pierre le Grand, le tsar Alexis Mikhaïlovitch, est déjà, à bien des points de vue, un monarque occidental : sous son règne, Moscou voit pour la première fois s'organiser une troupe dramatique, composée il est vrai en grande partie d'étrangers. Des femmes de haute naissance, d'illustres boïarines forcent les portes du *terem* pour assister à ces spectacles que leurs mères eussent qualifiés de diabo-

(1) Voir *Russes et Slaves*. (Paris, Hachette, 1890.)

liques. Un Slave étranger, un Croate, qui vivait à Moscou vers 1650, accusait déjà les Russes de xénomanie; il essayait de les ramener au patriotisme slave, il traçait tout un programme panslaviste qui ne fut pas compris alors et qui valut à son auteur un long exil en Sibérie. On a remarqué chez certains animaux un trait distinctif : l'horreur, la haine de tout ce qui est nouveau, ce qu'on appelle le « misonéisme ». Ce sentiment, plus d'un Moscovite l'éprouvait encore au XVIIe siècle et même au XVIIIe. Mais beaucoup avouaient aussi que l'on ne pouvait pas se passer des étrangers et que le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'était d'apprendre d'abord à faire aussi bien qu'eux. C'est sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch qu'un Russe appelé Kotochikine rédige en Suède une description si pénétrante, si critique, de la vie russe prête à se transformer au contact de la vie occidentale.

Quoi qu'ait écrit Catherine II, quoi qu'on ait longtemps pensé chez nous, la réintégration de la Russie en Europe ne date pas du règne de Pierre le Grand. Elle se serait produite même quand les destins ne lui auraient pas donné ce réformateur héroïque et barbare qui ouvrit à coups de hache « une fenêtre sur l'Occident ». On sait quels obstacles il rencontra autour de lui, avec quelle farouche persévérance il les surmonta. Il sacrifia jusqu'à la vie de son fils aux réformes qu'il considérait comme indispensables à l'avenir de sa patrie. Les vieilles mœurs étaient le symbole des vieilles traditions; il coupa les longues barbes, raccourcit les longues robes, brisa les grilles du terem et obligea les beautés pétersbourgeoises ou moscovites à comparoir dans ces *assemblées* qui ne valaient pas encore les salons de Versailles, mais d'où est sorti, en fin de compte, cet être exquis, tour à tour capricieux ou viril, héroïque ou charmant, que nous admirons dans la femme russe du XIXe siècle. Sous son règne, l'Occident pénétra vraiment en Russie et la Russie en Occident; les œuvres d'un Siméon de Polotsk ou d'un Théophane Prokopovitch se rattachent encore à la tradition slavonne de Kiev ou Moscou. Mais voici l'esprit nouveau qui commence à souffler sur la littérature russe. En 1703 est fondée la *Gazette de Moscou*, à laquelle le tsar lui-même ne dédaigne pas de collaborer. En 1725, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg est créée. D'abord réservée aux étrangers, surtout aux Allemands, elle s'ouvre peu à peu aux Russes; elle est pour eux tout ensemble un corps scientifique et un corps enseignant : ses membres étudient les chartes, les annales, remettent en lumière les anciennes relations de la Russie avec les pays scandinaves, avec l'empire byzantin, avec l'orient musulman. Désormais, la noblesse est tenue de

servir, et pour servir, il faut avoir étudié les sciences pratiques, les mathématiques, l'artillerie, l'art de l'ingénieur. Pierre Ier vise avant tout à l'utile et n'a guère souci de la poétique et de la philologie. Les poètes qui naissent sous son règne ne donneront la mesure de leur talent que sous ses successeurs. Le prince Kantemir (1708-1744) est déjà le type du gentilhomme littérateur tel qu'on le comprend à Paris ou à Londres. Il a vécu dans les capitales de l'Occident; il s'est lié avec l'abbé Guasco, avec Maupertuis, avec Montesquieu; il a fréquenté nos salons. Ses satires, dont la traduction française parut à Londres en 1749, sont probablement la première œuvre littéraire russe qui ait passé dans notre langue. Le succès en fut considérable, car une seconde édition parut l'année suivante. La Russie pouvait se vanter d'avoir son Boileau. Sous l'influence de Kantemir, elle allait désormais chercher ses modèles littéraires dans les œuvres des classiques français ou dans celles des poètes allemands, qui s'inspiraient eux-mêmes de nos écrivains. Trediakovsky mettait en vers ridicules le *Télémaque* de Fénelon, en prose convenable l'*Histoire ancienne* de Rollin. Avec Kantemir et Trediakovsky, la langue russe hésitait encore : elle n'avait point réussi à secouer le joug de la tradition slavonne et de l'école de Kiev. Avec Lomonosov, fils d'un pêcheur d'Arkhangelsk, séminariste, tour à tour poète, grammairien, chimiste et maître mosaïste, elle allait vraiment prendre possession d'elle-même. Écoutez ceci :

Antiochus KANTEMIR (1), né à Constantinople en 1708, mort à Paris en 1744.

(1) La plupart des portraits gravés de ces études littéraires sont empruntés à l'*Histoire de la Littérature russe* de P. Polévoï. (Saint-Pétersbourg, 1878.)

« Dominatrice d'un grand nombre de langues, la langue russe, non seulement par l'étendue des espaces où elle règne, mais aussi par sa propre expansion et par sa richesse, est grande devant toutes celles de l'Europe. Cela semblera invraisemblable aux étrangers et à quelques Russes indigènes qui ont appliqué plus de soin à l'étude des langues étrangères qu'à celle de la leur. Mais celui-là sera d'accord avec moi qui, sans être prévenu par des idées préconçues, s'appliquera à la bien comprendre et la bien pénétrer. Charles-Quint, empereur des Romains, avait coutume de dire qu'il faut parler espagnol avec Dieu, français avec ses amis, allemand avec ses ennemis, italien avec les femmes. Mais s'il avait connu la langue russe il aurait certainement ajouté qu'on peut la parler avec tous. Car il aurait trouvé en elle la majesté de l'espagnol, la vivacité du français, la force de l'allemand, la délicatesse de l'italien, et en outre la richesse, la concision pittoresque du grec et du latin. La vigoureuse éloquence de Cicéron, la gravité grandiose de Virgile, l'agréable élégance d'Ovide ne perdent rien dans la langue russe. Les plus délicates conceptions de la philosophie, les qualités et les métamorphoses les plus variées de la nature, les phénomènes du monde moral trouvent dans notre langue des mots pour les exprimer (1). »



Michel-Vassiliévitch LOMONOSOV (1711-1765).

Lomonosov devait être tout ensemble le Malherbe de la Russie et son Vaugelas. L'année 1755, où parut la première édition de sa *Grammaire*, vit aussi la fondation de l'Université de Moscou. Pierre le Grand avait appelé les savants allemands à Pétersbourg; Élisabeth essaya de donner à la vieille Russie mos-

(1) Préface de la *Grammaire russe* de Lomonosov. (Moscou, 1755.)

covite un foyer d'éducation vraiment nationale. Elle n'y réussit pas du premier coup. La nouvelle université eut pourtant l'honneur de former le premier poète comique de la Russie, Von Vizine, l'auteur du *Mineur* et du *Brigadier*. Fondé presque en même temps, le gymnase de Kazan éleva le futur poète Derjavine, le chantre de Catherine, qui devait être à Lomonosov ce que Jean-Baptiste Rousseau fut à Malherbe.



Alexandre-Pétrovitch SOUMAROKOV, né à Moscou en 1727, mort en 1778.

Un an après ces deux événements, en 1756, le théâtre national russe est définitivement constitué. Soumarokov entreprend d'en être le Racine. Désormais la Russie intelligente n'a plus qu'une idée : celle de rivaliser avec l'étranger, avec l'Allemagne dans la science, avec la France dans la littérature proprement dite. Sous le règne d'Élisabeth, qui avait rêvé d'épouser Louis XV, notre influence devient prépondérante. Certes, la société russe garde encore bien des restes de son antique rudesse, le servage notamment, dont le principe n'est pas contesté, dont les abus n'excitent que de faibles et timides protestations. Néanmoins, cette société se transforme; elle prêche le respect de la femme, elle étudie les lois de la galanterie. Naguère elle avait ses boïars hirsutes et brutaux; maintenant elle a ses *petits-maîtres* élevés par des précepteurs parisiens ou soi-disant tels : la noblesse voyage à l'étranger et se pique de l'imiter. Sous le règne de Catherine II, la Russie est envahie par l'esprit philosophique : l'Institut de Smolna est fondé pour l'éducation des filles nobles; une femme, la princesse Dachkov, est mise à la tête d'une nouvelle académie établie pour améliorer la langue et la littérature russes. Von Vizine et Kapnist écrivent leurs comédies; Novikov, Stcherbatov, Radistchev sont des publicistes de talent. L'impératrice elle-même, bien qu'Allemande d'origine, écrit le russe d'un style savoureux et pittoresque. Kheraskov, Bogdano-

vitch, Khemnitzer s'inspirent tour à tour de *La Henriade*, de la *Psyché* ou des *Fables* de La Fontaine. Et quand Catherine déclare que la Russie est vraiment européenne, nul ne songe à le contester. Depuis longtemps la domination asiatique n'est plus qu'un souvenir; déjà, pendant la guerre de Sept ans, les troupes russes se sont heurtées à l'Allemagne. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, elles vont pénétrer en Autriche, en Suisse, en France même. Elles rapporteront de ces longues excursions militaires des idées plus justes sur cette Europe dont leurs ancêtres ont été séparés pendant tant de siècles.



La princesse DACHKOV (Catherine *Romanovna*), née à Saint-Pétersbourg en 1744, morte près de Moscou en 1810.

Pour chanter les exploits de ces armées, des poètes nouveaux allaient naître, des Pouchkine, des Joukovsky. Le vieux chantre de Catherine, le Pindare officiel de ses victoires, Derjavine, assistait en 1815 à cette séance mémorable où l'on entendit un jeune élève du lycée de Tsarskoë-Selo, Alexandre Pouchkine, exalter tout ensemble, dans des vers qui annonçaient un maître, la gloire des armées russes et le talent de ceux qui les avaient célébrées. L'auteur de l'*Ode à Dieu* et de *Felitsa* put saluer avant de mourir l'évolution qui allait amener la littérature russe dans les voies du romantisme, assurer définitivement son originalité, la mettre en état de lutter à armes égales avec les œuvres les plus parfaites de nos vieilles civilisations. On sait ce qu'est devenue depuis la littérature russe. Mais cet arbre si puissant, si glorieux, n'a pas jailli subitement de la surface du sol moscovite; il plonge ses racines dans les couches les plus profondes du passé; son épanouissement a été longuement préparé par les efforts accumulés d'une longue série de générations. Il est bon de ne pas l'oublier. Dans l'éducation des grands peuples, comme dans l'éducation des grands hommes, les moindres détails ont leur importance.

L. LEGER,
professeur au Collège de France.



Le Développement intellectuel de la Russie, depuis Catherine II.

De la mort de Catherine II à 1820.

Après la mort de la grande Catherine, le salon littéraire et politique du Palais d'hiver se ferma. — Durant le dernier tiers du XVIIIe siècle, dans la vaste Russie endormie, ce salon de la souveraine avait été le seul foyer d'idées ; ou, pour mieux dire, une serre chaude où l'on acclimatait de frêles boutures d'art, de philosophie et de poésie, dérobées à nos jardins français. Le roi Voltaire y régnait, l'esprit français dictait ses lois à des imitateurs dociles, dramaturges, poètes, causeurs de la cour. Pendant les courtes et mornes années du règne de Paul Ier, on n'entendit plus que la voix des caporaux sur les champs de manœuvres.

Les élégances et les libertés de l'esprit disparurent d'une cour façonnée à la prussienne et d'un empire muet. L'avènement d'Alexandre Ier, inaugurant le nouveau siècle, marqua le point de départ du mouvement intellectuel dans la Russie moderne et autonome. A travers les transformations que nous allons esquisser, ce mouvement n'a cessé de se développer jusqu'à nos jours ; il s'est dégagé lentement des influences étrangères, pour prendre enfin, dans le roman contemporain, un caractère éminemment national.

Pour Catherine, la philosophie du XVIIIe siècle n'avait été qu'un agréable sujet d'entretien : elle s'en interdisait soigneuse-

ment les applications dans la pratique gouvernementale. L'ardent et sensible Alexandre, élevé par Laharpe comme un jeune girondin, essaya d'abord, et de très bonne foi, de réaliser ses aspirations humanitaires. Tout ce qui pensait dans l'Empire suivit l'impulsion partie d'en haut. On crut voir une aurore. L'histoire d'Alexandre Ier et des idées écloses sous son règne, c'est l'histoire d'un rêve hâtif et trouble, terminé dans le désenchantement et l'inquiétude, par la réaction du souverain effrayé, par la révolte avortée de l'élite libérale qui avait cru la Russie mûre pour un quatre-vingt-neuf. Au début, Alexandre fut encouragé dans cette voie par le triumvirat de jeunes amis dont il prenait les conseils, Czartoryski, Novossiltsof, Strogonof; il y fut vigoureusement poussé, un peu plus tard, par l'homme extraordinaire qui domine cette période, Michel Spéransky.

On peut définir l'intelligence de Spéransky en l'appelant un Sieyès russe; mais il avait, de plus que notre constituant, le goût de l'action, l'audace, un mysticisme effréné : « Il y a dans l'homme un principe qui le pousse à courir les chances », disait volontiers le petit séminariste de Tcherkoutino, parvenu au sommet du pouvoir; il répétait surtout cet aphorisme à son retour d'Erfurt, grisé par la vision de Napoléon; et Napoléon avait dit à Alexandre : « Voulez-vous, Sire, me céder cet homme contre quelque royaume? » De 1807 à 1812, Spéransky fut le confident exclusif de son maître, une sorte de grand vizir omnipotent. Il ne rêvait rien moins qu'une refonte de la vieille Russie sur le modèle de l'empire napoléonien. Il tira un code du pêle-mêle barbare des anciens ukases et des coutumes moscovites; il ébaucha un plan de constitution, avec deux grands corps organiques, le Sénat et le Conseil de l'Empire, qui gardent encore quelque chose de la vie qu'il leur donna; il médita l'abolition du servage. La grande réforme ne devait être réalisée qu'un demi-siècle plus tard; mais de nombreux témoignages attestent qu'Alexandre et Spéransky y pensèrent sans cesse, qu'ils furent plus d'une fois à la veille d'en risquer les chances.

A cette époque la littérature proprement dite languit; le mouvement intellectuel est absorbé par l'application des nouvelles idées politiques et sociales. — Seul, le vieux poète Derjavine, voix attardée de l'autre siècle, achève de composer quelques odes pompeuses pour les anniversaires officiels. La littérature elle est dans les nombreux mémoires de Spéransky sur toutes les questions à l'ordre du jour, mémoires que l'on s'arrache pour les discuter avec passion dans les cercles cultivés de Pétersbourg et de Moscou. Elle est aussi dans les ripostes du parti contraire,

qui organisait la résistance sous la direction de Karamzine. Ce dernier était un gentilhomme du vieux temps, le tenant du passé et des traditions nationales ; avec cela un disciple littéraire de Rousseau, ce qui donne à sa physionomie une originalité singulière. Dans une note fameuse écrite en 1811, *De l'ancienne et de la nouvelle Russie*, il se fit l'avocat des idées et des intérêts alarmés par les innovations de Spéransky. Ainsi prit naissance dans Moscou cette école à la fois politique, philosophique et littéraire, qui devait s'appeler par la suite moscovite, slavophile, panslaviste; elle s'est perpétuée sans interruption jusqu'à nos jours, avec les Aksakof et les Katkof, réclamant pour le peuple russe des conditions de vie particulières et une place à part dans le monde, sans aucune compromission avec les idées occidentales. Dans la lutte qui se poursuit entre les successeurs de Karamzine et les imitateurs de Spéransky, l'initiative libérale des seconds a remporté de courtes victoires; le triomphe final est toujours resté aux premiers, à leur doctrine autocratique et nationale.



Nicolas-Mikhaïlovitch KARAMZINE (1765-1826).

Karamzine ne se borna pas à esquisser cette doctrine dans des mémoires de circonstance : il lui donna un corps et des preuves dans son grand ouvrage, l'*Histoire de Russie*. C'est le premier monument de bonne prose russe : l'écrivain y a fixé la langue usuelle, mal dégagée jusqu'alors des tours archaïques du slavon. Il acheva d'assouplir cette langue dans quelques essais romanesques, inspirés de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre; il lui fit exprimer la sensibilité et l'amour de la nature. Un de ces récits, *La Pauvre Lise*, eut en Russie un succès égal à celui de *Paul et Virginie*. Mais l'*Histoire* reste le vrai titre de gloire de Karamzine. L'érudition a renouvelé les matériaux dont il s'était servi ; nul n'a retrouvé son éloquence pour récrire les annales du peuple russe ; son œuvre, insuffisante par le fond,

demeure encore sans rivale pour les qualités de méthode et l'art de la narration.

Ébranlé par les attaques de ce terrible adversaire, Spéransky fut emporté par la réaction antifrançaise dont la guerre de 1812 donna le signal. On apprit un matin que le favori, encore maître de l'Empire la veille au soir, était parti dans la nuit sur la route de Sibérie. Sous l'influence d'un nouveau conseiller, le général Araktchéief, l'empereur Alexandre réagit contre les idées qui l'avaient enthousiasmé durant la première partie de son règne. Effrayé par le progrès de l'esprit révolutionnaire et par les bouleversements de l'Europe, acquis aux doctrines de la Sainte Alliance, il se réfugia dans un mysticisme qui le consolait de ses illusions perdues. L'intelligence russe glissa avec lui sur cette pente. Aux environs de 1815 Pétersbourg ressemblait à une chapelle d'initiés ; on n'y rencontrait plus que des chercheurs d'inconnu, théosophes, swedenborgiens, rose-croix, martinistes, maçons de divers rites. Les sociétés bibliques et les loges maçonniques devinrent des institutions d'État. La vieille orthodoxie était abandonnée au peuple; les salons, les chancelleries, les cercles littéraires appartenaient tout entiers à l'esprit trouble qui avait soufflé d'Allemagne et d'Angleterre, jusque sur la terre slave, où il trouvait un sol d'élection. Tolstoï a retracé en traits frappants, dans quelques chapitres de *Guerre et Paix*, l'état de ces âmes durant la crise d'illuminisme qui sévit sur elles au commencement du siècle.

Les loges dégénérèrent rapidement en conciliabules politiques. La *Société des Amis*, fondée par Pestel et ses complices sur le modèle des affiliations secrètes d'Occident, fut le foyer où s'élabora la conspiration libérale des *décembristes*. On sait comment elle éclata en 1825, au lendemain de la mort d'Alexandre ; comment elle échoua misérablement, entre l'indifférence du peuple et la répression énergique de Nicolas. Le nouveau tsar, épouvanté par ce triste début de règne, jura une guerre implacable aux idées qui avaient séduit l'esprit mobile de son frère et entraîné la jeune noblesse russe; il fit l'ordre avec le silence dans son Empire. Pour un long temps la pensée n'y devait plus avoir qu'un emploi toléré, la poésie; cette fleur allait retirer à elle toute la sève disponible.

De 1820 à 1840.

Parmi les cercles de jeunes gens qui avaient pullulé depuis 1815, versé dans la politique et fini tragiquement, un seul s'était préservé du danger commun par l'ardeur de ses passions littéraires. Cette réunion s'appelait l'*Arzamas;* comme notre Cénacle,

elle fut le berceau d'où sortit le romantisme russe. Les fondateurs de l'Arzamas étaient les premiers élèves du lycée de Tsarskoé-Sélo, institué par Alexandre pour les enfants de la noblesse; vers 1812, au moment où la guerre patriotique enflammait les imaginations, ce lycée abritait dans le beau parc de Tsarskoé-Sélo, autour de Gortchakof et de Pouchkine, presque tous les adolescents qui devaient se faire un nom sous le règne de Nicolas. Leur aîné, le poète Joukovsky, les initiait à la littérature allemande. Joukovsky est incontestablement le premier qui ait rompu avec la tradition française, préféré Gœthe et Schiller à Voltaire. Le premier, il brisa le vers solennel et raide de Derjavine, il le ploya aux besoins du lyrisme moderne, il y mit la souplesse des rythmes nouveaux, la fantaisie et l'émotion individuelle. Son œuvre est considérable : traductions et adaptations de Schiller, d'Uhland, de Kotzebue; élégies, ballades, poèmes légendaires composés avec les recettes du romantisme germanique; versions excellentes de l'Iliade et de l'Odyssée, les plus proches de l'original qu'on ait jamais faites dans un idiome moderne. Avec d'aussi grands services, on a peine à s'expliquer que le nom de Joukovsky soit demeuré au second plan, dans une sorte de pénombre, éclipsé par la gloire bruyante de Pouchkine. Ce génie timide et inachevé n'eut qu'un rôle de préparateur. Les Russes sont unanimes à reconnaître en Pouchkine, en lui seul, le père de leur poésie romantique.



Vasili-Andréevitch JOUKOVSKY,
né en 1783, mort en 1852.

Presque enfant encore, mais *enfant prodige*, lui aussi, Alexandre Serguiévitch devint rapidement le chef et l'inspirateur de ses condisciples du lycée, retrouvés à l'Arzamas. La déclaration de

guerre contre les classiques, débris du siècle de Catherine, partit de ce camp tumultueux ; la bataille s'engagea à coups de manifestes, d'articles de revues : dès 1820, avec la publication des deux premiers poèmes de Pouchkine, *Le Prisonnier du Caucase*, *Rousslan et Ludmila*, la victoire était assurée aux novateurs. Ce n'était déjà plus en Allemagne que l'on cherchait de préférence des modèles : Byron venait d'asservir toutes les imaginations. Mieux qu'aucun autre Pouchkine était préparé à subir cette influence ; toute son âme passionnée semblait coulée dans le même moule que celle du poète anglais. Les aventures d'une vie errante et les révélations du ciel d'Orient achevèrent la similitude entre ces deux génies fraternels. Légèrement compromis dans les menées politiques de l'époque, exilé au sud de la Russie, Pouchkine eut l'heureuse fortune d'être arraché de bonne heure à ses amis ; il évita ainsi la catastrophe de décembre et le bannissement perpétuel en Sibérie. Les lieux enchantés de son exil furent le Caucase, la Crimée, la Bessarabie. Ces rives russes de la mer Noire étaient alors un prolongement de l'Asie musulmane : rien n'y avait entamé les splendeurs de la nature et le pittoresque des populations. Le jeune poète, averti déjà par la lecture de Byron, s'y grisa de lumière et d'exotisme ; des sites merveilleux par eux-mêmes lui apparurent transfigurés par les rêveries et les folles amours qu'il y promenait. Quand il revint à Pétersbourg, après ces fécondes années d'exil, l'Orient qu'il avait découvert fit irruption avec lui dans la poésie russe. Des poèmes, comme *La Fontaine de Bagtché*



Alexandre-Serguiévitch POUCHKINE (1799-1838).

Séraï, *Les Tziganes*, allaient fixer pour vingt ans le vêtement de convention qui habille à chaque époque le squelette éternel des pensées et des sentiments humains. Cependant l'esprit de Pouchkine était trop actif et trop large pour se renfermer dans cet horizon. Il passe à d'autres sujets, il les épuise tous. Il achève son *Eugène Onieghine*, imitation de *Childe Harold* sans doute, mais imitation personnelle et nationale, où les mœurs russes trouvent leur expression sous les réminiscences de Byron et dans un cadre emprunté au maître étranger. A l'heure où chaque pays remet en honneur son moyen âge, Pouchkine fouille l'histoire de sa patrie pour lui demander des contributions poétiques : il refait cette histoire vivante avec *Les Chants des anciens Slaves*, *Poltava*, le drame de *Boris Godounof*. Avec les nouvelles en prose, *La Fille du capitaine*, *La Dame de pique*, il crée une langue alerte et claire, où l'on retrouve la discipline de ses premiers éducateurs, les Français de l'autre siècle. Critique, journaliste, il touche à toutes les idées, à toutes les questions de littérature. Sa volumineuse correspondance nous montre une pensée continuellement en travail dans une vie désordonnée, un sens toujours juste dans une âme ravagée par les passions, une source inépuisable de projets et d'ambitions nouvelles. S'il eût vécu, cette source aurait peut-être alimenté un fleuve comparable à celui que nous a donné Victor Hugo ; car elle avait le même débit abondant, facile et magnifique. En 1838, — il avait l'âge du siècle, — un duel tragique anéantit ces espérances. Balle à jamais déplorable, qui coucha dans la neige des Iles le premier poète de la Russie, l'un des plus grands poètes des temps modernes.

On n'en peut pas juger sur les pâles traductions essayées en Occident. Elles ne laissent arriver jusqu'à nous qu'un écho lointain de son vers, instrument harmonieux qui rend tour à tour la majesté de l'histoire, la tendresse et les désespoirs du cœur, la fougue, la grâce riante, la mélancolie profonde de cette riche imagination. Pouchkine ne doit rien à notre renaissance romantique : il l'ignora, comme tous ses émules ; c'est un des rares moments où la Russie n'emprunta pas chez nous. Il méprisait Hugo et Lamartine, il ne goûtait que nos classiques. En revanche, il ne se dégagea jamais complètement des influences allemandes et anglaises. Mais il serait injuste de lui refuser la note individuelle ; il verse du vin russe dans les coupes qu'il va chercher au dehors : il les accepte de toutes mains, avec la docilité de sa race, il les façonne à son usage, avec la souplesse de cette même race. Et si Musset, qu'il ne connut point, n'avait pas existé, Pouchkine pourrait être cité comme le plus naturel,

le plus spontané des poètes, comme celui qui passe le plus franchement d'une gaieté d'enfant à une mélancolie de vieillard, de la sérénité d'un Grec aux emportements d'un barbare.

Il semblait que Michel Lermontof dût consoler la Russie de cette grande perte. Mais à celui-ci la vie fut mesurée encore plus brève : il n'avait pas vingt-huit ans quand il périt de la même mort que Pouchkine, tué en duel dans ce Caucase qu'il avait chanté. Lermontof et le Caucase ! ces deux noms sont inséparables. Le jeune officier composa tous ses vers dans les montagnes où il guerroyait. Le byronisme trouva en lui un adepte encore plus fervent que Pouchkine : c'était bien le genre littéraire qui convenait à cet être excessif, d'un caractère farouche, d'un orgueil intraitable, toujours torturé par la désolation naturelle de son cœur. Il n'avait point la large ouverture d'esprit et la curiosité universelle de son aîné : il ne savait voir et rendre que les sites grandioses où il vivait, il ne savait sentir que sa propre souffrance. Mais dans un temps où les poètes ont fait entendre de si beaux cris de désespoir, nul n'en a poussé de plus stridents que Lermontof. Sa poésie bouillonne comme un torrent du Kasbeck, reflétant des spectacles magnifiques avec des



Mikhaïl-Juriévitch LERMONTOF (1814-1841).

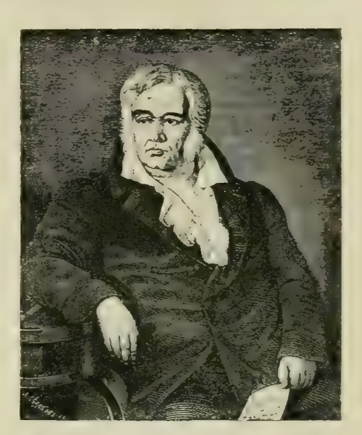
plaintes bruyantes. On n'a de lui qu'un grand poème achevé, *Le Démon;* c'est la légende d'*Eloa*, placée dans le Caucase. Il n'y a rien d'aussi intense dans toutes les variations des romantiques sur l'esprit de révolte, il n'y a rien de plus beau dans leurs descriptions de la nature et leurs accumulations d'images. Je préfère pourtant les petites pièces lyriques de Lermontof : elles demeurent dans la mémoire de tous les Russes, tant l'accent de la passion y est pénétrant; elles sont au diapason de l'âme slave, comme les chansons des bohémiens dont elles égalent la tristesse éperdue. Le poète se montra un prosateur exquis dans la série de récits caucasiens réunis sous ce titre : *Un héros de notre temps*. Petchorine, le héros que l'auteur raille avec une sympathie secrète, c'est toujours lui-même : c'est l'homme fatal de 1830, exalté et désenchanté, tiré à tant d'exemplaires par le roman de cette époque. Petchorine ressort sur le fond commun avec quelque chose de plus sauvage et de plus sincère; car il ne s'est pas déguisé en Oriental, comme les littérateurs européens; il plonge par ses plus profondes racines dans le pays et dans les mœurs qu'il dépeint avec des expressions littéraires apprises en Occident. — La traduction de M. X. Marmier a fait depuis longtemps connaître à notre public les figures touchantes de Biéla et de la princesse Marie. Quant aux poèmes, ils sont intraduisibles avec des mots français; et rien n'est plus vain que nos efforts d'analyse pour en donner un aperçu. On ne saurait comprendre, avant de la respirer, en quoi le parfum d'une fleur exotique diffère du parfum des fleurs de même famille chez nous, ni par quoi un soupir se distingue entre tant de soupirs humains. Celui de Lermontof, si bref qu'il ait été, a suffi pour assurer à ce poète le premier rang après Pouchkine.



Alexandre-Serguiévitch GRIBOÏÉDOF,
né à Moscou en 1795,
mort à Téhéran en 1829.

Dans un tout autre genre, Griboïédof a pris place à côté d'eux avec une seule comédie, *Le Mal d'avoir trop d'esprit*. C'est le

Misanthrope russe, un *Misanthrope* plus fruste, avec une saveur de terroir très originale. La raillerie du satirique est amère; on y sent, comme on la sentira plus tard dans *Le Reviseur* de Gogol, l'irritation sourde du Russe contre le milieu social où il vit, son mépris pour le monde inachevé dont il fait partie, surpassé seulement par son mépris pour le monde achevé et limité que la civilisation européenne lui propose en exemple. — Grâce à la concision de la pensée, à la frappe exacte du vers, la plupart des traits de cette comédie sont restés proverbiaux sur un théâtre encore très pauvre; c'est assez de ce chef-d'œuvre pour préserver de l'oubli le nom de Griboïédof. Nous ne saurions passer sous silence celui du fabuliste Krylof, si populaire en Russie; mais son mérite est moins appréciable pour nous, car il se réduisit à adapter les fables de La Fontaine au tour d'esprit national, tout en restant bien loin de l'inimitable modèle.



Ivan-Andréevitch KRYLOF,
né en 1768,
mort à Saint-Pétersbourg en 1844.

Les poètes russes du cycle romantique furent légion : Delvig, Baratinsky, Yazykof et vingt autres mériteraient quelques pages dans une étude détaillée. Mais avec des reflets plus ou moins brillants, ils ne sont guère que des lunes de Pouchkine. Ce qu'il convient de retenir dans cette esquisse du mouvement intellectuel, c'est la prédominance exclusive de la poésie lyrique de 1820 à 1840. Courte trêve de printemps, où l'homme semblait n'avoir d'autre affaire que de chanter ses sentiments individuels et la beauté d'un monde idéal. Le souffle était trop violent pour durer: il s'abat brusquement après 1840. Il continuera de faire vibrer quelques âmes retirées, par exemple, l'âme délicate d'un Tutchef; mais ce seront désormais des voix isolées. En Russie comme partout, plus que partout, le paroxysme romantique est épuisé. L'individu se sent repris par le lien social, son *moi* rentre dans la masse; il revient aux idées générales, aux soucis pratiques, à l'étude de la réalité. Est-ce donc que ces grands enfants rêveurs de 1820 sont devenus sérieux en

vieillissant ? Non, la plupart sont morts jeunes, dans l'impénitence finale ; mais une nouvelle génération les remplace, trempée à de tout autres sources : la génération que les Russes appellent, par un idiotisme caractéristique, « les hommes des années quarante ».

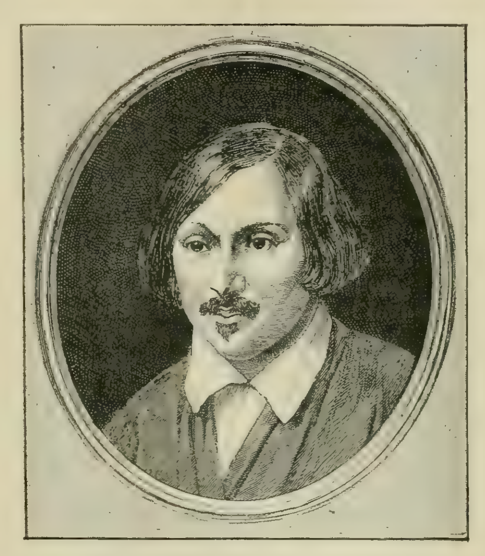
Ces hommes arrivaient en majorité d'Allemagne. Faute d'écoles et d'atmosphère respirable en Russie, ils étaient allés puiser aux universités de Berlin et d'Iéna la philosophie trouble qu'on y enseignait. Ils s'y étaient enivrés d'hégélianisme. « Hégéliens de droite » ou « Hégéliens de gauche », comme ils s'intitulaient, ils revenaient dans leur patrie avec un scepticisme précoce, avec un système critique du monde, du monde russe en particulier. Les poètes de l'ère précédente avaient allègrement supporté la compression politique et sociale, qui ne les empêchait ni d'aimer, ni de rêver, ni de jouir de toutes les élégances sur les sommets aristocratiques où ils planaient. Les nouveaux venus, d'extraction plus modeste pour la plupart, rentraient avec impatience dans un milieu où ils manquaient d'air. A la veille et au lendemain de 1848, alors que la terre tremblait et grondait partout, ils s'indignaient d'être seuls immobiles et muets dans le renouveau général que les prophètes annonçaient. Biélinsky nous offre le type le plus complet de cette génération. Il fut le grand agitateur d'idées de son temps. Exclusivement adonné à la critique, c'est à vrai dire le seul Russe qui ait tiré de ce genre d'étude tout ce qu'on en peut faire sortir. Avec quelque fatras, son œuvre considérable abonde en vues neuves et ingénieuses sur le passé et l'avenir de la littérature nationale. Dès 1843 il proclame ouvertement l'agonie du romantisme, la

De 1840 à 1855.



Vissarion-Grégoriévitch BIÉLINSKY, né en 1811, mort en 1848.

nécessité d'un retour au réalisme, et il en cherche les éléments dans la vie russe. D'ailleurs les discussions littéraires ne sont pour lui, comme pour tous ses contemporains, qu'un pavillon commode à cacher la contrebande, les doctrines philosophiques et sociales qui fument dans son cerveau. Avec les années, son radicalisme va toujours s'exaspérant. L'esprit de négation scientifique, enveloppé et comme ouaté de formules générales pour dérouter la censure, s'attaque de biais à toutes les idées ; au lecteur intelligent, — et sous ce rapport ils le sont tous en Russie, — de faire les applications particulières aux autorités politiques, religieuses, philosophiques. Ainsi procèdent, avec moins de force et de talent, les nombreux émules et disciples de Biélinsky ; ils épanchent leur bile dans les revues littéraires, qui commencent à se multiplier. Ainsi se poursuit le travail sourd de désagrégation, sous l'édifice intact en apparence qui montre sa façade irréprochable et ses fenêtres closes jusqu'à la mort de l'empereur Nicolas. Ce n'est plus, comme en 1825, la conspiration chimérique d'une poignée de gentilshommes, qui veulent une charte à l'instar des libéraux parisiens ; c'est la sape patiente des penseurs allemands, dirigée contre tout l'ancien établissement intellectuel, par des travailleurs qui augmentent chaque jour en nombre avec la descente de l'instruction.



Nicolas-Vassiliévitch GOGOL-IANOVSKY,
né au village de Sorotchintzy (Poltava) en 1810,
mort à Moscou en 1852.

Ce critique destructeur fut du moins un créateur en littéra-

ture. Il suscita des vocations inconscientes et leur donna l'orientation nécessaire à ce moment; il eut surtout l'intelligence d'encourager Gogol et de le confirmer dans sa voie. Nicolas Gogol est le premier en date des grands romanciers réalistes, le vrai père de tous les autres. Ce Petit-Russien d'humble condition s'était formé seul, il avait tout appris en regardant vivre autour de lui les gens de province. Il se mit à les peindre tout simplement, tels qu'il les voyait; il écrivit ainsi *Les Ames mortes*, un chef-d'œuvre au moins égal à notre *Gil Blas*, et qui n'est dépassé que par le *Don Quichotte*. Pour la première fois, la Russie moyenne et populaire apparaissait tout entière, avec ses misères, ses difformités, ses ridicules; avec sa bonhomie aussi, et son endurance héroïque. Dans le regard aigu de l'humoriste on sentait un fond de tendresse infinie pour le modèle; des explosions de lyrisme éclataient à chaque instant au travers de cette raillerie joviale.

Les figures évoquées par Gogol vivaient d'une vie intense; comme elles étaient presque toutes chétives et laides, le miroir qui les montrait divertit tout d'abord, puis il fit réfléchir profondément le lecteur sur l'état social de sa patrie. Le romancier compléta la démonstration par de courtes nouvelles, où il retraçait l'existence des petits fonctionnaires. L'une d'elles, *Le Manteau*, a servi de prototype à toutes les compositions similaires des écrivains russes. Enfin, ces personnages montèrent sur la scène, dans la comédie du *Reviseur;* le public vit bafouer en plein théâtre les vices de l'administration, le péculat qui gangrenait l'Empire.

L'œuvre géniale de Gogol ouvrait les nouvelles routes; tous s'y précipitèrent, aux approches de 1848. Les tableaux qu'il avait peints avec une causticité souriante, Dostoïevsky les refit avec une émotion douloureuse dans son premier ouvrage, *Les Pauvres Gens;* Tourguénef, avec une mélancolie discrète et un art souverain, dans les *Récits d'un chasseur*. Sous la plume de ce jeune homme, la prose russe devenait un instrument incomparable; son éclat éblouissait la vue, son harmonie enchantait l'oreille. Les pâles silhouettes de moujiks qu'il dessinait d'un trait si noble et si net s'emparaient de tous les cœurs. On put dire de ce livre mémorable qu'il était le coup de grâce porté au servage.

Grigorovitch traçait d'une main plus lourde un tableau dramatique de la condition des paysans, dans son *Anton Goremuika*. Tchédrine, le futur auteur satirique, débutait avec *L'Affaire embrouillée*, où une femme pauvre se vendait pour gagner le pain de son mari et de son fils. Le roman d'Herzen, *A qui la faute?* refaisait les plaidoyers de George Sand en faveur de l'amour

libre ; la première nouvelle de Pisemsky, *Le Temps des boïars*, défendait la même thèse. Bakounine commençait au dehors ses prédications violentes. Ce murmure de révolte et de revendication trouvait enfin son expression poétique dans les vers de Nékrassof, l'ami et le disciple de Biélinsky, le chantre poignant des misères du peuple russe.

Cette effervescence littéraire aboutit à la conspiration de Pétrachevsky, écho lointain et affaibli de la Révolution de 1848. La répression s'abattit sur les écrivains qui avaient favorisé le mouvement : presque tous ceux que nous venons de nommer furent relégués dans leurs terres ou dans des villes éloignées ; les plus compromis disparurent, comme Dostoïevsky, dans les mines de Sibérie. La pensée russe retomba dans le silence, pour quelques années encore. Les anxiétés de la guerre de Crimée étreignirent les cœurs ; cette épreuve révélait aux yeux les plus prévenus les plaies sociales que la littérature dénonçait naguère. L'empereur Nicolas ne survécut pas à sa désillusion : il emporta dans la tombe le régime qu'il personnifiait.

Avec l'avènement d'Alexandre II et la détente immédiate qui caractérisa le nouveau règne, la vie intellectuelle se réveilla. « Les hommes des années quarante », dispersés depuis six ans par la tourmente, se rassemblèrent et reprirent la plume. Herzen, retenu seul dans l'exil par l'âpreté de sa polémique, continua de harceler le pouvoir avec son pamphlet endiablé, *La Cloche*, qui pénétrait en Russie par on ne sait quelles fissures souterraines et arrivait jusque sur le bureau du tsar. Les autres publicistes, d'esprit plus modéré, purent discuter les intérêts de leur pays dans les journaux et les revues ; vers cette époque, la presse commença de publier des articles de politique pure, audace inouïe jusqu'alors. Les discussions, il est vrai, roulaient presque exclusivement sur une question déjà résolue dans l'esprit du monarque et de tous ses sujets, sur l'émancipation des serfs. Chacun comprenait que l'heure était venue et qu'on ne pouvait plus reculer devant cette révolution nécessaire. Le trio des « émancipateurs », Samarine, Tcherkasky, Milutine, en débattait les conditions.

Tandis que le grand acte se préparait dans les conciliabules des hommes d'État, avec les précautions délicates qu'il comportait, un joyeux vent d'espérance caressait toutes les têtes ; cette race mobile, jusqu'alors si peu gâtée par l'histoire, se flattait d'entrer dans une ère de grandeur et de félicité où tout devait lui sourire. Les survivants de ces années disent que rien ne peut donner idée de l'allégresse et de la confiance impertur-

bable qui remplissaient les cœurs russes, de l'explosion d'enthousiasme qui accueillit l'ukase du 19 février 1861. Cet enthousiasme explique en partie le bel essor intellectuel qui allait récompenser Alexandre II, en illustrant son règne d'un éclat littéraire sans précédent.

Durant le quart de siècle écoulé entre 1855 et 1880 le génie russe s'est enfin dégagé des imitations étrangères ; on a pu le reconnaître à quelques traits essentiels, chez des écrivains de tempéraments très différents; il a trouvé dans le roman un mode d'expression approprié à ses besoins, il a donné à ce mode d'expression une physionomie éminemment nationale. A en croire quelques critiques d'Occident, les Russes auraient marché, cette fois encore, à la remorque de nos écoles réalistes, naturalistes; c'est une vue superficielle, elle ne résiste pas à la comparaison des dates. Sans doute, les romanciers slaves ont dû beaucoup aux leçons de Dickens et des autres maîtres anglais ; ils n'ont pas échappé à l'influence de Balzac ; mais les plus robustes de ces romanciers ont promptement transformé les procédés étrangers qu'ils assimilaient ; ils ont créé des œuvres de plus en plus distinctes de celles qui leur avaient montré la voie. Il est surtout inexact de voir en eux des plagiaires de notre réalisme contemporain, tel qu'il a évolué depuis Flaubert jusqu'à M. Zola ; les Russes l'ont devancé, bien loin qu'ils l'aient suivi ; Gontcharof, Pisemsky, Tolstoï achevaient d'écrire leurs premiers et quelques-uns de leurs meilleurs ouvrages au moment où paraissait *Madame Bovary*. La meilleure preuve de leur personnalité distincte, c'est qu'ils ont enfin réagi à leur tour, et très fortement, sur cette littérature européenne dont les écrits russes n'avaient été jusqu'alors qu'un reflet secondaire.

De 1855 à 1880.

On l'a dit si souvent qu'il est à peine besoin de le redire aujourd'hui : en Russie le roman a absorbé toutes les forces vives de l'intelligence, il a été le cadre nécessaire où se sont développées toutes les idées, toutes les doctrines, même les plus sérieuses. Les conditions politiques et sociales du pays ne permettaient le libre parcours aux idées qu'avec le passeport de la fiction. L'éloquence n'a pas de tribune où se produire ; la chaire sacrée, qui fut chez nous son berceau, est presque toujours muette dans l'Église orthodoxe ; une admirable musique y remplace la voix des sermonnaires. La philosophie n'a pas suscité de systèmes originaux dans cet esprit russe pourtant si spéculatif ; soit préparation insuffisante, soit timidité devant les entraves du milieu, les commentateurs de Buchner, de Schopenhauer, de

Hartmann, ceux de Stuart Mill et de Spencer, sont encore dans la dépendance de l'Allemagne ou de l'Angleterre dès qu'ils touchent aux idées abstraites. L'histoire n'a ses coudées franches que dans la recherche lointaine des origines ; elle est gênée quand elle arrive aux époques plus proches de nous, paralysée quand elle se risque dans la période contemporaine. Le goût des études historiques s'est fort répandu durant le dernier quart de siècle; la Russie a fait l'inventaire de son passé. Des revues et des publications spéciales ont mis au jour une masse formidable de documents ; la volumineuse collection de textes réunie depuis vingt ans par la *Société impériale d'Histoire* n'a d'égale nulle part; mais la plupart de ces documents attendent encore l'écrivain qui les refondra pour en tirer une explication du passé et du présent, une narration suivie dans un ouvrage d'art.



Ivan-Alexandrovitch GONTCHAROF, né à Simbirsk en 1812, mort à Saint-Pétersbourg en 1891.

Les monographies abondent. Quelques auteurs de talent, au premier rang desquels il faut citer le regretté Kostomarof, ont étudié un personnage, un événement, une époque ou une région particulière de l'Empire. Un seul, M. Solovief, a tenté de refaire avec les connaissances actuelles l'histoire générale de Karamzine; ses vingt-huit volumes ne sont qu'une estimable compilation de faits et de textes anciens, d'une lecture difficile. — La Russie du XIXe siècle, on ne saurait trop le répéter à ceux qui veulent la comprendre, a mis toute sa philosophie et toute son histoire dans son roman.

Une légion d'écrivains a collaboré à ce roman ; chacun d'eux lui a apporté quelque note significative. Je dois me borner ici à nommer les plus marquants. Au début du règne d'Alexandre II, Gontcharof et Pisemsky semblaient destinés à recueillir la plus large part dans la succession de Gogol. L'*Oblomof* de Gontcharof incarnait dans un type devenu proverbial certains défauts du caractère national : la paresse, le laisser-aller, l'insouciance fata-

liste. Par l'observation exacte des milieux et l'analyse psychologique, ce livre annonçait une nouvelle façon de regarder le monde. Gontcharof garda ces mêmes qualités dans ses autres ouvrages : *Simple Histoire*, *Le Précipice ;* mais le grand succès d'*Oblomof* ne se retrouva plus ; le romancier pèchait par une couleur un peu pâle et uniforme, par une certaine monotonie dans l'accumulation des détails. Pisemsky traduisait mieux le désarroi de la société ; au lendemain du règne de Nicolas, il rendait plus vivement les incertitudes de la conscience russe ; *Le Tourbillon*, *Mille âmes*, *Les Faiseurs*, sont les meilleures peintures qu'on ait faites de la classe moyenne. Il manquait à Pisemsky, trop semblable en cela aux réalistes d'Occident, le don de sympathie communicative qu'on allait trouver chez d'autres, la vue large et supérieure de l'humanité qu'il étudiait. Des romanciers plus émus et plus philosophes paraissent au premier rang.



Ivan-Serguiévitch TOURGUÉNEF,
né à Orel en 1818,
mort à Bougival (S.-et-O.) en 1883.
Phot. Tissier aîné.

D'abord Tourguénef, déjà classé hors de pair par ses *Récits d'un chasseur*. Il acheva de s'insinuer dans les cœurs avec d'exquises petites nouvelles du même ordre, avec des romans sentimentaux, comme *La Nichée de gentilshommes*, dont le charme

reste toujours jeune pour nous, grâce à la discrétion, à la sobriété des moyens qui le produisent. Il intéressa les esprits en démêlant le chaos d'idées confuses qui brouillaient tous les cerveaux, après la secousse de l'émancipation. Dans *Rudine*, il analysait le manque de volonté, l'absence de personnalité morale qu'il reprochait à ses compatriotes, plaisamment et trop sévèrement, quand il disait : « Nous n'avons rien donné au monde, sauf le samovar; encore n'est-il pas sûr que nous l'ayons inventé. » Dans *Pères et Fils*, il sondait le fossé infranchissable qui s'était creusé entre la génération du servage et celle de 1860; il diagnostiquait et baptisait le premier le mal qui allait ronger les nouveaux venus, le nihilisme. Il en suivit les progrès croissants dans *Fumée;* il en décrivit les manifestations extérieures dans *Terres vierges*. Tourguénef n'a pas poussé aussi loin que Tolstoï la connaissance et la domination de l'âme humaine; mais il ne le cède à personne pour la divination des nuances de sentiments; il demeure supérieur à tous ses rivaux par la force du génie plastique; instruit à notre discipline intellectuelle par la longue fréquentation de nos écrivains, il est le seul Russe qui satisfasse pleinement les exigences du goût classique; il est l'artiste par excellence. Les courts récits de cet inimitable prosateur ont



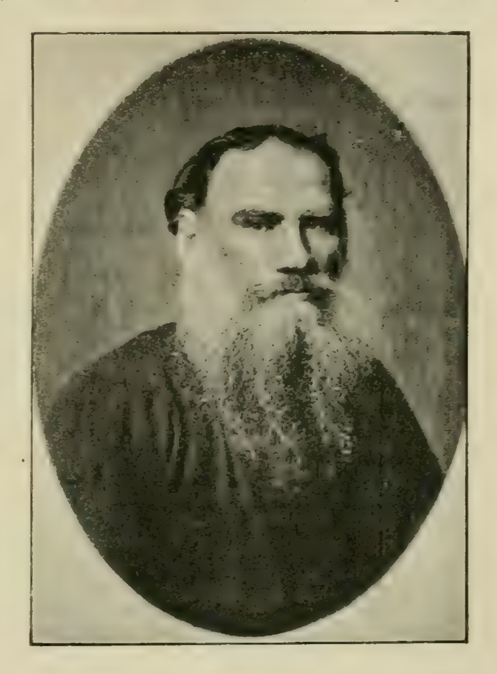
Fédor-Mikhaïlovitch DOSTOÏEVSKY,
né à Moscou en 1822,
mort à Saint-Pétersbourg en 1881.

fait dire à M. Taine que depuis les Grecs aucun artiste n'a taillé un camée littéraire avec autant de relief, avec une aussi rigoureuse perfection de forme.

Rien de semblable chez Dostoïevsky, nul art appris; une fougue naturelle du cœur et une intensité maladive de la pensée qui terrassent le lecteur. L'amnistie l'avait tiré des bagnes sibériens; il en rapportait une description navrante, *La Maison des morts*, rendue plus tragique par la résignation et l'accent de douceur de ces étranges mémoires. Les romans qui suivirent : *Humiliés et Offensés*, *Crime et Châtiment*, *L'Idiot*, ce sont les chapitres d'un Évangile mystique et fraternel, où l'observateur attendri glorifie les misérables jusque dans leurs vices et leurs troubles d'esprit; non point, comme nos romantiques, parce que le vice et la misère sont pittoresques, mais parce que « la religion de la souffrance humaine » a des indulgences pour toutes les laideurs. Il étudia le nihilisme, lui aussi, avec *Les Possédés* et *Les Frères Karamazof;* il le vit dans le cauchemar de son imagination, surmenée par l'épilepsie. Il s'empara des âmes par des hallucinations de terreur et de pitié, toujours circonscrites dans le cadre de l'exacte réalité. Les lecteurs russes, et plus d'un lecteur français, ont placé Dostoïevsky à une hauteur que l'avenir diminuera sans doute, mais qui était justifiée par la toute-puissante action de cet homme sur les esprits de ses contemporains.

A part et au-dessus de tous les autres, le comte Léon Tolstoï s'est fait une place unique en Russie et dans le monde entier. Officier au Caucase, puis en Crimée, il mena parmi les tribus insoumises cette vie militaire et aventureuse tant célébrée par ses aînés romantiques. Il la raconta dans sa première œuvre, *Les Cosaques*, interprétation de l'Orient toute nouvelle, et qui marquait bien le changement radical des intelligences après 1850. Aux visions lyriques de ses devanciers le penseur substituait la vue philosophique des âmes et des choses asiatiques. Dans les *Tableaux du siège de Sébastopol*, il observait la guerre d'un regard indifférent et détaché; les épisodes qu'il contait empruntaient un relief tragique à la sincérité de cette observation minutieuse. Il appliquait ensuite son analyse impitoyable à sa propre vie, en rédigeant ses souvenirs autobiographiques : *Enfance*, *adolescence*, *jeunesse*. Enfin, avec les deux grands romans : *Guerre et Paix*, la Russie du passé; *Anna Karénine*, la Russie du présent, il embrassait dans une étude encyclopédique tous les aspects de la vie de son pays, mieux encore, tous les aspects de la vie humaine; il fixait d'un trait inoubliable chacune des attitudes de l'homme intérieur, dans ses rencontres avec les faits, les sentiments, les

idées. Tolstoï voit le monde d'un sommet extérieur à ce monde; rien ne lui échappe, rien ne l'étonne; sa vue claire et froide perce les masques, saisit les mobiles secrets, décompose et recompose toutes les actions: elle trahit pourtant une commisération intelligente pour la peine et l'effort des pauvres hommes. Ce serait la vue totale, sereine et tendre d'un dieu, si l'on ne devinait dans le spectateur lointain un principe d'inquiétude intellectuelle qui le rattache à ces hommes. Ce principe d'inquiétude grandit avec chaque nouveau livre, avec chacun des personnages auxquels l'auteur prête sa pensée : Quel est le but de la vie? Que faut-il faire pour



Левъ Толстой

M. le comte Léon-Nikolaïévitch TOLSTOÏ, né à Yasnaïa-Poliana (Toula) en 1828.

qu'elle soit bonne? — Il faut la ramener à ses éléments les plus simples; telle est la réponse que Tolstoï reçoit de l'expérience, et, pour s'y conformer, il renonce de plus en plus à l'art, au romanesque, à tout ce qui a fait sa gloire; il maudit la civilisa-

tion, il se refait moujik, un moujik philosophe, il s'acharne à la solution du problème moral et religieux sans religion dogmatique. Le grand peintre reparaît dans certaines pages des *Contes populaires* et de *La Sonate à Kreutzer ;* c'est à l'insu de l'ascète, uniquement occupé de sa prédication. Condamné désormais à tourner dans un cercle métaphysique sans issue, Tolstoï nous donne le spectacle d'un chimiste ayant enrichi le monde par ses découvertes, qui redeviendrait alchimiste et s'absorberait dans la recherche de la pierre philosophale.

Malgré cela, — à cause de cela peut-être, l'avenir seul prononcera, — la renommée et l'influence de Léon Tolstoï s'étendent aujourd'hui sur l'univers pensant. Avec ce romancier, avec quelques-uns de ceux que j'ai nommés avant lui, la Russie a pris enfin pleine conscience de son génie; ce génie, façonné jusqu'à présent par la vieille Europe, dont il recevait les idées et les formes, franchit depuis quelques années les frontières nationales; il nous rend ce qu'il avait reçu de nous, il nous apporte des formes et des conceptions renouvelées. La littérature russe est désormais indépendante chez elle, reconnue et comptée au dehors : comme disent les diplomates quand ils ratifient la force des choses, cette vassale d'hier a pris rang parmi les grandes puissances, et, semblable en cela à plus d'un État, elle est arrivée à cette haute fortune par le roman.

Il serait injuste d'oublier les genres littéraires moins éclatants qui complètent la physionomie intellectuelle du règne d'Alexandre II. Reculée au second plan, la poésie ne perd pas son crédit chez les Russes; les recueils périodiques lui font une large place ; presque tous les gens cultivés tournent le vers agréablement, et quelques vrais poètes en écrivent de fort beaux. La veine lyrique de la grande époque s'est continuée avec Feth, avec Maïkof, et surtout avec Nékrassof. J'ai dit ses débuts en 1848 ; il prolongea son cri de révolte même après l'émancipation, n'ayant pas d'autre corde à son talent atrabilaire. S'il y a jamais une poésie socialiste, elle devra se réclamer de ce père ; elle ne surpassera point la force et la beauté de ses sourdes invectives, la sombre richesse des tableaux où il évoque toutes les souffrances de la Russie d'en bas, sur un fond de steppes glacés ou de faubourgs sordides, auxquels il sait donner une grandeur épique. Bien différent et de premier ordre aussi fut l'aimable poète Alexis Tolstoï ; le sentiment de la nature prend dans ses vers une expression pénétrante. Il est moins heureux, mais remarquable encore dans ses vastes ambitions, lorsqu'il veut doter son pays d'un Shakspeare. Tourguénef relève une « ma-

jesté froide » dans la trilogie dramatique où Alexis Tolstoï fait revivre les figures d'Ivan le Terrible, du tsar Boris et des anciens boïars; la critique est juste; cette noble tentative n'en reste pas moins fort honorable pour la scène russe.

Le théâtre avait trouvé sa vraie voie avec *Le Reviseur :* toute une école d'auteurs comiques s'y engagea sous la conduite d'Ostrovsky. Les gens des classes moyennes, les marchands de Moscou avec leurs habitudes et leurs ridicules caractéristiques, défraient la plupart de ces comédies. Les peintures sont réalistes, souvent grossières; l'action est presque nulle; çà et là une scène pathétique vigoureusement enlevée. Cet art primitif offre de singulières ressemblances avec celui qui balbutie aujourd'hui sur notre Théâtre-Libre; il intéresse par une naïveté moins voulue, par sa concordance avec les mœurs et les exigences du public. On retrouve en Russie le phénomène littéraire habituel : une avance considérable du roman sur le théâtre; le premier en pleine maturité, alors que le second est encore dans l'enfance. La force comique d'Ostrovsky et de ses imitateurs est amère, souvent douloureuse ; elle s'inspire d'un penchant très développé chez les Russes, le dénigrement systématique d'eux-mêmes. L'ironie de Tchédrine est puisée à la même source. Les satires sociales de cet humoriste eurent un vif succès sous le dernier règne. Comme nos polémistes du second Empire, Tchédrine avait le talent d'accommoder l'allusion politique, assez déguisée pour qu'elle échappe à la censure, assez claire pour qu'elle reparaisse aux yeux du lecteur.



Alexandre-Nikolaïévitch OSTROVSKY,
né en 1823,
mort à Kostroma en 1886.

La nécessité aiguisa ce talent chez quelques journalistes, dans la presse à demi libérée après 1860. Pour compléter l'histoire des idées dans la Russie contemporaine, il faudrait consacrer un long chapitre aux polémiques de principes échangées entre le camp pétersbourgeois et le camp moscovite. Le premier, libéral et « européen », avait pour organe *Le Messager d'Europe*

et *La Voix,* aujourd'hui disparue ; ce journal réunit les écrivains les plus en vue de l'école progressiste. On leur répondait de Moscou, dans les feuilles de l'école traditionnelle qui défend la Russie autonome, l'autocratie orthodoxe : le dogme national et slavophile était promulgué par la *Gazette* de Katkof, par la *Rous* d'Aksakof. Ce dernier a joué un rôle prépondérant dans la direction de la conscience russe. Son père avait longtemps lutté pour la même cause et des romans estimés lui avaient valu le renom littéraire. Aksakof le fils mit au service de ses convictions une éloquence vibrante, imagée, un style biblique bien approprié aux injonctions de ce prophète, qui semblait toujours parler du haut d'un Sinaï ; il morigénait parfois l'empereur lui-même, avec toute l'autorité de ce passé au nom duquel il fulminait contre les novateurs. Ce fut à la voix d'Aksakof que la Russie se leva en 1877 pour guerroyer contre le Turc.



Mikhaïl-Nikiforovitch KATKOF,
né à Moscou en 1820,
mort à Znamenskoë, près Moscou,
en 1887.

Entre les deux doctrines déclarées, une troisième cheminait sous terre : le nihilisme révolutionnaire, aboutissement pratique du nihilisme philosophique analysé par les romanciers. Sauf d'obscurs pamphlets, cette doctrine sauvage n'a pas laissé de traces écrites dans la bataille des idées; on sait quelles traces sanglantes elle a laissées dans l'histoire, et comment elle récompensa le souverain libérateur des serfs. Durant ces années d'angoisses, le mouvement intellectuel se ralentit; la pensée russe, oppressée par le fantôme qui la menaçait de l'anéantissement, ne prêtait plus qu'une attention distraite aux travaux littéraires.

Les écrivains que nous venons de passer en revue devancèrent de peu ou suivirent de près Alexandre II dans la tombe. Tolstoï reste seul, et il n'est plus le créateur de jadis; c'est un autre Tolstoï, prisonnier de la chimère abstraite d'où il s'épuise à tirer des conclusions rationnelles. La glorieuse pléiade n'a pas été remplacée, au cours des années récentes. Les recueils pério-

diques nous apportent une production abondante, mais sans originalité : romans, poèmes, études critiques et historiques. Parmi les jeunes auteurs, la plupart travaillent d'après les modèles légués par leurs aînés ; d'autres suivent les modes françaises et copient notre naturalisme. Il y aurait témérité et mauvaise grâce à citer des noms, à distribuer des places, dans les rangs moyens de ceux qui font honnêtement la tâche quotidienne. Comme la Russie politique, la Russie littéraire se recueille ; espérons que c'est pour élaborer une nouvelle éclosion d'idées et de formes d'art. Après l'active fécondité du dernier quart de siècle, ce temps de repos n'a rien que de très naturel, de très conforme aux précédents de l'histoire littéraire en tout pays. La Russie peut avoir et inspirer confiance dans son avenir, maintenant qu'elle a donné des gages de sa fertilité intellectuelle et réagi à son tour sur ses anciens éducateurs. L'esprit serait-il soumis aux mêmes lois que la terre, sous le ciel du Nord? On sait comment le laboureur cultive la terre russe : après la moisson, il laisse cette terre en friche une année entière ; sur le champ redevenu steppe, l'œil n'aperçoit que des herbes folles, de maigres épis, repoussés de la semence d'antan. L'an qui vient, la mer de blé remontera en quelques semaines sur les sillons, et le grain de ces opulentes récoltes ira nourrir les nations voisines. — La littérature slave a son année de jachère : souhaitons-lui de belles et prochaines moissons ; souhaitons pour sa gloire et pour notre plaisir que le pain de l'intelligence y lève de nouveau et que nous le partagions fraternellement.

E.-M. de VOGÜÉ.
de l'Académie française.

Relations intellectuelles
de la Russie et de la France au XVIIIe siècle.

Le 7 mai 1717, Pierre Ier, mettant à exécution un projet caressé depuis plusieurs années, fit son entrée à Paris. Tenue secrète presque jusqu'au dernier moment, cette visite, éludée par Louis XIV, n'avait pu être refusée par le Régent qui, en dépit de ses conseillers et nommément de Dubois, aurait préféré l'alliance russe à celle dont l'Angleterre nous leurrait alors ; mais le tsar n'avait pas seulement, comme le dit Saint-Simon « une passion extrême de s'unir à nous » : en quittant définitivement la Hollande, où il venait de terminer un apprentissage fameux, il entendait bien, avant de reprendre le chemin de ses États, recueillir *de visu* toutes sortes d'informations utiles sur nos arts et notre civilisation et peut-être décider quelques-uns de nos savants ou de nos artistes à figurer autrement que sur le papier dans l'Académie qu'il rêvait de fonder. Les détails de son séjour en France sont connus, et la liste des visites, représentations, réceptions, soupers et festins dont il fut le héros, liste que Saint-Simon n'a pas dédaigné d'emprunter à Dangeau en y mettant, comme à tout ce qu'il touchait, sa marque et sa flamme, ne saurait trouver place ici. En revanche, un annaliste plus obscur, Dubois de Saint-Gelais, auteur de l'*Histoire journalière de Paris* (1716-1717), et les *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie Royale de peinture* nous fournissent des particularités dont il importe de tenir compte. Dubois nous a conté en détail la visite du tsar aux Gobelins où le duc d'Antin lui offrit, de la part du roi, des tentures de haute lisse d'après Jouvenet, Lebrun et Santerre qu'il avait remarquées. A la Monnaie, on frappa devant lui une médaille composée et gravée par Duvivier, dont la devise : *Vires acquirit eundo* était une allégorie ingénieuse à ses propres voyages et au développement de son immense empire. Cette médaille, dont les coins existent encore, a fourni en 1883 de nouvelles épreuves distribuées au grand-duc Vladimir et à sa suite.

Lors de la visite du tsar au château de Petit-Bourg, le duc d'Antin lui ménageait une autre surprise : son propre portrait peint en quelques heures par Oudry et accroché en face de lui dans la salle du festin. Un autre portrait du tsar, dû au même artiste, et dont nous ne connaissons que les croquis, aurait été emporté en Russie par l'impérial modèle ; mais Oudry, pas plus

que Jean-Marc Nattier, ne put se décider à les y accompagner. Nattier avait été appelé par lettre pour exécuter à La Haye les portraits de la tsarine et de la plupart des personnages de sa suite, ainsi qu'un grand tableau représentant la bataille de Poltava. Pierre Ier n'ayant rien voulu stipuler pour les conditions du futur séjour de l'artiste à Saint-Pétersbourg, celui-ci refusa de le suivre, et le ressentiment du tsar fut tel que le portrait de la tsarine, dont la tête seule était achevée, ne fut jamais « totalement fini, ni payé ». Ces détails, que j'emprunte à une notice de Mme Tocqué, fille de J.-M. Nattier, n'empêchèrent point Louis Tocqué de se rendre plus tard en Russie, où il trouva travaux et honneurs.

En quittant Paris, à la fin de juin 1717, Pierre Ier n'avait rien pu conclure au point de vue d'une alliance défensive et offensive avec la France ; « les funestes chaînes de l'Angleterre et ce fol mépris de la Russie », comme dit Saint-Simon, eurent pour notre politique extérieure des conséquences qui ne tardèrent point à se faire sentir, mais cette négociation manquée devait être à d'autres égards singulièrement féconde : la Russie qui, jusqu'alors, était pour nous la *terra incognita* des vieux géographes, allait s'ouvrir à nos arts, à notre goût, à nos sciences, et leur permettre de battre en brèche la prépondérance de l'Allemagne qui, seule encore, y avait pénétré. En dépit des dissentiments qui partagent à maintes reprises, dans le cours du siècle, les cabinets de Versailles et de Saint-Pétersbourg, l'influence française ira toujours grandissant jusqu'à la Révolution. A cette époque, une réaction se dessine dont Catherine II donne la première l'exemple et que le comte Théodore Rostopchine, le futur incendiaire de Moscou, caractérise brutalement quelques années plus tard (1808) en prétendant que dans chaque tête française il y a « un moulin à vent, un hôpital et une maison de fous ».

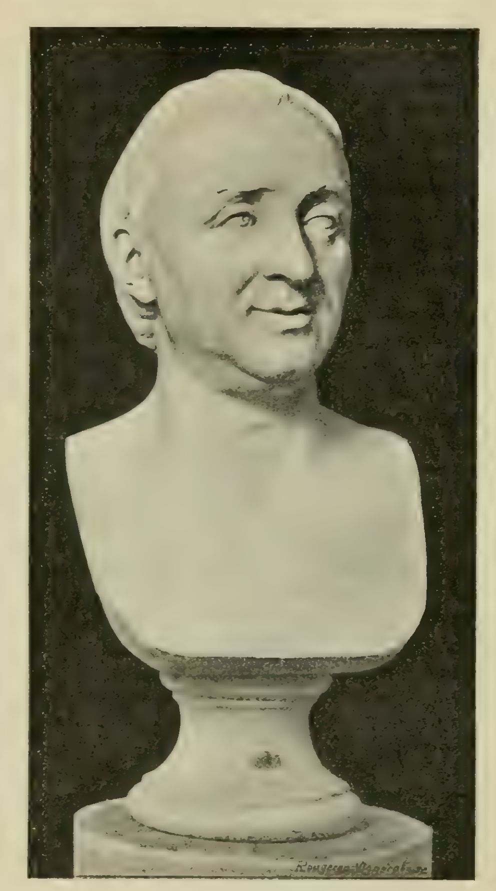
Pierre Ier mourut sans avoir vu s'accomplir l'un des projets qu'il avait le plus volontiers étudié durant son passage à Paris, et dont il s'était entretenu par écrit et verbalement avec Leibniz : la création d'une vaste académie, comportant une académie proprement dite, composée de douze membres, une université divisée en trois sections, et un « gymnase » dont le personnel se recruterait à raison de quatre adjoints ou élèves par académicien ; disposition empruntée en partie à la constitution de nos anciennes Académies des sciences et des inscriptions, à cette différence près que deux de ses élèves devaient être autochtones et les deux autres étrangers. Le plan, élaboré par Blumentrost, médecin ordinaire de Pierre le Grand, aboutit le 28 janvier 1724

à un acte de fondation, aussitôt sanctionné par le Sénat; mais Pierre mourut, jour pour jour, un an plus tard (28 janvier 1725), alors que les académiciens recrutés par ses soins et ceux de Blumentrost et de Christian Wolff ne fussent rendus à Pétersbourg. La première séance de l'Académie se tint le 27 décembre 1726 en présence de Catherine Ire, et l'institution, modifiée, il est vrai, par des règlements ultérieurs, n'a pas cessé, depuis tantôt deux siècles, d'attester sa vitalité.

Les premiers noms français que l'on peut relever sur les plus anciennes listes sont ceux du célèbre astronome Joseph-Nicolas Delisle (1688-1768), de son frère et élève Louis Delisle de la Croyère, mort pendant une expédition scientifique au Kamstchatka en 1741, de l'anatomiste J.-G. Duvernoy (1691-1759), enfin d'un fils de réfugié, Pierre-Louis Le Roy, professeur d'histoire et précepteur des fils de Biren et de Schouvalof, dont un petit volume de *Poésies diverses* très médiocres (Amst., 1757, in-8°), présente néanmoins un certain intérêt historique, car plus d'un de ses contemporains et compatriotes y est cité : tels que le joaillier Pauzié, dont on a d'intéressants mémoires personnels sur son séjour en Russie, le peintre gascon Caravaque, Mme de Foligny, femme du directeur de l'École des pages, Mme J.-N. Delisle, etc. A cette date, Élisabeth Petrovna, fille de Pierre et de Catherine, a pour favori avoué Ivan-Ivanovitch Schouvalof (1727-1797), près de qui le seul titre de Français est une recommandation, et dont l'impériale maîtresse, malgré les exigences d'une politique hostile à notre pays, partage les sympathies et les engouements. Aussi, lors de la fondation de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg (1758), les premiers professeurs nommés sont Louis-Joseph Le Lorrain pour la perspective, Cuvillier pour la peinture, Nicolas-François Gillet pour la sculpture et Vallin de La Mothe pour l'architecture; c'est aussi à La Mothe que sont dus, entre autres travaux, la façade et le vestibule du palais de l'Académie, construite sur les quais de Vassili-Ostrof. Louis Tocqué réside à Pétersbourg de 1757 à 1758 ; il y peint les portraits d'Élisabeth, de Michel Voronzof, de Cyrille Razoumofski, tous gravés par Schmidt. Jean-Michel Moreau, alors âgé de dix-sept ans, qui avait suivi Le Lorrain en qualité d'adjoint, résigne sa place de professeur de dessin aussitôt après la mort de son maître (1759). Lagrenée succède à Le Lorrain et joint aux titres de ses prédécesseurs celui de premier peintre de l'impératrice, titre justifié par un bon portrait.

J.-B. Leprince, venu en Russie pour fuir une union malheureuse, et que chasse, au bout de quelques années, un climat trop

rigoureux, initie, par ses envois aux salons de notre Académie royale, les curieux parisiens aux mœurs et aux usages du peuple russe. Les portraitistes, tels que Louis-Joseph-Maurice, de Nancy (le musée de Versailles a de lui une miniature de Catherine II), Nicolas-Benjamin Delapierre, et ce Sompsoy (?) qui, au témoignage de La Messelière, aurait un jour surpris dans un geste d'Élisabeth le secret de sa passion pour Louis XV, pullulent alors à Pétersbourg et leurs pinceaux ne chôment jamais, tandis que certains sculpteurs, attirés par de séduisantes promesses, n'obtiennent pas toujours leur dû. C'est le cas de Simon embauché par François Le Fort sous Pierre Ier, de Pinault père l'ornemaniste, de Gillet dont les plaintes sont transmises, sans grand succès, par Diderot et par Falconet à Catherine II, car le temps a marché et la souveraine de trente millions d'hommes est désormais en



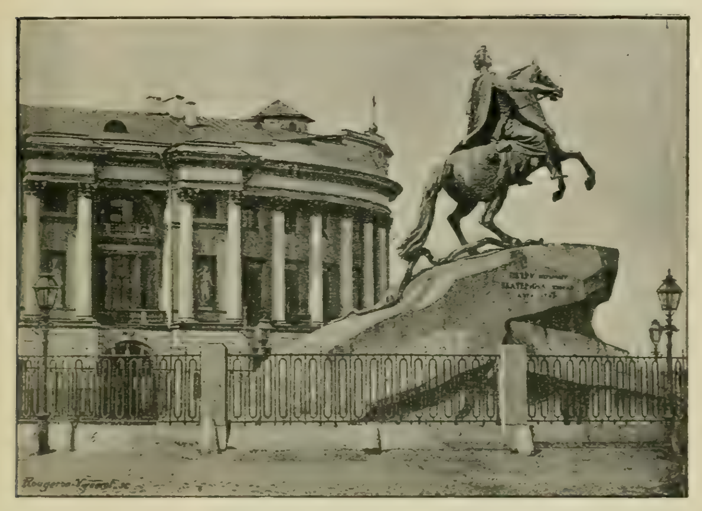
Buste de Diderot,
exécuté à Saint-Pétersbourg par Mlle Collot.

correspondance suivie avec nos écrivains, nos savants et nos philosophes.

En juin 1762, et pour la seconde fois depuis vingt ans, une impératrice est montée sur le trône de Russie, forçant à main armée la volonté de l'antique destin et reléguant dans l'ombre d'une prison d'où ni l'un ni l'autre ne devaient sortir vivants, celle-ci son neveu Ivan VI, celle-là son mari Pierre III. De toutes les héroïnes de ce roman perpétuel, qu'on appelle l'histoire, la plus extraordinaire à coup sûr est cette petite princesse Sophie d'Anhalt Zerbst-Dornburg, qui a reçu de la flatterie d'un courtisan, et gardé dans la postérité, en dépit de ses vices et de ses crimes, le surnom justifié de Catherine *le Grand*. Fiancée à quatorze ans, et sur le conseil de Frédéric II, au petit-fils de Pierre Ier, Sophie d'Anhalt a grandi dans la cour minuscule de Stettin, entre son maître d'écriture M. Wagner, et cette gouvernante française, Mlle Gardel, dont le nom revient si volontiers dans ses lettres à Grimm. Elle doit sans doute à cette institutrice toutes sortes de locutions triviales ou familières qui donnent à sa prose incorrecte et savoureuse un ragoût particulier; elle lui doit surtout de connaître à fond le répertoire de notre théâtre et les livres de nos grands écrivains. Ces lectures seront la suprême consolation de l'exil à peine déguisé d'Oranienbaum que lui inflige la jalousie d'Élisabeth, et dès qu'elle est parvenue, on sait comment, à s'emparer du sceptre que lui disputait un ivrogne imbécile, l'un de ses premiers soins est d'entrer en relations épistolaires directes avec Voltaire et avec Mme Geoffrin. A tous égards le choix est bon : Voltaire déclare ne se point mêler des « affaires de famille de sa Catau ». Mme Geoffrin a par toute l'Europe une inattaquable réputation de vertu et de *respectabilité*. De l'un elle veut obtenir cette *Histoire de Pierre le Grand* depuis longtemps promise et annoncée, par l'autre elle tient attentif à toutes ses actions le salon le mieux et le plus fréquenté de Paris. Si Rousseau, en qui elle pressent le véritable instigateur des bouleversements futurs, lui inspire une répulsion qu'elle ne prend point la peine de dissimuler, elle adresse à Buffon les produits naturels les plus extraordinaires de la Sibérie, ou les vestiges de son antique civilisation. Quand d'Alembert allègue sa mauvaise santé pour refuser d'entreprendre l'éducation du tsarevitch, elle ne lui en témoigne pas directement sa rancune et lui fait même décerner le titre de membre honoraire étranger de l'Académie des sciences; mais, dix ans plus tard, elle oppose une fin de non-recevoir ironique et hautaine à son intercession en faveur d'officiers français tombés

au pouvoir des Russes avec les confédérés polonais. Paul Petrovitch adoucit, il est vrai, l'humiliation de cet échec, lorsque, renouvelant à d'Alembert le regret de n'avoir pu profiter de ses leçons et répondant à sa principale objection, il ajoutait : « C'est le seul calcul inexact que vous ayez jamais fait. »

L'acquisition de la bibliothèque de Diderot en 1765 eut dans toute l'Europe lettrée un retentissement considérable. En tirant ainsi de peine un homme de génie dont, sans se ruiner, elle



Statue de PIERRE LE GRAND, par Falconet (1782).

assurait le repos et dotait la fille, Catherine mettait un terme aux traverses et aux dangers que l'achèvement clandestin de l'*Encyclopédie* lui faisait courir chaque jour. La Russie avait alors pour ambassadeur à Paris le prince Dimitri Galitzine, que Voltaire appelle quelque part « l'espion du mérite et de l'infortune ». C'était lui qui avait signalé à l'impératrice la gêne de Diderot ; ce fut lui encore qui, sur le conseil du philosophe, désigna Étienne-Maurice Falconet comme l'artiste le plus capable de donner corps et vie au monument que Catherine voulait élever à son glorieux prédécesseur Pierre Ier. Les bases du traité furent promptement arrêtées de part et d'autre ; dès le mois de septembre 1766, Falconet put partir pour Pétersbourg avec

son élève favorite, Mlle Collot, et une équipe d'ouvriers recrutés par ses soins. Tout d'abord les choses marchèrent au mieux : Catherine admit aussitôt le statuaire dans sa familiarité, aplanit les premières difficultés inhérentes à une entreprise aussi colossale et ne dédaigna pas d'échanger durant plusieurs années avec l'artiste des billets où tantôt elle apaisait ses méfiances, tantôt le consultait sur une acquisition future ou sur un embellissement projeté, tantôt enfin s'informait avec une curiosité flatteuse des progrès de la maquette. La jalousie de Betzki, président de l'Académie des Beaux-Arts, qui suscitait à Falconet d'incessantes tracasseries, le caractère irritable et soupçonneux du statuaire, les angoisses que lui causa la fonte de son groupe dont il dut surveiller lui-même l'exécution, ne tardèrent pas à lui rendre odieux le séjour de Saint-Pétersbourg, et de son côté, l'impératrice, prévenue ou lassée, ne lui donnait plus que de loin en loin quelques marques d'intérêt ; si bien que Falconet, abreuvé de dégoûts, n'assista point à l'inauguration de son œuvre et qu'il était rentré depuis cinq ans en France quand, le 23 août 1782, les derniers voiles tombèrent aux applaudissements de la foule et au fracas des mousqueteries.

Diderot n'avait pas toujours la main heureuse : il crut faire merveille en obtenant du prince Galitzine que l'économiste Pierre-Paul Le Mercier de La Rivière fût invité à se rendre en Russie pour y appliquer les théories de son gros livre : *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Arrivé à Pétersbourg en 1767, durant un séjour de l'impératrice à Moscou, La Rivière installa pompeusement des bureaux dans le palais qu'il avait loué, manifesta très haut son opinion sur des réformes selon lui indispensables, et se fit une foule d'ennemis, au premier rang desquels il faut citer Falconet. Vainement Diderot proclamait dans une de ses lettres au vindicatif sculpteur, que « Montesquieu a connu les maladies et que celui-ci (La Rivière) indiquait les remèdes ». Après quelques audiences Catherine invita La Rivière à chercher ailleurs un champ d'expériences : « Il nous supposait à quatre pattes, écrivait l'impératrice à Voltaire, et très poliment il s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière. » Catherine n'entendait pas raillerie sur ce chapitre. On en eut de nouveau la preuve quand parut le *Voyage en Sibérie* de l'abbé Chappe d'Auteroche (1768, 3 vol. in-4° et atlas). Chargé par notre Académie des sciences d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le Soleil (1761) et même gratifié par l'impératrice Élisabeth, à son passage à Saint-Pétersbourg, d'une somme de 1 000 roubles,

Chappe joignit à la relation scientifique de son expédition diverses observations sur la constitution, l'état actuel et l'avenir de la Russie. Catherine vit dans ces remarques communiquées, dit-on, à l'abbé par le baron de Breteuil, le marquis de l'Hôpital et un ambassadeur suédois, l'influence personnelle de Choiseul et en conçut la plus violente irritation. Si l'on ne peut lui attribuer avec certitude le pamphlet intitulé : *Antidote ou Examen d'un mauvais livre superbement imprimé*, etc. (Amst. 1771-1772, 2 parties in-8°), non plus qu'une *Lettre d'un Scythe franc et loyal à M. Rousseau, auteur du Journal de Bouillon* (Amst., 1771, in-8°), il est hors de doute que ces deux réfutations ont été directement inspirées par elle et que plus d'une page de l'*Antidote* porte son empreinte.

Elle dut recourir à d'autres armes pour empêcher la divulgation des *Anecdotes sur la révolution de Russie en 1762*, que Rulhière lisait à qui voulait les entendre et dont les révélations intempestives devaient être conjurées à tout prix. Ni l'intervention assez molle de Diderot dans l'affaire, ni la menace d'un embastillement arraché par M. de Chotinski, ministre de Russie en France, à Sartines, ni l'offre d'un nouveau poste politique en Russie même, ni des propositions pécuniaires offensantes, ne purent déterminer Rulhière à jeter au feu son manuscrit : tout ce que l'impératrice obtint fut qu'il s'engageât par serment à ne le point publier tant qu'elle vivrait, et, de fait, les *Anecdotes* ne virent le jour qu'en 1797, au lendemain de la mort de Catherine, que Rulhière avait depuis six ans précédée dans la tombe.

Cette négociation laborieuse à peine conclue, et tandis qu'il lui fallait réparer les dommages causés par la peste de Moscou, réprimer la révolte de Pougatchef, prendre sa part des luttes qui aboutirent au démembrement de la Pologne et engager contre les Turcs toute une série de campagnes, Catherine trouve assez de temps pour traduire, avec quelques-uns de ses favoris, le *Bélisaire* de Marmontel et assez d'argent pour enlever à la France la galerie de Crozat, baron de Thiers, premier noyau du splendide musée actuel de l'Ermitage. C'est Diderot qui se charge, cette fois avec succès, des pourparlers préliminaires, et c'est au cours d'un entretien avec les héritiers de Crozat que lui échappe une répartie significative : comme le comte de Broglie, frère du maréchal, lui demandait en regardant son habit noir « depuis quand il était en deuil des Russes. — Si j'avais à porter le deuil d'une nation, monsieur le comte, je n'irais pas la chercher si loin. » Bientôt, cédant enfin aux sollicitations de Falconet et de Grimm, et aux inspirations de sa sincère reconnaissance, il entre-

prit le voyage ou plutôt le pèlerinage de Saint-Pétersbourg. Il en revint, chose rare, avec la même ferveur. Durant ce séjour qui, pensait-il, durerait quelques semaines et qui se prolongea cinq mois (septembre 1773-février 1774), il vit librement l'impératrice presque chaque jour, et de ces entretiens sont sortis de nombreux *feuillets*, comme il les appelait, où il condensait les réflexions, les aveux ou les conseils provoqués par cette causerie. L'un de ces feuillets, encore inédit, trouvera ici sa place toute indiquée, car Diderot y préconise un soin que les souverains et les hommes de génie soucieux de leur gloire n'ont en aucun temps dédaigné.

Sur les gens de lettres de France.

« Il n'y a presque pas un homme de lettres en France, excellent, médiocre, mauvais, qui ne pense à faire un hommage de ses productions à Votre Majesté Impériale.

« J'ai souvent été leur commissionnaire : il est difficile que Votre Majesté Impériale ait eu pour tous ces pauvres diables-là plus de mépris que moi.

« Cependant, je pense qu'il serait bien de leur ordonner un mot de réponse par l'un de vos secrétaires ; ils s'en tiendraient, et avec juste raison, si honorés !

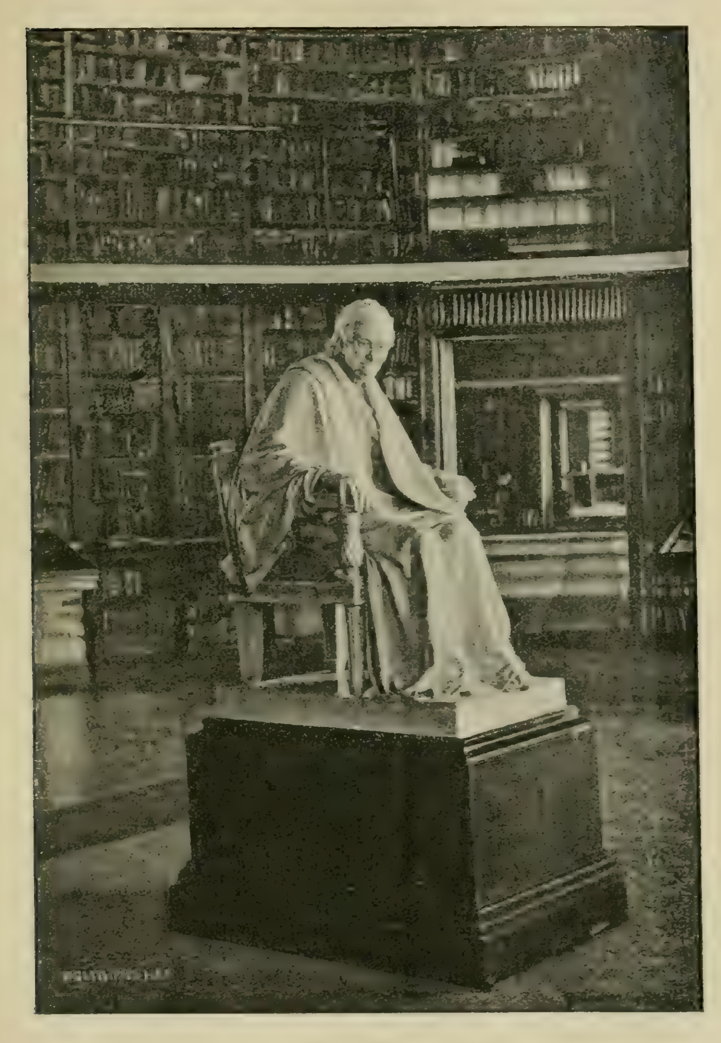
« Il n'est si mince auteur en France qui ne soit remercié de son ouvrage s'il s'avise d'en adresser un exemplaire au roi ou au ministre. Quant aux bons auteurs, je crois la chose presque indispensable. Les grands hommes font les grandes actions, mais ce sont les grands auteurs qui les immortalisent.

« Il y eut certainement des héros avant Achille et Agamemnon, mais leur mémoire est restée ensevelie dans la nuit des temps, parce qu'ils ont manqué d'une bouche sacrée qui les célébrât.

« L'historien transcrit le fait à la postérité, l'orateur le célèbre, le poète le chante et le statuaire le représente.

« Ces hommes sont les trompettes de la Renommée ; sans eux ou les faits s'oublient, ou la tradition, qui altère tout, les rend fabuleux ».

Grimm avait accompagné Diderot en Russie. De ce premier voyage (il en fit un second en 1777) date ce rôle de « factotum » et de « souffre-douleurs » qui lui valut la confiance de l'impératrice et qui, si l'on juge par les deux volumes de lettres qu'a publiés M. J. Grot, n'était point du tout une sinécure.



Statue de VOLTAIRE, par Houdon,
à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg.

Sans titre officiel bien défini, Grimm fut à Paris, durant vingt ans, le dispensateur des grâces de Catherine et le trésorier chargé de solder ses fantaisies ou ses bienfaits. Souvent aussi c'est par sa plume qu'elle remercie de la dédicace d'un livre ou de l'envoi d'un tableau. C'est encore par ses soins qu'elle acquiert la bibliothèque de Voltaire et pensionne le fidèle Wagnière chargé de reclasser les livres dans l'ordre (ou plutôt dans le désordre) qui les groupait à Ferney. Plus heureux que ceux de Diderot, aujourd'hui disparus et qui, selon une clause du contrat de 1765, débarquent à Saint-Pétersbourg, quelques mois après sa mort, ces fidèles compagnons de lutte et d'étude qu'on ne peut, malgré leur délabrement, feuilleter sans émotion, sont aujourd'hui placés à la Bibliothèque Impériale, dans une rotonde dont la statue assise de Voltaire, chef-d'œuvre de Houdon, occupe le centre.

A peine Panckoucke a-t-il annoncé une nouvelle édition préparée sur les manuscrits acquis des héritiers, que Catherine donne l'ordre à Grimm de souscrire à cent exemplaires. Un moment même elle songe à faire reconstruire dans l'un de ses parcs le château de Ferney. Mais peu à peu sa ferveur se calme ; ce qu'elle veut avant tout, c'est qu'on n'imprime point, telles quelles, les lettres à Voltaire, et qu'on lui en restitue les originaux. Elle ne dissimule pas sa méfiance et son dédain pour l'entrepreneur de l'édition de Kehl, Beaumarchais, qui s'est pourtant simplement substitué à Panckoucke. Elle refuse jusqu'à l'hommage que Moreau le Jeune veut lui faire des estampes destinées à cette édition.

La génération littéraire qui vient n'est plus celle qu'elle a connue, et les idées nouvelles ne sont pas plus en faveur auprès d'elle que les hommes nouveaux qui les propagent. Sénac de Meilhan lui-même, qu'elle avoue avoir fait venir sans révéler pourquoi, et dont le voyage a pour but ostensible un projet d'Histoire de la Russie, ne trouve point grâce à ses yeux. « J'ai eu deux ou trois conversations avec lui, écrit-elle à Grimm le 1er septembre 1791, il aime à endoctriner, et ceux qui l'écoutent savent déjà tout ce qu'il va dire ; outre cela, il ne sait pas trop s'il est, comme tous ses amis, démagogue ou bien royaliste, selon ses anciennes charges, mais je pense que cela est très indifférent. »

Parmi les derniers familiers étrangers admis à l'Ermitage ou à Tsarskoë-Sélo on ne peut guère citer que le prince de Ligne et le comte de Ségur. L'impératrice doit au premier le surnom masculin qu'elle a gardé ; le second entreprit de lui enseigner les règles de la prosodie française et dut y renoncer. Il fut surtout

l'un des auteurs attitrés de ce petit théâtre de l'Ermitage dont la troupe et le répertoire trahissaient le goût permanent de Catherine pour notre langue, et où elle fit elle-même représenter une demi-douzaine de saynètes et de proverbes, peut-être retouchés par l'ex-comédien Destat.

La Révolution éclate et gronde. Catherine héberge et défraie le comte d'Artois, admet Bouillé au nombre de ses généraux, et transmet, toujours par le canal de Grimm, des subsides aux émigrés errants en Allemagne; mais c'en est fait de ses sympathies pour la patrie de Voltaire et de Diderot, et l'on prétend même que le buste du premier disparaît de ses appartements. A peine Grimm ose-t-il lui recommander le peintre Doyen, qui fuit devant l'orage et qui doit passer par la « quarantaine politique » avant d'obtenir une commande. Mme Le Brun n'est guère mieux accueillie quand elle peint les portraits des grandes-duchesses Alexandrine et Hélène, filles de Paul; elle attribue dans ses *Souvenirs* son insuccès à une correction demandée par Zoubof et soi-disant exigée par l'impératrice. Celle-ci n'en dit rien dans deux de ses dernières lettres à Grimm, où elle apprécie en termes peu flatteurs le talent de Mme Le Brun, et l'on peut douter qu'elle lui eût donné rendez-vous, comme le prétend cette artiste, pour commencer son portrait, le jour même où elle tomba foudroyée par l'apoplexie (17 novembre 1796).

A cette date, capitale dans l'histoire extérieure et intérieure de la Russie, s'ouvre une ère nouvelle et toute différente. Paul Ier s'acharne à détruire, autant qu'il est en son pouvoir, les créations de sa mère, et c'est de Saint-Pétersbourg même que Joseph de Maistre lance ses plus éloquents anathèmes contre les idées et les hommes dont elle fut la protectrice. Qu'importent ces réactions passagères à la postérité? Le nom de la souveraine est pour nous inséparable de ceux de Voltaire, dont elle saluait l'apogée sans y mêler, comme Frédéric, une arrière-pensée de jalousie littéraire; de Diderot, qui lui dut une sécurité matérielle et morale jusqu'alors toujours précaire; de Falconet, enfin, qui, payant la dette des deux peuples, a, dans l'inscription d'une concision sublime gravée sur le socle de son chef-d'œuvre, consacré la double et légitime immortalité de Pierre Ier et de Catherine II.

Maurice TOURNEUX.



BEAUX-ARTS

L'Art russe.

Un érudit historien, M. Darcel, faisant une incursion dans l'art russe, a écrit : Cet art « est, pour ainsi dire, une découverte de la critique moderne ; aussi est-il encore presque méconnu en Russie même... La Russie, qui se trouve sur le chemin des migrations qui sont venues successivement des hauts plateaux de l'Asie envahir et peupler l'Europe, et qui sert de limite au monde oriental et au monde occidental, a dû subir à toutes les époques, aux plus reculées comme aux plus récentes, une influence particulière ». Cette opinion résume avec précision toutes les connaissances et toutes les hypothèses actuelles sur les origines et sur le développement de l'art russe. Les tumulus du Bosphore cimmérien ont livré, en effet, les preuves de l'influence de la civilisation antique apportée au milieu des peuplades scythes par ces colonies grecques de marchands et d'artistes, que Thèbes, la Ville aux Cent-Portes, avait fondées sur le littoral du Pont-Euxin. Tout ce qu'ils ont gardé fidèlement pendant de nombreux siècles, à l'abri du vandalisme, et que montre actuellement avec orgueil le Musée de l'Ermitage : vases en or, en argent et en bronze, couronnes, armures, bijoux, terres cuites, ustensiles de ménage et de sacrifices,



Terres cuites antiques,
trouvées dans les fouilles de Kertch (Crimée).

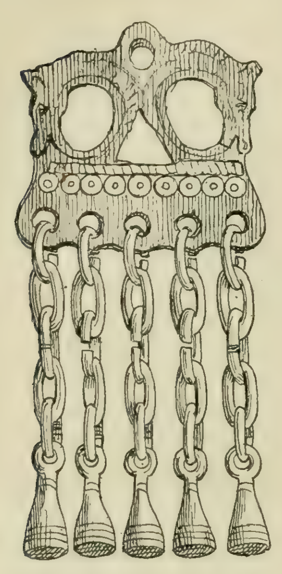
outillage de la parure féminine, etc., permettent d'établir la filiation directe de mœurs et de coutumes entre les habitants de ces colonies et ceux de la Russie méridionale actuelle. Des broches et des épingles sont ornées de figurines de femmes qui portent le *stéphanè* de Junon, dont la ressemblance de forme et de décoration avec le *kakochnik* des jeunes filles russes est telle qu'il faut y voir une analogie originelle. Dans les cavaliers du collier d'or du roi de Koul Oba, les costumes ne diffèrent point de ceux des Cosaques actuels. Les harnachements consistant en un simple bridon de corde, sont encore aujourd'hui employés par les paysans de la région.



Terre cuite antique,
trouvée dans les fouilles de Kertch.

En ce même temps, et antérieurement peut-être, les peuplades de race aryenne descendent de l'Altaï, entre les rampes de l'Oural et les rives de la mer Caspienne ; traversent, en y laissant aussi des colonies nombreuses, la partie inférieure de la Grande-Russie, la Lithuanie, la Livonie, puis le Danemark, la Suède et la Norvège. Déjà en possession d'un art original, puisé aux sources vives du génie asiatique, elles en sèment partout sur leur passage les germes féconds. Après avoir poussé jusqu'aux confins du monde septentrional, cette marée humaine reflue. Au IXe siècle, les Varègues ou Scandinaves, traversant la Baltique, ou contournant les côtes par la Finlande, ici sous la conduite de Rurik, là

dirigés par Oleg, envahissent la Grande-Russie et la soumettent à leur domination. Ils apportent avec eux un art particulier, fait des traditions asiatiques combinées avec les inspirations nouvelles, écloses sous le ciel du Nord. Aucun édifice qui puisse servir de témoignage indiscutable n'est parvenu de cette époque. Peut-être l'architecture populaire offre-t-elle, dans les maisons de bois de paysans, des traces de l'influence exercée par l'invasion scandinave sur l'art autochtone? Dans l'ornementation sculpturale et graphique, cette influence est évidente. Elle a persisté très vivace et très féconde pendant de longs siècles, et n'a même point encore disparu de nos jours. Des manuscrits russes du xive siècle présentent des compositions décoratives, qu'on retrouve presque linéairement dans des manuscrits anglo-saxons, d'une physionomie scandinave très caractéristique. Quand on a visité les musées nationaux de la Russie et ceux de la Scandinavie, on reste profondément pénétré de l'impression d'une analogie complète d'inspirations générales et d'éléments constitutifs, dans la plupart des œuvres d'art décoratif, en bois, en pierre et en métal, qui appartiennent à ces périodes historiques lointaines.



Bijou trouvé dans les fouilles de Kertch.

Lorsque, à la fin du xe siècle, la Russie, avec Vladimir, se convertit au christianisme, l'art grec entre dans le pays avec la religion nouvelle. Des relations étroites et constantes s'établissent entre les deux nations. Kiev se couvre de monuments religieux d'architecture nettement byzantine, et devient rapidement une grande cité artistique, qui a l'ambition de lutter de magnificence avec Byzance. Elle s'enorgueillit de ses quatre cents églises, de sa cathédrale, de sa Porte d'or et de ses palais. En 989, des architectes grecs ont bâti la première église en pierre connue, la Dîme, qui servit longtemps de modèle pour les églises russes (1).

(1) *Histoire pittoresque de l'Architecture russe*, par Kiprianov.

Vinrent ensuite (1017-1037) la cathédrale de Sainte-Sophie, du même type, qu'Olympius du couvent de Petchersky, élève d'artistes grecs, décora de superbes mosaïques (1045); Sainte-Sophie de Novgorod, un des plus beaux monuments de l'art byzantin, œuvre du prêtre grec Joachim (1075-1086); l'église de Veliko Petchersk, dont l'intérieur resplendissait de dorures et de mosaïques. Dès le XIe siècle on voit paraître des églises à deux, trois, cinq, sept, neuf et treize dômes, coupoles ou flèches. Ces chiffres ont un symbolisme. Deux dômes rappellent les deux natures de Jésus-Christ; trois, la Trinité; cinq, les quatre évangélistes et le Christ; sept dômes évoquent l'idée des sept sacrements ou des sept dons du Saint-Esprit; neuf représentent les neuf hiérarchies célestes, et treize les Douze Apôtres et le Christ. En même temps, on commence à élever des murailles de pierre autour des villes et à les fortifier de tours.

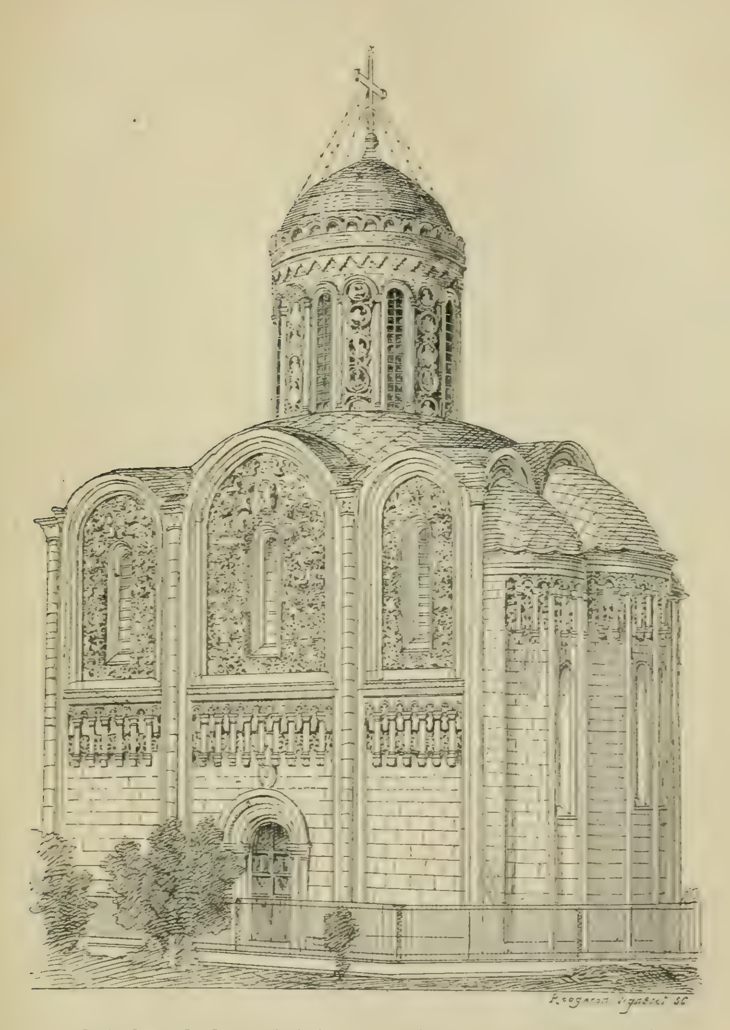


Vase antique en électrum, trouvé dans les fouilles de Kertch.

Le XIIe siècle est une grande période de production architecturale. On construit de nombreuses églises typiques : à Kiev, en

1108, la cathédrale de l'archange Michel, qu'on surnomme immédiatement « l'église aux faîtes d'or », en raison de ses quinze dômes recouverts de plaques dorées ; à Grodno, le couvent de Kolojane, un des plus remarquables monuments de l'art russe ; à Zvenigorod, la cathédrale de l'Assomption, le premier spécimen de construction carrée en édifice religieux ; au couvent de Bogolioubov, l'Intercession, et à Vladimir-sur-Kliazma, l'Assomption (1136-1161) et Saint-Dimitri (1194-1197). Viollet-le-Duc reconnaît dans ce dernier monument une influence grecque et non byzantine. A son avis, ni Sainte-Sophie ni ses dérivés n'ont servi de modèles. C'est aux églises de l'Arménie et de la Syrie qu'ont été demandés les clochers sveltes, les nefs étroites et hautes qui caractérisent cette cathédrale, et, après elle, la plupart des édifices religieux de ce temps et des siècles postérieurs. L'assimilation de l'art byzantin par l'art slave fut aussi rapide que complète, en raison de la similitude d'origines. Le premier ne devait pas moins que le second à l'Asie. « Pour tout ce qui touche la construction des voûtes, objet si important dans l'architecture byzantine, l'influence orientale asiatique ou iranienne, écrit Viollet-le-Duc, est bien autrement puissante que l'influence romaine. Il en est de même pour l'ornementation. La tradition de l'architecture romaine se perd, s'efface promptement à Byzance sous l'apport iranien. De même qu'à Rome les monuments étaient confiés le plus souvent à des artistes grecs, car les Romains n'ont jamais fourni d'artistes, de même à Byzance le gouvernement impérial s'adressait à des artistes asiatiques qui, depuis longtemps, possédaient leurs méthodes, leur art, dont il serait trop long d'énumérer les origines diverses, mais toutes issues du centre de l'Asie aux époques les plus reculées. » L'éducation des artistes et des ouvriers russes ne tarda pas à se faire. Depuis Iaroslav le Grand (1016-1054) jusqu'à André Bogolioubski (1157-1174), tous les monuments religieux et civils avaient été l'œuvre d'étrangers ; mais lorsque l'évêque de Vladimir, Jean, résolut de faire restaurer l'ancienne basilique de Notre-Dame, à Souzdal, il put trouver pour cette opération délicate des ouvriers indigènes. Kiev posséda même en ce temps-là un architecte célèbre, Pierre le Milonègue, qui, entre autres travaux importants, construisit au-dessous du monastère de Vydoubetzki, sur les bords du Dniéper, une muraille en briques, d'un travail si parfait que ses contemporains en parlaient comme d'une merveille.

En même temps que l'architecture, la Russie demande à Byzance l'iconographie sacrée, qui est la représentation artistique de la religion nouvelle. Les premiers empereurs avaient fait



Cathédrale de Saint-Dimitri, à Vladimir-sur-Kliasma (XIIe siècle).

de Byzance un immense musée, qui contenait les plus belles œuvres artistiques enlevées aux palais et aux temples de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie Mineure. Les peintres et les sculpteurs s'en inspirèrent d'abord exclusivement ; mais l'évolution de la théologie ne tarda pas à mettre obstacle au développement de l'art en supprimant, à partir du VIII[e] siècle, la représentation sculpturale de la Vierge et des Saints. L'iconoclastie lui porte un coup mortel. En 726, Léon III l'Isaurien signa un édit par lequel il ordonnait de détruire les images. Sauf une accalmie de quelques années, due à la tolérance de l'impératrice Irène et de Michel Rhangabé, cette période de persécution cruelle dura cent seize ans. Lorsque Théodora, mère et tutrice de Michel III, fit rétablir par le Concile de Constantinople le culte des images, il y eut dans l'art une certaine renaissance, qui produisit des œuvres originales. La Russie put donc, lors de sa conversion au christianisme, recevoir une iconographie religieuse d'une réelle valeur artistique, inspirée, dans une certaine mesure, de l'antiquité. Mais peu à peu l'art s'éloigne de la tradition hellénique, se fige dans un hiératisme imposé par une religion devenue toute de formules dogmatiques ; et lorsque du mont Athos, où ils s'étaient réfugiés après la prise de Constantinople par les Turcs, les peintres moines émigrèrent en Russie, l'art religieux devint exclusivement une industrie où l'orthodoxie domina les préoccupations artistiques. La Vierge et les Saints durent désormais être représentés en conformité étroite avec des types immuables, afin que chaque personnage fût aisément reconnu par des fidèles à l'esprit inculte et borné. On les fit, surtout dans la représentation



Fresque du XII[e] siècle.



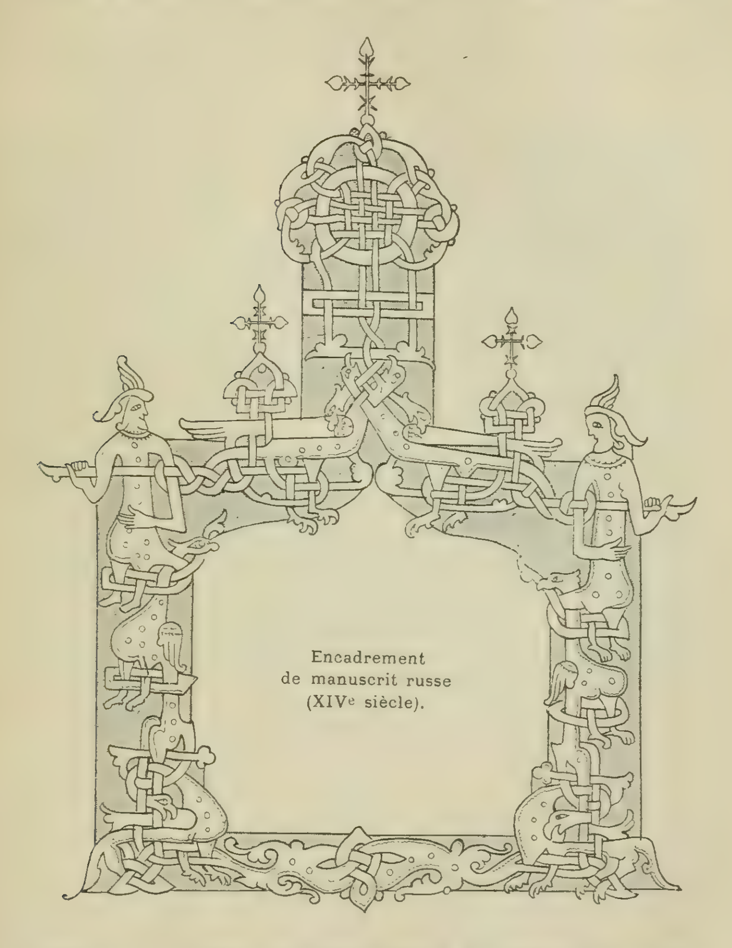
Fresque du XIIIe siècle.

de la femme, grands, rigides, maigres et couverts de vêtements épais cachant entièrement les formes ou ne les laissant même pas soupçonner. Les icones devaient, par le spectacle de l'ascétisme, moraliser les foules grossières attachées à la luxure. Les intérêts de la politique réclamaient en outre que l'expression plastique de la religion ne subît jamais d'altération, pour que ce puissant instrument de prosélytisme pût toujours fonctionner avec succès.

A la fin du XIIe siècle, la domination des Tatars, qui isola la Russie de l'Occident et restreignit ses relations à l'Asie, constitue une période nouvelle dans l'art, non la moins intéressante et la moins féconde. En remontant à sa source, l'art s'y revivifie et se développe dans une efflorescence splendide, témoignant ainsi de la puissance de ses instincts naturels. Viollet-le-Duc a exposé brillamment le caractère de cette évolution dans l'architecture : « Les Tatars, dit-il, trouvaient en Birmanie et dans ces vastes contrées de l'Asie dont ils étaient devenus les maîtres puissants, les diverses expressions plus ou moins modifiées de l'art hindou... Cet art, arrivé à la décadence, surchargé, présentait dans ses détails une richesse, une abondance de moulures et d'ornements qui sut séduire les Russes, et dès le XIIIe siècle, on voit, dans l'architecture de pierre, remplacer les dispositions simples qui se manifestaient dans l'église de l'Intercession de la Sainte-Vierge par une décoration extérieure plus compliquée. Alors apparaissent ces galbes, ces baies surchargées de moulures, ces colonnes galbées couronnées de chapiteaux ventrus, qui tendent à faire pénétrer plus profondément l'art russe du goût indo-mongolien, sans que cependant la première impression byzantine se puisse effacer alors, soit dans l'architecture, soit dans l'ornementation. » Les peintures et les sculptures décoratives, les enluminures de manuscrits montrent dans leurs compositions une exubérance de motifs de la fantaisie la plus pittoresque et de l'audace la plus truculente : ce ne sont qu'entrelacs inextricables, se déroulant en figures d'animaux incréés, aux formes compliquées et capricieuses.

L'influence asiatique fut telle dans l'art russe qu'après l'affranchissement de la domination tatare, elle domine encore toutes les autres et provoque des œuvres dont l'originalité, inconnue jusque-là, caractérise une période nouvelle, la plus éblouissante et la plus longue de toutes celles qu'on peut déterminer avec quelque précision dans l'histoire artistique de la Russie. Aussi, pendant que le Bas-Empire s'effondrait misérablement dans la pourriture d'une civilisation corrompue jus-

qu'aux moelles, que Byzance tombait aux mains des Turcs, la Russie, prospère et glorieuse, créait un art superbe, original et


Encadrement de manuscrit russe (XIVe siècle).

fécond, qui a produit des chefs-d'œuvre dans toutes ses parties, l'architecture, la peinture, l'orfèvrerie, le mobilier, les étoffes, la broderie, etc.

Au xve siècle, l'avènement de Jean III Vassilievitch ouvre une période nouvelle, celle de l'influence occidentale. Le souverain appelle de Pskov des maçons qui avaient appris leur métier sous des maîtres allemands; l'expérience coûteuse qu'il venait de faire des artistes russes dans la construction de l'Assomption, lui avait paru suffisante; l'église, à peine achevée,



Salle du Palais du Belvédère ou Téréma, au Kremlin de Moscou (fin du XVe siècle).

menaçait ruine. Il mande à Moscou, en 1473, l'architecte italien Fioraventi, qui prend en Russie le nom grec d'Aristote, et lui confie la mission d'élever une nouvelle cathédrale sous le même vocable. Fioraventi adopta un style mi-byzantin, mi-lombard, avec voûtes couronnées de cinq dômes que supportent au centre des piliers circulaires. Sur les ordres du même prince, Marco et Pietro Antonio bâtissent, de 1485 à 1499, l'Annonciation, en forme carrée, à neuf dômes, avec voûtes en anses de panier, soutenues par des piliers carrés, auxquels aboutit le chœur posé sur des arcades de plein cintre et entouré de balus-

trades; la Granovitaïa Palata ou Palais anguleux, les murailles et les tours du Kremlin. L'architecte Aleviso est chargé de construire, sur l'emplacement de l'église du grand-duc Jean Kalita, la cathédrale de l'Archange-Michel et le palais du Belvédère ou Téréma. A l'imitation du souverain, beaucoup de riches particuliers se donnent le luxe de demeures en pierre, d'un caractère artistique. Pendant le règne de Vassili Ivanovitch (1505-1533), qui partage en matière d'art étranger les idées de son prédécesseur (1), on voit apparaître de nouveaux types d'édifices religieux, entre autres l'église de Saint-Pierre-le-Métropolite, du couvent de Vysokopetrovsk, de forme octogonale, posée sur un parapet de pierre, et des églises en forme de tours. Mais voilà que, tout à coup, sous Ivan le Terrible (1533-1582), une réaction violente s'opère contre l'influence étrangère. Un artiste russe, dont le nom est resté inconnu, élève en 1554 Vassili Blajennoï, le défi le plus audacieux qui ait



Vassili Blajennoï, à Moscou (XVI[e] siècle).

(1) Karamzine, dans son *Histoire de Russie*, apprécie ainsi l'œuvre de ces deux princes : « Les arts passèrent facilement de l'Europe dans notre pays, grâce aux efforts de Jean et de Vassili ; car ces princes, inspirés par un véritable génie, mirent tous leurs soins à introduire en Russie, sans aucun égard aux préjugés de superstition ni aux craintes des esprits timides ou opiniâtres. » Cette opinion surprend de la part d'un écrivain qui s'est, pendant toute sa vie, montré le défenseur énergique des traditions nationales.

jamais été jeté à l'architecture classique, occidentale ou byzantine. L'Asie a reconquis sa prépondérance, qui se manifeste avec exubérance par l'emploi des encorbellements à la base des coupoles, des gâbles au-dessus des baies, des toits bulbeux à couvertures côtelées, résillées, gironnées ; des étages octogones surmontés de pyramides et de lanternons, que terminent des couronnes bulbeuses ; et par la décoration extérieure, polychrome, au moyen de peintures ou de céramique. Pendant toute la seconde partie du XVIe siècle et tout le XVIIe, Vassili Blajennoï fera école. Dans l'église de la Nativité de la Sainte-Vierge, de Poutinski ; dans la chapelle de la Vierge-d'Ibérie (1628-1653), au Kitaï Gorod de Moscou ; dans les églises d'Ostankino, de Kramobinax, de Mederdov, les architectes lui ont emprunté plus d'un élément typique de construction et de décoration. Ivan le Terrible donna une vive impulsion à l'architecture nationale ; il avait institué à Moscou un bureau des Constructions en maçonnerie, chargé de surveiller tous les travaux et de diriger les nombreuses manufactures de briques, qui fournissaient les matériaux aux maçons. Pendant que s'élevaient, en pierre et en brique, tant d'édifices nouveaux, religieux, publics ou privés, la construction moscovite de bois était loin d'être abandonnée, et l'on continuait à bâtir, d'après les types traditionnels, des maisons et des hôtels privés en charpente, à toits ornés de flèches et de coupoles, d'une forme aussi originale que pittoresque.

Le successeur d'Ivan, son fils Féodor (1584-1598) ne montra pas moins de goût pour les arts, et contribua à leur développement. Les peintres, les mosaïstes, les orfèvres, les joailliers, les brodeurs, etc., sont nombreux et produisent les merveilles de cette époque, qu'on admire au musée du Kremlin. Karamzine raconte que, lors de son voyage à la cour du tsar, l'évêque grec, Arsène, fut étonné de voir sur les murs du palais d'Irène de très belles mosaïques ; à l'intérieur, une quantité d'énormes vases en or et argent, les uns de formes de quadrupèdes, tels que licornes, lions, ours et cerfs, etc. ; d'autres en forme d'oiseaux, pélicans, cygnes, faisans et paons, d'un tel poids que douze hommes pouvaient à peine les transporter d'un endroit à l'autre. Ces vases extraordinaires se fabriquaient à Moscou. Sous ce règne, on commence à faire de la peinture laïque dans les édifices, notamment dans les deux palais Balchaïa Granavitaïa et Zolataïa Granavitaïa. Les sujets en sont empruntés à l'histoire nationale, à la nature, aux allégories et aux personnifications morales et philosophiques. Cette innovation caractérise l'école de Moscou, qui, à partir de cette période, devient la plus brillante

et la plus féconde. On divise la peinture russe ancienne en deux grandes écoles : l'école de Novgorod et l'école de Moscou. La première est l'école primitive ; ses reproductions se rapprochent fort des types byzantins. Elle conserva la tradition immuable du mont Athos. La seconde conquit rapidement une certaine indépendance, et se désintéressa moins de l'étude de la nature et des conceptions dramatiques. Alors que Novgorod, imbu d'hiératisme, recherchait les fonds noirs, les chairs foncées, les traits durs et accentués, les plis des vêtements carrés et les hachures pro-



Place Rouge ; Vassili Blajennoï ;
la Porte de Spassky du Kremlin, à Moscou.

fondes, Moscou donnait aux physionomies de ses personnages une certaine douceur, de la grâce, même un peu d'expression passionnelle, caressait plus délicatement les contours, broyait des couleurs blondes, cendrées, et visait à l'observation de la forme humaine. Les grandes compositions historiques ou légendaires sont plutôt le fait de ces artistes que des peintres de Novgorod, moins aptes à grouper de nombreux personnages et à inventer de vastes sujets. Les fresques des cathédrales de l'Ascension et de l'Archange-Michel, au Kremlin, leur font grand honneur. La composition du *Jugement dernier*, qui a été reproduite à des milliers de copies de toutes dimensions et de tous mérites, est une œuvre magistrale, troublante, qui fait songer, en certaines parties, à l'*Enfer* d'Orcagna. Il y a une poésie grandiose dans cette

invention colossale d'un génie à demi barbare. Évidemment,



Miniature de manuscrit russe (XVII[e] siècle).

l'école de Moscou a subi profondément l'influence de nombreux artistes étrangers, grecs ou occidentaux, qui à diverses époques



Église de Pokrova, à Fili (fin du XVIIe siècle).

ont collaboré à la décoration des monuments du Kremlin. Sous le règne de Théodore, métropolite de Moscou, proclamé patriarche souverain, en 1591, un incendie détruisit une partie de Moscou. D'après Kiprianof, elle fut rebâtie par des artistes italiens et allemands. Au XVIIe siècle, on élève des clochers séparés des églises, non loin de la porte occidentale, et surmontés de dômes en forme de couronne impériale; les galeries et chœurs des XIVe et XVe siècles sont abandonnés. Cependant on maintient la division ancienne du sanctuaire en trois hémicycles faisant saillie du côté de l'orient. Le type principal de cette nouvelle méthode est la cathédrale de l'Épiphanie, bâtie au couvent de Bratsky, à Kiev, en 1693.

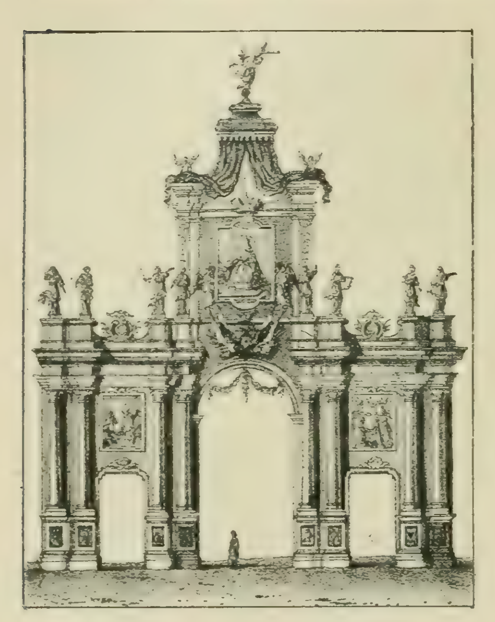
La dynastie des Romanov n'apporta pas à ses débuts de modifications sensibles aux formes de l'architecture nationale; néanmoins les tendances d'esprit d'Alexis Mikaïlovitch et de Féodor étaient plus pour les idées nouvelles étrangères que pour le traditionnalisme russe. Alexis fait reviser les livres saints, fonde le premier théâtre de Moscou, noue des relations de commerce avec la France et institue une académie gréco-latine. Une révolution est imminente, qui transformera de fond en comble la Russie, sa politique, son administration, ses habitudes et son art. Pendant la première partie de son règne, où Moscou est encore la capitale de l'Empire, Pierre le Grand s'inspire en architecture des édifices qu'il a vus en Hollande, pendant son séjour à Saardam, comme charpentier de navires. Les églises qu'il a fait construire sont de forme octogonale ou circulaire, à deux étages et à un seul dôme; une abside demi-circulaire renferme les trois hémicycles traditionnels. Sur le modèle d'un monument de Rotterdam, la tour de Soukarev est érigée en l'honneur du régiment de Streltsy, commandé par le colonel de ce nom, qui seul resta fidèle au souverain lors de l'émeute de 1689. Quand le grand tsar résolut de transférer le gouvernement de Moscou à Pétersbourg, il appela à lui de nombreux artistes européens et leur confia la construction et la décoration de la nouvelle cité, la capitale moderne de l'Empire, dont son génie étendait chaque jour les frontières. Les Français sont en majorité. François Lefort, neveu du premier ministre, avait été chargé d'engager à Paris des artistes de toutes professions. Il amena à Pétersbourg, entre autres, Alexandre Le Blond, architecte du plus grand talent, qui fut, à son arrivée, nommé premier architecte de l'empereur; Pinault, sculpteur ornemaniste; les peintres Louis Caravaque et Jean-Marc Nattier, et toute une bande de tapissiers de la Manufacture royale des Gobelins. L'art russe devient un

art occidental; l'influence asiatique ou byzantine disparaît. Après l'incendie de Moscou, en 1737, sous le règne d'Anne, les architectes reconstruisent les églises dans les formes des types classiques; ce ne sont que portiques, colonnades, coupoles, frontons, empruntés aux temples grecs et romains. L'impératrice, veuve du duc de Courlande, et son successeur, Ivan VI de Brunswick, disgracient les artistes français, pour leur substituer des allemands; mais Élisabeth remet les premiers en faveur. Quand elle créa l'Académie des Beaux-Arts, elle choisit comme professeurs exclusivement des maîtres parisiens. L'histoire artistique du règne de Catherine II semble un chapitre détaché de l'histoire de l'art français. Tous les grands artistes du temps, peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, orfèvres, etc., ou sont invités par la tsarine à venir à Pétersbourg, ou reçoivent d'elle des commandes importantes, ou voient leurs œuvres achetées par ses ordres. Elle ne veut d'abord avoir que des architectes français. Wallin de la Mothe bâtit dans les styles Louis XV et Louis XVI, dans le goût le plus délicat et avec l'allure la plus monumentale, les deux petits palais de l'Ermitage, le palais du duc d'Oldenbourg, et le palais de l'Académie des Beaux-Arts. De Wailly, l'auteur de l'Odéon et du Grand-Théâtre de Bruxelles, reçoit des offres magnifiques pour venir à Pétersbourg. Il refuse; mais, sur la demande de l'impératrice, il ouvre une



Église d'Ostankino, près Moscou (XVIIe siècle).

école d'architecture pour des jeunes gens pensionnés par le gouvernement. Trois des plus célèbres architectes modernes de la Russie, Volkov, Bagenov et Estarov, furent ses élèves. Leur éducation artistique n'avait naturellement rien que d'exclusivement occidental ; l'art russe leur resta fermé. De Wailly envoya à Pétersbourg de nombreux plans d'édifices. Clérisseau reçut de Catherine II la commande d'une restitution de villa romaine pour le parc de Tsarskoë-Sélo, sa résidence favorite, et d'une porte monumentale pour Pétersbourg, érigée en commémoration de son couronnement à Moscou. Aux Français succédèrent des Italiens, qui continuèrent de bâtir à la grecque, à la romaine et à la française, avec mauvais goût toutefois. Ce fut le seul changement produit par leur venue. Les Français, la révolution passée, rentrèrent en faveur auprès des souverains et s'imposèrent de nouveau avec tant d'éclat que la plupart des monuments de la Russie sont leur œuvre. Toutes les constructions religieuses ou civiles, non seulement à Pétersbourg, mais à Moscou et dans les autres villes importantes de l'Empire, présentent le caractère d'imitations, de copies ou de transpositions de monuments de l'antiquité classique. Mais il semble qu'en adoptant les formes de l'art antique, transmises par l'intermédiaire des artistes occidentaux, la Russie, par intuition du passé autant qu'en conformité avec le goût du temps, soit revenue spontanément au



La Porte Rouge, à Moscou (1742).

système de la décoration architecturale tel que le pratiquaient les anciens. Les artistes ne restaurent point seulement l'emploi des bas-reliefs et des statues sur les édifices, des portiques, des colonnes rostrales, des frises et des frontons; ils renouent les traditions de la polychromie et de la peinture dans la décoration sculpturale. Quand Alexandre Ier résolut d'avoir sur les bords de la Néva, comme le pape sur les bords du Tibre, un symbole monumental de son autocratie religieuse, il s'adressa non point à un artiste russe, mais à un architecte français, Ricard de Montferrand; et ce ne furent ni



Notre-Dame-de-Kazan, à Saint-Pétersbourg (XVIIIe siècle).

le Kremlin, ni Kiev, ni Novgorod qui fournirent les modèles ou les éléments d'inspiration de l'œuvre nouvelle, mais Rome, Athènes et Paris : Saint-Pierre, le Panthéon d'Agrippa, la Sainte-Geneviève de Soufflot et les Invalides de Mansart. C'était une abdication officielle de l'art national.

La seconde partie du XIXe siècle apportera dans l'art russe une révolution radicale, qui le ramènera à ses origines nationales.

Le mouvement littéraire inauguré par Pouchkine, Lermontov, etc., avait été accompagné de la création d'une école historique très sérieuse. Des érudits étudièrent avec ardeur l'architecture moscovite et publièrent des ouvrages importants sur les cathédrales, les églises et les monastères de Moscou, de Nijni-Novgorod, de Kiev, de Rostov, de Vladimir, etc. L'Académie impériale des Beaux-Arts, dont l'enseignement jusque-là avait été

exclusivement classique, prit intérêt à ces œuvres si originales et en introduisit l'étude dans ses cours d'architecture. Il se produisit alors une réaction contre l'art étranger, et lorsque Nicolas, reprenant le projet d'Alexandre Ier, décida la construction à Moscou d'une cathédrale, le Sauveur, en actions de grâces de la retraite des Français en 1812, il voulut que tout dans le monument fût national, sans ingérence ni collaboration étrangères d'aucune sorte. Un artiste russe, Tonn, en a dressé les plans; des maçons russes l'ont bâti; des sculpteurs russes ont fait la statuaire; l'Académie des Beaux-Arts a été chargée de la peinture et de toute l'ornementation; les iconostases, les grilles, les portes, les lampadaires, les vases sacrés sont l'œuvre de bronziers et d'orfèvres de Pétersbourg et de Moscou. L'architecture de ce colossal monument, qui a coûté de très nombreux millions, est inspirée de l'Assomption du Kremlin et de l'Intercession de la Sainte-Vierge de Pokrova. On y retrouve les mêmes pilastres, les mêmes portes à arcs cintrés, les longues fenêtres placées au milieu d'une arcature aveugle, les mêmes tympans des cintres, les mêmes genres de coupoles. Mais combien, sous le rapport de la grâce, de l'harmonie, il y a loin de cette adaptation compliquée aux types originaux! Quand on songe à Vassili Blajennoi, à cette merveilleuse et géniale création, d'une

Cathédrale du Sauveur, à Moscou (XIXe siècle).
Tonn, architecte.

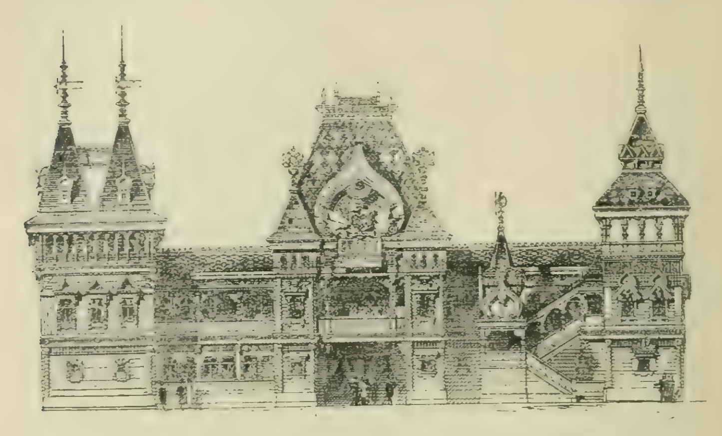
truculence si épique; à l'église d'Ostankino, une féerique fantaisie, où l'esprit le plus audacieux a entassé d'exquises inventions de formes et de décoration, la comparaison n'est point à l'avantage de l'édifice moderne, malgré la profusion des ornements variés, de la richesse des matériaux et de la préoccupation de



Hospice de Volkovo, à Saint-Pétersbourg (XIX[e] siècle).
Haberzettel et Tomischko, architectes.

faire grand et superbe. Le Sauveur a été la première œuvre de la renaissance de l'art national. La conception en remonte à une période où le mouvement n'avait point encore pris le caractère de manifestation sociale que le patriotisme lui a donné plus tard. Évidemment l'imagination de Tonn n'a point été emportée, par les circonstances, au delà de la préoccupation de réaliser avec soin une décision impériale, exclusivement motivée par l'idée inspiratrice du monument.

Sous Alexandre II, l'influence occidentale, continuée par les Allemands et par les Français, alternativement en faveur, met momentanément obstacle au développement rapide de cette renaissance, qui ne se manifeste que par de rares et timides créations, accueillies plus avec curiosité qu'avec enthousiasme. Mais voilà que tout à coup, emportée par les événements politiques et par les idées nouvelles, qui ont germé profondément dans la nation, la Russie fait résolument volte-face et, pour ainsi dire, ferme la fenêtre que Pierre le Grand avait ouverte sur



La Section russe à l'Exposition de Paris en 1878.
Ropett, architecte.

l'Occident. Elle entend vivre désormais de sa vie intellectuelle propre. Les types d'architecture nationale sont remis en honneur; les arts industriels s'inspirent des formes et de la décoration des œuvres anciennes. La peinture, ne pouvant rien réclamer des écoles religieuses de Moscou et de Novgorod, figées dans l'hiératisme byzantin, retourne résolument du côté de la nature, du peuple et de l'histoire nationale, qu'elle étudie avec passion et interprète avec habileté. Cette évolution n'est point un accident; elle constitue une des formes du grand mouvement social qui a si profondément modifié la Russie pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Aux peuples qu'elle annexe chaque jour, reprenant peu à peu possession de son berceau, la Russie veut imposer sa domination par la conquête des intelligences et par

l'assimilation des mœurs. Un art national nettement accusé lui est donc indispensable, car elle refait aujourd'hui ce qu'elle a accompli il y a mille ans, avec les modifications d'idées et de formes imposées par les progrès de la civilisation moderne. Un



Église à Babaïevo (gouvernement de Kostroma).
J. Gornostaev, architecte,

des initiateurs du mouvement, le fondateur du Musée de Moscou qui a été un instrument puissant d'action, appréciait ainsi le rôle que l'art doit jouer dans l'œuvre d'expansion de la Russie : « Le Musée voudrait amener l'industrie russe à faire exclusivement usage, dans sa partie artistique, de l'ancienne ornementation. Mais



LES HALEURS DU VOLGA, tableau de Répine. — Fac-similé d'un croquis.

surtout il voudrait restaurer l'art de l'iconographie sacrée. C'est d'une très haute importance pour le peuple russe ; cela exercerait sur la nation une influence des plus salutaires. Tous les travaux du Musée n'ont pas été accomplis seulement dans la pensée d'accroître l'instruction du peuple russe et d'aider au progrès matériel de l'industrie; ils ont été inspirés par des vues plus hautes. On attend d'eux un effet moral, une influence religieuse. Ils doivent aider ainsi à poursuivre le développement historique de la nation. » Lorsque Rurik introduisit le christianisme en Russie et entreprit l'unification de toutes les peuplades slaves, les icones furent en effet les moyens les plus actifs de la propagation des idées religieuses et politiques, par la consécration de types immuables de la Vierge et des Saints, symboles, pour les foules, de l'unité de la religion et du gouvernement. C'est ainsi que, malgré toutes les invasions des styles étrangers, en dépit des tentatives d'européanisation radicale faites par Pierre le Grand et Catherine II, l'art national a gardé intact son caractère originel, et que sa renaissance a pu être si rapide et si éclatante lorsqu'une politique nouvelle a eu besoin de la provoquer.



Portrait du comte L. TOLSTOÏ, par Kramskoï.
(Collection de M. P. Trétiakof, à Moscou.)

L'évolution, d'abord restreinte, en architecture, à l'imitation d'une seule période historique, ne tarda point à se généraliser. Marchant à la suite de l'érudition, elle a bientôt embrassé un

champ immense, qui va des créations déjà décadentes du XVe siècle aux premiers monuments de l'Asie antique, sources de l'art byzantin. Ainsi, le Polytechnicum ou Musée des connaissances d'application, à Moscou, est du type des palais moscovites du moyen âge. L'Inde semble y avoir importé, dans les pilastres, les chambranles et les corniches, des traces profondes de son influence, en même temps que l'emploi des matériaux de pierre a permis de donner à l'ornementation une floraison superbe et exubérante, qui rappelle les prestigieuses inventions des sculpteurs de Delhi, de Jeypore, d'Agra et de Bénarès. Le Musée national, élevé sur la place Rouge, entre la porte d'Iversky et le Kremlin, présente un deuxième type, qui diffère essentiellement du précédent. L'architecte a adopté le principe de la construction primitive en bois, en lui faisant subir les modifications exigées par les conditions d'un édifice immense et par l'emploi de la brique comme matériaux. Ce ne sont que portiques trapus, piliers épais, corniches et encorbellements en larges saillies, gâbles énormes, coupoles bulbeuses, pyramides et pyramidions aux lignes brisées et aiguës. D'autres édifices, tels que les maisons Bassine, Zaitzov, Lapatine, l'hôpital de Volkovo à Pétersbourg, la cathédrale de Vilna, les églises de Mikhaïlovka, Babaïevo et Oudielnaïa, le pavillon de la Section russe à l'Exposition universelle de 1878, dont on n'a pas perdu le souvenir, témoignent de la variété immense de physionomies et de caractères que peut recevoir l'architecture nationale russe. Elle se prête à toutes les exigences de la vie moderne ; elle convient aussi bien à des palais et à des cathédrales qu'à des hôtels privés et à des villas. Quelle fière allure a le Musée national de Moscou, sur cette incomparable place Rouge, en face de l'étonnante cathédrale de Vassili Blajennoï, près de la porte Sacrée du Kremlin, Spassky, dont la flèche d'or, aux pans côtelés, s'élance si hardiment dans le ciel ; et aux côtés de l'église de Notre-Dame-de-Kazan, si originale dans sa robe bleue de stuc, bordée de blanc ! J'ai vu aussi aux Iles, à Pétersbourg, à Péterhof, à Oranienbaum, à Pavlosk, à Tsarskoë-Selo, etc., combien, dans la verdure claire des parcs, au milieu des fleurs, sont gracieux et pittoresques les chalets russes, avec leurs frises, corniches et frontons, ajourés comme des dentelles, avec leurs pilastres et balustres polychromes et fuselés, et leurs pignons aigus, couronnés d'une pomme de pin. La jeune école russe d'architecture, qui compte des artistes d'une haute valeur, tels que MM. Ropett, Hartmann, Vaboukov, Tomischo, Volkov, Gornostaev, Bogomolov, Nikonov, Bassine, etc., paraît appelée

à tenir une place importante dans l'histoire de l'art universel contemporain.

L'école russe de peinture est de création relativement récente ; car les icones constituent plutôt une industrie qu'un art, en raison de la façon dont ils sont fabriqués. Avant le XIXe siècle, les souverains et les seigneurs qui voulaient des tableaux en achetaient en France et en Italie. Les rares peintures fournies par l'Académie des Beaux-Arts ne s'élevaient guère au-dessus de la copie ou de l'imitation servile des œuvres des maîtres étrangers. Le fondateur de l'école russe est Brulov, d'une famille d'origine française, qui vint



M. Valery-Ivanovitch JACOBY, né à Kazan en 1834.

étudier en France les artistes de la période romantique et s'inspira surtout de Delaroche. *Les Derniers Jours de Pompéi*, exposés au Salon de 1834, l'avaient rendu presque célèbre. Il forma quelques élèves, qui continuèrent à faire de la peinture historique et religieuse, d'après la manière académique : Ivanov, Fedotov, Théodore Moller et Bronniskov. Bruni, contemporain de Brulov, suivit la même voie et devint son émule. La cathédrale de

Peinture.



LA MAISON DE GLACE, tableau de V. Jacoby (1878).

Saint-Isaac à Pétersbourg est un véritable musée de l'école religieuse russe ; on peut l'y étudier très sérieusement, car plusieurs artistes, Brulov, Bruni, Bassine, Nikitine, Sazonov, Schaboniev, Alexiev, Maïkov, Zavialov, Chamchine et Moldavsky, ont collaboré à sa décoration, et quelques-uns y ont exécuté des œuvres importantes. Les peintures de Brulov et de Bruni, particulièrement, montrent, à défaut d'un coloris éclatant, une grande science de composition et un dessin presque magistral.



M. Henri Hippolytovitch SIÉMIRADZKI, né en 1843.
Phot. Chapiro.

Les artistes russes ne restaient point insensibles au mouvement naturaliste qui agitait l'école française. Chédrine, le premier, Vorobiov et Avazovsky ensuite, se lancèrent hardiment sur les traces de Huet, de Rousseau, de Dupré, de Brascassat, de Troyon, etc., dont les œuvres étaient déjà fort appréciées en Russie, alors que nous les dédaignions encore. Les musées en contiennent un grand nombre. A l'Académie des Beaux-Arts il y en a une série très importante, provenant des collections de la grande duchesse Marie et du comte Kouchelev. Sous cette influence la majorité de l'école se dégagea résolument de l'académie et se lança avec passion dans l'étude de la nature et dans l'observation des types populaires. Elle y réussit, et acquit bien vite une grande originalité.

Moscou et Pétersbourg sont les deux grands centres de production artistique de la Russie, en raison de leurs écoles de Beaux-Arts, fort richement dotées et qui comptent un grand nombre d'élèves; mais la plupart des peintres, leurs études terminées, s'en vont parfaire leur instruction en Allemagne, en Italie et en France. Le gouvernement accorde des pensions aux lauréats de l'Académie pour qu'ils puissent passer dans ces divers pays quelques années, sans préoccupations matérielles. Or, que ce soit Rome, Paris, Munich, Vienne, Dresde ou Dusseldorf, qui les retiennent par les maîtres ou par le milieu d'art, l'étranger n'entame point leur personnalité. Quand ils rentrent en Russie, elle s'affirme bientôt avec netteté et se développe vigoureusement dans l'atmosphère ambiante, toute imprégnée de nationalisme. Il est peu de pays où les idées et les sujets cosmopolites, les emprunts aux mythologies et les fantaisies d'imagination soient plus rares. Dans le catalogue d'une grande exposition rétrospective, embrassant les vingt-cinq dernières années de l'art russe, organisée tout récemment à Moscou et comptant plus d'un millier d'œuvres, à peine cent tableaux sont étrangers aux paysages, aux mœurs et à l'histoire de la Russie.

C'est dans le paysage que l'art russe fait le plus preuve d'originalité et de puissance. Les peintres aiment la nature. Ils ont le sentiment instinctif de ses beautés et de ses harmonies; ils l'étudient de près avec une conscience qui a quelque chose de religieux dans sa sévérité. Ce n'est point sous des aspects verts et fleuris qu'ils la recherchent avec le plus d'empressement; ils savent comprendre et exprimer sa poésie rude et sauvage, dans la vaste solitude des steppes, sous les ciels sombres d'automne et au milieu des neiges. Chichkine peint les forêts de sapins couverts de givre; Volkov, les marais et les étangs glauques, les coins de clairière, où croupissent les eaux épaisses aux pieds des bouleaux dénudés; Clever, des couchers tristes de soleil d'hiver; Dobrovolsky, les grandes routes exténuantes; Vassiliev, les dégels aux reflets glabres et les buées qui montent des prés humides. Kouindji et Munsterhjelm disent la mélancolie des nuits de printemps éclairées par des lunes pâles; Prianichnikov et Kholodovsky, les calmes crépuscules, les aurores irisées et les sous-bois pleins d'ombres mystérieuses. Les paysages de pure invention, ceux où la rêverie capricieuse de poètes fantaisistes et pleins d'imagination entasse les variations de lumière et de coloris pour caresser les voluptueuses carnations des nymphes et des naïades, sont inconnus dans l'école russe, exclusivement naturaliste. Bogolubov s'est fait une grande réputation, justifiée,



LES TORCHES VIVANTES DE NÉRON, tableau de Siémiradzki (1878).

par ses vues de villes ensoleillées et par ses marines brillantes.

Le peuple a les tendresses des peintres de genre, qui prennent passionnément intérêt à rendre sa physionomie si pittoresque et si expressive et qui apportent dans leurs minutieuses analyses des types et des costumes une douce pitié, une délicatesse intime, dont les œuvres reçoivent une exquise poésie. C'est ainsi qu'Orlovsky représente les paysans, Répine les haleurs du Volga et les conscrits, Maximov les pauvres et les sorciers de village, Schverzov les moujiks, Perov et W. Makousky les ouvriers et les petites gens.

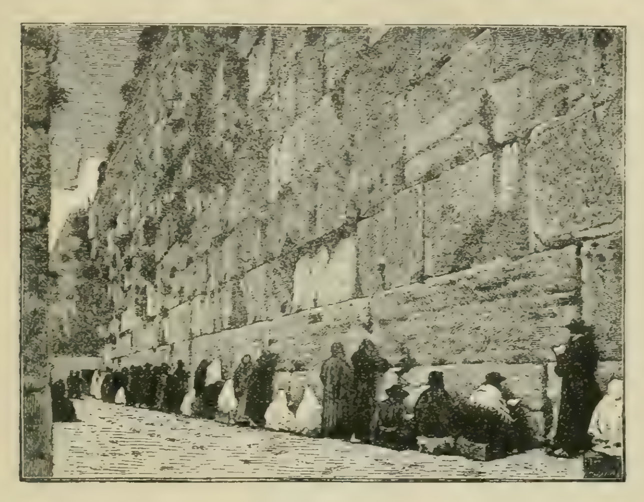


M. Basile-Vassiliévitch VERESCHAGUINE, né dans le gouv. de Novgorod en 1842.
Phot. Braun, Clément et Cie.

Le portrait est cultivé par des artistes de mérite, Lehmann, Frentz, Kramskoï, Harlamov, Gunzburg, Brulov, Botkine, Kœhler Ahlstedt, etc.

L'histoire nationale russe a un traducteur éloquent dans Valery Jacoby, dont les *Noces de Galitzine au Palais de glace*, le *Petit Lever de l'impératrice Anne*, le *Conseil des ministres chez l'impératrice Anne*, *Catherine II inaugurant l'Académie impériale des Beaux-Arts*, tous tableaux appartenant à l'empereur, sont des œuvres d'une rare originalité et d'une exécution superbe. Willewalde, Nicolas Gué, Litovtchenko, Pleschanov, Sedov,

Charlemagne, Basile-Pétrovitch Vereschaguine et Koschelev, continuent avec talent la tradition des Brulov et des Bruni dans la peinture religieuse. Basile-Vassiliévitch Vereschaguine a conquis une célébrité européenne par ses études orientales, si pittoresques, et surtout par son œuvre militaire, d'une allure si dramatique dans les tableaux de la guerre russo-turque. Dmitriev, Kovalesky et Prianischnikov ont fait également, avec succès, de la peinture de genre, dont les sujets sont empruntés à la vie du



MURAILLE DE SALOMON, tableau de B.-V. Vereschaguine.

soldat et aux épisodes des guerres de la Russie. Siémiradski a attiré, en 1878, l'attention publique sur son nom, avec les *Torches vivantes de Néron*, une vaste et froide tragédie, rêvée dans un atelier de Rome. Svedomsky cultive la fantaisie avec un certain brio d'imagination et dans une note de coloris qui n'est point sans éclat. Enfin, Chelmonski montre, depuis de longues années, dans ses peintures presque exclusivement consacrées à la représentation des chevaux, une puissance et une originalité qui le placent au premier rang des maîtres de ce genre. Devons-nous, bien qu'il soit de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg et qu'il naquit en Finlande, mettre à l'actif de l'école russe M. Edelfelt, l'auteur du beau portrait de M. Pasteur dans son laboratoire ? Il a fait ses études à Anvers, a été élève de

Gérôme, et habite constamment Paris. M[lle] Bachkirtsev n'a guère non plus été une artiste russe, en dépit de son nom. Les tableaux qu'elle a produits appartiennent bien à l'école française.

La sculpture est loin d'avoir, en Russie, atteint le développement dont témoigne la peinture. La raison doit en être cherchée dans les conditions religieuses et ethnographiques de ce pays. Le dogme orthodoxe, par tradition, est hostile à la représentation sculpturale de la nature humaine dans les églises et les monastères. Dès le VIII[e] siècle l'usage de ce mode de figuration pour les Saints et la Vierge fut interdit par un concile. C'est pourquoi tous les monuments religieux de la Russie contiennent à profusion des mosaïques et des peintures. Le climat et la nature des matériaux généralement employés par l'architecture, le bois et la brique, ne permettent guère la décoration en relief. Ce n'est que depuis cinquante ans environ qu'on a décoré des églises avec des sculptures et qu'on a mis des statues sur les places publiques. La seule exception notable est le monument de Pierre le Grand, à Saint-Pétersbourg, fait, sur l'ordre de Catherine II, par Falconet. La Russie comptait au commencement de ce siècle si peu de sculpteurs de talent qu'on dut, pour exécuter les groupes, statues, bas et hauts-reliefs en bronze de Saint-Isaac, s'adresser à des artistes étrangers : Lemaire, l'auteur du fronton de la Madeleine, Vitali, Bouilli et Salemann. Deux Russes seuls purent y être occupés : Klodt et Laganovsky.

Sculpture.

Klodt peut être considéré comme le fondateur de l'école russe de sculpture. Né à Pétersbourg, en 1805, il fit ses études à l'Académie impériale des Beaux-Arts de cette ville et y fut nommé professeur en 1838. Ses principales œuvres sont : le monument de *Nicolas I[er]* à Saint-Pétersbourg, la statue de *Krylov*, le *Portement de croix* et la *Mise au tombeau* de Saint-Isaac. Le monument de Nicolas se compose d'une colossale statue équestre du Tsar de Fer, hissée sur un piédestal ovale, flanqué de quatre statues allégoriques de la Foi, de la Justice, de la Force et de la Religion, et orné de bas-reliefs où sont représentés les principaux événements du règne de cet empereur. L'œuvre n'est pas d'une très haute valeur artistique. Nicolas monte mal un cheval, qu'en voulant faire fougueux l'artiste a réussi simplement à rendre déséquilibré; les bas-reliefs sont mesquins; seules les statues allégoriques sont belles. La statue de *Krylov*, le La Fontaine russe, a plus d'originalité. Quant aux œuvres de Saint-Isaac, on ne peut qu'en louer la composition sévère.

Un autre sculpteur du commencement du siècle, Martoss, a fait, pour la place Rouge de Moscou, un monument en bronze, commémoratif de la délivrance de cette ville, en 1612, par le prince Poyarsky et le boucher Minine de Nijni-Novgorod. Ce monument se compose d'un groupe figurant les deux héros hissés sur un piédestal que décorent deux bas-reliefs, qui représentent, du côté du Kremlin, Minine apportant ses richesses sur la place



LE DÉLAISSÉ, scène de la guerre de Tachkent, tableau de B.-V. Vereschaguine (Paris, 1868).
(Ce tableau a été anéanti par l'artiste lui-même.)

de Nijni-Novgorod pour payer la levée d'une armée de secours, et de l'autre, la victoire des Russes sur les Polonais. Le monument n'est pas sans mérite. Pétersbourg, à peu près vers la même époque, de 1815 à 1825, a été décorée de quelques œuvres de sculpture qui appartiennent bien, par leur caractère, à l'art ingrat de ce temps. Ce sont : sur la place du Palais d'été, la statue de *Souvarov*, représenté en dieu Mars, la poitrine et les jambes nues ; celles de *Barclay de Tolly* et de *Koutousov*, en uniforme de maréchaux du commencement du siècle, et les *quatre écuyers* du pont Atchnikov, perspective Nevsky.

La sculpture monumentale de la seconde partie de ce siècle

a plus d'originalité et de caractère. Le monument commémoratif du *Millénaire de la Russie*, érigé en 1862 à Nijni-Novgorod, œuvre de Mikeschine et Hartmann, montre avec éclat les progrès



Monument commémoratif du MILLÉNAIRE de la Russie, à Novgorod.
O. Mikeschine, sculpteur; Hartmann, architecte (1862).

considérables accomplis. La conception en est aussi ingénieuse que grandiose. Les artistes ont donné au monument la forme générale d'une cloche, celle du légendaire beffroi de Novgorod, qui est

dans la tour d'Ivan Veliky du Kremlin et pour laquelle les Russes ont une dévotion populaire. Au sommet est un groupe représentant la Foi, et autour des flancs évasés s'enroulent des frises en hauts et bas-reliefs, dont les compositions se rapportent aux grands événements de l'histoire de la Russie. Mikeschine est un élève de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, où il apprit à la fois la peinture et la sculpture; il a été nommé académicien en 1865. Du même artiste, en collaboration avec Grimm, est le monument de *Catherine II*, érigé en 1873, dans le jardin qui se trouve en face de la Bibliothèque Impériale à Saint-Pétersbourg, une des œuvres de sculpture les plus importantes de ce temps et dont l'art russe peut s'honorer. Les auteurs ont réalisé là avec originalité l'idée de la représentation synthétique et pittoresque des illustrations de tout un règne, le plus grand de l'histoire russe, il est vrai, et



Monument de CATHERINE II, à Saint-Pétersbourg.
O. Mikeschine, sculpteur; Grimm, architecte (1873).

fécond en hommes de haut mérite dans toutes les branches de l'activité humaine. Sur un piédestal cylindrique se dresse la statue de l'Impératrice, imposante et gracieuse, debout, le sceptre en main. Autour du piédestal sont les personnages célèbres de son règne, figurés dans des attitudes variées qui donnent aux groupes une vie intense. Sur le devant est assis Potemkine, au fin visage, au spirituel sourire, s'entretenant avec Galitzine, debout à sa gauche, la main sur la garde de



CHEVAUX REVENANT DES CHAMPS,
groupe de C.-A. Lanceray (1878).

son épée ; Roumiantsov les écoute. Près de celui-ci est la princesse Dachkov, que Voltaire appelait une Thomyris parlant français et qui fut directeur de l'Académie des Sciences. Elle n'est pas déplacée au milieu de ces hommes de guerre : elle commandait un régiment ; Catherine l'avait nommée colonelle de ses gardes. Le comte Panine, Souvarov, Bibikov, Orlov et le poète Derjavine occupent l'autre face.

Moscou a érigé, en 1880, un monument en l'honneur de Pouchkine, dont la statue par M. Opekouskine est une œuvre fort honorable.

Antokolsky, né à Vilna en 1843 et promu académicien des Beaux-Arts en 1871, s'est acquis en Russie une grande réputation, qui a dépassé la frontière, par la statue de *Jean le Terrible* (v. page 84), au Musée de l'Ermitage, par le monument funéraire de la *princesse Obolensky* à Monte Testaccio, à Rome, par *La Mort de Socrate*, par *Le Christ devant le peuple* et par *Le Chroniqueur Nestor*

(v. page 267). Cet artiste a participé fréquemment aux expositions et Salons parisiens. Les autres sculpteurs contemporains qui se sont fait un nom sont : Bock, Bernstamm, Popov, Velonsky, Zamensky, Laveretzky, Podozerov, Runeberg, Sniguirisky, Tchijov et Lanceray. Ce dernier excelle dans un genre particulier, qu'il a créé : les groupes de Cosaques, de Tcherkess, etc.

La sculpture ornementale est supérieure à la statuaire; elle a trouvé dans la décoration des églises un champ aussi vaste que fertile. La moindre chapelle ouverte en l'honneur de la Vierge ou d'un saint, à une encoignure de rue, possède des icones, des lampes de bronze, d'argent ou de vermeil. Les iconostases des cathédrales sont des monuments d'art d'une richesse inouïe, où l'or, l'argent, le vermeil, le lapis, la malachite, le jaspe, l'agate, les émaux, sont employés avec profusion. Saint-Isaac et le Sauveur, pour borner les exemples à des édifices modernes, contiennent en ce genre des chefs-d'œuvre, du travail le plus admirable et dont les compositions présentent souvent une originalité puissante. Aussi les industries du bronze et de l'orfèvrerie religieuse ont-elles été toujours très prospères et occupent de nombreux ouvriers et artistes, à Saint-Pétersbourg et à Moscou. La mosaïque tient dans



M. Marc-Matveiévitch ANTOKOLSKY,
né à Vilna en 1843. — Phot. Mulnier.

la décoration des églises une place tellement importante, que le gouvernement a cru devoir créer à l'Académie des Beaux-Arts, pour sa production, une manufacture impériale. Les artistes en sont exclusivement occupés depuis un certain nombre d'années à traduire les peintures de Saint-Isaac, menacées de destruction imminente, et à exécuter des panneaux pour la cathédrale du Sauveur.

Arts industriels.

Dans le dernier quart du siècle, la Russie a fait en art industriel des progrès immenses, et elle a pu ainsi s'affranchir à peu près complètement de l'étranger, qui lui fournissait précédemment tout ce dont ses traditions de luxe, d'élégance et de prodigalité lui avaient fait un besoin. La France y importait avec grand succès ses soieries, ses meubles et ses orfèvreries. Aujourd'hui, ce marché si vaste et si riche nous est presque complètement fermé. La Russie fabrique des étoffes de soie pour l'ameublement et pour le vêtement; l'Exposition de 1889 en offrait des spécimens très brillants. Saint-Étienne et Lyon ne travaillent presque plus pour ce pays, qui a absorbé la plus grande partie de l'œuvre de Philippe de la Salle, dans les palais impériaux et dans les hôtels de l'aristocratie. Les ébénistes russes produisent des meubles de luxe d'un rare mérite, non seulement dans le style national ressuscité avec habileté, mais dans les formes des plus belles époques de l'art français, surtout dans celles des règnes de Louis XV et de Louis XVI, toujours très goûtées. L'influence exercée par l'art et les artistes français au XVIIIe siècle subsiste encore, en dépit de l'invasion allemande et des évolutions de la mode. L'orfèvrerie civile et la bijouterie comptent des maisons renommées et importantes, qui n'hésitent pas à prendre part aux grands concours internationaux des Expositions universelles, où elles font presque toujours admirer des œuvres superbes, composées avec goût et exécutées par des artistes habiles. Ces deux industries, plus que toute autre, ont suivi le mouvement de renaissance nationale, sous l'impulsion de ses initiateurs, qui ont trouvé l'appui le plus actif à la cour et dans le monde aristocratique. En même temps qu'il exprimait le désir que les costumes nationaux féminins fussent remis en honneur dans les bals officiels, l'empereur Alexandre III faisait aux orfèvres et aux bijoutiers des commandes d'œuvres d'art, exécutées exclusivement d'après des modèles de style moscovite, et même, ne craignant pas de remonter plus haut, d'après les merveilles trouvées dans les fouilles du Bosphore Cimmérien. C'était puiser aux sources mêmes.

La céramique est en Russie une industrie fort restreinte. Le

seul établissement qui se livre à une production ayant un caractère d'art est la Manufacture impériale de Pétersbourg, fondée en 1744, qui compte environ deux cents ouvriers et travaille exclusivement pour les palais et les châteaux impériaux. On n'y fait guère que les traditionnels œufs de Pâques et la copie d'anciennes pièces pour compléter les services dépareillés. Les œuvres originales et nouvelles y sont rares. Cependant, une maison de Moscou produit en biscuit des types populaires, dont quelques-uns sont fort remarquables.

Une autre industrie qui touche un peu à l'art, tout au moins apparemment, est l'imagerie religieuse, fabriquée spécialement à Moscou et à Kazan. On a créé dans ces deux villes et dans leurs environs de nombreuses manufactures d'icones, peintes sur bois ou sur cuivre et ornées de reliefs en cuivre, chrysocale, argent, vermeil et même en or. Le système de la division du travail est appliqué de la façon la plus complète dans cette industrie, qui recrute son personnel parmi les moines et les paysans. Toutes les parties de l'icone, les yeux, le nez, la bouche, les cheveux, les mains, les pieds, etc., sont exécutées par des spécialistes qui font toujours la même besogne, d'après des types immuables transmis du mont Athos aux couvents moscovites. Cette industrie est très prospère et a une grande extension, car il n'est pas un orthodoxe qui n'orne sa maison d'une sainte image, devant laquelle des lampes brûlent nuit et jour.

Des écoles et des musées d'art industriel ont été, en grand nombre, créés sur tous les points du vaste Empire russe, pour fournir aux industries artistiques des dessinateurs et des ouvriers habiles.

La renaissance russe n'en est encore qu'à sa période initiale, et elle a déjà un grand éclat et une puissante fécondité. Elle fleurira abondamment et produira de beaux fruits savoureux, car elle n'est point un caprice du hasard, mais le corollaire de l'évolution sociale et politique d'un peuple de cent millions d'hommes énergiques et vigoureux.

Marius VACHON.

MUSIQUE

L'École musicale russe.

Nous sommes, en France, nés à la vie musicale depuis plus de deux siècles. La fondation de notre Opéra remonte à l'année 1671; l'ouvrage considéré justement comme le premier type et la première manifestation du genre de l'opéra-comique, *Les Troqueurs*, fut représenté à l'ancien Opéra-Comique de la Foire en 1753, et depuis lors on a pu voir se succéder chez nous, sans interruption, toute une série de musiciens puissants ou charmants qui ont porté haut le drapeau de l'art national et ne l'ont jamais laissé fléchir. On peut dire pourtant que ce n'est que depuis un siècle, c'est-à-dire depuis la création du Conservatoire en 1794, que nous possédons réellement une école musicale, c'est-à-dire un groupement d'artistes unis par les mêmes idées, par les mêmes tendances, marchant vers le même but, professant les mêmes principes et donnant, musicalement, les preuves d'un nationalisme très réel, très accentué, autrement dit sinon d'une compréhension, du moins d'une manifestation toute particulière et toute personnelle de l'art. C'est-à-dire que, en tant que style, couleur et caractère, notre musique est bien française, et ne ressemble ni à la musique allemande, ni à la musique italienne.

Celles-ci avaient aussi, l'une et l'autre, leur caractère bien tranché, bien marqué, leur originalité propre et ce qu'on pourrait appeler leur autonomie : l'art allemand, puissant, nerveux, plein de grandeur et de poésie, s'exerçant surtout dans le genre symphonique et dans l'oratorio; l'art italien, charmant, exquis, plein de séduction, rachetant son manque de profondeur par une grâce enchanteresse, et se manifestant surtout dans le genre scénique, tout en cultivant aussi l'art religieux. Donc, jusqu'en ces derniers temps, trois écoles florissantes et bien distinctes : école allemande, école italienne, école française, celle-ci la dernière venue et la plus jeune en date.

Les choses sont aujourd'hui changées. Depuis la mort de Weber, de Mendelssohn et de Schumann, l'école allemande a disparu, ne laissant debout qu'un colosse au génie aussi inégal que puissant, l'auteur de *Lohengrin* et de *L'Anneau du Nibelung*, mort lui-même à l'heure présente, et ce serait un lieu commun de dire qu'un artiste, quelque grande que soit sa valeur, ne saurait représenter à lui seul une école. Or, quels sont les successeurs de Richard Wagner ?... Je n'en connais pas, pour ma part, et je vois seulement, dispersés à travers l'Allemagne, trois ou quatre artistes plus ou moins distingués : MM. Johannes Brahms, Carl Goldmark, Richard Strauss, impuissants assurément à continuer ou à renouveler les exploits de leurs devanciers et dont les noms pâlissent singulièrement devant le souvenir de ces géants : J.-S. Bach, Hændel, Haydn, Gluck, Mozart, Beethoven...

D'autre part, l'école italienne, qui se recommandait de tant d'artistes glorieux : Palestrina, Scarlatti, Pergolèse, Porpora, Piccinni, Sarti, Guglielmi, Paisiello, Cimarosa, l'école italienne a rendu son dernier soupir avec les accents de Rossini, de Bellini et de Donizetti. Là aussi nous trouvons un homme de génie, à l'inspiration puissante et chaude, l'auteur pathétique de *Rigoletto*, d'*Aïda* et de la messe du *Requiem*. Mais je serais bien étonné si Verdi lui même ne confessait l'impuissance actuelle de sa patrie sous le rapport musical. Il sait trop bien que, moins encore ici qu'en Allemagne, on peut lui désigner des compétiteurs ou des successeurs. Verdi est une exception glorieuse dans la patrie de Palestrina, comme Wagner était resté une exception glorieuse dans celle du vieux Bach.

Donc, la France restait seule sur la brèche, elle seule conservait une véritable école musicale, laborieuse et féconde, lorsque loin, bien loin, à l'autre bout de l'Europe, dans ce vaste Empire russe né le dernier à la civilisation artistique, on vit tout à coup surgir comme une nuée de jeunes musiciens au tempérament singulièrement vigoureux, à l'activité dévorante, à la fécondité prodigieuse, au sentiment très original et très personnel, qui réclamaient leur place au grand banquet de l'art et qui venaient l'y prendre sans plus de façons, prouvant du premier coup qu'ils en étaient dignes et que nuls n'y pouvaient prétendre avec plus de droits ni de justice. C'était l'école russe qui se révélait tout à coup, sans hésitations et sans tâtonnements, et qui, en moins d'un quart de siècle, s'épandait sur toute l'Europe et faisait des prodiges de valeur.

C'est elle que nous voulons apprécier ici, dans une étude

rapide, et que nous allons essayer de faire connaître le plus intimement possible.

Depuis un siècle et demi, la musique a toujours été encouragée par les souverains qui se sont succédé sur le trône de Russie. L'impératrice Anne, l'impératrice Élisabeth, l'impératrice Catherine, les tsars Paul Ier et Alexandre Ier, pour n'en point citer d'autres, firent tous leurs efforts pour propager dans leurs États le goût et le culte de l'art musical, appelant à leur aide, en qualité de directeurs de l'Opéra, ou de maîtres de la chapelle impériale, ou de chefs de la musique particulière du souverain, les plus grands compositeurs étrangers, tels que Paisiello, Martini (*lo Spagnuolo*), Sarti, Cimarosa, Boieldieu, Steibelt, etc. Ils excitaient ainsi l'amour de la musique chez un peuple naturellement doué sous ce rapport et dont les chants populaires sont une mine inépuisable de mélodies pleines de caractère et d'originalité, ils facilitaient son éducation, ils créaient les moyens matériels d'exécution, si bien qu'au bout d'un siècle de ces efforts la musique nationale sortait victorieusement de ses langes et ébranlait le pays par l'éclosion d'une œuvre qui est considérée comme un chef-d'œuvre; je veux parler de l'opéra fameux de Glinka, *La Vie pour le tsar*, qui est le signal superbe de l'émancipation de l'art national.

C'est en 1735 qu'un compositeur italien, Francesco Araja, fut appelé à Saint-Pétersbourg par l'impératrice Anne Ivanovna pour y diriger les représentations d'une troupe italienne; cet artiste devait y rester plus de trente ans. Pendant ce long séjour, il y écrivit et y produisit plusieurs opéras italiens : *Abiatare, Semiramide*, *Scipione*, *Arsace*, *Seleuco*, *Bellerofonte*, *Alessandro nell'Indie*. En 1755, Élisabeth Petrovna, qui était montée sur le trône, forma le projet, difficile à réaliser, de créer un opéra russe. En dépit des obstacles, on finit, non sans peine, par réunir une troupe de chanteurs russes, pour lesquels Araja fut chargé d'écrire un opéra, *Céphale et Procris*, dont le livret, en langue russe, lui avait été fourni par Soumarokof. Le premier effort était fait, et, pour peu florissante qu'elle fût pendant longtemps, la scène lyrique russe était fondée. L'opéra italien tenait toujours le haut du pavé, mais elle vivait modestement aux côtés de celui-ci, et si la musique des ouvrages que la troupe russe se voyait chargée d'interpréter était généralement écrite par des Italiens, si même elle était souvent appelée à chanter des opéras italiens traduits en russe, la création d'une troupe lyrique nationale n'en était pas moins, en lui-même, un fait d'une extrême importance.

L'impératrice Catherine II, tout en entourant l'opéra italien d'une faveur marquée, ne montra pas moins de sollicitude pour l'opéra russe, et écrivit elle-même cinq livrets à son usage. C'est sous son règne que le célèbre Paisiello fut appelé à Saint-Pétersbourg, où il composa un assez grand nombre d'ouvrages : *La Serva padrona*, *Il Matrimonio inaspettato*, *Il Barbiere di Siviglia*, *I Filosofi immaginari*, *La Finta Amante*, *Il Mondo della luna*, *Niteti*, *Lucinda ed Armidoro*, *Alcide al bivio*, *Achille in Sciro*. Après lui vint Sarti, qui, après avoir donné un opéra italien, *Armida e Rinaldo*, écrivit un opéra russe, *La Gloire du Nord* (1794). A Sarti succédèrent Martini, qui fit représenter *Gli Sposi in contrasto*, et Cimarosa, qui donna *Cleopatra*, *La Vergine del sole* et *Atene edificata*. Puis vint notre Boieldieu, et durant quelques années l'opéra italien fit place à l'opéra français. Boieldieu écrivit à Saint-Pétersbourg : *Aline*, *reine de Golconde*, *Amour et Mystère*, *Abderkhan*, *Un tour de soubrette*, *La Jeune Femme colère*, *Télémaque*, *Les Voitures versées*, *La Dame invisible*, *Rien de trop*, et fut remplacé par Steibelt, qui donna, en français aussi, *Sargines* et *Cendrillon*.

On comprend qu'avec de tels artistes les moyens d'exécution avaient dû se perfectionner de plus en plus et d'une façon considérable. Des chanteurs fameux, des virtuoses renommés avaient été attirés à Saint-Pétersbourg à prix d'argent, des soins particuliers avaient été donnés à l'orchestre et aux chœurs, qui étaient devenus dignes en tous points de la tâche qui leur incombait. Ce que gagnait l'opéra italien ou l'opéra français, l'opéra russe le gagnait naturellement de son côté. D'autre part, l'éducation du public se formait, le goût de la musique se généralisait de plus en plus, et les progrès de l'art se manifestaient insensiblement.

L'opéra russe pourtant restait jusque-là presque entièrement entre des mains étrangères. On cite bien, à cette époque, quelques musiciens nationaux qui se produisirent, mais sans éclat, entre autres Fomine, Volkof, les deux frères Titof et Alabief, ce dernier, artiste d'un vrai talent. Mais beaucoup d'opéras russes étaient écrits par des compositeurs italiens, tels que Soliva, Sapienza, et surtout Cavos, qui souvent a été considéré, à tort, comme un musicien russe, parce que, bien que Vénitien de naissance et d'origine, il passa quarante-deux années de sa vie en Russie, où il mourut en 1840 après avoir écrit à Saint-Pétersbourg la musique de seize opéras, de plusieurs ballets, et occupé en cette ville une situation artistique exceptionnellement importante.

Nous approchons du moment où va luire l'aube brillante du

véritable opéra russe, de l'opéra national, autochtone. La personnalité de Glinka va surgir, éclatante, magnifique, et dans deux œuvres superbes affirmer la puissance d'un art jeune, nouveau, vigoureux et profondément original.

Mais avant de parler de lui, il faut en quelques mots signaler les essais — on peut à peine dire les efforts — d'un artiste estimable qui, avec des dons heureux, ne jouissait pas malheureusement des avantages d'une instruction musicale assez étendue et assez solide pour les mettre en pleine valeur et pour en tirer tout le parti possible. Il s'agit ici du compositeur Verstovsky, auteur de sept opéras, dont un au moins, celui intitulé *La Tombe d'Askold*, représenté en 1835, devint réellement populaire et lui valut une renommée presque brillante. Mais Verstovsky, artiste bien doué au point de vue de l'inspiration, mélodiste élégant et gracieux, n'avait pas l'habileté de main nécessaire pour tirer de ses chants tout le profit qu'un musicien instruit aurait pu leur demander. Il ne savait ni développer une idée, ni construire un morceau, ni combiner ensemble les voix et les instruments de façon à leur faire produire les effets qu'exige impérieusement la musique dramatique. C'était, en somme, plutôt un amateur distingué qu'un artiste au vrai sens du mot. Néanmoins, sa *Tombe d'Askold* a joui longtemps de la faveur du public, et je ne sais si on ne la joue pas encore de temps à autre.

Enfin, voici venir Glinka, et *La Vie pour le tsar* va révolutionner la Russie musicale et la faire entrer, c'est bien le cas de le dire, dans le concert des nations européennes.

Glinka.

Michel-Ivanovitch Glinka, qui, après un demi-siècle, est encore considéré comme le premier musicien de la Russie, appartenait à une famille noble de propriétaires aisés. Né en 1804, mort jeune encore, en 1857, il montra de bonne heure de rares aptitudes musicales, que sa famille ne chercha point à entraver. Élevé dans le pensionnat de la noblesse, à Saint-Pétersbourg, il y fit d'excellentes études littéraires, ce qui ne l'empêcha point de se livrer à la pratique de l'art qu'il chérissait. Disciple de Field et de Charles Mayer pour le piano, plus tard, à Berlin, de Dehn pour l'harmonie, il commença de bonne heure à composer, tout en occupant dans l'administration des Ponts et Chaussées un emploi, que d'ailleurs il ne conserva pas plus de trois ou quatre ans. A l'abri de tout besoin, de toute inquiétude matérielle, il entreprit plus tard une série de voyages en Allemagne, en Italie, en France, même en Espagne, se familiarisant avec toutes les formes de l'art et assouplissant son inspiration par

l'étude qu'il faisait de tous les procédés. Ce n'était point chez lui pur éclectisme, car jamais il ne laissa entamer son originalité native et ce qu'on pourrait appeler sa nationalité artistique, mais excellente gymnastique intellectuelle.

De retour dans son pays, Glinka songea à entreprendre la composition d'un opéra. Il s'agissait de l'œuvre qui, comme l'a dit un de ses compatriotes et de ses confrères, M. César Cui, « fonda sa renommée et d'où date l'ère nouvelle de la musique russe » : *La Vie pour le tsar*. Le livret lui en fut fourni par le baron Rosen, et Glinka employa deux années à écrire sa partition. Le sujet de l'ouvrage, très dramatique et essentiellement national, ce qui fut loin de nuire à son succès, est tiré d'un des épisodes les plus sombres de l'histoire de la Russie et de la lutte du peuple russe contre les Polonais tout-puissants. C'était en 1613 ; la nation tout entière se serrait autour du jeune Mikhaïl-Fédorovitch Romanof, qui venait d'être élu tsar, et les chroniques rapportent que les Polonais voulaient s'emparer de la personne du nouveau souverain. Quelques-uns de leurs chefs, le cherchant et ne sachant où le trouver, s'adressent à un paysan, Ivan Soussanine, en cachant leur condition, et lui ordonnent de les mener auprès de son maître. Ivan, qui flaire une trahison, fait bravement le sacrifice de sa vie pour sauver son souverain



Michel-Ivanovitch GLINKA, né près de Smolensk en 1804, mort en 1857.

et son pays, et pendant qu'il envoie son fils adoptif, Vania, prévenir le tsar du danger qui le menace, il égare les Polonais au fond de bois presque impénétrables, d'où il leur est impossible de retrouver leur chemin. Puis, quand ceux-ci s'aperçoivent qu'ils ont été trompés, le malheureux est par eux mis à mort.

On conçoit qu'un tel sujet, habilement mis en scène et augmenté d'incidents particulièrement caractéristiques, tels que le dénouement superbe, qui montre l'entrée solennelle du tsar dans sa capitale, était de nature à échauffer l'inspiration du musicien et à exciter l'enthousiasme d'un public pour qui, chacun le sait, le patriotisme n'est pas un vain mot. Aussi l'intérêt puissant du drame, la haute valeur de la musique, la splendeur de la mise en scène, le caractère entièrement nouveau de l'œuvre prise en son ensemble, tout cela valut-il un immense triomphe à *La Vie pour le Tsar* lorsque cet ouvrage parut pour la première fois, au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, le 27 septembre (9 octobre) 1836, joué par le grand chanteur Pétrof (Ivan), Mlle Vorobief, plus tard Mme Pétrovna (Vania), Mme Stépanovna (Antonide), et le ténor français Charpentier, qui se faisait appeler au théâtre Léonof (Sabinine).

Il ne faudrait pas se tromper sur l'état d'esprit dans lequel se trouvait Glinka et sur ses intentions formelles lorsqu'il écrivit sa partition de *La Vie pour le Tsar*. Sa volonté sévère était bien de réagir contre les doctrines et les tendances de l'opéra italien, qui depuis longtemps avait envahi la Russie, où il régnait en maître, et de créer une musique nationale. Il y avait longues années que cette idée hantait son esprit, et il l'exposait dès 1832, quoique d'une façon timide, dans une lettre qu'il adressait de Berlin à un de ses amis de Saint-Pétersbourg :

« ... Je ne resterai pas longtemps ici, et j'ai la plus grande hâte de voir venir le moment de t'embrasser. J'ai un projet en tête, une idée... ce n'est peut-être pas le moment de faire une entière confession ; peut-être, si je te disais tout, craindrais-je de trouver peints sur ton visage les signes de l'incrédulité... Faut-il tout te dire ?... Je pense que je pourrais, moi aussi, donner à notre théâtre un ouvrage de grandes proportions. Ce ne sera pas un chef-d'œuvre, je suis le premier à l'admettre, mais enfin ce ne sera pas si mal !... Qu'en dis-tu ? L'important est de bien choisir le sujet. De toute façon, il sera absolument national. *Et non seulement le sujet, mais la musique : je veux que mes chers compatriotes se trouvent là comme chez eux*, et qu'à l'étranger on ne me prenne pas pour un glorieux, un présomptueux qui se pare, comme le geai, des plumes d'autrui. Je commence à m'apercevoir que je pourrais t'ennuyer en prolongeant outre mesure une description de ce qui est encore dans les

limbes de l'avenir. Et qui sait si je trouverai en moi la force et le talent nécessaires pour remplir la promesse que je me suis faite ?... »

Il trouva l'un et l'autre, et l'apparition de *La Vie pour le Tsar*, son succès foudroyant, fut un événement véritablement national. Non que l'œuvre entière porte un cachet exclusivement réformateur et d'une complète nouveauté. Il s'y retrouve bien par-ci par-là des ressouvenirs de cette influence italienne qu'il voulait combattre, principalement dans les grands ensembles vocaux, qui sont volontiers écrits à la manière de Bellini et de Donizetti. Mais à côté de cela quelle teinte de mélancolie dans divers morceaux, entre autres dans la romance si touchante de Vania, et dans la scène qui précède, dans la cabane de Soussanine, l'arrivée des Polonais ! Puis, quel sentiment dramatique dans tout le tableau de la forêt, alors que le brave paysan court héroïquement à la mort pour sauver son empereur ! C'est ici qu'on trouve une véritable originalité, qu'on rencontre des rythmes étranges, imprévus (Glinka emploie parfois des mesures à 5 temps, et même à 7 temps), aussi bien que dans l'épilogue de l'entrée du tsar à Moscou, qui est véritablement d'une splendeur et d'une grandeur épiques ! Puis, de temps à autre, l'emploi de chants populaires, introduits avec habileté, traités avec talent, viennent donner à l'ensemble de l'œuvre une couleur et un cachet tout particuliers. Ce procédé, imaginé par Glinka, est devenu familier du reste à ses successeurs, et il est un de ceux qui donnent à la musique russe actuelle son caractère et sa personnalité, qui la différencient des autres styles et des autres écoles. En réalité, si la partition de *La Vie pour le Tsar* n'est pas peut-être un chef-d'œuvre accompli, c'est du moins une œuvre de premier ordre, tout ensemble par les tendances qu'elle révèle, par le style qu'elle consacre en partie, et par sa propre valeur musicale.

Elle rendit Glinka célèbre du premier coup, et en fit le prophète et le représentant avéré de la nouvelle musique russe. Aussi se mit-il aussitôt à écrire son second opéra, *Rousslan et Ludmila*, qui, quoique supérieur à son premier ouvrage, aussi bien sous le rapport de l'invention mélodique qu'à l'égard de l'unité et de la fermeté du style, devait lui causer bien des déboires, bien des désillusions. Par suite de toute une série de circonstances fâcheuses, *Rousslan et Ludmila*, dont le sujet était tiré du roman en vers de Pouchkine qui porte ce titre, non seulement n'obtint pas, lorsqu'il fut représenté en 1842, le succès qu'en espérait son auteur, mais encore vit le cours de ses repré-

sentations interrompues dès l'année suivante (et pour quinze ans!), par suite du transfert de l'Opéra russe à Moscou. Ce résultat écœura Glinka, qui renonça désormais pour toujours au théâtre. Il entreprit alors de nouveaux voyages, et ne s'occupa plus guère que de musique symphonique.

Glinka est bien un chef d'école, et le porte-drapeau de la nouvelle musique russe. C'est ainsi qu'il est considéré par ses compatriotes et qu'il doit l'être par tous. En dehors du théâtre, son œuvre est considérable et varié; mais il faut faire assez bon marché de ses compositions d'extrême jeunesse, de celles qui précèdent son premier retour en Russie en 1834. A partir de ce moment, il faut considérer sérieusement ce qu'il a écrit, ses nombreuses romances, dont quelques-unes sont charmantes, sa musique pour le drame de Koukolnik : *Le Prince Kholmsky*, une tarentelle pour orchestre, la *Kamarinskaïa*, morceau symphonique exquis et plein d'originalité, la *Jota aragonesa* et les *Recuerdos de Castilla*, aussi pour orchestre, enfin des chœurs, quelques morceaux de piano et diverses autres compositions de genre. Il faut enfin constater que si *La Vie pour le Tsar* est restée, par le fait même de son sujet, l'opéra de Glinka populaire par excellence, *Rousslan et Ludmila* reste, d'autre part, la manifestation la plus complète, la plus éclatante et la plus élevée de son noble génie. Ce bel ouvrage a fini par avoir raison des hésitations et des critiques des premiers jours, et il a pris aujourd'hui, dans le répertoire de l'opéra russe, la place qui lui revient de droit, une place brillante, que nul ne songe à lui disputer et qu'il doit à ses resplendissantes beautés. C'est surtout par *Rousslan* que Glinka a échappé aux traditions de l'art occidental, c'est là qu'il a déployé toute son originalité et toute sa grandeur et qu'il a affirmé complètement sa personnalité. *La Vie pour le Tsar* était une promesse superbe, *Rousslan et Ludmila* est un fruit savoureux et mûr.

Dargomijsky.

Tout aux côtés de Glinka, au point de vue de l'influence exercée sur les artistes et sur le public en ce qui concerne la création d'un art national, se place Dargomijsky (1). Né, comme Glinka, d'une famille aisée, il put, comme lui aussi, se livrer sans entraves et sans obstacle à la culture de l'art que de bonne heure il avait appris à chérir. Dès l'âge de six ans il fut confié aux soins d'un maître de piano, et plus tard il apprit à jouer assez bien du violon; il avait à peine quinze ans qu'il commen-

(1) Alexandre-Sergueiévitch Dargomijsky, né dans un village du gouvernement de Toula le 2 février 1813, mort à Saint-Pétersbourg.

çait à écrire déjà quelques morceaux de musique instrumentale; c'est alors qu'il suivit un cours de contrepoint et d'harmonie avec un excellent maître, Schoberlechner, pianiste et compositeur habile.

Son entrée au ministère de la Maison de l'Empereur, en 1831, ne l'empêcha pas de poursuivre ses études musicales; tout au contraire, il était très recherché à cette époque dans les salons pour son talent de pianiste et pour son habileté à déchiffrer, qui en faisaient un excellent accompagnateur. C'est à ce moment qu'il se mit à écrire une énorme quantité de romances, d'airs, de cantates, de morceaux à une ou deux voix, qui obtenaient le plus grand succès; quelques-unes de ces romances sont extrêmement remarquables.

En 1835, Dargomijsky abandonna la carrière administrative pour se livrer exclusivement à son goût pour la musique. Pendant plusieurs années il s'attacha à l'étude des traités théoriques, ainsi qu'à celle des partitions des grands maîtres, et, sous l'influence de Glinka, avec lequel il s'était lié, il conçut la pensée d'écrire un opéra. Il songea d'abord au sujet de *Lucrèce Borgia*, puis il s'arrêta à l'idée de mettre en musique le livret d'*Esméralda*, que Victor Hugo avait tracé pour Mlle Louise Bertin, fille du directeur du *Journal des Débats*, et qui avait été représenté sans succès à l'Opéra. Cet ouvrage achevé, il en fit traduire le texte en russe et l'offrit, en 1839, à la direction des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, qui le berna pendant huit années. Ce n'est qu'en 1847 qu'il parvint à faire jouer son *Esméralda* à Moscou. Entre temps il avait écrit, sur un poème de Pouchkine, un opéra-ballet en un acte, *Le Triomphe de Bacchus*, qui, cette fois, lui fut nettement refusé à Saint-Pétersbourg, et qui ne fut représenté que longtemps après, encore à Moscou. Enfin, en 1856, il réussit à produire à Saint-Pétersbourg sa *Roussalka* (*L'Ondine*), l'ouvrage auquel il doit le meilleur de sa renommée.

La partition d'*Esméralda* est une œuvre un peu composite, conçue complètement dans la forme de notre opéra, et qui se ressent de l'influence de Rossini, d'Auber et d'Halévy, de ce dernier surtout, que Dargomijsky estimait tout particulièrement. *La Roussalka*, écrite presque entièrement sur les vers mêmes du beau poème de Pouchkine, offrait un contraste frappant avec ce premier ouvrage. Ici, l'auteur s'est surtout attaché à rendre la pensée du poète dans un récitatif dramatique d'une grande puissance et d'une rare intensité d'accent; son inspiration prend un caractère très élevé, et le style mélodique accuse une personnalité et une originalité dignes des plus grands maîtres. Les musiciens très avancés de l'heure présente reprochent au com-

positeur de n'avoir pas renoncé, dans cette œuvre, aux traditions de l'opéra classique, et d'avoir persisté à écrire des airs, des duos, des morceaux d'ensemble, etc. Il n'en est pas moins vrai que *La Roussalka* a obtenu et obtient encore d'immenses succès non seulement à Saint-Pétersbourg, mais à Moscou, à Kief, à Odessa, à Kharkof, et qu'elle a beaucoup contribué au développement et à l'expansion de l'art national. Dans un dernier opéra, *Le Convive de pierre* (*Don Juan*), Dargomijsky rompit d'une façon éclatante avec les traditions qu'il avait jusqu'alors respectées. Cette fois il répudia toutes les formes anciennes, et écrivit sa partition tout entière dans le style de la déclamation récitative; surpris par la mort, il n'eut pas le temps d'ailleurs de l'instrumenter, et c'est M. Rimsky-Korsakof qui dut se charger de ce soin. L'ouvrage, représenté en 1872, dérouta un peu le public, et quoi qu'en puissent dire et penser les néo-réformateurs de la jeune école russe, il est certain qu'il n'a jamais réuni les sympathies que n'a cessé jusqu'à ce jour d'exciter *La Roussalka*, qui reste l'œuvre maîtresse de Dargomijsky.

Serof.

Le rôle de Sérof est assurément plus modeste, moins important que celui qu'ont joué ses deux prédécesseurs (1); il ne laisse pas pourtant de tenir une place appréciable dans l'histoire de l'opéra russe. Le plus grand défaut de Sérof réside dans son manque d'originalité. Esprit très porté, trop porté, à la critique et à la spéculation, il eut le tort de s'éprendre plus que de raison des œuvres qui constituent la dernière manière de Beethoven et de s'attacher trop vivement aux théories violentes et souvent débilitantes de Richard Wagner. Et comme Beethoven et Richard Wagner étaient doués d'une richesse d'imagination devant laquelle pâlissaient singulièrement la froideur et la pauvreté de l'inspiration de Sérof, il en résulte que les œuvres de cet artiste ne sauraient soutenir un instant la comparaison avec celles de Glinka et de Dargomijsky. Il est juste de remarquer cependant que ses deux opéras *Judith* (1863) et *Rognèda* (1865) se distinguent, au milieu de leurs défauts, par certaines qualités peu communes, entre autres une véritable faculté dramatique, l'entente de la scène, une riche couleur instrumentale (trop riche parfois, car c'est aux dépens de l'élément vocal, selon le système de Wagner), et une rare puissance dans l'emploi des grandes masses. En réalité, sa *Judith* surtout a obtenu un succès

(1) Alexandre Sérof, né à Saint-Pétersbourg en 1820, mort subitement en cette ville le 1er février 1871.

retentissant. Sérof, que la mort a surpris avant qu'il eût pu s'occuper de la représentation de son troisième opéra, *Le Pouvoir du Diable*, et qui a écrit aussi un *Stabat Mater*, a signé de nombreux articles de critique et d'esthétique dans différents journaux, entre autres *Le Panthéon*, le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg* et la *Revue théâtrale et musicale*.



M. Antoine RUBINSTEIN, né à Vechvotynetz (Bessarabie) le 18/30 novembre 1830.

Ant. Rubinstein

Voici venir deux compositeurs que renie absolument la nouvelle école russe (car il y a une nouvelle école russe), ce que je regrette pour elle, car on ne peut nier que l'un et l'autre aient rendu d'immenses services à l'art national et aient singulièrement contribué à ses progrès et à son expansion. Je veux parler de M. Antoine Rubinstein et de M. Pierre Tchaïkovsky. Il faut voir avec quel sourire dédaigneux en parle le bouillant porte-drapeau de cette nouvelle

école, M. César Cui, dont l'indulgence n'est pas le péché mignon, et qui a le défaut de n'être pas tendre pour ceux de ses confrères qui ne pensent pas exactement comme lui (1). Pour M. Cui, la fécondité de ces deux artistes (cette fécondité qui d'ordinaire est justement considérée comme un signe de force) est absolument déplorable, et elle le lui semble d'autant plus qu'elle s'exerce à la fois dans tous les genres. C'est un peu comme si l'on reprochait à Victor Hugo d'avoir écrit des drames, des romans, de la poésie épique et de la poésie intime. Quoi qu'il en soit, il ne pardonne ni à l'un ni à l'autre de s'être produit à la fois dans l'opéra, dans la symphonie, dans la musique de chambre, sans compter les romances, la musique de piano et le reste. « Qui trop embrasse mal étreint », dit-il. C'est possible; mais cela ne paraît pas empêcher le public russe de ressentir une profonde sympathie pour les deux artistes dont il est ici question.

M. Rubinstein.
M. Tchaïkovsky.

Ce qui est vrai, et ce qu'on ne saurait nier, c'est que ce n'est pas exclusivement par des qualités *russes* que brille l'admirable talent de M. Rubinstein et celui de M. Tchaïkovsky, c'est que le génie de ces deux grands artistes se fait remarquer par d'indéniables et très réelles affinités avec le génie occidental. Ce n'est pas une raison pour rabaisser systématiquement leur valeur, et il n'en est pas moins vrai qu'ils font le plus grand honneur au pays qui les a vus naître. Voilà ce que leurs compatriotes, même lorsqu'ils se font leurs critiques, ne devraient pas oublier.

Rubinstein, qui fut un enfant prodige, est devenu un virtuose admirable, et c'est en ce sens que s'est d'abord établie sa renommée. Élève d'un excellent professeur, Villoing, il était, dès ses plus jeunes années, un pianiste de premier ordre, et le public parisien, qui a eu depuis quarante ans maintes occasions de l'admirer, sait quelle est sa valeur sous ce rapport. Cette valeur n'est assurément pas discutable, mais il y a dans l'existence artistique de Rubinstein en tant que virtuose certains faits tellement prodigieux, qu'il ne me semble pas inutile de rappeler ici celui qui peut être considéré comme le plus étonnant. Je veux parler de la campagne inouïe entreprise par lui il y a quatre ou cinq ans, et qui était si remarquable, non seule-

(1) On s'en rendra compte en lisant la série d'articles, d'ailleurs fort intéressants, que M. César Cui a publiés en 1880 sous ce titre : *La Musique en Russie*, dans la *Revue et Gazette musicale*, si fâcheusement disparue, et qui depuis ont été réunis en brochure.

ment au point de vue de l'art et du talent déployé, mais aussi pour ce qui est de la dépense des forces physiques et d'un surprenant effort de mémoire.

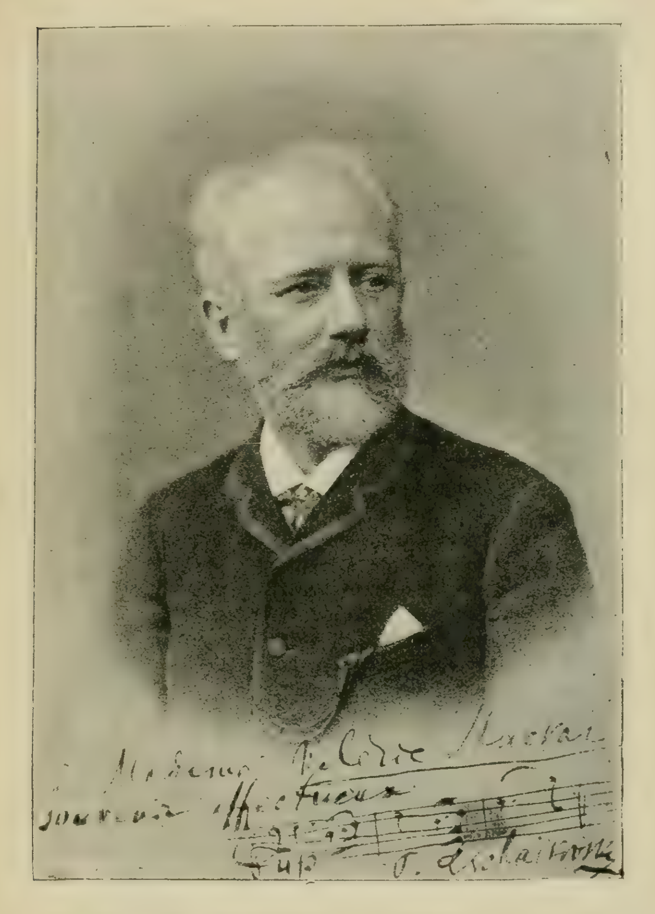
Rubinstein avait organisé une série de sept concerts historiques, de sept *récitals* de piano qu'il devait fournir à lui seul, et dont les programmes comprenaient un ensemble de *cent quatre-vingt-treize* œuvres de trente et un compositeurs différents ; et comme dans ces cent quatre-vingt-treize œuvres se trouvaient un assez grand nombre de sonates, formées chacune de quatre morceaux, et un *cycle* de Schumann qui à lui seul en comprend plus de vingt, c'était un total formidable d'environ *deux cent quarante* morceaux différents, que le virtuose jouait par cœur, sans un trouble de mémoire, sans l'ombre d'une défaillance ou d'une hésitation. Or, ces sept concerts, Rubinstein les donna d'abord, dans l'espace de sept semaines, à Saint-Pétersbourg d'une part, à Moscou de l'autre, en les redoublant *gratis*, le lendemain de chacun d'eux, pour les élèves des Conservatoires et des divers Instituts de ces deux villes (notez qu'il lui fallait franchir tous les huit jours deux fois les 770 kilomètres qui séparent l'une de l'autre ces deux villes). Mais ce n'était là qu'un commencement. Ces sept concerts furent reproduits par lui à Leipzig, en traversant l'Allemagne pour venir en France. Arrivé à Paris, il les renouvela, en les redoublant chaque lendemain, comme il avait fait en Russie, cette fois au bénéfice de notre Association des Artistes musiciens. Il alla ensuite les répéter, toujours dans le même ordre, à Vienne d'abord, puis à Berlin, et enfin à Londres. Cela donna un ensemble de soixante-dix séances, dans lesquelles il exécuta de mémoire dix fois deux cent quarante morceaux, soit au total *deux mille quatre cents* morceaux. Encore faut-il ajouter qu'à Saint-Pétersbourg le public, égoïste et insatiable, et n'ayant point assez des œuvres inscrites sur le programme, ne manquait pas de lui redemander quelque chose à la fin de chaque séance, ce à quoi il ne se refusait jamais; si bien que pour l'ensemble des sept concerts il exécuta encore, toujours de bonne grâce et de bonne humeur, treize morceaux supplémentaires. Avais-je tort quand je disais que cela est prodigieux?

Je ne fais nulle difficulté d'avouer que Rubinstein me paraît plus grand comme virtuose que comme compositeur. Encore ne le faudrait-il point trop rabaisser sous ce rapport, et peut-on admettre que, considéré même en tant que créateur, il fait montre de qualités qui ne sont pas précisément communes : s'il est inégal, il est puissant ; s'il est parfois violent, il est loin

d'être sans grandeur, et si la nature de son inspiration le rapproche parfois sensiblement des écoles occidentales, ce n'est pas à dire qu'il manque complètement d'originalité; ce qu'on peut seulement remarquer, c'est que cette originalité est plus personnelle que nationale, ce qui ne l'empêche nullement d'occuper une place très importante dans l'art de son pays. Ceci dit pour répondre indirectement à certaines observations plus ou moins désobligeantes de M. César Cui, qui pourtant ne peut se dispenser de lui accorder quelques qualités. « Le talent de M. Rubinstein, dit ce dernier, a plus d'une affinité avec celui de Brahms, de Raff; mais il est plus varié, grâce surtout à l'emploi qu'il fait parfois de la musique orientale et des thèmes nationaux russes, si riches, si originaux, et si complètement ignorés des compositeurs de l'Europe occidentale. Il a le jet mélodique d'une abondance extrême, mais trop souvent il se contente de la première idée venue, distinguée ou banale, riche ou pauvre. Dans le commencement de sa carrière, ses idées musicales reflétaient celles de Mendelssohn; ce n'est que plus tard qu'elles ont acquis une individualité plus marquée... »

Il est certain que, dans sa musique dramatique, Rubinstein ne s'est guère écarté des formes traditionnelles de l'opéra, ce que lui reprochent ceux de ses confrères qui ont pris la tête du nouveau mouvement musical russe. Il a d'ailleurs écrit ses ouvrages dramatiques en diverses langues, et les a fait représenter en divers pays. A Saint-Pétersbourg il a donné *Fourka l'idiot*, *Le Démon* (tiré du poème de ce nom de Lermontof), *Dimitri Donskoï*, *Le Marchand Kalaschnikof* (aussi d'après Lermontof); en Allemagne il a donné à Vienne *Les Enfants des Landes*, à Dresde *Feramors* (sur le sujet de *Lalla-Roukh* de Thomas Moore), à Berlin *Les Macchabées*; enfin il a écrit en français, sur un livret de M. Jules Barbier, un *Néron* qui n'a encore été représenté qu'à Anvers et qui semble appelé à se produire un jour ou l'autre à notre Opéra. A cela il faut ajouter deux grands oratorios, *Le Paradis perdu*, exécuté à Saint-Pétersbourg, et *La Tour de Babel*, écrit il y a vingt ans pour le grand festival de Dusseldorf, et que nous avons entendu à Paris, lors de l'Exposition universelle de 1878. Pour ce qui est de la musique instrumentale, le bagage de Rubinstein est énorme : il ne comprend pas moins de deux cent cinquante morceaux de piano, puis des sonates, trios, quatuors pour piano et instruments à cordes, ainsi que plusieurs symphonies, entre autres celle intitulée *L'Océan*, qui est connue dans toute l'Europe. Enfin, il faut ajouter à tout cela un grand nombre de *lieder* et de mélodies

vocales sur paroles russes, allemandes ou françaises. On voit



M. Pierre-Ilitch TCHAIKOVSKY, né à Vatkinsk (gouv. de Viata) en 1840.

quelle place un compositeur si laborieux et si fécond doit occuper dans l'histoire de l'art au XIXe siècle.

Son compatriote M. Pierre Ilitch Tchaïkovsky, né à Vatkinsk le 25 décembre 1840, ne trouve pas plus grâce que lui devant les juges farouches dont j'ai déjà parlé, et cela parce que, ainsi que lui, le caractère de sa musique n'est pas essentiellement slave, et laisse percer certaines tendances à se rapprocher de l'art occidental. Il me semble pourtant que M. Tchaïkovsky est, jusqu'à un certain point, plus *autochtone* que M. Rubinstein. En tout cas, voici ce qu'en dit M. César Cui : — « Tschaïkowsky a plus d'un point de ressemblance avec Rubinstein : il aborde de même tous les genres, sa fécondité est de même inépuisable, et sa production souvent trop hâtive. C'est un compositeur d'un remarquable talent; il excelle dans la musique de chambre et la symphonie; bien plus faible dans la musique dramatique, il y aurait aussi fourni une brillante carrière s'il avait été plus sévère envers lui-même et s'il avait mieux raisonné ses tendances et son système de composition. » — « Système ! » Le mot y est, et il prouve qu'aux yeux de la jeune école musicale russe il y a une orthodoxie dont les compositeurs ne doivent pas se départir, sous peine d'excommunication majeure de la part des grands pontifes de la religion artistique.

M. Tchaïkovsky n'en est pas moins un musicien d'un ordre supérieur, bien que son talent soit inégal et particulièrement difficile à classer. Fils d'un ingénieur des mines et destiné par lui à la magistrature, ce n'est qu'à l'âge de près de vingt ans et après être sorti de l'École impériale de droit de Saint-Pétersbourg pour entrer au ministère de la Justice, qu'il put se livrer à la passion qu'il avait toujours ressentie pour la musique. Il suivit alors les cours du Conservatoire de Saint-Pétersbourg, fondé et dirigé par M. Rubinstein, et ses progrès y furent si rapides et si complets qu'à peine l'avait-il quitté il était engagé comme professeur au Conservatoire de Moscou, où il resta onze ans. Cela ne l'empêcha pas de se livrer à la composition avec une fougue, une ardeur et une activité vraiment infatigables. Aussi, dans l'espace de vingt-cinq ans, M. Tchaïkovsky a-t-il produit un nombre d'œuvres tel que bien peu de musiciens pourraient en présenter l'équivalent. Parmi elles il faut citer d'abord ses ouvrages dramatiques, qui sont au nombre de douze : *Le Voïvode* (1869) ; *L'Opritchnik* (1874) ; *Vakoul le forgeron* (1876) ; *Le Lac des cygnes*, ballet ; *Snegourotscha* (*Fille de neige*), conte dramatique d'Ostrovsky ; *Jeanne d'Arc* (1881) ; *Eugène Onéguine* (1881) ; *Le Caprice d'Oksane* ; *La Belle au bois dormant* ; *Mazeppa* (1884) ; *La Tscharodeïka* (*La Magicienne*) ; *La Dame de pique* (1890). Viennent ensuite : quatre symphonies ; quatre ouvertures ou poèmes sym-

phoniques : *Roméo et Juliette*, *La Tempête*, *Francesca da Rimini*, *Manfred ;* trois suites d'orchestre ; *Ode à la joie*, de Schiller, cantate ; deux concertos de piano avec orchestre ; des quatuors, trios et sonates pour piano et instruments à cordes ; plusieurs fantaisies pour orchestre ; un grand nombre de compositions pour piano seul ; divers morceaux pour violon et pour violoncelle ; enfin de nombreuses mélodies vocales, dont plusieurs d'une grande inspiration, d'un sentiment passionné et d'un caractère superbe.

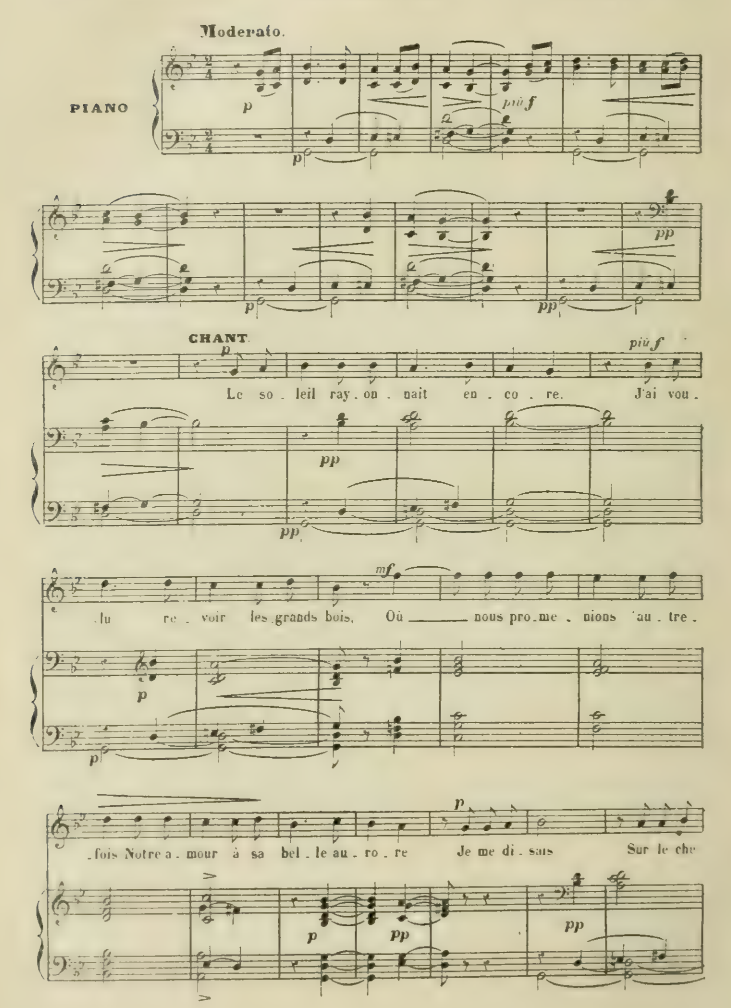
M. Tchaïkovsky est incontestablement l'un des artistes les mieux doués et les plus intéressants de la Russie contemporaine, en dépit d'un esprit un peu indécis peut-être, un peu trop imbu parfois des idées fâcheuses qui depuis un quart de siècle travaillent tant de cerveaux. C'est pour cela que son originalité ne s'est pas affirmée d'une façon éclatante, et que ses œuvres, d'une nature et d'une inspiration fort inégales, se font remarquer tantôt par des qualités véritablement exquises, comme son beau concerto de piano et ses jolies mélodies vocales, d'une saveur si pénétrante, tantôt par une sorte d'obscurité voulue, par un style tendu à l'excès, par une bizarrerie cherchée et fâcheuse, qui en rendent la compréhension difficile et l'audition singulièrement fatigante, comme dans sa fantaisie symphonique sur *La Tempête* de Shakspeare et son ouverture de *Roméo et Juliette*. On rencontre un peu de tous les styles dans la musique de M. Tchaïkovsky, aussi bien celui de Schumann que celui de Wagner, et celui de Berlioz que celui de Mendelssohn ; de là le manque de fixité dans les moyens, d'unité dans le talent, de précision dans les résultats ; de là aussi la difficulté, pour la critique, de classer nettement l'artiste et de lui assigner la place qu'il est en droit d'occuper. Mais il n'en reste pas moins que M. Tchaïkovsky est, comme je l'ai dit, un artiste fort remarquable, un musicien instruit, souvent inspiré, maître de tous les secrets de son art, connaissant et employant à merveille toutes les ressources de l'orchestre, et à qui l'on ne saurait reprocher que de sacrifier parfois le côté idéal de la musique à la recherche de l'effet matériel et brutal.

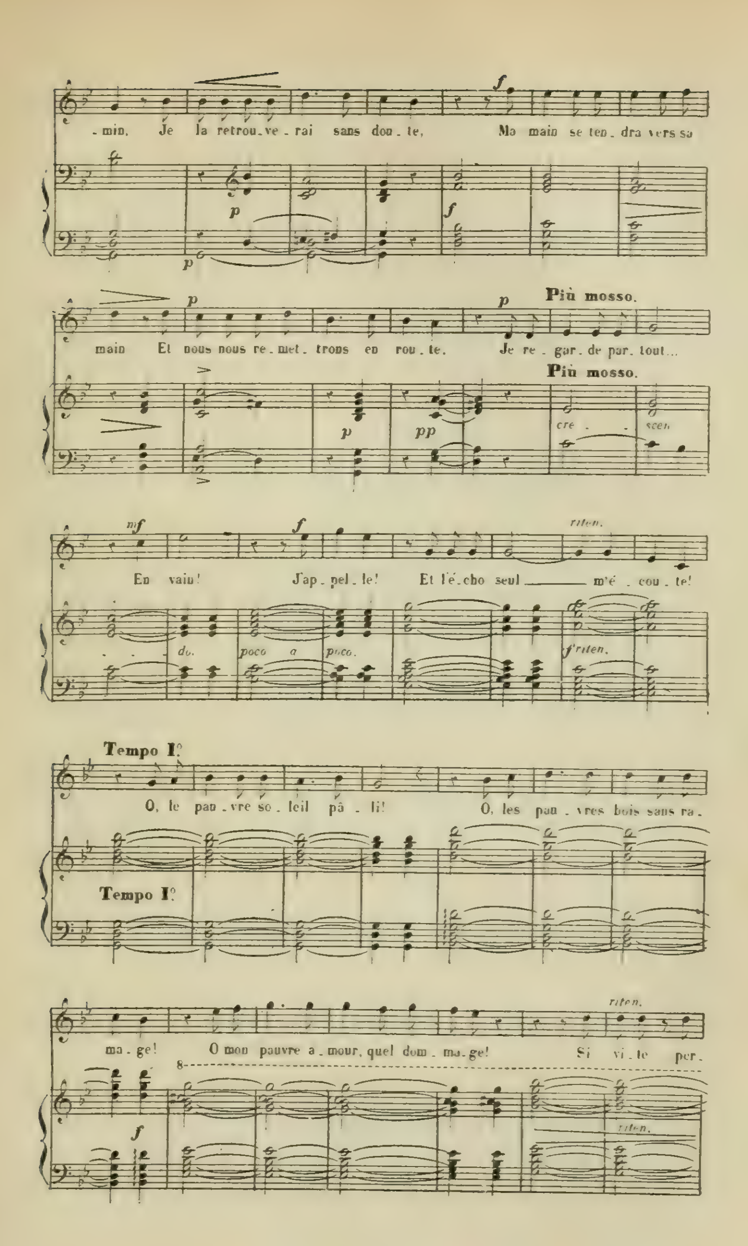
DÉCÉPTION

Poésie
de
PAUL COLLIN
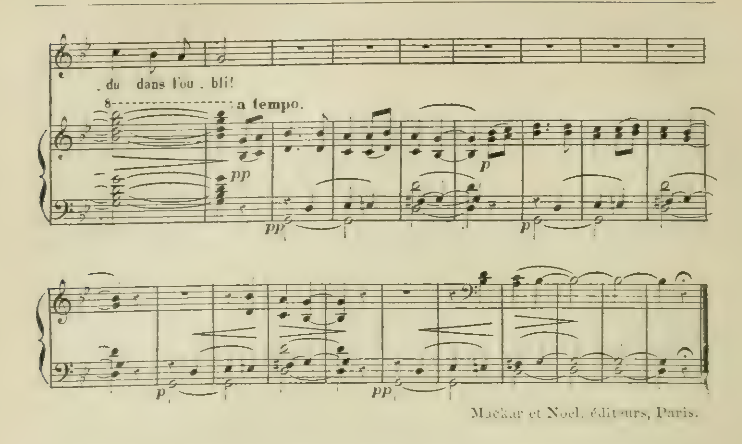
Musique
de
P. TSCHAIKOWSKY

Nº 1. Soprano ou Ténor. OP. 65 (Nº 2.)





_min, Je la retrou_ve_rai sans dou_te, Ma main se ten_dra vers sa
main Et nous nous re_met_trons en rou_te. Je re_gar_de par_tout...
Più mosso.
Più mosso.
cre_scen_do. poco a poco.
En vain! J'ap_pel_le! Et l'é_cho seul m'é_cou_te!
riten.
riten.
Tempo I°
Tempo I°
O, le pau_vre so_leil pâ_li! O, les pau_vres bois sans ra_
ma_ge! O mon pauvre a_mour, quel dom_ma_ge! Si vi_te per_
riten.
riten.



Nous voici enfin en présence du petit groupe de musiciens — fort distingués, mais fort exclusifs — qui ont entrepris en Russie une réforme de l'opéra assez analogue à celle dont Wagner s'est fait en Allemagne le promoteur. Pour ces néo-réformateurs, rien de bon ne s'est fait jusqu'ici depuis Gluck ; Meyerbeer lui-même, si l'on veut bien ne pas contester absolument ses rares facultés dramatiques, n'est pourtant qu'un artiste très secondaire ; l'école française ne semble pas exister, et Monsigny, Grétry, Méhul, Boieldieu, Halévy, Auber, sont à peine dignes de quelque attention ; quant à l'art italien, il leur inspire une haine farouche qui ne connaît pas de limites, et ils considèrent ses représentants les plus illustres comme de simples fantoches, j'allais dire comme des malfaiteurs artistiques. Enfin, à les entendre, la jeune école russe a tout découvert en fait de musique dramatique, et rien de bon, rien de logique, rien d'intelligent, rien de raisonné ne s'est fait avant elle. C'est peut-être aller un peu loin. Toutefois, ici je ne juge pas, je constate, et cela d'après une fière déclaration de principes contenue dans l'écrit de M. César Cui que j'ai déjà signalé, *La Musique en Russie*.

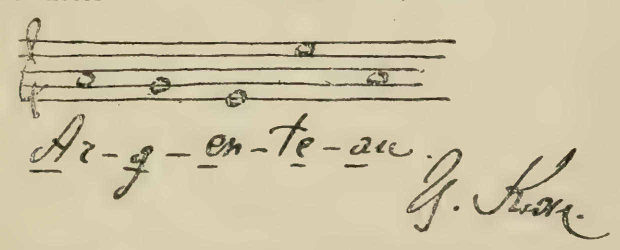
M. César Cui, M. Rimsky-Korsakof, M. Balakiref, Mod. Moussorgsky.

M. Cui commence par nous faire connaître les circonstances dans lesquelles s'est formé le petit cénacle : — « En 1856, deux musiciens, très jeunes et passionnés pour leur art, se rencontrèrent à Saint-Pétersbourg. La capitale de la Russie étant le principal foyer musical et intellectuel du pays, ils y fixèrent définitivement leur résidence. L'un était Balakiref ; l'autre celui

qui écrit ces pages. Quelque temps après, Rimsky-Korsakof, Borodine et Moussorgsky se joignirent à eux, et, peu à peu, il se forma un petit cercle d'amis, qu'avait rapprochés une même et vivace passion pour l'art musical. Que d'intéressantes et instructives causeries firent dès lors le fond de leurs réunions ! On passa consciencieusement en revue à peu près toute la littérature musicale existante. La critique avait beau jeu ; on discutait sur des questions d'esthétique, les façons personnelles de voir et de sentir s'entrecroisaient, les conférences s'alimentaient de vives analyses, de plans divers, de mille choses



M. César-Antonovitch CUI, né à Vilna en 1835.



qui activent la pensée, mûrissent et développent le goût et tiennent le sens artistique éveillé. C'est ainsi que ce petit cénacle finit par acquérir des convictions arrêtées, par se créer un critérium applicable à une foule de questions artistiques, très souvent en dehors des idées courantes de la presse et du public. L'idéal commun aux membres de cette petite confrérie — sous la réserve

des aptitudes et de la nature musicale de chacun, — commença bientôt à se dessiner avec netteté, et on s'efforça de le fixer sur les ouvrages. » On voit quel était le point de départ; on va voir quel était le but poursuivi. Ce but, je l'ai dit déjà, c'était la réforme de la musique d'opéra; car, quant à la musique symphonique, nos jeunes révolutionnaires trouvaient — et ils n'avaient peut-être pas tort — que tout avait été fait, et bien fait, par Beethoven, Schumann, Liszt (?) et Berlioz. Ici je me vois obligé de faire une citation un peu longue; encore est-ce avec le regret de ne pouvoir, vu les bornes de cette étude, l'étendre davantage. Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'intérêt des considérations contenues dans les lignes que voici :

« ... Vers la fin du XVIIIe siècle, Gluck entreprit, d'une main puissante, de rétablir la musique d'opéra dans ses droits primordiaux, de la ramener dans la voie de l'expression, et surtout de la fixer sur le terrain de la vérité dramatique. Tant qu'il vécut, son idéal grandiose sembla consacré par l'éclatant succès de ses œuvres; mais après lui, ces belles et simples traditions s'évaporèrent une à une, et Rossini fit de son mieux — jusqu'à *Guillaume Tell* exclusivement — pour amener l'opéra à n'être que de la musique de concert, agrémentée de décors et de costumes, en sacrifiant absolument la vérité d'expression aux tours de force de la vocalise, distribuée à tous les rôles indistinctement : au bachelier sévillan comme au More de Venise, comme au prophète hébreu. Une réaction cependant se fit sentir : elle s'insinua d'abord par des demi-mesures, prudentes, incomplètes (Weber, Meyerbeer, Glinka dans *La Vie pour le Tsar,* Dargomijsky dans *La Roussalka*); puis, changeant brusquement d'allure, elle aboutit à une réforme radicale, où Wagner déploya toute son énergie (*Le Cycle des Nibelungen*), et où les musiciens russes de la nouvelle école, n'ayant pourtant, comme nous le verrons plus loin, que très peu de points de contact avec le novateur allemand, entrèrent, eux aussi, avec tout le courage d'une inébranlable conviction.

« La nouvelle école russe prit à tâche de mettre en lumière certains principes de la plus haute importance, dont un des premiers est celui-ci : — *La musique dramatique doit toujours avoir une valeur intrinsèque, comme musique absolue, abstraction faite du texte.* On avait trop longtemps négligé ce principe; de nos jours même on est loin de l'observer strictement. Les compositeurs n'ayant pour principale préoccupation que la mélodie pure et la virtuosité vocale, moyens infaillibles de succès, les banalités les plus étonnantes, les plus naïves en même temps, avaient une raison d'être et passaient sans difficulté. Ce qui, dans une composition symphonique, aurait été mis à l'index avec le dédain le mieux justifié, trouvait naturellement sa place dans un opéra. Les Italiens sont hors de concours pour leur supériorité en cette affaire. N'aspirant qu'aux succès faciles, fondés sur des fioritures, sur des *si* bémol et des *ut* dièse aigus, se tenant avec le public en communication de mauvais goût et le maintenant dans cet état inculte, il ne leur suffit pas d'abuser des thèmes les

plus banals, il leur faut encore étaler ces laideurs dans toute leur nudité, sans même chercher à les atténuer par une harmonie tant soit peu élégante. Les meilleurs parmi ces musiciens ou se répètent l'un l'autre ou bien se répètent eux-mêmes, comme style, thèmes et harmonies. Par ce moyen, ils ont réussi à faire de leurs opéras une série de jumeaux abâtardis, d'une ressemblance désespérante. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les trente et quelques opéras italiens de Rossini, sur les soixante-dix et plus de Donizetti (1). L'un et l'autre n'ont que deux ou trois ouvrages typiques, dont le reste de leurs œuvres n'est que la reproduction plus ou moins faible et pâle. Et, même dans leurs chefs-d'œuvre, que de lieux communs, que de pages insignifiantes et banales!

« Chez un grand nombre de compositeurs non italiens, les résultats sont à peu près les mêmes; ils écrivent trop, ils spéculent trop souvent sur les moyens heureux des exécutants, sur le bel et irrésistible effet des décors, sur l'agrement toujours sûr des scènes de ballet (2). Meyerbeer lui-même, un des plus grands compositeurs dramatiques, ne gagnerait-il pas beaucoup à la suppression des princesses et des reines à roulades dans ses opéras?

« La nouvelle école russe envisage la question à un point de vue absolument différent. Selon son principe, rien ne doit détourner la musique d'opéra d'être par elle-même *de vraie et belle musique*; tout ce que l'art musical a de plus séduisant doit s'y rapporter; le charme de l'harmonie, la science du contrepoint, la polyphonie et le coloris de l'orchestre doivent y aller de pair. Un tel précepte peut ne pas paraître d'une application très pratique; il semblerait qu'un temps de repos pris çà et là, à la faveur d'un lieu commun, plus ou moins prolongé selon la circonstance, ferait bien l'affaire de l'auditoire, lui épargnerait la lassitude d'une attention trop soutenue. Non pas! L'école russe ne veut tirer aucun profit de semblables combinaisons, si avantageuses qu'elles paraissent, ni faire de telles concessions. Elle ne changerait à aucun prix son point de vue à cet égard. Elle marche tranquille et fière vers l'idéal qui l'appelle — cette source vive d'intelligence, d'honnêteté et d'éternelle poésie — sans se préoccuper de la réussite ou de l'insuccès. »

La nouvelle école russe en revient donc, selon les paroles de M. César Cui, à la formule démodée de l'art pour l'art, avec le mépris du public pour devise. Or, comme c'est généralement, en dernière analyse, pour le public qu'on fait de l'art, il est permis de se demander, en présence de revendications si fières,

---

(1) Non pas « soixante-dix et plus », mais seulement cinquante-sept véritables opéras (ce qui est déjà trop sans doute), auxquels il faut ajouter neuf petits ouvrages, de ceux que les Italiens appellent *farse*, et qui n'ont guère plus d'importance que nos opérettes. Il est bon de n'exagérer rien.

(2) Ceci s'adresse, à n'en pouvoir douter, aux compositeurs français que l'écrivain, s'adressant à des lecteurs français, ne pouvait guère désigner d'une façon plus directe. Tant pis pour *La Muette* et pour *La Juive*, pour *Faust*, *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Le Roi de Lahore*, *Sigurd*, etc., qui sont ici manifestement visés.

quelle peut être la fin du but poursuivi. Encore un coup, je ne juge pas, je constate. D'ailleurs, remarquons-le, il est facile de railler et de blâmer ce qui se fait, lorsqu'on arrive après deux ou trois siècles d'essais et de travaux de toutes sortes, qu'on profite de l'expérience acquise et de l'accumulation des résultats, et qu'on n'a pas soi-même à marcher de tâtonnements en tâtonnements, le chemin ayant été aplani par la foule des devanciers. C'est là précisément la situation de la nouvelle école russe, qui n'a que la peine de cueillir les fruits que d'autres ont eu tant de mal à arracher à la terre. Quant à affirmer d'une façon aussi péremptoire qu'on a le monopole de la conscience et de l'honnêteté artistiques, en ce faisant, ladite école risque d'amener le sourire sur quelques lèvres incrédules.

Mais cela n'enlève en aucune façon leur talent, talent très actif et très réel, aux membres de ce petit cénacle, dont le plus en vue me paraît être M. Nicolas Rimsky-Korsakof.

M. Rimsky-Korsakof a donné des preuves d'une rare fécondité, fécondité que M. Cui trouve toute naturelle chez lui, après l'avoir blâmée chez MM. Rubinstein et Tchaïkovsky. C'est toujours la même antienne : vérité en deçà, erreur au delà. Ancien officier dans la marine impériale, M. Rimsky-Korsakof a abandonné cette carrière pour suivre ses penchants artistiques, et il n'a pas eu à s'en repentir, car il s'est fait, comme compositeur et comme professeur, un nom justement estimé. Directeur de l'École musicale gratuite de Saint-Pétersbourg, professeur de composition et d'instrumentation au Conservatoire de cette ville, il s'est fait connaître par un grand nombre d'œuvres de divers genres. Il a donné à la scène quatre ouvrages importants : *La Pskovitaine*, grand opéra en trois actes (1873) ; *La Nuit de mai*, opéra en trois actes (1880) ; *Sniegurotschka*, opéra fantastique en quatre actes, et *Mlada*, opéra-ballet. Mais le genre scénique est moins favorable à M. Rimsky-Korsakof que le genre symphonique, et c'est ici que ses succès ont été le plus accentués. Il a écrit trois symphonies, dont la seconde, intitulée *Antar*, est un tableau descriptif ; une symphonie en *la* mineur, sur des thèmes russes ; *Sadko*, poème symphonique ; une ouverture en *ré* majeur, sur des thèmes russes ; *La Grande Pâque russe*, ouverture sur des thèmes de l'Église russe ; *Schehe-razade*, suite d'orchestre d'après *Les Mille et une Nuits ;* une autre suite, intitulée *Caprice espagnol ;* un *Conte féerique* pour orchestre ; enfin, une Fantaisie de concert sur des thèmes russes, pour violon et orchestre. On voit que M. Rimsky-Korsakof a mis largement à contribution la mine si riche des mélodies nationales ; il

les connaît d'ailleurs mieux que qui que ce soit, et il a publié un recueil de *Cent mélodies populaires russes*, avec accompagnement de piano, qui est le meilleur qu'on ait mis au jour. On doit encore à cet artiste un certain nombre de romances, d'un accent très personnel, et beaucoup d'œuvres de piano, entre autres un concerto avec orchestre, six fugues, une Suite, une Fantaisie serbe et divers morceaux de genre, et enfin plusieurs chœurs d'un bel effet.



M. Nicolas-André RIMSKY-KORSAKOF, né à Tikhvin en 1844. — Phot. Chapiro.

Chez M. César Cui, la passion de la musique est telle qu'il l'a cultivée d'une façon très active, sans renoncer pour cela à une carrière militaire qu'il a su faire honorable et brillante. M. Cui nous touche de près, car si sa mère était Lithuanienne, son père était Français; c'était un officier de la Grande Armée, que des blessures reçues pendant la campagne de Russie obligèrent à rester dans le pays, où il se maria. Né à Vilna en 1835, M. Cui, après d'excellentes études au Gymnase de cette ville, puis à l'École du génie de Saint-Pétersbourg, est devenu colonel du génie et professeur de fortification aux Académies militaires du génie et de l'artillerie; comme écrivain militaire, on lui doit un *Précis de l'histoire de la fortification permanente*, un *Manuel de fortification volante*, et plusieurs opuscules moins importants.

C'est surtout avec le célèbre compositeur polonais Moniuszko que M. Cui fit son éducation musicale, qu'il compléta par lui-même et par ses recherches personnelles. Les travaux très

absorbants de sa profession militaires ne l'empêchèrent pourtant pas de produire, comme compositeur, des œuvres nombreuses et importantes. Au théâtre, il a débuté par un opéra en deux actes, *Le Prisonnier du Caucase*, sur un texte imité de Pouchkine (joué en français il y a quelques années à Liége), et par un opéra-comique en un acte intitulé *Le Fils du mandarin*. La forme de ces deux ouvrages était loin de faire prévoir les idées quelque peu intransigeantes que l'auteur devait mettre en cours dans les deux suivants : *William Ratcliff*, sur le sujet d'une tragédie de Henri Heine (1869), et *Angelo*, d'après le drame de Victor Hugo imité par M. Bourénine (1876). M. César Cui a écrit tout récemment, sur un livret de M. Jean Richepin, un opéra français intitulé *Le Flibustier*, qu'il espère bien faire jouer prochainement à Paris, et peut-être à l'Opéra-Comique. Mais là ne se borne pas sa production musicale. On connaît encore de lui une Marche solennelle pour orchestre, une Suite concertante pour violon et orchestre, une Suite d'orchestre intitulée *A Argenteau*, un *Ave Maria* pour voix seules et chœur de femmes avec harmonium, une Suite pour piano dédiée à Liszt, plus de cinquante *lieder* et mélodies vocales, et enfin autant de morceaux de piano de divers genres, le tout écrit dans une forme très châtiée, on pourrait même dire très cherchée. On voit que M. Cui est vraiment, lui aussi, un militant.



M. Michel BALAKIREF, né à Nijni-Novgorod en 1836.

M. Balakiref prend naturellement place à côté de ses deux amis. Ancien élève de l'Université de Kazan, il s'est voué ensuite à la musique avec passion. Excellent pianiste, chef d'orchestre remarquable, il est aujourd'hui directeur de la chapelle impériale, après avoir été directeur de la Société musicale russe

et de l'École gratuite de musique. M. Balakiref est surtout un symphoniste; il ne s'est même produit au théâtre que sous ce rapport et d'une façon indirecte, en écrivant pour la représentation du *Roi Lear*, de Shakspeare, une ouverture et des entr'actes. On connaît de lui un beau poème symphonique intitulé *Tamara*, trois ouvertures sur des thèmes russes et tchèques, *Islamey*, « fantaisie orientale » pour piano, une vingtaine de romances d'un grand caractère, et un recueil fort intéressant de 40 chansons populaires russes, ces chansons qui jouent un si grand rôle dans la musique russe contemporaine, à laquelle elles donnent une saveur si particulière.



Alexandre BORODINE, né à Saint-Pétersbourg en 1834, mort dans cette ville en 1887.

Moussorgsky, mort trop jeune pour avoir pu donner sa mesure, faisait aussi partie du cénacle (1). Élève de l'École militaire des Porte-Enseignes, il était officier dans la Garde, lorsque, en 1859, il donna sa démission pour se consacrer entièrement à la musique. Il est de tous les membres de la jeune école celui qui a poussé le plus loin l'intransigeance des idées et des procédés; aussi sa musique présente-t-elle parfois un caractère d'étrangeté que certains qualifient d'excentricité. Il a écrit deux opéras : *Boris Godounof*, sur un sujet historique traité par Pouchkine,

(1) Modeste Moussorgsky, né à Toropetz en 1839, est mort en 1881.

et *Khovantchtchina*, un poème symphonique intitulé *Une Nuit sur le mont Chauve*, qu'il n'a pas eu le temps d'instrumenter et qui a été achevé par M. Rimsky-Korsakof, plusieurs pièces de piano et quelques romances empreintes d'un profond sentiment dramatique.

Borodine, M. Boris Scheel, M. Glazounof, etc.

Borodine, mort aussi à l'heure présente, est considéré par quelques-uns comme le mieux et le plus largement doué de tous les artistes de l'école contemporaine. C'était en même temps un savant de premier ordre, qui, après avoir fait de brillantes études à l'Académie de médecine et de chirurgie, était devenu professeur de chimie dans cette Académie et conseiller d'État. Avec une certaine propension aussi à l'étrangeté, surtout en ce qui concerne le rythme et l'harmonie, Borodine était si bien doué au point de vue mélodique, et son habileté de contrepointiste était si grande qu'il a laissé des œuvres d'une beauté saisissante. On se rappelle la vive impression que produisit ici son beau poème symphonique *Dans les steppes de l'Asie centrale*. Son opéra *Le Prince Igor*, que la mort ne lui a pas laissé le temps d'achever, et qui a été terminé par MM. Rimsky-Korsakof et Glazounof, a été accueilli à Saint-Pétersbourg avec faveur. On doit encore à Borodine trois symphonies, dont une restée inachevée, deux quatuors pour instruments à cordes, plusieurs mélodies vocales, un quatuor bouffe (*Sérénade de quatre galants à une dame*) dont il a écrit aussi les paroles, et quelques pièces de piano. S'il ne se distinguait pas par la fécondité, du moins peut-on dire que sa supériorité technique était incontestable.

Comme beaucoup de ses confrères, M. Boris Scheel avait étudié la musique en amateur; des revers de fortune ont fait de lui un artiste pratiquant. Il a donné en 1885 un opéra en 4 actes, *Le Démon*, qui était écrit depuis vingt-cinq ans, et en 1887 un ballet intitulé *La Tulipe de Harlem;* un autre opéra, *Judith*, n'a pas encore été représenté jusqu'ici. Parmi ses autres compositions il faut citer *Jean Damostène*, oratorio, *La Fontaine de Baktchisaray*, poème symphonique, *La Russe*, scène populaire, et une *Suite fantastique* pour orchestre.

L'un des plus jeunes et non des moins bien doués parmi les musiciens russes contemporains est M. Glazounof. Né avec de la fortune, il s'est consacré sans réserve à la musique, et a fait d'excellentes études avec M. Rimsky-Korsakof, qu'il a accompagné à Paris en 1889, lors des concerts que celui-ci est venu diriger au Trocadéro. A peine âgé de vingt-six ans, il a

déjà produit énormément : deux symphonies, deux ouvertures sur des thèmes grecs, *Stenka Razine*, poème symphonique à la mémoire d'Alexandre Borodine, une Élégie sur la mort d'un héros, un poème lyrique pour orchestre; *La Mer*, fantaisie pour orchestre; *La Forêt*, marche de noces, deux sérénades, une Suite caractéristique, toujours pour orchestre, trois quatuors et cinq novelettes pour instruments à cordes, deux morceaux pour violoncelle avec orchestre, enfin de nombreuses pièces pour piano. M. Glazounof, dit-on, est un maître de demain.



M. Alexandre GLAZOUNOF, né à Saint-Pétersbourg en 1865. — Phot. Lorenz.

Je n'en finirais pas si je voulais détailler tous les travaux des nombreux compositeurs que possède en ce moment la Russie. Je voudrais au moins les signaler rapidement et faire connaître les noms des artistes les plus militants :

M. Arensky, qui a fait représenter au commencement de cette année un opéra : *Un songe sur le Volga*, et à qui l'on doit une symphonie, un quatuor à cordes, des morceaux de piano et un recueil de *mille* exemples pour l'étude de l'harmonie ; — M. Stcherbatchef, qui a écrit deux idylles pour orchestre, un recueil de six *lieder*, cinq mazurkas pour piano, *Féeries et Pantomimes* (16 morceaux), *Mosaïque* (7 morceaux), *Les Solitudes* (3 morceaux) et beaucoup d'autres pièces pour piano; — M. Nicolas Sokolof, auteur de *Don Juan*, poème dramatique sur des vers d'A. Tolstoï, d'une Élégie pour orchestre, d'un quatuor à cordes, d'une séré-

nade pour instruments à cordes, de chœurs *a capella* et de mélodies vocales; — M. Kopilof, qui a produit une symphonie et un scherzo pour orchestre, un quatuor et un *andantino* pour instruments à cordes, des romances et de nombreux morceaux de piano; — M. Anatole Liadof, professeur au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, dont on connaît plus de cinquante pièces de piano (entre autres deux recueils tout particulièrement intéressants : *Biroulki* et *Les Arabesques*), et quelques compositions symphoniques; — M. Léopold Godovsky, qui, à peine âgé de vingt ans, a déjà écrit aussi une cinquantaine de morceaux de piano : — M. Estafief, compositeur et critique, quoique fort jeune aussi, qui doit faire représenter prochainement un opéra intitulé *Le Voïvode*, et dont M. Lamoureux nous a fait entendre l'hiver dernier un *Poème mélancolique;* — M. Antipof, connu par un allegro symphonique, plusieurs romances et des pièces de piano; – M. Alphéraky, qui a publié des mélodies russes, des *lieder* allemands sur des paroles de Henri Heine, et des romances françaises sur des vers de Victor Hugo; — M. Laskovsky, qui a écrit de nombreux et agréables morceaux de piano; — M. Schtchurovsky, auteur de l'opéra *Bogdan Chmelnitzky;* — enfin, MM. Wihtol, Kusnetzof, Hlavatch, Ivanof, Artcibouchef, Asantschevsky, etc.

Solovief, Général Lvof, etc.

Et parmi les artistes, aujourd'hui presque tous disparus, qui ont pris part au mouvement, il faut citer : Solovief, pour ses opéras *Cordelia* et *Vakoula* et pour ses mélodies pénétrantes; le général Lvof, ancien directeur des chantres de la cour, auteur du fameux hymne national russe, d'un opéra intitulé *Ondine* et d'un *Stabat Mater;* le grand violoncelliste Karl Davydof, pour ses nombreuses compositions symphoniques et instrumentales et ses jolies romances; Villebois, pour son opéra de *Nataschka* (1863); Kaschperof, professeur au Conservatoire de Moscou, pour son opéra *La Tempête* (1867), qu'il écrivit après avoir fait représenter en Italie *Maria Tudor* et *Rienzi;* Grégoire Lyschine, pour ses deux opéras *Don César de Bazan* et *Le Comte Noudine*, ses pièces symphoniques et les mélodies vocales dont il écrivait aussi les paroles; enfin, le prince Galitzine, et bien d'autres que j'omets sans doute (1).

---

(1) Quoiqu'il ne soit pas Russe, je ne saurais cependant passer sous silence un artiste fort remarquable qui s'est fait en Russie une situation hors de pair et qui a pris une part très importante au mouvement musical de ce pays. Je veux parler de M. Edouard Napravnik, né le 21 août 1839 à Beust, près Kœnigsberg, en

On voit quelle est l'intensité du mouvement musical de la Russie actuelle, et que, comme je le disais, ce pays est le seul aujourd'hui qui, avec la France, possède une véritable école nationale. Le mouvement n'a pas été seulement pratique, il a été aussi théorique, c'est-à-dire raisonné, grâce aux importants et intéressants travaux critiques de Sérof, de MM. Stassof, Laroche, César Cui, voire même aux écrits d'Oulibichef, de W. de Lenz et du prince Yssoupof. Il va sans dire que les interprètes n'ont pas manqué non plus aux compositeurs. Depuis cinquante ans on a cité en Russie, soit à Saint-Pétersbourg, soit à Moscou, nombre de chanteurs dramatiques qui se sont fait une renommée méritée. Ç'a été d'abord les créateurs fameux de *La Vie pour le Tsar*, particulièrement Pétrof, qui a joué près de cinq cents fois le rôle d'Yvan Soussanine, Mme Pétrovna et Mme Stépanof; puis Kommissarjevsky, Stravinsky, Ende, Lodi, Melnikof, Sobolef, Orlof, Mikhaïlof, Koriakine, Vassilief, et Mmes Névédomsky, Kotébétof, Léonof, Santagano-Gortchakof, Raab, Platonof, Bitchourine, Plavina, Vielinskaïa, Pavlovsky, Lavrovsky, Kartsef-Panaïef... Quant aux virtuoses instrumentistes, je me bornerai à citer quelques-uns des noms devenus les plus célèbres, ceux de M. Auer, violoniste (qui, je crois, n'est pas Russe de naissance), Davidof, violoncelliste, M. Leschetitzky, pianiste (né à Vienne, mais sans doute d'origine russe), Mme Annette Essipof, son élève, dont la renommée est aujourd'hui européenne, Mme Bertenson, excellente pianiste aussi.

Non seulement la musique symphonique est en grand honneur en Russie, mais aussi la musique de chambre, c'est-à-dire le quatuor, de sorte qu'avec l'opéra ce pays possède les trois grandes formes par lesquelles la musique se manifeste dans l'ordre le plus élevé. En résumé, le mouvement est complet, les compositeurs l'entretiennent avec une étonnante ardeur et une activité rare, les interprètes ne leur manquent plus, les Conservatoires de Saint-Pétersbourg et de Moscou leur forment chaque

Bohême, qui a fait son éducation musicale dans sa patrie, mais qui, fixé à Saint-Pétersbourg depuis 1861, y est devenu chef d'orchestre et directeur de la musique au Théâtre Impérial. Pianiste, organiste et chef d'orchestre de premier ordre, M. Napravnik n'est pas moins renommé comme compositeur. Il a donné à Saint-Pétersbourg deux opéras, *Harold* et *Les Bourgeois de Nijni-Novgorod*, et a fait exécuter deux symphonies, un poème symphonique intitulé *Le Démon*, six danses nationales et une Marche de fête pour orchestre, un concerto et une Fantaisie russe pour piano et orchestre, deux quatuors pour instruments à cordes, sans compter diverses autres compositions instrumentales et un assez grand nombre de romances.
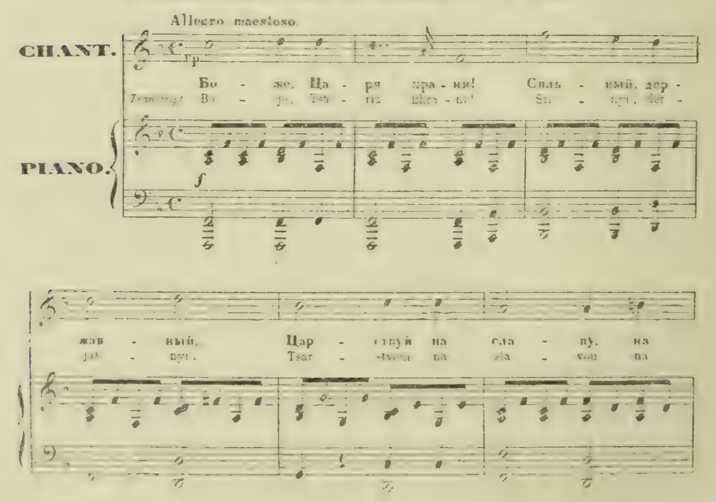
jour de solides exécutants, enfin le public s'instruit et s'initie aux beautés les plus nobles et les plus sévères de l'art. Si bien que l'école russe, mettant à profit les trois cents ans de travaux préliminaires des trois écoles occidentales qui l'ont précédée, n'ayant pas à perdre son temps en essais inutiles et parfois décourageants, ayant d'autre part à sa disposition, grâce à sa musique populaire, d'un caractère si original et dont elle se sert avec tant d'habileté, un élément nouveau et d'une grande puissance à introduire dans l'art, l'école russe, dis-je, aujourd'hui en pleine efflorescence, semble appelée à un avenir vraiment glorieux, et qui sait? peut-être à renouveler les formes de cet art si mobile et, à prendre victorieusement la tête du grand mouvement musical européen.

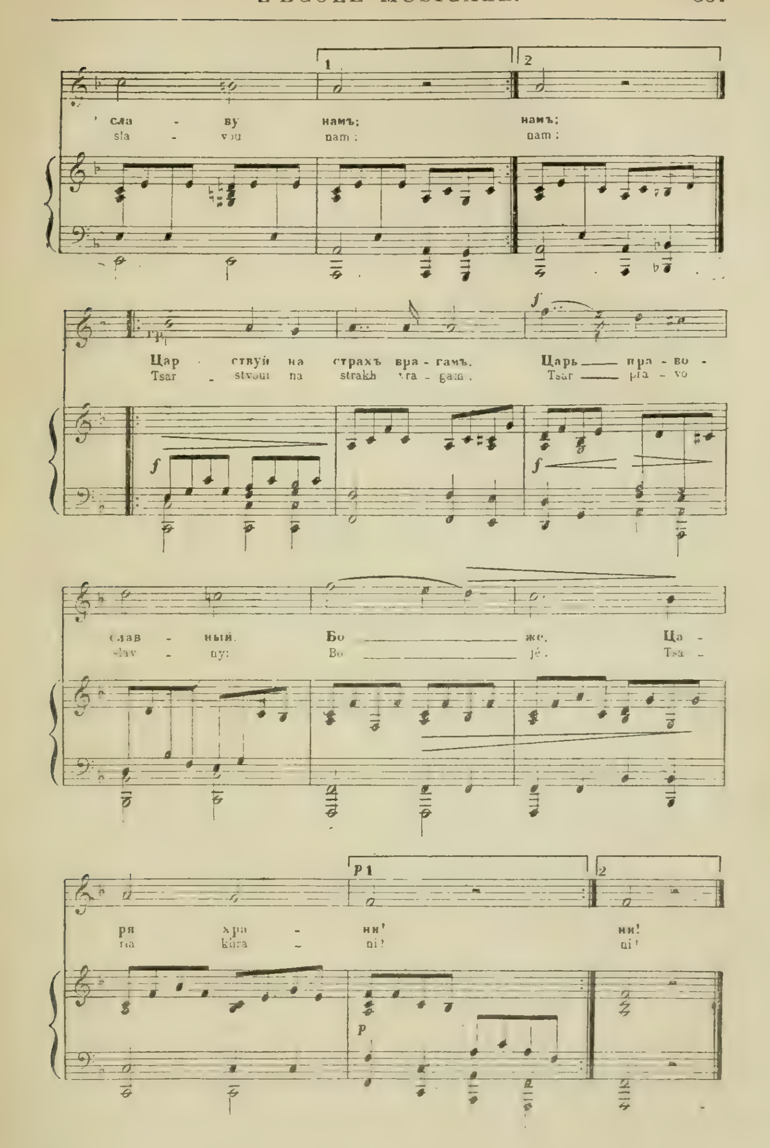
Arthur POUGIN.

БОЖЕ, ЦАРЯ ХРАНИ!

BOJÉ, TSARIA KHRANI!

(*Hymne national russe*, par le général A.-Th. Lvof.)




1
2
сла - ву намъ; намъ;
sla - vou nam; nam;
f
Цар - ствуй на страхъ вра - гамъ. Царь — пра - во -
Tsar - stvoui na strakh vra - gam. Tsar — pra - vo
f
f
сłав - ный. Бо — же. Ца -
slav - ny: Bo — jé. Tsa -
p 1
2
ря хра - ни! ни!
ria khra - ni! ni!
p

Traduction française de l'hymne russe.

Dieu, protège le Tsar !
Fort, puissant,
Règne pour notre gloire,
Règne pour la terreur des ennemis,
Tsar orthodoxe !
Dieu, protège le Tsar !

Le général Alexis-Théodore Lvof, auteur de l'hymne national russe, qui fut à la fois général-major d'armée et directeur de la chapelle impériale, était né le 25 mai 1799 à Reval (Esthonie), et mourut le 28 décembre 1870, dans une propriété qu'il possédait dans le gouvernement de Kovno. Voici comment lui-même raconte, dans ses Mémoires, l'enfantement de son hymne : *Dieu protège le Tsar :*

« J'accompagnais en 1833 l'Empereur Nicolas dans son voyage en Prusse et en Autriche. De retour en Russie, je fus informé par le comte de Benkendorf que le souverain, regrettant que nous autres Russes nous n'eussions pas d'hymne national, et fatigué de l'air anglais qui y avait suppléé pendant de longues années, me chargeait d'essayer d'écrire un hymne russe.

« Le problème me parut extrêmement difficile et sérieux. En me rappelant l'hymne britannique si imposant : *God save the King*, le chant français si plein d'originalité, et l'hymne autrichien dont la musique est si touchante, je sentais et je comprenais la nécessité de faire quelque chose de fort, de grand, d'émouvant, de national, pouvant retentir dans une église, dans les rangs de l'armée, au milieu d'une foule populaire, accessible à tout le monde, depuis le savant jusqu'à l'ignorant. Cette pensée m'absorbait, les conditions du travail dont j'étais chargé me rendaient perplexe.

« Un soir, rentrant très tard chez moi, je composai et écrivis en quelques instants la mélodie de l'hymne. Le lendemain, j'allai chez Joukovsky pour lui demander les paroles, mais il n'était pas musicien et eut beaucoup de mal à les adapter à la conclusion mineure de la première cadence de la mélodie.

« J'annonçai enfin au comte de Benkendorf que l'hymne était prêt. L'Empereur voulut l'entendre et vint (le 23 novembre 1833) à la chapelle des chantres de la Cour, accompagné de l'Impératrice et du grand-duc Michel. J'avais réuni le chœur complet des chantres, renforcé de deux orchestres.

« Le souverain fit répéter plusieurs fois l'hymne, voulut l'entendre chanter sans accompagnement, puis le fit exécuter par chaque orchestre séparément et par tous les exécutants réunis. Sa Majesté me dit alors en français : *Mais c'est superbe !* et elle ordonna séance tenante au comte de Benkendorf d'informer le ministre de la Guerre que l'hymne était adopté pour l'armée. Cette mesure fut promulguée le 4 décembre 1833. La première audition publique de l'hymne eut lieu le 11 décembre 1833 au Grand-Théâtre de Moscou. L'Empereur paraissait vouloir soumettre mon œuvre à l'appréciation du public de Moscou. Le 25 décembre, l'hymne retentit dans les salles du Palais d'Hiver, à la cérémonie de la bénédiction des drapeaux.

« Le souverain voulut bien m'accorder, comme témoignage de sa satisfaction, une tabatière en or enrichie de brillants, et Sa Majesté ordonna en outre que les mots : *Dieu protège le Tsar* seraient placés dans les armoiries de la famille Lvof. »

Voici, relative à une exécution assez curieuse de l'hymne de Lvof, une note que nous empruntons à la *Gazette musicale* du 24 août 1856 :

« L'hymne populaire russe, par Lvof, sera chanté à trois reprises différentes lors du couronnement de l'Empereur, pendant le feu d'artifice qui représentera successivement l'image des tsars Pierre le Grand, Nicolas et Alexandre II. La première fois, l'hymne sera exécuté par un chœur composé de 1 000 voix ; la seconde fois, par tous les chœurs réunis et les corps de musique militaire ; et la troisième fois, avec accompagnement de canons, que l'on fera partir moyennant un appareil électro-galvanique. »

LA CARICATURE ET L'IMAGERIE

Scènes de mœurs et Caricatures politiques.
Les Estampes populaires. — Les Montagnes russes.

I

Vivent les images! Vivent les icones!

Grâce à elles, nous allons pouvoir pénétrer dans les intimités de la vie russe, connaître les types et les physionomies, assister à des bouts de dialogues, voir les personnages qui animent la rue des cités, saisir sur le vif et l'esprit humoristique du pays et son sens si profond de la décoration.

Assurément, il n'y a pas une caricature russe comme il y a une caricature anglaise. Tout d'abord les conditions faites au crayon rendraient impossibles les puissantes manifestations du rire et de la satire, et, d'autre part, la bouffonnerie, la désarticulation graphique ne sauraient cadrer avec le caractère national.

Mais l'image, qu'il s'agisse des journaux illustrés destinés aux classes aisées ou des feuilles populaires sorties des fabriques « épinalaises » de Moscou, n'en tient pas moins là-bas, comme ici, comme partout, une place importante. Une seule chose me surprend, c'est le profond silence gardé à cet égard par les reporters-voyageurs ayant écrit *de rebus petersburgensibus.*

Donc, vive l'image, source des plus grandes joies, qui nous fait passer par tous les étonnements, par toutes les impressions, qui ravit l'œil et qui peuple le cerveau; l'image qui va jeter ici sa note gaie et documentaire!

La note gaie, lumineuse, elle est partout en ces pages où les souvenirs de Grandville et les éclats de décoration à l'orientale ouvrent la marche, où les montagnes de glace, apportées à Paris

sous la Restauration par les armées alliées, terminent ce rapide voyage à travers l'estampe.

J'ai cité Grandville, je ne saurais passer sous silence Grévin, dont on a beaucoup médit et qui devrait bien passer à nos jeunes pornographes un peu de sa profonde philosophie. Or, Grévin a exercé une certaine influence sur les crayons slaves et autrichiens. Le « grévinisme », si je puis m'exprimer ainsi, presque nul chez les Germains, commence à Vienne et s'épanouit à Saint-Pétersbourg. Du moins, il y a quelques années, dans la grande cité de la Néva, c'était lui, son genre, son esprit, qui donnait le ton aux imageries locales. Et cela se conçoit, les périodiques illustrés s'adressant à une société cosmopolite, mélangée de races, mais très uniforme de goûts et de tendances. Monde *select*, haute vie, cela ne se ressemble-t-il pas partout ?

Grandville et Grévin à Saint-Pétersbourg, montagnes russes et romans russes à Paris, éternelle histoire du mélange des conceptions artistiques ou littéraires et des plaisirs publics, premières bases de cette alliance, de cette recherche d'intimités et de curiosités intellectuelles qu'afficheront si hautement à certaines époques des publications comme *La Vie franco-russe*, des savants comme M. Louis Leger, des artistes comme M. Léon Sichler (1). Car ces engouements subits, car ces constantes recherches ne sont point le fait du hasard seul, et derrière les manœuvres des politiciens j'entrevois, inconscient, un bien autre mobile : l'attirance exercée sur une nation comme la France, subissant avec peine sa monochromie actuelle, par une nation à la chaude polychromie, aux pittoresques décorations.

La polychromie, la voici aux vitrines des kiosques de Saint-Pétersbourg et de Moscou; ce sont les feuilles étalées des journaux qui s'appellent : *Strekoza* (Cigale), *Oskolki* (Éclats de bois), *Chout* (Bouffon), *Boudilnik* (Réveille-matin), *Rasvletschenye* (La Distraction), personnifications illustrées de l'esprit et du rire du pays. Ici, très russes, très locales; là, cosmopolites et plutôt françaises,— le nivelage des salons,— mais malgré tout, malgré même les grosses têtes à la Daumier — genre qui paraît plaire tout particulièrement — laissant toujours percer un je ne sais quoi moscovite, soit par la décoration, par l'arrangement, par la recherche des effets, par une signature, par un titre aux lettres

(1) M. Louis Leger a reproduit dans la *Mélusine*, l'excellent recueil de MM. Gaidoz et Rolland, plusieurs images russes avec leurs légendes rimées (Voir Année 1878 et suite). D'autres ont été publiées par M. Sichler, auteur d'intéressants travaux sur la Russie dans la *Revue des Traditions populaires*.

élégantes hardiment jetées à travers; là par le procédé, par la recherche des couleurs.

Le monde, banalités de la conversation, propos de coulisses, villégiature, n'a pas encore absorbé, bien heureusement, toutes les forces vives de l'image; si ce côté mondain tient sa place, il n'empêche pas les observateurs de la vie locale et les humoristes à l'esprit plus général de rechercher les particularités du caractère ou les comicalités du trait graphique.

Donc, à l'aide de la *Strekoza*, fondée en 1875 par M. Hermann Kornfeld, que rédige M. Hippolyte Vasilevsky, un des grands



Demi-mondaine en traîneau. (*Strekoza*, 1891.)

romanciers de Saint-Pétersbourg, qu'illustrent MM. Lebedef, Bogdanof, Laboutse, Porfirief et autres, pénétrons dans les intimités de la vie russe.

Voici, sous le crayon de ces artistes, tous les types de la rue; types à la physionomie encore si personnelle : joueurs de vielle, marchands de volailles, marchands de paniers, marchands de gâteaux criant à plein gosier : *Saïki toutes fraîches* ! (la *saïka*, gâteau de pâte de la forme des petits pains de gruau); laitières et blanchisseuses qui, sans ressembler à celles de Vienne, n'en sont cependant pas moins typiques; portefaix à la petite casquette et au grand tablier; portiers au bonnet fourré, également au grand tablier blanc ou vert ; marchands de machines à compter, autrement dit de planches à calculer (le *souan-pan* chinois), faisant glisser le long de tiges horizontales des petites boules noires mobiles; marchands de *sbitène*, boisson populaire composée de

miel, de mille-pertuis, de laurier, de gingembre, qui se colporte dans les foires, une sorte de coco russe.



La Servante. — Cocher, écoute, pour aller à la Bolchaïa Dvorianskaïa (rue de la Grande-Noblesse), combien veux-tu?
Le Cocher. — Bolchaïa Dvorianskaïa! Qu'as-tu à faire là? Je te conduirai plutôt à la Malaïa Miechtanskaïa (rue de la Petite-Bourgeoisie) pour 2 griveniks (pièce de 20 kopecks). Cela te conviendra mieux. (*Strekoza*, 1890.)

Voici les costumes pittoresques réfractaires, au noir moderne, les pelisses et les bonnets fourrés cachant l'homme à hauteur



Silhouette par K. Isenberg. [Extraite d'une série intitulée : *Autrefois et Aujourd'hui.*]

telle que les passants prennent, dans les rues, l'aspect de paquets en marche; voici les moujiks barbus, chevelus, avec le bonnet en

peau de mouton, avec la *touloupe* (houppelande) graisseuse, avec les grandes bottes aux cuirs mats; les femmes du peuple également bottées, au tablier moucheté de fleurs à teintes vives, au mouchoir de couleur noué autour de la tête.

Voici les voitures, un monde, et les cochers, une armée. Le



Troïka, traîneau attelé de trois chevaux. (*Strekoza*, 1891.)

cocher de grande maison avec sa houppelande entièrement fourrée, avec son bonnet qui rappelle la coiffure de certains fonctionnaires du Directoire; le cocher de louage, à la toque, à la longue



Un intérieur d'omnibus à Saint-Pétersbourg. (*Strekoza*, 1890.)
Il existe également des traîneaux-omnibus, voitures découvertes par conséquent.

redingote. Et si nous passons aux voitures publiques, devant nous se présente alors un tableau d'intérieur digne de nos omnibus parisiens. A Pétersbourg, comme à Paris, il n'y a en wagon et en tramway ni amis ni égards, mais bien seulement des coins à défendre, des rotondités à fuir. Ça, c'est la vie humaine sous

ses aspects uniformes. Voici les femmes au profil encore quelque peu oriental, aux graisses kalmoukiennes, au nez très fortement esquissé, ayant plus de port que de beauté et dont le charme annonce des qualités plutôt intellectuelles que physiques.

Voici les scènes comiques, voici les types qui se retrouvent également partout : ronds de cuirs et vieux grognards, badauds



— Comment ! ton amoureux veut encore, avant la noce, aller à l'Exposition française de Moscou ? Tu lui accordes trop.
— Oui, Nadia ; mais c'est son dernier caprice.
(*Strekoza*, 1891.)

et suiveurs de *trottins* — le trottin pétersbourgeois a, avouons-le, peu de chic — et tous les tableaux de l'intimité.

Si les types ici reproduits ne donnent pas une haute idée de l'Ève nationale, ils ont une saveur particulière, et rendent bien l'impression caricaturale de la Russe, maigre ou mafflue, appartenant à certaines classes sociales peu élevées, voulant, *per fas et nefas*, s'habiller au goût du jour. Sur ce point l'estampe humoristique, moins galante que la nôtre, est très curieuse à suivre.

Mais quel charme ornemental dans tous ces dessins, quelle ravissante façon d'habiller et de grouper, quels soins apportés aux détails du costume, du style ! Particularités de métier qui

n'indiquent pas seulement chez ceux qui s'en servent des notions artistiques très développées, mais qui montrent encore un sens décoratif primordial, supérieur à tout. Ce n'est pas la grande



Suivant à toute vapeur. Croquis faisant partie d'une série de petits sujets sur la vapeur. (*Strekoza*, 1891.)

envolée, l'esquisse aux larges allures, le trait puissant d'un Rowlandson ou d'un Daumier, c'est presque du dessin historié comme



Toujours Théodore, et cependant pas le même. — Coiffures dignes de remarque. Extrait d'une grande planche comprenant une série de transformations. (*Strekoza*, 1891.)

un travail de marqueterie, ayant dans les tonalités, dans les groupements, quelque chose de la décoration sur faïence. Si bien que, en parcourant ces feuilles illustrées, on ne voit pas uniquement les divers aspects de la vie russe, on entre encore dans

tous les détails du style et de l'ameublement. Ici ce sera une chaise ou une table; là, des étoffes ou des broderies; plus loin, les mille menus objets de l'intimité : samovars, théières,



Le shampoing du coiffeur et le shampoing à l'usage de l'ivrogne. (*Strekoza*, 1890.)

harnais de troïka, berceaux en forme de hamac qui se suspendent au plafond des izbas, châles, coffres de bois plaqués d'ornements argentés; tapis aux vives couleurs, aux dessins de laine brodés sur fond blanc qui pourraient orner les tables et que les cochers jettent sur leurs chevaux en guise de couverture; puis encore, broderies russes ou broderies arméniennes, nappes et essuie-mains, qui, comme en Allemagne, comme en Angleterre, se couvrent d'inscriptions, de sentences, d'ornements, mais bien plus polychromes, bien plus fantaisistes, étalant des végétations et des animaux aux formes problématiques : coqs, oiseaux, chevaux, chats — moitié indous moitié byzantins, rappelant quelque peu les allures primitives des ménageries à un sou; puis encore, les icones : *bogs*, *panagiæ*, images saintes de tous prix et de toutes natures, plus ou moins dorées, plus ou moins enluminées, mais hiératiques, toujours taillées sur l'immuable patron



Buvant en pleine vapeur.
(*Strekoza*, 1891.)

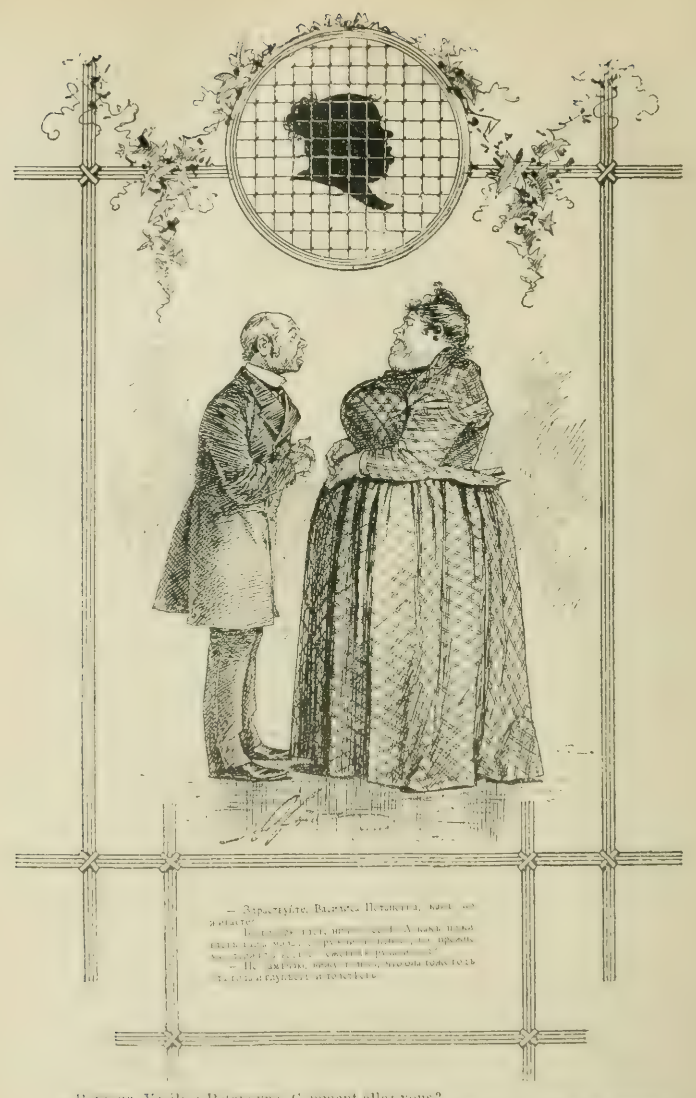
byzantin, et par-dessus tout, peut-être, les pâtisseries populaires agrémentées d'ornements aux allures les plus bizarres, les friandises ornées de belles chromos reproduisant objets, types, scènes populaires, donnant jusqu'à des caricatures. En un mot ce qui, à un titre quelconque, contribue à orner l'izba.

Tout cela, vous le verrez sur les illustrations consacrées aux scènes russes ; fonds ou accessoires jamais négligés, souvent même placés au premier plan. Et ces illustrations, elles aussi,



Garçon épicier aujourd'hui. — Boïar dans un quart de siècle.
(Croquis tiré d'une grande planche intitulée : *Métamorphoses*.) (*Strekoza*, 1891.)

nous donnent la physionomie extérieure des boutiques populaires dans ce qu'elles ont conservé de particulier; avec leurs portes de remises dont les panneaux pleins sont historiés de peinturlurages, tandis qu'au-dessus s'étale une longue enseigne en bois. Autant de tableaux aux sujets variés, aux peintures criardes; ici des fruits, des corbeilles, des comestibles, des glaces; là des animaux déchiquetés laissant pendre des échantillons de fourrures, ou encore des boïars en lourde pelisse qui se font raser, des magiciens en pourpoint dont la corne d'abondance déverse mille objets, des élégants endimanchés avec cravate voyante et gants jaunes, des demoiselles pimpantes sous le costume de soirée. La boutique de nos petites cités et de nos grands bourgs, dans la Savoie, dans l'Ain, dans le Jura, mais « iconifiée », égayée, revêtant ainsi sous son extérieur fruste et



— Bonjour, Vasilissa Potapovna. Comment allez-vous?

— Je vous remercie, couci-couça. Mais comment se porte votre estimable épouse? Vous tient-elle, comme par le passé, toujours serré entre ses rudes mitaines?

— Je ne m'aperçois point de cela. Je remarque seulement qu'elle aussi, d'année en année, devient plus sotte et plus replète. (*Strekoza*, 1891.)

rugueux un certain cachet décoratif; la boutique à enseigne parlante à l'usage de ceux qui ne savent point lire. Vie, types,



ESQUISSE.

— Mon maître, Isidore Frolitch, voici le troisième mois qui s'écoule depuis mon entrée à votre service. Quand voudrez-vous bien m'avancer le traitement que je dois recevoir ?

— Tais-toi et attends. Tu vois bien que je suis occupé. Ton tour viendra.

(*Strekoza*, 1890.)

décors, toute la lyre, sans parler des dialogues dans lesquels se donne libre cours l'esprit local, à l'aide des deux éternels per-



Esquisse.

Lui. — Vous vous étonnez, sans doute, mes enfants, que je vienne si souvent dîner ; mais j'aime la société et je m'ennuie tout seul !

Le petit garçon. — Alors, oncle, il vaudrait mieux que nous allions avec maman dîner tous les jours chez toi. (*Strekoza*, 1891.)

sonnages que font mouvoir les imageries de tous les pays.

L'esprit local, les légendes ici reproduites nous le montrent sous ses deux faces, se complaisant dans les jeux de mots, dans les réponses à double sens ou bien arborant ouvertement les particularités des mœurs nationales, c'est-à-dire les idées de classes et de privilèges. Dans son ensemble, l'esprit russe paraît assez subtil, assez léger, se rapprochant même tout à fait de l'esprit français, sans ces lourdeurs, sans ces accentuations de terroir, propres à l'humour des contrées allemandes et anglaises, qui, si elles donnent certaine saveur, rendent en même temps la traduction presque impossible.

Autre chose, autre particularité purement artistique. Les Russes, comme les Allemands, sont des découpeurs émérites : plus fines, plus fouillées, leurs silhouettes semblent se complaire aux formes profondément contournées ; c'est bien la dentelle en papier. Art quelque peu mièvre, mais plein d'imprévu, dans lequel ils excellent, et qui leur donne les portraits aux noirs pro-



ESQUISSES.

Je les connais ces cavaliers : ils sautent à bas de cheval, avalent tout le lait caillé qu'il y a à la cave, et s'en retournent à la ville, à pied et en chantant.

Strekoza, 1890.

— Maman, il faudrait renvoyer notre femme de chambre. Elle est si bien faite qu'auprès d'elle il m'est impossible de plaire à qui que ce soit.

— Sornettes que tout cela ! Ne peux-tu pas, en revanche, empaumer les gens par tes façons d'être ?

— Mais, maman, est-ce qu'elle n'a pas encore de pires « façons d'être » ?

fils dont les silhouetteurs germaniques faisaient si grand usage à la fin du XVIIIe siècle.

Je n'ai parlé que du dessin humoristique; il me reste à étudier la caricature politique. A vrai dire, celle-ci n'existe guère, la Russie, travaillée par un esprit réformateur surtout économique, n'étant pas encore atteinte du mal particulier aux États démocratiques ou parlementaires. Si le portrait-charge y fleurit comme partout, il reste strictement borné aux personnages de la comédie mondaine, acteurs, gens de lettres, artistes : impossible de toucher aux fonctionnaires, aux gens en place, aux ministres, personnes sacrées à l'égal du souverain, que ne sauraient atteindre ni la plume ni le crayon.

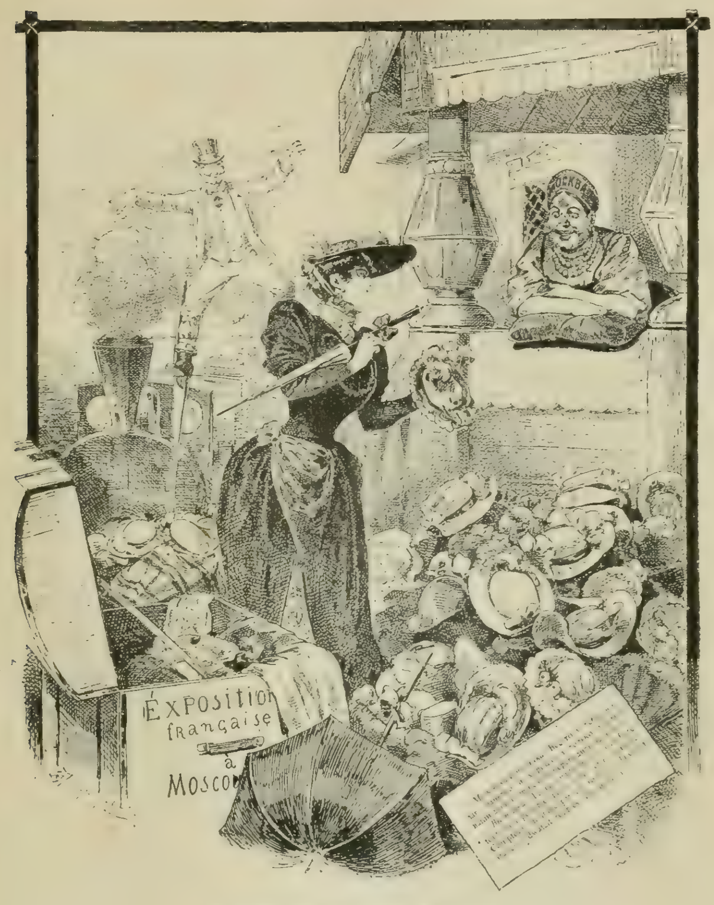
Donc la caricature des périodiques illustrés vise seulement les gens et les choses de l'étranger, quelquefois le Français, plus souvent l'Allemand, je veux dire M. de Bismarck, personnifica-



LE SONGE DE BISMARCK.

A Berlin, le bruit du retour de l'ex-chancelier à ses anciennes fonctions continue à courir (Nouvelles des journaux). Tiras se voit également, en songe, dans la plus brillante société. (*Strekoza*, 1894.)

tion de l'influence germanique. Mais sans aigreur, sans jamais montrer la moindre âpreté personnelle, en un mot humoristique bien plus que critique. Faut-il attribuer cette attitude aux



A PROPOS DE L'EXPOSITION DE MOSCOU.

Le Public moscovite.—Ma chère, tout est, chez toi, intéressant et bon. Il n'y a de difficile que de convertir notre argent en ton argent.

L'Exposition. — Tenez, madame, je vais faire mon possible pour vous être agréable. Comptons 1 franc pour 1 rouble : 20 francs pour 20 roubles. Est-ce compris?

Strekoza, 1891.)

difficultés d'exprimer publiquement une opinion graphique, aux égards dont ne sauraient se départir les dessinateurs même vis-à-vis d'étrangers, ou bien est-ce la confirmation de mon dire sur

le peu de prédisposition des Russes pour la grande satire crayonnée? Je pose la question sans oser la résoudre. En revanche,



A L'HOPITAL.

Le Docteur. — Comment cela se fait-il? Il n'y a que trois malades et c'est chauffé comme pour vingt.
Le Gardien. — Excusez, Excellence, moins il y a de malades, et plus il faut chauffer.

(*Strekoza*, 1890.)

même en ces charges politiques, on sent toujours percer la recherche de l'ornement, de l'accessoire décoratif, si bien que certaines se trouvent être de véritables compositions, pour ne pas dire des tableaux. Tel le rêve de Bismarck ici reproduit, d'une si jolie facture, d'un effet si artistique, avec ses blancs et ses noirs

habilement réservés. A voir pareille allure, à observer tous les détails, ne dirait-on pas la charge de quelque grande toile académique?

C'est de l'humour, d'un esprit très fin, d'une observation très subtile, ce n'est nullement l'âpreté des crayons français. Et cela se conçoit, les tendances aristocratiques de la société russe ne pouvant pas facilement se prêter à certaines vulgarités, de même que la pensée des intellectuels se trouve portée vers la satire humaine générale et non vers la satire directement personnelle.

Ainsi apparaît sous ses aspects divers l'imagerie des journaux illustrés, celle qu'on pourrait appeler cosmopolite et mondaine, vis-à-vis des estampes populaires que nous allons feuilleter.

II

Les voici les vraies icones, n'ayant à compter, elles au moins, ni avec les éléments mondains, ni avec les influences étrangères, montrant, dans toute son originalité, dans toute sa saveur, l'Epinal russe, le *souzdal*.

Les voici les amusantes feuilles de colportage, grises de tons, grises de tirage, à moins que, rehaussées d'un coloriage vif et criard, elles n'aillent orner, en guise de tableaux, les intérieurs des moujiks, les salons des petits bourgeois de province; du reste, également naïves, perpétuant les traditions du passé, respectueuses des mœurs locales, fières des gloires nationales.

Comme procédé, cette imagerie gravée en bois, aux entailles larges et profondes, se rapproche de toutes les imageries populaires et primitives. Par ses découpages, par ses façons de creuser le terrain, par ses perspectives problématiques, par ses animaux plus grands que les maisons, elle rappelle les estampes du moyen âge; par sa recherche du décor, par le soin apporté aux moindres détails du côté ornemental, par les fleurs et les arbustes dont elle pique sans cesse le sol, elle paraît en quelque sorte s'inspirer des traditions japonaises. Curieux mélange de rudesse barbare et de raffinement civilisé.

Comme sujets, tout y prend place : grandes allégories, scènes de la vie intime, marchands et cris populaires, scènes de batailles, caricatures politiques, traits d'histoire, proverbes, motifs gracieux, fleurs, estampes de dévotion. Il y a les sujets purement locaux et les sujets communs à toutes les imageries.

Ici les intérieurs de *traktirs*, sortes de traiteurs où un grand orgue à remontoir ne cesse de moudre des airs variés, les scènes de cabaret, les danses de paysans aux sons des orchestres nationaux, violon, guitare, zither. Puis tous ces épisodes typiques, le couronnement des jeunes garçons, rosières du sexe mâle, par



GESTION EXEMPLAIRE D'UN MÉNAGE.

Estampe populaire allégorique, publiée par la maison Sitine et Cie, montrant le développement successif de la famille (grands-parents, enfants et petits-enfants.)

Sous l'amour qui tient les balances, on lit : « Sa balance ne penche pas », et les colombes viennent également couronner les deux époux. Le texte-légende se compose d'une série de pensées morales, au nombre de cinq, dont chacune s'applique à un des personnages de l'estampe. Les vers placés ici sur l'estampe concernent la femme et le petit-fils. En voici la traduction : No 2. « Le propre d'une bonne mère c'est de ne pas donner de joujoux aux sots enfants ; mais il faut leur offrir d'excellents exemples et leur inculquer de sages habitudes. » — No 5. « Notre vie s'écoule jour par jour, heure par heure, et tout nous rapproche de la mort. »

les filles du village ; l'arrivée de la troïka à l'entrée d'un îlot; l'attaque du traîneau dans la forêt par les loups; le Cosaque de la Garde faisant danser aux jeunes filles le *chorovod*, danse orbiculaire; les jeunes filles filant à la lueur de la petite latte, flambeau de bois enduit de résine ; la présentation de la fiancée aux parents et amis; l'arrivée du seigneur à la ferme; les montagnes de glace à la foire; la visite nocturne à la fiancée, copie du *kiltgang*, pratiqué à Berne et connu par toute l'Europe. Sous chacune de ces estampes courent, en guise de légendes,

de curieuses et pittoresques chansons. Voici, par exemple, les supplications du jeune gars à sa bien-aimée Anastasie :

« Anastasie, Anastasie, — ouvre ta porte; — accueille le jeune gars. — J'ouvrirais volontiers, — mais mon père ne dort pas encore. — Anastasie, Anastasie, ouvre ta porte; — accueille le jeune homme; — C'est le moment pour le jeune homme de se marier, — d'aller dans la cour; — Anastasie, Anastasie. — Je serais contente de te reconduire; — mais ma



ANASTASIE, OUVRE TA PORTE!
(Estampe populaire, publiée par la maison Sitine et Cie, de Moscou.)

mère me gronde, m'ordonne de rester assise à la maison. — Anastasie! Anastasie! — ouvre la grand'porte. — J'ouvrirais volontiers, mais mon frère Gravila (Gabriel) est assis chez moi. »

Chansons toujours pleines d'expression, au rythme animé, qui se chantent avec force mimique; chansons qui abondent en sous-entendus, en doubles sens, du reste faciles à saisir.

Tantôt les fables, les dialogues, conversations entre l'homme et les animaux dans lesquelles l'ours tient une grande place, l'ours qui s'ingénie à imiter son maître, qui voudrait bien, comme lui, fabriquer des objets, qui a force et volonté, mais manque, malheureusement, d'ingéniosité.

Tantôt les sujets héroïques, les personnages familiers à toutes les légendes, à toutes les traditions : les centaures et les animaux monstrueux; la Mort et le Chevalier; saint Georges et le Dragon;

le Chevalier fuyant avec sa belle et portant en guise d'allégorie une cage dans laquelle se voit un oiseau.

Ou encore les échelles des âges, avec les échelons allant de dizaines en dizaines; les étapes de la famille se complétant et se renouvelant sans cesse; les proverbes illustrés; les personnages comiques qui, par les proéminences du nez et du ventre,



О ХОХО ТЯЖОЛЪ РУСЬКА МУЗИКЪ И КУЛЯКОМЪ И ВѢСОМЬ

Oh! Oh! Il est lourd le moujik russe, et de son poids et de son poing.
(Estampe populaire sur la guerre de Crimée.)

tiennent au grotesque italien ou espagnol; les allégories, comme les Juifs passant leur temps à rogner les écus, qui se trouvent également dans l'iconographie allemande; les scènes de gros vaudevilles, comme l'Arracheur de dents qui, pour mieux opérer, attache au dos de ses patients un solide moujik. Enfin, quelquefois, ce qui est un comble, des têtes d'étude à la Greuze ou à la Fragonard : jeune fille au chat, jeune fille au chien, jeune fille à la colombe.

Dernière particularité : l'imagerie historique et militaire. D'abord les généralités qui revêtent partout la même forme, comme le départ et le retour du soldat, le soldat blessé soigné

sur un tambour, le soldat décoré de la main du souverain, le soldat adoptant l'enfant trouvé, la cantine au camp. « Je ne suis pas seulement ton fils, dit la recrue à sa mère, mais aussi celui de la Russie, et Dieu m'a donné pour mission de garder la patrie. » Puis viennent les revues, les entrées triomphales, les scènes de batailles, batailles contre les Turcs et contre les Français. A noter les grandes planches sur lesquelles caracole



LES ADIEUX D'UNE RECRUE.
(Estampe populaire publiée par la maison Sitine et Cie.)

Un cierge est allumé devant l'icone. Sur la table, le pain et le sel, symbole à la fois d'hospitalité et de bons souhaits.

au premier plan un général fortement empanaché, tandis que dans le fond défilent les troupes ; planches inspirées, très certainement, par les nombreuses images du Consulat et du premier Empire. C'est, du reste, la même disposition d'ensemble, la même pose, les mêmes gestes chez le général commandant : bien mieux, certains officiers sont coiffés du bicorne français. Particularité intéressante pour qui voudra rechercher l'influence exercée en Europe par l'imagerie militaire française de 1800 à 1815.

Ici encore, les estampes dirigées contre l'ennemi sont plutôt allégoriques que caricaturales, quoique évidemment hostiles à l'envahisseur. Et puis, disons-le, la plupart des estampes antinapoléoniennes sont la copie des feuilles gravées qui se fabriquaient alors dans certaines parties de l'Allemagne et surtout

en Angleterre. C'est ainsi que se retrouve, avec légendes russes, la fameuse gravure qui, transformant « Poléon » en danseur acharné, lui fait danser successivement l'*allemande*, l'*anglaise*, l'*espagnole*, la *polonaise* et finalement la *cosaque*, à laquelle il ne s'attendait point, si bien qu'il dut exécuter une *fugue*.

> Il s'amuse à la moutarde,
> Sans prévoir un moment
> La danse qui l'attend.

Chez tous les peuples primitifs l'image et la chanson se suivent de près, toutes deux se transmettant, se léguant. Donc les sujets chantés sont également les sujets dessinés ; feuilletez les collections d'estampes, vous trouverez des gravures sur les héros primitifs, sur Novgorod, sur Ivan le Terrible, sur Pierre le Grand, sur Dolgorouki, sur la guerre de Sept ans, sur les guerres de Turquie, sur l'invasion française, puis, pour ne pas perdre la couleur locale, sur les Kosaks et les Tatars.

Mais c'est Pierre le Grand surtout qui restera populaire, Pierre le Grand dont la légende s'est généralisée, européanisée, pour ainsi dire, Pierre le Grand qui a eu pour lui les pinceaux et les burins français, comme Napoléon Ier s'est vu reproduit par tous les imagiers du monde.

Et non seulement Pierre le Grand, mais son époque et tous les auxiliaires de son œuvre. Si bien que M. Alfred Rambaud a pu écrire avec raison dans son intéressant ouvrage *La Russie épique* :

« De même que dans l'épopée napoléonienne, à côté des grandes personnalités héroïques, à côté de Kléber, Ney, Murat, il y a place pour l'héroïsme des types collectifs ; de même que l'art et la légende ont immortalisé le grognard, le mamelouk, le fantassin des Pyramides, le cuirassier de Borodino, le lancier de Poniatovski, le grenadier de Waterloo, de même, à côté des Paleï et des Chérémétief, le peuple russe a voulu consacrer les auxiliaires obscurs et anonymes de Pierre le Grand, le cosaque du Don, le zaporogue, le strélitz, le soldat discipliné à l'européenne, le dragon, le canonnier. »

De là la quantité de personnages secondaires que l'on voit apparaître sur les bois des premières années du siècle, les bois que l'on pourrait appeler « de la période héroïque ».

De ces gravures et de ces chansons, si nombreuses, quelques-unes sont restées et prennent place, aujourd'hui encore, dans les recueils d'images. Mais durant toute la période moderne ce ne sont plus que des caricatures symboliques : témoin l'image,

reproduite plus haut, relative à la guerre de Crimée. Et je m'empresse d'ajouter que cela n'empêcha jamais le paysan russe de considérer le Français comme un ami : *Françous*, et d'appeler les autres peuples : *les muets*.

III

Quittons l'imagerie militaire, laissons les souvenirs de Sébastopol, sur lesquels plane rayonnant, confiant en sa force, le Jacques Bonhomme russe. Pénétrons dans le Carnaval, la semaine grasse, la semaine du beurre, aux sept jours, dont un réservé aux belles-mères, chacun ayant son nom et ses attributions. Voici la foire dans toute sa licence, *Balagani*, c'est-à-dire la fête des tréteaux, avec carrousels, cirques, balançoires, comme le moulin du Diable, mâts de cocagne, tourniquets, théâtres de Guignol, panoramas; avec mille baraques où se vendent thé, bière, pains d'épice, noisettes, figues enfilées en chapelet. La foire qui partout amène foules bigarrées, cris et chansons.



Vendeurs de gâteaux populaires.
Strekoza, 1890.)

Les gamins ont construit leurs montagnes de neige et de glace : le travail achevé, ils descendent en se laissant glisser sur des patins, sur des raquettes ou même sur de petits traîneaux, criant : « Le Carnaval arrive, le Carnaval est arrivé ! »

Et par-dessus les baraques, par-dessus les toits en planches et en toile, si vous jetiez un rapide coup d'œil, vous apercevriez encore, au milieu des échafaudages, parmi un fouillis inextricable de planches et de poutres, des Montagnes russes à l'usage du public : amusement particulier à la Russie que la chute du premier Empire et la présence des armées russes sur notre territoire allaient importer à Paris, et populariser bientôt dans d'incroyables proportions.

J'ai mentionné tout à l'heure l'influence française sur l'imagerie russe; je vais montrer maintenant l'influence russe sur les jeux, sur les amusements publics, en France. Dès 1816, en effet, le vent était aux montagnes russes comme il est aujourd'hui au chapeau Cronstadt, parce que les Russes, en se montrant « nos bons amis les ennemis », avaient conquis à eux tous



РУССКАЯ, РАЗГУЛЬНАЯ МАСЛЯНИЦА

MONTAGNES RUSSES A LA FOIRE.

Tout autour sont des baraques de saltimbanques et de dompteurs on voit les enseignes et les prix).

(Estampe populaire publiée par la maison Sitine et Cie.)

les cœurs; parce que tout ce qui touchait à leur costume, à leurs modes, à leurs habitudes, devenait objet de curiosité et d'actualité. Mais ici, laissons la parole à Claude Ruggieri, le célèbre artificier, organisateur attitré des fêtes de l'époque, qui, dans son *Précis historique sur les fêtes, les spectacles et les réjouissances publiques*, publié en 1830, a donné un assez bon résumé et de ce genre de plaisir, et de son implantation à Paris, et de son rapide succès.

C'est bref et très explicite :

« Les Moscovites, aux approches de l'hiver, construisent dans la plupart de leurs villes des échafaudages élevés, contre lesquels ils pratiquent, d'un côté, un escalier pour les gravir, et de l'autre, une pente rapide pour s'élancer dans un traîneau à roulettes, lorsque les montagnes ne sont

pas garnies de neige et de glace, et sans roulettes, lorsque la neige et la glace couvrent ces montagnes. On dit même que, lors des grands froids, ils répandent de l'eau sur les pentes, et que cette eau, gelée aussitôt, fait que leurs montagnes deviennent des collines de glace, sur lesquelles les chars ou traineaux glissent avec une effrayante rapidité. C'est ce plaisir des Russes qui a été importé à Paris en 1816. Au bout du village des Ternes, passé le faubourg du Roule, MM. Julien Populus et Durosai firent construire ce qu'ils nommèrent « Montagnes Russes », nouveau moyen de plaisir qui, depuis, s'est répandu sous différentes formes et différents noms.

« Lorsque ce genre d'amusement parut, le public parisien s'y porta avec empressement, on pourrait même dire avec fureur. Le froid le plus rigoureux et les plus grandes chaleurs, rien ne l'arrêtait. L'amusement à la mode fit paraître bientôt de nouveaux spéculateurs. Des montagnes françaises, le Delta, et les montagnes de Belleville, suivirent de près les Russes, de sorte qu'en 1818 il y avait à Paris sept établissements de montagnes russes, ensuite françaises, égyptiennes, américaines, suisses (1), lilliputiennes, etc. Puis le public se fatigua bientôt du nouvel amusement, et tous ces établissements fermèrent les uns après les autres. Seules, les montagnes de Tivoli survécurent (2). Toutefois, l'inconstance du public faisait diminuer sensiblement les recettes.

« Les montagnes de Belleville furent établies en 1817 par MM. Guérin, Le Crosnier et C[ie]. Ce sont les plus larges montagnes ou descentes en char que l'on ait encore vues. Elles avaient alors cinq coulisses ou chemins de char; c'est-à-dire que l'on pouvait descendre cinq personnes à la fois, car les chars de ces montagnes ne contenaient qu'une seule personne. Elles vécurent ainsi pendant cinq ans, après quoi elles furent vendues et démolies. Deux ans après, elles furent reconstruites avec trois coulisses seulement. Ce sont les chars des montagnes de Tivoli détruites en 1825 et dont une partie a servi à construire ces nouvelles, qui ne sont qu'un diminutif des charmantes montagnes qui ornaient si bien le jardin Tivoli. »

Tel est l'historique des premières Montagnes russes françaises qui eurent en leur faveur les consultations des sommités médicales, qui disparurent définitivement vers 1829 à la suite d'accidents assez sérieux; que beaucoup d'entre nous peuvent se souvenir avoir vues à nouveau sous le second Empire à l'entrée des Champs-Élysées, et qui, en 1888, ont fait une troisième et subite apparition, s'implantant en quelque sorte défi-

(1) Ces dernières se trouvaient boulevard Montparnasse, 78, à la Chaumière, qui s'appelait alors *Jardin de la Chaumière* ou *Montagnes suisses*.

(2) Ces Montagnes étaient dans le jardin de Tivoli, rue Saint-Lazare, 78, établissement célèbre entre tous, situé sur les terrains occupés depuis par les rues de Londres et de Tivoli.

nitivement dans nos mœurs, occupant aux foires de Paris et des environs, comme en Russie, une place considérable.

Mais ce dont on ne se souvient plus guère aujourd'hui, c'est la quantité d'estampes auxquelles elles donnèrent naissance sous la Restauration, c'est l'influence qu'elles exercèrent sur la mode



Montagnes de glace en Russie, d'après un dessin de Gernier

et le théâtre. Les Variétés, avec *Les Montagnes russes ou la Promenade à la mode*, soulevèrent de véritables batailles à cause de quelques couplets dirigés contre les calicots, très en défaveur sous le premier Empire, et auxquels les idées pacifiques du moment donnaient une importance tout à fait imprévue. Chansons et satires crayonnées ridiculisèrent ce bon M. Calicot partant armé de pied en cap pour le combat des Montagnes :

Des Montagnes je vous invite
A goûter la rapidité.
On ne saurait aller trop vite,
Quand on court après la santé.

L'Odéon, lui aussi, voulut avoir ses Montagnes russes, dont s'emparaient en même temps glacier et modiste, jusqu'au jour où un magasin s'ouvrait en prenant ouvertement pour enseigne : « Aux Montagnes russes ». Engouement véritablement inouï, qui fut une des premières formes revêtues par la russophilie, depuis lors toujours vivace en France, lancée à nouveau sous le second



BOBÈCHE FAISANT LE « SOT » DU NIAGARA AVEC LA SIBYLLE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.
(Frontispice des *Étrennes Grivoises* pour 1818.)

Le v'la donc ce Niagara
Qu'nous annonçait une longue affiche ;
Quand Bobèche le sautera,
On n' pourra pas croir' qu'on y triche !
On m' disait ce jeu plein d'attrait
Et pour toujours exempt de chûte,
J' m'apperçois (*sic*) pourtant qu'on y fait
Au bout du fossé la culbute.

Allusion au *Saut du Niagara* au jardin Ruggieri. On s'embarquait dans des nacelles.

Empire, et qui, publiquement ou en particulier, se manifeste en ce moment sous mille formes différentes.

Saluons ainsi au passage les « parfums russes » (1), le « cha-

(1) L'imagination des parfumeurs est vraiment fertile entre toutes. Il y a quelques années déjà, pressentant les sympathies actuelles, une des plus grandes maisons de Paris insérait, à la 4e page des journaux, des annonces en tête desquelles on lisait : « La mode est aux parfums russes » et suivait toute une longue nomenclature de crèmes russes, de savons russes, de dentifrices russes, d'extraits d'essences russes, etc.

peau Cronstadt », le « biscuit Kremlin (1) », les « nouveaux flambeaux russes », les « soies russes (2) », la « bombe à la Sébastopol », les « casaques à la Gortschakof », les « redingotes à la Souvarof ». Nous avons subi pendant des années le soulier anglais : on nous annonce la botte russe. Et voici mieux encore, car rien ne saurait aussi bien caractériser l'engouement actuel :



LES MONTAGNES RUSSES AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

— Pourriez-vous me dire si je suis les Montagnes Rousses? — Milord veut dire : S'il est aux Montagnes Russes? — Yes, yes. Jé étois venu à Paris pour voir le cavalerie qui dansait la gavotte, le genttiman qui soupait avec des souris, le monsieur qui fesoit des canards avec des bouteilles, la petite veau qui tétait et le caffé des milliers de colonnes.

(Frontispice du *Chansonnier des Variétés*, 1817.)

en un mois le nombre des enfants inscrits à la mairie et gratifiés sur leur acte de naissance de surnoms moscovites a atteint dans un seul arrondissement — communication à moi faite par un employé de l'état civil — le chiffre de cent vingt-deux.

Et d'autre part, pendant que nous nous russifions ainsi extérieurement, les graphiques de Saint-Pétersbourg se mettent à prendre des titres français, à traiter des sujets français : au

(1) Un ancien biscuit français lancé à nouveau dans la circulation sous ce nom moscovite et dans des boîtes avec étiquettes aux couleurs et aux armes russes.

(2) Les prospectus des grands magasins de nouveautés expédiés en octobre 1891 contenaient tous des échantillons d'une étoffe dite « soie russe ».

haut d'une page de croquis, j'ai pu lire, en lettres latines : « Tout à la russe ».

Tout à la russe, sur les bords de la Néva comme sur les bords de la Seine !

Soit, je le veux bien, si cela doit nous rendre un peu de couleur, si cela doit nous inculquer le sens du pittoresque et surtout de la décoration individuelle, la haine du noir et du gris. Mais pourquoi aller si loin, alors qu'il suffirait, pour ce faire, d'emprunter aux Bretons leurs broderies aux tons si chauds, leurs meubles aux sculptures si personnelles, leurs faïences aux décors si gais et si naïfs ?

En redevenant Français nous serons Russes, puisque toutes les imageries, toutes les décorations, toutes les ornementations nationales et primitives se ressemblent. Les autres peuples ont gardé soigneusement ce que nous avons méprisé : là gît le secret de nos engouements, de nos emballements pour les étrangers.

John GRAND-CARTERET.

Essai d'une Iconographie des estampes sur les Montagnes russes publiées à Paris (1816-1825).

— *Vue des Montagnes de glace, à Moscou.* Planche en noir et en couleur. A Paris, chez Basset.

Cette planche, très rare, figure au catalogue de Basset en 1824.

— *Les Montagnes Russes de la barrière du Roule.* (*Bon Genre*, n° 97.) 1816.

Six traîneaux descendant à la fois deux montagnes. La joie est sur tous les visages. — Premières Montagnes établies à Paris.

— *Montagnes Russes.* A Paris, chez l'auteur, quai d'Anjou, n° 29, île Saint-Louis. Chez Martinet et Gautier, rue du Coq.

Estampes diverses.

— *Le Zéphyr indiscret ou les charmes des montagnes russes.* A Paris, chez Genty. En largeur; planche coloriée. Octobre 1816.

Les trois chars roulent. Sur celui du milieu, une femme debout, qui se sent tomber, s'accroche à la jupe d'une femme assise dans le premier chariot, sur la banquette de devant; elle la lui déchire, et le monsieur qui est derrière jouit d'un spectacle aussi inattendu que charmant.

— *La Ramasse.* (*Bon Genre*, nº 99.) 1816.

L'arrivée au bas après la course ; des messieurs viennent aider les dames à descendre du chariot.

Opérer la descente des montagnes en char s'appelait « se faire ramasser », d'où le terme « la ramasse » pour l'opération consistant à aller chercher les personnages qui venaient d'entreprendre la course.

— *La Course des Montagnes russes à Paris.* (*Le suprême Bon Ton*, nº 29.) A Paris, chez Demaison, 43, rue Saint-Jacques.

Un gros homme sur un chariot ; deux femmes, dont une assise et l'autre debout. Spectateurs. 1817 ou 1818. 0m,35 sur 0m,26.

MONTAGNES DE BEAUJON (ouvertes le 22 juillet 1817).

— *Promenades aériennes* (Jardin Beaujon). (*Bon Genre*, nº 102.) 1817. Planche coloriée. 0m,31 sur 0m,26.

Très grand établissement, qui avait trois rampes; voie à trois chars. Sous la montagne du milieu se trouvaient un café de douze arcades aux glaces multipliant à l'infini la galerie, un glacier, un gaufrier, un restaurant et divers établissements de jeux.

Le long des tiroirs où étaient lancés les chars on avait pratiqué des rampes en forme de galerie et l'on pouvait parcourir à pied toutes les sinuosités du double-fer à cheval.

Le jardin Beaujon était à la barrière de Neuilly, devenue par la suite, barrière de l'Étoile.

— *Jardin Beaujon. Montagnes françaises.* A Paris, chez Mme veuve Chereau, rue Saint-Jacques, 10. A la pointe on lit : Caroline Naudet *fecit*, 1817. 0m,32 sur 0m,46.

Autre planche existant en noir et coloriée, mais d'une exécution vulgaire comme dessin et coloriage.

— *Les Montagnes Russes ou la Passion du jour.* Existe en deux états, en couleur, à la manière noire. 0m,30 sur 0m,23.

Trois personnages, dont deux femmes, sur leur chariot. Une des femmes se tient debout ; le monsieur a une petite fille avec lui.

— *La Vogue des Montagnes ou les montagnes aériennes du Jardin Beaujon.* A Paris, chez Martinet. Planche coloriée. 0m,37 sur 0m,28.

Au premier plan, cinq personnages immenses ; deux femmes en blanc à un coin ; au milieu, personnages lorgnant ; à un autre coin, Garat avec une femme (sa maîtresse très probablement) en costume jaune, coques rouges et nœud rouge à la taille.

— *Promenade aérienne du Jardin Beaujon.* Folie du jour, dessinée d'après nature. Barrière de Neuilly. A Paris, chez l'auteur, quai d'Anjou, nº 29. Pièce en largeur, coloriée.

— *Promenades aériennes* (Jardin Beaujon). Grande planche en largeur, sans noms de graveur et de dessinateur. On lit, en bas à gauche : A Paris, au Jardin Beaujon, et à droite : Chez Ch. Bance, rue J.-J. Rousseau (1er juillet 1817).

— *Montagnes françaises* (Jardin Beaujon). Promenades Aériennes, honorées de la présence de Sa Majesté, le 2 août 1817. Dessiné d'après nature par L. Garneray, gravé par Lerouge.

Même planche que la précédente avec l'arrivée du roi accompagné d'une escorte. Elle existe en deux états : 1° en noir; 2° coloriée, comme vue d'optique, ayant pour seule légende : *Montagnes russes à Paris.*

— *Restauration des Montagnes du Jardin Beaujon.* Pièce au lavis d'après Launay. In-fol. Vers 1820.

MONTAGNES DE BELLEVILLE (ouvertes le 24 août 1817).

— *Montagne artificielle de Belleville.* (*Bon Genre*, n° 105.) 1817.

Cinq chars roulaient de front sur la montagne de Belleville.

Cette montagne, située à la barrière des Trois-Couronnes (entre le boulevard actuel et la rue des Trois-Couronnes), fut surtout fréquentée par les grisettes et les commis-marchands, pour employer les expressions du jour.

La montagne, appelée plus tard *Montagnes françaises*, était dans un beau et vaste jardin où se donnaient des fêtes hebdomadaires couronnées par un feu d'artifice. Elle fut aplanie vers 1840.

— *Vue des Montagnes de Belleville, près Paris.* A Paris, chez Hocquart, rue Saint-Jacques. Peint par André Giroux, gravé par Paul.

Petits sujets à la manière noire. Deux vues différentes en largeur (1817).

— *Montagne russe de Belleville.* Première vue prise de la barrière des Trois-Couronnes. Lithographie de C. de Lasteyrie.

Montagnes dans le fond avec une seule rampe. A gauche, l'octroi de Paris.

— *Montagnes de Belleville.* Barrière des Trois-Couronnes. Dessiné par Garneray, terminé par Bovinet. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, n° 64.

Montagnes vues de profil avec une seule rampe.

— *Vue des Montagnes de Belleville.* Barrière des Trois-Couronnes. Courvoisier pinx., Michon sculp. Planche gravée et coloriée avec des rehauts de gouache. A Paris, chez Basset.

Personnages au premier plan. Les montagnes sont vues de trois quarts. Pavillon à gauche et collines de Belleville dans le fond.

AUTRES « MONTAGNES ».

— *Jardins publics des Montagnes Russes et du Panstéorama.* A un coin on lit : Dessiné et gravé, à l'autre coin : par J.-B. V***. Pièce en couleur, due très certainement à Jazet.

Devaient être les anciennes Montagnes du Jardin Beaujon.

— *Promenades Égyetiennes (sic) au Jardin du Delta.* Imp. lith. de G. Engelmann, 18, rue Cassette.

Grande pièce lithographiée, d'une très mauvaise exécution. 0m,51 sur 0m,31.

Le Jardin du Delta était situé au faubourg Poissonnière. Il fut ouvert vers 1819 et existait encore en 1825.

— *Montagnes Russes dans la salle de l'Odéon.* (*Bon Genre*, nº 101.) 1817. 0m,29 sur 0m,27.

Vue de la scène du théâtre avec les montagnes russes, laissant une place pour la danse. Ces « Montagnes » avaient été construites, en effet, pour le Carnaval.

J. G.-C.



SCIENCES

Les Savants russes.

Bien que la Russie n'occupe pas encore dans la science européenne la place importante qu'elle tient dans la littérature et dans l'art, elle peut revendiquer les noms de plusieurs savants que tout pays serait fier de posséder. C'est pourquoi nous avons pensé que le tableau de la Russie intellectuelle serait incomplet si l'on n'y joignait pas les noms de quelques savants russes, dont la plupart sont encore à l'œuvre aujourd'hui, et les autres morts depuis peu.

C'est au professeur de chimie *Mendéléef* que revient la place d'honneur parmi les savants russes originaux et créateurs. Né en Sibérie, Mendéléef, qui doit avoir actuellement environ cinquante-six ans, a fait ses premières études à Saint-Pétersbourg et les a continuées à Heidelberg. Esprit original et très individuel, il a préféré travailler dans son propre laboratoire, que ses ressources insuffisantes ne lui permettaient pas d'établir avec luxe, plutôt que de profiter des laboratoires beaucoup plus vastes des grands professeurs.

Mendéléef.

Il a commencé de bonne heure ses travaux sur l'*attraction moléculaire des liquides*, qui devaient plus tard lui créer un grand nom dans la science européenne. Vers 1869, il a émis sa théorie sur la périodicité des corps simples, et c'est vers cette époque également qu'il a commencé son ouvrage le plus important, celui qui résume tous ses travaux et couronne son œuvre, et qui est intitulé : *Les Dissolutions d'après la pesanteur spécifique.*

L'originalité du talent de Mendéléef s'est manifestée dans la nouvelle méthode qu'il a introduite dans la chimie, appliquant à cette science l'analyse mathématique, qui a donné de si bons résultats dans l'astronomie. Mendéléef a prouvé que le chimiste peut découvrir, par des calculs mathématiques, de nouveaux

corps simples, tout comme l'astronome découvre de nouvelles planètes. En tête de son œuvre, Mendéléef a placé une dédicace à sa mère, que nous reproduisons ici parce qu'elle peint l'homme et le savant : « Ce travail est dédié à la mémoire d'une mère par son fils. Cette mère, par un travail pénible, a pu faire l'éducation de son enfant ; elle l'a élevé par son exemple, elle l'a corrigé par son amour ; pour le consacrer à la science, elle l'a ramené de la Sibérie en épuisant ses dernières ressources et ses dernières forces. Quand elle est morte, elle lui a laissé en héritage ces conseils : « Fuis la vanité latine, persévère dans le travail, cherche patiemment la vérité scientifique. » Cette mère comprenait combien la dialectique est trompeuse, et comment la science, sans violence, paisiblement, dissipe tous les préjugés et met à leur place la liberté, le bien-être général et le bonheur intime... Le fils a toujours respecté saintement ces ordres de sa mère. »

M. Dimitri MENDÉLÉEF, né à Tobolsk en 1834.
Phot. Chapiro.

Dans la chimie industrielle, le professeur Mendéléef a rendu à son pays des services analogues à ceux que Chevreul a rendus à la France. Il suffit d'indiquer ses remarquables travaux sur *Les Pétroles* et *Les Houilles*.

Enfin, comme professeur, Mendéléef a publié ses *Principes de Chimie*, ouvrage magistral dont on fait paraître actuellement une traduction allemande.

Mendéléef compte aujourd'hui parmi ses élèves un groupe

de jeunes professeurs qui se sont distingués par des travaux scientifiques originaux; nous nommerons : Gustavsen, Latchinof et Menchoutkine.

Fait bien digne d'être remarqué, Mendéléef n'a pas encore été reçu membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, bien qu'il ait à plusieurs reprises présenté sa candidature; chaque fois il s'est vu rejeté par le parti allemand, qui subsiste dans cette académie russe. En revanche, il est depuis plusieurs années docteur de l'université d'Oxford.



M. Ivan SETCHENOF, né en 1829.
Phot. Zdobnov.

Ivan Setchenof.

Un autre savant russe, le professeur de physiologie Ivan-Mikhaïlovitch *Setchenof*, a exercé aussi une influence considérable sur son pays. Né en 1829, dans le gouvernement de Simbirsk, le jeune Setchenof est entré d'abord dans le génie militaire, et ce n'est que plus tard qu'il se voua à la médecine et vint faire ses études à la Faculté de Moscou. Il termina brillamment ses études, en même temps que Botkine, qui devait acquérir plus tard une juste célébrité comme médecin et comme professeur.

Setchenof partit alors pour l'étranger et poursuivit à ses frais ses études, à Vienne près de Ludwig, à Berlin près de Dubois-Reymond, à Paris près de Claude Bernard. A son retour de

l'étranger, il devint professeur de physiologie à l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg ; en 1870, il quitta cette ville pour occuper la même chaire à la Faculté d'Odessa. Depuis, il est retourné à Saint-Pétersbourg, et, en dernier lieu, il s'est fixé à Moscou, où il fait des cours privés.

Ses études physiologiques ont surtout porté sur les centres nerveux, sur les gaz du sang et sur la détermination de la quantité d'acide carbonique contenue dans le sang et dans l'ensemble de l'organisme. Pour la Russie, Setchenof est le créateur de la physiologie expérimentale ; il a formé des élèves distingués, comme les professeurs Tarkanof, Spiro, Vérigot, Vedenski, Mikhaïlof, qui continuent et complètent l'œuvre de leur maître.

Kovalevski.

Le professeur *Kovalevski* est le créateur de l'*Embryologie comparée*. Né en 1840 dans le gouvernement de Vitebsk, il fit d'abord des études d'ingénieur. En 1861, il fut mêlé aux désordres qui se produisirent dans l'université de Saint-Pétersbourg, et dut partir pour l'étranger. C'est alors qu'il se mit à étudier les sciences naturelles à Tubingen et à Heidelberg ; quand il eut terminé ses études, il vint à Naples pour se consacrer à des travaux scientifiques ; le laboratoire zoologique de cette ville fut fondé sur son initiative. Par ses recherches sur le développement des amphioxus, il jeta un nouveau jour sur la généalogie des Vertébrés. Ses travaux sur les Ascidies, qui relient les Invertébrés aux Vertébrés, sont non moins remarquables.

Kovalevski a été longtemps professeur à l'université de Kief, puis à celle d'Odessa. Il fait partie de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.

La famille Kovalevski compte d'ailleurs parmi ses membres plusieurs savants remarquables ; un frère du professeur était un paléontologue renommé, et sa belle-sœur, Mme Sophie Kovalevski, qu'une cruelle maladie emporta tout dernièrement dans la force de l'âge, occupait une place honorable parmi les premiers mathématiciens de son siècle. Mme Kovalevski était professeur de mathématiques à l'université de Stockholm (1).

Metchnikof.

C'est également dans l'embryologie comparée que s'est distingué l'ami de Kovalevski, le professeur Élie *Metchnikof*. Né en 1845 dans le gouvernement de Kharkof, M. Metchnikof a complété ses premières études dans les universités d'Allema-

(1) V. *Revue Encyclopédique*, n° 8.

gne. En 1870, il fut nommé professeur de zoologie à l'université d'Odessa. Depuis 1880 il s'est voué spécialement à la microbiologie. M. Pasteur, qui depuis longtemps suivait les travaux du savant russe, s'est empressé, dès que l'Institut qui porte son nom et qu'il dirige a été fondé, de se l'attacher en qualité de chef de service. Les travaux de M. Metchnikof sont publiés dans les *Annales de l'Institut Pasteur*.

Cette année au mois d'août, l'université de Cambridge a décerné au professeur Metchnikof le grade de docteur. La *Revue Encyclopédique* a donné, dans le numéro du 15 août 1891, la traduction du plus curieux passage d'un discours latin prononcé à cette occasion par le fellow et tutor du collège Saint-Jean.



M. Élie METCHNIKOF, né en 1845. — Phot. Barraud.

Le professeur Élie Metchnikof n'est pas le seul membre de cette famille qui ait rendu des services à la science. Son frère, Léon *Metchnikof*, décédé à Clarens en 1888, était un géographe éminent, le secrétaire estimé d'Élisée Reclus. Son dernier ouvrage, *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, publié par la maison Hachette et précédé d'une préface d'Élisée Reclus, a fait époque dans la science.

La Russie a perdu trop tôt pour la science une personnalité

très originale et éminemment russe en la personne du professeur et docteur Sergueï Pétrovitch *Botkine*. Né en 1832 et appartenant à une famille aisée de négociants de Moscou, Botkine a fait ses études de médecine à l'université de cette ville. Après avoir passé quelques années à l'étranger, Botkine devint professeur de thérapeutique à l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg. Botkine doit en grande partie sa renommée à la sûreté de son diagnostic; il est surtout estimé en Russie comme le fondateur de l'école médicale russe. Botkine, en effet, a su grouper autour de lui un certain nombre de jeunes professeurs qui appliquent sa méthode dans la thérapeutique, et il a formé une légion de jeunes médecins qui ont porté les lumières de la science dans les villes et les villages russes les plus reculés.

Sergueï Botkine.

M. Sergueï BOTKINE, né en 1832. — Phot. Chapiro.

Botkine a contribué plus que tout autre à l'assainissement de la ville de Saint-Pétersbourg. Le premier, préoccupé des conditions antihygiéniques dans lesquelles se trouvait la capitale de la Russie, il a révélé les causes de l'épidémie de fièvre typhoïde qui est endémique à Saint-Pétersbourg.

Botkine est également le premier médecin russe qui ait été

admis à la cour pour soigner le tsar et la famille impériale. L'illustre praticien a été élevé à cette haute fonction à cause de son mérite universellement reconnu en Russie et nullement par faveur ou par protection. Botkine n'avait rien du courtisan ; au contraire, on raconte même qu'étant appelé à soigner l'impératrice Marie, la femme d'Alexandre II, Botkine voulut l'ausculter comme une simple mortelle, ce qui était contraire à l'étiquette. L'impératrice refusant de se soumettre aux exigences de son médecin, Botkine allait se retirer, lorsque le tsar intervint, et fit comprendre à l'auguste malade que devant la maladie et la science tous les hommes sont égaux.

Botkine avait pour principe de soigner sans accepter de rémunération les hommes de lettres et de science. Le poète Nekrassof, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui a dédié une œuvre posthume, la dernière partie de son poème : « Qui est heureux en Russie ». Botkine est mort à Menton le 24 décembre 1889 d'une maladie de cœur.

La Russie possède une gloire scientifique moins connue peut-être du public, à cause de la nature de ses travaux, mais non moins digne de l'être, le professeur *Tchebytchef* (Pafnoutij), né à Borovsk le 14 mai 1821. C'est, en effet, un mathématicien profond et à large envergure, qui a su explorer avec succès les régions inconnues de la haute analyse mathématique et s'appliquer avec succès à la solution complète de problèmes posés par la pratique journalière des mathématiques appliquées à l'astronomie, à la géographie, à la mécanique. Il a semé dans les Recueils les plus renommés, le « Journal de Liouville », les « Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg », les « Comptes rendus de l'Académie des sciences », un nombre considérable de mémoires hautement appréciés par les savants du monde entier. Aux sciences appliquées il a donné, entre cent autres, un mémoire sur la *Construction des cartes géographiques*, un autre sur les *Quadratures*, un troisième sur le *Régulateur à force centrifuge*. Parmi ses découvertes de science pure, que nous ne pouvons détailler ici, il faut pourtant citer celle d'une série remarquable à laquelle son nom est resté attaché. L'éminent doyen des mathématiciens français, M. Hermite, qui professe à la Sorbonne un cours de haute analyse et qui est en ces matières le plus autorisé de tous les juges, regarde Tchebytchef, dont il cite et explique avec admiration les beaux théorèmes, comme un des premiers mathématiciens de notre temps.

Tchebytchef.

En 1853 ses travaux lui avaient déjà valu le titre de professeur adjoint à l'Université de Saint-Pétersbourg, et il est devenu titulaire de la même chaire en 1859. Il est membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et du comité scientifique au ministère de la Guerre. L'Académie des Sciences de Paris, dont il était le correspondant depuis le 28 mai 1860, l'a élu associé étranger le 18 mai 1874.

Michel DELINES.

APPENDICE

Les Grandes villes de la Russie.

Saint-Pétersbourg, en russe *Sankt-Peterbourg*, deuxième capitale de l'Empire russe, chef-lieu d'une préfecture urbaine, indépendante du gouvernement général ou province de Pétersbourg, au fond du golfe de Finlande, sur l'estuaire et les îles de la Néva; tête de ligne des chemins de fer la reliant avec Helsingfors, Moscou, Varsovie, Reval et les châteaux de plaisance de Tsarskoé-Sélo, Gatchina, Péterhof, Oranienbaum. Ville dépourvue d'enceinte fortifiée, mais défendue au large par des ouvrages militaires de premier ordre, tels que ceux d'Helsingfors et de Cronstadt. Superficie, 104 kilomètres carrés; périmètre, 47 kilomètres. Population, 924 300 habitants. Résidence du tsar, siège du Conseil de l'Empire, du Sénat, du Saint-Synode, d'un archevêché orthodoxe et des administrations supérieures de l'Empire.

Création du génie de Pierre le Grand, Pétersbourg commença à surgir des vases de la Néva en 1703; le terrain marécageux qui devait lui servir d'emplacement venait à peine d'être conquis sur les Suédois, et faisait partie de l'ancienne Ingrie; les Suédois n'y avaient élevé que le petit fort de Nyenschants. Des corvées de paysans moscovites, tatars, cosaques, ingriens, finlandais, kalmouks, construisirent en premier lieu la forteresse (en terre) et la cathédrale Pierre-et-Paul, sur un îlot de la rive droite de la Néva; en 1705, ils bâtirent le palais de l'Amirauté. Une tradition, qu'il n'est guère possible de contrôler, évalue à 100 000 le nombre des ouvriers qui succombèrent aux épidémies et aux rigueurs du climat. En 1712, la cité nouvelle n'était encore qu'un embryon de ville, mais Pierre Ier l'érigea en capitale sans différer plus longtemps. Quel était le but du grand tsar? Rapprocher de l'Europe le monde moscovite et le tirer de l'isolement moral et politique?... Établir une base d'opérations pour la conquête future de la Finlande, des provinces Baltiques, de la Lithuanie?... Quelles que fussent les vues de Pierre Ier, la « Venise du Nord » était assise, et assise sur une forêt de pilotis: dès 1714 le Sénat y fut transféré. Une partie de la population de Novgorod grossit le premier noyau des citadins de Pétersbourg, dont le nombre s'accrut sous le règne de l'impératrice Anne, qui forma un plan général de reconstruction et d'agrandissement après les terribles incendies de 1736 et 1738: le palais d'Hiver fut considéré comme centre de la nouvelle capi-

tale, qui prit un développement régulier sous les règnes des impératrices Élisabeth et Catherine II (1741-1796). La tsarine Catherine II en particulier continua l'œuvre de Pierre Ier avec une largeur d'idées digne de son prédécesseur : à sa mort, Pétersbourg, qui comptait 80 000 habitants en 1750 et 218 000 en 1789, en possédait 300 000. Alexandre Ier entreprit le



Plan de Saint-Pétersbourg.

1. Amirauté. — 2. État-major. — 3. Palais du Sénat. — 4. Palais du Saint Synode. — 5. Palais du Gouvernement général. — 6. Palais d'Hiver. — 7. Palais de l'Ermitage. — 8. Palais du grand-duc Vladimir. — 9. Palais de Marbre. — 10. Palais Anitchkov. — 11. Palais de Tauride. — 12. Cathédrale Saint-Isaac. — 13. Cathédrale de Kazan. — 14. Bibliothèque impériale publique. — 15. Arsenal. — 16. Palais de Pierre le Grand. — 17. Cathédrale Pierre-et-Paul (Forteresse). — 18. Bibliothèque (Académie des Sciences). — 19. Académie des Beaux-Arts. — 20. Muséum. — 21. Grand Bazar. — 22. Grand-Théâtre. — 23. Théâtre Michel. — 24. Théâtre Alexandre. — 25. Théâtre Marie. — 26. Cathédrale et couvent Alexandre Nevsky. — 27. Jardin zoologique. — 28. Jardin botanique. — 29. Parc Catherine. — 30. Gare de Finlande. — 31. Gare de Moscou. — 32. Gare de Peterhof. — 33. Gare de Tsarskoé-Sélo. — 34. Gare de Varsovie.

desséchement de la cité, qu'il embellit de parcs, de ponts, de palais et d'églises ; à la fin de son règne (1825), la population atteignit le chiffre de 400 000 habitants. En 1824, une terrible inondation faillit anéantir une partie de la ville, dont le sol dépasse à peine de 2 ou 3 mètres le niveau de la Néva. L'empereur Nicolas dota Pétersbourg de quelques grands édifices, et commença le réseau de chemins de fer qui rayonnent de la capitale dans l'intérieur de l'Empire. La catastrophe du 13 mars 1881, qui

coûta la vie à Alexandre II, « le Tsar libérateur », est l'événement le plus marquant et le plus douloureux des annales de Pétersbourg en ces dernières années.

Des bords de la Néva au cœur même de la cité, soit que l'on regarde au nord l'île de la Forteresse, le vieux Pétersbourg, soit que l'on se tourne vers l'ouest en face de l'île Basile (*Vassilyi Ostrov*), soit enfin que, du quai Anglais ou du quai de la Cour, on s'oriente du côté de la terre ferme, au sud-est, l'aspect de l'impériale cité est féerique. Partout un caractère de grandeur : fleuve large, impétueux et profond, dont les bras ramifiés sem-



La Perspective Nevsky, à Saint-Pétersbourg, vue de l'Hôtel de Ville.
Phot. Felisch.

blent enserrer une ville flottante, coupée elle-même par de grands canaux; des quais de granit encaissant les eaux de la Néva que le vent d'ouest fait remonter et parfois déborder en torrents furieux sur des avenues à perte de vue (prospekts); des rues spacieuses et symétriques, ou des places gigantesques comme celles du Champ-de-Mars et de l'Amirauté.

De tous côtés, sur ces places démesurées, sur ces rues larges de 15 à 30 et même 50 mètres, sur ces perspectives longues de plusieurs kilomètres, se pressent ou s'échelonnent des édifices et des monuments de proportions colossales, des églises aux formes byzantines et au type pittoresque, des palais princiers, des casernes, des musées, des hôpitaux construits sur un plan gigantesque, des maisons dont la bâtisse monstrueuse peut héberger 3 000 hommes. La plupart de ces hautes maisons, où les magasins et les boutiques occupent tantôt le sous-sol, tantôt le

premier étage, ont un caractère commun de monotonie européenne. Les monuments aux imposantes façades, ornées de colonnes, de portiques et de frontons, parfois surchargés de sculptures, appartiennent pour la plupart au style grec, d'autres à l'ancien style français ou italien. Tous les ordres d'architecture au surplus ont été mis à contribution, mais surtout les formes classiques, dans ces immenses édifices, improvisés et chaque hiver rongés, effrités par les âpres morsures du climat. Bien que Pétersbourg approche de un million quant au nombre de ses habitants, ses rues et ses places donnent une impression de solitude relative : les voies les plus animées sont les quais de la Néva, la place de l'Amirauté et la perspective Nevsky, sur la rive méridionale. L'hiver, le lit de la Néva, pris par la glace, devient un boulevard solide où circulent des milliers de traîneaux et des milliers de patineurs.

Pétersbourg s'étend en éventail, le long des bras ramifiés de la Néva; la cité et ses faubourgs, qui se prolongent au loin vers le sud et sur la rive septentrionale de la Néva, recouvrent six grandes îles naturelles, bordées d'une centaine d'îlots, et une île artificielle en terre ferme, limitée au sud par le canal Fontanka. Ce canal donne naissance au canal Moïka, et de celui-ci se détache le canal Catherine, qui débouche dans la Fontanka. Un autre canal, plus éloigné du centre (quartier de l'Amirauté), contourne la plus grande section du front méridional de la ville : c'est le canal Obvodnyi, dérivé de la Néva et raccordé au canal Catherine. Le canal maritime, ouvrage récent, part du quartier de Narva (au sud des quartiers de Kazan et de Spask) et aboutit au port de Cronstadt.

C'est dans le Pétersbourg assis sur la rive méridionale que se présentent, groupés ou dispersés sur les quais des Anglais, de l'Amirauté, du Palais et le long des perspectives Nevsky et Voznessensky, des rues Gorokhovaïa, grande et petite Morskaïa, Galernaïa, Millionaïa, grande Sadovaïa, boulevard des Gardes à cheval, perspective Liteinaïa et autres voies principales : 1° quartier de l'*Amirauté :* le palais d'Hiver, l'Ermitage, la colonne Alexandre, les palais de l'État-major, de l'Amirauté, du Sénat et du Saint-Synode, le jardin Alexandre, la statue équestre de Pierre Ier, la cathédrale de Saint-Isaac, la statue de Nicolas Ier, le musée des Arts industriels, le Champ-de-Mars, le jardin d'Été, le monument de Souvorov; 2° quartiers concentriques de *Kazan* et de *Spask :* la cathédrale de Kazan, le Club de la Noblesse, le Grand-Théâtre, le théâtre Marie, les statues de Koutousov et de Barclay de Tolly, le palais Anitchkov (résidence du tsar Alexandre III), le Grand Bazar (*Gostinni Dvor*), la Bibliothèque impériale publique, l'Hôtel de Ville, la Banque, le Jardin Ioussoupov, l'École des ingénieurs, le palais Michel, le théâtre Alexandre; 3° quartier de *Moscou* (au S.-E. des précédents), et quartier de *Liteinaïa* (au N.-E. du quartier de Moscou), limité au nord par la courbe de la Néva, l'Arc de triomphe de Moscou, l'Institut technologique, le monastère Voskressensky, la cathédrale Préobrajensky, le superbe palais Schérémétiev, l'Arsenal, la Chancellerie impériale, l'École d'artillerie; 4° quartier *Alexandre Nevsky* (au S.-E. du quartier de Moscou), et quartier *Rojdestvensky* (à l'E. de la Liteinaïa) : le monastère d'Alexandre Nevsky,

le jardin et le palais de Tauride, le couvent de Smolnoï, les Instituts Catherine et Marie; 5° quartiers de *Kolomna* et de *Narva* (au S. des quartiers de l'Amirauté et de Kazan) : le jardin Demidov, l'hospice des Aliénés, la grande usine de la Baltique (machines et navires), l'église Saint-Michel-Archange, le Musée de l'Intendance générale, l'Arc de triomphe de Narva, la cathédrale de la Trinité, le monument de la guerre turco-russe, l'École de cavalerie, les gares de Varsovie et de la Baltique; 6° quartier de *Vassilyi* (île Basile), sur la rive droite de la Néva, où l'on trouve le quai de l'Université, de larges rues ou *lignes* parallèles et trois longues perspectives : la Bourse, la Douane, l'Académie des sciences, l'Université, l'Académie des Beaux-Arts, l'École militaire Paul, le monument Roumiantsov; l'École de marine et l'École des mines; 7° quartier du vieux *Pétersbourg* (îles de la Néva : Pétrovsky, des Apothicaires, Krestovsky, Kamenny, Iélaguine, au N. de l'île Basile); la Forteresse, la cathédrale Pierre-et-Paul, le parc Alexandre, le Jardin zoologique, la maison de Pierre Ier, la Monnaie, le lycée Alexandre, le Jardin botanique, le Musée d'artillerie, le palais d'Été; 8° quartier de *Vyborg* (à l'E. des îles de la Néva) : l'hôpital militaire et l'Académie de médecine, le nouvel Arsenal, l'École d'artillerie Michel, l'Institut forestier et la gare de Finlande.

Les rives de la Néva et de ses branches (grande et petite Néva, grande et petite Nevka) et celles des canaux de la ville méridionale sont réunies par cent cinquante ponts, mais la plupart sont des ponts de bateaux. Les plus remarquables, établis sur le fleuve, sont : le pont Alexandre, d'un aspect grandiose, entre la Liteinaïa et le quartier de Vyborg; le pont Troïtzky, entre le Champ-de-Mars et l'extrémité orientale de l'îlot de la Citadelle ; le pont du Palais, entre le palais d'Hiver et la Bourse; le pont Nicolas, entre le quai Anglais et l'île Basile, en granit et en fer, reposant sur sept piles énormes, et dont une arche est mobile pour le passage des bateaux. Sur les canaux, les ponts sont tous fixes, en granit et en fer : le pont de la Fontanka est digne d'une mention particulière, ainsi que le pont Égyptien, pont suspendu, dans la Liteinaïa.

Les églises, parmi lesquelles plusieurs appartiennent aux cultes catholique, luthérien, calviniste, etc., sont au nombre de deux cent quarante; les monastères, de même que ceux de Moscou, renferment jusqu'à cinq ou six de ces édifices.

La cathédrale de Saint-Isaac, œuvre de l'architecte français Richard de Montferrand, n'a pas coûté moins de 80 millions de francs. Le plan du monument est la croix grecque. A l'extérieur, des péristyles magnifiques, des colonnes énormes en porphyre rouge, une coupole centrale en cuivre doré et quatre coupoles latérales; des façades en granit blanc, sculptées de bas-reliefs; des portes de bronze ; à l'intérieur, des colonnes en malachite et en lapis-lazuli, des murs revêtus de marbres variés; l'iconostase et le sanctuaire où l'or, les mosaïques précieuses et les objets les plus splendides sont prodigués, tel est cet édifice, d'un style simple et grandiose , mais massif et sombre.

La cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, dont le plan (croix latine) et

dont le portique demi-circulaire évoquent le souvenir de Saint-Pierre de Rome, rappelle par ses portes de bronze celles de la cathédrale de Florence. Un dôme, haut de 20 mètres, domine la basilique. Le granit et le jaspe ornent la nef, où sont déposés des trophées militaires ; l'argent ciselé et les pierres précieuses sont amoncelés pour parer l'iconostase et les cadres des icônes.

La cathédrale Pierre-et-Paul (Citadelle) n'a de remarquable à l'extérieur que son beffroi quadrangulaire, terminé par une flèche dorée. Des pierres précieuses et des objets de grande valeur font resplendir l'iconostase. Cette église, riche aussi en trophées de guerre, renferme les tombeaux des souverains depuis Pierre le Grand.



Cathédrale Saint-Isaac.

Commencée en 1768, achevée en 1858.

La cathédrale de Smolnyi, dépendance du couvent des Demoiselles nobles, près du palais de Tauride, est une église, toute en marbre blanc; cinq coupoles bleu d'azur entourent le dôme central.

Dans le monastère Saint-Alexandre Nevsky, véritable forteresse, dont l'enceinte immense enclôt trois églises et les cathédrales de l'Annonciation et de la Trinité, l'attention se concentre sur cette dernière basilique, appelée aussi église du régiment Ismaïlov. Érigé sous le règne du tsar Nicolas Ier, cet édifice a un aspect imposant : quatre portiques soutenus par vingt-quatre colonnes, cinq coupoles azurées, une iconostase à jour, un lustre magnifique et des plaques de marbre à l'intérieur le caractérisent.

Parmi les autres édifices religieux, il convient de citer, dans l'île Basile, l'Église de Saint-André, du XVIIIe siècle, appartenant au style grec et surmontée de cinq coupoles ; et dans l'île des Apothicaires, l'église de la Transfiguration, du XIXe siècle, petite, mais belle par son architecture.

Ainsi que les églises et encore plus que les églises, les palais de

Pétersbourg étonnent l'étranger par l'ampleur des proportions et la magnificence de la décoration architectonique ou sculpturale. Le palais de l'Amirauté, voisin des palais d'Hiver, de l'Ermitage, de l'État-major et du Sénat, est un immense quadrilatère; des colonnes entrecoupent sa façade; une gigantesque tour dorée et des clochetons élégants signalent cet édifice, où sont installés le ministère de la Marine, un musée naval, une école de cadets et une bibliothèque de 30 000 volumes.

L'État-major, où sont englobés les services de plusieurs ministères, est un magnifique bâtiment, également colossal : un groupe en bronze (char et chevaux) surmonte sa voûte énorme.



Le Palais d'Hiver. — Commencé en 1754, achevé en 1764.

Le palais d'Hiver est de même un quadrilatère immense, présentant sur sa façade une multitude de colonnes, lourd et froid par la surabondance des sculptures. L'intérieur, où se succèdent quatre étages de salles, est d'une richesse inouïe.

L'Ermitage, création de Catherine II, a été reconstruit par Nicolas Ier ; ce bel édifice, de style grec, réuni au palais d'Hiver par une galerie, est une des gloires de la Russie à titre de musée.

Le nouveau palais Michaïlov, d'ordre toscan, imposant et très beau, date du règne d'Alexandre Ier; un fronton soutenu par dix colonnes entre deux ailes en saillie, et une superbe grille soutenue par des colonnes de granit le distinguent.

Le palais Anitchkov, sur la Fontanka, est un édifice de modeste apparence, qui a été agrandi depuis qu'il est devenu la résidence de l'empereur Alexandre III.

Le palais de Tauride, près de la Néva, rappelle une fête célèbre donnée par Potemkin à la tsarine Catherine II, qui lui en avait fait don et qui par la suite le lui racheta : un péristyle formé de six colonnes, une coupole surmontant l'unique étage en briques dont il est composé, une salle immense à l'intérieur, servant de musée, et en arrière un jardin d'hiver, tel est ce palais, plus célèbre qu'élégant.

A la suite de ces édifices, il y a lieu de mentionner : le beau palais de la Bourse, de style grec; les palais du grand-duc Constantin (dit palais de Marbre), de la grande-duchesse Marie, des grands-ducs Vladimir et Alexis, et les palais Strogonov et Schérémétiev.

Des statues, des colonnes, des groupes, des arcs de triomphe décorent les places et les jardins publics de Pétersbourg. Les plus remarquables de ces monuments commémoratifs sont : la célèbre statue équestre de Pierre le Grand (œuvre de Falconet), se cabrant sur un immense bloc de granit (place Isaac); — une autre statue de Pierre Ier en empereur romain, moins belle; — la colonne Alexandre, monolithe en granit, haut de 27 mètres, malheureusement fendillé, assis sur un piédestal en bronze; — le monument de Catherine II; — la statue équestre de Nicolas Ier; — la statue en bronze de Souvorov; — l'obélisque de Roumiantzov en granit noir; — le monument de l'amiral Krusenstern (près de la Néva); — le monument du fabuliste Krylov (Jardin d'Été); — les arcs de triomphe de Moscou et de Narva, ce dernier en granit, revêtu de plaques de cuivre, orné de vingt colonnes et surmonté d'un quadrige; — le monument de la guerre turco-russe, érigé en 1886, près de la gare de Varsovie : il se compose d'un piédestal carré de granit, entouré de pièces d'artillerie turques, supportant une colonne corinthienne en bronze (provenant de canons turcs) que surmonte une statue de la Victoire; — enfin, sur les bords du canal Catherine, la chapelle expiatoire, érigée en commémoration de la mort lamentable du tsar Alexandre II.

Les musées, les bibliothèques, les hautes écoles, les institutions de bienfaisance que possède Pétersbourg sont dignes de la capitale d'un puissant empire. Au premier rang se place le Musée de l'Ermitage, un des premiers musées du monde par son ampleur, sa splendeur, son élégance et surtout par les trésors uniques qu'il recèle : une longue monographie n'épuiserait pas la nomenclature de ses richesses. Le Musée de l'Académie des Beaux-Arts, auquel a été réunie la belle galerie du palais Leuchtenberg; la galerie Séménov, également dans l'île Basile, où règnent les écoles hollandaise et flamande; en outre plusieurs galeries privées témoignent du goût artistique de la Russie contemporaine.

Des musées d'un autre ordre, tels que les Musées asiatique, ethnographique, zoologique et minéralogique de l'Académie des sciences, dont la bibliothèque est riche de 300 000 volumes, ou tels que la collection de l'École des mines, le Musée d'artillerie, le Musée de la marine, le Musée d'armes, le Musée de la Douane, les Musées agricole, technologique, pédagogique, des Connaissances appliquées, de la Société d'économie, indiquent d'autre part l'esprit pratique de la population.

Énumérons encore, dans la série des grands établissements consacrés à la diffusion des sciences, des lettres et des arts : la Bibliothèque impériale publique (place Alexandre et perspective Nevsky), fréquentée chaque année par 100 000 lecteurs au moins, et renfermant 1 100 000 volumes, 125 000 manuscrits et 86 000 cartes ; l'Université, cultivant avec succès les sciences mathématiques et physiques (4 facultés, 80 professeurs et bibliothèque de 65 000 volumes) ; l'École supérieure des femmes (2 facultés), le Lycée impérial Alexandre, l'Institut d'obstétrique, l'École de droit, l'École d'architecture, l'Académie des mines, l'Académie forestière, l'Institut technologique, l'Académie de médecine militaire, l'Académie navale, l'École d'état-major ou Académie Nicolas, l'Académie d'artillerie, l'Observatoire de Poulkova, l'École des ingénieurs, l'École des ponts et chaussées, l'École des Beaux-Arts, le Conservatoire de musique, l'École commerciale ; 2 académies de théologie (orthodoxe et catholique), 12 collèges de garçons, 8 collèges de filles, 7 instituts de demoiselles nobles, 11 écoles professionnelles, 4 écoles militaires, 140 écoles primaires de garçons et 110 de filles. Outre l'Académie des sciences, on doit mentionner divers corps savants : en premier lieu, l'active et riche Société de géographie, la Société d'archéographie, l'Institut historique et philologique, la Société d'entomologie.

Les sociétés de bienfaisance et les établissements hospitaliers, qui sont desservis par des sœurs de charité, sont très nombreux : il suffit de désigner les plus importants de ces instituts : hôpitaux ou hospices des Enfants trouvés, des Sourds-Muets, Marie-Madeleine, Oboukov, Alexandre, des Femmes, de la Marine, des Aliénés.

Pétersbourg possède une douzaine de théâtres ; mais quelques-uns sont des dépendances de jardins publics, qui s'ouvrent seulement pendant l'été. Le théâtre impérial Marie, près du canal Catherine, est réservé à l'opéra et au ballet russes. Le théâtre Michel (place Michel) joue des pièces françaises et russes. Le théâtre Alexandre, bâtiment magnifique (perspective Nevsky), représente des comédies et des drames russes. Quelques théâtres particuliers sont à citer à la suite des précédents. Le théâtre Panajev (quai de la Neva) est dévolu à l'opéra italien. Le Petit-Théâtre joue des vaudevilles et des opérettes de tout genre.

La capitale russe imprime 210 journaux ou revues. Les cercles ou lieux de réunion les plus connus sont : le Club anglais, l'Assemblée de la Noblesse, le Yacht-Club, le Club des Artistes.

Comme centres d'attraction et de divertissement, on ne saurait passer sous silence les promenades, parcs et jardins publics qui contribuent pour une si large part, l'été notamment, à l'embellissement de la grande capitale : le Jardin d'Été, près du Champ-de-Mars, parc à la française, promenade de la belle société et de la cour, bordée d'une magnifique grille dorée que soutiennent trente-six colonnes de granit ; le Jardin Michel ; le Jardin Alexandre (place de l'Amirauté) ; le Parc Alexandre et

son annexe le Jardin zoologique (près de la Citadelle); le Jardin de Tauride; le Jardin Ioussoupov; le Jardin Demidov (au S.-O.); le magnifique Jardin botanique (île des Apothicaires); enfin, la Pépinière du Corps forestier, et les avenues sinueuses, les bosquets, les beaux jardins privés entourant les chalets et les villas répandus sur les rives des îles de la Néva jusqu'à la *Pointe* (extrémité de l'île Iélaguine), rendez-vous de la haute société par les beaux jours d'été, et au delà sur la rive finlandaise.

Le climat de Pétersbourg est rude pour les étrangers et les immigrants, qui lui payent également tribut. Une humidité constante le caractérise : on passe quelquefois sans transition des rigueurs d'un hiver inclément aux grandes chaleurs de l'été. L'hiver, on ressent des froids de 30° à 35°. L'été, la température est modérée. La Néva est gelée de novembre à avril, au moins 146 jours; les brouillards règnent de novembre à mars. Les longs crépuscules et les aurores hâtives suppriment complètement la nuit dans la saison d'été.



Traîneau. Phot. Carrick.

La population comprend des éléments divers: Slaves, Finnois, Tatars, Suédois, Allemands, Français, etc. Les juifs y sont assez nombreux. Un tiers de la population sédentaire russe est formé par la noblesse, le clergé, l'armée et les fonctionnaires. La mortalité étant supérieure à la moyenne des naissances, la population ne s'accroît que par l'apport des provinces. Les jeunes gens sont fortement éprouvés par les influences du climat. Les maladies scrofuleuses prédominent.

Au point de vue administratif, la capitale est divisée en 13 quartiers ou arrondissements, et pour la police en 4 sections et 12 quartiers. Un préfet est investi d'une autorité supérieure sur la ville, qui s'administre elle-même par son maire, son conseil municipal et une commission exécutive. La cité est approvisionnée par le grand marché (*Sennaïa-plotcha*) et par le Grand Bazar ou Cour des étrangers. Trente lignes de tramways parcourent les rues et les places, que desservent des lignes d'omnibus et un nombre infini de *drochkis* ou autres véhicules, lancés à toute vitesse. Des lignes de bateaux à vapeur sillonnent la Néva. Le pavage des rues et des trottoirs, en bois, granit et asphalte, dure peu. Le gaz, le pétrole

et l'électricité sont employés pour l'éclairage. Des nécropoles sont établies au loin dans la banlieue.

Pétersbourg est une ville manufacturière, et la première de l'Empire ; ses 478 fabriques et usines, dont quelques-unes colossales, produisent une valeur annuelle de 500 millions de francs; le commerce n'est inférieur qu'au négoce de Moscou et d'Odessa: la navigation a reçu une nouvelle impulsion par l'établissement du canal maritime.

Lydie PASCHKOFF.

Environs de Saint-Pétersbourg.

Cronstadt, ville et port de guerre, à l'extrémité est de l'île de Kotlin; fortifications aux murs de granit, avec tourelles blindées, ayant coûté plus de 300 millions; docks, arsenaux, hôpital militaire et hôpital maritime. Splendide paysage du golfe de Finlande.

Tsarskoé-Sélo, village impérial, à 25 kilomètres sud de Pétersbourg par chemin de fer; parc immense; château d'un style indécis. L'ornementation intérieure, où l'or, l'ambre, le lapis-lazuli, la nacre, le bois de rose sont étalés ou incrustés à profusion, est d'un luxe merveilleux.

Pavlosk, résidence impériale, au sud-est; château reconstruit au XIXe siècle : les pierres de Sibérie, la malachite, le lapis-lazuli, des tapisseries des Gobelins, des glaces immenses décorent les salles de ce château, appartenant au grand-duc Constantin et à sa femme la grande-duchesse Alexandra.

Gatchina, résidence impériale, au sud-ouest, sur le chemin de fer de Varsovie; château sombre, adossé à une forêt et à un lac.

Krasnoé-Sélo, au sud-ouest, campement d'été des régiments de la Garde; palais bâti par Nicolas Ier. Site magnifique.

Péterhof, petite ville et château, au sud-ouest, sur le golfe de Finlande et sur le chemin de fer d'Oranienbaum. C'est le Versailles russe, très riche à l'intérieur; parc, parterres et eaux, et petits palais ou cottages de *Marly* et *Monplaisir*. Vue magnifique sur Pétersbourg et le golfe de Finlande.

Oranienbaum, petite ville et palais impérial, à l'ouest de Péterhof, vis-à-vis de la ville de Cronstadt; le château, sur une terrasse, est entouré de beaux ombrages, avec jets d'eau et plates-bandes.

Moscou (*Moskva*), ville de la Russie centrale (Grande-Russie), chef-lieu de gouvernement, sur la Moskva (affluent de l'Oka); nœud d'entrecroisement des lignes de chemin de fer sur Pétersbourg, Nijni-Novgorod, Orenbourg, Taganrog, Sébastopol, Varsovie, etc. Population, 754 000 habitants; superficie, 82 kilomètres carrés; périmètre, 40 kilomètres. Siège d'un gouvernement général militaire, d'un archevêché orthodoxe, d'une section du Saint-Synode et du Sénat. Consulats étrangers.

La capitale est mentionnée pour la première fois en 1147; son essor fut favorisé par la déchéance de Kiev, dévastée par les Mongols, et par la

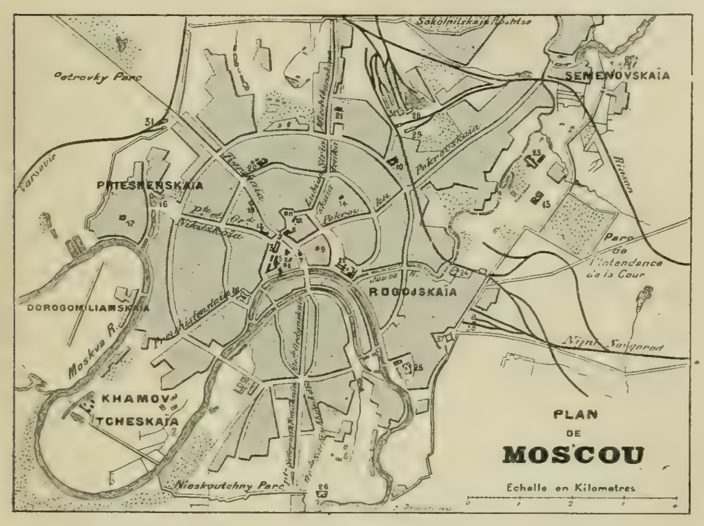


Vue générale de Moscou : la Moskva et le Kremlin.

soumission de la Russie méridionale aux Tatars de la Horde d'Or. En 1237, les Tatars la ravagèrent. Mais ses destinées semblaient rendre éternelle la Rome orthodoxe : elle brava les calamités conjurées contre elle, dans la suite des temps. En 1328, le prince de Vladimir Ivan Danilovitch y transféra sa résidence, et prit le titre de grand-prince. Dès lors elle eut rang de capitale. Prise et brûlée en 1571 par le khan d'Astrakhan, elle fut occupée en 1611 par Ladislas, fils du roi de Pologne, mais le bourgeois Minine et le prince Pojarsky la délivrèrent des Polonais (1612). La fondation de Pétersbourg par Pierre Ier lui fit perdre sa prérogative de capitale principale (1712). L'entrée de Napoléon Ier et de la Grande-Armée dans Moscou, en 1812, eut des conséquences cruelles pour la ville et des suites désastreuses pour les envahisseurs.

Du haut de la montagne des Moineaux (colline au S.-O.), ou du haut de la tour d'Ivan Veliky (Kremlin), l'aspect panoramique de Moscou est

d'un pittoresque saisissant : au centre de la vaste cité, les murs crénelés de la citadelle, acropole d'où surgissent les dômes majestueux et les campaniles de ses cathédrales, gothiques, byzantines, hindoues par le style, le tout zébré, écaillé, damasquiné comme des armures reflétant au soleil toute une gamme de vives couleurs ; — çà et là d'autres monuments imposants, palais et églises en nombre infini; des portes grandioses, d'une architecture originale qu'un géant semble avoir égrenées le long de l'enceinte extérieure; — plus loin enfin, aux extrêmes limites de l'horizon, d'immenses monastères flanqués de tours, groupant dans leurs murs un



Plan de Moscou.

1. Kremlin. — 2. Palais Nicolas. — 3. Nouvel Arsenal ou Trésor. — 4. Musée historique. — 5. Palais à facettes. — 6. Cathédrale de l'Archange. — 7. Cathédrale de Saint-Basile. — 8. Cathédrale de Kazan. — 9. Maison Romanov. — 10. Gostynnyi Dvor. — 11. Grand-Théâtre. — 12. Petit-Théâtre. — 13 Université. — 14. Musée Roumiantsev. — 15. École militaire Alexandre. — 16. Jardin zoologique. — 17. Observatoire. — 18. Cathédrale du Sauveur. — 19. Palais du Gouvernement général. — 20. Hôpital Catherine. — 21. Jardin botanique. — 22. Hospice des Enfants trouvés. — 23. Hôpital militaire. — 24. Monastère Androniev. — 25. Monastère du Sauveur. — 26. Monastère Danilov. — 27. Monastère Pokrovsky. — 28. Gare de Iaroslav. — 29. Gare de Riazan. — 30. Gare de Nijni-Novgorod. — 31. Gare de Varsovie. — 32. Gare de Pétersbourg.

ensemble d'églises aux coupoles dorées, aux flèches guillochées, aux toits polychromes, et formant une ceinture de colossales bâtisses à la ville. Dans les quartiers du centre la cité paraît archaïque et monotone sous certains rapports, mais elle ne perd jamais son caractère de grandeur étrange, de saisissante originalité où le génie de l'Orient semble s'allier au génie de l'Occident. Aux rues tortueuses et aux petites places irrégu-



Le grand-duc
SERGE-ALEXANDROVITCH
gouverneur de Moscou, né en 1857.



La grande-duchesse
SERGE-ALEXANDROVITCH
née en 1864.

lières du vieux Moscou, aux ruelles et aux impasses enchevêtrées, aux masures en bois à un ou deux étages, aux immenses usines et aux terrains vagues qui se succèdent dans ses faubourgs, longs de 10 kilomètres, la première capitale russe peut opposer vingt belles artères, vingt rues de noble aspect, deux grandes lignes de boulevards concentriques, squares allongés que bordent deux chaussées latérales, des places spacieuses, de nombreux jardins privés, plusieurs parcs et jardins publics.

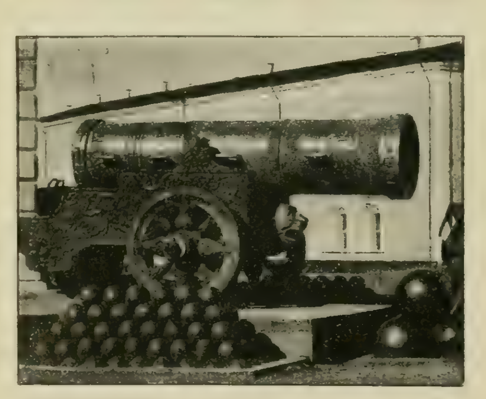
Moscou est bâti sur sept monticules entre lesquels se déroulent les méandres de la Moskva, que double un bras méridional, et de son petit affluent la Iaouza, qui vient de l'Est. La statistique urbaine compte 17 000 maisons, 450 églises avec 1 300 clochers, 22 monastères, 7 ponts, dont 5 dans la ville même qui ne possède des quais qu'en face du Kremlin, et 17 lignes de tramways. Les gares occupent tous les fronts de la ville, excepté le côté sud. Les rues sont éclairées au gaz et au pétrole ; les égouts sont trop étroits ; le pavage est inégal. Les résidus des usines corrompant l'eau de la rivière, des puits artésiens et l'aqueduc de Mytichtchi (long de 20 kilomètres) alimentent les Moscovites d'eau potable. Une partie de la population ouvrière vit dans des sous-sols ou rez-de-chaussée que des infiltrations rendent malsains. L'été, la poussière devient à son tour une cause d'insalubrité. Ces fâcheuses conditions de l'hygiène publique tendent à s'atténuer de plus en plus sous l'initiative d'une administration vigilante.

Indépendamment de ses vastes faubourgs (*slobody*) que circonscrit une enceinte défensive, Moscou, dont le développement historique rappelle celui de Paris débordant autour de la Cité, se compose de la cita-

delle (*Kreml* ou *Kremlin*) et de trois villes concentriques : la Ville Chinoise (*Kitaï Gorod*), attenant à la forteresse; la Ville Blanche (*Biélyi Gorod*), qui s'étend tout autour de la première, excepté du côté de la rivière; la Ville de Terre (*Zemlianoï Gorod*), ainsi nommée en souvenir de ses remparts de terre : c'est la zone où les ouvriers se sont cantonnés. Le quartier qui s'étend sur la rive droite porte le nom de *Zemoskvaretchié* (au delà de la Moskva).

Cœur de Moscou, emblème vivant de la nationalité russe, le *Kremlin* s'élève sur une colline de 30 mètres et occupe une superficie de 40 hectares. Il date du xve siècle. Ses murailles crénelées, percées de cinq portes monumentales et flanquées de dix-huit tours, dessinent un plan presque hexagonal. La porte Sainte est franchie par tout le monde, tête nue, même par le tsar. Son enceinte vénérée comprend : le Grand Palais, le Trésor (nouvel Arsenal), les cathédrales de l'Assomption, de l'Annonciation et de l'Archange Michel, la Tour d'Ivan Véliky, la Reine des cloches et le Roi des canons, le Palais de justice, le monastère des Miracles et celui de l'Ascension, l'église des Douze-Apôtres, la chapelle de la Vierge-d'Ibérie.

Les trois cathédrales du Kremlin sont remarquables à divers titres. Dans la cathédrale de l'Assomption (*Ouspenskyi Sobor*), les tsars célèbrent leur couronnement. On y conserve l'image de Notre-Dame-de-Vladimir. Cet édifice, œuvre du Florentin Fioraventi (xve siècle) appartient au style lombard-byzantin et par ses coupoles polychromes à l'architecture hindoue. La cathédrale de l'Archange (*Arkhangelskyi Sobor*), monument du xive siècle, décoré de fresques byzantines, a servi de sépulture aux souverains russes jusqu'à la fin du xviie siècle. Les tombes sont recouvertes de draperies dont les ornements sont des trésors sans prix. Là, après son couronnement, chaque tsar vient implorer la bénédiction de ses prédécesseurs. La cathédrale de l'Annonciation (*Blagovetschenskyi Sobor*), édifice du xve siècle, aux coupoles dorées, domine le Kremlin. Là est déposée l'image miraculeuse de la Vierge d'Ibérie.



Le Roi des canons (Tsar-pouchka).
Fondu en 1586. — Poids, 12000 pouds.

L'Escalier Rouge donne accès au vieux palais des tsars, le *Terem*,

ou palais du Belvédère, attenant au Palais à facettes (*Granovitaïa Palata*) et au *Nouveau Palais* ou Grand Palais. Le Terem (harem) est un édifice du XVe siècle. Tout y rappelle la vie féodale : escaliers tortueux, clos par des grilles en fer forgé et des portes massives, voûtes sombres, fenêtres à ogives, vieux bahuts, profonds fauteuils. Dans la grande salle les tsars choisissaient leurs épouses parmi deux mille jeunes filles. — Le Granovitaïa Palata, réservé aux fêtes et à d'autres solennités, a de remarquable une immense salle dont les voûtes sont soutenues par un pilier central. — Le Nouveau Palais, œuvre du tsar Nicolas Ier, est d'un style très simple, même sévère, à l'extérieur; une coupole dorée le surmonte. Chacune des salles resplendissantes de l'intérieur est dédiée à un ordre de chevalerie.



La Reine des cloches (Tsar-kolokol), au pied de la tour d'Ivan Véliky.
Hauteur, 21 pieds ; poids, 12 327 pouds 1/2.

Le Palais des Armures est une sorte de musée; la Trésorerie des patriarches renferme un musée et une bibliothèque. L'Arsenal, au N.-O. du Kremlin, possède des munitions pour 200 000 hommes. Près de la porte Nikolsky, surmontée d'une tour octogonale que termine une flèche bleue, on voit un canon colossal, le *Tsar-pouchka*, fondu au XVIe siècle et pesant 196 500 kilogrammes. Près de la tour d'*Ivan Véliky*, octogonale et haute de 80 mètres, on admire une cloche monstrueuse, le *Tsar-kolokol*, pesant 202 000 kilogrammes. Une chute terrible l'a ébréchée. Entre le Kreml et le Kitaï Gorod, sur la place Rouge, en face de la porte de la Résurrection, se dresse le monument du bourgeois *Minine* et du prince *Pojarsky*, libérateurs de la ville.

Sur cette même place, mais dans les limites du Kitaï Gorod, s'élève la cathédrale de *Vassilyi Blajennoï*, l'édifice le plus étrange, le plus curieux de Moscou, construit par un architecte italien sous le règne d'Ivan le Terrible. Cette église polychrome est un amalgame de dix-neuf églises juxtaposées ou superposées, mais indépendantes les unes des autres. Huit coupoles, prenant la forme de l'ananas, du melon, de l'artichaut, de l'asperge, etc., et un clocher pyramidal couronnent ce fantasque monu-

ment, qui, avec sa forêt de croix, ses chaînes dorées, ses sculptures bizarres et ses faïences naïvement coloriées, donne un éblouissement.

Le *Kitaï Gorod* (Ville Chinoise) est aujourd'hui la cité commerciale. Dans son enceinte se présentent de nombreux édifices : la Bourse et le Grand Bazar (*Gostynnyi Dvor*), où l'on compte douze cents magasins, la cathédrale *Notre-Dame-de-Kazan*, l'église de la *Vierge-de Vladimir*, les monastères *Saint-Nicolas* et de l'*Epiphanie*, la maison des boïars *Romanov*, palais d'un style simple et d'un aspect pittoresque, le Musée historique et anthropologique, la Bibliothèque du Synode.



La Tour de Soukharev, érigée en 1692.

Le *Biélyi Gorod* ou Ville Blanche, formant un demi-cercle autour de la précédente, est la résidence des nobles, des fonctionnaires, des gens exerçant des professions libérales. Les quartiers de l'ouest, neufs et superbes, déploient de grandes places, de larges rues, où s'alignent de belles maisons. Cette zone occidentale est dotée de grands établissements publics et aussi d'imposants édifices : l'Université, l'Observatoire, le musée Roumiantzev, l'École de commerce, l'École de cadets Alexandrovsky, le lycée Nicolas, le Manège, le Grand-Théâtre et le Petit-Théâtre, les Archives des Affaires étrangères, l'immense Maison des Enfants trouvés, érigée au XVIIIe siècle, la cathédrale du *Sauveur*, édifice en marbre, de style lombardo-vénitien ; cette basilique, terminée sous le règne d'Alexandre II, commémore la guerre de 1812 ; une gigantesque tour centrale et une coupole à lames d'or dominent les quatre façades de ce splendide monument.

La Ville de Terre (*Zemlianoï Gorod*), sur la rive gauche, enveloppe les deux autres zones, et s'étend sur la rive droite. Des prairies, des champs,

de nombreux jardins, des marchés, des casernes, de belles constructions, des établissements industriels, des monasteres, la statue de *Pouchkine*, l'*Arc de triomphe d'Alexandre Ier*, la *Tour de Soukharev*, des hôpitaux, des instituts divers se succèdent sur la périphérie de cette ville extérieure. Un monastère imposant, flanqué de tours carrées, s'élève, à l'ouest sur le Champ des Vierges.

Tel se présente, dans ses grandes lignes, le Moscou topographique et architectural. Le Moscou vivant, intellectuel, social, n'est pas inférieur au premier, ou plutôt l'un est l'emblème et le commentaire de l'autre. En tète de ses établissements d'instruction se place l'Université, la première des hautes écoles russes par l'ensemble de ses Facultés, son observatoire, sa bibliothèque, ses collections scientifiques. L'Institut Lazarev, école de langues orientales vivantes, six gymnases, un grand lycée, un séminaire, une Académie théologique, une Académie de médecine et de chirurgie, une École d'arpenteurs, une École d'architecture, une École de dessin, une École des Beaux-Arts, un Institut technique, une Académie agricole et forestière, une Académie commerciale, une École de commerce, une École théâtrale, un Conservatoire de musique, huit écoles militaires, quatre instituts de demoiselles, neuf bibliothèques, plusieurs musées : Roumiantzev, Galitzin, Polytechnique, Historique; des sociétés savantes consacrant leurs études aux antiquités, à l'histoire, à la littérature russe, à l'anthropologie, aux sciences physiques et naturelles; des sociétés philanthropiques non moins nombreuses, des hôpitaux et des hospices gigantesques, parfois magnifiques et richement dotés, rendent bon témoignage en faveur de la grande cité. Des journaux et des périodiques assez nombreux, des clubs ou cercles, tels que l'Assemblée de la Noblesse, le Club Anglais, le Club des marchands, etc., président au bon ton de la haute société et à la diffusion de l'esprit national. Le Grand-Théâtre impérial donne des opéras et des ballets, le Petit-Théâtre est dévolu au drame et à la comédie; d'autres théâtres s'ouvrent au Jardin zoologique et au jardin de l'Ermitage.

Ville manufacturière et vaste entrepôt de marchandises, Moscou est la ville la plus industrieuse et le centre le plus commercial de la Russie : le chiffre de ses échanges est colossal. Un double réseau de voies fluviales et de voies ferrées fait rayonner son commerce dans toutes les directions.

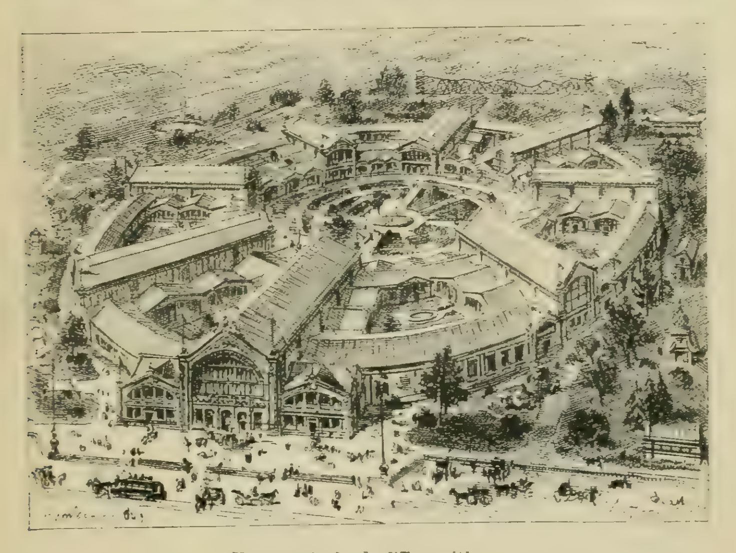
Moscou est la patrie d'une pléiade de poètes et de littérateurs célèbres : Pouchkine, Lermontov, Griboyedov, Ostrovsky, Dostoïevsky, Herzen et Katkov.

La nature et l'art ont favorisé les campagnes qui l'environnent : le couvent de *Troïtza*, les monastères *Donskoï* et *Novospaskyi*, les bois *Marina* et *Sokolnitzkyi* au N., le bois de *Petrovna* et le parc de l'Académie forestière à l'E., le parc et le palais *Neskoutchnyi* et le mont des Moineaux au S.-O., le château et le parc *Petrovsky* au N.-O., donnent, dès le retour de la belle saison, un vif attrait aux paysages suburbains.

Lydie ***PASCHKOFF.***

Exposition française de Moscou.

Cette Exposition, ouverte à Moscou le 15 mai et clôturée le 18 octobre 1891, était exclusivement française. Autorisée par un oukase impérial en date du 20 avril 1890, elle fut installée dans le palais qui a servi en 1882 à l'Exposition russe. Cette exposition était organisée par un groupe d'industriels désireux de faire connaître au peuple russe les pro-



Vue générale de l'Exposition.

duits français à un moment où un courant de sympathies sincères unit les deux peuples. De sorte que cette entreprise, quoique d'initiative privée, a pris un caractère national et patriotique. L'entreprise était dirigée et administrée par une commission supérieure de contrôle et de finances, présidée par M. Teisserenc de Bort.

Le classement général des produits se divisait en 9 groupes, savoir :

1er groupe. Œuvres d'art.

2e groupe. Éducation, enseignement, matériel et procédés des arts libéraux.

3e groupe. Mobilier et accessoires.

4e groupe. Tissus, vêtements et accessoires.

5e groupe. Industries extractives. Produits bruts et ouvrés.

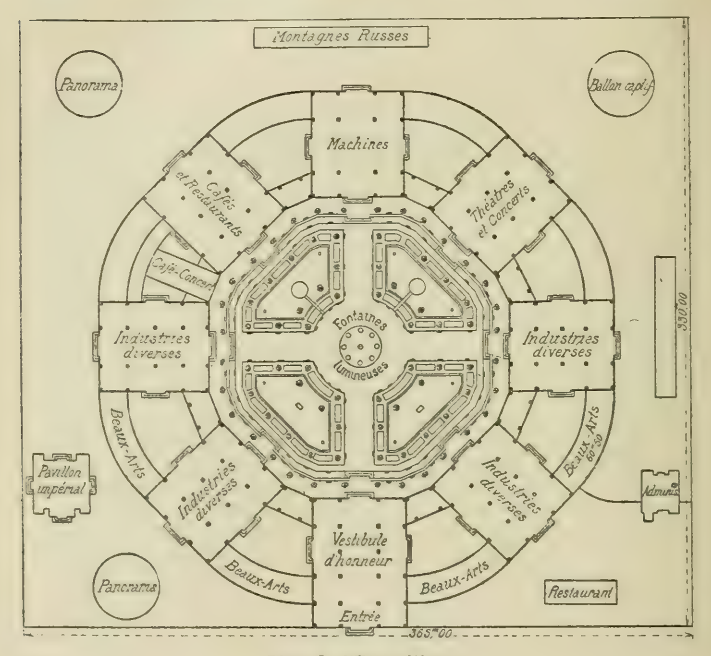
6e groupe. Outillage et procédés des industries mécaniques. Électricité.

7e groupe. Produits alimentaires.

8e groupe. Agriculture. Viticulture.

9e groupe. Horticulture.

Ces 9 groupes comprenaient en tout 37 classes, et on a cherché à



Plan de l'Exposition.

rapprocher les matières premières des machines et instruments destinés à les mettre en œuvre.

Nous donnons le plan et la vue de la façade principale du palais de l'Exposition. Ce bâtiment, de forme octogonale, se compose de huit grands pavillons, reliés entre eux par des galeries suivant les circonférences intérieures et extérieures du périmètre. Chaque pavillon a 60 mètres de longueur sur 50 mètres de largeur. L'ensemble donne une surface close et couverte de 35 000 mètres carrés, entourant un jardin intérieur dont le centre était occupé par des fontaines lumineuses, l'accessoire obligé de toute exposition depuis 1889.

Ce palais est établi au centre d'un grand parc, situé au nord-ouest de la ville. Une partie de ce parc, représentant 10 hectares de superficie, était encore affectée à l'Exposition et renfermait diverses attractions.

Le tsar Alexandre se rendit le 31 mai à Moscou pour y visiter l'Exposition.

Astrakhan, ville de la Russie d'Europe, chef-lieu de gouvernement, sur la rive orientale du Volga, à 45 kilomètres de la mer Caspienne. Population, 71 000 habitants. Port militaire et arsenal; grands magasins et chantiers de construction.

Au XIVe siècle, Astrakhan n'était qu'un gros bourg tatar, *Hadji Tarkhan*, qui fut détruit par Tamerlan en 1395. Rebâtie sur son emplacement actuel, dans la partie supérieure du delta du Volga, sur une île en partie montueuse, en partie marécageuse, appelée l'*Ile longue* (Dolgoï Ostrov), la nouvelle ville accrut rapidement son importance par sa flottille et par ses échanges avec les Russes, et lors du démembrement de l'empire du Kaptchak ou de la Horde d'Or, en 1480, elle obtint le rang de capitale d'un khanat indépendant. Conquise une première fois par Ivan Vassilievitch en 1554, et une deuxième fois par les Cosaques du Don en 1667, elle servit en 1705 à Pierre Ier de base d'opérations dans la guerre de Perse. Après le grand tsar, Alexandre Ier et ses successeurs ont également favorisé sa prospérité.

Astrakhan forme une oasis dans la steppe caspienne; son port est l'issue d'un territoire qui a trois fois la superficie de la France; une embouchure peu profonde et une barre en gênent malheureusement l'accès. La ville même, qui comprend le Kremlin ou la forteresse, la Ville Blanche (Biéloï Gorod) et les faubourgs (slobody), présente divers aspects en parfait contraste. Les quartiers et les rues ont une physionomie tantôt européenne, tantôt asiatique, selon les races qui y ont élu domicile : Russes, Arméniens, Grecs, Persans, Hindous, Tatars, Turkomans, Kirghiz et Kalmouks. Ces derniers habitent, dans les faubourgs de l'est, des maisons de bois et des kibitkas. Somme toute, Astrakhan est une cité mal pavée, boueuse, sujette aux inondations. En compensation, elle possède un grand nombre de jardins en dedans et en dehors de sa périphérie. Ces jardins et les vignobles qui leur font suite procurent à la cité demi-orientale des fruits variés. Les canaux qui la traversent sont parsemés de barques.

A part la vaste et belle cathédrale du Kremlin, édifice du XVIIe siècle surmonté de cinq coupoles, aucun monument remarquable n'intéresse la curiosité dans la vieille ville. La Ville Blanche, plus moderne, aux rues régulières, aux maisons de pierre et de brique, charme par le pittoresque des costumes, des bazars ou khans et des édifices publics : nombreuses églises aux coupoles dorées, mosquées, pagode lamaïque, etc.

Bien que l'industrie, notamment celle des cuirs et des maroquins, ait pris une certaine expansion, son importance est primée par le produit des inépuisables pêcheries du Volga. Le caviar, le poisson sec et salé, la

colle d'Astrakhan, s'expédient au loin en grandes quantités; les fourrures également.

Helsingfors (en finlandais *Helsinki*), ville et capitale du grand-duché de Finlande, surnommée le « Gibraltar du Nord ». Population, 55 740 hab. Des ouvrages formidables, deux forts, et en outre le château de Sveaborg (à 4 kilom. au S.), érigés sur des rochers, font regarder cette place maritime comme imprenable. Reliée à Saint-Pétersbourg par une voie ferrée, Helsingfors est bâtie sur une langue de terre du golfe de Finlande; elle a été reconstruite sur un plan régulier, sous les auspices de l'administration russe. Ses édifices (Sénat, Université), ses églises à colonnades et à coupoles, ses promenades et ses parcs, son jardin botanique, en font une belle ville. L'élément suédois y est encore prépondérant. L'université d'Abo, cité importante (27 000 hab.), située à la limite des golfes de Bothnie et de Finlande, y a été transférée en 1828. De cette haute école dépendent une bibliothèque et un musée. Les usines qui alimentent l'industrie locale sont mues par des chutes d'eau; une navigation active favorise le mouvement commercial. Helsingfors est la patrie de l'illustre explorateur Nordenskjœld.

Kazan, ville de la Russie d'Europe, à la limite de la Russie asiatique, chef-lieu de gouvernement, sur la Kazanka et à 5 kilomètres de la rive orientale du Volga. Population, 140 000 habitants, dont les Tatars forment la dixième partie; en outre, Mongols, Turcs, Persans et Arméniens.

Fondée par Batou-khan au XIIIe siècle, Kazan fut rebâtie plus près du Volga par le khan Oulou-Achmet au XIVe siècle, après la prise de la première Kazan, en 1397, par le grand-duc de Moscou. La contrée était le pays des anciens Bulgares, la *Volgarie* ou *grande Bulgarie:* une partie de ce peuple, de même souche que les Huns, les Avars et les Ouigours, s'était établie dans la Mœsie-Inférieure (VIIe siècle), après avoir épouvanté l'Empire byzantin par ses incursions; la fraction qui résista aux idées d'émigration, et dont les descendants se retrouvent dans les Permiaks, Ostiaks, Vogoules, etc., fit partie, au XIIIe siècle, de l'empire du Kaptchak ou de la Horde d'Or. En 1441, Kazan devint la capitale d'un khanat indépendant. Un siège célèbre la fit tomber, en 1552, sous la puissance d'Ivan le Terrible, et sa chute entraîna celle de la domination tatare.

Kazan est bâtie sur sept monticules et en partie dans une plaine basse; la ville proprement dite, qui entoure le Kremlin ou Forteresse, est la résidence de la haute classe, de la société aristocratique et lettrée, des fonctionnaires et des riches négociants. Les langues étrangères et le jeu y sont cultivés avec une égale ardeur. C'est dans la ville haute, où sont percées des rues droites et larges, que se dressent les édifices, les nombreuses églises orthodoxes aux coupoles vertes et aux tours pointues : Notre-Dame-de-Kazan (icône très vénérée), cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, églises de la Transfiguration, de l'Annonciation, de Saint-Cyprien. La ville basse et les faubourgs, habités par les Tatars, ont

des rues boueuses et des maisons de bois; mais on y voit le grand bazar (*Gostinnoï Dvor*), douze mosquées, l'arsenal et les magasins de la marine, ainsi que les établissements scientifiques.

En tête de ces établissements, académie ecclésiastique, école militaire de cadets, école de navigation, lycées ou instituts de filles et de garçons, plus les écoles tatares, se place l'Université, remarquablement organisée : ses cours de langues orientales ont un renom lointain. Une bibliothèque, un musée, un laboratoire, un jardin botanique, un observatoire, complètent cette institution.

Les fabriques et les ateliers tatars donnent une activité de bon augure à l'industrie de Kazan, qui est avant tout un entrepôt florissant des marchandises de la Chine, de la Boukharie et de la Russie.

Kharkov, ville de la Russie d'Europe (région S.-O.), chef-lieu de gouvernement, sur l'Oudaï, au point d'entre-croisement des chemins de fer de Kiev, Moscou, Taganrog et Odessa. Population, 172 000 habitants.

Fondée en 1650 par l'hetman des Cosaques Khmielnitsky, elle fut agrandie par l'impératrice Catherine II et devint la capitale de l'Ukraine (frontière). Son heureuse situation a fait le reste pour sa prospérité, dont la progression ne s'est pas ralentie.

L'ancienne ville, à l'aspect triste et silencieux, mal pavée, et, selon le retour des saisons, gluante de boue ou poussiéreuse, fait contraste avec la ville moderne de Catherine II. L'une et l'autre manquent d'eau potable, de pierre et de bois. La première n'a que des maisons à un seul étage, avec des façades ornées de pignons; mais dans la ville nouvelle, mieux pavée, et bâtie sur un plan symétrique, les larges rues, les grandes places, les demeures à physionomie de palais se succèdent : ces hôtels ou manoirs somptueux sont les résidences de la noblesse et du haut négoce. Un beau jardin public pare les quartiers modernes. Les édifices dignes de mention sont : la cathédrale, très élevée, deux monastères, le théâtre, l'université, dont la bibliothèque renferme 100 000 volumes ; des collections diverses et un jardin botanique sont ses annexes. Un séminaire, deux gymnases, un institut de demoiselles nobles, une maison d'orphelins, et d'autres écoles, assignent au chef-lieu de l'Ukraine un rang honorable sous le rapport de l'instruction.

Des manufactures et des fabriques en assez grand nombre alimentent l'industrie ; des banques, de vastes bazars, mais principalement quatre grandes foires, où les laines et les chevaux constituent le principal objet des échanges, rendent très important le commerce de Kharkov.

Kiev, ville de la Russie d'Europe (Petite-Russie), la *Kioaba* des Byzantins, sur la rive droite du Dniéper, au-dessous du confluent de la Desna. Population, 166 000 habitants.

Cette ancienne capitale, « la mère des cités russes » et métropole religieuse de l'Empire, a un passé glorieux. Ses origines remontent au IXe siècle ; berceau du christianisme dans les plaines sarmates, elle fut témoin, en 989, de la conversion de Vladimir le Grand et de son armée ;

elle renfermait 400 églises au XIe siècle. Après avoir subi les ravages des Tatars, elle devint possession polonaise, mais elle rentra dans le giron russe en 1667. La Jérusalem moscovite s'étend sur une aire de 50 kilomètres carrés; le long du Dniéper, que franchit un beau pont moderne, elle a un développement de 10 kilomètres. Beaucoup de juifs figurent au nombre de ses habitants. La cité comprend trois agglomérations, enserrées chacune dans une enceinte fortifiée, et le tout protégé par un vaste retranchement.

La vieille ville, assise sur un plateau, le long du Dniéper, renferme des édifices remarquables à divers titres : la cathédrale de Sainte-Sophie, monument du XIe siècle, intéressant par ses mosaïques byzantines et par sa magnificence, l'église de Saint-Basile, érigée par Vladimir le Grand, celle de Saint-André, et le grand collège académique fondé au XVIIe siècle.

La Lavra de Kiev.

La ville basse ou *Podolé,* couchée dans la plaine le long du fleuve, n'offre point d'édifices dignes de retenir l'attention de l'archéologue. Mais le quartier *Petchersky* ou la Forteresse, correspondant au Kreml des autres villes russes, et fièrement campé au sud sur une terrasse élevée de 100 et même 130 mètres au-dessus du Dniéper, n'est pas seulement une acropole très forte, elle est surtout une ville « sainte ». Chaque année, un concours de 300 000 à 500 000 pèlerins vient vénérer les icônes de son monastère du XIe siècle, édifice embrassant tout un groupe de beaux édifices, et les reliques des 80 saints ensevelis, en des cercueils ouverts, dans les vastes catacombes creusées dans le roc escarpé qui domine le fleuve. L'enceinte de la Forteresse renferme le palais du gouverneur, l'arsenal, les magasins et les casernes.

Kiev possède une université (dite de Saint-Vladimir), un séminaire, des gymnases, d'autres écoles, une Bourse et un théâtre. De vastes avenues la sillonnent; des terrains vagues et nombre de masures, qui déparent certains quartiers, feront place un jour à des embellissements prevus.

L'industrie et le commerce de la métropole de la Petite-Russie sont considérables.

Nijni-Novgorod (*Nouvelle-Ville d'en bas*), ville de la Russie d'Europe, chef-lieu de gouvernement, au confluent du Volga et de l'Oka; terminus du chemin de fer de Moscou. Population, 67 000 habitants.

Cette ville eut pour fondateur le grand-prince de Vladimir Iourii



Nijni-Novgorod.

Vsévolodovitch (1221), qui la bâtit sur l'emplacement d'un camp bulgare; le même prince édifia le monastère Petchersky, sur le Volga (à 2 kilom. S.-E.). Détruite par les Mongols en 1378, Nijni se releva de ses ruines et fut annexée au grand-duché de Moscou en 1390. Elle résista aux assauts du khan de Kazan en 1506 et aux attaques des partisans du faux Dimitri en 1608. C'est là, en 1611, que le bourgeois Minine organisa les réserves qui délivrèrent Moscou du joug polonais. L'affreuse peste de 1658 et le désastreux incendie de 1665 marquent dans les annales de la cité.

Le Kreml, aux murs crénelés (XIVe siècle), murs flanqués de onze tours, occupe la terrasse d'une haute colline dont le pied est baigné par les eaux réunies des deux rivières; un boulevard planté d'arbres contourne cette robuste muraille. La ville supérieure est assise sur les éminences rangées autour de ce faîte central. La ville d'en bas s'étend

le long des quais. Au delà du pont mobile de bateaux qui franchit l'Oka, sur un promontoire limité d'un côté par le Volga, se présente le fameux champ de foire où 200 000 étrangers affluent du 25 juillet au 10 septembre; un canal en fer à cheval circonscrit ce bazar monumental (12 galeries et 2 530 boutiques); ce marché intérieur ne suffisant pas, la foire extérieure déborde dans la plaine, où sont disposées 3 500 boutiques. Les marchandises y sont classées par catégories ainsi que dans une exposition; aujourd'hui les Asiatiques la fréquentent en plus grand nombre que les Européens. Au sud du champ de foire s'allonge le faubourg de *Kounavino*. Un parc anglais, au nord, sur la berge du Volga, et un jardin public au sud embellissent la ville supérieure.

Outre le Kreml, qui renferme dans son enceinte le palais impérial, l'obélisque de Minine, haut de 24 mètres, les cathédrales de la Transfiguration et de l'Archange Michel, l'arsenal, l'école militaire, la ville supérieure peut compter au nombre de ses monuments intéressants ses portes en arcade. Nijni possède quarante-trois églises, trois monastères, deux mosquées, une synagogue, deux théâtres, trois hôpitaux, un séminaire, un gymnase, un institut de demoiselles nobles.

L'industrie, notamment la métallurgie, la construction des bateaux, etc., ont pris un remarquable développement, en rapport avec l'activité de cette cité.

Novgorod-le-Grand (*Velikii*), ville de la Russie d'Europe, chef-lieu de gouvernement, sur les deux rives du Volkhov, non loin du lac Ilmen, et sur un embranchement du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou. Population, 25 000 habitants.

Cette cité, fondée en 862 par Rurik, fut le berceau de l'Empire russe : sa situation sur le chemin de la Baltique au Volga et à la mer Noire et son alliance avec la Hanse accrurent rapidement sa prospérité et étendirent sa puissance jusqu'à l'Oural, bien que le siège du grand-duché eût été transféré à Kiev en 980 : d'après la tradition, elle aurait compté dans ses murs 400 000 habitants : on peut lui en assigner au moins 70 000. Constituée en république, comme certaines cités d'Italie, elle fut souvent troublée par des dissensions intestines, si bien que le grand-duc Ivan Vassiliévitch l'incorpora en 1478 à ses domaines, et que le tsar Ivan le Terrible châtiait en 1570 la ville révoltée par le massacre de ses habitants, dont une partie avait déjà été transportée à Moscou.

La cité moderne, qui perdit une seconde fois un fort contingent de sa population au profit de Pétersbourg (XVIIIe siècle), a conservé des vestiges éloquents de sa grandeur d'autrefois. Elle se compose de deux parties : le Kremlin, vaste forteresse, aux murailles en brique, épaisses et hautes, flanquées de neuf tours, sur la rive gauche du Volkhov, et la ville des Marchands, celle-ci sur la rive droite. Dans l'enceinte du Kremlin s'élève un vénérable monument du XIe siècle, la grande cathédrale de Sainte-Sophie, aux six coupoles dorées, riche en icônes, reliques et objets sacrés. Le palais de l'archevêque et le monument de Rurik avoisinent la cathédrale.

Le quartier des Marchands, réuni au Kremlin par un beau pont

moderne en pierre, englobe dans ses limites la cathédrale Znamensky (XIVe siècle), le célèbre couvent de Saint-Antoine (XIIe siècle) et l'hôtel de ville.

Novgorod-le-Grand possède encore quarante églises, plusieurs monastères, un séminaire, trois hôpitaux, un lycée, un théâtre, un grand bazar ou emporium, et un jardin public le long du Volkhov.

Odessa, ville maritime de la Russie d'Europe (gouvernement de Kherson), sur le golfe d'Odessa (mer Noire). Population, 242 000 habitants, parmi lesquels une nombreuse colonie d'étrangers, Moldaves Juifs, Bulgares, Arméniens, Grecs et Allemands, et en plus une population flottante de Tatars et Caucasiens.

En 1789, la forteresse d'Hadji Bey et le village tatar adjacent, bâtis sur une rade assez dangereuse, furent choisis comme le noyau d'une place maritime qui reçut en 1794 le nom d'Odessa, en souvenir d'une ancienne colonie grecque. Cette ville, toute moderne, que le duc de Richelieu, son gouverneur, s'efforça de développer et d'embellir, fut longtemps un port franc : trois bassins artificiels, abrités par un môle, des entrepôts et un chemin de fer qui se rattache aux voies ferrées de la Petite-Russie et de la Galicie, pourvoient aux besoins du commerce.

Odessa est bâtie symétriquement sur un plan incliné, qui descend d'une terrasse de 47 mètres au bord de la mer. La ville marchande et industrielle renferme d'énormes magasins et fabriques; le quartier élégant et somptueux, aux boulevards plantés d'acacias, borde la crête de la falaise : un bel escalier étage ses gradins jusqu'à la mer. De grandes places, des jardins publics, des parcs, les jolies villas et le vaste jardin botanique qui s'étendent vers le sud, lui donnent une physionomie européenne. Deux faubourgs, au nord, le long de la rade, et un troisième, à l'ouest, sont surtout peuplés de Moldaves.

Un aqueduc, long de 40 kilomètres, approvisionne la ville d'eau potable. Les pavés des rues sont apportés de Malte, d'Italie, du pays de Galles, le grès coquillier de la contrée se désagrégeant en peu de temps. Les maisons sont bâties dans le goût italien. En été, la poussière règne sur la ville.

Odessa a pris rang parmi les belles cités grâce aux nombreux édifices et établissements publics dont elle est dotée : grande cathédrale surmontée d'une immense coupole, une trentaine d'autres églises, la plupart du culte orthodoxe, vingt synagogues; le palais impérial, le palais de l'amirauté, l'hôtel des Invalides, des halles magnifiques, le monument du duc de Richelieu, la Bourse, le nouvel Opéra; l'Université, à laquelle se rattachent logiquement six gymnases, une bibliothèque, un observatoire astronomique, un musée d'antiquités, un institut de sourds-muets, une école de navigation, une bibliothèque publique, etc.

L'industrie d'Odessa, très variée et fort active, contribue largement à l'essor de son commerce que le canal de Suez est venu favoriser.

Riga, en letton *Rihge*, ville de la Russie d'Europe, chef-lieu du gouvernement de Livonie (provinces Baltiques), sur la rive droite de la

Düna, à 12 kilomètres de la Baltique (golfe de Riga : point de jonction de plusieurs lignes de chemin de fer. Population, 176 000 habitants, Allemands, Lettons, Russes et Polonais.

Cette ville doit sa fondation à l'évêque de Livonie Albert d'Appeldern (1201). Elle fit partie de la ligue hanséatique et arma des navires de guerre aussi bien que des bâtiments marchands. Les vicissitudes politiques la rattachèrent successivement à la Pologne (XVIe siècle), à la Suède (XVIIe) et à la Russie (1710).

Bien qu'une barre gêne l'accès de son chenal, fermé en hiver par les glaces, Riga est en importance, après Pétersbourg et Odessa, le troisième port de la Russie. Un pont de bateaux et un viaduc de 745 mètres relient les deux rives de la Düna. Des ouvrages militaires en défendent les approches, mais la vieille citadelle a été rasée et l'ancienne muraille bastionnée a fait place à une promenade. Le cœur de la ville, où l'on voit le palais des chevaliers teutoniques (XVIe siècle), résidence actuelle du gouverneur et les hôtels des corporations ou guildes, a retenu sa physionomie médiévale. Les trois faubourgs, tout modernes, ont des rues larges et droites. Un parc public et un jardin impérial sont à citer. Onze puits artésiens et un aqueduc contribuent à approvisionner d'eau saine les habitants. Les guildes, investies de l'administration municipale, sont en possession de privilèges assez étendus.

Riga est dotée de plusieurs édifices qui se recommandent à l'attention des étrangers : outre l'ancien château teutonique, la cathédrale (XIIIe siècle), l'église Saint-Pierre (XVe siècle), l'hôtel de ville, le monument de la Guerre ou de la Victoire (colonne de granit), la nouvelle Bourse, l'Arsenal.

Les établissements publics d'instruction et instituts de bienfaisance comprennent, indépendamment des écoles de premier degré : un polytechnicum, un séminaire, trois gymnases, une école de navigation, une école supérieure de filles, une riche bibliothèque municipale, diverses sociétés savantes, un asile d'aveugles, une maison d'orphelins, des hospices ; l'hôpital Alexandre est à 7 kilomètres de la ville.

Le sel et les harengs représentent les principaux éléments, à l'importation et à l'exportation, du commerce de Riga.

Varsovie, en polonais *Varszava*, ville de la Russie d'Europe, ancienne capitale du royaume de Pologne, actuellement chef-lieu du gouvernement général des Pays de la Vistule et du gouvernement ou province de Varsovie. Centre d'un vaste camp retranché. Population, 456 000 hab., dont 274 000 catholiques et plus de 100 000 juifs.

Assise au centre d'une plaine fertile et baignée par un fleuve navigable, la Vistule, la cité polonaise date du XIIIe siècle ; ses fondateurs furent les Mazures qui donnèrent leur nom à la contrée (Mazovie). En 1569, après la réunion de la Lithuanie à la Pologne, elle devint la métropole des deux États. Les élections royales avaient lieu dans la plaine de Wola (à l'O. de la ville); c'est là que 200 000 nobles délibéraient en armes pour le choix de leurs précaires monarques. Éprouvée par une série de malheurs qui ne peuvent se séparer de l'histoire générale de la

Pologne, Varsovie n'a cependant cessé de grandir et de s'embellir. Par sa population, son industrie et ses transactions commerciales elle occupe le troisième rang, à la suite de Pétersbourg et de Moscou. Elle est la résidence du gouverneur général, le centre d'un grand commandement militaire, le siège des autorités et des administrations supérieures des provinces de la Vistule.

Tête de ligne de deux chemins de fer qui la mettent en communication avec les principales cités russes, autrichiennes et allemandes, Varsovie est bâtie en croissant sur la rive occidentale de la Vistule : elle se divise en vieille ville et ville neuve. Le faubourg de *Praga*, sujet aux inondations ainsi que d'autres quartiers riverains, s'étend sur la rive droite, réunie par un pont et un superbe viaduc à la rive opposée.

La citadelle Alexandre, qui a pour appui une tête de pont et des forts détachés, est située au nord. Dans le voisinage de la citadelle et du château se groupent les casernes et les rues étroites de la vieille ville, gênées par les fortifications. Une population souffreteuse végète en ces quartiers peu salubres.

Au centre, d'où rayonnent des voies imposantes, bordées de beaux édifices, de palais aristocratiques, d'hôtels somptueux, se dresse le vaste château royal dont les jardins en terrasse côtoient le fleuve. La cathédrale Saint-Jean (XIVe siècle) est l'église la plus remarquable.

Les nouveaux quartiers du Sud ont pour principal attrait le palais Lazienki et les ombrages ravissants de cette demeure princière. D'autres parcs publics, squares, promenades, des villas nombreuses, des monuments commémoratifs complètent la parure de la noble cité.

Varsovie, amplement pourvue d'établissements publics, banques, hôpitaux et hospices, gymnases, écoles diverses, musée, observatoire, jardin botanique, est justement fière de son Université et de sa bibliothèque (552 000 vol.).

Vilna (en russe *Vilno* et en letton *Vilninya*), ville de la Russie d'Europe, chef-lieu de gouvernement, sur la Viliya et sur le chemin de fer de Pétersbourg à Varsovie. Population, 103 000 habitants.

Mentionnée pour la première fois en 1128 par une chronique, Vilna fut, dès 1323, la capitale de la Lithuanie, principauté qui, à certaine période de son histoire, eut l'étendue d'un empire : elle conserva sa prérogative de capitale jusqu'en 1788. Elle soutint plusieurs sièges contre les chevaliers teutoniques, et, bravant les épidémies et les incendies, fut florissante au point de compter 100 000 âmes dans ses murs, au XVIe siècle ; son déclin commença avec la réunion de la Lithuanie au royaume de Pologne, en 1569. Une famine et une épidémie l'appauvrirent au XVIIe siècle. Prise et brûlée en 1654, elle éprouva encore les calamités de la guerre ainsi que les maux d'une nouvelle famine et d'une seconde épidémie, au XVIIIe siècle. C'est à Vilna que le désastre de la Grande Armée prit des proportions lamentables au delà de toute idée.

Bâtie dans une vallée environnée de petites collines, Vilna se partage en deux agglomérations : la ville haute et la ville basse. Les juifs, qui y possèdent sept synagogues, peuvent la considérer comme une métro-

pole religieuse. L'Université, supprimée en 1833, a été transférée à Kiev et sa bibliothèque a enrichi la bibliothèque publique de Pétersbourg. Le château des Jagellons n'a laissé que des ruines, mais le vieux palais Radziwill est encore debout. Parmi les autres édifices, la cathédrale catholique Saint-Stanislas, bâtie sur l'emplacement du temple du dieu Perkun (dieu du Tonnerre), l'énorme église Saint-Jean, la belle église Saint-Pierre, celle de Sainte-Anne, l'hôtel de ville, le palais du gouverneur viennent au premier rang.

Vilna a un observatoire, un jardin botanique, deux séminaires (grec et romain), un institut juif, quatre gymnases, un institut de demoiselles nobles, des écoles diverses, un musée archéologique, une bibliothèque publique, un théâtre, un institut de sourds-muets, un hospice d'aliénés et d'autres établissements de bienfaisance.

La tannerie et la fabrication du papier sont les industries importantes de Vilna.

Matières diverses.

Alphabet et Langue. — La langue russe appartient à la famille des langues slaves, parlées en Russie, en Pologne, en Bohême, en Serbie, en Bosnie, en Herzégovine, au Monténégro, chez les Croates, les Slovènes, les Tchèques et les Polonais, et dans les districts wendes de la Saxe et de la Prusse. La langue russe, comme le serbe et le bulgare, a reçu et conserve encore l'empreinte du slavon ou ancien bulgare, langue de la liturgie.

Par sa morphologie et son vocabulaire, le russe — ainsi d'ailleurs que les autres langues slaves — appartient au groupe indo-européen. Il a des flexions très variées, comme le grec et le latin : il compte quatre déclinaisons et deux conjugaisons. Tous les mots essentiels de la langue se retrouvent dans le vocabulaire des idiomes grec, latin ou germanique. Ainsi le mot *otets* (père) équivaut au latin *atavus; mat* (mère) à *mater; sestra* (sœur) à l'allemand *schwester*; etc. Ces rapprochements ne sont pas tous visibles à première vue et ne peuvent être le plus souvent constatés qu'à l'aide de la philologie comparée.

Il suffit de jeter les yeux sur une grammaire russe pour reconnaître l'identité absolue de l'indicatif présent en russe et en latin.

Parmi les nations slaves, les unes se servent de l'alphabet latin modifié par des signes diacritiques; les autres, comme les Russes, les Bulgares, les Serbes, ont un alphabet national ayant l'alphabet grec pour fondement. Le plus ancien alphabet slave, dit *glagolitique*, semble dérivé des lettres minuscules grecques; c'est au contraire des majuscules que dériverait l'alphabet gréco-slave attribué à l'apôtre saint Cyrille (IXe siècle). Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, l'alphabet russe actuel

ALPHABET RUSSE

VALEUR	IMPRIMERIE		ECRITURE		APPELLATION
a	А	а	А	а	a
b	Б	б	Б	б	bé
v	В	в	В	в	vé
gh	Г	г	Г	г	ghé
d	Д	д	Д, Д	д, д	dé
é, ié	Е	е	Е	е, е	ié
j	Ж	ж	Ж	ж, ж	jé
z	З	з	З, З	з, з	zé
i	И	и	И, И	и	i
ï, y	І	і	І	і	ï
k, c	К	к	К	к, к	ka
l	Л	л	Л	л	èle
m	М	м	М	м	ème
n	Н	н	Н, N	н	ène
o	О	о	О	о	o
p	П	п	П	п	pé
r	Р	р	Р	р	èr
s, ç, z	С	с	С	с	èss
t	Т	т	Т	т	té
ou	У	у	У	у	ou
f, ph	Ф	ф	Ф	ф	èf
kh, ch *all.*	Х	х	Х	х	ha (*asp.*)
ts	Ц	ц	Ц, Ц	ц	tsé
tch	Ч	ч	Ч	ч	tché
ch	Ш	ш	Ш	ш	cha
chtch	Щ	щ	Щ	щ	chtcha
finale muette	Ъ	ъ	Ъ	ъ	ier *dur*
i *sourd*	Ы	ы	Ы, Ы	ы	iéry
i *muet*	Ь	ь	Ь, Ь	ь	iéri
ié, é	Ѣ	ѣ	Ѣ	ѣ	iati
e	Э	э	Э	э	è
iou	Ю	ю	Ю	ю	iou
ia	Я	я	Я	я	ia
f, ph	Ѳ	ѳ	Ѳ	ѳ	fita
i, y	Ѵ	ѵ	Ѵ	ѵ	ijitza

n'est autre chose que l'alphabet *cyrillique* modifié au XVIIIe siècle par le tsar Pierre le Grand.

La gamme des sons, dans la langue russe, est fort complète; elle possède par exemple le *h* qui manque aux Allemands, le *j* qui manque aux Italiens. Malheureusement l'orthographe russe, de même que l'orthographe anglaise, ne répond aucunement à la prononciation. L'accent, qui est très capricieux, défigure le son des lettres sur lesquelles il est posé ou qui l'avoisinent. C'est là une des grosses difficultés de la langue russe. L'étude en est particulièrement difficile quand on n'a pas une idée du mécanisme des langues classiques : il est à peu près impossible de l'enseigner par une méthode purement empirique. et il faut au moins deux ans de travail pour être en état de déchiffrer couramment un texte de moyenne difficulté.

Calendrier. — On se demande pourquoi les Russes, chrétiens du rit grec, n'ont pas le même calendrier que les autres chrétiens. On pourrait répondre, simplement, que le calendrier en usage chez les autres chrétiens étant le calendrier julien réformé, en 1582, par le pape Grégoire XIII, les chrétiens du rit grec, qui ne reconnaissent pas l'autorité spirituelle du pape de Rome, depuis le schisme de Photius en 1053, n'ont pas accepté la réforme grégorienne et ont conservé le calendrier julien tel qu'il a été ratifié et christianisé par le concile de Nicée en 325; et cette réponse plausible pourrait être acceptée. Mais il existe une autre raison plus concluante, greffée sur la première, que nous allons développer.

L'ancien calendrier romain, dont les divisions étaient plus courtes que le temps, avait à la longue déplacé les équinoxes d'environ 80 jours lorsque Jules César, l'an 46 av. J.-C., sur les indications de Sosigène, astronome d'Alexandrie, décréta, pour rétablir l'équilibre des saisons, que cette année 46e, dite « année de confusion », aurait une durée de 445 jours; qu'à partir du 1er janvier suivant les années ordinaires auraient une durée de 365 jours, mais que tous les quatre ans il y aurait une année, dite « bissextile », de 366 jours. Ce décret donnait à l'année julienne une moyenne de 365 jours 25. Une telle réforme constituait certainement un progrès; cependant elle attribuait une durée trop longue à chaque période de quatre années, de sorte qu'au bout de seize siècles, en 1582, les équinoxes se trouvaient encore déplacés sensiblement dans un sens opposé. C'est alors que le pape Grégoire XIII, sur un vœu émis par le concile de Trente et d'après les indications de l'astronome calabrais Lilio, modifia le calendrier et lui donna, au moyen de la combinaison des intercalations temporaires que nous connaissons, une longueur moyenne qui établit assez exactement l'équilibre des années civiles. Les calculs, basés sur une équation entre les années solaires et les années lunaires, donnaient au calendrier julien un retard de plus de 12 jours sur le temps écoulé depuis sa création. Malheureusement, dans l'application le pape se heurta à une difficulté, parce qu'une réduction de 12 jours, bien que rationnelle, mettait en défaut la méthode donnée

par le concile de Nicée pour fixer la fête de Pâques, réglée sur l'équinoxe du printemps, qui avait eu lieu le 23 mars en 325. Il trancha cette difficulté par une cote mal taillée, en ne faisant remonter la correction qu'à l'an 325, date du concile de Nicée, négligeant ainsi 45 + 325 = 370 ans du calendrier julien et ne supprimant que 10 jours au lieu de 12 au mois d'octobre 1582; de sorte que le calendrier grégorien, assez régulier comme durée de l'année, a un retard constant sur le temps écoulé depuis l'an 86 av. J.-C., ainsi que nous allons le démontrer.

Nous avons vu que l'année julienne a une durée de 365 jours 25; et nous savons que les années grégoriennes contiennent un nombre variable de jours solaires qui leur donne une durée qu'on ne peut exprimer facilement pour chacune d'elles, mais que leur moyenne se confond avec l'année tropique dont elle ne diffère que d'une fraction négligeable; et qu'enfin sa durée est représentée par l'expression suivante :

$$365 + \frac{1}{4} - \frac{1}{100} + \frac{1}{400} - \frac{1}{4000}$$

365 qui indique que l'année ordinaire a une durée de 365 jours.

$+ \frac{1}{4}$ — que tous les quatre ans l'année est bissextile de 366 jours.

$- \frac{1}{100}$ — que pourtant les années séculaires sont ordinaires.

$+ \frac{1}{400}$ — que toutes les quatrièmes années séculaires sont bissextiles.

$- \frac{1}{4000}$ — que pourtant la quarantième année séculaire est ordinaire.

Expression d'où l'on tire :

Année grégorienne = 365 + 0,25 — 0,01 + 0,0025 + 0,00025 = 365,24225.

Si maintenant au moyen de cette durée de l'année grégorienne et de celle de l'année julienne nous cherchons combien il s'est écoulé de jours juliens et de jours grégoriens depuis l'an 46 av. J.-C. jusqu'en 1582, soit pendant 45 + 1582 = 1627 ans, nous aurons pour la différence de jours :

Années juliennes,	1 627 × 365,25	= 594 261 jours pleins.
Années grégoriennes,	1 627 × 365,24225	= 594 249 —
	Différence =	12 jours pleins.

Il résulte donc de la suppression de 10 jours au lieu de 12 (1) en 1582 que le calendrier grégorien a un retard constant de 2 jours sur le temps écoulé dans une période de 1 627 années, et que l'écart entre le calendrier russe et le nôtre était de 10 jours après la réforme en 1582, écart qui s'est accru d'un jour en 1700 et d'un second en 1800 parce que ces deux années séculaires ont été bissextiles pour les Russes et ordinaires

(1) On trouve dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* la même erreur que dans les dictionnaires; il est probable que ces derniers auront cru la publication officielle sur parole.

pour nous, de même que cet écart sera de 13 jours en 1900 pour la même raison, c'est-à-dire que les Russes auront en 1900 un retard de 15 jours sur le temps écoulé depuis la création du calendrier julien et nous toujours notre retard constant de 2 jours. D'où la différence des quantièmes des deux calendriers, qui est actuellement de 12 jours, sera de 13 jours en 1900 : effectivement : en l'an 1900 il se sera écoulé depuis l'an 46 av. J.-C. :

$$45 + 1889 = 1944 \text{ ans.}$$

d'où

Années juliennes	1944 × 365,25	= 710 046 jours pleins.
Années grégoriennes	1944 × 365,24225	= 710 031 —
Retard du calendrier julien russe en 1900 =		15 jours pleins.
Mais le retard constant du calendrier grégorien =		2 —
Différence du quantième en 1900 =		13 jours pleins.

Arrivons maintenant à la question posée en tête de ces lignes. La réponse est facile : les Russes nous disent : « Si nous avons des raisons pour ne pas prendre le calendrier grégorien, nous n'en avons aucune pour ne pas abandonner le calendrier julien que nous reconnaissons défectueux ; si donc, dans l'intérêt de nos relations scientifiques et commerciales, vous désirez que nous nous mettions d'accord avec vous, et avec le temps, corrigeons, mais corrigeons ensemble : supprimez vos 2 jours de retard, nous en supprimerons 14 actuellement, ou 15 en 1900, et nous corrigerons avec d'autant plus d'empressement que nous aurons ainsi un calendrier commun et exact, qui ne sera plus grégorien. Si nous corrigions seuls, nous prendrions certainement le quantième exact, mais nous aurions encore un calendrier qui ne serait pas conforme au vôtre, d'où l'inutilité d'un changement qui donnerait un pareil résultat. » Voilà pourquoi les Russes conservent le calendrier julien.

Nota. — Dans les *résultats* des opérations ci-dessus nous avons négligé les fractions de jour, lesquelles se sont compensées, ou se compenseront, par le jeu régulier des intercalations et ne donneront en fin de compte qu'un jour plein en 4237, jour retranché d'avance par la suppression du jour bissextil de l'an 4000 ; mais il est probable qu'à cette époque la science aura fait de tels progrès que nos arrière-petits-neveux, connaissant mieux la durée de l'année tropique, auront trouvé une combinaison qui renversera tous nos calculs d'un autre âge.

A. ANDRÉ.
Capitaine de vaisseau.

Mesures, Poids et Monnaies. — Nous donnons ici, pour les *mesures*, les *poids* et les *monnaies*, le tableau des unités avec leur équivalent dans notre système métrique.

Mesures de longueur.

L'unité principale est la **sagène** ou *brasse.*
L'unité des mesures itinéraires est la **versta**, de 500 sagènes, qui vaut un peu plus de 1 kilomètre.

		Équivalent.
Sagène	(7 pieds anglais)	2m,13356
Archine	1/3 de sagène	0 71119
Verchok	1/16 de sagène	0 04445
Versta	500 sagènes	1 067

Mesures de superficie.

Sagène carrée	»	4m.q.,50
Archine carrée	»	0 50
Deciatina	(240 sagènes carrées)	1 hect. 09 ares 25 cent

Mesures de volume.

Sagène cubique	»	9m.c.,712
Archine cubique	»	0 360

Mesures de capacité.

Liquides.

Chtof	»	1 lit.,5362
Védro	8 chtofor	1 Dl.,229
Botchka	40 védros	4 Hl.,916

Matières sèches.

Garnetz	1/8 de tchetvérik	3 lit.,277
Tchetvérik	(boisseau)	2 Dl.,621
Osmine	4 tchetvériks	1 Hl.,0486
Tchetverte	2 osmines	2 0972
Last (mesure de compte)	12 tchetvertes	33 5552

Poids.

L'unité principale est le **fount** (livre).

Poids courants.

Dole	»	0 gr.,0444
Zolotnik	96 doléy	4 266
Loth	3 zolotnika	12 797
Fount	(livre de 32 loths)	0 Kg.,409
Poud	40 fountor	16 372
Berkovetz	10 pouds	163 720

Poids des pharmacies.

Fount	livre de 28 loths	0 Kg.,35813
Once	1/12 de livre	29 gr.,84
Drachme	1/8 d'once	3 73
Scrupule	1/3 de drachme	1 24
Grain	1/20 de scrupule	62 milligr.

Monnaies.

La monnaie de compte, en Russie, est le **rouble**, qui vaut *4 francs ;* mais la monnaie courante étant en papier, qui peut s'exporter librement, cette valeur est sujette aux fluctuations du change dans les relations extérieures. Le *rouble* se divise en **100 kopeks.**

Le titre et le poids des monnaies a été modifié à partir de 1886 de façon à cadrer avec les monnaies françaises correspondantes. Comme il existe encore dans la circulation des pièces du système antérieur à 1886, nous donnons ci-après le tableau des pièces de monnaie de l'ancien système et du nouveau, avec le titre, le poids et la valeur approximative de chacune d'elles.

Les pièces d'argent que l'on rencontre le plus souvent dans la circulation sont les pièces à bas titre de 20, 15 et 10 kopeks (*les noms sont en caractères gras dans le tableau*), dont la valeur nominale est, comme dans presque tous les pays, très supérieure à la valeur réelle. Les autres pièces ne se trouvent que très rarement.

En dehors de la série précédente, il a été créé, par une loi monétaire du 9 août 1877, une autre série spéciale au Grand-Duché de Finlande, dont les pièces équivalent ou à très peu près à des pièces du système français.

La monnaie de compte de cette série est le **markka**, qui vaut *1 franc* et est divisé en **100 penni** (centimes).

Tableau des Pièces de monnaie.

PIÈCES	VALEUR en unités russes	TITRE	POIDS	VALEUR en monnaie française
A. — *Système monétaire antérieur à 1886.*				
OR.				
	Roubles.		Gr.	Fr. c.
Impérial	**10**	0,916 66	13,090	41 32
Demi-impérial	5	0,916 66	6,545	20 66
Trois roubles (ancien)	3	0,916 66	3,927	12 40

Tableau des Pièces de monnaie (*suite*).

PIÈCES	VALEUR en unités russes	TITRE	POIDS	VALEUR en monnaie française
ARGENT.				
	Kopeks.		Gr.	Fr. c.
Rouble	100	0.868 »	20,735	3 99
Poltinnik	50		10,367	1 99
Tchetvertak	25		5,183	» 99
Abassis	**20**	0.500	4,079	» 80
Dvougrivenni (florin polonais	**15**		3,059	» 60
Grivenik	**10**		2,039	» 40
Pietak	5		1,019	» 20

B. — *Système monétaire de 1886.*

PIÈCES	VALEUR en unités russes	TITRE	POIDS	VALEUR en monnaie française
OR.				
	Roubles.			
Impérial	10	0,900 »	12,903	40 »
Demi-impérial	5		6,452	20 »
ARGENT.				
	Kopeks.			
Rouble	100	0.900 »	20 »	4 »
Kopeks	50		10 »	2 »
25 —	25		5 »	1 »
20 —	20	0.500 »	3,600	» 40
15 —	15		2,700	» 30
10 —	10		1,700	» 20
5 »	5		0,900	» 10
BILLON.				
	Kopeks			
»	**5**	»		» 20
»	**3**	»		» 12
»	**2**	»	»	» 08
»	**1**	»	»	» 04

TABLEAU SPÉCIAL AU GRAND-DUCHÉ DE FINLANDE

PIÈCES	TITRE	POIDS	VALEUR	
			NOMINALE	AU PAIR
OR.				
		Gr.	Fr. c.	Fr. c.
20 markkaa	0,900	6 452	20 »	20 »
10 markkaa	0,900	3 226	10 »	10 »
ARGENT.				
2 markkaa	0,868	10 365	2 »	1 98
1 markka	0,868	5 182	1 »	» 99
50 penni	0,750	2 549	» 50	» 42
25 penni	0,750	1 274	» 25	» 21

Classes sociales. — Le peuple russe est divisé en classes sociales rigoureusement déterminées. L'émancipation des serfs, qui servait de base à la constitution sociale de la Russie, aura pour effet, à la longue, de porter atteinte à l'ancienne classification; mais les anciens cadres subsistent, et le Code russe reconnaît encore quatre catégories ou États (*soslovia*) : les nobles, les prêtres, les habitants des villes, les paysans. Chacune de ces classes se distingue moins par la jouissance ou la privation de certains privilèges — comme l'aristocratie et le tiers état de l'ancienne France — que par la spécialité des fonctions; elle n'est pas fermée, car elle tient tous ses droits du tsar, libre d'élever ou d'abaisser ses sujets d'une condition à l'autre; enfin, et cela est caractéristique, elle n'est rien prise collectivement, c'est-à-dire que, s'il y a en Russie des nobles et des bourgeois, on n'y trouve pas de noblesse et de bourgeoisie ayant une individualité historique, politique et sociale.

On distingue la noblesse de naissance et la noblesse de service ou personnelle. L'une et l'autre sont une aristocratie de cour, une aristocratie de services, qui s'acquiert de droit par le *tchine* (c'est-à-dire par un rang déterminé dans l'administration civile ou dans l'armée), et non une aristocratie politique. Cela s'explique d'ailleurs par ce fait que le tsar n'est pas, comme un Louis XIV, le premier noble du royaume, mais un autocrate placé au-dessus et en dehors de toutes les classes, également obligées envers lui.

Il n'y a aucune proportion entre la population urbaine et la population rurale. Dans la Russie d'Europe (moins la Pologne, la Finlande et le Caucase), on compte environ 1 million de nobles et 600 000 prêtres, 6 millions de bourgeois et plus de 50 millions de paysans. L'un des prin-

un Polonais mort récemment, M. Alexandre Chodzko; pendant près d'un demi-siècle, l'étude sérieuse et impartiale du monde russe n'a pu être représentée dans notre enseignement supérieur. Ce serait mal connaître l'Angleterre que de la juger uniquement d'après les griefs des Irlandais.

A la littérature des pamphlets ou des ouvrages superficiels, l'époque de M. de Custine et de Mickiewicz peut cependant opposer des ouvrages sérieux et d'un esprit vraiment critique, ce sont ceux de l'Alsacien Schnitzler. Il avait vécu en Russie, il savait bien le russe. Il a publié un grand nombre de travaux dont aucun n'est à négliger. Il faut signaler surtout *L'Empire des Tsars au point de vue actuel de la science* (1858-1866. 3 vol. in-8°), et les *Institutions de la Russie depuis les réformes de l'empereur Alexandre II* (Paris, 1866). Ce sont là des œuvres capitales, et qui même après le beau livre de M. Anatole Leroy-Beaulieu méritent de ne point être oubliées.

Sous l'influence de savants comme Schnitzler l'opinion publique aurait pu acquérir un certain nombre d'idées justes sur la Russie et le peuple russe. Mais plusieurs incidents survinrent qui soulevèrent de nouveau les passions et déchaînèrent toute une série de pamphlets. Ce fut d'abord le mouvement national des Slaves d'Autriche, de Hongrie et de Turquie, improprement qualifié en Occident de Panslavisme, puis la révolution hongroise de 1848, et la part que l'empereur Nicolas prit à sa répression; vinrent ensuite la guerre de Crimée; puis l'insurrection polonaise de 1863. Les Hongrois avaient été écrasés d'un côté par les Slaves du Sud que commandait Jellachich, de l'autre par les Slaves du Nord que commandait l'empereur Nicolas. Ils attribuèrent leur défaite au *panslavisme;* les Allemands attribuèrent également à ce prétendu panslavisme la résistance que leur politique germanisatrice rencontrait en Bohême et en Illyrie. La Russie fut rendue responsable de ce mouvement qu'elle n'avait pas provoqué, et dont elle fut plus d'une fois très embarrassée. La guerre de Crimée ressuscita les vieilles légendes sur les Cosaques, mangeurs de chandelles; les lecteurs se jetèrent avec avidité sur des publications anecdotiques comme celles de Léouzon-le-Duc, qui ont fait longtemps autorité, mais qui ne sauraient soutenir un sérieux examen scientifique. L'insurrection polonaise, soutenue par la plus grande partie de la presse parisienne, souleva une véritable avalanche d'articles et de brochures : on y raisonnait sur la Russie Rouge et la Russie Blanche, sur la Moscovie, voire même sur les Ariens et les Touraniens. Un publiciste polonais entreprit de démontrer par de longs arguments compendieusement déduits que les Russes n'étaient point des Ariens, mais des Touraniens; qu'il fallait par conséquent les mettre en dehors de l'Europe, à laquelle ils n'appartenaient point, et dont ils troublaient l'harmonie ethnographique. Il réussit à gagner à sa théorie l'excellent Henri Martin, et lui souffla un livre : *La Russie et l'Europe* (Paris, 1866), qui portait en épigraphe ces paroles significatives : « L'Europe aux Européens ». Toutes les armes semblent bonnes contre l'ennemi qu'on ne peut attaquer par la force. Après avoir conquis Henri Martin, l'école touranienne essaya de conquérir le Collège de France. La chaire fondée par Mickiewicz, la seule

alors dans tout notre pays où le russe eût quelque chance d'être enseigné portait, on s'en souvient, le titre de *chaire de langue et de littérature slave* (au singulier). Une pétition fut adressée aux Chambres pour faire changer ce titre qui, assuraient les pétitionnaires, favorisait le panslavisme. Elle trouva pour l'appuyer des publicistes et des hommes politiques qui se croyaient bien informés. La dénomination de la chaire fut augmentée de deux *s* (*langues et littératures d'origine slave*). La Russie et les Slaves ne s'en trouvèrent ni mieux ni plus mal.

Une voix s'était élevée pour protester contre cette fantaisie : c'était celle d'un jeune écrivain, qui en cette même année 1868, présentait à la Sorbonne deux thèses de doctorat, l'une sur la Conversion des Slaves au Christianisme, l'autre : *De Nestore rerum russicarum scriptore.* Ces deux thèses soulevèrent quelque émotion dans le monde universitaire. « Pour admettre de pareils sujets, disait le vénérable Egger, il a fallu à la Faculté un grand esprit de tolérance. » L'auteur des thèses, M. Louis Leger, ne se laissa pas décourager. M. Duruy, qui rêvait d'élargir les cadres de l'enseignement supérieur, venait d'ouvrir les *Cours libres de la Sorbonne.* M. Leger figura parmi les nouveaux professeurs; l'un de ses cours était consacré à la grammaire russe. Dans un article publié par la *Revue des Cours littéraires* dès 1869, il avait essayé d'attirer l'attention du public sur l'importance de la langue russe et sur la nécessité de l'enseigner à l'École des Langues orientales. Ce vœu ne fut réalisé qu'en 1875. Parmi les auditeurs qui profitèrent du nouvel enseignement se trouvait un jeune professeur de l'École des Hautes Études; M. Alfred Rambaud. Il préparait sur l'Empire byzantin un travail qui avait attiré son attention sur les peuples de l'Europe orientale. On a souvent répété que la guerre de 1870 avait été la cause principale de l'intérêt que les Français portent aujourd'hui à la Russie. Il y a du vrai dans cette opinion; mais des savants sérieux, des hommes de cabinet comme MM. Leger et Rambaud n'avaient point attendu la dure leçon des événements pour comprendre l'importance des études scientifiques appliquées au plus grand peuple de l'Europe.

En 1872 trois Français visitèrent en même temps la Russie : deux, MM. Leger et Rambaud, étaient envoyés par le ministère de l'Instruction publique; un troisième, M. Anatole Leroy-Beaulieu, par la *Revue des Deux Mondes.* Jusqu'alors la *Revue* n'avait guère étudié la Russie que par l'intermédiaire des Allemands et des Polonais. Son fondateur, M. Buloz, en était resté aux préjugés du bourgeois de 1830 qui incarnait tout le monde russe dans l'empereur Nicolas. Maintenant les choses étaient bien changées; on allait étudier les Russes chez eux : on apprenait leur langue. Ils cessaient d'être au point de vue scientifique en dehors du droit des gens. De leur premier voyage, les trois missionnaires rapportèrent une abondante moisson de notes, d'impressions et de souvenirs. Ils sont tous trois retournés à diverses époques en Russie et leurs travaux attestent qu'ils se tiennent au courant du mouvement littéraire, politique ou social dont ce grand pays est le théâtre. En 1873, M. Leroy-Beaulieu commençait dans la *Revue des Deux Mondes* cette brillante série d'études qu'il a coordonnées et complétées dans son bel ouvrage : *L'Empire des*

Tsars. C'est une œuvre classique, qui fera longtemps encore autorité, même en Russie (Paris, 1881-1889, 3 vol. in-8°). M. Rambaud a donné successivement : *La Russie épique*, qui est une véritable révélation (Paris, 1876); *Français et Russes. Moscou et Sébastopol* (Paris, 1877); enfin l'*Histoire de Russie*, publiée dans la collection Duruy, œuvre capitale qui a déjà eu les honneurs de trois éditions et d'une traduction en langue anglaise. Plus récemment, M. Rambaud a publié le recueil des *Instructions* données aux ministres de France en Russie depuis le Traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française (Paris, 1890, 2 vol.). M. Leger a réuni toute une longue série d'articles dans les ouvrages intitulés : *Le Monde slave* (Paris, 1872); *Études slaves* (Paris, 1872-1886, 3 vol.); *Russes et Slaves* (Paris, 1891), et publié, en 1884, la traduction avec commentaire de la *Chronique dite de Nestor*, qui est pour l'histoire de Russie ce que celle de Grégoire de Tours est pour la France mérovingienne. Un trait commun à tous ces ouvrages, c'est que les auteurs ont étudié les choses par eux-mêmes de première main, et qu'ils n'ont pas, comme on le faisait avant eux, — sauf de rares exceptions — compilé des documents empruntés aux écrivains anglais, allemands, polonais, ou à la traduction de Karamzine. M. Rambaud a enseigné l'histoire de Russie à la Sorbonne, M. Leroy-Beaulieu à l'École des Sciences politiques, M. Leger au Collège de France. L'enseignement de la langue russe a été établi à l'École des Langues orientales, à l'École des Sciences politiques, à l'École Supérieure de guerre, à la Réunion des Officiers. Il gagnera quelque jour les grands établissements de province (1); mais il faut se garder de compromettre le succès de cet enseignement en le confiant à des professeurs improvisés, qui n'uniraient pas à des connaissances pratiques une sérieuse culture scientifique.

Si la Russie a trouvé un fidèle historien en M. Rambaud, elle doit à M. Élisée Reclus le premier tableau complet et vraiment scientifique qui ait été tracé d'elle dans notre langue. Le volume de la *Géographie universelle* qui lui est consacré est de tous points excellent. M. Reclus n'avait pas de lumières spéciales sur la Russie : mais avec le don merveilleux d'assimilation et l'esprit critique qui le distingue, il a su deviner où était la vérité, et s'entourer de collaborateurs bien choisis. Le droit russe, jusqu'ici peu connu en Occident, n'a pas encore trouvé chez nous d'écrivain spécialiste. Toutefois, M. Ernest Lehr en a donné, en s'aidant des documents allemands, un résumé utile et intéressant (*Éléments de droit civil russe*, Paris, 1877-1890, 2 vol.).

II

Je rappelais tout à l'heure que la première grammaire russe avait été écrite vers la fin du XVIIIe siècle. C'est en 1749 que parut à Londres la

(1) Un cours de langue et de littérature russes vient d'être créé par le conseil général du département du Nord et le conseil général des Facultés de Lille. (Février, 1892.)

première traduction française d'un ouvrage russe : *Satires du prince Cantemir, avec l'histoire de sa vie*. Cantemir est le Boileau de la Russie. L'ouvrage plut tellement au public qu'il eut l'année suivante une seconde édition. Un peu plus tard, dans son *Histoire de Russie*, Levesque donna quelques extraits sommaires des œuvres de Trediakovsky et de Soumarokov. La première anthologie de la littérature russe fut publiée au lendemain même de la révolution, en 1800. C'est un recueil intitulé : *Choix des Meilleurs morceaux de la littérature russe, à dater de sa naissance, jusqu'au règne de Catherine II*, traduits en français par M. L. Pappadopoulo, et par le citoyen Gallet (Paris, chez Lefort, libraire, rue du Rempart-Honoré, n° 961, dans l'enfoncement à côté du cordonnier, près de la rue de la Loi). L'ouvrage renferme des morceaux, assez mal traduits d'ailleurs, de Trediakovsky, de Lomonosov et de Soumarokov, c'est-à-dire des littérateurs qui imitent la littérature française, et chez qui ne se rencontre guère le caractère propre du peuple russe. L'ouvrage fut sans doute bien accueilli, car l'année suivante Pappadopoulo donna le *Théâtre de Soumarokov*, en deux volumes. C'était bien la littérature qu'il fallait aux lecteurs des œuvres de Marie-Joseph et de Luce de Lancival.

La Révolution avait jeté sur la Russie une foule d'émigrés. Quelques-uns prirent la peine d'apprendre le russe; de nouvelles grammaires furent publiées : en 1802 parut celle de Maudru (*Éléments raisonnés de la Langue russe ou Principes généraux de la grammaire appliqués à la Langue russe*). Puis, un peu plus tard, la *Grammaire raisonnée* d'Hamonière (Paris, 1817, rééditée en 1838 et en 1844, et remplacée depuis par celle du Suisse Reiff, remaniée depuis par M. Leger, arrivée aujourd'hui à sa troisième édition). Un grand nombre d'ouvrages sont dus à ces émigrés; beaucoup d'entre eux parurent en Russie et n'atteignirent pas le public français, auquel ils étaient destinés. Parmi ceux qui méritent d'être rappelés, je citerai celui de Ducret de Passenans, *La Russie et l'Esclavage* (Paris, 1822), qui à travers beaucoup de verbiage renferme des observations intéressantes et de piquantes anecdotes. Dupré de Saint-Maure donna en 1823 une *Anthologie russe :* c'est un tableau assez exact de la littérature à cette époque; l'auteur, qui avait vécu longtemps en Russie, n'avait pu réussir à apprendre la langue du pays; il se contenta de mettre en vers les traductions en prose qu'on lui confiait. Il publia peu de temps après : *L'Hermite en Russie ou Observations sur les mœurs et les usages russes au commencement du* XIX

e *siècle*. Cet ouvrage eut une suite, intitulée : *Pétersbourg, Moscou et les Provinces*. Il forme en tout six volumes in-8°. Depuis cette époque divers recueils de morceaux choisis ont popularisé en France les œuvres de la littérature russe. En 1846, le prince Elim Mestchersky publia *Les poètes russes, traduits en vers français :* en 1861 le comte Eugène de Porry donna les *Fleurs littéraires de la Russie*, ouvrage qui comprend surtout des morceaux de Pouchkine. C'est Pouchkine aussi qui fait pour la plus grande partie les frais d'un volume intitulé : *La Balalaïka*, par Paul de Julvecourt (Paris, 1837). Le premier essai d'une histoire littéraire de la Russie est dû à Tardif de Mello : *Histoire intellectuelle de l'Empire de Russie* (Paris, 1854). C'est

un ramassis de notices assez sommaires et de traductions peu exactes. Parmi les fragments russes que cite l'auteur se trouvent l'*Élégie sur le Cimetière de campagne*, de l'Anglais Gray, et *La Pucelle d'Orléans*, de l'Allemand Schiller! Tardif de Mello a rencontré ces traductions dans les œuvres de Joukovsky et les a gravement retraduites en français. Ceci indique une éducation littéraire insuffisante. Jusqu'ici nous n'avons point d'histoire littéraire de la Russie vraiment digne de ce nom. Il en a paru une il y a quelques années: l'auteur prend Paul Jove pour un écrivain russe et confond saint Jérôme avec Jérôme de Prague.

A dater de Pouchkine la littérature russe a pris un développement tel qu'il était difficile de l'ignorer complètement. Louis Delaveau entreprit d'en analyser dans la *Revue des Deux Mondes* quelques-unes des principales productions. M. Marmier en traduisit plusieurs dans une langue souple et élégante; Mérimée, avec l'autorité de sa plume alerte, présenta au public Tourguenev, Gogol et Kostomarov. Tourguenev vint habiter parmi nous; il fut en quelque sorte pendant de longues années l'ambassadeur de la pensée russe en Occident. Au fond, sauf les romans de Tourguenev qui charmaient par leur couleur locale et par leur idéalisme, aucune œuvre russe ne s'imposa réellement au public. Dans son livre sur La Fontaine et les fabulistes, publié en 1867, Saint-Marc Girardin ignorait même le nom de Krylov, qui cependant avait déjà été plusieurs fois traduit. Les chefs-d'œuvre poétiques de Lermontov, traduits en vers par Pelan d'Angers (1866), n'eurent qu'un petit nombre de lecteurs. Quelques années auparavant Saint-René Taillandier nous avait révélé le poète russe d'après une version allemande de ses œuvres, et la chose avait semblé toute naturelle.

On a expliqué plus haut comment les événements de 1870 attirèrent sur la Russie l'attention du public intelligent. En 1875, M. Courrière donna une *Histoire de la Littérature contemporaine en Russie*, qui répondait en partie à ce besoin des esprits. Les premiers romans de Mme Henri Gréville intéressèrent les lecteurs à la société dont ils offraient de si légères et si aimables peintures. M. de Vogüé, qui avait longtemps vécu à Saint-Pétersbourg, entreprit dans une série de brillantes études de nous révéler l'âme russe par les œuvres des romanciers. Son livre *Le Roman russe*, publié en 1886, a fait époque, comme naguère celui de Mme de Staël sur l'Allemagne. Le public s'est engoué d'écrivains dont jadis il ne savait pas même les noms. Les libraires ont dû réimprimer tel ouvrage, *Les Ames mortes*, par exemple, qui jadis avait dû être liquidé à bas prix sur les quais; des traducteurs se sont improvisés pour satisfaire ou pour solliciter une curiosité parfois plus impatiente qu'éclairée. Depuis une vingtaine d'années les Israélites lithuaniens ont une tendance marquée à venir solliciter notre hospitalité, à profiter de nos écoles, à réclamer notre nationalité. Avec l'instinct pratique de leur race, ils ont fort bien compris que la littérature russe était devenue un objet d'échange, et ils en ont été les plus ardents vulgarisateurs. Ce sont eux qui ont traduit la plupart de ces romans dont les rayons des libraires sont encombrés, et dont quelques-uns, hélas! ont participé à la crise désastreuse qui préoccupe les éditeurs et les gens de lettres. Ce sont eux qui ont essayé de faire jouer sur nos

scènes des œuvres dramatiques comme celles de Glinka. Des publications scientifiques ont bénéficié de cette disposition des esprits. Des ouvrages comme l'*Histoire de la Miniature byzantine* de M. Kondakov ont été traduits. On a mis à la portée du public français même les publications anglaises, allemandes ou italiennes dont la Russie est l'objet. On peut comparer ce mouvement des esprits à celui qui naguère portait nos pères vers l'étude des littératures anglaise ou allemande. On ne peut qu'y applaudir; mais il faut souhaiter que la curiosité du public soit éclairée par des juges compétents, et qu'elle ne se porte que sur des objets vraiment dignes de l'intéresser (1).

L. L.

(1) Nous avons laissé à dessein en dehors de ce résumé les publications écrites en français par des Russes. La plupart sont inspirées par des passions politiques : beaucoup manquent de critique ou de précision. Dans un ouvrage récemment publié par un russe sur le théâtre de son pays, on lit que tel auteur fit représenter en telle année une tragédie d'*Esfire et Agasfère*. Le lecteur français aura peine à s'imaginer qu'il s'agit d'Esther et d'Assuérus! Dans un autre, l'auteur se demande gravement si les Varègues étaient des *Normands* ou des *Scandinaves!*

Principaux ouvrages à consulter sur la Russie.

SCHNITZLER. *L'Empire des Tsars au point de vue actuel de la science* (Paris-Strasbourg, 1856-1869, 4 vol.).

— *Les Institutions de la Russie depuis les réformes de l'Empereur Alexandre II* (Paris, 1866, 2 vol.).

COURRIÈRE. *Histoire de la Littérature contemporaine en Russie* (Paris, 1875).

El. RECLUS. *L'Europe scandinave et russe* (Paris, 1881).

Anatole LEROY-BEAULIEU. *L'Empire des Tsars et les Russes* (3 vol., Paris, Hachette, 1885-1889).

— *Un homme d'État russe* (Paris, 1884).

∴ *La Société russe par un Russe* (traduction Figurey et Corbier, Paris, 1877, 2 vol.).

MACKENSIE WALLACE. *La Russie ; le pays, les institutions et les mœurs* (Paris, 1877, 2 vol.).

A. RAMBAUD. *Histoire de Russie* (3e édition, Paris, 1889).

— *Français et Russes* (Paris, 1877).

— *La Russie épique* (Paris, 1876).

— *Recueil d'instructions données aux ministres de France en Russie* (Paris, 1890, 2 vol.).

L. LEGER. *Chronique dite de Nestor* (Paris, 1884).

— *Études slaves* (Paris, 1875-1886, 3 vol.).

— *Russes et Slaves* (Paris, 1890).

— *Grammaire russe* (Paris, 1886).

DE VOGÜÉ. *Le Roman russe* (Paris, 1886).

L. PENGAUD. *Les Français en Russie et les Russes en France* (Paris, 1886, 1 vol.).

LE BARON DE MONTALBO. *Notice sur les Ordres de chevalerie, les distinctions honorifiques officielles et la hiérarchie gouvernementale de l'Empire de Russie*, avec illustrations de Van Driesten (brochure in-8o, Paris, 1892).

INDEX

TABLE GÉNÉRALE

APPENDICE

Errata.

Page 15, ligne 23. — Au lieu de : *tchernozom*, lisez : *tchernoziom*.

— 50 (2e figure). — Au lieu de : *Cuiller tchérémise*, lisez : *Cuiller tchérémisse*.

— 193 (2e figure). — Au lieu de : *Régiment Pavlosky*, lisez : *Régiment Pavlovsky*.

— 236, ligne 33. — Au lieu de : *Diéboubutsys*, lisez : *Diétoubiitsys*.

— 238, ligne 20. — Au lieu de : *Doukhobortskys*, lisez : *Doukhobortsys*.

— 442 (2e portrait). — Au lieu de : *La grande-duchesse Serge-Alexandrovitch*, lisez : *La grande-duchesse Élisabeth-Féodorovna*.



Paris. — Imprimerie Larousse, rue Montparnasse, 17.


250

